JEAN CORMIER



CHE GUEVARA

LE TEMPS DES RÉVÉLATIONS

50 ANS APRÈS

éditions du
ROCHER

Che Guevara

Du même auteur, chez le même éditeur

Che Guevara, avec Hilda Guevara et Alberto Granado, 1995.

Che Guevara, l'album, 2003.

Le Rugby à bout de bras, avec Raphaël Ibañez et Frédéric Brandon, 2007.

Alcools de nuit, avec Antoine Blondin et Roger Bastide, 1988 ; 2007.

Le curé de Soweto. Dans l'ombre de Mandela, 2011.

Docteur Che Guevara, 2012.

Gueules de chef, Le Rocher, 2013.

Antoine Blondin : La légende du Tour, Rocher, 2015.

Jean Cormier

CHE GUEVARA

Le temps des révélations

Postface d'Edgar Morin

Édition augmentée

Avec la collaboration de
Hilda Guevara Gadea (1956-1995)
Alberto Granado Jimenez (1922-2011)

éditions du
ROCHER

Illustrations :

© Collections de l'auteur
© Jennifer Cormier
© Una Liutkus
© Alfredo Gusman Jr
© Victor Dreke
© Liborio Noval/Édition Aurelia
© Corrales/Éditions Aurelia
© Chinolope/Éditions Aurelia
© Alberto Granado/Éditions Aurelia
© Alberto Korda/Éditions Aurelia
© Perfecto Romero/Éditions Aurelia

Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09486-1
EAN Epub : 9782268097060

Aux enfants de la Pachamama,
à ma mère Engrace Eyheraguibel,
à ses frères facteurs, communistes
et rugbymen, Pierre et Joseph,
à Hildita, la fille du Che
et au "Petiso" Granado, son ami d’une vie

« Soyons réalistes,
exigeons l'impossible. »

Che

Préface

LE CHE-MINEMENT D'UN HOMME

Le 9 octobre 2017, le Che sera mort depuis cinquante ans.
Le 14 juin 2018, il aurait 90 ans.
Entre ces deux dates, cette biographie du Che prend toute sa raison d'être, sa légitimité. Et, entre les deux, « mai 68 » qui avait pour slogan : « Sous les pavés, la plage et sur les pavés, le Che ! »

*

Après avoir confessé que le Che et moi cohabitons depuis trentesix ans, de 1981 à 2017 – un pan d'existence presque aussi long que sa vie qui a « révolutionné » la mienne –, je vous propose d'attaquer cette biographie par une anecdote que j'appellerai « Rencontre avec Miles Davis et un gamin trisomique ».

L'histoire se passe dans l'extrême-ouest de Cuba, région Pinar del Rio. Nous sommes quatre Français à parcourir l'île du Caïman vert dans les années quatre-vingt-dix. En tant que Cubain d'adoption, je tiens mon rôle de guide : « Qui y-a-t-il derrière les "grandes tours" ? » demandais-je à nos hôtes. Comprendre les Mogotès, des monts en forme de phallus. « Allez voir vous-mêmes demain… » Debout avec le jour – pas de cigare du jardin pour Fred et Michel, il faut préserver son souffle –, nous marchons pendant quatre heures !…

Assoiffés, nous parvenons devant un *bohìo*, une cahute où une maman prépare le repas, avec ses deux enfants qui s'affairent autour d'elle. Le garçon est trisomique, il nous approche plein de bonne humeur, la petite, ravissante avec ses yeux verts, est heureuse de voir des étrangers, denrée rarissime ici. Survient le papa, pieds et mains caleuses, qui nous accueille les bras ouverts. Il échange avec son fils dans le langage pré-adamique du gamin. La maman précisant : « Toutes les deux, on ne les comprend pas, c'est leur truc, leur secret… » On demande à la petite comment elle s'appelle : « Miles Davis ! » À nos regards surpris, elle s'inquiète de savoir si c'est une bonne idée de se prénommer Miles Davis. « Oh, mais c'est formidable ! », lui dis-je, sincère et plein d'empathie. Elle biche. Le papa précisant : « À sa naissance, ici même, on a attendu deux jours pour nous rendre au village pour l'enregistrer. Quand le responsable nous a

demandé comment le bébé s'appelait, nous nous sommes regardés avec ma femme, nous n'avions pas de prénom… Alors, nous lui avons demandé de lire une page au hasard d'une revue qui traînait là. Quand on a entendu "Miles Davis", on lui a demandé de relire… "C'est ça, voilà son prénom !…" »

Le voyage initiatique d'Ernesto Guevara de la Serna, la première partie de la vie du Che – présent dans le *bohìo* via son portrait –, nous sommes tentés de vous le raconter sur fond de jazz, en songeant à Miles Davis, dont la trompette transperce le temps dans le film de Louis Malle, *Ascenseur pour l'échafaud*. Titre prémonitoire pour le Che qui a atteint, dans les montagnes de la pré-cordillère andine, les ultimes remparts de son passage terrestre. Les notes qui déchirent le plus, nous vous les proposons pour l'enterrer à la Higuera, en Bolivie, après son assassinat du 9 octobre 1967. L'ascenseur continuant à grimper vers le ciel où a pris place la légende du Christ Guérillero.

Les paysans de la cahute des Mogotès symbolisent, pour moi, le peuple cubain. Bien sûr, nous sommes tombés sur une famille particulière, mais combien en ai-je rencontré, des Cubains épatants, depuis le début de ma quête sur le Che en 1981 ! Des femmes et des hommes tout aussi avenants, généreux, principalement les paysans de la Sierra Maestra. Peuple qui représente la vraie richesse de Cuba ; on comprend que le Che en soit tombé amoureux.

*

Cet ouvrage est, aussi, un hommage à ce peuple combattant, toujours en prise avec l'asphyxiant blocus « made in USA ». Ce qui n'empêche pas, via les Américains y posant désormais les pieds, le retour du dieu dollar : comme je l'ai constaté lors de mon dernier voyage à Cuba, en décembre 2016, où des taxis et, surtout, des vélos-taxis, arborant un petit drapeau de la bannière étoilée, vous draguent en anglais. Genre « Tu montes, chéri… ». Jusqu'aux CDR (comités de la révolution) qui louent des lits aux touristes ! Mais, à la Havane principalement, le décor reste aussi fascinant, le passé y est entretenu comme dans un musée. Les grosses bagnoles américaines des années cinquante roulent avec des moteurs coréens, rutilantes, superbes, aimantant les « toutous » aux poches pleines.

À Cuba, on a l'habitude d'être sous tutelle ou du moins sous protection : les Espagnols (1763-1898), les Américains (1898-1934), les Russes (1961-1991) et, depuis la Perestroïka, d'une façon moins apparente, les Vénézuéliens (avec le pétrole) et les Chinois (avec un peu de tout). L'après ? Le retour sournois, à grands coups de dollars, de l'Oncle Sam dans l'Île quand elle sera orpheline des

frères Castro, c'est une possibilité, sérieuse même.

Sur les visages des Cubains, un sourire de façade abrite souvent un double langage, certains avouant plus franchement leur souhait d'un véritable changement. En ayant assez d'un régime qui s'accroche au passé comme à un vieux drapeau de plus en plus usé. Quand il est demandé à Raúl Castro de quelle manière va évoluer son pays, il répond : « Au rythme et avec la sûreté d'une tortue… » Un propos qui ne saurait convenir à une jeunesse avide d'autre chose et qui considère les guérilleros du *Triunfo de la Revolucion* comme appartenant au passé. L'attaque de la Moncada du 26 juillet 1953, c'est la prise de la Bastille du 14 juillet 1979 pour les Français, une vieille histoire !

En plus des portraits omniprésents dans les habitations, le Che reste un personnage politiquement incontournable à Cuba. On s'appuie toujours sur lui pour se donner bonne conscience : tous les matins *los pioneiros*, les écoliers, vêtus de rouge et blanc, scandent au moment du salut à *la bandera* : « *Seremos como el Che* » (nous serons comme le Che) ; phrase qui les marquera à vie. De là à l'imiter et à s'engager dans la voie de son « Homme nouveau », on peut dire aujourd'hui (et déjà hier) qu'il ne saurait en être question !…

Le Che, je l'ai vu dans le regard des trois survivants de la ferme agro-médicinale de Jovellanos, la Ciro Redondo, qu'El Comandante a créée, près de la Matanzas, en 1963. Une face cachée du Che apparaît là : en devenant phytothérapeute, le docteur Ernesto Guevara de la Serna prend une nouvelle dimension. Soigner, notamment le cancer, avec les plantes fait du chirurgien-médecin Guevara un avant-gardiste rejoignant l'écologie en matière médicale et, aussi, scientifique. On peut donc parler du « Che vert » dans l'île du Caïman de la même couleur : la couleur de l'espoir, le vert de cette nature qu'il défend avec les hommes et femmes qui la peuplent.

Les confidences des trois survivants des 162 guérilleros que le Che a transformés « en jardiniers de la Révolution » sont, pour moi, des crève-cœurs. Comment des gouvernants peuvent-ils traiter ainsi leurs grands anciens ? Nous y reviendrons.

Il est bien sûr impossible de savoir ce que le Che aurait pensé du devenir de la Pachamama en ce début de troisième millénaire. Mais il est une chose dont nous sommes certains : la puissance intellectuelle *del Señor*, son action brave et sacrificielle l'inscrivent, avec valeur d'exemple, dans l'éternité.

*

Qu'aurait pensé le Che de la poignée de main Obama-Raúl Castro aux

funérailles de Mandela ? Il ne l'aurait pas vue sans doute d'un œil favorable, et c'est une litote… Et, c'était avant le débarquement de Trump…

À l'exemple de *Justice globale*, proposée avant son immersion au Congo, les écrits du Che restent d'actualité :

« Nos peuples souffrent de l'angoissante pression que représentent les bases militaires étrangères installées sur leur territoire ; ou bien ils sont forcés de supporter le lourd fardeau de dettes externes qui atteignent d'incroyables proportions.(…). Il est temps de secouer ce joug, d'imposer la renégociation des dettes écrasantes et d'obliger les impérialistes à abandonner leurs bases d'agression. »

Gravement d'actualité à une époque où les conflits se règlent à l'arme chimique, où le monde marche sur la tête, comme dans *La Nef des Fous* de Jérôme Bosch (tableau du Louvre si cher au Che !), où l'on peut se demander ce qui reste de sa pensée un demi-siècle après sa mort ?

« Il est plus vivant que jamais », affirme Olivier Besancenot, fondateur du Nouveau Parti anticapitaliste. Nous l'avons constaté à Cuba, en Argentine, comme dans toute la Pachamama (la *Madre Tierra* des Incas), au Pérou et en Bolivie où il est surnommé « Santo Ernesto de la Higuera », le village de la pré-cordillère où il en a fini avec son parcours terrestre. Avec l'effet loupe du temps, le Che impose encore plus le respect. Lui qui n'a pas écrasé les Terriens à grands coups de dogmes, montre toujours et pour toujours, l'exemple du combat égalitaire. Avec son marxisme à lui, loin de ce que les Soviétiques en ont fait. Basé sur le partage, le vrai. Un partage qui passe par l'entraide, jusqu'au troc dont il a défendu l'idée, lui qui fut président de la Banque nationale à Cuba alors même qu'il signait les billets « Che ».

Le coffre-fort cubain délaissé et son fusil repris, il assènera plus tard :

« Laissez-moi vous dire, au risque de paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour. Il est impossible de penser en authentique révolutionnaire si on est dépourvu de cette qualité. »

Ernesto le beatnik, l'auto-stoppeur des routes cahoteuses et poussiéreuses d'Amérique latine, chevauchant la Norton 500 avec son frère d'une vie, Alberto Granado, commence à se transformer en Che Guevara lors de leur voyage en 1952. Notamment lors de la révélation dans les mines de cuivre de Chuquicamata, au Chili. Là, où les petits Andins, écrasés par le temps et l'humiliation, naissent et meurent dans un cycle aussi infernal qu' inexorable inventé à son profit par l'United Fruit.

Voyage d'Ernesto et d'Alberto que le Brésilien Walter Salles a reconstitué dans *Carnets de voyage*, film admirable, véritable source d'inspiration pour les jeunes de la planète entière. Prenez vos sacs à dos, gars et filles, partez découvrir

les contrées lointaines, frottez votre éducation et vos connaissances à celles des autochtones que vous croiserez : la vie, la vraie vie, elle est là ! « Enrichissons-nous de nos différences », a dit Paul Valéry. Écoutez-le, ouvrez grands vos yeux, vos oreilles, votre cœur, votre cerveau suivra et ne tardera pas à mener la danse contre les loups pour le bien-être de l'Homme. Je ne crois pas en l'« Homme nouveau » du Che, trop parfait, un monstre, un robot. Un robot évitant de (trop) penser, pour le bien de tous, certes louable, mais il faudrait remonter la « Darwin connection » et son enchaînement mortifère, fondé sur le combat de tous contre tous, afin de recréer une branche dissidente pour obtenir un tel sujet, lequel trouverait difficilement son complément dans notre biosphère…

*

Tout a commencé pour moi, à la Havane en 1981, par la rencontre avec le père du Che, Ernesto Guevara Lynch. C'est Alberto Korda, le photographe de l'image la plus célèbre de l'histoire, qui m'y avait conduit. Je découvre alors que le Che est d'origine basque, qu'il a joué au rugby, ce qui apporte de l'eau à mon ovale moulin rouge puisque le nom de ma mère, Eyheraguibel, se traduit par « derrière le moulin ». Autrement dire un nom à vraiment coucher dehors !

Depuis, le Che ne m'a pas quitté, il a musclé ma pensée, me permettant, notamment, de comprendre le sens du partage. Transformant mon existence en route pavée de bonnes intentions… avec, au pas-sage, quelques pavés dans l'anar, comme me l'a enseigné Lucio Uturbia (Basque lui aussi) qui, entre autres, inonda le monde de faux traveller-chèques au service de « la cause », la Liberté. Le béret rivé au-dessus des sourcils, Lucio est toujours perché sur les hauteurs de Ménilmontant à l'Espace Louise-Michel.

Pachamama, la *Tierra Madre* des Incas, mot sacré pour le Che qui préférait les natifs d'Amérique du Sud à leurs colonisateurs. « Pachamama » est le nom de l'association, marquée par le Che, que nous avons fondée avec l'artiste-peintre Frédéric Brandon, du voyage chez « Miles Davis ». Un Centre d'éducation Che-Guevara et un Centre de santé Alberto-Granado ont été créés dans le Barrio Nicolle (ni *collectivo*, ni *colegio*) près de Buenos Aires à la Matanzas. Une exposition itinérante pour les 75 ans du Che nous a amenés en 2003 du musée du Montparnasse, à Bayonne, en passant par la Rochelle. Une expo plus complète devrait prendre place fin 2017, à la mairie de Paris, marquant ses anniversaires, mort (50 ans) et naissance (90 ans).

*

Ayant franchi plus de cent dix fois *el charco*, la flaque d'eau, pour marcher sur la Pachamama, je sais de l'Amérique latine : plus de cinquante voyages au Brésil, une trentaine à Cuba, une vingtaine en Argentine m'ont permis de découvrir les autres nations latinos. Notamment le Pérou et son Machu Picchu, si cher au Che. Il l'a découvert en avril 1952 avec El Petiso Granado, lors de son voyage initiatique. Avant que les deux complices ne sauvent les lépreux de San Pablo en bord d'Amazonie. Puis, en 1954, au Guatémala, le Che-révolutionnaire apparaît.

Rencontre avec Fidel, en juillet 1955 à Mexico. Début, à bord du *Granma*, de la fabuleuse aventure à 82 illuminés : prendre Cuba au dictateur Batista. Ce qui sera fait aux premiers jours de 1959. Voyage de par le monde, en tant qu'ambassadeur plénipotentiaire de la *Revolucion cubana*. Rencontre avec Mao. Il devient ministre des Finances, puis ministre des Industries.

Le discours d'Alger de février 1965, où il s'attaque avec virulence au Kremlin, signera (de façon dissimulée) l'arrêt de mort du Che. Car toutes les portes se fermeront désormais sur lui. Au Congo, où il s'est enlisé dans une inextricable mangrove politique, le Che apprendra que Fidel a ouvert au vent de l'histoire la lettre qu'il lui avait demandé de ne lire qu'après sa mort, ce qui a pour conséquence de le rayer de la carte du monde !

C'est la pénible fin en Bolivie où El Comandante est lâché par Mario Monje, le secrétaire du PC bolivien, qui n'a fait qu'exécuter les ordres pris à Moscou. Ordres qu'il a relayés à la Havane auprès de Fidel sur la route du retour vers la Paz. On comprend, dès lors, pourquoi Fidel n'a pas envoyé de logistique pour appuyer la guérilla du Che dans la ratière du Ñancahuasú. Il n'a rien fait d'autre qu'obéir au Kremlin. Même si les éléments objectifs du terrain donnent à penser que la situation était, de toute façon, indébrouillable. Les dés étaient jetés et l'aider n'aurait pas servi à grand-chose pour le Che qui s'était, de lui-même, jeté dans la gueule du loup.

Roberto, le frère avocat d'Ernesto (mauvaise vue, mauvaise ouïe, toujours bonne tête à 86 ans), nous ayant assuré dix ans plus tôt, avec tendresse : « *Mi loco de hermano* (mon fou de frère) rêvait à une révolution planétaire alors que Fidel devait, en priorité, penser au peuple cubain… »

Au chapitre des révélations apportées dans cette nouvelle édition – la première remontant à 1995, du temps où l'écrivaine feu Danielle Pampuzac avait accompagné mon Che-minement littéraire –, j'ai rencontré deux nouveaux membres de la famille Guevara : son jeune frère Juan-Martin (né en mai 1943, quinze ans après Ernesto) et son fils Camilo, qui dirige le Centro Che-Guevara à la Havane. Après avoir connu les deux demi-frères, Ramon (nom de guerre du Che en Bolivie) et Ramiro (comme Ramiro Valdès) ainsi que la demi-sœur, la

discrète Victoria (*Hasta la Victoria Siempre*), professeur d'histoire à la Havane. Les trois étant nés du second mariage *del Viejo* avec Anna Maria Erra, artiste-peintre, qu'il a épousée trois ans après le décès de Célia, la mère du Che, survenu en mai 1965, quand son fils était au Congo. Ce qui revient à dire que Guevara *padre* a eu huit enfants, cinq avec Celia, trois avec Anna Maria. Ces personnages (hormis Célia, la deuxième, entre Ernesto et Roberto, qui reste, à 88 ans, enfermée à Buenos Aires dans un mutisme total concernant le Che) ont contribué à nourrir cet ouvrage et permis de mieux comprendre la complexité du puzzle composé par leur aîné.

*

Aussi surprenant que cela puisse paraître, il s'est vérifié que le Che possédait son propre espion, un inconnu qu'il avait fabriqué, pour déjouer les pièges éventuels de sa route. Découvrez, en dix-sept points préparés par El Comandante ce fantôme-démineur.

Marquons à l'encre rouge un singulier détour par un lointain passé, à une époque quasi colombienne, où Felipe de Guevara, l'ancêtre du Che, défendit (vers 1560), avec ses *Commentarios de la pintura*, en Flandre où il résidait, le peintre Jérôme Bosch, qualifié de « peintre du diable ». Voilà pourquoi, lorsqu'il passait par Paris, Ernesto se postait au Louvre devant la toile de Bosch, *La Nef des fous* (qui lui rappelait probablement le *Granma* !). Ce qui donna l'idée à Pachamama de bâtir son exposition en hommage aux 50 ans de l'assassinat du Che (9 octobre 1967) autour de *La Nef des fous*, en suscitant l'imaginaire de peintres et sculpteurs talentueux.

Mais comment le Che connaissait-il, quelque quatre siècles plus tard, le lien existant entre son ancêtre et Bosch ? La réponse nous est apportée par Ramon Guevara, professeur de fac de médecine à Paris, après avoir été chercheur à Saclay : « Mon père était accro de l'arbre généalogique des Guevara. Il est remonté jusqu'à Felippe de Guevara, encore plus loin encore, au père de Felipe, Ladron de Guevara : ainsi, a-t-il découvert, en fouillant, ce qui unissait notre aïeul à Bosch. Et il en parlé à son fils Ernesto… »

Le Che, en fusion intellectuelle avec un tableau de maître, le Che poète, sportif, joueur d'échecs, médecin, guérillero, chirurgien, chercheur, président de la Banque centrale de Cuba, ambassadeur, bouée de sauvetage pour les sacrifiés de la Terre, beau comme un dieu, fascinant comme un diable, cet être démultiplié était adoré des femmes. Comme le répétait Alberto Granado : « Il a eu la chance de mourir jeune, à un âge christique, ce qui a contribué à faire de lui un mythe… »

Dans les dernières phrases de cette biographie, le Che martèle :

« Le terrorisme est une forme négative qui ne produit en rien les effets recherchés et qui peut inciter un peuple à réagir contre un mouvement révolutionnaire déterminé. »

Mots d'un humanisme à la Che. Mots de la « faim » de cette préface écrite pour vous ouvrir l'appétit avant le pavé rouge qui suit.

Jean CORMIER EYHERAGUIBEL

Première partie

À LA RECHERCHE DES TEMPS ENFOUIS



Le voyage d’Ernesto avec Granado

Chapitre I

L’ENFANT ASTHMATIQUE

Argentine, 14 juin 1928, sous la présidence d’Hipólito Irigoyen. Ernesto Guevara, celui qui deviendra le Che, n’était pas destiné à une vie sédentaire : Célia de La Serna descend le río Paraná avec son mari, en direction de Buenos Aires où elle a prévu d’accoucher, lorsque les premières douleurs la surprennent à Rosario de La Fe. On quitte le bateau, un taxi transporte le couple à vive allure chez des proches, et c’est là, au 480 de la rue Entre-Rios, que le bébé, baptisé Ernesto comme son père, voit le jour.

Son hérédité est mouvementée : un grand-père chercheur d’or en Californie, du sang basque et irlandais du côté paternel – on trouve notamment une certaine Albertina Ugalde, morte à vingt ans de la fièvre jaune en 1871. Un cocktail basco-irlandais particulièrement détonant coule dans les veines de ce jeune homme de bonne famille.

Les Guevara ne s’éternisent pas à Rosario. Dès que l’enfant est en mesure de voyager, ils reprennent, le long du fleuve, la route de l’Atlantique. Courte halte à Buenos Aires, où ils se sont rencontrés jadis alors qu’ils étaient étudiants, puis ils repartent en sens inverse jusqu’au port fluvial de Caraguatay, où Ernestito commence à tutoyer la vie. Ernesto Guevara Lynch a obtenu, en tant qu’ingénieur civil, un contrat d’exploitation dans l’Alto Paraná, aux confins du Paraguay, une région où les forêts restent en grande partie vierges et mystérieuses. Il plante de l’herbe à maté, crée un chantier pour la navigation légère. Ernestito fait ses premiers pas dans cet immense et luxuriant jardin botanique, à l’ombre d’un pin géant qui veille sur la maison de bois que son père a construite. Le 31 décembre 1929, la famille s’agrandit d’une petite fille baptisée Célia, comme sa mère.

Un matin de mai 1930, alors qu’elle s’apprête à célébrer les deux ans de Tété, comme on surnomme Ernesto, Célia l’emmène se baigner dans le fleuve. Lorsqu’il sort de l’eau, le petit bonhomme grelotte. Le brusque changement de

température sévissant dans cette région d'Amérique du Sud lui a été fatal. Le soir même, il se met à tousser. Le médecin diagnostique une pneumonie, à rapprocher d'un point de congestion que le nouveau-né a jadis contracté à Rosario. C'est le début d'une malédiction qui va lourdement peser sur la vie des Guevara, puis sur le destin entier d'Ernesto.

« L'asthme est la rançon de l'intelligence » : cette phrase attribuée à Marcel Proust est taillée sur mesure pour le Che. On peut, d'ailleurs, penser que l'auteur d' *À la recherche du temps perdu* libérait dans ses longues phrases le souffle qui lui manquait quand il n'écrivait pas.

L'asthme de l'enfant contraint très vite la famille au nomadisme, à la recherche d'un climat approprié. L'atmosphère humide de l'Alto Paraná s'avérant néfaste, ses parents décident de retourner à Buenos Aires. Ils louent un appartement au cinquième étage d'un immeuble de la rue Bustamante, au coin de la rue Peña. Hélas, les crises d'asthme ne cessent pas pour autant. Nouvel exode, en train cette fois-ci, vers l'air plus sec de la pré-cordillère des Andes. À l'arrivée à Cordoba, l'enfant semble y respirer à pleins poumons, aussi les Guevara s'installent-ils à Arguello, une localité voisine. Mais au bout de quelques jours, il apparaît que le bon air nourrit davantage son asthme que sa santé… Re-départ, ré-installation – dans une Argentine qui vient de connaître, le 26 septembre 1930, le coup d'État du général Uriburu.

Ernesto Guevara père précisant : – *Ernestito balbutiait à peine quand il a souffert de ses premières crises d'asthme. J'avais demandé à un vieux médecin, ami de la famille, le docteur Pestana, d'apporter ses lumières. Il proposa des cataplasmes, des potions contenant de l'adrénaline, qui le soulageait sans le guérir. Ernestito dormait mal, parfois pas du tout. La nuit, suffoquant, il criait* : Papito, inyeccion. *Un crèvecœur pour la famille…*

Le 22 janvier 1933, le petit Ernesto n'a que quatre ans lorsqu'il écrit pour la première fois à sa chère tante Beatriz, sœur de son père, dame célibataire, qui aimait Ernestito comme l'enfant qu'elle n'avait pas : « […] J'ai une surprise, je sais nager juste le jour de ton anniversaire… Bon anniversaire, *querida Beatriz.* »

Bonne fée d'Ernestito puis du Che, la *tia Beatriz* lui faisait parvenir, dans les lieux les plus reculés de la Pachamama, chère aux Incas, des médicaments contre l'asthme et aussi des coupures de journaux, des livres… enfin tout ce dont son tellurique neveu avait besoin pour son bien-être physique et intellectuel.

À une trentaine de kilomètres de Cordoba, dans la vallée de Paravachasca, Alta Gracia, désormais incorporée au patrimoine de l'humanité, abrite la maison des Guevara où Ernestito grandit dès l'âge de quatre ans. Vaste demeure devenue musée, la Villa Nydia entretient sobrement le souvenir du Che, notamment par

une multitude de photos du gamin qui deviendra grand, des reliques et une copie parfaite de la fameuse Norton 500 (du voyage initiatique en Amérique du Sud qui se fera âme sœur) qu'Alberto Granado, l'autre chevaucheur de la moto, également présent en ce 9 octobre, 39e anniversaire de la mort de son frère de *sueño,* caresse du regard, la mémoire stimulée et l'œil humide. Carlos Ferrer, dit Calica, est également présent, avec d'autres copains d'enfance d'Ernesto. Il accompagnera, pour sa part, le Che lors de son deuxième voyage en Amérique latine. Le Che qui estimait : – *Calica est plus pragmatique que le rêveur Alberto…*

Même voyage où nous déjeunerons à Buenos Aires, les Granado, Délia et Alberto avec Roberto, le frère cadet du Che, avocat né en mai 1932 à B.A., avant de rallier Alta Gracia. Les deux *compadres* se racontant quelques bonnes vieilles histoires de jeunesse liée au rugby, leur sport. Alberto, toujours bon pied mais moins bon œil, qui craignait que la nuit ne s'installe dans son regard.

Premières révoltes

À Alta Gracia, dans les Sierras Chicas, où la famille est d'abord descendue à l'hôtel de La Gruta, le petit oppressé goûte enfin un peu de répit. Ses parents décident donc de s'y installer, et trouvent une maison à louer à Carlos Pellegrini, un bourg accroché à flanc de montagne. Vieille et austère cité fondée par les jésuites, Alta Gracia garde intactes ses *reduccionnes* [1] indiennes surpeuplées. Ernestito y est emmené un jour par un des nouveaux copains qu'il s'est faits dans la rue et là, il découvre avec stupeur que *su amigo* vit avec ses parents et ses cinq frères et sœurs dans une seule pièce, avec un unique lit pour tout le monde, et l'hiver des chiffons et du papier journal en guise de couverture. Révolte de l'enfant qui, de retour à la maison, en parle à son père. C'est la première discussion « politique » entre eux.

Ernesto père lui explique que oui, la misère existe, qu'il faut lutter contre elle, mais que le régime autoritaire pesant sur le pays ne laisse guère aux autochtones la possibilité de se révolter. S'ils se mettent en grève, c'est la répression brutale, la prison. Tout ce qu'il peut faire lui-même, c'est tâcher que les ouvriers qui construisent sous sa direction le golf du luxueux hôtel Sierras soient moins mal payés. C'est peu, et pourtant c'est beaucoup par rapport à ce qui se pratique ailleurs.

En 1935, Celia décide d'envoyer son souffreteux gamin à l'école… À sept ans, il prend les cours en route, sans réels problèmes, doté d'une éducation

casera due à sa mère.

Les archives du village Guevara, dans la province basque d'Alava, situent en 1561 la naissance de Joan Luis de Guevara, à Lima-Pérou, descendant d'un grand-père provenant de ce lieu non éloigné de Vitoria où sont les racines de la famille qui continue de porter leur nom. Parmi ses prédécesseurs, on trouve trace d'un capitaine chargé de pacifier les indiens Mapuches et de lutter contre les corsaires et les pirates qui s'en prenaient aux bateaux de la couronne espagnole. Avec un Felipe de Guevara (fils de Ladron de Guevara), qui a connu le peintre Jérôme Bosch en Flandre (1560). Rencontre importante pour Ernesto…

Quand, en 1934, *el padre* prend parti pour le Paraguay contre la Bolivie soutenue par les États-Unis, Ernestito assiste aux discussions politiques qui se passent chez lui. Loin d'imaginer qu'il finirait son temps terrestre dans ce même pays, la Bolivie de Simon Bolivar, toujours soutenue par le même allié…

Ernesto *padre* rappelant comment, à l'âge de huit ans, le guerrillero en herbe avait transformé le fond du jardin en champ de bataille… : – *Je me souviens qu'un jour où je lisais dans mon bureau, un des gamins de la bande à Ernestito était venu se faire soigner une jambe pour avoir reçu une pierre… C'est là que j'ai découvert qu' à l'abri des regards des adultes, les apprentis soldats, une vingtaine, avaient creusé des tranchées, avec des stocks de pierres pour repousser « l'ennemi », d'autres gamins aussi nombreux… Ils jouaient à la guerre, en fait ils jouaient sérieusement…*

En cette année 1936, autour du gâteau à huit bougies d'Ernestito, on parle beaucoup de la guerre d'Espagne. Le petit garçon joue avec ses camarades aux républicains et aux franquistes comme d'autres jouent aux gendarmes et aux voleurs. Et, sur une carte d'Espagne qui prenait la largeur du mur de sa chambre, il suivait l'évolution de l'avancée des républicains, à l'aide de petits drapeaux.

Époque où, avec Roberto, Ernesto décide de prendre l'affaire en mains quand la compagnie électrique en charge d'Alta Gracia augmente les tarifs de manière aussi brutale que scandaleuse. Découvrant qu'une ampoule municipale doit être remplacée le jour même par la compagnie responsable, la bande des Guevara sévit : elle casse toutes les ampoules de la ville forçant la compagnie à revoir ses prix ! C'est aussi l'époque où il commence à réciter les poèmes du Chilien Pablo Neruda – avant de rentrer à l'école Manuel-Belgrano pour ses études secondaires.

En 1937, Ernesto père, surnommé par les natifs « le charmeur de serpents », fonde un Comité de soutien à la République espagnole.

Ce passage du livre *Mon frère le Che* du petit dernier, Juan Martin Guevara[2], en dit plus sur le personnage haut en couleur qu'était « Ernesto *padre* » : « Tout le monde l'adorait, il était si drôle. Menant rarement les choses à bien, tout en

ayant sans cesse de nouvelles idées. Toujours les poches vides, c’était un artiste – il dessinait très bien – qui nous faisait vivre dans l’instabilité, un amoureux de la vie qui conduisait à des vitesses folles. À la fois présent et absent, c’était un pote plus qu’un père. Grand, plutôt beau et fringant, excellent danseur, il attirait les femmes. Je pense d’ailleurs qu’il a eu des liaisons avant que ma mère n’en finisse, en lui fermant sa porte. »

Ajoutant, au sujet de son aîné : « Ernesto avait l’habitude d’emporter un livre au w.-c. Et d’y rester un temps infini. Si on le priait de sortir, il déclamait Flaubert, Alexandre Dumas ou Beaudelaire en français pour qu’on s’énerve davantage ! »

Juan Martin confirme que la maman, Célia née de la Serna Llosa, était une militante farouche, provenant d’une famille aisée de la bourgeoisie argentine. Éduquée à Buenos Aires par les bonnes sœurs françaises du Sacré-Cœur, elle deviendra une militante féministe avant l’heure, qui se coupera les cheveux à la garçonne et sera la première dans son pays à porter des jeans. La voir épouser un *tanguero* était si inenvisageable pour les « de la Serna » qu’ils ne se rendront pas au mariage de leur fille. Ce qui donne le ton à la musique du clan Guevara où tout se discute. Si le père restera plus modéré, Célia, elle, suivra les chemins du Che dans la lutte armée.

Ernestito, quant à lui, transforme la maison familiale en *casa del pueblo,* comme on la surnomme bientôt dans le quartier, ou encore *Vive como quieras,* « vis comme tu veux ». Les copains affamés que le garçon ramène chaque jour pour dîner ou pour dormir, fils de mineurs, d’ouvriers ou d’employés d’hôtel, sont accueillis à bras ouverts. Heureusement, la maison est grande et le loyer pas cher, car elle a dans le quartier la réputation d’être hantée. Fantômes ou pas, les Guevara y vivent en paix, et la porte n’est jamais fermée.

Ainsi grandit « l’enfant Che », partagé entre ses amis indiens, l’école où il se rend entre deux crises d’asthme, les heures de repos forcé pendant lesquelles il dévore les livres que lui prête sa mère, femme cultivée et grande lectrice, notamment de littérature française, ou qu’il prend dans la bibliothèque de son père. Très vite, il passera sans transition de Sophocle à *Robinson Crusoé* et de Freud, qui le passionnera, aux *Trois Mousquetaires.*

En 1939, tandis qu’une terrible guerre débute de l’autre côté de l’océan, Ernesto fait personnellement l’expérience de l’injustice. Avec son frère Roberto – la famille compte maintenant quatre enfants, Ernesto, Célia, Roberto né le 18 mai 1932, et Anna-Maria le 28 janvier 1934 –, il demande à son père de les laisser participer aux vendanges, dans l’hacienda du señor Fulan, pour empocher quelques pesos. En ce mois de février, l’école est fermée pour cause de vacances d’été ; la *madre* a déjà donné son accord, aussi Ernesto père acquiesce-t-il au

projet. « J'ai toujours pensé que la meilleure manière d'éduquer des enfants était de leur donner l'opportunité de devenir des hommes », écrira-t-il plus tard dans son livre *Mi hijo el Che* [3]. Mais les deux petits vendangeurs reviennent au bout de quatre jours, Ernesto en proie à une crise d'asthme.

– *Es un gaucho de mierda*, lâche-t-il à propos du señor Fulan. Quand j'ai senti l'asthme arriver, je lui ai dit que j'étais incapable de continuer mon travail, et je lui ai demandé de nous payer ce qu'il nous devait, puisque nous étions obligés de repartir. Il ne nous en a donné que la moitié. C'est scandaleux de se conduire comme cela, et ce n'est pas la première fois, paraît-il. Tu vas venir avec nous pour lui casser la figure…

L'époque de la « Catramina », la vieille guimbarde familiale qui ressemblait à une voiture de stock-car à bout de souffle. L'esprit des Guevara était là : l'utile, voire l'efficace, surtout pas le superflu !

Au début de 1943, la famille déménage à nouveau, pour s'installer à Cordoba. *El Padre* y a trouvé un emploi dans un cabinet d'architectes ; Célia, l'aînée des filles, entre au lycée des *señoritas*, et Ernestito au collège national Dean Funes, que fréquentent les enfants du peuple. C'est dans la maison du 288, rue Chile que le frère cadet Juan-Martin naît, le 18 mai. La nouvelle *casa del pueblo* fonctionne rapidement comme la précédente ; les adolescents du quartier voisin de *la Miseria*, comme l'a surnommé *el Padre*, un quartier qui vient d'être sinistré par un effondrement de terrain, se pressent chez les Guevara pour y chercher le couvert, parfois le gîte. Ernesto passe aussi des heures à écouter le poète Córdova Iturburu, dit « Policho », d'origine basque lui aussi, réputé pour ses idées franchement à gauche et qui a épousé sa tante maternelle, lui réciter ses poèmes, lui parler de la situation politique de l'Argentine.

Quand « Policho » envoyait ses chroniques de la guerre d'Espagne, Ernestito en surveillait la relecture. Pour une raison de sécurité, elles arrivaient chez les Guevara, avant de parvenir au journal local pour être diffusées.

Malgré son asthme, le garçon se développe physiquement. Il joue au tennis avec son frère Roberto, au golf, il découvre avec passion les échecs. C'est l'époque où il se lie d'amitié avec les trois frères Granado : Tomás, son copain de collège, Gregorio, et Alberto, de six ans son aîné, qui l'impressionne beaucoup pour avoir été emprisonné à la suite d'une manifestation d'étudiants.

Les Granado pratiquent un jeu étrange venu d'Angleterre nommé rugby. Ernesto se présente un jour chez eux, à Río Primero, et il demande à Alberto, demi de mêlée et capitaine de l'équipe de Platense, de l'initier à ce sport. Alberto détaille du regard le garçon malingre, aux joues creuses.

– Tu veux jouer au rugby ? Mon pauvre garçon, tu vas te casser en deux au premier plaquage…

Le regard de feu que lui renvoie l’adolescent décide Granado à lui accorder un test. Il lui prête un maillot et, posant un bâton entre les dossiers de deux chaises, lui demande de plonger par-dessus, en se recevant par un roulé-boulé.

– *Deux fois, cinq fois, dix fois, il a franchi l’obstacle.* À *tel point que j’ai dû le calmer et l’obliger à s’arrêter*, raconte Alberto Granado, plus d’un demi-siècle plus tard, en sirotant un fond de tasse de *ron* (rhum) Paticruzado sur la terrasse de sa villa de Miramar, le quartier résidentiel de La Havane. Alberto est devenu depuis un grand biologiste, et il a suivi son ami à Cuba. Il y a lutté lui aussi, à sa manière, contre la faim, en participant à la création d’une variété de petites vaches brunes, grosses productrices de lait. Alberto est la mémoire vivante des années de jeunesse d’Ernesto Guevara, celui qui l’a le mieux connu avant qu’il ne devienne le Che.

Ernesto a passé le test, il peut, dès lors, chausser les crampons. Il choisit « Fuser » comme nom de rugbyman, contraction de *Furibondo de la Serna*. S’il n’est pas un sprinter, il a un plaquage ravageur, qui fait bientôt de lui un ailier respecté. Alberto, plus virevoltant, est surnommé affectueusement « Mial » *(Mi Alberto)*. Ernesto doit parfois abandonner le terrain, en proie à une crise d’asthme. Un copain ou un membre de la famille se tient toujours prêt à accourir avec un flacon de ventoline au secours de l’adolescent qui suffoque. Bientôt, ses parents ne supporteront plus cette angoisse et le forceront à quitter le SIC (San Isidro Club) de Buenos Aires où il a été engagé – l’un des clubs les plus réputés d’Argentine, dont son père a d’ailleurs été l’un des fondateurs. Mais Ernesto signera en secret une licence à Atalaye, un club de seconde zone, où il continuera à se donner à fond, à l’insu des siens.

Le rugby, sport d’abnégation, d’humilité et de courage, où la devise des Mousquetaires « Un pour tous, tous pour un » est à l’honneur, convient parfaitement à son caractère volontaire, à son goût du défi. Alberto se souvient d’un autre jeu qu’il pratiquait à l’époque :

– *Il se soulevait sur les avant-bras sur le parapet d’un pont, et il restait en équilibre, vingt mètres au-dessus du torrent qui coulait en contrebas.* Alberto étale sur la table des dizaines de photos et de coupures de journaux de l’époque. Un adolescent en maillot de rugby, au milieu de ses équipiers. Ernesto seul, si frêle, marchant sur un étroit tuyau reliant les deux parois d’un ravin, avec un vide de quarante mètres sous ses pieds. À nouveau le rugby, d’autres adversaires, et toujours le même don de soi visible sur les photos. Il le dira plus tard à son père : le rugby l’a aidé à affronter les moments les plus difficiles, les combats les plus durs dans la Sierra Maestra.

Au moment de la troisième mi-temps seulement, il se désolidarise de ses équipiers. Il leur laisse le vin de Mendoza, ou le redoutable *aguardiente* qui met

l’esprit en feu, et préfère sa *bombilla* de maté, cette boisson que l’on prépare avec une sorte de houx qui pousse en Amérique du Sud. Il n’aura jamais, sa vie durant, de goût pour l’alcool.

Comment, en tant qu’Argentin « de bonne famille », le Che aurait-il pu éviter de jouer au rugby ? Si les Argentins l’ont toujours mauvaise au sujet de l’appartenance des Malvinas que les Anglais, qui se les sont appropriées, appellent les Falklands, ils ont, des Britanniques, appris à porter le blazer et à pratiquer le sport qui va avec : le rugby. Sport de combat qui ne pouvait que convenir au Che. Avec son sang basco-irlandais, il était, génétiquement, programmé pour le ballon ovale. La partie irlandaise, nous y reviendrons à l’occasion de la discussion tenue avec le journaliste Arthur Quinlan qui l’a connu à Limerick en 1965. Maintenant, partons à la recherche des racines des Guevara…

En août 2003, une jeune journaliste d’Espelette, Oïhana Daguerre, nous conduit vers Gasteiz (Vitoria), la capitale administrative du Pays basque, en plus d’être celle d’Alaba, l’une des quatre provinces, formant avec les trois du Sud, côté français, l’Euskadi. *Zazpiak Bat,* sept en une. À bord, les Granado, Délia et Alberto, toujours dans les bons coups – il les mérite car souvent il les provoque –, sont émoustillés à l’idée de voir, caresser du regard et du pied, d’où viennent les ancêtres d’Ernesto. Au village de Guevara, pas encombré par les touristes, le maire attend Alberto ; le verre de l’amitié lui sera offert… et nous en profiterons ! Le 4×4 de la mairie, qui nous conduit dans la montagne, se bloque au pied d’une tour moyenâgeuse, rongée par le temps, vestige d’un château qui dominait les environs. En contrebas, une dame mûre fait bronzer une anatomie en liberté, ne s’attendant pas à ce que des étrangers s’en viennent à passer par là… Elle se réfugie dans son imposante maison de pierre ; sort son mari, qui hésite entre politesse et rudesse… Il propose tièdement qu’on se désaltère et, devant son manque d’enthousiasme à l’évocation du Che, Alberto d’un revers de langue lui fait prendre vingt ans… : – *Vous êtes sûr qu’ il est mort, le Che ?* l’asticote-t-il… Devant l’effarement *del señor,* Alberto lance : – *Attendez-vous à ce qu’une nuit d’orage, il revienne pour vous parler…* S’il vit encore, ce monsieur doit gamberger quand, la nuit, les éclairs s’acharnent sur la montagne… Journée qui s’achève chez Péïo Dospital, par un gueuleton englouti au restaurant du trinquet d’Espelette, où les chants basques ont rejoint l’étoile du Che dans la nuit sans orage… À Buenos Aires, j’aurai l’occasion de revenir sur les origines basques du Che, avec son frère Roberto qui rappelle : – *En octobre 1987, j’ai été invité, à l’occasion du vingtième anniversaire de la mort d’Ernesto, par la mairie de Gasteiz. Après cadeaux et chaleureuse réception comme savent faire les Basques, on nous a conduits à Guevara et j’ai ainsi pu*

poser le pied sur nos racines.

Chancho, le petit cochon

1946 : Juan Perón accède au pouvoir ; les parents du futur Che sont loin d'être péronistes. Ernesto père se méfie de ce beau parleur dont il estime le « justicialisme » (mélange de nationalisme et de populisme) insuffisant pour aider le peuple argentin. Ernesto a dix-huit ans et, après avoir passé ses baccalauréats au collège Dean Funes, il songe à se lancer dans des études d'ingénieur, tout en cherchant des petits boulots pour gagner un peu d'argent. Son père lui obtient, à lui et à Tomás Granado, deux emplois d'« analystes des matériaux » à la direction provincial de Vialidad Cordobesa, une entreprise de ponts et chaussées. Les deux amis ne feront pas de vieux os dans cette société, surtout experte en malversations.

Début 1947, sa grand-mère Ana Isabel Lynch (donc côté de son père) est victime d'une hémorragie cérébrale qui déclenche l'arrivéeéclair d'Ernesto. Il donne son meilleur pour adoucir sa fin de vie qui survient deux semaines plus tard. Ernesto a trouvé sa vocation, c'est décidé : il sera médecin.

À la faculté, il se lie d'amitié avec Berta Gilda, connue comme « Tita » Infante, les deux partageront une complicité totale, purement intellectuelle. Leur correspondance sera d'une qualité rare. À Buenos Aires, le nouvel étudiant met les bouchées doubles : rugby, football, natation ; il participe, lors de la première olympiade universitaire, au tournoi d'échecs et au concours de saut à la perche ; ce qui ne l'empêche pas de réussir ses trois examens à la fin de l'année. Transformant le garage en labo, il bidouille une potion prétendue anti-cafard baptisée Vendaval qu'il vendait par petites boîtes. La puanteur ainsi libérée dans le quartier eut raison du produit miracle ! Qu'à cela ne tienne, il achète à bas prix un lot de chaussures, s'apercevant qu'elles sont toutes du même pied… Hormis sa facilité pour étudier, il eut la satisfaction de se faire réformer pour ses vingt ans : *« Mes poumons de merde me servent enfin à quelque chose… »*

Il crée également avec son frère Roberto et quelques camarades, dont Hugo Condoléo et Carlos Figueroa, la revue rugbystique *Tackle* (« Plaquage »).

– *Un soir*, se souvient Condoléo, longtemps journaliste de rugby à Buenos Aires, *nous travaillions au numéro à paraître de la revue, lorsque des policiers ont fait irruption dans l'appartement. Ils croyaient que nous rédigions des tracts procommunistes !*

Ernesto signe ses articles du pseudonyme Chancho ou Chang-Cho, « Petit

cochon », car il riait de lui-même qui passait rarement sous la douche et s'habillait à la diable. L'humour, le refus de toute solennité resteront sa vie durant des traits dominants de son caractère. En 1948, sa famille vient le rejoindre dans la capitale, et la tribu Guevara s'installe au 2180 de la rue Araoz. Brillant étudiant, Ernesto devient bientôt assistant du Dr Salvador Pisani, un allergologue mondialement connu, et fait l'expérience du travail de laboratoire. Mais l'occasion lui est aussi donnée de découvrir la pratique sur le terrain. Alberto – qui a déjà passé son diplôme de médecin – lui propose de le rejoindre, pendant les vacances, à la léproserie de San Francisco de Chanar où il travaille, dans la sierra, au nord de Cordoba. Avec la fougue de ses vingt ans, Ernesto monte aussitôt un moteur Cucchiolo dans le cadre de son vélo, et part rejoindre son ami, à huit cent cinquante kilomètres de la capitale. Il emporte pour tout bagage quelques vêtements de rechange et *El Descubrimiento de la India* de Nehru, qui passionne l'admirateur de Gandhi qu'il est devenu.

Ernesto *viejo*, précisant dans son livre *Mi hijo el Che* : « Il est sorti de Buenos Aires, la nuit du 1er janvier 1950, rempli de doutes sur la fiabilité de son vélo à moteur… Ce voyage a permis à Ernesto de vérifier combien grande était la différence entre ce que montraient les cartes postales et ce que détenait la vérité du terrain. Le 28 février, la revue sportive *El Grafico* publie une photo de l'apprenti de grands chemins sur son cheval de fer, en en faisant un véritable aventurier des pampas… »

En cours de route, il fait de nombreuses rencontres. Un jour il crève, à la hauteur d'un vagabond qui sommeille dans un champ, après avoir aidé à y récolter le coton. Pendant qu'Ernesto répare son pneu, l'homme se réveille et vient engager la conversation. Il a jadis été coiffeur, et propose de le lui prouver sur-le-champ. Ernesto ayant accepté – pourquoi pas ? –, l'autre tire de sa poche une paire de ciseaux rouillés et se met au travail. Mais lorsqu'il lui montre le résultat, dans un morceau de miroir brisé qu'il a tiré de son autre poche, son client d'occasion en avale sa salive. Il ne lui reste plus qu'à demander à l'artiste de poursuivre son œuvre jusqu'au bout, en rasant tous les épis et escaliers qui lui parsèment le crâne.

Mial Granado revoit encore l'arrivée de son ami Fuser à la léproserie.

Quand il a débarqué avec sa bécane, rivé à son guidon en « cornes de taureau », le visage serré dans une casquette à visière et mangé par de grosses lunettes noires, avec un pneu en bandoulière comme un cor de chasse, je me suis demandé qui arrivait là. Puis, l'inconnu a retiré son harnachement et j'ai poussé un cri de surprise : *Pelao !*

El Pelao, « le Pelé », c'est désormais l'autre surnom d'Ernesto ; Alberto quant à lui est, aussi, El Petiso, « le Petiot », en raison de sa taille.

À San Francisco de Chanar, Ernesto apprend beaucoup en regardant son ami travailler. Il a pourtant du mal à accepter la distance qui doit parfois être conservée entre le praticien et les malades. Alberto raconte :

– Il s'est entiché d'une jolie patiente dont le dos était rongé par la lèpre, et nous nous sommes disputés à son sujet. Comme elle aussi avait le béguin pour Ernesto, elle m'a demandé la permission de sortir de l' hôpital pour se joindre à nous et participer à la fête que je donnais, en l' honneur de notre visiteur, dans les locaux de la pharmacie. J'ai refusé, ce qu'Ernesto n'a pas apprécié. Pour lui démontrer qu'elle était réellement atteinte, j'ai fait passer le test de l'eau chaude à la belle Indienne. On sait que les lépreux n'éprouvent aucune sensation sur la partie contaminée. Elle n'a de fait rien senti, ce qui prouvait qu'elle était malade, mais El Pelao, très en colère, m'a taxé de barbarie. J'entends encore ses mots : « Comme tu as changé, tu es devenu cruel… » J'ai baissé la tête car je n'étais pas fier de moi, même si je n'avais pas eu tort d'agir ainsi.

À la fin de ces vacances – studieuses –, Ernesto revient à Buenos Aires par des chemins buissonniers. Il prend son temps pour s'imprégner de la vie au quotidien des « Argentins de base », les gauchos, les regarder boire le genièvre, danser le soir avec les *chinas,* leurs compagnes, à la lumière des feux de bois. Ce premier voyage lui donne l'envie d'en faire d'autres, plus longs, plus lointains.

En attendant, il retrouve la vie animée de la capitale. L'Argentine à l'époque est florissante, le blé et le maïs s'exportent massivement vers les États-Unis et vers l'Europe. Le couple Perón, Juan et Eva, est au sommet de sa gloire. Buenos Aires est la plus européenne des villes latino-américaines : les cabarets ne désemplissent pas, dans les bals on danse le tango, chanté par le Toulousain Carlos Gardel, ou bien sur des musiques des Caraïbes, particulièrement le mambo, venu de Cuba. Pour les Porteños, les habitants de la capitale – en tout cas pour ceux des classes aisées –, c'est l'époque de l'Utopia, où la réalité se retrouve en accord avec l'imaginaire.

Ernesto participe certes à cette effervescence, pourtant il ne mène pas la vie de jeune fils de la bourgeoisie qu'il aurait pu connaître. Il a des amis dans d'autres milieux, dans d'autres quartiers. Il s'est lié avec deux vagabonds qui vivent dans une vieille baraque en plein champ, dans la périphérie de Buenos Aires. Laissant ses camarades d'université à leurs discussions dans des bars, il file souvent à bicyclette rejoindre ceux qu'il appelle les « transhumants », et tout en faisant griller des saucisses, les écoute raconter leur vie. Il passait du temps avec Sabina, une Bolivienne employée par sa mère. Née Aymara, elle parlait le quechua, langue qu'Ernesto commença à apprendre tout en découvrant la manière de vivre de son peuple. Il refuse le plus souvent l'argent de poche que sa famille lui offre, parce qu'il veut le gagner lui-même. Ainsi se fait-il

bibliothécaire, pompiste, *zapatero* (vendeur de chaussures), infirmier quatre mois sur les bateaux *El Ameghino* et *El General San Martin*, qui longent des côtes du Brésil jusqu'en Patagonie, à la Tierra de Fuego, après être passé par Curaçao et Trinidad, dans la mer des Antilles. Il continue à pratiquer le sport avec boulimie, tous les sports, par curiosité, pour se tester – l'escrime, la boxe, la pelote basque… À Cuba, les *Barbudos* s'étonneront un jour de le voir faire dans une rivière, en pleine Sierra Maestra, une démonstration de nage papillon.

Il lit plus que jamais ; la nuit, lorsque son asthme l'empêche de dormir, il dévore tout ce qui lui tombe sous la main – comme il le fera là dans la Sierra Maestra, alors que les autres guérilleros auront sombré dans le sommeil. L'asthme est indissociable du destin de Che Guevara, il explique en partie son activité débordante, ses journées doubles, triples de celles des autres, ses moments de presque agonie aussi, comme lorsqu'il s'écroulait sur le bord du terrain de rugby. Il a vécu toute sa vie en sursis, moins longtemps que d'autres – et la maladie y est pour quelque chose –, mais plus intensément aussi, comme si chaque instant pouvait être le dernier.

À la fin de l'année 1951, il passe de nouveaux examens avec succès. Le sévère professeur Pisani le considère comme l'un de ses étudiants les plus prometteurs. Mais pour l'heure, c'est un autre projet qui occupe tout entier Ernesto – et Alberto avec lui –, un projet de voyage, de grand voyage. Depuis le périple à San Francisco de Chanar, ils en ont beaucoup parlé, beaucoup hésité aussi. Alberto se souvient :

– Nous avons d'abord pensé à l'Europe, le berceau de la civilisation dont nous étions, en tant qu'Argentins, les produits. La Grèce, l'Italie, la France, pays de la Révolution, dont Ernesto parlait la langue. Et aussi l'Espagne, notre mère patrie en quelque sorte. Ou encore l'Égypte des pharaons et des pyramides ? Nous avons hésité pendant des semaines entières. Mais au fond, Ernesto était plus attiré par notre propre continent. Partir à la recherche de nos racines latino-américaines, découvrir les civilisations précolombiennes, gravir le Machu Picchu pour tenter d'en percer les secrets, essayer de comprendre comment vivaient les Incas… L'Europe, l'Égypte, le reste du monde, ce serait pour plus tard.

---

1. Communautés indiennes autonomes créées au XVIIe siècle par les Jésuites.
2. Calmann-Lévy, 2016.
3. Éd. Planeta sudamericana.

Chapitre II

CHEVAUCHÉE SUR LA *PODEROSA II*

Les deux *compadres* ont mis au point leur itinéraire, un parcours tortueux, en forme de tête de chien tournée vers l'Atlantique, qui va les conduire jusqu'au Chili. Ils partiront de Cordoba, au centre de l'Argentine, où vivent les Granado, se dirigeront vers Rosario où est né Ernesto, puis ce sera Buenos Aires, la côte, Mar del Plata, Miramar, Necochea et Bahía Blanca, d'où ils obliqueront vers l'intérieur et la cordillère des Andes.

Leur monture a fière allure : la *Poderosa II* (« La puissante »), une antique Norton 500 cm^3 achetée d'occasion par Alberto après la mort de la *Poderosa Una*, la défunte mobylette de ses années d'adolescence. Le 29 décembre 1951, ils la chargent de l'équipement rassemblé pour le voyage, toile de tente, sacs de couchage, stock de cartes routières, appareil photo, le tout emballé dans des sacs de jute – et même, trônant au sommet de l'échafaudage, un barbecue, pour griller ce qui s'offrira en cours de route.

– *La moto avait l'air d'un monstrueux animal préhistorique*, se souvient Alberto.

Les compères revêtent leurs tenues de cuir, leurs lunettes de pilotes d'avion, et c'est parti. Un peu vite : Alberto, qui a pris le guidon au départ devant les siens, fierté oblige, accélère à fond et manque de percuter un tramway. Enfin, ils disparaissent dans un nuage de poussière sur la route non asphaltée, pour la plus grande joie des *chiquillos*, les mômes des rues, et sous les regards étonnés des rares passants.

Deux jours plus tard, à Buenos Aires, chez les Guevara, l'ambiance est tendue. Il leur faut subir plusieurs salves de recommandations inquiètes, des frères, des sœurs, de la tante, de la cousine, surtout du père et encore plus de la mère. Ernesto opine docilement du chef, Alberto laisse passer l'orage.

– *Et vous, Alberto*, éclate à la fin Célia Guevara, *puisque c'est vous qui avez*

entraîné Ernesto dans cette folie, veillez au moins à deux choses : qu'il revienne passer son doctorat de médecine, et qu'il n'oublie jamais sa ventoline…

Ils n'en sont pas quittes pour autant. Il faut encore se souvenir, s'émouvoir, essuyer une larme. On sort les albums de photos, qu'on étale sur la table, devant les yeux d'Alberto. L'une montre Ernesto, si chétif, accroché à la jambe de sa sœur.

– *Vous pensez qu'il a quel âge là-dessus ?* demande Anna-Maria. *Trois ans ? Eh bien non, il a sept ans.*

Et les photos défilent, Ernesto en maillot de bain près de son père en débardeur, Ernesto à treize ans, les cheveux gominés, soigneusement peignés en arrière. La publicité parue dans le numéro d'*El Grafico* du 5 mai 1950, où il vante, un pouce levé, la qualité des moteurs Micron. Alberto s'intéresse, hoche la tête, sourit complaisamment. Jusqu'au moment où Célia referme brutalement les albums, le regard noir, et s'exclame :

– *Filez maintenant, si vous devez vraiment partir !*

El Padre serre son fils, sans un mot. Puis, il va chercher quelque chose dans le tiroir de son secrétaire et le lui met dans la main : son revolver, à glisser dans le paquetage, au cas où. Enfin tout le monde s'embrasse pour la énième fois, et les deux motocyclistes prennent la route, en une triomphale pétarade.

En ce 4 janvier 1952, nous sommes en plein été austral et le temps est au beau fixe. Ils passent devant le parc Palermo, où se rassemblent traditionnellement les vendeurs de chiens de compagnie ; Ernesto s'entiche d'un petit bâtard, qu'il achète pour l'offrir à sa fiancée du moment, Chichina Ferreyra, héritière d'un richissime Cordobèse[1]. Il baptise le chiot Come back, comme une promesse voilée à l'adresse de Chichina, qu'il va retrouver à Miramar.

Dans cette station balnéaire huppée – qui deviendra quelques années plus tard le paradis des surfeurs –, les voyageurs s'arrêtent une semaine. Si Chichina est séduite par l'esprit intègre et brillant d'Ernesto, il n'en va pas de même de son père, le baron Ferreyra, qui vise un tout autre parti pour sa fille que ce gauchiste en herbe. L'année précédente, au cours d'un dîner où Ernesto était convié à Malagueño, *l'estancia* des Ferreyra, il s'en était pris à Winston Churchill, qu'il jugeait trop conservateur, ce qui avait mis le baron en fureur.

– *J'étais présent à ce dîner*, raconte un ami d'Ernesto à l'époque, José Gonzalès Aguilar. *Le père de Chichina l'a traité de communiste, ce qui était faux. Mais, entre les solutions proposées par les États-Unis et celles de l'URSS, il est évident que nous aurions pris parti pour cette dernière…*

Le séjour à Miramar est chargé d'électricité, mais instructif pour les deux amis. Le contact de la jet-society porteña fortifie leur conscience politique. Ernesto lance un jour la conversation, à l'heure du thé, sur l'« égalité », un mot

qui dérange. Il désigne quatre serveurs à la peau cuivrée et assène :

– Ça ne vous dérange pas qu'ils vous servent, qu'ils ramassent derrière vous ce que vous laissez traîner ? Pourtant ce sont des êtres humains comme vous, qui aiment eux aussi se baigner dans l'océan, sentir la caresse du soleil !

Sourires gênés, regards agacés, mais il ne se laisse pas démonter et enchaîne sur l'un de ses dadas, la socialisation de la médecine par le gouvernement travailliste en Angleterre. Alberto se souvient du véritable réquisitoire qu'il prononce, devant une assistance passablement médusée :

– Il faut abolir la médecine en tant que commerce ! Je dénonce la répartition inéquitable des médecins entre les villes et la campagne, l'abandon où se trouvent les médecins ruraux, qui n'ont d'autre solution que d'essayer de faire du chiffre.

Plus tard, le trio Ernesto-Chichina-Alberto discute à bâtons rompus sur la plage, ils s'ouvrent mutuellement leur cœur. Alberto déclare :

– Je rencontre ici des gens que je ne suis pas habitué à fréquenter, d'un autre niveau social que le mien… et franchement, je me sens fier de mes origines populaires. Ces hommes et ces femmes ont une drôle de manière de raisonner. Ils pensent manifestement que tout leur est dû. Et d'abord, par une sorte de privilège divin, le droit de vivre en marge, sur un nuage doré. Sans se préoccuper le moins du monde de ce qui ne concerne pas leur position sociale, ou leurs façons si stupides de tuer le temps. Heureusement que toi, Chichina, heureusement qu'Anna-Maria, la sœur d'Ernesto, n'ont rien à voir avec ces imbéciles.

– Nous au moins, nous faisons fonctionner nos méninges, renchérit Ernesto. *Que ce soit en jouant aux échecs, ou dans ton laboratoire de recherche, ou en parlant littérature. Nous cherchons à remplir nostêtes, eux ne pensent qu' à remplir leurs poches, et ensuite ils se donnent un mal fou pour trouver comment les vider.*

Chez les Indiens Pampas

La lutte des classes n'a qu'un temps – même avec des petits fours et du champagne – et il faut repartir. Direction la Suisse argentine, le lac Nahuel Huapi et la station de ski de Bariloche, via Necochea et Bahia Blanca au bord de l'Atlantique. Les pousses de l'arbre de Guernica, symbole du peuple d'Euskadi, restent vivaces dans ces deux cités, et Ernesto sent bouillonner en lui son sang basque.

Le 16 janvier, la vaillante *Poderosa II* a déjà taillé mille huit cents kilomètres de route, et elle donne ses premiers signes de fatigue. À Bahia Blanca, un garagiste soigne un toussotement inquiétant. Le 21, jour sombre pour la Norton : une tempête de sable dans les dunes, des enlisements à répétition, des problèmes de carburation, une panne d'essence, même une crevaison. Mais ce n'est rien à côté de la crise qui secoue bientôt Ernesto. Son asthme, qui s'était fait oublier depuis le début du voyage, revient sans prévenir, foudroyant. Lors d'une pause, alors aspire sa *bombilla* de maté, le jeune homme se met soudain à trembler, est pris de nausées, s'allonge pour vomir. Le docteur Granado lui prescrit une diète totale, le cale à l'arrière de la moto et démarre pour rejoindre la ville la plus proche, Chole-Choel. Ils vont y passer trois jours, du 24 au 26 janvier, à repousser l'attaque, grâce à un produit encore peu connu, la pénicilline. Le directeur de l'hôpital local s'occupe personnellement de son jeune collègue, et il héberge les deux amis dans sa propre villa.

Rétabli, assoiffé de vivre comme au sortir de chacune de ses crises, Ernesto prend la *Poderosa II* par les cornes. Cap sur l'intérieur des terres : les montagnes se rapprochent, la route est de plus en plus accidentée. En traversant les villages de Chelforó et Quenquén, le pilote commente à son passager :

– Tu as vu ces noms de caciques ? C'est tout ce qui nous reste du passé, depuis que les « mangeurs de terres » ont envoyé, de Buenos Aires, de Paris ou de Londres, leurs armées de rustres « civiliser le désert » et tuer les Indiens.

À Cipolleti – un village italien comme il y en a dans toute l'Argentine –, c'est au commissariat que l'asthmatique et le jockey aux jambes arquées passent la nuit, sur une paillasse, meilleur lit qu'ils aient pu trouver dans la ville. Dans la cellule voisine, deux détenus font bruyamment ripaille d'un poulet grillé et d'une cruche de vin rouge. Fuser et Mial, le ventre vide, les observent avec envie. Ce sont deux usuriers mis en détention provisoire, qui se concilient les bonnes grâces des représentants de la loi en les soudoyant avec quelques litres de vin. Pour tromper leur faim, les voyageurs d'à côté entament, assis sur leur paillasse, une discussion politique. Quarante ans plus tard, Alberto n'a qu'à fermer les yeux pour retrouver les accents idéologiques de ce débat.

Ernesto : – *Cette situation est en fait logique, car l'argent des amendes infligées à ces voleurs, que l'on appelle commerçants, passe tout bonnement des tiroirs-caisses, où il se trouvait, aux coffres des parvenus qui occupent des postes officiels. Et de là, à ceux de l'oligarchie créole ou de la grande banque internationale. Voici les gens qui, comme toujours, profitent des biens amassés grâce à l'effort du peuple. Cet argent devrait venir grossir le budget de la Nation, afin que soit éduqué un peuple qui ne connaît que les beautés de l'alcool et des courses de chevaux…*

Alberto : – *Depuis des siècles, il y est poussé par la redoutable trilogie que forment l'École, l'Église et la Presse. Sous la coupe des puissants et des riches. On lui a ôté la possibilité de connaître son propre pouvoir.*

Ernesto hoche la tête. Puis soudain, comme si le futur Che, avec son lyrisme et son ample vision géopolitique, perçait déjà sous le jeune idéologue :

– Petiso, il en va ainsi : pile ou face, toujours les deux côtés de la pièce. Aux splendeurs des paysages, aux beautés de la nature s'oppose la pauvreté de ceux qui se crèvent à travailler le sol. Et, face à la noblesse et à la générosité des pauvres, se dresse le sordide et misérable esprit des propriétaires terriens et des représentants de l'État.

Les ivrognes ronflent bruyamment dans la cellule voisine. Fuser et Mial se taisent, rêvant de l'Amérique latine, de la beauté des Andes et de la pauvreté des Indiens, des riches Porteños de Miramar… Pile ou face, se répète Alberto, avant de plonger à son tour dans le sommeil.

Le lendemain, les voici qui roulent gaillardement sur les terres de feu des Indiens Pampas. Alors que la nuit tombe plus tôt que prévu, du fait des montagnes environnantes, la Norton disparaît dans une fondrière, se délestant de ses passagers comme un cheval de rodéo. Bilan : cadre cassé. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre le lever du jour, en se glissant dans son sac de couchage. Le lendemain matin, la *Poderosa II*, le cadre rafistolé avec du fil de fer, repart à la vitesse du colimaçon. Elle traverse le fleuve Collón Cura sur un bac tracté le long d'un câble pour résister au courant.

De retour sur la terre ferme, les voyageurs – roulant toujours au pas – voient le soir arriver, et pas l'ombre d'une auberge à l'horizon. En revanche, une vaste hacienda se profile sur la gauche, appartenant à quelque riche propriétaire terrien. Les deux amis quittent la route et bifurquent vers les bâtiments en question – où le maître des lieux, alerté, vient bientôt les accueillir. C'est un étrange personnage, un ex-officier prussien, qui se nomme Von Put Camer. Il se révélera être l'un de ces anciens nazis qui, à la fin de la guerre, sont venus se réfugier dans les lieux les plus reculés d'Amérique du Sud. Il reçoit fort civilement ses hôtes, leur offre une chambre pour la nuit et, le lendemain matin, leur fait visiter sa propriété.

– Un endroit incroyable, se souvient Alberto. *Il avait recréé chez lui un coin de Forêt Noire, avec des sapins, des cerfs, des maisons à l'architecture typique.*

Les deux amis sont conviés à une partie de pêche avec des compatriotes de Von Put Camer qui résident dans le voisinage, et ils passent la journée à taquiner la truite en compagnie de quelques vieux junkers nostalgiques. Cela rappelle à Ernesto l'époque où, pendant la guerre, son père – militant de *Accion Argentina*, mouvement d'opposition au nazisme – tentait de convaincre ses concitoyens à

Cordoba du danger que représentaient les Allemands installés depuis peu dans la région. D'après lui, ils étaient là comme tête de pont, pour préparer une arrivée en masse. Hitler fait d'ailleurs allusion dans *Mein Kampf* à « une invasion des pays sous-développés d'Amérique du Sud ». Et Ernesto avait vu un jour, sur une colline pelée, un groupe d'Allemands sortir d'une maison sur laquelle flottait la croix gammée[2].

Le 6 février, la *Poderosa II*, dont un garagiste providentiel a ressoudé le cadre, conquiert les premiers sommets enneigés. Après avoir dépassé les lacs Carrué Chico et Carrué Grande, figés aux pieds de pics vertigineux, Fuser ne résiste pas à l'envie de grimper sur l'un de ces toits du monde pour y sentir la brûlure des neiges éternelles. Suivi comme son ombre par Mial. Quatre heures d'ascension malaisée dans leurs combinaisons de cuir, avec des pierres qui roulent sous leurs pieds et manquent de les entraîner, pour parvenir enfin dans l'empire grandiose des condors. Puis c'est le retour, harassant, vers le plancher des lamas. Un garde forestier les récupère, claquant des dents, leur offre un bouillon brûlant, et ils s'endorment comme des souches, avec les Andes blanches en toile de fond.

L'émerveillement continue. Le lac Nahuel Huapp, *l'Espejo Grande* (« le Grand Miroir »). Un soir où ils dressent leur tente au bord de ce dernier, sous un arrayana en fleurs, un vagabond sort de nulle part, se plante devant la Norton et jette sur elle des regards brûlants. Puis, il se lance à l'adresse des deux amis dans un discours confus, d'où ressort qu'un dangereux bandit chilien a passé la frontière, qu'il rôde dans les parages, à la recherche de nouvelles victimes… Au bout d'un moment, Fuser repose sa *bombilla* de maté, tire de sa poche le Smith et Wesson d'*el Padre*, et abat avec un flegme parfait un canard qui nageait dans le lac devant eux, avant de reprendre sa *bombilla* comme si de rien n'était. Vivement impressionné, le vagabond se retire aussitôt sans demander son reste.

Le 14 février, ils franchissent, à Puerto Frias, la frontière entre l'Argentine et le Chili. Vingt kilomètres plus loin apparaît la première bourgade chilienne, Peulla, posée au bord du lac Esmeralda, couleur de la pierre précieuse dont il porte le nom. Le lieu rappelle vite à Alberto le pile ou face de son ami : pile pour la beauté du cadre, pour l'hospitalité des habitants ; face pour l'exploitation du site par la compagnie qui possède l'hôtel, les cars, les bateaux qui voguent sur le lac, bref la bourgade tout entière. Personne ne passe ici sans laisser quelques pesos dans la caisse de la compagnie – sauf les deux routards, qui dorment dans un hangar ouvert aux quatre vents, se confectionnant des hamacs avec des cordes et des voiles déchirées.

Les coulées de lave solidifiées ne facilitent pas la tâche de la *Poderosa* sur les pentes du volcan Osorno. Dans la ville du même nom, visite de courtoisie à

l'administrateur de la clinique – joliment nommée ici pension de famille – et l'on se met à discuter politique. Mial et Fuser commencent à développer leurs théories sur l'avenir de la démocratie, les ouvriers qui sauveront le pays. Leur hôte les coupe. Un homme sauvera le pays, un seul : le général Ibañez del Campo. Et un seul régime a de l'avenir au Chili : la dictature. Tout le reste, foutaise.

Le 17 février, la Norton perd un élément de la chaîne et reste immobilisée sur le bord de la route. Les voyageurs hèlent une camionnette brinquebalante conduite par un fermier. On hisse la moto sur le plateau, eux-mêmes prennent place sur la banquette à côté du conducteur. Pendant le trajet, Fuser s'enflamme pour la réforme agraire, pour la terre qui doit appartenir à celui qui la travaille, non à un lointain propriétaire qui souvent ne sait même pas où elle se trouve… Quand il a terminé, l'homme secoue la tête.

– Je ne veux pas qu'on me donne quoi que ce soit. Ce que je veux, c'est être payé pour mon travail. Et ça, le général Ibañez del Campo me le garantira.

Tandis que la *Poderosa* voyage maintenant en camionnette – après le fermier, c'est un étudiant vétérinaire, lui aux idées progressistes, qui la charge –, *los Easy Riders Hermanos* commencent à être connus. À Valdivia, un article signale leur passage, d'ailleurs truffé d'erreurs et d'exagérations. À Temuco, ils apprennent en lisant l'*Austral* que le but de leur voyage est l'île de Pâques, avant-poste chilien en plein Pacifique. Beau projet en effet, mais qui, hélas, ne pourra se réaliser.

L'agonie de la malheureuse Norton se poursuit. Ernesto réussit à remonter la chaîne, mais à peine se sont-ils remis en selle qu'ils chutent lourdement, à cause d'une goupille et d'un axe de roue baladeurs. Le bilan est catastrophique : carter de boîte fendu, il est impossible de continuer. Comme, en outre, ils n'ont plus de frein arrière depuis Bahia Blanca, ils doivent, malgré les frais que cela représente, se résoudre à faire appel à un réparateur. Les deux jours que celui-ci passe dans les entrailles de la *Poderosa*, eux les tuent à la *Milonga*, le guinche local. Tango, *aguardiente*, péons ivres, bagarre même : Fuser danse avec la femme d'un péon, qu'il doit serrer de trop près, et Mial a juste le temps de désarmer le mari qui approchait, une bouteille à la main. Il est grand temps de déguerpir.

Sous un pont de chemin de fer, la transmission saute à nouveau. Ils poussent la moto jusqu'à un village qui répond au joli nom de Cullipulli – un nom qui invite au bel canto. Là, un forgeron fabrique la pièce cassée, mais la Norton refuse de redémarrer. Un certain découragement commence à gagner les esprits. Re-camion, jusqu'à Malleco, puis Los Angeles du Chili. On croise des Indiens

faméliques, avec leurs ponchos et leurs chapeaux à larges bords effilochés, montés sur des chevaux efflanqués. À Los Angeles, deux *chicas* peu farouches dirigent les voyageurs vers la caserne des pompiers, où le capitaine leur offre l'hospitalité. Ils ont même droit, en prime, à une alerte au feu : la cloche résonne, on leur tend d'office un casque et une veste, ils sautent au vol sur la moto-pompe *Chile-España*. Ils arrivent, hélas, trop tard : les locataires heureusement sont saufs, mais la maison, en bois de pin et en bambou, est déjà rayée du cadastre. Mial s'empare d'une lance et s'acharne sur les dernières flammes, tandis que Fuser se met à déblayer les décombres, lorsqu'un miaulement déchirant se fait entendre, sous les restes encore fumants du toit. Ernesto se précipite malgré les protestations des pompiers, pour revenir quelques instants plus tard avec une boule de poils noirs dans les mains, sous les applaudissements de l'assistance. Le chat qu'il a ainsi sauvé deviendra la mascotte de la caserne.

Chez *La Gioconda*

Après plus de deux mois de voyage, ils arrivent le 2 mars 1952 à Santiago. Ils se résolvent à se séparer de la *Poderosa II*, lassés de la transporter sur le plateau d'une camionnette. Ils la montent, en attendant des jours meilleurs, dans le grenier d'un compatriote de confiance, détachent les sacoches qui contiennent leurs affaires, l'enveloppent enfin d'une toile de tente, pour la protéger de l'humidité et de la poussière. Ce faisant, ils ont le sentiment de l'entourer d'un suaire. Enfin, ils s'éloignent, le cœur serré.

C'est en auto-stop qu'ils poursuivent désormais leur voyage. À Valparaíso, ils doivent faire leur deuil de la visite de Rapa Nui, l'île de Pâques : il n'y a qu'un départ tous les six mois, et le bateau vient de partir. Dans cette ville, Fuser se rend chez une vieille dame asthmatique qu'ils ont rencontrée à *La Gioconda*, le bistrot local où ils préparent leur maté du matin. Il écrit-il à cette occasion :

« La pauvre faisait peine à voir. On sentait dans son réduit une âcre odeur de sueur concentrée et de pieds sales, mêlée à la poussière. À son état asthmatique s'ajoutait une décompensation cardiaque régulière. Face à ce genre de cas, le médecin est conscient de son impuissance totale, et pourtant il voudrait faire quelque chose pour que cela change. Pour que cesse l'injustice frappant cette pauvre vieille, qui aura lutté jusqu'au bout pour gagner de quoi survivre, tout en se maintenant droite face à la vie.

« Dans les familles pauvres comme celle-là, l'être qui devient incapable de

gagner sa vie se voit entouré d'une hostilité à peine déguisée. Dans ces moments-là on cesse d'être un père, une mère, un frère, pour devenir un handicap dans la lutte pour la survie. La communauté saine vous reproche votre maladie, comme si elle était une insulte faite à ceux qui doivent vous soigner.

« Dans ces moments ultimes, pour ceux dont l'horizon s'arrête toujours au lendemain, la tragédie qui frappe les prolétaires du monde entier atteint sa profondeur extrême. Il y a dans ces yeux moribonds une soumission, une humilité, une quête avide et désespérée de réconfort qui se perd dans le vide, de même que ce corps se perdra bientôt dans l'immensité du mystère qui nous entoure. Jusqu'à quand continuera cet ordre des choses, basé sur un sens de la caste sociale absurde, je ne peux le prévoir, mais il est urgent que nos gouvernants consacrent moins de temps à la glorification des vertus de leur régime et plus d'argent, beaucoup plus d'argent, à des œuvres d'utilité publique.

« Je ne peux pas faire grand-chose pour la malade, sinon lui indiquer un régime alimentaire approximatif, lui prescrire un diurétique et de la poudre anti-asthme. Je lui ai donné les quelques comprimés de dramamine qui me restaient. En sortant, j'étais accompagné par les paroles pleines de gratitude de *la vieja*, et par les regards indifférents des autres membres de la famille. »

Les voyageurs finissent par embarquer, clandestinement, en *polizones* – le mot espagnol est joli –, déjouant la surveillance de la police portuaire, sur le *San Antonio* qui remonte vers le nord.

Après l'Atlantique et la vie luxueuse de Miramar, ils commencent leur voyage dans le Pacifique cachés dans les toilettes d'un rafiot, et en criant à tour de rôle *Occupado* chaque fois que quelqu'un tourne la poignée.

– *Heureusement, il y avait d'autres toilettes sur le bateau*, commente Alberto.

Au bout de deux heures, vaincus par l'exiguïté du lieu et l'air confiné, les *polizones* en ressortent. Heureusement, le capitaine est un brave homme. Après un sermon paternel, il confie à Fuser la tâche de nettoyer les toilettes – puisque le lieu semble lui plaire – et à Mial celle d'éplucher les oignons. La traversée se déroule désormais sans heurts, à admirer, pendant les moments de loisir, les cachalots et les poissons volants. Les voyageurs débarquent à Antofagasta, d'où ils comptent rejoindre les mines de cuivre de Chuquicamata, près du Salar Chalviri bolivien.

Pouce levé, ils progressent sans problème. Les camions sont suffisamment nombreux pour en trouver facilement qui les amènent à destination. La route serpente à travers des collines arides, grises, puis légèrement rougeâtres, sans l'ombre d'un brin d'herbe. Pas même un cactus. Halte à Baquedano, une simple

rue tracée dans le désert, bordée d'une longue file de baraques en zinc, avec les collines de salpêtre pour tout horizon. Ces baraques sont pour la plupart des buvettes où les ouvriers des mines et les employés des chemins de fer viennent se « réconforter ». À la recherche d'un abri pour la nuit, Fuser et Mial font la connaissance d'un couple aux vêtements fatigués. Lui a été arrêté, soupçonné d'être communiste, emprisonné pour trois mois. Maintenant il se bat pour obtenir un emploi, ce qui est devenu presque impossible avec la réputation qui lui colle à la peau.

À la clarté de la lune, Ernesto prépare le maté au pied d'une baraque, tandis que le couple grelotte dans le froid de la nuit. L'homme raconte d'un ton chargé d'émotion que beaucoup de ses camarades ont été assassinés à Guachipato ou noyés dans l'océan, parce qu'ils étaient communistes. Tandis qu'il parle, sa compagne le regarde avec amour et dévotion. Ernesto se sent envahi d'une chaleureuse affection pour ce couple pauvre, sans culture, mais riche de cœur, qui affronte le malheur et les persécutions avec philosophie. Après le maté, ils cherchent tous les quatre, dans la pénombre glaciale, le sommeil du mieux qu'ils peuvent.

Le lendemain, les deux amis parviennent sur le plateau désertique de Calama, dont Ernesto précise qu'il est qualifié de plus sec au monde par l'observatoire météorologique de Moctezuma. Il n'y a rien d'autre devant eux que d'immenses mirages, à perte de vue, et de temps à autre un camion qui tangue sur la route rectiligne. Au coucher du soleil, tout bascule soudain dans le féerique et le monstrueux. Fuser et Mial arrivent au bout du plateau, où un spectacle hallucinant les attend. Un colossal chantier s'étend en contrebas, une sorte de Grand Canyon du Colorado, mais qui aurait été creusé par des hommes, un chantier pharaonique par la taille et le nombre d'ouvriers qui y travaillent. Sur des dizaines de kilomètres, avec des à-pics de plusieurs centaines de mètres, une multitude d'insectes, des Indiens, grattent la terre rouge, la terre en feu. L'ampleur de cet incendie est si forte qu'elle brûle les rétines et les esprits.

Grandioses, effrayantes, les mines de Chuquicamata sont à la fois le dernier temple solaire des descendants des grands Précolombiens, et l'enfer où les ont plongés les nouveaux conquistadores.

---

1. Habitant de Cordoba.
2. C'était en pleine guerre : excepté sous la présidence de Roberto Ortiz, les nazis ont eu la voie libre dans le pays, surtout après la prise du pouvoir par les militaires en 1942.

Chapitre III

CHUQUICAMATA, LA RÉVÉLATION

C’est à Chuquicamata, entre le 13 et le 16 mars 1952, qu’Ernesto Guevara de la Serna commence à devenir El Che. Un cadre d’exception pour un destin d’exception, un déclic historique.

La montagne rouge

À l’entrée de la mine, une guérite : n’entre pas ici qui veut. Pourtant, et ils en sont surpris, Fuser et Mial ne sont ni fouillés ni ne subissent d’interrogatoire. Fort prévenant, le commissaire les autorise même à visiter toutes les sections de la mine dans une camionnette de la police, en compagnie d’un affable lieutenant. Ernesto s’étonne d’un tel accueil, dans un lieu qui exhale aussi fortement l’odeur du dollar. Il faut dire qu’ils se sont présentés en tant que médecins. Le soir, les policiers leur proposent de partager leur dîner. Les visiteurs engloutissent le repas avec d’autant plus d’appétit qu’ils n’ont rien mangé depuis la veille. Puis, ils s’effondrent, épuisés, dans le dortoir, chacun sur un bon lit de camp.

Le 14, lever aux aurores pour rendre visite à Mister MacKeboy, l’administrateur de la mine. Après avoir patienté longuement dans la salle d’attente, on leur présente cet Américain qu’Ernesto juge vraiment trop américain : « De la taille, du poids, du chewing-gum et des idées bien arrêtées. » Dans son mauvais espagnol, MacKeboy leur fait d’abord comprendre qu’ils ne sont pas ici dans un site pour touristes, puis il accepte néanmoins de les confier à un guide, et la visite commence.

D’abord la mine elle-même, à ciel ouvert. Elle est formée de gradins d’une cinquantaine de mètres de large sur plusieurs kilomètres de long. On fore des trous pour y placer la dynamite, qui fait sauter des pans entiers de montagne. Les morceaux ainsi détachés sont chargés dans des wagonnets, tirés par une

locomotive électrique, qui les transporte jusqu'à un premier moulin broyeur. Puis le minerai passe dans un deuxième, bientôt un troisième broyeur, qui l'affinent de plus en plus. Devenu poussière, il est traité à l'acide sulfurique dans d'immenses réservoirs. Après quoi, cette solution de sulfates est conduite dans un bâtiment abritant les cuves électrolytiques qui séparent le cuivre et régénèrent l'acide. Les deux jeunes scientifiques, passionnés de recherche médicale, sont captivés par ce qu'ils voient. Le cuivre électrolytique est ensuite fondu dans de grands fours, à une température de deux mille degrés. Le métal ainsi liquéfié est déversé dans de vastes moules, où il est saupoudré d'une farine d'os d'animaux calcinés. Les moules sont refroidis par un système frigorifique, et le cuivre solidifié en est extrait, sous forme de briques, au moyen de grues électriques. Une dégauchisseuse peaufine le travail, et les lingots d'or rouge ressortent, réguliers, calibrés, parfaits. Le tout s'accomplit avec une précision digne du film de Chaplin *Les Temps modernes.*

Plus que les machines, ce sont les hommes qui intéressent Ernesto. Il s'aperçoit, en discutant avec des ouvriers, que chacun connaît uniquement ce qui se passe dans sa section, et encore, parfois en partie seulement. Beaucoup, pourtant travaillant ici depuis plus de dix ans, ne savent pas ce que l'on fait dans la section voisine. Cet état de choses est encouragé par la Braden Company, qui peut ainsi les exploiter plus facilement, tout en les maintenant au plus bas niveau culturel et politique. Les courageux dirigeants syndicaux doivent lutter sans cesse – comme l'un d'eux l'explique à Ernesto – pour éclairer les travailleurs sur les contrats qu'on leur propose.

Comme ils s'éloignent, le guide-mouchard dont on a affublé les deux visiteurs commente cyniquement :

– *Quand il y a un meeting important, moi et d'autres adjoints de l'administrateur, on invite le plus possible de mineurs au bordel. Comme ça, le quorum requis pour que les motions votées au cours de la réunion prennent effet n'est pas atteint.*

Il poursuit tranquillement :

– *Il faut dire aussi que leurs demandes sont exagérées. Ils ne se rendent pas compte qu'une seule journée de grève, ce sont un million de dollars perdus pour la compagnie !*

– *Et que demandent-ils par exemple ?*

– *Oh, jusqu' à cent pesos d'augmentation !*

Cent pesos, c'est l'équivalent d'un dollar.

Le lendemain, visite d'une nouvelle usine, non encore en fonctionnement, destinée à exploiter les sulfures de cuivre restés intacts au sortir de la chaîne de production. On escompte un rendement supplémentaire de l'ordre de 30 %. Des

fours monumentaux sont en construction, et une cheminée de quatre-vingt-seize mètres, la plus haute d'Amérique du Sud. Fuser, en la voyant, ne peut s'empêcher de vouloir y grimper. D'abord par un ascenseur, jusqu'à soixante mètres, puis par une petite échelle de fer jusqu'au sommet. Alberto le suit tant bien que mal, et là-haut, sur ce minaret improvisé, il écoute la harangue de son muezzin de copain se perdre dans les nuages. Alberto s'en souvient pour toujours :

– *Cette région appartient au peuple arauco, qui se tue au travail pour remplir les poches des Nord-Américains. Par un tour de passe-passe qui échappe aux Indiens, leur terre rouge se transforme en billets verts. Naturellement, les Yankees et leurs larbins, eux, ont une école à leur disposition – ce bâtiment là-bas, Alberto – avec des professeurs qui viennent spécialement pour éduquer leurs enfants. Mais aussi un terrain de golf, et leurs maisons ne sont pas préfabriquées.*

Fuser réfléchit en observant les baraquements où s'entassent les familles andines :

– *Il n'empêche que ce système pourrait résoudre le problème du logement. Non seulement ici, à Chuquicamata, mais dans tout le Chili, et pourquoi pas dans toute l'Amérique latine. Il suffirait pour cela qu'un plan soit bien pensé et correctement réalisé. Avec une vraie finition et de jolies couleurs. Ici tout est fait à la diable, pour fournir à moindres frais aux ouvriers un logement avec le minimum de commodités. On les parque à l'écart, on ne leur construit même pas d'égout.*

Tournant le regard vers l'immense terrain encore vierge qui sera exploité dans les dix années à venir, celui qui signera les billets « Che » quand il sera président de la Banque nationale cubaine, calcule :

– *En prévoyant que des millions de dollars sortiront d'ici, qu' à l' heure actuelle on traite déjà quatre-vingt-dix mille tonnes de minerai par jour, on comprend que l'exploitation de l' homme par l' homme n'est pas près de cesser.*

Ocampo, dans son ouvrage sur le cuivre chilien, écrivait que la productivité était telle que l'investissement de départ était remboursé en quarante jours de travail. Ernesto, en le lisant, avait trouvé cela excessif et n'avait pas voulu le croire. Aujourd'hui, il pense que c'est vrai. C'est étrangement résolu, habité par une force nouvelle, qu'il redescend sur terre. Le jeune idéaliste qu'il est, le futur médecin aux idées généreuses, agira pour les autres, pour les plus pauvres, il en est sûr. Il lui manque encore un déclic, une étincelle, qui ne tarde pas.

Après leur redescente, ils passent devant un vaste cimetière peuplé d'une forêt de croix.

– *Combien sont-ils ?* demande Ernesto au guide.

– *Je ne sais pas. Peut-être dix mille*, répond l'autre distraitement.

Fuser le regarde :

– *Peut-être ?*

– *Nous ne comptons pas à un près…*

– *Et les veuves, les orphelins, que leur donne-t-on ?*

L'homme se contente de hausser les épaules sans répondre.

Ernesto se tourne alors vers son ami, Alberto voit naître dans ses yeux la flamme supplémentaire, où se mêle l'amour des plus démunis pour forger les futurs combattants, les futurs rebelles à la haine des buveurs de sueur et de sang.

Chuquicamata : un mot indigène – signifiant « la Montagne rouge » – qui restera toujours gravé en lettres de feu dans l'esprit du Che.

Ils dorment avec les rats

Le 16 mars, les deux amis quittent la mine et reprennent leur odyssée vers Tocopilla. Re-désert. Dans une lettre aux siens, Fuser se décrit lui-même comme Don Quichotte sur sa Rocinante, chargeant contre la bannière étoilée. Un camion transportant des troncs d'arbre conduit les voyageurs vers la frontière péruvienne. Le chauffeur chante des *cuecas* du folklore andin. Ils passent la nuit dans le port de Iquique, au fond d'un hangar qu'ils partagent avec une famille de rats. Le lendemain, départ pour Arica, port frontière avec le Pérou. Ils croisent au bord de la route la stèle commémorant le passage des conquistadores Almagro et Valdivia. Sur ces routes escarpées, étroites, brûlées par le soleil, Fuser et Mial songent aux soldats castillans bardés d'armures et de cuirasses, qui sont descendus à pied ou à cheval jusqu'au sud du Chili…

À Arica, ils sont attendus au laboratoire de l'hôpital local. Le docteur Granado fait une démonstration sur la coloration de Zielh-Nielsen, qui permet de détecter aisément le bacille de la lèpre. Le 23 mars, ils entrent au Pérou par le poste frontière de Chacalluta, de l'autre côté du río Lluta. Ernesto récite quelques vers où il est question des pauvres de la terre, des fleuves et des montagnes :

– *Neruda* ? interroge Alberto.

– *No, Marti* !

José Marti, poète et père de la Révolution cubaine au XIXe siècle. Puis le Che déclama un vers du poète guerrier qui, en fait, dit ce qu'il sera :

Con los pobres de la tierra, quiero y o mi suerte echar, el arroyo de

la sierra me complace mas que el mar. (Avec les peuples de la terre je veux faire ma vie, le ruisseau de la montagne m'attire plus que la mer.)

Né le 28 janvier 1853, mort au combat à Dos Rios (province d'Oriente) le 19 mai 1895, José Julian Marti Pérez fut l'idéologue de la guerre d'indépendance contre l'Espagne qui, avec sa moustache en V inversé, apparaît comme un leitmotiv de la *Revolucion*, sur les bustes blancs, omniprésents dans l'île du Caïman vert. Bolivarien, il fonda El Partido Revolucionario Cubano. Le Che s'appuiera souvent sur Marti, se référant à lui comme à une bible révolutionnaire. Notamment dans son enflammé *Racine et Aile du Libérateur de Cuba*.

Après avoir lu le courrier qui les attendait au consulat, ils déambulent dans cette bourgade profondément influencée par les cultures quechua et aymara. Avec ses ruelles qui serpentent, ses lopins de terre seulement séparés par quelques arbres ou par des murets. Les couleurs vives et chaudes des vêtements des femmes, robes et ponchos, sous les chapeaux noirs à bord relevé, inspirent à Ernesto un poème sur l'Inca. Un confrère leur prête sa jeep et son chauffeur pour les poser sur la route du Nord. L'eau qui ruisselle sur la chaussée se fait parfois cascades, larges et tumultueuses, à en emporter la voiture. À Tarata (« bifurcation » en aymara), à près de trois mille mètres de hauteur, les rues sont écrasées de soleil, tandis qu'on distingue parfaitement une tornade de neige en arrière-plan.

La jeep ayant rebroussé chemin, c'est dans un camion-bus bigarré et surchargé que les voyageurs poursuivent leur route vers le lac Titicaca. Ils atteignent bientôt un tapis de mousse verte, brouté par des lamas et des vigognes. Plus haut encore, à Llave, où la barre des cinq mille mètres est franchie, un étrange amoncellement de pierres surmonté d'une croix émerge au milieu des congères. Un Indien à genoux avec femme et enfants sort de son recueillement pour prononcer un mot : *Apacheta !* Chaque passant dépose sa pierre, comme un passager du bus l'apprend à Fuser et Mial, ainsi le tumulus se fait-il peu à peu pyramide. La légende veut que le pauvre hère laisse ici, avec sa pierre, fatigues, peines et douleurs, dont il se déleste sur la Pachamama, la Terre Mère nourricière, et qu'il reprenne le chemin de sa vie soulagé, apaisé.

– *Et la croix ?* demande Ernesto.

L'homme sourit.

– *Le curé la place ici pour confondre l'Indien. Entre Apacheta et la croix, il fait l'amalgame des religions. Il tente d'abord de récupérer la force d'Apacheta, avant d'assurer à ses ouailles qu'elle est catholique. Ainsi peut-il se vanter*

d'avoir de nombreux paroissiens ! Alors qu'en fait, les Indiens continuent de croire en la Pachamama et en Viracocha.

Qu'un représentant du Bon Dieu pratique ce genre de détournement spirituel choque profondément Ernesto, qui éprouve pour le mensonge une aversion quasi maladive. Il sait que les Incas constituaient un peuple extraordinairement évolué, et que cinq siècles ont suffi pour miner leurs certitudes, ruiner la conscience qu'ils avaient de leur grandeur, précipiter leurs enfants dans la soumission, la coca et l'alcool.

Quand Ernesto et Alberto réintègrent le camion-bus, la nuit est à couper à la machette, et, dans l'obscurité, ils piétinent des corps endormis. Aucune réaction, ni de la voix ni du geste. Oui, ils ont le sentiment d'avoir affaire à des vaincus, résignés, assommés peut-être par la drogue ou la boisson. Misérables Indiens – ici les Aymaras –, écrasés par une civilisation venue d'ailleurs – par des hommes qui leur ressemblaient tant, à eux, les deux Argentins à la peau claire !

La pointe du jour leur pique les yeux : l'altiplano s'étend à l'infini, leur rappelant la pré-Patagonie. Ernesto pense, le cœur en émoi, aux conseils pratiques du vieux gaucho Viscacha qui incarne la sagesse populaire dans *Martin Fierro*, le poème épique du poète argentin José Hernandez qui l'aura tant marqué. Le 26 en fin d'après-midi, le camion-bus surplombe Puno et le lac Titicaca. On saute à terre et c'est la course pour ne pas rater le coucher de soleil sur le lac, immense, silencieux, serein, comme une mer intérieure suspendue à près de quatre mille mètres d'altitude. Puis le voyage continue vers le nord, dans un nouveau camion-bus. Au moment d'y grimper, ils ont un temps d'hésitation : se trouvent déjà à l'intérieur une tribu complète d'Indiens, vingt sacs de patates, cinq tonneaux et plusieurs espèces d'animaux domestiques. Mais le chauffeur les pousse d'autorité là-haut, et chacun se tasse seulement un peu plus. Un jeune Indien pose même une paire de poulets sur leurs genoux en guise de cadeau de bienvenue, et les voilà repartis.

À la halte de Juliaca, un sous-officier braillard et faraud brandit une bouteille de pisco et en offre aux deux Argentins. Pour leur montrer de quelle trempe il est fait, il sort son revolver et tire dans le plafond. Mais quand arrive la patronne, alertée par le bruit, et qu'elle se met à vociférer en découvrant le trou, l'homme perd soudain de son assurance et bredouille que le coup est parti tout seul. Elle va chercher le garde civil, une explication s'ensuit, et pour finir ce sont les deux visiteurs qui sauvent la mise du balourd.

Plus le véhicule andin progresse vers le nord, plus il y monte de voyageurs de type européen. Lorsqu'un déluge s'abat sur la plate-forme, non bâchée, on offre aux « majestés blanches » de se tasser dans la cabine pour y être à l'abri. Fuser et Mial commencent par refuser catégoriquement, à la vue des femmes et

des enfants ruisselant de pluie. Mais ils doivent finir par accepter car on les regarde bizarrement, personne ne comprenant leur refus. Le soleil revenu et la plate-forme regagnée, ça chante à bord.

À l'arrêt suivant, les deux amis ont faim et leurs poches sont vides. Alors ils mettent au point un gag qui marchera presque à tous les coups, chaque fois que leurs estomacs crieront famine et qu'ils n'auront pas le sou. Ils exagèrent leur accent argentin, pour attirer l'attention des autochtones, et il y a toujours quelqu'un dans l'auberge qui leur souhaite la bienvenue.

– *Bonjour,* répond Alberto. *Belle journée, pas vrai ? Aujourd' hui c'est justement l'anniversaire de mon copain.*

– Feliz cumpleaños, lance le gars du coin.

– *On aimerait bien trinquer avec vous, mais on ne peut vous offrir qu'un verre d'eau. Pas d'argent*, explique Mial avec insouciance. *C'est la vie.*

– *Alors c'est ma tournée !* répond l'autre à tous les coups, bon prince. *Qu'est-ce que vous prenez ?*

– *Désolé*, rétorque Ernesto avec un sourire douloureux, *mais on préfère ne pas boire le ventre vide. Ça brûle l'estomac*.

Deux fois sur trois, le brave interlocuteur se laisse piéger, et ne peut faire autrement que leur offrir un plat à chacun.

Le nombril du monde

Le 31 mars, ils arrivent à Cuzco. Les Incas appelaient cette ville, située au centre des territoires quechua et aymara, le nombril du monde. Ernesto précisant : « Quand Mama Occlo laissa tomber le clou en or sur la terre et qu'il s'y enfouit, les premiers Incas jurent que c'était là l'endroit choisi par Viracocha pour rassembler ses fils préférés jusque-là nomades. En s'installant à Tahuantinsuyo, ils fortifièrent, peu à peu, le centre des territoires conquis et, ainsi, Cuzco deviendrat-il le nombril du monde. » La première visite des voyageurs est pour le musée local, afin de se nourrir l'esprit avant de grimper au Machu Picchu. Ils y font la connaissance d'une jeune étudiante métisse, qui va leur servir de guide tout au long de leur séjour. Dans la salle d'anthropologie, ils constatent que les Incas pratiquaient la trépanation, ce qui fait dire à Ernesto qu'ils devaient posséder un niveau de civilisation comparable à celui des Égyptiens. Une collection de petites idoles en *champis,* alliage d'or, d'argent, d'étain et de cuivre, les attire. La majorité de ces figurines représente des scènes humoristico-érotiques, dont la grâce en dit long sur les dons artistiques de leurs

créateurs. Des têtes de lama en or, des figures de caciques en émeraude défilent sous leurs yeux. Passionné par les civilisations anciennes, Ernesto constate une ressemblance entre des vases à anse représentant des oiseaux ou des pumas et certaines figures assyriennes. Il s'intéressera plus tard à la thèse affirmant qu'un courant migratoire asiatico-préincaïque a existé.

Les deux amis se rendent également dans les églises, bloc à dessin en mains. La richesse des offrandes qui y sont conservées les choque. Selon un écriteau, le tabernacle de la cathédrale pèse à lui seul vingthuit kilos d'or fin, et il est rehaussé de quelque deux mille deux cents pierres précieuses ! Cette richesse dérange la jeune métisse :

– *Pendant que cet or reste là, improductif, on manque de livres dans les écoles…*

Maria-Magdalena emmène les voyageurs chez le Dr Hermosa, un léprologue qu'Alberto a connu deux ans auparavant en Argentine, lors d'un congrès sur la syphilis. Celui-ci ne veut d'abord pas reconnaître son confrère, avec son pantalon rapiécé et son blouson poussiéreux. Il faut que Mial indique les noms des médecins, sur une photo prise lors du congrès auquel ils ont participé, pour que Hermosa se confonde en excuses. Quelques rasades de gin plus tard, en écoutant un disque d'Atahualpa Yupanqui[1], ils sont redevenus les meilleurs amis de la terre.

Hermosa met une Land Rover à la disposition des voyageurs, au moyen de laquelle ils gagnent la forteresse d'Ollantaytambo. Les montagnes qui encadrent la vallée des Incas sont entièrement cultivées ; elles sont si hautes que, vus d'en bas, les laboureurs et les bœufs ressemblent à des pucerons. L'air est tiède et diaphane, à l'ombre des capulies et des eucalyptus, des fleurs éclatantes poussent le long des sentiers. Les ânes à poil long broutent sur les pentes, tandis que les sommets disparaissent dans les nuages.

Ils parviennent enfin à Ollantaytambo, érigée sur un pic vertigineux, ses blocs de granit de plusieurs tonnes suspendus en plein ciel. La légende affirme que les Incas maîtrisaient le travail de la pierre grâce à une herbe dont le jus avait la propriété de ramollir la roche, de la rendre tendre et pétrissable comme de l'argile. Cette légende dit même : « Il y a un oiseau qui fait son nid dans les rochers, parce que lui aussi connaît l'herbe, et qu'il en apporte un brin dans son bec pour trouer la roche et s'y nicher. » La construction est conçue et dimensionnée, afin de pouvoir aussi bien être utilisée pour la culture du maïs en temps de paix que transformée en forteresse inexpugnable en cas d'attaque.

Après en avoir exploré avec enthousiasme les saillants, les redoutes et les moindres recoins, Mial et Fuser regagnent Cuzco. En flânant dans Yucay, le centre de divertissement et de pratique sportive des Incas, Ernesto sort de son sac

un texte de lui, écrit alors qu'il était infirmier sur un bateau, qu'il fait lire à Alberto :

De soir en soir, comme de fugaces météorites parcourant l'espace, des faits difficiles à expliquer ébranlent l'homme et le chassent hors de sa routine. Ainsi pouvons-nous par exemple habiter une maison dans laquelle notre santé sera constamment mise à l'épreuve, sans jamais soupçonner que la cause en réside dans des émanations radiesthésiques. […] Au cours d'un de ces longs voyages sur des mers désertes et torrides, mon esprit fut saisi d'une telle angoisse, si longs furent les jours où je dus la supporter, qu'aujourd'hui, alors que les périls se sont éloignés, je souris plein d'optimisme et j'aspire avec force l'air qui m'environne. Assis devant la table d'un pauvre café, je reste figé comme une fourmi dans du miel, j'analyse les faits et leurs conséquences, et réalise qu'une personne ou une parole prononcée peuvent nous entraîner soudain dans des abîmes effrayants ou sur des cimes inaccessibles.

Peu après, ils engagent la conversation avec un paysan qui leur raconte sa triste expérience :

– *Lorsque je me suis marié, voici une dizaine d'années, j'ai construit une petite maison en pleine nature. J'ai déboisé, brûlé les souches, enlevé les cailloux et préparé la terre pour la rendre cultivable. Cela m'a pris trois ans, pendant lesquels le propriétaire ne s'est pas manifesté. Quand la récolte a été prête, il m'a fait expulser par la police. J'ai quitté les lieux avec ma femme et nos deux fils, pour m'installer beaucoup plus haut. Au bout de quatre ans, la récolte était belle ; c'est le moment qu'a choisi le propriétaire pour nous envoyer à nouveau la police, qui nous a délogés. Je n'ai jamais pu tirer profit de mon travail.*

Fuser et Mial se regardent, révoltés par l'injustice dont l'homme a été victime, le cœur serré par la soumission fataliste avec laquelle il la leur confie. « Je réalise, écrivait Ernesto dans le texte qu'il a fait lire à son ami, qu'une personne ou une parole prononcée peuvent nous entraîner sur des cimes inaccessibles. »

---

1. De son vrai nom Hector Roberto Chavero Aramburu, basque par sa mère, mort en 1992 à Nîmes.

Chapitre IV

LE MACHU PICCHU

Le 3 avril 1952 c'est le grand jour, tant attendu, tant rêvé, de la montée vers le Machu Picchu. Ascension en zigzag d'abord, à l'aide d'un tortillard qui marche comme un funiculaire : pendant une partie du trajet la locomotive pousse les wagons, pendant l'autre elle les tire. La voie ferrée borde le río Pomatalès, un affluent du Vilcanota. Au fur et à mesure que l'on prend de la hauteur, la végétation se fait de plus en plus tropicale et exubérante.

Par un sentier muletier

Sur leurs livres de voyage, les deux amis inscrivent les noms des villages traversés : Pucuyra, Iracuchaca, Huarocondo. Ernesto croque habilement des pans de paysage ou des scènes de la vie quotidienne, grâce aux cours de dessin suivis par correspondance quand il avait quatorze ans. À chaque arrêt – et Viracocha sait s'ils sont nombreux –, les *cholas* (métisses) et les Indiennes tendent leurs plateaux de nourriture : soupes piquantes, fromages de chèvre, épis de maïs fumants, galettes de manioc couvertes de piment rouge. De nouveaux arbres commencent à apparaître, torocs, chirimoyas, toute une gamme de fougères, des bégonias. Le torrent s'accélère, se fait plus violent. Le train stoppe enfin devant une pancarte « Machu Picchu ». Fuser, suivi comme son ombre par Mial, saute du wagon, délaisse le classique chemin touristique, de huit kilomètres, pour couper au plus court par un sentier muletier.

Les édifices, de granit blanc, sont situés à quelque six cents mètres au-dessus du río, qui chahute bruyamment dans un étroit ravin flanqué de montagnes abruptes. Dans le crépuscule, quelques nuages bas enveloppent les cimes d'un suaire gris. Ici, l'œuvre de l'homme s'est élevée au diapason de la nature : d'abord le site offert par le Huayana Picchu, la montagne jeune, puis la fabuleuse

majesté du Machu Picchu, la montagne vieille, qui a donné son nom à la ville.

Celle-ci semble verticale, comme si ses bâtisseurs l'avaient construite à l'horizontale, avant de la faire pivoter de quatre-vingtdix degrés. Fuser et Mial, saisis par tant de beauté, s'attardent dans la tour de guet, que l'on aborde par le sentier montant par la face sud. Plus bas, c'est la cité royale, avec un temple qui domine la vallée orientale. Les blocs de granit s'emboîtent parfaitement les uns dans les autres et ne rompent jamais la continuité. Plus les murs s'élèvent, plus les blocs qui les composent diminuent de taille, ce qui confère au temple grâce et robustesse. Il est en forme de demi-cercle. L'une des fenêtres présente, dans sa partie inférieure, des trous cylindriques de trois centimètres de diamètre, où l'on fixait le disque d'or symbolisant le soleil.

À propos du Machu Picchu, le Che écrira plus tard :

« Aux yeux de l'Américian Hiram Bingham, qui a découvert les ruines en 1911, plus qu'un refuge contre les envahisseurs, ce fut le lieu d'origine de la race dominante quechua, et son sanctuaire. Plus tard, à l'époque de la conquête espagnole, cela devint le refuge des troupes vaincues. […] Couronnant la cité, comme il est habituel dans ce type de constructions, émerge le temple du Soleil avec le fameux Intiwatana, façonné dans le rocher qui lui sert de socle. Là encore, une succession de pierres soigneusement polies indique qu'il s'agit d'un site important. Regardant vers le río, avec la forme trapézoïdale typique de la construction quechua, on trouve trois fenêtres que Bingham, d'une manière à mon avis assez forcée, identifie comme celles par où les frères Ayar, personnages de la mythologie incaïque, s'échappèrent pour montrer à la race élue le chemin de la terre promise. »

Ce soir-là – l'un des plus beaux de sa vie, écrira-t-il –, Ernesto lutte contre le sommeil en lisant des lettres de Simon Bolivar, le *libertador* vénézuélien qui a donné son nom à la Bolivie. À leur lecture, son imagination s'enflamme.

Le 4 avril à l'aube, il s'attaque avec Mial à l'ascension du Huayana Picchu. Si escarpés soient-ils, les quatre cents derniers mètres qui surplombent la forteresse de Vilcabamba ne sont pas un obstacle pour les deux sportifs. Prise de photos au sommet, signature d'un morceau de papier placé dans une bouteille qui attendra ici leur retour, un jour futur. Fuser la dépose au sol comme s'il l'abandonnait dans l'océan du temps. Ce passé qu'il découvre ici, passé des pierres et des hommes, c'est aussi son avenir à lui. Il entonne un poème de Neruda :

Ville suspendue, toute en escaliers de pierre,

Ultime réserve de tout ce qui sur terre
N'est point couvert d'une vêture inanimée.
En ton sein dodelinaient, tels deux parallèles,
Le berceau du feu du ciel
Et celui de l' homme dans un vent d'épines.
Mère de pierre, écume des condors,
Haut récif de l'aurore de l' humanité,
Perdu dans les premiers sables.

Un peu plus tard, après la salle des sacrifices, improprement appelée donjon, ils s'installent pour faire bouillir leur maté sur la pierre où les vierges étaient immolées. Allongé sur la dalle de la mort, Mial se laisse aller à divaguer :

– Je vais épouser Maria-Magdalena de Cuzco, et comme c'est une descendante de Manco Capac II, je deviens moi-même Manco Capac III. J'organise mon parti, je fais voter mon peuple, et renaît alors la Révolution de Tupac Amaru, c'est-à-dire la vraie Révolution indo-américaine.

Fuser secoue la tête.

– Une Révolution sans coups de feu ? Tu es fou, Petiso.

Le voyage de retour vers Cuzco traîne en longueur. Le train passe plus de temps à l'arrêt qu'en marche. Les gens montent et descendent pour cueillir des fleurs de *ñucchu* en vue de la procession du lundi. Cahin-caha inca, qui ne trouble pas nos voyageurs. Ils en profitent pour écrire à leurs familles. El Petiso médite aussi sur la sentence que Fuser a laissée tomber sur la pierre des sacrifices. Il se remémore une autre phrase prononcée presque dix ans plus tôt.

– Quand fin 1943, à Cordoba, il avait été demandé aux étudiants du cycle secondaire d'organiser une manif de protestation et d'exiger la liberté des centaines d'universitaires emprisonnés, dont j'étais, Ernesto était venu me voir au commissariat central, où nous étions détenus sans jugement. Quand j'en eus terminé avec mon plaidoyer, Ernesto, qui n'avait que quinze ans, me rétorqua : « Descendre dans la rue pour que les flics me tabassent ? Moi, si on ne me donne pas un flingue, je ne marche pas. »

Il le répétera plus tard : « À la violence réactionnaire, on ne peut répondre que par la violence révolutionnaire ! » Ce voyage en Amérique latine sert à Ernesto de révélateur. En quittant le Machu Picchu, et après Chuquicamata, il est en période d'« incubation révolutionnaire ».

Ernesto consterné

De Cuzco, les frères de voyage se dirigent vers l'intérieur du pays. Après Abancay, ils redressent plein nord vers Lima, le long de la cordillère des Andes. En camion, à pied, à dos de mule. Huancarama, Andahuaylas, Ayacucho, Luricocha, Oxapampa… des noms qui donnent envie de saisir une guitare et de chanter. Les découvreurs y redeviennent médecins, vaccinant les enfants au BCG, soignant des ouvriers blessés, des femmes tuberculeuses. Le 13 avril, à quatre heures du matin, Alberto doit faire une piqûre de calcium à Ernesto, terrassé par une crise d'asthme, pour déclencher chez lui un stress qui stimulera la sécrétion d'adrénaline par les surrénales.

Ils arrivent dans la cité des vice-rois le 1er mai, jour de la fête du Travail, et commencent par s'asseoir sur un banc avec un immense soulagement : leurs pieds sont en sang d'avoir tant marché. Avec leurs vêtements couturés, griffés de partout, et leurs barbes de baroudeurs, ils ont une allure peu avenante. Le soir, à la table de leur hôte, le Dr Pesce, ils ont retrouvé figure humaine. L'assemblée est brillante : on parle des dernières découvertes scientifiques, de politique internationale, de sport, de littérature. Ernesto impressionne les convives par la sûreté de ses vues, par son éclectisme et son brio.

Pesce, le maître de maison, est un personnage, à la vie fort remplie. Lorsque le général Odria prit le pouvoir dans le pays, il occupait la chaire de médecine tropicale à l'université. Ses opinions progressistes lui valurent d'être muté à Huambo, un village indigène misérable, à huit cents kilomètres de Lima et à trois mille mètres d'altitude. Ses confrères sanctionnés comme lui devinrent en général des clients assidus des buvettes, tripots et bordels locaux. Le professeur Pesce, lui, se consacra à la recherche sur le terrain, avec des instruments aussi simples qu'une bascule, un thermomètre et un sphygmomanomètre pour mesurer la tension artérielle. Il profita de son séjour sur le haut plateau pour rédiger une importante monographie sur la physiologie de ses habitants. C'est lui qui, le premier, diagnostiqua le typhus exanthématique, et classifia trois types de phlébotome ; l'une des lancettes utilisées en médecine pour inciser et provoquer une saignée porte aujourd'hui son nom. Ayant découvert un foyer léprogène dans la région où il se trouvait, il fonda une petite léproserie. Les résultats de ses recherches étaient publiés dans des revues scientifiques internationales, aussi ne tarda-t-il pas à recevoir, dans ses montagnes perdues, un volumineux courrier qui submergeait le pauvre facteur local. En partie à cause de cette notoriété, et aussi parce que la répression militaire avait diminué, sa chaire finit par lui être rendue.

Ce soir-là, avant de prendre congé de ses hôtes, le professeur Pesce donne à chacun d'eux un exemplaire de son livre, *Latitude du silence*. On sent à la manière dont il le leur tend qu'il en tire, secrètement, une grande fierté. Hélas, après lecture, les deux amis sont bien obligés de tomber d'accord : à l'opposé

des récits passionnants de son auteur quand il raconte son expérience de vive voix, le bouquin, lui, est illisible. Il a voulu donner dans l'exotisme et c'est raté. Au lieu de décrire simplement ce qui l'entourait dans son « bled à 3 000 », il a ampoulé son style. Mial obtient néanmoins de Fuser la promesse qu'il n'abordera pas le sujet.

Mais le dernier soir, lors du dîner d'adieu offert par le docteur aux deux voyageurs, Pesce lui-même leur demande comment ils ont trouvé son livre. Tandis qu'Ernesto plonge le nez dans son assiette, Alberto se lance dans une réponse embarrassée, du genre : « Très jolies, les descriptions du haut plateau. On s'y croirait vraiment. Et la vie des Indiens, le travail des paysans, quelle impression de désolation… Tout cela est très réussi. » Malheureusement le professeur se tourne alors vers son autre invité :

– Et vous, Guevara, qu'en pensez-vous ?

Ernesto a une horreur presque physique du mensonge, même avec les meilleures excuses du monde. Il évite de regarder son hôte, roule des yeux éperdus, reprend une grande cuillerée de potée péruvienne pour gagner du temps. Alberto s'empresse de venir à son secours :

– J'ai notamment beaucoup aimé, docteur, le passage où vous décrivez les crues de l'Urubamba. C'est très animé, très émouvant.

Mme Pesce à son tour prononce quelques paroles flatteuses sur l'œuvre de son époux, et la conversation repart sur un autre sujet. Mais au moment de la *despedida*, l'adieu, où l'on s'étreint à la manière sud-américaine en se tapant dans le dos, le professeur demande une nouvelle fois à Ernesto :

– Alors, Guevara, vous n'allez pas partir sans me donner votre opinion sur mon livre…

Fuser prend une profonde inspiration, lève un index, et énumère d'une seule traite tous les défauts de l'ouvrage. Mial voit sa malheu-reuse victime se tasser devant lui au fur et à mesure, se contentant de hocher la tête avec résignation. En guise de conclusion, Ernesto assène :

– Il est incroyable que vous, homme de gauche, ayez écrit ce livre décadent, qui n'offre aucune alternative à l'Indien et au métis.

Défait, battu, Pesce ne sait que répéter :

– Vous avez raison, Guevara, vous avez raison…

Après avoir pris congé de leurs hôtes, dans une atmosphère gênée, les deux amis réintègrent sans un mot leur logis, situé de l'autre côté de la ville. C'est sur le pont enjambant le Rimac que Mial explose :

– Il faut vraiment être un parfait goujat et un beau dégueulasse pour humilier ce professeur comme tu l'as fait. Il nous a reçus, gavés, prêté une jeep, et parce qu'il a le défaut, le seul, de se prendre pour un romancier, tu le lui

balances en pleine gueule ! Bravo et merci !

Alors Ernesto, terriblement consterné :

– *Mais tu as bien vu que je ne voulais rien dire au départ, que j'ai tout fait pour ne pas répondre…*

Il souffre profondément d'avoir blessé quelqu'un qu'il estime. Sachant qu'un mensonge l'aurait fait encore plus souffrir.

De Lima, où ils ont passé près de trois semaines, les compères retiennent deux visages : celui du docteur Pesce et celui de Zoraïda Boluarte. Belle, serviable, elle remplit à merveille le rôle de bonne fée, avec une tendresse marquée pour le plus jeune des deux aventuriers. Tandis que sa mère leur mitonne de délicieux repas, ils écoutent tous les trois des disques de Carlos Gardel. Au moment de repartir, Zoraïda leur offre un petit réchaud Primus. Ils repenseront à elle chaque fois qu'ils l'allumeront par la suite.

Toujours pouce au vent

Le 17 mai, adios Lima, et direction l'Amazone. Mais avant de pouvoir naviguer sur le fleuve au plus grand débit de la planète, il faut repartir pouce au vent sur la route, à la grâce des rencontres et des conducteurs obligeants. Le 19, ils traversent Cerro de Pasco, le plus important centre minier du Pérou : or, cuivre, fer, étain – bien entendu entre les mains des Yankees, constate Fuser. Après Tingo Maria, ils franchissent la Belle au Bois dormant : la *Bella Durmiente*, c'est ainsi que les autochtones ont nommé la chaîne de montagnes, qui ressemble de loin à une femme allongée. On dit que les camionneurs en mal d'amour lui passent sur le ventre en rêvant…

Il pleut des cordes depuis plusieurs jours et les roues s'engluent dans la boue, au point qu'il faut monter des chaînes. En approchant de la frontière brésilienne, et tandis que les premières plantations de café apparaissent, les voyageurs sont débarqués une fois de plus sur le bord de la route. Alors qu'ils scrutent l'horizon, c'est non pas un, mais soixante camions qui surgissent bientôt, un immense convoi qui se dirige vers l'est pour réparer les routes détruites par les pluies. La jeep qui sert de tête au monstrueux anaconda happe Fuser et Mial au passage. Ils en redescendent à Pucallpa, pour embarquer à bord de la *Cénépa*, sur laquelle ils commencent à descendre le Ucayali, qui plus tard se fera Amazone.

La pêche au filet permet à Ernesto d'attraper un bébé crocodile, immédiatement remis à l'eau. Il écrit à ses parents : « Chers Vieux, si vous ne recevez aucune nouvelle de moi d'ici un mois, c'est que les crocodiles m'auront

dévoré, ou bien que les Indiens Jivaros m'auront digéré ; ils sèchent les têtes de leurs prisonniers et les vendent aux touristes américains. Vous pourrez venir me voir dans une boutique de souvenirs chez les Gringos. » Ils passent à Iquitos, ville qui a eu son heure de gloire pendant la guerre, lorsque le caoutchouc était avidement recherché, puis à Belém – loin de l'autre grand Belém de l'embouchure de l'Amazone. Après une crise d'asthme d'Ernesto, efficacement soignée au centre de lutte contre la fièvre jaune, le voyage reprend à bord du *Cisne*, en compagnie d'Indiens, de femmes, d'enfants et de chiens faméliques. Seize personnes, plus une cargaison de tabac de montagne pour faire du troc, c'est beaucoup pour quatre planches flottantes !

Après avoir doublé San Mateo, l'embarcation – qui vogue désormais sur l'Amazone – approche du lazaret de San Pablo, juste avant le confluent avec le río Altacaruari.

En quittant le Pérou, Ernesto laisse derrière lui la terre des Conquistadores qu'ont été ses ancêtres ; ce que son père lui a expliqué et que son jeune frère Juan-Martin découvrira, avec le préposé aux écritures de la mairie, en 2015, lors d'un voyage à Guevara. Comme orienté par un sixième sens, Ernesto restera marqué par « la Pachamama », la Terre mère, ses premières populations dont l'histoire l'émeut et le révolte : comme s'il entrait en conflit avec ses lointains prédécesseurs au pays du Machu Picchu !

Chapitre V

SAN PABLO, LA LUMIÈRE DES LÉPREUX

À trois heures du matin, ce dimanche 8 juin 1952, par une nuit sans lune et sous des torrents de pluie, le *Cisne* débarque à San Pablo ses deux passagers argentins. Une chape gris sombre pèse sur le paysage et en dissimule les contours. Dès qu'il apprend que les « scientifiques » sont là, le docteur Bresciani se lève d'un bond et se porte au-devant d'eux, avant de les recevoir dans son bungalow monté sur pilotis.

Le regard des mutilés

L'apparition brutale de la lune dans une trouée entre les nuages éclaire les alentours. Trois parties distinctes émergent. D'abord celle où les a déposés le *Cisne*, une petite péninsule qui avance dans l'Amazone, sur laquelle vivent près de deux cents personnes : bonnes sœurs, moines, curés, médecins, dentistes, et bien sûr des Indiens, les habitants de base. Puis un peu plus loin, au bord du fleuve, une cité lacustre qui sert de vestiaire aux soigneurs. Un sas de salubrité en quelque sorte, pour enfiler des gants de caoutchouc et un masque de protection à l'aller, et pour se doucher au retour, après avoir rendu visite aux lépreux « incurables ». Enfin, à un kilomètre environ, la léproserie proprement dite. Elle compte un millier de malades, plus ou moins atteints, et se situe dans cet immense marécage que forment les abords du fleuve-mer, perpétuellement à la merci d'une crue.

Après quelques heures seulement de sommeil, un petit bateau à moteur conduit Mial et Fuser à l'étape numéro un, la « boîte à strip-tease ». De là, une fois qu'ils sont en tenue autorisée, le ronron du moteur les accompagne chez les lépreux, déclarés pour la plupart « incurables ». Première impression banale : on se croirait dans n'importe quel village de cette partie d'Amazonie. Même

ensemble de cahutes en bois montées sur pilotis, avec, pour bien prouver qu'« ici, c'est comme ailleurs », des canoës et quelques petits bateaux à moteur, qui quittent l'embarcadère chargés de racines, de papayes, de poissons frais ou séchés.

Puis, au fur et à mesure qu'ils avancent, les visiteurs sont confrontés aux regards des mutilés. Ce ne sont pas les crocodiles qui ont sévi, mais la lèpre. Des doigts ou des orteils en moins, quand ce n'est pas un morceau de membre, un nez qui fait défaut, une bouche rongée. Tout ce monde vit en famille, les parents n'acceptant pas de se séparer de leur progéniture. Les malades viennent des méandres des ríos Ucayali et Yaravi, où la lèpre est endémique et fait partie du quotidien. Le temps et l'habitude l'apprivoisent, on fait avec. Ce qui, d'évidence, n'est pas l'idéal pour lutter contre la maladie et tenter de la vaincre.

Ces Indiens contaminés, qui trouvent absurde qu'on veuille les priver de leurs enfants, forment une communauté organisée. Certains d'entre eux vendent des objets, des appareils en tout genre, qu'ils ont réussi à troquer contre les produits de leur artisanat, hameçons ou filets de pêche. D'autres cultivent la terre ou montent des petits business. Les plus tenaces et les plus habiles peuvent se payer un canot à moteur. Les grands lépreux quant à eux, considérés comme contagieux, vivent à part, dans une zone interdite, où ne manquent pas de se rendre les médecins argentins. Un rapide examen des plus atteints convainc le docteur Granado et son « adjoint » Ernesto que cette lèpre, si pénible qu'elle soit, n'est pas contagieuse. Pour le prouver, ils touchent ces grands malades et les débarrassent des rubans de gaze qui les momifient. Dans les jours qui suivent, ils organisent des matches de football entre les patients et le personnel hospitalier. Fuser et Mial jouent toujours dans l'équipe des lépreux.

Au bout de quelque temps, Ernesto opère lui-même, sous le contrôle d'Alberto, un malade au coude. L'opération, simple, consiste à inciser un nodule qui gêne la pliure du bras. Une fois que le patient a retrouvé l'entière mobilité de son membre, la cote du docteur Guevara monte en flèche parmi les Indiens. La franchise de son regard lui donne une aura qu'aucun des autres médecins ne possède, pas même le sémillant Alberto. Les lépreux deviennent ses frères. Il les soulage davantage encore par la parole que par les soins. Il prend ses repas en leur compagnie, il est de plain-pied avec eux, sans effort, et cela se sent.

Des années plus tard, le journaliste Andy Dressler se rend à l'hôpital de San Pablo et rencontre Silvio Lozano à son bar *El Che*, qui lui affirme qu'Ernesto lui a sauvé la vie. Il raconte :

– En 1952, j'étais un de ces nombreux lépreux condamnés à mourir à brève échéance. Peu de mes camarades ont survécu. De nos jours, il existe toutes sortes de médicaments contre la lèpre, mais à cette époque il n'y avait pas

grand-chose. Une nuit totalement noire – jamais je ne l'oublierai –, un médecin inconnu entra dans San Pablo, un jeune homme qui ne devait pas avoir vingt-cinq ans. Mince, sympathique. Il donnait l'impression d'être très volontaire, mais de manquer de force physique. On disait qu'il était argentin.

Je n'avais plus que la peau sur les os. La lèpre m'avait attrapé par le bras gauche et me dévorait lentement. J'avais de la fièvre et une tumeur. Par intermittence des élancements traversaient mon corps, comme si des gouttes d'un liquide brûlant tombaient sur ma peau. Les médecins de la station m'avaient condamné.

Un matin, alors que la douleur m'arrachait des larmes, je demandai qu'au moins on me soulage. Le nouveau médecin était assis à même le sol, comme un yogi. Je me souviens : il était en train de lire un livre de médecine, en anglais. J'étais tellement affaibli que la force me manquait pour lui tendre la main. Il la saisit, la tâta longuement et soudain, avec une souplesse qui me stupéfia, se redressa et quitta la pièce. Puis il revint quelques instants plus tard et me dit : « Votre nerf est touché, il faut opérer. » Malgré la main fraîche du jeune médecin sur mon front brûlant, je fus frappé d'épouvante. « Vous allez mourir si l'on ne fait rien… » insista-t-il. Je criai comme un dément lorsqu'on me glissa deux aiguilles dans la plaie, puis je cherchai le regard du jeune médecin et m'évanouis.

Il m'a sauvé. Ce fut le début d'une ère nouvelle à la léproserie, les instruments chirurgicaux n'eurent pas le temps de rouiller ! Longtemps après, alors qu'il était ministre de l'Économie à Cuba, il m'a écrit une lettre pour me demander de mes nouvelles.

Les deux voyageurs providentiels ne peuvent pourtant pas rester éternellement à San Pablo. Les lépreux finissent par admettre, la mort dans l'âme, qu'ils doivent repartir. Ils décident de leur construire un radeau, pour la suite de leur voyage.

Le 14 juin, vingt-quatrième anniversaire d'Ernesto, les jeunes filles de la colonie, lépreuses ou non, l'embrassent vingt-quatre fois chacune. Dans les flonflons d'un bal improvisé, on trouve le nom du radeau : *Mambo-Tango.* Mambo, le rythme cubain qui fait fureur à l'époque, et tango, la danse si chère au cœur des Argentins. C'est l'estimable et charmant Dr Bresciani, avec la complicité du cuisinier joueur de saxophone, qui baptise l'embarcation. Ernesto ce soir-là entonne, de sa voix de fausset, *Rencor,* le seul tango dont il connaisse les paroles par cœur, pour les beaux yeux d'une infirmière qui se languit d'amour envers lui.

Le 19, les malades donnent une fête de *despedida* pour les deux étrangers qui

ont embelli leur vie. Sur l'embarcadère des lépreux, considérés avant le passage des Argentins comme contagieux, leurs coéquipiers de football les attendent sous une pluie fine et tiède, avec femmes et enfants. À l'approche de Fuser et Mial, ils lancent des hourras, aussitôt suivis de chansons, auxquelles répond la musique de la communauté blanche. Des heures durant, les instruments des uns se font l'écho des voix des autres. À la nuit tombée, trois malades expriment à leurs amis sur le départ, en des phrases parfois décousues, leur admiration et leur affection, en leur souhaitant un avenir étoilé sur le *Mambo-Tango*. Lorsque le troisième orateur en a terminé, Fuser et Mial sont au bord des larmes. Le plus jeune pousse son aîné en avant, Alberto commence par bafouiller, avant de trouver des mots simples pour dire leur émotion et leur joie d'avoir rencontré des êtres d'une telle qualité humaine. Les musiques repartent de plus belle ; un autre malade, l'« instituteur », prend à son tour la parole, salves d'applaudissements, chanson d'adieu reprise en chœur. Elle noue la gorge des voyageurs tandis qu'ils s'éloignent sur leur radeau – un radeau qui doit effrayer les mauvais esprits qui se présenteraient sur le fleuve. C'est du moins ainsi que les Amérindiens l'ont conçu.

Le *Mambo-Tango* échappe bientôt à leurs regards. Ses occupants restent longtemps muets. Mial tient le gouvernail, tandis que Fuser prend la plume pour écrire à sa mère, à la lumière d'une lanterne. Comme si elle seule méritait de connaître à chaud ce que fut la *despedida* des lépreux de San Pablo.

« Pour nous faire leurs adieux, les malades se sont regroupés en un orphéon. L'accordéoniste n'avait plus de doigts à la main droite, il les avait remplacés par des bâtonnets attachés à son poignet. Le chanteur était aveugle, et presque tous défigurés par la forme nerveuse que la maladie prend dans cette région. Tout cela à la lueur des falots et des lanternes. Un spectacle de film d'horreur, qui restera pourtant comme l'un des plus beaux souvenirs de mon existence. Alberto a fait un discours démagogique si efficace qu'il a mis son auditoire en transe. Il s'annonce comme le parfait successeur de Perón ! »

En septembre 1993, Alberto Granado demandera à deux artistes français de passage à La Havane, le peintre Frédéric Brandon et le dessinateur humoriste Michel Bridenne, de ressusciter cette fameuse scène, qui reste comme la plus forte de sa vie. Telle qu'elle apparaît dans la lettre d'Ernesto à sa mère, telle elle a été fixée pour l'éternité sur le papier, que Mial conservera chez lui jusqu'à la fin.

Le *Mambo-Tango* emporte d'abondantes provisions : ananas, viande et poisson séchés, pots de beurre, saucisses, pois chiches, entreposés dans une sorte

de cahute. Sur le toit est fixé un écriteau avec *Mambo* d'un côté et *Tango* de l'autre. De plus, ils ont à bord le réchaud de Zoraïda, un falot, du pétrole, une moustiquaire et deux poules vivantes. Nos bateliers à l'ancienne se régalent comme des écoliers – même si maîtriser une embarcation aussi fruste sur un espace aussi immense impose de tenir fermement la rame de poupe servant de gouvernail. Il faut garder présente à l'esprit la recommandation que leur ont faite les vieux Indiens : attention aux flottilles de grands troncs unis par des lianes qui descendent l'Amazone, peu ou pas du tout escortées. Si l'un de ces monstres venait à percuter les bois de balsa[1] du radeau, fini le voyage.

Trois jours d'une navigation paisible, agrémentée par les cris des singes, des perroquets et, la nuit, les borborygmes des crocodiles, les mènent jusqu'à Leticia, le port fluvial aux trois frontières (Pérou, Colombie, Brésil). Ils y abordent en canoë, car ils ont dû abandonner le *Mambo-Tango* sur une île en territoire brésilien, où le courant les a entraînés, avant de remonter les eaux sur une embarcation mieux adaptée à la situation. Leticia la Colombienne est une ville de garnison où, en bons caméléons, les ex-*polizones* se présentent comme des entraîneurs de football ! Ernesto l'expliquera dans une lettre aux siens :

« Ce qui nous a sauvé la mise [ils n'avaient plus d'argent], c'est d'avoir été engagés comme entraîneurs d'une équipe de football, en attendant l'avion militaire qui devait nous conduire à Bogota deux semaines plus tard. Au début, nous pensions seulement les entraîner du bord du terrain, craignant d'être ridicules si nous intervenions nous-mêmes dans le jeu. Mais ils étaient si mauvais que nous nous sommes décidés à chausser les crampons. Avec pour brillant résultat que notre équipe, considérée comme la plus faible, est arrivée au tournoi en pleine forme, bien structurée – pour accéder jusqu'en finale, où elle a été battue seulement aux penalties. Alberto était inspiré. Avec sa manière de dribbler à la Pédernera [le Messi de l'époque] et ses passes au millimètre, il a été le stratège de l'équipe. Et moi, j'ai marqué un but qui restera gravé dans les annales de Leticia. »

Sur ce rectangle de terre ocre arraché à la forêt amazonienne, Fuser et Mial honorent leur contrat de coaches avec beaucoup de sérieux, et une prime substantielle vient les récompenser. Mais ils n'en restent pas là. Après les heures d'entraînement, ils s'essayent à la psychologie de groupe, pour faire comprendre aux joueurs qu'une équipe, c'est une micro-société, qui fonctionne moins bien si un seul de ses composants tire au flanc. Ils enseignent à leurs footballeurs colombiens le sens du fameux « Un pour tous, tous pour un ».

Nos deux aventuriers en ont profité pour se rendre sur l'autre rive et

découvrir Santa Rosa la Péruvienne. En plus de franchir, sans même y penser, le chemin qui démarque la frontière entre la Colombie et le Brésil. Avec, pour simple repère, une stèle marquée, d'un côté, « Leticia-Colombia » et, de l'autre, « Tabatinga-Brasil ». Se délectant ainsi à l'écoute de la langue portugaise chantée qu'est le brésilien. Alberto ayant, de plus, apprécié la « caïpirinha » – cousine du mojito cubain –, mélange étonnant, détonnant et succulent à base d'alcool de canne à sucre. On parlera longtemps du passage des Argentins dans ces microscopiques bouts de terre chipés au monstre vert. À Leticia la Coloniale, il suffisait de passer par l'hôtel *Anaconda* et de demander le doyen des guides, Luis Valera, pour que la légende soit ravivée…

Les puanteurs de la ville

Fuser et Mial s'envolent le 2 juillet pour Bogota dans un hydravion de l'armée, qui bringuebale dangereusement. Ils décollent à sept heures du matin, au milieu des sacs de courrier et d'une pile d'uniformes. Trois heures durant, ils planent au-dessus du toit vert. À Tres Esquinas, le bimoteur se pose pour refaire le plein. Arrivés à Madrid[2], un camion des Fuerzas armadas colombianas dépose les voyageurs dans une caserne, où ils se délestent de leurs bagages, avant de se présenter à l'ambassade d'Argentine pour y récupérer leur courrier et obtenir deux lits à la cité universitaire.

Bogota ne leur plaît pas. Mial la juge « sombre, presque macabre. Avec l'infernal bruit de la circulation, les gaz d'échappement et ceux des usines dans le ciel. Quelle pollution invraisemblable ! Dire que nous venons d'une atmosphère limpide, avec des senteurs d'arbres et de fleurs. Des siècles séparent l'Amazonie de Bogota – des siècles de progrès technologiques, qui permettent aux capitales latino-américaines d'exploiter l'intérieur des pays, des siècles de recul, pendant lesquels le contact avec la nature a été oublié ». Ernesto est en tout point d'accord avec l'opinion de son aîné ; en raison de son asthme, il redoute particulièrement la pollution.

Les deux Argentins respirent d'autant moins bien à Bogota qu'ils ont la sensation oppressante de vivre dans une ville conquise. Le gouvernement de Laureano Gomez y fait régner une véritable terreur. Une réunion d'étudiants éclaire les voyageurs sur le panorama politique du pays, où la crainte de la répression décourage les velléités d'opposition. Les deux amis ont eux-mêmes maille à partir avec la police : un jour où ils se sont perdus, avec leur dégaine d'explorateurs mal rasés, dans le dédale des rues, Fuser sort de son sac de

voyage, un petit poignard de gaucho que lui a offert son frère Roberto, et de la pointe trace dans la terre l'itinéraire à suivre pour rentrer. C'est alors qu'un sbire en uniforme, qu'ils n'ont pas vu arriver, tente de lui arracher son instrument. Vive réaction d'Ernesto, qui s'empare à son tour du fusil de l'homme. L'incident s'achève au poste de police – sans dommage, ce qui stupéfiera leurs amis étudiants lorsqu'ils apprendront l'histoire.

Au bout d'une semaine assez creuse, hormis les visites de musées et le passage d'une course cycliste, les toubibs ont perdu tout espoir d'exercer leur art sur place ou de rencontrer des confrères. Poussés par le paternaliste consul argentin en place dans ce pays troublé, ils décident de décamper vers le Venezuela. Départ le 11 juillet, à cinq heures du matin, en omnibus. Deux nouvelles attaques d'asthme secouent Fuser : la première à Malaga, la seconde à Cucuta à la frontière colombo-vénézuélienne, où il doit quitter l'effervescence d'un cabaret, sa musique, ses bandits et ses prostituées, pour foncer se faire piquer à l'adrénaline. Cucuta, curieuse plate-forme internationale où l'on rencontre des gens de tous les coins du monde, occupés aux travaux les plus variés.

À San Cristobal, premier village sur la longue route menant à Caracas, Fuser et Mial trinquent à la prise de la Bastille : un 14 juillet plein d'optimisme pour Ernesto, qui se remet de ses problèmes de santé. Mi-à pied, mi-en stop, nos globe-trotters passent à Mérida le 16, à Barquisimeto le 17, pour retrouver enfin l'Atlantique, et Caracas, le 18. Un mandat de la famille Guevara les y attend, qui leur permet de faire bombance. À l'ambassade, ils sont reçus comme des chiens galeux – « Ils sentent la bouse de vache ! » s'entendent-ils dire, ce qui n'est sans doute pas faux –, mais Margarita Calvento, la tante d'un ami argentin, se met en quatre pour eux.

Pour les deux frères de route, l'heure de la séparation approche. Eux qui partagent tout depuis près de sept mois commencent à penser à leur avenir individuel. Alberto va chercher un poste dans un laboratoire à Caracas, tandis qu'Ernesto reviendra à Buenos Aires pour y terminer ses études de médecine. L'un de ses oncles, agent d'un négociant américain en chevaux de course, se trouve justement dans la capitale vénézuélienne, et doit rentrer en Argentine après avoir convoyé une cargaison de quadrupèdes à Miami ; Fuser regagnera le pays avec lui, après un crochet par la Floride.

Un soir, à la table de la bonne tante Margarita, un journaliste argentin travaillant pour l'agence nord-américaine UPI se lance dans une grande théorie sur l'infériorité des Latins par rapport aux Anglo-Saxons, qui ne tarde pas à irriter ses compatriotes. Par égard pour leur hôtesse, Ernesto s'abstient pourtant de tout commentaire. Jusqu'au moment où il entend dire :

– Dommage que les Argentins aient battu les Anglais en 1806, car sinon les deux continents américains parleraient anglais, et tout marcherait comme aux États-Unis !

Réplique cinglante de Fuser :

– Eh bien moi, je préfère être un Indien analphabète qu'un Nord-Américain millionnaire !

Et Mial d'enchaîner :

– Ou peut-être serions-nous comme les Hindous, qui souffrent de soif, de malnutrition, et qui sont à 90 % analphabètes, deux cents ans après avoir été colonisés par les Anglais…

Puis, l'idée de se séparer de son *compadre* le rendant triste, Ernesto s'éloigne du centre pour gamberger et accède aux collines qui surplombent la ville dite de l'éternel printemps.

Pénétrant dans la dure réalité des bidonvilles, réalité partagée par les descendants d'Africains et de Portugais. Incorrigible photographe, il ne peut s'empêcher de prendre un cliché d'un gamin noir à vélo qui, troublé, se retrouve à terre en hurlant. Ce qui vaut à l'Argentin de battre en retraite sous une pluie d'injures à laquelle s'ajoutent des cailloux. Sur le chemin du retour vers Mial, Fuser s'attarde avec un curieux personnage sans âge, qui avait fui un pays d'Europe pour échapper au couteau dogmatique. Il avait goûté la peur (l'une des rares expériences qui font apprécier la vie), et puis, roulant sa bosse de pays en pays, il avait atterri dans cette région éloignée où il attendait le grand événement. « L'avenir appartient au peuple qui, pas à pas ou d'un seul coup, va conquérir le pouvoir, ici et partout sur la terre. »

Toujours avec le même regard d'enfant espiègle, le curieux personnage poursuivit : « L'ennui est qu'il doit se civiliser, et cela ne peut se faire qu'après avoir pris le pouvoir, pas avant. Il ne se civilisera qu'en reconnaissant le prix de ses propres erreurs, qui seront très graves et coûteront beaucoup de vies innocentes. Peut-être, d'ailleurs, qu'elles ne seront pas si innocentes que ça, car elles auront commis l'énorme péché *contra natura* qui consiste à manquer de capacité d'adaptation. Toutes ces victimes, tous ces inadaptés, vous et moi par exemple, mourront en maudissant le pouvoir qu'ils ont contribué à établir au prix de sacrifices parfois immenses. Car la Révolution, sous sa forme impersonnelle, leur ôtera la vie et se servira de leur souvenir comme exemple et comme instrument de domestication de la jeunesse montante. Mon péché est plus grave, car moi, le plus subtil ou le plus expérimenté, appelez cela comme bon vous semble, je mourrai en sachant que mon sacrifice obéit à l'obstination d'une civilisation pourrie qui s'écroule. Je saurai également, sans que le cours de l'histoire ou l'impression personnelle que vous aurez de moi ne changent pour

autant, je saurai que vous allez mourir le poing tendu et la mâchoire serrée, parfaite illustration de la haine et du combat. Car vous n'êtes pas un symbole ou quelque chose d'inanimé que l'on prend pour exemple, vous êtes un membre authentique de la société qui s'écroule. Vous êtes aussi utile que moi, mais vous ignorez l'utilité de votre apport à la société qui vous sacrifie. »

Ernesto reprenant :

« J'ai vu dans la pénombre qui l'absorbait ses dents et la grimace provocatrice avec laquelle il devançait l'histoire. J'ai senti, dans la nuit qui s'était repliée au contact de ses paroles, sa poignée de main et, comme un murmure lointain, son protocolaire au revoir…

« Je savais maintenant. Je savais, qu'au moment où le grand esprit directeur porterait l'énorme coup qui diviserait l'humanité en à peine deux factions antagonistes, je serai du côté du peuple. Et je sais, car je le vois gravé dans la nuit, que moi, l'éclectique disséqueur de doctrines et le psychanalyste de dogmes, je prendrai d'assaut les barricades ou les tranchées. »

Le prédicateur des collines venait d'allumer la mèche.

Le 26 juillet 1952, de bon matin, Ernesto Guevara s'apprête à quitter l'aéroport de Maïquetia, des chevaux plein la carlingue de son avion. Les deux frères de route écourtent la *despedida*. Chacun refoule l'émotion qui l'a envahi, bluffe pour atténuer celle de l'autre.

– *Passe tes examens et reviens me voir, nous reprendrons la route jusqu'au Mexique*, lance Mial, la gorge nouée.

En gravissant la passerelle de l'avion, Fuser évite de se retourner, pour que son ami ne voie pas la tristesse qui marque son visage.

Les deux frères de vent, de froid, de soleil, de pluie, de sueur et de crasse venaient de couvrir plus de neuf mille kilomètres de la Pachamama à stimuler leur esprit, notamment quand ils ont refait le monde assis sur les pierres du Machu Picchu.

---

1. Nom d'un arbre poreux et léger.
2. Nom de l'aéroport de Bogota.

Chapitre VI

CHEZ LES GRINGOS

Une panne de moteur bloque Fuser à Miami. Le voici seul en terre nord-américaine, pour une durée indéterminée, avec un seul et unique dollar en poche. Après avoir accompagné l'oncle et ses chevaux à destination, il se demande comment il va tuer le temps. Il commence par trouver un job de plongeur dans un restaurant, de quoi lui assurer le minimum vital. Puis, comme cela lui laisse du temps libre, il se balade. Pour voir, pour comprendre « comment ça marche ». En fait, il aura tout le temps d'entretenir sa forme dans un pays pas encore saisi par la mode du jogging, en parcourant, à cadence plus ou moins accélérée, la quinzaine de kilomètres séparant la plage, dont l'incessant remue-ménage l'amuse, de la pension qui l'abrite. Pension de famille qui lui fait crédit sur sa bonne mine. Les propriétaires ne seront pas déçus, le virement sera fait dès que le jeune Argentin aura posé le pied à Buenos Aires.

Première chose qui le frappe, la puissance du dollar. Tout tourne autour des *dollar bills* (billets de banque) et, par dérision, Ernesto surnomme tous les Américains Bill. Il se promène dans la petite ville, qui compte deux cent cinquante mille âmes à l'époque (un demi-million aujourd'hui), mange des *perros calientes* (hot-dogs), et découvre combien la ségrégation ici est forte. Les descendants d'esclaves n'ont toujours pas les mêmes droits que leurs « frères » blancs. Au cinéma, les westerns mettent aux prises de bons cow-boys et de mauvais Indiens. Ernesto ne résume pas les États-Unis à ce manichéisme, n'éprouve pas de haine à l'égard des « *Señores Bill* », mais il les considère comme de grands enfants, joviaux, sans réelle conscience politique, ayant la religion du dollar.

Son frère Juan Martin relèvera : « La ségrégation raciale existant à l'époque le révolte, l'apartheid n'est pas loin. Ernesto en profite pour comprendre comment fonctionne l'ennemi de l'intérieur. Sûr que cet arrêt forcé lui a été utile… »

S’il n’a pas de haine envers le peuple américain, il déteste en revanche ses leaders politiques et ses patrons d’industrie, qui font peser un joug sur les pays latino-américains pour les empêcher d’évoluer à leur guise.

Au bout d’un mois, le 31 août, le *Douglas* est enfin en état de repartir. Ernesto s’endort entre les caisses de fruits, qui ont remplacé les chevaux. Alors que l’avion amorce sa descente sur Caracas pour y faire escale, un garçon d’écurie, resté, comme lui, en plan à Miami, le réveille pour l’avertir que le train d’atterrissage est bloqué ! Pensant qu’il s’agit d’une blague, Ernesto se rendort. Quand il constate par le hublot le déploiement de véhicules, pompiers, autopompes, croix rouge, il comprend. Après avoir fait des ronds dans le ciel au-dessus de Caracas, en pensant au prédicateur des collines, le futur Che se pose sans problème, le dispositif ayant fini par fonctionner. Ce qui décalera l’heure d’arrivée d’autant et inquiétera le clan Guevara non averti du retard de l’avion-cargo.

La joie de la famille, venue l’attendre au grand complet à l’aéroport, est débordante. Revenus dans l’appartement de la rue Arenales, dans le quartier Palermo, on l’expédie d’abord dans la salle de bains, pour s’y laver et mettre une tenue propre, puis on passe à table. Ses plats préférés s’y trouvent : *empanadas* [1], bœuf *asado*, grillé, avec du vin de Mendoza. Et pour clôturer ce festin, le maté dans sa *bombilla* en argent rapportée de Cordoba et gravée à son nom. Tous écoutent, bouche bée, le récit de son voyage, pourtant édulcoré quant aux détails les plus critiques. La fierté se lit dans les yeux de l’assistance, un malaise aussi, une imperceptible inquiétude. Il n’est plus le même. « Son visage s’est durci, quelque chose a changé en lui », glisse à Anna-Maria la jolie Matilda, surnommée Minutcha, fiancée de son frère Roberto. Il le dira lui-même dans ses notes de voyage :

« Celui qui a écrit les premières phrases racontant ce voyage n’existe plus, il est comme mort. Celui qui me force à dire *yo*, n’est plus moi, pour le moins je ne suis plus le même qu’avant ! Cette errance sans but dans notre *Mayuscula América* m’a changé plus que je ne l’aurais cru… »

Il est décidé à venir à bout le plus vite possible des quinze diplômes qu’il lui reste à passer pour obtenir son doctorat. Il va donc s’immerger totalement dans les études. Il choisit pour cela la maison de sa chère tante Beatriz, où personne ne le dérangera, et se fixe pour objectif d’en terminer au mois de mai 1953 – ce qui semble irréaliste. En novembre, il réussit trois examens, urologie, ophtalmologie et dermosyphilopathie. À la fin de l’année 1952, il en obtient dix

nouveaux, dont la médecine légale, l'hygiène, l'orthopédie, la tuberculose, les infirmités infectieuses, puis un quatorzième un peu plus tard, et enfin, le 11 avril 1953, il obtient l'ultime diplôme de son marathon, celui de neurologie. Sa mère est heureuse, lui est soulagé. Le professeur Pisani se frotte les mains, sûr d'avoir trouvé en Ernesto son futur adjoint et celui qui lui succédera un jour. Pisani a été impressionné par le récit du passage chez les lépreux d'Amazonie.

Ernesto peut enfin souffler, revoir ses amis, assister à un match de rugby. Avec une pensée pour Mial, qui doit avoir l'œil rivé à son microscope dans un laboratoire de Caracas.

---

1. Gâteau à la viande.

DEUXIÈME PARTIE

HILDA GADEA
ET FIDEL CASTRO

Chapitre VII

¡ AQUI VA UN SOLDADO DE AMÉRICA !

Deux jours avant de fêter ses vingt-cinq ans, Ernesto Guevara de la Serna reçoit le diplôme de *medico,* signé par le docteur Carlo A. Bancarali. Accompagné d'une promesse d'emploi dans une clinique de Buenos Aires.

Homme de parole, il a respecté la promesse faite à sa mère avant de partir avec Granado. Il se prépare à en honorer une autre qui le lie à ce dernier : le rejoindre à Caracas et, peut-être, reprendre la route ensemble…

La Paz, acte I

Ernesto ne se lance pas seul dans son second voyage en Amérique latine : Carlos Ferrer, surnommé « Calica », un proche de la famille Guevara, qui, lui, n'a pas terminé ses études de médecine, l'accompagne. L'après-midi du 7 juillet 1953, les jeunes gens sautent dans le train *Yacuiba Pocitos* qui vient d'entrer en gare d'El Retiro Ferrocarril General-Belgrano. Célia Guevara de la Serna prend sur elle pour conserver sa dignité et ne pas pleurer. Cette fois, elle n'a pas tenté d'infléchir la décision de son fils. D'autant qu'elle le sait désormais apte à se soigner par ses propres moyens ; en tant qu'allergologue, l'asthme n'a plus de secret pour lui.

Alors que le train démarre, elle est soudain saisie d'un mauvais pressentiment. N'écoutant que son cœur, elle court sur le quai, le long du train qui commence à prendre de la vitesse. La tête souriante d'Ernesto émerge de la fenêtre. En ce soir gris et froid de l'hiver argentin, Célia entend son fils lâcher ces mots dans le vent de l'histoire :

– *Aqui va un soldado de America !* (C'est un soldat d'Amérique qui s'en va…)

Granado, qui suit par la pensée, pas à pas, son frère d'esprit, précise : – *Ce*

train qu'Ernesto a pris avec Calica, jusqu' à La Paz, était un train lechero, *autrement dit qui s'arrêtait à la moindre gare comme pour y déposer du lait !*

À La Paz, véritable nid de condors où il reviendra se poser treize ans plus tard pour accomplir sa dernière mission, Ernesto partage avec Calica un taudis dans la rue Yanacucho. Le plus clair de son temps, il le passe à écouter les rumeurs qui circulent dans les cafés de l'avenue du 16-Juillet, où il boit du chocolat au lait. Comme il se rend aussi à la terrasse du chic Sucre Palace Hôtel, il peut apprécier le contraste entre les riches clients et le petit peuple de la rue : *cholas* et Indiennes portant leurs enfants sur le dos, vieux Indiens édentés mâchant leur cola, jeunes essayant d'attirer l'attention des étrangers pour leur vendre quelque objet. Adossé à la falaise dorée de l'hôtel le plus huppé, vêtu de guenilles, Ernesto regarde défiler ce peuple andin qui ne sourit jamais.

À observer ces gens courbés, on ne devinerait pas que la Bolivie est en plein chambardement. À l'ombre des drapeaux de l'insurrection, une nouvelle classe apparaît. La lutte populaire a permis l'instau-ration du gouvernement réformiste de Paz Estensoro, qu'Ernesto voit d'un œil favorable. Il devra déchanter à mesure que les événements évolueront.

Le grouillant et coloré marché Camacho, où l'on vend même des fœtus d'animaux dans des bocaux, reçoit régulièrement la visite des Argentins, gourmands de gros fruits tropicaux. Lors de son voyage avec Alberto Granado, l'aîné des Guevara a appris à se rassasier quand l'occasion s'en présente. Il ne manque pas de faire bombance chez le dénommé Nougès, un exilé argentin devenu planteur de canne à sucre. Capable d'avaler de véritables festins, avant de supporter de longues périodes d'ascétisme, il y a du chameau avant la traversée du désert chez cet homme-là.

Au retour de chez Nougès, des coups de fusils font gicler la terre autour de la voiture qui les ramène à La Paz. Trois gardiens de la Révolution, des Indiens en guenilles, leurs armes fumantes à la main, veulent savoir qui sont les passagers.

– *Hombres de la paz !* (Des hommes de paix), clame Ernesto.

Quelques kilomètres après Obrajès, la tapageuse enseigne et les flonflons du cabaret *El Gallo de oro* (« Le Coq d'or ») attirent l'attention des Argentins. Loin des Indiens qui se gèlent en surveillant les routes, les huiles du MNR (Mouvement nationaliste révolutionnaire) se la coulent douce. À l'évidence, la Révolution est confisquée par une petite minorité, au détriment d'un peuple aveuglé par une liberté aussi nouvelle que grisante.

En ce 26 juillet 1953, dans l'île de Cuba, un leader estudiantin répondant au nom de Fidel Castro Ruz a attaqué une caserne, la Moncada, dans l'est du pays, à Santiago.

Désireux de se faire une idée plus précise de l'état-major révolutionnaire bolivien, Ernesto et Calica demandent une audience au ministre des Affaires paysannes.

À l'entrée du ministère, une interminable file d'Indiens, visage brûlé par le vent du haut plateau, attendent en silence, chaussés de sandales, vêtus de pantalons de toile et de jaquettes. Ils espèrent qu'on leur attribuera la terre que la nouvelle loi agraire leur a promise. Sur cette foule impassible, un employé juché sur une caisse agite un pulvérisateur de DDT. Un à un, les patients se voient recouvrir d'un nuage de poudre.

Dans une lettre à sa mère qu'il signe Chancho, Ernesto exprime son pessimisme :

« S'il règne en Bolivie un formidable climat de liberté, je m'interroge sur l'avenir de cette Révolution. Les gens qui sont au pouvoir donnent du DDT aux Indiens pour les débarrasser temporairement des poux qui les assaillent, mais ils ne résoudront pas le problème essentiel de la prolifération des bestioles. »

Humilié par le traitement infligé à ses semblables, Ernesto écoute d'une oreille critique le discours du ministre en question. Sa conviction est faite : si elle ne parvient pas à sortir les Indiens de leur isolement spirituel, si elle est impuissante à les atteindre en profondeur, à leur rendre leur dignité d'êtres humains, alors cette Révolution échouera.

Le joueur d'échecs Ernesto Guevara n'a pas encore pris position sur l'échiquier politique, mais il apprécie de moins en moins les théoriciens. En lui gronde un révolté prêt à en découdre avec ceux qui manquent à leurs promesses. Quand il demandera deux places pour monter à bord d'un camion en partance pour le Pérou, le vendeur lui dira :

– *En* panagra, *bien sûr ?*

– Que, panagra ?

– *En* clasa panagra, *c'est-à-dire dans la cabine du chauffeur…*

– *Pas question ! Nous irons derrière, comme tout le monde.*

C'est de cette façon, à la Che, qu'il continue de découvrir *Nuestra Mayuscula America*, comme il appelle les Amériques.

Il prend son temps pour se délecter des splendeurs du lac Titicaca. En barque, il découvre les charmes du temple du soleil construit dans une île du lac-mer. Il retourne au Machu Picchu, avec cette fois des livres qui lui permettent d'approfondir ce qu'il voit. Il écrira plus tard un ouvrage intitulé : *Machu Picchu, enigma de piedra en America.*

Selon sa future épouse Hilda, c'est à La Paz qu'il retrouve Ricardo Rojo, un ami d'adolescence politisé comme dirigeant étudiant – mais qui adoptera une ligne moins radicale qu'Ernesto. C'est Rojo qui lui met en tête l'idée d'aller au Guatemala, ce qui va l'inciter à modifier son parcours : au lieu de poursuivre vers Caracas, il montera vers l'Amérique centrale. Au Guatemala, une Révolution est en train de se développer, et pour rien au monde il n'aurait voulu manquer cela – d'autant que les Nord-Américains la condamnent déjà.

Il traverse la Bolivie, le Pérou une nouvelle fois, puis l'Équateur, où il prend à Guayaquil un bateau qui le mène au Nicaragua. Il en descendra au Panama et poursuivra son court voyage pour le Costa Rica en stop. Non plus avec Carlos Ferrer, qui s'est arrêté à Guayaquil : avec un autre Argentin, Eduardo Garcia, un sacré personnage, surnommé *el Gualo.* En loques, les pieds en sang, Ernesto Guevara se rapproche de son destin.

À San José de Costa Rica, lieu de concentration des exilés latinoaméricains durant la première année du gouvernement José Figueres, Ernesto rencontre des réfugiés cubains à la cafétéria Soda Palace, rebaptisée El International. Il a également l'occasion de s'entretenir avec le Dr Romulo Bétancourt et Juan Bosch, les futurs présidents du Venezuela et de la République dominicaine, et de démontrer qu'il a l'envergure nécessaire pour se lancer, s'il le désire, dans l'action politique. Début décembre, il lie connaissance avec deux des assaillants de la Moncada, Calixto Garcia, qui deviendra commandant de l'Armée rebelle, et Severino Rosell, future figure de la Révolution lui aussi ; ils ont dû fuir après l'échec de l'offensive au cours de laquelle le meneur, Fidel Castro, a été fait prisonnier. Rosell rappelant : – *Nous, le groupe de Cubains qui avons été les premiers à rencontrer le Che au Costa Rica, avons découvert un personnage pittoresque, qui ne se préoccupait en rien de son apparence. Il marchait avec sa* mochila, *son sac à l'épaule.*

Marqué au plus profond de lui-même par le récit des hommes de Castro, il écrit à sa chère tante Beatriz :

« Tia, tia, tia : pendant mon voyage dans les domaines de la United Fruit [il résume ainsi le système nord-américain], j'ai pu vérifier combien est terrible leur pouvoir. J'ai juré de ne jamais m'arrêter avant de voir ces poulpes capitalistes exterminés. Je me rends au Guatemala où je vais me perfectionner pour devenir un révolutionnaire authentique. »

Au passage, il indique à sa tante :

« En plus d'être occasionnellement médecin, je publie des articles dans les

journaux, ce qui me rapporte un peu d'argent. Je donne également des conférences sur les civilisations précolombiennes… »

Terminant sur un enflammé :

« Je t'étreins, je t'embrasse et je t'aime. Ton neveu, celui à la santé de fer, à l'estomac vide et à la lumineuse foi dans l'avenir socialiste. »

Près du village de Rivas, Ernesto fait la connaissance des frères Beberaggi, Walter et Domingo.

Dans un autre style que l'équipée avec la *Poderosa II*, la virée à bord de la voiture des frères Beberaggi se révèle aussi pimentée. Quand Ernesto et le volumineux Gualo Garcia grimpent dans l'énorme américaine, elle est déjà pleine d'objets hétéroclites : lanternes, pneus, nourriture en tout genre, trois chats. « Il fallut tout vendre au fil des kilomètres pour subsister ; sauf les chats… dont personne ne voulait ! »

Le 20 décembre, Ernesto Guevara pose son sac à Ciudad Guatemala où il décroche un poste d'infirmier à la léproserie locale. Payé deux cent cinquante quetzalès, avec l'après-midi libre. Rien de très substantiel, mais il garde l'espoir : « De toute façon, les choses vont s'arranger, car ici on manque de médecins, écrit-il. Si je ne trouve rien de mieux, je m'éloignerai de la ville pour m'intéresser de près aux civilisations antiques. Dans cette capitale, pas plus grande que ne l'est Bahia Blanca, aussi paisible qu'elle, il existe un authentique climat de démocratie, de solidarité avec les étrangers présents. » Du Guatemala, un fils écrit à sa mère :

« *Querida vieja,*
« Je sens enfin ici que des choses se préparent… Mais d'abord que je te raconte. Après la sortie de San José, nous avons fait du stop avec Garcia et roulé jusqu'où le chemin le permettait. Ensuite, c'est à pied que nous avons parcouru les cinquante kilomètres nous séparant de la frontière nicaraguayenne. Moi avec un talon estropié. Le camion qui nous transportait a versé dans le lit d'un río et je me suis blessé au pied. J'ai fait la connaissance des frères Beberaggi-Allende, dont Papi a dû entendre parler car ils comptent parmi les anti-péronistes les plus déterminés. C'est en leur compagnie que nous avons continué, après qu'ils ont eu la bonne idée de nous embarquer. Dire qu'avec leur grosse plaque de l'université de Boston, nous les avions pris pour des Gringos ! Ainsi avons-nous continué jusqu'à Managua où m'attendait, au consulat d'Argentine, le stupide télégramme du Vieux, qui se croit toujours obligé de prendre ce genre

d’initiative. [Il lui proposait de l’argent.] Il faut qu’il comprenne que, devrais-je en crever, je ne vous demanderai pas un peso. Alors, s’il vous plaît, buvez à ma santé les ronds que vous mettez dans vos télégrammes ; ce sera plus utile… »

Hilda la Péruvienne

Ernesto va bientôt rencontrer celle qui sera sa première femme, la Péruvienne Hilda Gadea Acosta, née à Lima le 21 mars 1925. À cause de ses yeux bridés, dus à ses origines andines, ses amis l’appellent *la China*. Étudiante en sciences économiques, elle s’est enrôlée dans les rangs de la Jeunesse aprista[1]. Brillante oratrice, elle a été le plus jeune membre du Comité exécutif national (CCN) et a fait partie du bureau directeur.

Le 3 octobre 1948, coup d’État du général Manuel Apolinario Odria au Pérou ; Hilda refuse l’idée de vivre dans un pays conduit par un dictateur militaire et, avant de s’exiler au Guatemala, elle se réfugie dans l’ambassade de ce pays à Lima. C’est surtout une nourriture intellectuelle qu’elle trouve à Ciudad Guatemala, car pour le reste, elle partage le pain sec des autres exilés péruviens.

Ce petit bout de femme possède une vitalité, une confiance dans le futur qui électrisent ses proches. Il émane de sa personnalité une force qui séduit Ernesto. De plus, elle est d’une élégance rare, en contraste avec l’accoutrement négligé de son prétendant. C’est décidé, c’est elle qu’il veut. Elle tiendra, de fait, une place importante dans sa vie. Si, à leur première rencontre, le 20 décembre 1953, il est d’emblée attiré par la fougue et la netteté de ses propos, elle réagit pour sa part de façon plus circonspecte : elle le trouve trop beau pour être intelligent, et quelque peu suffisant. Il ne tardera pas néanmoins à conquérir le cœur de l’égérie des gauchistes latino-américains de Ciudad Guatemala.

Ernesto et Hilda se revoient à plusieurs reprises. Tous les prétextes sont bons pour les rapprocher, ils échangent des livres. Les grands écrivains russes, Tolstoï, Gorki, Dostoïevski… ont leur préférence. Ernesto plonge dans *Les Mémoires d’un révolutionnaire* de Kropotkine qu’elle lui a prêtés. Leurs débats soulèvent les grandes questions : « Où va le monde ? Quelle est la solution pour l’humanité ? À quand la fin du capitalisme ? » Mais aussi : l’origine de la propriété, l’État, *Le Capital* de Marx… Ernesto lui raconte comment, gamin, il dévorait tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main. Il lui précise qu’il a lu Salgari, Jules Verne et Stevenson. Hilda l’aide à parfaire son éducation politique en lui prêtant *La Nouvelle Chine* de Mao. Après s’en être imprégné, il lui dit :

– J'ai noté que la réalité chinoise est voisine de la réalité latino-améri-caine. Les masses indigènes ont des problèmes similaires aux nôtres. Seule une politique égalitaire planétaire pourra les résoudre.

Stimulé par *La Nouvelle Chine*, Ernesto se propose d'emmener Hilda sur la Grande Muraille. Déjà le colosse chinois le fascine. Après lui avoir présenté ses compatriotes péruviens, Hilda le met en contact avec les Cubains. Ernesto avait évoqué devant elle sa rencontre avec Calixto Garcia et Severino Rosell à San José de Costa Rica. C'est à l'occasion du meeting de fin d'année que le 31 décembre 1953, dans la maison de Myrna Torrès, fille d'un exilé nicaraguayen, sur la 6e Avenue, il rencontre Mario Dalmau, Armando Arencibia et Antonio Dario López. Il fait également la connaissance de Nico López, dit El Flaco, tant il est long et maigre. Cet attaquant de la caserne de Bayamo, le 26 juillet 1953, jour de la Moncada à Santiago, nourrit une foi inébranlable en la victoire des révolutionnaires cubains. Ernesto lui demande de lui dire tout ce qu'il sait de Castro, qui se dessine de plus en plus à ses yeux comme la *figura* de la scène internationale.

El Flaco commentera : – *Quand nous l'avons connu, il était totalement démuni financièrement. Il n'avait qu'un seul pantalon et une seule chemise. Alors, tranquillement, il nous demandait si l'on n'avait pas l'un ou l'autre à lui prêter. Si le pantalon était trop grand, il n'en avait cure, il serrait la ceinture et ça allait… Ces choses-là étaient de valeur bien secondaire pour lui…*

Il rencontre aussi les Roa, le père et le fils, tous deux prénommés Raúl, et la mère, Ada Kouri, cardiologue. Le père dirige la revue *Humanismo*, rédigée par un groupe d'exilés politiques ; il aurait pu être le premier président de la République de l'après-Révolution. Le fils, ex-secrétaire d'*Humanismo*, sera ambassadeur de Cuba à Paris. Avant d'être ambassadeur à Rome auprès du Vatican. Ce remarquable personnage, éminemment cultivé, qu'est Raúlito peint ce portrait du jeune Che : « J'ai découvert un très jeune homme. Son image est inscrite dans ma rétine : une intelligence faite de lucidité, une pâleur d'ascète, une respiration d'asthmatique, un front protubérant, une chevelure épaisse, menton énergique, expression sereine, regard à l'affût, pensée pointue, verbe posé, sensibilité à vif, sourire lumineux, et comme une irradiation des songes internes qui passe sur son visage. »

Au Mexique, on fait précéder le nom des Argentins de Che. Ernesto n'a pas failli à la règle : il est devenu El Che Guevara. Quand Nico López, les Roa et les autres Cubains commencèrent à le fréquenter, il répondait déjà à ce sobriquet. Pour simplifier, il devient Che. Cette syllabe, à prononcer avec l'accent sur le e – *tché* – provient de l'interjection qui, en argentin, commence ou ponctue les

phrases. De fait, Ernesto se démarquait de ses amis latino-américains en servant du *che* à tout bout de phrase. Ce mot lui a collé à la peau. L'origine de l'interjection se trouve dans la langue italienne : *Que cosa c'e* ? » (Qu'est-ce qu'il y a ?) Les Transalpins ayant émigré en masse vers l'Argentine, leur *c'e* y est devenu *che*. En ajoutant qu'en langue guarani – utilisée dans le nord-est de l'Argentine et surtout au Paraguay –, *che* signifie « je », « moi ».

Un soir de fête chez Myrna Torrès, Ernesto invite Hilda à danser un tango. Il traîne les chaussures, à croire qu'il pousse des patins. Cette manière particulière de conduire sa danse, sans décoller les pieds, attendrit et amuse sa cavalière.

Un petit groupe d'une quinzaine de personnes, dont une majorité de Cubains, se retrouve par la suite dans des pique-niques à la campagne. Au menu : saucisses et pommes de terre. Parfois, quand l'occasion se présente, ils montent à cheval. Exercice où excelle Ernesto, plus à l'aise sur un étalon que sur une piste de danse. Les galops lui rappellent son enfance à Alta Gracia, quand il montait avec les gauchos.

Déjà ami, complice d'Hilda, le bel Argentin s'est mis en tête de devenir son mari. Il lui en parle, à sa manière, lors d'une partie de campagne :

– Tu es saine, de parents sains, donc rien ne s'oppose à ce que j'obtienne ta main…

S'il ne prend pas ladite main sur la figure, Ernesto n'en est pas moins rabroué au beau milieu du champ fleuri :

– Laisse-moi le temps de réfléchir. D'être sûre que tu parles sérieusement.

Pour l'heure, Hilda donne la priorité à ses certitudes politiques.

Un beau jour Ernesto, flanqué de Gualo, frappe à sa porte pour lui demander une aide financière : ils sont à la rue ! Avec son salaire du « Departamento de estudios economicos del Instituto de fomento de la produccion », dont elle envoie une partie chaque mois à ses parents, Hilda, non plus, ne roule pas sur l'or. Qu'à cela ne tienne : elle extrait d'un coffret une médaille et un anneau d'or précisément ; au dépôt, on les leur échangera contre une somme d'argent. Si Hilda aide Ernesto, elle peut lui être reconnaissante d'une preuve de confiance très rare : on se souvient comment il envoyait paître son propre père à ce sujet !

Les deux Argentins vont s'employer à vendre des objets, des images pieuses, des christs et des saints de bois, de la pacotille, afin de réunir de quoi récupérer les bijoux. Opération accomplie en un temps record. Honneur oblige ! Durant tout ce temps, Ernesto n'en travaille pas moins gratuitement dans un hôpital du gouvernement constitutionnel. Il lit énormément, et fréquente avec assiduité les Cubains, qui lui détaillent ce qui se passe dans leur île. Il façonne ses bases

révolutionnaires. Déjà il rêve de se battre. Chuquicamata a été un révélateur, la Moncada devient une obsession. Eux y étaient, pas lui…

Au Guatemala, sur la terre des Mayas, les seuls Méso-Américains à avoir connu le béton, dans ce petit pays où palpite le cœur de l'Amérique centrale, au sud du Mexique, au nord du Salvador et du Honduras, là où les peuples sont coincés entre l'Amérique du Nord, héraut d'une conception du monde basée sur le dollar, et celle du Sud, qui tâtonne dans un triste et pénible colin-maillard : c'est là, entre la mer des Caraïbes et l'océan dit Pacifique, qu'il poursuit sa transformation en Che Guevara.

– L' homme étant un loup pour l' homme, il luttera avec les opprimés et les plus faibles, commentera Alberto Granado.

Romantique peut-être, probablement, sûrement. Mais des romantiques avec *una cabeza, un corazon* et des *cojones* comme il en avait, un homme à trois « C » comme Che, ça ne court pas les livres d'histoire.

Il n'y a pas de doute : à Ciudad Guatemala, Ernesto a choisi son camp. Il est du côté des Indiens. Tous les Indiens. Qu'ils soient d'Amazonie ou Peaux-Rouges du Nord, ou descendants des Incas, des Aztèques, des Mayas… Il est avec ceux qu'il considère comme les vrais Américains. À sa manière, il danse – déjà – avec les loups.

L'apparition d'El Francès

Époque où le docteur Ernesto Guevara rencontre dans une soirée barbecue un descendant, par son père, de la famille de Cespedes dont Carlos Manuel fut le premier président cubain au siècle précédent après avoir déclenché la première guerre d'indépendance. Il s'agit de Louis Lavandeyra qui sera connu durant la Révolution cubaine comme El Francés, sa mère étant parisienne. Raúl Castro dira de lui qu'il était « une institution » tant il se manifesta dans la clandestinité avant même que Fidel Castro et le Che ne débarquent à Cuba. Il luttera avec le Che à Santa Clara et deviendra le numéro 2 de la police militaire à La Havane après le triomphe de la Révolution.

En février 1954, le temps s'assombrit sur le petit État libertaire du président Jacobo Arbenz. Le bouillon de culture qui échauffe les esprits dérange en haut lieu, au nord, du côté de la *Casa Blanca*. Des nouvelles alarmantes selon lesquelles le pays va être envahi courent les rues. Ernesto en est tout exalté. Il connaît les membres du gouvernement. Ne s'est-il pas présenté à Ciudad Guatemala en possession d'une lettre d'introduction pour Juan Angel Nuñez

Aguilar, l'un des proches collaborateurs du président ? Il est prêt à se saisir d'un fusil s'il le faut. Le 21 février, alors qu'une psychose de peur commence à s'emparer de la ville, Ernesto téléphone à Hilda pour l'inviter à un meeting célébrant l'anniversaire du guerrier nicaraguais Augusto Cesar Sandino. Il épate sa « promise » en apparaissant dans un superbe costume gris, cadeau du Gualo avant son départ pour l'Argentine. Mais, deux jours plus tard, nouveau coup de fil, désespéré.

– Je suis cloué au lit par une crise d'asthme…

En débarquant, 5e rue, dans la pauvre pension vieillotte qui abrite Ernesto, seul depuis le départ du Gualo, Hilda reçoit un choc. La vision qu'elle a de l'homme qu'elle aime est insupportable. Il est allongé dans le fauteuil de l'entrée, blême, cadavérique. Un léger sifflement sort de son thorax. Mais Hilda s'aperçoit vite de quel caractère est fait le monsieur.

– Va me chercher une seringue propre, une ampoule que tu trouveras dans le tiroir de la table de nuit, et aussi du coton et de l'alcool, lui demande-t-il calmement.

Hilda s'exécute et revient. Pour le regarder se piquer seul, comme il en a l'habitude depuis l'âge de dix ans. Elle a eu le temps de voir, pendant le bref chemin menant de la chambre au fauteuil, qu'il s'agissait d'une ampoule d'adrénaline. Refusant toute aide, Ernesto remonte lentement vers sa couche, en utilisant la rampe comme une canne. Sa force de caractère et sa discipline impressionnent Hilda, qui converse maintenant avec la propriétaire, venue apporter un frugal repas au malade : du riz nature et une pomme. En précisant à Hilda :

– Rien que ça, car ce sont les excès, quand ils ont fait la fête pour le départ de son ami, qui ont provoqué la crise.

Hilda ne peut s'empêcher de réagir :

– Quel dommage qu'un homme d'une telle valeur, qui peut tant faire pour la société, soit pareillement diminué ! À sa place je me tirerais une balle dans la tête, je ne pourrais jamais endurer de telles souffrances.

Il n'est pas interdit de penser – même si sa fille Hildita le réfute – que d'une certaine manière, c'est ce qui se passera. À cette différence que la balle, un autre la tirera, dans un bled du Chaco bolivien. Y avait-il du suicidaire chez le Che, comme l'a estimé Nasser ? Pour nous non, mais on pourrait débattre longuement sur le sujet. Disons qu'Ernesto Guevara faisait du rab sur terre, après avoir réussi à ne pas se laisser étouffer par son asthme. On l'imagine mal finissant ses jours en pantoufles au coin du feu. Il a cru en son combat, jusqu'au moment où il a compris qu'il lui était impossible de le gagner…

Trois soirs encore, Hilda viendra prendre des nouvelles du malade à la

pension Toriello. Rares moments d'intimité au cours desquels elle découvre la nature profonde d'Ernesto, son goût pour la poésie notamment. Elle lui apporte des poèmes du Péruvien César Vallejo, d'autres aussi, publiés dans la presse locale. L'un d'eux, *Tu nombre* (« Ton Nom »), marque Ernesto. Il l'apprend par cœur et le récite à Hilda. Le fait qu'il connaisse l'œuvre de Neruda les rapproche encore plus. Il lui révèle le nom de ses poètes de langue espagnole préférés : Federico Garcia Lorca, Miguel Hernandez, Gabriela Mistral, et chez les Argentins José Hernandez, l'auteur de *Martin Fierro*, œuvre qu'il connaît pour ainsi dire par cœur, mais aussi Jorge Luis Borges, Léopoldo Maréchal, Alfonsina Storni, et les Uruguayens Juana de Ibarbourou et Sara de Ibañez. En langue anglaise, Rudyard Kipling a tout leur respect. Ernesto s'emploie aussi à communiquer à Hilda son enthousiasme pour la littérature française : Voltaire, Rousseau, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire. Il offre à son amie *La Peau* de Curzio Malaparte, et aussi *Huasipungo* de Jorge Icaza, écrivain équatorien qu'il a connu à Guayaquil.

Ernesto remis sur pied, Hilda lui présente un Américain, Harold White, dont elle sait peu de chose, mais qu'elle tient pour un révolutionnaire authentique. White a donné des cours de marxisme à l'université de l'Utah. Les deux hommes sympathisent dans un curieux mélange d'espagnol et d'anglais. Ils refont le monde : Freud, Pavlov, Engels, dont l'*Anti-Dühring* les passionne.

– *Nous étions d'accord sur le cheminement de pensée*, dit Hilda. *Nous nous rattachions à une philosophie matérialiste de la vie, à une conception socialiste qui considère l'individu comme un élément de la société. De même que nous étions d'accord pour dépasser la notion d'individu afin de mieux contribuer à l'épanouissement social de tous. Puisque, à l'arrivée, cela rejaillirait sur l'individu, qui serait donc gagnant.*

Par contre, leurs avis divergent sur Sartre et surtout sur Freud : Ernesto croit que la sexualité est le fondement de la vie ; Hilda juge pour sa part ce raisonnement simpliste. Un soir, ils se rendent au théâtre où l'on donne *La Putain respectueuse* de Jean-Paul Sartre. Les problèmes raciaux et existentialistes soulevés dans la pièce alimenteront, des heures durant, leurs joutes verbales.

Un autre jour, Hilda invite une de ses connaissances, Herbert Zeissig, un Allemand de l'Est. Ce jeune communiste paraît en mesure de fournir à Ernesto un visa pour le Mexique. L'idée que celui-ci déguerpisse au plus vite vient d'Hilda. Elle craint pour sa sécurité : en cas de renversement du gouvernement, il risque d'être emprisonné en tant que sympathisant d'Arbenz. Dans un premier temps, il a besoin de valider son permis de séjour. Quelle n'est pas sa surprise quand Zeissig lui propose sans détour :

– Tu signes au Parti et tu l'as ton permis de séjour !

Très exactement ce qu'il ne faut pas dire à Ernesto Guevara. Il déteste qu'on lui force la main. S'il veut s'inscrire au Parti, il le fera de son propre chef. Non qu'il refuse l'idéal communiste : simplement, ce genre de méthode destinée à grossir le nombre des adhérents l'irrite.

Dès lors, il devient hors-la-loi. Pour avoir refusé l'offre d'un communiste dont la tactique de récupération ressemble fort à celle du curé qui avait planté sa croix sur le tumulus sacré des Andins. Le fait de ne pas posséder des papiers en règle ne le perturbe pas outre mesure : Nico López et sa bande se présentent le samedi suivant et l'emmènent passer la journée au bord du lac Atitlan, dans un des douze villages aux noms d'apôtres qui l'entourent. Toutefois, López est intrigué :

– Che, pourquoi emmènes-tu ton sac de couchage, puisque nous rentrons ce soir ?

Ernesto souhaite faire le point. Sur la situation du Guatemala, sur la sienne propre, sur son avenir avec Hilda. Alors il dormira au bord du lac. Hilda aura bien sûr au retour la primeur de ses réflexions :

– Le président Arbenz devrait s'appuyer sur le peuple en armes et s'en aller lutter dans la montagne. Peu importe le temps que ça durera.

À la mi-juin de 1954, il obtient une entrevue avec deux des politiciens les plus réputés du pays : Marco Antonio Villamar et Alfonso Bauer Païs. Le premier lui apprend qu'il s'est présenté à l'arsenal avec un groupe important d'ouvriers afin d'y prendre des armes. Les militaires les en ont empêchés et ont menacé d'ouvrir le feu. Quant au président, il semble bien que sa décision soit prise : il abandonne. D'où l'attitude des soldats. Époque où *el medico argentino* rencontre Rodolfo Romero, jeune Nicaraguayen, lui aussi partisan d'Arbenz, qui rapporte cette précision : *– Je l'ai connu alors qu'il se proposait de monter la garde devant le secrétariat général de* la Juventud Comunista de Guatemala. *Il suçotait son maté en attendant une réponse. Le fait qu'il soit recommandé par une dirigeante communiste chilienne plaida en sa faveur et il fut accepté. Une carabine tchèque lui fut remise et ainsi, pour la première fois, eut-il, de deux à six heures du matin, une arme pour défendre les forces de la liberté. Ainsi fut-il intégré à la brigade…*

Le 26 juin marque le renoncement officiel de Jacobo Arbenz. Panique chez les Latino-Américains. Leurs ambassades sont prises d'assaut. Les forces manipulées par la CIA et commandées par le colonel Castillo Armas ont envahi le Guatemala. La tante Beatriz recevra cette lettre :

« Les Yankees ont définitivement enlevé le masque de "bons" que leur avait mis

Roosevelt, et ils jouent désormais un jeu de coulisses qui n’est pas très propre. S’il faut en arriver à lutter avec les moyens du bord contre une aviation et des troupes modernes, nous combattrons. L’esprit du peuple est excellent et un véritable climat de lutte armée existe actuellement au Guatemala. Je me suis déjà inscrit pour intervenir comme médecin dans le service d’urgence, et je me suis enrôlé dans les “brigades de la jeunesse” pour recevoir une instruction militaire et me rendre où il faudra. […] Une mission militaire nord-américaine a rencontré le président Arbenz et l’a menacé de bombarder le pays jusqu’à le détruire s’il ne se retirait pas. À quoi s’ajoute une déclaration de guerre du Honduras et du Nicaragua, alliés des États-Unis. En apprenant ces nouvelles, les militaires guatemaltèques ont imposé à Arbenz de démissionner. Je m’apprête à partir pour Mexico. Quoi qu’il arrive, je participerai à la prochaine révolte armée. »

La couleur est annoncée : rouge comme le communisme, rouge comme le sang qui sera versé pour assurer le triomphe de la Révolution cubaine.

Sous les bombes d’intimidation qui pilonnent Ciudad Guatemala pour forcer la main du président Arbenz, le médecin-voyageur devient El Che. Il arpente les rues et éprouve une étrange jubilation. Dans la nuit, zébrée par les éclairs de feu des mitrailleuses de l’aviation, il se sent porté par une puissance irrésistible. Il est indestructible et songe à son maître en guérilla, le général argentin Martin Miguel de Guëmes (1785-1821). Il savait tout sur la manière dont il conduisait ses attaques contre les Espagnols : « Il piquait telle une guêpe et disparaissait dans la *selva* [la jungle des contreforts de la Cordillère] pour piquer ailleurs. Avec méthode et sang-froid. Il déboussolait l’adversaire à le rendre fou. » Originaire de Salta, ville située près de la frontière bolivienne, par où le Che envisagera de faire pénétrer sa Révolution, Guëmes inventa les *fogones*, technique des foyers de guérilla que son élève reprendra à son compte en les adaptant.

Il écrit dans une lettre que sa mère recevra fin juin 1954 :

« Voici quelques jours (le 15 juin), un avion pirate, venu sans aucun doute du Honduras, s’est contenté de survoler la capitale. Le jour suivant, et ceux d’après, le bombardement par des mercenaires des installations militaires a été entrepris et, voici deux jours, une gamine de deux ans a été tuée par une mitrailleuse. On aurait pu exploiter ce drame pour souder le peuple et l’armer… »

---

1. Issue du mouvement de gauche non communiste APRA : *Alianza Popular Revolucionaria Americana*.

Chapitre VIII

LUNE DE MIEL

Au soir du 26 juin 1954, dans la pagaille d'une ville déchirée, dans un pays qui sait qu'il va changer de pouvoir et d'orientation, Ernesto Guevara propose de nouveau à Hilda Gadea de devenir sa femme. Cette fois, il y a du oui dans l'air sulfureux de Ciudad Guatemala. Avec un léger « mais » qui tient à la situation, assurément trop floue et trop dangereuse pour inciter au mariage.

Ce sont, en fait, les aléas de leur vie de militants qui décideront de leur destinée. Hilda envisage de se rendre en Argentine, où elle pourra compter sur les parents d'Ernesto, plutôt que de réintégrer le Pérou, dont la situation politique ne lui convient guère. Dans l'ordre des urgences, il lui faut d'abord changer d'adresse. C'est précisément le soir où elle s'apprête à porter ses affaires chez une amie sûre qu'elle est interceptée par un policier en civil qui l'attend devant sa porte.

Derrière les barreaux

Photos, lettres dispersées, tiroirs retournés… sa chambre a été fouillée de fond en comble. Le policier la conduit en voiture jusqu'à la prison des femmes. Ernesto aurait dû être présent, pour aider Hilda à déménager, mais c'était le jour sacro-saint où il s'isole pour écrire à sa famille… Il l'a échappé belle.

Hilda se retrouve derrière les barreaux avec des prisonnières de droit commun, à qui elle va apprendre à lire et à écrire, avant de commencer une grève de la faim. Enfin, deux Péruviens, Nicanor Mujica Alvarez Calderón et Juan Figueroa, lui transmettent la nouvelle qu'elle attend : le Che est sauf. Ernesto a trouvé asile dans l'ambassade de son pays. Quand il veut en sortir pour délivrer Hilda, ses compatriotes l'en dissuadent : n'est-il pas hors-la-loi ?

L'ambassade du Pérou faisant la sourde oreille, Hilda reste prisonnière, se

contentant d'un bol de bouillon par jour. Jusqu'au moment où elle demande par téléphone une audience auprès du nouveau président, Castillo Armas, qu'elle a rencontré par le passé. La réfugiée politique qu'elle est ne veut certes pas retourner dans son pays, mais qu'on la laisse, pour le moins, quitter le Guatemala ! Le culot d'Hilda paye plus vite qu'elle ne le pense. Le responsable de la prison s'avise qu'il n'est peut-être pas utile de conserver plus longtemps à l'ombre cette Péruvienne qui n'hésite pas à frapper à la porte du président…

Il la libère ; elle se précipite à l'ambassade d'Argentine. Une camionnette remplie de policiers en garde l'entrée. Impossible de franchir le barrage. Elle enrage, revient le lendemain, après s'être reposée et nourrie chez une amie. Elle réussit enfin à communiquer avec Ernesto en lui faisant passer des messages. L'un d'eux contient ces mots : « On ne veut pas me laisser passer à l'ambassade, de peur que je t'apporte des ordres venus de je ne sais où. À moins, ce qui est tout aussi probable, qu'ils aient peur que je ne demande moi-même l'asile politique… »

Alors qu'elle ne l'espérait plus, Hilda est invitée à se rendre au palais présidentiel. Elle s'y présente dans sa robe la plus seyante. Fouillée à l'entrée du salon, elle est ensuite introduite auprès du successeur de Jacobo Arbenz. C'est à peine si elle reconnaît dans ce personnage à la mine grise, à l'estomac proéminent protégé par un gilet pare-balles, l'homme enjoué avec qui elle a jadis conversé au cours d'une soirée. Castillo Armas est flanqué de deux officiels qui assistent à l'entretien. Quand elle demande des garanties pour les autres exilés, il lui est répondu :

– *Chaque cas sera examiné individuellement. Quant à vous, si vous avez un quelconque problème, vous pourrez compter sur moi.*

Elle n'en croit pas un traître mot. De son côté, Ernesto refuse de prendre l'avion dépêché par le général Perón pour récupérer ses ressortissants. Par ailleurs, il écrit aux siens une lettre de recommandation pour des Guatemaltèques qui vont s'exiler en Argentine :

« Quand je foulais les routes poussiéreuses du Guatemala avec mes semelles de chair, l'un d'eux m'a fait don d'une solide paire de chaussures, avec lesquelles je compte tailler la route en d'autres contrées. Pour toute récompense, je l'ai gratifié d'un simple merci ; voici l'occasion d'acquitter ma dette de gratitude envers lui. »

En ces premiers jours de septembre 1954, deux ans après la fin de son aventure avec Alberto Granado, Ernesto se réfugie au bord du lac Atitlan, dans un village où nul ne le connaît. Il profite de ce répit pour améliorer ses

connaissances sur les Mayas. Il rédige aussi un long article intitulé « J'ai vu la chute d'Arbenz », où il vide sa colère et hurle sa haine aux envahisseurs. Hilda en sera la première lectrice.

C'est elle qui l'accompagne à la gare où il prend le train pour le Mexique. Il a obtenu des papiers par l'entremise de leurs amis cubains. Elle monte dans son wagon… et n'en redescend pas avant le premier arrêt, à Villa Canalès. Là, il saisit sa main, déclame le poème de Vallejo, « leur poème », et conclut :

– *On se retrouvera à Mexico. Je t'attends.*

Sans passeport, comment même y songer ? Sur le quai où elle reste seule, Hilda se demande si le baiser dont elle conserve la saveur n'est pas le dernier.

De retour à la capitale, la fiancée du Che se rend directement de la gare au domicile de l'amie qui l'héberge. Elle remarque devant l'immeuble la présence d'un cycliste, qu'elle a déjà vu une première fois à la gare, et quand elle pénètre dans l'entrée, elle est interpellée par deux hommes – l'un d'eux n'étant autre que ce même cycliste. Ils lui demandent ses papiers et, à la lecture de son nom, lui signifient son arrestation et son expatriation… au Mexique. Aucun des deux sbires ne comprend le sourire qui se dessine sur son visage. En attendant, direction la prison, où les détenues sont heureuses de retrouver leur « prof ». Mais Hilda ne passe qu'une nuit auprès d'elles.

À la ville frontière de Malacatan où Ernesto l'a devancée, mauvaise surprise pour la compagne du Che : elle est conduite dans une nouvelle geôle, celle-ci franchement infecte. Un pauvre hère y survit, un Espagnol dont l'unique méfait a été de nourrir, en sa qualité d'aubergiste, des fonctionnaires du gouvernement Arbenz. On lui a confisqué son restaurant avant de le faire disparaître dans ce trou sordide.

Avec sûrement des arrière-pensées libidineuses, le gradé de service propose à Hilda de l'accompagner à la chasse au crocodile. Elle refuse. Son second, ravi que son porcin de chef ait été rejeté, y va à son tour d'un plan scabreux :

– *On file tous les deux au Mexique. Moi je te ferai passer, et ensuite toi tu m'aides à trouver du travail.*

No, no y no : ces véreux sont remis à leur place et ils y resteront. Alors qu'Hilda réfléchit au moyen de se sortir d'affaire, le gros plein de soupe et de téquila propose :

– *Vous pouvez déguerpir tous les deux, mais pour cela il faudra débourser cinquante quetzales chacun.*

L'Espagnol n'en possède aucun, et Hilda soixante. Avec aplomb elle propose :

– *Quarante, soit vingt chacun. C'est ça ou rien.*

Heureux de se débarrasser de l'« Indienne qui ne baise pas » et de la « poule

mouillée espagnole », les représentants de la loi les relâchent. Un passeur leur fera franchir le fleuve, dangereux en période de crue.

Retrouvailles

À Mexico, qu'elle rallie en avion, grâce à l'argent de ses parents avertis par télégramme, Hilda se lance à la recherche d'Ernesto. Avec succès. Ils se retrouvent à l'hôtel Roma, près de la tanière qu'il partage, rue Quatecmoc, avec un jeune Guatemaltèque rencontré dans le train, Julio Caceres Valle, dit El Patojo, « le mouflet ». D'emblée il s'est pris d'amitié pour ce garçon dont les parents étaient des fidèles d'Arbenz, en ce temps qu'Ernesto appelle déjà « la belle époque ».

Le matin, il travaille dans un hôpital comme bénévole. Il survit grâce à son appareil photo, avec lequel il prend des clichés de mères promenant leur progéniture ; El Patojo développe les pellicules dans l'évier, et porte ensuite les photos à domicile, où il encaisse la monnaie. Parfois, Ernesto s'adonne à la chasse aux papillons. Dans les mois qui suivront, il rassemblera de la matière pour rédiger un opuscule sur *La Mission du médecin en Amérique latine.* Ses travaux scientifiques terminés, il écrira à son père qu'il espère obtenir une bourse d'études à Paris !

Après qu'Hilda lui a raconté sa prison, pour la quatrième fois il la demande en mariage. Le « oui » qu'il escomptait n'est de nouveau qu'un « peut-être ». Ernesto détourne la conversation :

– *Si nous allions au* Real Cinéma *voir* Roméo et Juliette ? *C'est un film soviétique sur le ballet de Tchaïkovski.*

Emballés, ils parlent, au retour, de Shakespeare.

Ce mercredi d'octobre 1954, Ernesto n'a pas fait que retrouver Hilda. Il a aussi revu Nico López, passé par hasard à l'hôpital où il travaille.

Comme au bon vieux temps de Ciudad Guatemala, la bande composée de Hilda, Ernesto et les Cubains est reconstituée. Les « fumeurs de cigare », comme les a surnommés Ernesto – qui s'y mettra à son tour dans la Sierra Maestra – attendent la libération de Fidel Castro et de son frère Raúl, prisonniers de la Moncada. Alors, seulement, sera créé le M. 26-7 – Mouvement du 26 juillet 1953, en souvenir de la première manifestation armée anti-Batista d'importance.

Le Che et son inséparable *socio* Julio Cáceres sont invités à célébrer Noël chez la poétesse Lucila Velásquez, qui partage son toit avec Hilda. Après la petite fête, Ernesto accompagne El Patojo à la librairie où celui-ci gagne

quelques pesos comme veilleur de nuit et, pour ne pas le laisser seul en cette nuit chrétienne, il se glisse sous une couverture et lui tient compagnie.

Le Che racontera lui-même plus tard, au sujet de ce fidèle compagnon :

– El Patojo a continué sa vie en travaillant dans le journalisme, étudiant à l'université de Mexico, cessant d'étudier, faisant marche arrière, ne sachant pas toujours où il en était. Garçon sensible, intelligent et fier, c'était un introverti, qui a proposé à Fidel de faire partie de son expédition. Fidel a refusé, ne voulant pas emmener plus d'étrangers.

Immédiatement après le triomphe de la Révolution, El Patojo rejoindra à Cuba le Che, qui lui fera, tout comme à Mexico, une place dans sa maison. Jusqu'au jour où il s'en ira, son devoir l'appelant au Guatemala. Il repartira pour aider à libérer son pays, afin qu'il redevienne ce qu'il était du temps d'Arbenz. La nouvelle de sa mort, avec un groupe de camarades guatémaltèques, parviendra quelque temps plus tard à La Havane. La lettre contiendra ce poème de lui, qualifié de chant à la Révolution, à sa patrie et à une femme qu'il laissait à Cuba :

Toma, es solo un corazon,
tenlo en tu mano
y cuando llega el dia,
abre tu mano para que el sol lo caliente.
(Prends, c'est seulement un cœur,
tiens-le dans ta main
et quand viendra le jour,
ouvre ta main pour que le soleil le réchauffe.)

Au ministère de l'Industrie, où El Patojo a travaillé et laissé de nombreuses amitiés, une école de statistiques a été appelée en sa mémoire Julio Roberto Caceres Valle.

Toujours à l'affût de menus travaux pour grossir son maigre pécule, le Che est embauché, début 1955, pour couvrir en tant que photographe les IVe Jeux panaméricains qui se déroulent dans les capitales américaines. Grâce à la complicité d'un médecin argentin qu'il a connu antérieurement, Alfonso Pérez Vizcaino, devenu directeur du service photo de l'Agencia Latina. Ces mini-Jeux olympiques donnent lieu à des joutes remarquables, où les athlètes des États-Unis ont pris l'habitude de se tailler la part du lion. Ils se disputent tous les quatre ans et commencent l'année qui précède les JO. L'Agencia latina de noticias se montre satisfaite du travail de sa recrue. Elle ne sait pas qu'il est en fait une agence à lui seul : avec l'aide d'El Patojo et des Cubains, il a pu couvrir

non seulement les matches, mais aussi les séances d'entraînement et la vie quotidienne des athlètes à l'hôtel.

C'est, enfin, oui !

Son portefeuille bien gonflé le Che présente, une fois de plus, sa requête à Hilda. Et, Viracocha, Bolivar, Karl Marx, Marti, Bacchus – en souvenir de son complice Mial – en soient loués : elle accepte. Le mariage est prévu pour mai, soit deux mois plus tard. Ernesto aura alors vingt-sept ans, âge tout à fait convenable pour se mettre la bague au doigt.

C'est en Chine que les futurs mariés envisagent de passer leur lune de miel, grâce au fils d'un ami, gérant d'une agence de voyages, qui a la possibilité d'obtenir des billets à prix modiques. Mais le voyage organisé coïncide avec les dates prévues pour la cérémonie, et comme les époux ont besoin d'argent pour la noce, la balade chez Mao est finalement remise. En fait, tout les deux la réaliseront, mais pas ensemble. Le Che se rendra à Pékin après la Révolution cubaine ; il sera alors la « voix de Cuba ». Hilda arpentera la Grande Muraille après une série de conférences au Japon sur les explosions atomiques.

Finalement, c'est à Cuernavaca, alors qu'Hilda est déjà enceinte de leur fille, qu'ils passent leur lune de miel, avant la noce elle-même, qui aura lieu plus tard que prévu. Moments de félicité, pendant lesquels Ernesto oublie son humour corrosif et se montre plein de bienveillance. Il décore de fleurs leur chambre d'hôtel, écrit et récite des poèmes. Ce Gémeaux dévoile son versant « amour et sensibilité » – l'autre versant étant le guerrier indifférent au danger, qui attend pour se révéler. Deux facettes d'une personnalité complexe, qui brilleront ensemble dans les luttes à venir.

Le fait qu'il se soit beaucoup livré quand il était étudiant à l'examen graphologique de sa propre écriture prouve l'intérêt qu'il portait à l'évolution de son caractère. Il recopiait alors les mêmes mots à intervalle régulier, dans la langue de Molière, les derniers mots d'un condamné à mort français : « Je pense avoir la force suffisante en ces instants pour monter à l'échafaud la tête levée. Je ne suis pas une victime, seulement un peu de sang qui fertilisera la terre de France. Je meurs parce que je dois mourir pour que le peuple perdure. »

Médecin, archéologue, écrivain, journaliste, photographe, poète, joueur d'échecs, sportif, il va devenir guérillero, président de la Banque nationale, ministre, ambassadeur… Pas de doute, le Che est pluriel. Son *je*, il l'a dirigé avec lucidité et ténacité vers un *nous*. Il est un kaléidoscope, chaque facette

éclaire et oriente les autres.

Sans doute le Dr Guevara s'est-il spécialisé en allergologie, et intéressé de près aux maladies de cœur, pour pouvoir être son premier patient. Car, plus encore que les dictateurs ou les buveurs de sueur en tout genre, son pire ennemi, il le tenait prisonnier dans sa cage thoracique, et il luttait sans relâche pour ne pas en être l'esclave. Chaque matin, à l'hôpital, une interminable file de malades l'attend. Il ne se contente pas de les ausculter et de les soigner ; il discute avec eux, dosant son temps en fonction du nombre de ceux qui patientent. Il poursuit une sorte de vaste enquête sur le « Latino-Américain ». Tout en s'instruisant sur Karl Marx, l'homme et l'œuvre. *Le Capital* le bouge, le rassure, le confirme dans son option vitale de fonctionner par le Partage. Il décortique son compagnonnage avec Friedrich Engels et porte intérêt à l'épouse de Marx, Jenny de Westphalie, apprenant qu'ils souffrirent de la mort de quatre enfants en bas âge. Toujours le fonctionnement du Che qui, pour comprendre l'œuvre ou l'action de quelqu'un, s'imprègne de l'être qu'il est en profondeur, tout en découvrant son fonctionnement au quotidien. Ainsi dira-t-il de Marx :

« Il fut toujours un individu humain, jusqu'à la sublimation. Il aima sa femme et ses enfants avec une tendresse unique, mais il dut faire passer avant eux l'œuvre de sa vie […]. Cet homme si humain, dont la capacité de tendresse s'était étendue à tous ceux qui souffrent de par le monde, tout en leur apportant un message de combat, d'optimisme inébranlable, a été défiguré par l'Histoire jusqu'à le convertir en idole de pierre. »

Ainsi, le Che éclairera-t-il son propre Chemin.

Dans une lettre du 27 mai, il fait cette confidence à son père :

« La Havane m'attire d'une manière toute particulière : je voudrais remplir mon cœur de paysages étroitement mêlés à certaines pages de Lénine. »

Incontestablement l'idée de se rendre à Cuba, qui lui trotte dans la tête depuis qu'il a rencontré Nico López au Guatemala, mûrit en lui. Projet encore flou, tapi au fond de son esprit, mais qui est là, attendant de nouveaux éléments pour prendre corps.

Quelques jours plus tard, il écrit à sa mère :

« J'ai gravi le Popocatepetl et j'ai enfin pu voir les viscères de la Pachamama. Il y a autour de moi, ici à Mexico, une foule de gamins passionnés par mes aventures, qui se révèlent curieux d'être instruits sur les préceptes de san

Carlos[1]. »

En fait, Ernesto commence à préparer les siens à l'idée qu'il va se rendre à Cuba pour ne pas y faire du tourisme. Quelques jours avant d'envoyer cette lettre, il a rencontré Raúl Castro, le frère de Fidel.

– *Un jeune de vingt-quatre ans, genre très étudiant*, se souvient Hilda.

Raúl conduit Ernesto à la librairie Zaplana qui vend des ouvrages en russe et passe des films soviétiques sur l'écran de l'arrière-salle. Raúl y saluait le nommé Nikolaï Leonov, membre « del Instituto Cultural Mexicano-Ruso » qu'il avait connu au Festival Mundial de la Juventud (la jeunesse) à Bucarest deux ans plus tôt. Plus tard, Leonov, devenu officier du KGB, sera l'interprète du Che à Moscou.

Ayant pu vérifier que les éloges de ses compatriotes à propos du Che étaient justifiés, Raúl a promis à Ernesto de lui présenter Fidel dès son arrivée à Mexico…

---

1. Karl Marx.

Chapitre IX

LA RENCONTRE CHEZ MARIA ANTONIA

C’est le 9 juillet 1955, vers vingt-deux heures, par une nuit froide, que la rencontre entre Fidel Castro et Che Guevara a lieu. Dans le petit appartement de Maria-Antonia Sanchez Gonzalez, une Cubaine plutôt jolie, aux yeux et aux cheveux brun clair, à la voix rauque, mariée avec un Mexicain. C’est là, au 49 rue Emparán, près de la place de la Republica, que Fidel, gaillard de près d’un mètre quatre-vingt-dix, la trentaine, impressionnant de force, le cheveu noir, brillant et ondulé, portant moustaches, apparaît. Plus petit, le Che, avec ses vingt-sept ans, ne peut être qu’impressionné par l’attaquant de la Moncada.

Libérer les peuples d’Amérique latine

Le regard franc et percutant d’Ernesto n’est pas fait pour déplaire à Fidel qui a besoin d’authentiques combattants pour l’aider à construire sa Révolution. Sans beaucoup de préliminaires, les deux hommes abordent l’absolue nécessité de libérer les peuples d’Amérique latine du carcan de l’impérialisme. Fidel apprend à son interlocuteur attentif qu’il existe à Cuba deux cent mille *bohíos* [1] et que quatre cent mille familles, dans les villes et les campagnes, survivent entassées dans des taudis insalubres, avec 90 % d’enfants en proie aux parasites. Au cours de cette nuit blanche, Ernesto impressionne les frères Castro par la précision de son analyse des problèmes sociaux. C’est seulement à l’approche de l’aurore que Fidel s’ouvre à lui de son projet d’armer un yacht pour Cuba. Au Guatemala, Hilda et Ernesto avaient déjà appris que Fidel était présent en Colombie, et qu’il avait voulu lutter avec le peuple comme leader estudiantin quand le président Gayetan avait été assassiné.

Ernesto est intégré au Mouvement du 26-7. Dorénavant, il est El Che. Le jour les surprend et, au moment de se séparer, l’*abrazo*, l’accolade traditionnelle,

scelle leur amitié. Le Che se sent déjà cubain. L'envie de partir libérer l'île le démange. Fidel a stimulé son imagination. Il a lutté armes à la main, fait de la prison ; son expérience révolutionnaire est beaucoup plus riche que la sienne.

– Fidel, dit-il à sa compagne, *est un grand dirigeant politique. D'un style nouveau, modeste, qui sait où il veut aller, doué d'une grande fermeté.*

Fidel revient régulièrement dîner chez Ernesto et Hilda. C'est de nuit qu'ils se retrouvent, par crainte des barbouzes du dictateur cubain Batista. Un soir, le projet d'une invasion par la mer est de nouveau évoqué. Hilda est saisie d'une terrible envie de se mêler à l'expédition. Elle brûle de demander à Fidel de l'embarquer avec eux. Mais elle porte l'enfant du Che, et le projet ne résiste pas à l'analyse. Hilda ne sera pas l'unique femme de l'invasion.

La conversation devient plus précise. Point de départ, trajet, débarquement… Une nuit, après que Fidel a quitté la maison, les révolutionnaires en herbe s'interrogent :

– Que penses-tu de cette folie des Cubains d'envahir une île hyperarmée ? demande Ernesto.

Hilda comprend qu'il veut savoir comment elle juge son éventuelle participation. Ils ne sont toujours pas mariés…

– Il n'y a pas de doute, c'est une folie. Mais il faut en être…

– Je le crois aussi. Je voulais simplement connaître ton avis. J'ai décidé d'être de l'expédition. Je vais d'abord participer à la phase de préparation physique. Je veux partir avec eux, comme médecin.

Aider la révolution cubaine

Ernesto n'a pas hésité l'ombre d'une seconde quand Fidel le lui a proposé ; c'est oui. À une condition : reprendre sa liberté de révolutionnaire errant, après le triomphe de la Révolution cubaine. Si triomphe il y a. Il sait les risques d'un projet aussi monstrueux, il sait aussi que son départ va entraîner une séparation pour un temps indéfini, et peut-être à jamais, avec Hilda. Qu'il est possible qu'il ne voie pas grandir son enfant. Mais sa mission, « aider la Révolution cubaine », prime. Et Hilda, l'égérie, la muse, Hilda l'a compris.

Dans une lettre qu'il adresse, pour une fois, à sa mère et à son père, Ernesto écrit :

« Ce Mexico inhospitalier et dur ne m'a pas, malgré tout, mal traité. Avec la

parution de plusieurs articles, plus ou moins valables (que je signe de mon respectable nom), se sédimentent une série d'idées et d'aspirations qui existaient sous forme de nébuleuse dans mon crâne. Je garde en tête l'espoir de devenir physicien. Mais je crois qu'il s'agit là d'un rêve, et que j'ai d'autres projets à mener à bien avant cette ambition toute personnelle. »

L'impérialisme sévissant dans toute l'Amérique latine, Fidel Castro estime – en totale communion de pensée avec Ernesto – que la lutte cubaine se rattache à l'action continentale, comme Bolivar et Marti l'avaient déjà compris et démontré. De fait, entre 1953 et 1955, il y a eu un net rejaillissement sur le Mexique des secousses provoquées à Cuba par le Mouvement né de l'attaque de la Moncada. Deux courants s'opposent déjà : l'un officiel, proche de Batista, l'autre populaire, proche de l'opposition castriste. Même les États-Unis hésitent : sur qui miser ? Sur Batista, dont les excès dérangent, ou sur Castro, interlocuteur moins gourmand que le dictateur en place ? Par ailleurs, en ce mois de juillet 1955, la situation politique en Argentine, la tentative de coup d'État des militaires organisée par la Marine et par une partie de la population plongent Ernesto dans un abîme de réflexion. Il sent l'inévitable se profiler : la chute de Perón et le rapprochement avec les États-Unis.

Mais, pour l'heure, c'est sur Cuba qu'il concentre son énergie. Il faudra être en bonne forme physique pour affronter les combats, la vie pénible et périlleuse de la Sierra Maestra, montagnes de l'est de Cuba, où Fidel a prévu de commencer l'invasion. Le programme d'entraînement des futurs guérilleros est de plus en plus intense et dur. Ils pratiquent notamment la lutte, spécialité du mari de Maria-Antonia, qui servira pour le combat au corps à corps. Aussi le basket et le football pour l'agilité, la coordination des mouvements, le souffle, l'endurance. Et de sévères compétitions à la rame entre plusieurs embarcations fidélistes sur le lac de Chapultepec. Ernesto passe ses week-ends à escalader le Popocatepetl ou l'Iztaccihuatl, culminantà plus de cinq mille mètres, où il assouvit son goût de la montagne tout en préparant ses jarrets à la rudesse de la Sierra Maestra.

Il rentre au domicile conjugal éreinté, au terme de folles journées où il cumule, en plus de sa préparation physique, son travail à l'hôpital, ses recherches scientifiques, ses écrits de journaliste politique ou sur le monde précolombien. Il dort cinq heures par nuit. Le temps des interminables conversations avec Hilda, où ils défaisaient le monde pour mieux le reconstruire, ce joli temps d'amour et de romantisme à deux s'est considérablement réduit. La vie d'Ernesto lui appartient de moins en moins ; il la voue de plus en plus à la Révolution.

Un mariage, un enfant

Le 18 août à midi, dans le village de Tepozotlan, Ernesto et Hilda se marient enfin. Le Che aurait souhaité que Fidel fût son témoin ; pour des raisons de sécurité, il y a renoncé. Raúl Castro, ainsi que Jesús Montané, un autre grand nom de la Révolution, n'en sont pas moins présents à la cérémonie privée. La fête a lieu à Mexico. Les invités sont rejoints par Fidel, qui arrive à temps pour déguster les odorantes grillades préparées par Ernesto, et boire du mezcal à même la bouteille où macère une chenille.

Fidel promet de passer aux fourneaux un soir prochain et de préparer des spaghettis aux fruits de mer, plat dont il raffole. Il en a fait le 26 juillet, pour le deuxième anniversaire de l'attaque de la Moncada – une manifestation du souvenir a lieu ce jour-là dans le parc Chapultepec, au pied de la statue de José Marti. Réunion discrète néanmoins, les Cubains ne tenant pas à attirer l'attention de la police mexicaine, ni surtout celle des mouchards de Batista. C'est autour de la table fumante des spaghettis de Fidel qu'il avait été décidé de rendre public son discours de défense lors du jugement de la Moncada : « L'Histoire m'acquittera. »

Le lendemain, 19 août, afin de pouvoir acheter des armes, Fidel part pour sept semaines aux États-Unis chercher de l'argent auprès des Cubains qui ont franchi le golfe du Mexique. Il fera envoyer son courrier chez les Guevara, 40 rue Napolès, non loin des arènes, au nom de jeune fille d'Hilda. Il veut mobiliser les Cubains qui se sont réfugiés au nord pour raisons économiques ou par hostilité à Batista. Le 30 octobre 1955, à l'hôtel Palm Garden de New York, il réunit les trois groupes d'opposition agissant aux États-Unis : Accion civica cubana, El Comité ortodoxo et El Comité de los obreros democraticos. Huit cents personnes, devant lesquelles l'ancien avocat lance son historique :

– En 1956, nous serons libres ou martyrs !

À Miami, l'ancien président cubain Carlos Prio Socarrás se montrera l'un des donateurs les plus généreux pour la cause ; Batista n'est-il pas leur ennemi commun ?

La fin de l'année 1955 est marquée par la chute de Perónen Argentine. Le Che constate que l'histoire d'Arbenz se reproduit. Il écrit à sa mère :

« La chute de Perón me touche beaucoup. Pas pour lui, pour ce qu'il représentait aux yeux de toute l'Amérique. Avec lui l'Argentine tenait, pour nous qui situions l'ennemi au nord, le rôle de paladin de nos pensées. Le Parti communiste

disparaîtra avec le temps. Il faudra songer à lutter véritablement… »

En novembre de la même année, alors que le ventre d'Hilda s'arrondit, les Guevara décident de s'accorder un peu de bon temps. Dans le Yucatan, à Papaloapan et à Palenque, chez les Mayas, ils visitent les temples, les pyramides, les stèles. Mais le climat humide de Palenque se révèle néfaste pour Ernesto. Son asthme se réveille et gâche le séjour. Comme d'habitude, il se soigne seul.

Sur le port de Vera Cruz, saisis par la faim, ils avisent une gargote et y prennent place. Ils sont en train d'évoquer la splendeur des temples lorsque, de la table voisine où boivent des marins en bordée, se lève le chef d'équipage. Il s'approche des Guevara avec sa pinte de bière à la main pour trinquer avec Ernesto. Il porte un toast inattendu :

– Je lève mon verre à toi et à la reine d'Angleterre !

Ce qui vaut à l'importun cette réponse, aussi vive que définitive :

– Tout pour moi, rien pour elle !

Interloqué, pris de court, le marin retourne s'asseoir. Au moment de régler l'addition, il revient à la charge :

– Je lève mon verre à la reine !

Les mâchoires du Che se bloquent, il attrape le marin par le col de sa chemise, le soulève et l'assoit sur sa chaise sous le regard ahuri de ses copains, en ponctuant d'un cinglant :

– Je le répète : tout pour moi, rien pour elle.

Comme si le Che voulait se glisser dans la peau du marin qu'il va lui falloir devenir, ce croissant de lune de miel s'achève à Mocambo dans un bateau, où un cyclone manque de faire accoucher Hilda prématurément. Après la crise d'asthme, l'ascension vers les temples et le cyclone, la jeune femme réintègre Mexico avec un soupir de soulagement.

Ernesto écrit à sa tante Beatriz : « J'attends d'ici peu un petit Vladimir Ernesto. Bien sûr, c'est moi qui l'attends, mais c'est ma femme qui l'aura. Ces derniers jours, il a tant plu que mon imperméable en toile de Cordoba en a presque été transpercé. »

Engagé avec Fidel

À mesure que la fin de l'année approche, Ernesto passe plus de temps avec Fidel et ses Cubains. Les préparatifs s'intensifient. Ernesto décide de perdre encore du poids. Il veut être affûté comme une dague pour participer aux

combats. S’il part comme médecin, il a, profondément ancrée en lui, l’intention de se battre. Il sacrifie le morceau de viande qu’il avait pour habitude de manger le matin au petit-déjeuner, se contentant désormais d’un sandwich à l’hôpital et d’une bricole le soir. Son corps devient celui d’un véritable membre de commando.

Il écrit début janvier 1956 à sa mère :

« Les volcans continuent d’être la proie de mes pieds furieux de conquistador. Le nourrisson verra le jour dans la dernière semaine de février. Après le mois de mars, je décide de ma vie. »

Ernesto la prépare à l’annonce de son engagement dans la troupe du chef révolutionnaire Fidel Castro Ruz.

Début février commence l’entraînement de tir au polygone de Los Gamitos, dans la banlieue de Mexico. Exercice où Ernesto, habitué dans son enfance à tirer au revolver, à Alta Gracia, se montre aussi à l’aise que précis. La préparation s’intensifie, au point que Fidel trouve bientôt le stand de tir de Los Gamitos insuffisant. Il envoie son ami le général espagnol Alberto Bayo, ancien de la guerre contre Franco, assisté du futur héros Ciro Redondo, chercher un abri plus vaste, en fait un véritable camp d’entraînement. À une quarantaine de kilomètres de la capitale seulement, la chance leur sourit, en la personne d’un ancien baroudeur qui a combattu contre les Yankees du temps de Pancho Villa. En le mystifiant quelque peu – car il cherche à vendre ce ranch qu’il possède à l’écart de la ville de Chalco – ils lui font croire qu’ils sont les représentants d’un riche propriétaire salvadorien et lui proposent, avant de conclure l’affaire, d’y amener une cinquantaine d’ouvriers d’Amérique centrale pour remettre la propriété à neuf – ouvriers qui ne sont autres que les futurs guérilleros. Ainsi Fidel n’aura-t-il à payer qu’un loyer symbolique de huit dollars par mois.

C’est là que le Che est chargé de ses premières fonctions : chef du personnel. Dans son journal il écrit : « Vu l’organisation et la tournure disciplinée que prennent les choses, j’ai pour la première fois l’impression que nous avons une chance de succès. Ce que j’avais jusque-là considéré comme fort douteux quand je m’étais laissé enrôler par le commandant des rebelles, avec lequel j’entretiens toujours des relations d’amitié fondées sur le sentiment de vivre un roman d’aventures et sur notre commune conviction que cela vaut la peine de mourir sur une plage étrangère pour un idéal d’une telle pureté. »

Jour et nuit, après des marches forcées à la boussole, le général Alberto Bayo fait dormir les hommes à la dure. Le Che joue aux échecs avec cet ancien baroudeur, qui a écrit *Tempête dans les Caraïbes*, l’un de ses livres de chevet.

Ernesto compose aussi des poèmes épiques, dont celui-ci :

Partons,
ardent prophète de l’aurore,
par les sentiers cachés et abandonnés,
libérer le vert crocodile que tu aimes tant.

Partons,
vainqueurs de ceux qui nous humilient, l’esprit
rempli des étoiles insurgées de Marti,
jurons de triompher et de mourir.

Quand retentira le premier coup de feu et s’éveillera
dans un virginal étonnement tout le maquis,
à tes côtés nous combattrons,
nous serons là.

Quand ta voix répandra aux quatre vents
réforme agraire, justice, pain, liberté,
à tes côtés, avec les mêmes mots,
nous serons là.

Et quand viendra à la fin du voyage
la salutaire opération contre le tyran,
à tes côtés, espérant la dernière bataille,
nous serons là.

Le jour où le fauve se léchera le flanc meurtri
par la flèche de la nationalisation,
à tes côtés, le cœur fier,
nous serons là.

Ne pense pas que ces insectes décorés armés de cadeaux
puissent affaiblir notre fermeté ;
nous leur demandons fusil, balles et une montagne.
Rien de plus.

Et si le fer vient interrompre notre voyage,
nous demandons un suaire de larmes cubaines
pour couvrir les os des guérilleros

entraînés par le courant de l’histoire américaine.

---

1. Huttes en torchis avec un toit de chaume.

Chapitre X

HILDITA

« Cette *muchacha* sera élevée à Cuba ! »

Ce n’est pas un garçon.

Vladimir Ernesto a laissé la place à Hilda Beatriz, que ses parents appelleront Hildita. Elle naît le 15 février 1956 au Sanatorio inglés de Ciudad de Mexico, sous le signe du Verseau, avec une semaine d’avance. Son père l’appelle *el petalo mas profundo del amor* (le pétale le plus profond de l’amour), et compose un poème en son honneur.

Su tallo mas vigoroso
tuvo corteza argentina
y la firmeza del tronco
era de montana andina
Perú le dio de su raza
suave, fina, piel morena
y Mexico con su tierra
la dejo de gracia llena

(Ses fibres les plus vigoureuses possédaient l’écorce argentine et la solidité du tronc appartenait à la montagne andine ; le Pérou lui a donné de sa race la douce, fine peau brune, et le Mexique, avec sa terre, l’a laissée pleine de grâce.)

Pas question d’élever l’enfant dans le local confiné de la rue Nápoles. Les Guevara s’empressent d’investir un petit appartement au premier étage, donnant sur la rue. Quand les deux Hilda réintègrent le nid familial, après un court séjour à la clinique, Fidel, présent, les accueille par ces mots :

– *Cette* muchacha *sera élevée à Cuba !*

Ernesto écrit à sa mère : « Mon âme de communiste se dilate sans mesure : notre poupon joufflu est le portrait craché de Mao Tsé-Toung ! »

Dans la toile d'araignée

La deuxième semaine de mai, Ernesto se rend au camp de Chalco. Une étape importante pour en savoir plus sur les conditions de l'embarquement. Deux jours après son départ, Fidel Castro Ruz est arrêté en compagnie de quatre autres Cubains. Permis de séjour périmé. L'arrestation, largement répercutée par la presse, est le résultat des efforts combinés de la police mexicaine, du FBI nord-américain et des sbires de Batista. Une toile d'araignée savamment tissée.

Fidel n'avait pourtant pas de domicile fixe, pas plus qu'il n'en aura, après la Révolution, à La Havane. C'est en pleine rue qu'il a été inter-pellé, le 20 juin 1956. La police a utilisé Ramiro Valdés et Universo Sanchez, dont elle venait de se saisir, comme boucliers humains. Donc pas d'échange de coups de feu. À cette prise s'ajoute celle d'une quinzaine d'autres rebelles. Tous sont conduits rue Miguel-Schultz à la prison du ministère de l'Intérieur. Raúl Castro, lui, est passé entre les mailles du filet.

Il apparaît que le gouvernement mexicain, après maintes hésitations, s'est rendu à la volonté de Batista de démanteler le réseau du M. 26-7. La Havane réclamant l'extradition des prisonniers, il s'agit en tout cas de réagir au plus vite. Une lettre de Prio en provenance de Miami est adressée au président du Mexique, Ruiz Cortines. De leur côté, d'anciens confrères avocats de Fidel font pression sur le même Cortines par l'intermédiaire de l'ex-président Lázaro Cardenas, le dernier des vrais révolutionnaires mexicains, pour que soient relâchés ces défenseurs de la liberté.

À la nouvelle de l'incarcération de Castro, Hilda ne perd pas une minute : elle porte tous les écrits compromettants le concernant chez son amie Doña Laura, où ils seront en sécurité. Bien lui en prend. Le lendemain matin, deux policiers en civil se présentent au domicile des Guevara.

– Vous êtes Hilda Gadea ?

– Non, je suis Hilda Gadea de Guevara.

– Recevez-vous du courrier ?

– Oui, bien sûr, de ma famille du Pérou.

– On ne vous parle pas de ça. Vous ne recevez pas de télégrammes d'autres pays ?

– Non.

– Suivez-nous. Nous voulons vérifier si vous ne savez rien au sujet d'un télégramme qui vous compromet.

– J'ai une fillette de quatre mois. Je l'allaite et il ne m'est pas possible de la laisser seule.

– Très bien ! On n'y va pas maintenant, mais ne bougez pas de chez vous, nous vous avertirons.

Dès qu'ils ont tourné les talons, Hilda se rend chez son coiffeur. Non pour se faire couper les cheveux, pour savoir si elle est suivie. Une heure plus tard, elle est dans un bar où les Cubains ont l'habitude de passer. Elle rencontre Crespo, l'un des futurs membres de l'expédition.

Dans l'après-midi les deux policiers sont de retour, et cette fois ils n'hésitent pas : ils embarquent la mère et la fille. Direction le Département de la police fédérale. Là, on lui montre un télégramme en provenance de Cuba contenant ces mots sibyllins : « Quelqu'un viendra rendre visite à Alejandro. » Hilda ignore ce nom de guerre de Fidel. Elle ne ment donc pas en affirmant que cet écrit ne lui est pas destiné. Les questions recommencent :

– Qui vit avec vous dans cet appartement du 40 rue Napoles ?

– Mon mari, le docteur Ernesto Guevara.

– Où est-il ?

– À Vera Cruz [1].

– Où, à Vera Cruz ?

– Dans un hôtel. Vous pouvez rechercher.

– Êtes-vous allés ensemble à Vera Cruz ?

– Oui, en excursion.

– Et que fait-il là-bas ?

– Des investigations sur l'allergie, c'est sa spécialité. Vérifiez à l' hôpital général.

Changement de pièce, c'est dans l'obscurité que l'interrogatoire se poursuit.

– Receviez-vous des Centraméricains ?

– Non, seulement des Péruviens.

– Êtes-vous politisée ?

– Oui, je suis apriste, du mouvement Apra au Pérou. Mais pourquoi ces questions ? Je demande un avocat !

Les policiers finissent par la relâcher avec son bébé, en lui demandant de revenir signer ses déclarations. Elle se croit libre. Ce n'est pas le cas : les deux policiers qui la raccompagnent, toujours les mêmes, s'installent sur le sofa de la salle à manger. À tour de rôle, ils se postent à la fenêtre.

– Quand pensez-vous que votre mari va revenir ?

– À la fin de la semaine.

Hilda espère que Crespo aura pu agir. Elle tarde à s’endormir, envahie par la crainte qu’Ernesto ne surgisse.

À sept heures, les policiers lui annoncent :

– On repart immédiatement. Oui, oui, amenez la niña…

Le troisième interrogatoire commence par une mise en condition psychologique :

– Vous savez, nous pouvons très bien vous garder pendant des années…

Puis, très vite on en vient aux questions qui intéressent vraiment les policiers :

– Du temps où il était au Guatemala, le Dr Guevara entretenait-il des relations avec les Russes ?

– Jamais entendu parler de ça.

Ils insistent pour savoir d’où vient l’argent qui permet au couple de vivre et de faire des voyages dans le pays.

– J’ai une bonne paye à l’Organisation mondiale de la santé, et mon mari gagne sa vie à l’ hôpital.

Le coup de filet a ramené beaucoup de monde dans la prison de la Direction de la police fédérale : en plus de Fidel et de quelquesuns de ses hommes, dont Ramiro Valdés et Universo Sanchez, il y a Maria-Antonia, les deux Hilda et le Patojo. Apprenant qu’Hilda est là avec la *chiquita*, Fidel joue de toute l’influence dont il peut disposer pour qu’une nourriture décente leur soit apportée. Il insiste auprès des responsables de la prison pour que « cette dame péruvienne mariée avec un médecin argentin » soit libérée. Fidel écrit alors, sur sa rencontre avec Ernesto : « Il est de ces personnes qui déclenchent immédiatement la sympathie, par sa simplicité, son caractère, sa tranquillité, sa fraternité, mais aussi par sa personnalité et son originalité. »

Pendant ce temps le Che poursuit son entraînement dans le ranch de Santa-Rosa. Comme un forcené. Il a gagné l’estime et l’amitié de tous par sa pugnacité, sa volonté et son endurance. Le 24 juin 1956, dix jours après ses vingt-huit ans, la police encercle de nuit le ranch, dont elle a appris l’existence et la fonction. Elle s’apprête à donner l’assaut lorsque Fidel, qui a obtenu le droit de sortir de la prison pour éviter une tuerie, et qui s’est précipité jusqu’ici, intervient à temps :

– C’est à Cuba que nous nous battrons, pas ici, hurle-t-il.

Il demande à ses hommes, une trentaine dont le Che, de se rendre sans effusion de sang. Tous sont faits prisonniers, des documents secrets sont saisis. Au tour d’Ernesto de passer à l’interrogatoire. Directement dans l’obscurité :

– Tu sais que ta femme et ta fille sont déjà ici à notre merci. Si tu ne parles pas, on peut torturer ta femme.

Le Che reste de marbre. Il fait des réponses brèves, laconiques.

– Vous avez rencontré des gens en provenance de l'Union soviétique ?

– Non !

– Jamais ?

– Jamais !

Ernesto est intrigué par un personnage assis dans la pénombre, qui, de loin en loin, murmure quelque chose en anglais aux hommes qui lui posent des questions. « Ça, c'est un agent du FBI ou de la CIA, pense-t-il. Il est évident que ces gens-là sont surtout soucieux de savoir s'il existe une influence communiste dans l'activité des Cubains… » Après cet interrogatoire qui n'aura servi à rien, Ernesto reçoit la visite du Guatemaltèque Alfonso Bauer Païs, qui veut entreprendre de le faire libérer, avec la complicité de Ulises Petit-Murat, un ami de son père. Il a l'intention de s'assurer les conseils d'un avocat. Hilda sait que son mari refusera ce genre d'intervention. Fidel pour sa part souhaite qu'Ernesto se tire d'affaire de son côté : il est argentin, et de ce fait ce qui se trame ne le concerne pas directement. Mais le Che s'entête :

– Je suis lié au destin des Cubains, je reste avec eux.

Ernesto apprend à cette occasion que Castro possède des relations politiques importantes à Mexico. Pour que le M. 26-7 survive, il faut le faire connaître, aussi Fidel se maintient-il en contact avec les partis de gauche. De l'ORIT[2], dont le siège se trouvait précédemment à Mexico, jusqu'aux groupes marxistes.

De sa prison, où il suit une grève de la faim, le Che écrit à sa mère : « Je ne suis ni un christ ni un philanthrope. Je suis tout le contraire d'un christ, et la philanthropie me paraît nulle par rapport aux choses auxquelles je crois. Je me battrai avec toutes les armes à ma portée, au lieu de me laisser clouer sur une croix ou sur ce que vous voudrez. »

---

1. C'était la réponse convenue avec Ernesto.
2. Organisation régionale inter-américaine du travail.

TROISIÈME PARTIE

LES QUATRE-VINGT-DEUX DU *GRANMA*



ORGANIZACION DE LA COLUMNA

Estado Mayor

Comandante en Jefe,	Fidel Castro Ruz
Jefes de Estado Mayor	Capitán Juan Manuel Márquez y Capitán Faustino Pérez
Jefe de Intendencia	Pablo Diaz
Ayudantes	Félix Elmuza y Armando Huau
Jefe de Sanidad	Teniente Ernesto Guevara
Oficiales adscriptos al Estado Mayor	Capitán Antonio López Teniente Jesús Reyes Teniente Cándido González
Otros integrantes	Onelio Pino Roberto Roque Jesús Montané Mario Hidalgo César Gómez Rolando Moya

La tropa quedó formada por tres pelotones de 22 hombres cada uno, que tendrian los siguientes jefes :

Peloton de Vanguardia	Capitán José Smith Comas
Peloton del Centro	Capitán Juan Almeida Bosque
Peloton de Retaguardia	Capitán Raúl Castro Ruz

Cada pelotón se componia de très escuadras, al frente de cada una de las cuales se encontraba un teniente.

Jefes de escuadras

Primer Pelotón	Horacio Rodriguez José Ponce Diaz José Ramón Martinez
Segundo Pelotón	Fernando Sánchez Amaya Arturo Chaumont Norberto Collado
Tercer Pelotón	Gino Donne Julio Diaz René Bedia

Integrantes de los pelotones

Evaristo Montes de Oca	Humberto Lamothe
Esteban Sotolongo	Santiago Hirzel
Andrés Luján	Enrique Cuélez
José Fuentes	Mario Chanes
Pablo Hurtado	Manuel Echevarria
Emilio Arbentosa	Francisco González
Luis Crespo	Mario Fuentes
Rafael Chao	Noelio Capote
Ernesto Fernández	Raúl Suárez
Armando Mestre	Gabriel Gil
Miguel Cabañas	Luis Arco
Eduardo Reyes	Guillén Zelaya
Miguel Saavadra	Calixto Garcia

Pedro Sotto

Arsenio Garcia

Israel Cabrera

Carlos Bermúdez

Antonio Dario López

Oscar Rodriguez

Camilo Cienfuegos

Gilberto Garcia

René Reyne

Jaime Costa

Norberto Godoy

Enrique Cámara

Raúl Diaz

Armando Rodriguez

Calixto Morales

Reinaldo Benitez

René Rodriguez

José Morán

Jesús Gómez

Francisco Chicola

Universo Sánchez

Efigenio Ameijeiras

Ramiro Valdés

David Royo

Arnaldo Pérez

Ciro Redondo

Rolando Santana

Ramón Mejias

LES 8 SURVIVANTS

Raúl Castro Ruz, Esteban Sotolongo, Emilio Arbentosa, Arsenio Garcia, Manuel Etchevaria, Carlos Bermudez, Gilberto Garcia, Ramiro Valdes.

Chapitre XI

MÉDECIN À BORD

En l'absence de chefs d'inculpation sérieux, et grâce aux interventions de ceux qui le soutiennent, Fidel Castro est libéré le 24 juillet 1956 et obtient le renouvellement de ses papiers. Comme Calixto Garcia, dont le permis de séjour est également périmé, Ernesto Guevara reste, lui, derrière les barreaux.

Avant de quitter les lieux, Fidel discute avec le Che, qui le pousse à partir sans lui pour Cuba.

– *Che, nous t'attendrons, et je vais m'employer à te faire libérer le plus vite possible*, lui répond Fidel, qui passe sa première soirée de liberté au domicile des Guevara avec le Dr Faustino Peréz, qui sera l'un des rescapés de l'expédition.

De la prison à la séparation

Ernesto est sous les verrous depuis plus d'un mois. Il tue le temps en écrivant des lettres qu'il fait passer clandestinement aux siens. En réponse à un envoi de son père, il révèle à ses parents son projet, et les raisons profondes de son adhésion à la cause cubaine :

« Voici quelque temps déjà, un jeune leader cubain m'a invité à intégrer son mouvement, mouvement de libération armée de son pays, et bien sûr j'ai accepté. Mon avenir est donc lié à la Révolution cubaine. Ou je triomphe avec elle ou je meurs avec elle. Dans l'immédiat, ou je sors de cette prison ou j'y reste. Hilda retournera au Pérou, où un nouveau gouvernement accorde l'amnistie politique. Pour différentes raisons, je diminuerai ma correspondance. Comme de plus la police mexicaine a l'agréable habitude de séquestrer le courrier, n'écrivez que des choses banales. (…) Considérez ces lignes comme de despedida, pas très grandiloquentes, mais sincères. Dans ma vie, j'ai passé mon

temps à chercher ma vérité dans les faux pas, et là, en chemin et avec une fille qui me perpétue, j'ai bouclé la boucle. À partir de maintenant ne considérez pas ma mort comme une frustration. Comme le dit le poète turc communiste Nazim Hikmet (emprisonné de 1938 à 1950) : "J'emmènerai seulement à la tombe le chagrin d'un chant non terminé." Je vous embrasse tous. »

Hilda et sa fille ont droit à deux visites par semaine. Hildita juchée sur les épaules de son père, ils font le tour de la cour intérieure. Un panneau de basket lui permet d'entretenir ses réflexes. Quelles que soient ses pensées pour sa femme et leur bébé, il ne songe qu'au grand départ. Il s'imagine voguant vers Cuba…

Fidel trouve finalement un biais : il obtient pour le Che et pour Calixto le droit d'asile au Salvador. Moyennant une somme rondelette, il a acheté les faveurs d'un bureaucrate véreux. Après quoi Alberto Bayo devra les conduire au Guatemala, où ils se feront oublier. En réalité, une fois sorti de prison – une semaine après Fidel, le 31 juillet –, Ernesto restera caché au Mexique. Il a le temps, avant de partir, de fêter, le 15 août, les six mois d'Hildita.

Deux semaines plus tard, un dénommé Aldama se présente au domicile des Guevara. Il remet à Hilda l'adresse d'un hôtel de Cuautla où *el señor* Gonzales l'attend. Prénom : Ernesto… Elle file là-bas avec sa fille à la première occasion, puis elles se rendront à plusieurs reprises dans la célèbre station balnéaire d'Acapulco, où cohabitent des Nord-Américains aux poches remplies de dollars et des Mexicains qui, eux, en sont totalement dépourvus. C'est là, dans sa chambre d'hôtel, qu'Ernesto se séparera de ses deux Hilda. Non sans avoir improvisé un poème en prose à son « petit Mao » :

« J'ai arpenté les chemins d'Amérique. Chez les Mayas, au Guatemala, pour découvrir une Révolution. Là, j'ai croisé la route d'une camarade qui est devenue mon guide. Ensemble, nous avons vécu avec l'idée de défendre ce petit pays contre les Yankees. Maintenant l'heure est venue pour moi de combattre, cette fois dans un autre petit pays, un morceau de notre Continent, pour en déloger l'exploitation et la misère. Avec la volonté de construire un monde meilleur dans lequel tu vivras. »

À l'adresse de sa femme, qui pleure des larmes de bonheur et de tristesse, il ajoute :

– Il n'y a pas à pleurer, il faut penser à ce qui doit être fait. Il est possible que je meure. Mais seul importe le Triomphe de la Révolution.

Le Che écrit à sa mère : « La maladie dont je souffre qui a pris possession de

moi, va, me semble-t-il, en s’exacerbant avec le temps, ne lâchera prise que dans la tombe », préparant ainsi Célia à sa fin éminemment probable à court ou moyen terme.

Hilda regagnera le Pérou avec sa fille et y créera un comité de soutien au M. 26-7. Tout comme Célia s’emploiera à le faire, en Argentine et aussi en Uruguay. À Cuba où elle se rendra en janvier 1959, juste après le Triomphe, elle découvrira que le Che est remarié. Dur pour elle… Mais la Révolution et le bonheur de leur enfant priment. Ils divorceront le 22 mai 1959 et resteront bons amis. Elle mourra le 11 février 1974 des suites d’un cancer, après s’être remariée avec le peintre cubain Miguel Nin Chacon.

Le temps de l’action

Le large coup de filet de la police mexicaine a fortement ébranlé le M. 26-7. D’évidence, Batista sait que le chef de la rébellion Fidel Castro Ruz prépare un coup de force. Du côté cubain, on s’emploie à refouler toute tentative d’approche des côtes. En plus de l’abandon forcé du ranch Santa-Rosa, les rebelles se sont fait confisquer un stock d’armes.

L’heure n’est plus à la préparation, mais à l’action. Fidel vient d’acquérir un yacht, qui n’est pas de première jeunesse mais auquel il ne sera demandé après tout qu’un unique effort. Son nom : le *Granma,* de l’anglais *grandmother.* De couleur blanche et aussi avec une partie vert clair, il a été acheté à un Nord-Américain, Robert B. Erickson, qui en plus du bateau se sépare d’une petite propriété sur les bords du río Tuxpan, où se fera l’embarquement. C’est un yacht de bois construit en 1943. Il mesure 13,25 m de long sur 4,79 m de large et il est propulsé par deux moteurs diesel Gray General type 6 m 4, de six cylindres.

Les quatre réservoirs contiennent huit mille litres de carburant. Consommation : vingt litres à l’heure. « Il est fait pour transporter vingt-cinq personnes », a précisé le vendeur. Le dénommé Chuchu Reyes, le seul des fidélistes à avoir quelques connaissances en mécanique maritime, est chargé d’aménager le *Granma* afin qu’il accueille quatre-vingts individus environ – soit trois fois plus que la charge prévue.

Les rebelles sont pour l’heure disséminés aux quatre coins du Mexique. Trente-huit sont basés dans le nord-est du pays, près du village d’Abasolo. Le 21 novembre, la disparition de deux d’entre eux fait accélérer le processus de départ, par crainte d’une délation. À Mexico, un traître a déjà été jugé et exécuté.

Par bus, voitures, bateau, venus de Mexico, Vera Cruz, Jalapa ou Victoria, les

castristes rallient le point d’embarquement. À l’arrivée ils sont quatre-vingt-cinq, trois de trop par rapport aux capacités extrêmes du bateau. Il faut trancher : priorité aux moins volumineux. Pesant soixante-dix kilos pour un mètre soixante-treize, Ernesto n’a aucune crainte à avoir. Par une fin d’après-midi pluvieuse, les membres de l’expédition commencent à charger le *Granma*. Dans l’ordre : armes, carburant, aliments et eau. Fidel, enveloppé d’une cape noire, ordonne enfin de monter à bord. Les hommes sont serrés à étouffer. Parmi eux figurent vingt rescapés de l’attaque de la Moncada et quatre non-Cubains : l’Italien Gino Donne, le Mexicain Guillen, le pilote dominicain Ramon Mejías et l’Argentin Ernesto Guevara. Ce dernier en qualité de médecin, mais avec le grade de lieutenant.

En janvier 2006, à La Havane, l’auteur de cette biographie rencontre, grâce à l’intervention d’Alberto Granado, l’un des « 82 du *Granma* », un demi-siècle après le débarquement du yacht qui a permis de tout déclencher…

J’attends impatiemment chez El Petiso, un vieillard fourbu, plus ou moins cacochyme et je suis confronté à un homme resplendissant de santé paraissant la soixantaine. Ma première pensée se traduit par : – *J’attendais ton père !…* Le sémillant bipède rétorquant : – *Arsenio Garcia, c’est bien moi…* Je suis face à un général retraité de 75 ans, à la mémoire parfaite, au regard comme l’ont souvent les Cubains, franc et pénétrant. Nous nous installons sur la terrasse des Granado et j’écoute…

– *Avec le recul, cette aventure qui a déclenché la Grande Aventure peut paraître invraisemblable. J’étais très impliqué dès le début de la présence des Cubains à Mexico puisque j’ai amené à Fidel dix mille dollars récupérés dans l’île par le Mouvement du 26-7. Je n’avais jamais vu autant d’argent ! Je l’ai passé dans des paquets-cadeaux que j’ai portés chez Maria-Antonia. Je les ai remis à Fidel de la main à la main. Époque où le prénommé Miguel, un Espagnol qui avait fui l’Espagne de Franco, tenait une bodega et nous faisait crédit. Le Che, je l’ai connu début mai 1956. Il était dans mon groupe, il y avait six* groupitos *séparés dans des petites maisons du centre-ville. Avec l’interdiction de se visiter.* El médico argentino, *on disait même* péruviano, *venait du Guatemala. Je revois, comme si c’était aujourd’ hui, le Che tirer sur son premier cigare. On le sait, il était asthmatique et fumer était évidemment contreindiqué pour lui. J’avais, dans l’espace réduit que nous partagions, une boîte de cigares que j’avais amenés de La Havane pour Jesús Montané, qui sera l’un des chefs de l’expédition. Il n’était donc pas question que l’on y touche. Mais le Che a tellement insisté que je lui ai dit qu’il prenne ses responsabilités et qu’il explique lui-même à Montané le vide dans la boîte… Dans l’air confiné du réduit que nous partagions – on n’avait même pas le droit de respirer par la fenêtre –, il a*

failli crever en avalant la fumée, vu qu'il n'avait rien dans le ventre, du pur venin !… Il a d'abord changé de couleur puis vomi et a juré « de ne plus toucher à cette saloperie… » Jusqu' à la Sierra Maestra où il est devenu un vrai fumeur de cigares… Pour ma part, j'avais accepté de tester son maté, *j'ai trouvé ça redoutable, horriblement amer…*

Arsenio en rit encore avant de libérer une nouvelle anecdote :

– Nous avions établi un tour pour faire la cuisine mais le Che était tellement nul pour faire cuire quoi que ce soit que j'ai assumé la besogne à sa place…

Puis, il rentre dans le dur de l'histoire.

–Le 25 novembre 1956, à 1 h 30 du matin, par une nuit noire et sous une pluie battante, le Granma, *toutes lumières éteintes, quitte le port de Tuxpan et glisse vers l'embouchure. Camilo Cienfuegos est le dernier embarqué. Il y a six couchettes… peu pour 82 ! La majorité d'entre nous n'a jamais navigué. Nous portons la tenue vert olive que nous garderons dans les combats de la Sierra Maestra. Une fois au large, nous avons entonné l' hymne de notre pays et le chant révolutionnaire du « Mouvement 26 juillet 53 ».*

À 1 h 30 du matin, le 25 novembre 1956, le *Granma* fait ronfler ses moteurs. Les quatre-vingt-deux illuminés qui l'ont investi se regardent gravement. Toutes lumières éteintes, le yacht descend le fleuve vers son embouchure. Tel un vaisseau fantôme, il passe devant les bâtiments des autorités portuaires. La nuit noire et la pluie sont ses alliées. Bientôt ses occupants seront « libres ou martyrs », selon la phrase de Fidel reprise par la presse gouvernementale cubaine.

Le *Granma* repéré

Dans l'île de Cuba, le Mouvement du 26 juillet a organisé l'appui logistique du débarquement sur plusieurs points de la côte sud-ouest : Manzanillo, Campechuela, Media Luna, Niquero et Pilon. Un dispositif d'accueil a été mis en place par des paysans acquis à la cause. Frank Païs, jeune chef national de l'action du M. 26-7, a confié l'organisation de la réception à Célia Sanchez Manduley, grande figure du Mouvement. Pour sa part, l'armée de Batista ne reste pas inactive : elle communique à ses gardes-côtes une liste de bateaux de plaisance à surveiller. Parmi les noms cités : le *Magdalena*, le *Corinthya* et le *Granma*. Déjà les avions C-47 et B-25 se relayent le long des côtes : toute embarcation suspecte doit être signalée. La vigilance sur la partie orientale est renforcée par l'envoi de troupes terrestres dans cette zone de l'île. Le 24

novembre, alors que les membres de l'expédition se regroupent à Tuxpan, le général Pedro Rodriguez Avila dépêche une compagnie d'artillerie du département militaire de la Cabaña à La Havane, dans la région de l'île qui est désormais sous haute protection.

Dans le brouillard qui enveloppe le *Granma,* Ernesto Guevara porte soudain les mains à son front : il a oublié ses médicaments anti-allergiques. L'inhalateur et la Ventoline sont restés à quai, dans les caisses jugées non prioritaires. Sans le produit Intal, il sait qu'il va au-devant de moments pénibles.

Le faisceau lumineux du phare de la Marine mexicaine s'est estompé. Le bâtiment atteint son rythme de croisière. En pénétrant dans le golfe du Mexique, des vents contrarient la bonne marche du *Granma.* Il avance à 7,2 nœuds au lieu des 10 prévus. Aussi, le lendemain ne sera-t-il guère qu'à la hauteur du phare Triangulaire, un îlot situé près de la presqu'île du Yucatan. La mer, excessivement agitée, ballotte l'embarcation, mettant le moral – et l'estomac – de ses passagers à marée basse. Le 29 novembre au matin, deux barques de pêche mexicaines croisent le yacht. Les fusils anti-tanks sont déjà prêts, mais les pêcheurs se désintéressent de ce bateau qui doit appartenir à quelque riche Américain. Aux aguets, les 82 poursuivent leur route.

– Après avoir traversé la turbulente mer du Yucatan où il faisait un froid de pingouins et écopé depuis le deuxième jour, car la flotte rentrait à bord, nous avons d'abord laissé les côtes cubaines au loin, à quelque 140 km pour éviter la Marine et l'aviation de Batista, précise Arsenio Garcia.

Au bout de cinq jours de navigation, le stock de provisions est quasiment épuisé. Des deux mille cinq cents oranges, quarantehuit boîtes de lait concentré, six jambons, deux caisses d'œufs, cent tablettes de chocolat et dix livres de pain, il ne reste presque plus rien. Les vêtements, salis par les haut-le-cœur provoqués par le mal de mer, sont lavés à l'eau salée. Dans l'immensité grise, une guitare tente de stimuler le moral des troupes en jouant le célèbre *Guantanamera, guajira guantanamera* ; mais le cœur n'y est pas. Une crise d'asthme s'empare bientôt d'Ernesto qui, dans un lieu aussi exigu, ne peut la dissimuler. Par chance, il n'est pas le seul médecin à bord.

Sitôt dépassées les îles du Grand Cayman et du Little Cayman, le *Granma* redresse la barre et cingle vers Cuba. Il est temps que les côtes apparaissent : plus d'eau potable, plus de gas-oil, pas un gramme de nourriture… et le phare de Cayo Cruz qui n'apparaît toujours pas ! À force de monter et descendre sur le toit de la cabine, la vigie Roberto Roque glisse et tombe à l'eau. Son miraculeux repêchage survient quelques minutes avant que la côte cubaine, enfin, ne se profile à l'horizon.

Le 2 décembre à l'aube, le *Granma* échoue dans les marécages de Belic, sur

la plage de Las Coloradas, proche d'un point connu sous le nom d'El Purgatorio. Sombre présage. Ils sont certes dans le golfe de Guacanayabo, mais très au sud de Niquero, dans un endroit où leurs alliés ne les attendent pas. De surcroît, le bâtiment est enlisé dans un banc de vase ; ils doivent abandonner l'armement lourd. Dans le jour naissant, les fidélistes s'enfoncent, armes et baluchons au-dessus de la tête, dans une mangrove (forêt de palétuviers), où ils ont toutes les peines du monde à se tenir debout. C'est un enfer de moustiques, de lianes pourries et de feuilles coupantes. Quand, enfin, la terre devient ferme, huit hommes manquent à l'appel, égarés dans ce magma.

« Livres en commande épuisés. Signé : les éditions Divulgation. » Ce télégramme de Castro, envoyé à Arturo Duque de Estrada pour Frank Païs à Santiago, capitale de l'Oriente, juste avant le départ, laissait prévoir que le *Granma* allait accoster dans les cinq jours. En fait, par la faute des intempéries, de l'excédent de charge et du manque d'expérience de l'équipage, le cauchemar a duré sept jours et six heures. Lassés d'attendre et ne voulant pas attirer l'attention, les Cubains du Mouvement se sont repliés sur leur base, et il n'y avait plus personne pour attendre les fidélistes, surtout dans le coin pourri où ils ont eu la malchance d'accoster.

« Ce n'était pas un débarquement, c'était un naufrage », dira le Che.

L'armée régulière ne perd pas son temps. La carcasse du *Granma* a été découverte par un pêcheur, qui s'est empressé d'alerter les autorités. Des Piper pointent déjà leurs mitrailleuses. Heureusement les guérilleros sont loin, mais ils n'en sont pas moins repérés. Le bruit commence à circuler dans l'île que plus de deux cents hommes en armes ont débarqué, commandés par Fidel Castro.

Les premiers contacts avec les *campesinos* [1] sont efficaces. L'un d'eux, Peréz Rosabal, conduit les fidélistes dans sa *finca* et leur offre de quoi se restaurer. Ils sont soixante-quatorze : Juan Manuel Marquez et sept compagnons manquent toujours à l'appel. Alors qu'ils se sustentent, ils entendent des déflagrations venant du garde-côte et des avions de la FAC qui tirent au-dessus de la mangrove de Las Coloradas. La colonne se met aussitôt en branle, direction la Sierra Maestra, dans l'arrière-pays. Vers minuit, elle atteint El Ranchon. Le *campesino* a été un guide précieux ; il quitte ses nouveaux compagnons après leur avoir indiqué le chemin à suivre.

---

1. Les paysans.

Chapitre XII

ALEGRÍA DEL PIO, LE CHOIX

Bien que le quartier général de Frank Païs ait été alerté par un paysan, les envahisseurs sont toujours livrés à eux-mêmes. Ils passent la nuit du 3 au 4 décembre au sommet d'une colline, la Trocha. Pas question de dormir.

Avançant à tâtons, les fidélistes se laissent guider par un certain Tato Vega. Quand il disparaît, personne ne soupçonne qu'il aurait pu informer l'ennemi. Le mardi 4, les futurs *Barbudos* font route vers l'est, jusqu'à Agua Fina, où un commerçant leur offre des boîtes de saucisses. Avec les montagnes de la Sierra Maestra pour horizon, Fidel choisit la marche de nuit. Ils franchissent les *guardarrayas* [1] de l'exploitation Pilon, et se restaurent de morceaux de canne à sucre dans les propriétés du plus riche propriétaire de Cuba, Julio Lobo.

Les médicaments ou les munitions

Le 5 décembre à l'aube, la colonne exténuée s'arrête près d'une cannaie appelée Alegría del Pio, dans le *municipio* de Niquero, sur les contreforts de Cabo-Cruz. Les hommes se reposent dans un calme trompeur : le paysan Tato Vega est allé informer les soldats de Batista de leur position. Un complice, Laureano Noa-Yang, également acquis à l'armée, le relaie. Les fidélistes ne prêtent pas une attention particulière au passage répété de petits avions. Ils mangent tranquillement leurs galettes de maïs lorsqu'ils sont intrigués par le bruit d'un fusil qu'on arme. C'est l'attaque.

Il est 16 h 45 et les mitrailleuses du capitaine Juan Moreno Bravo, chef de la 3e compagnie du 1er bataillon d'artillerie de la côte, commencent à cracher leurs balles. Tirés comme des lapins, les rebelles se précipitent dans les champs de cannes à sucre. Ernesto Guevara reçoit le double baptême du feu et du sang. Il

raconte dans son journal :

– Les petits avions tournaient au-dessus de nos têtes. Certains d'entre nous s'étaient éloignés pour couper la canne. Pour ma part, je discutais avec Jesús Montané, assis contre un tronc d'arbre, lorsqu'un ouragan de balles s'est déclenché. Mon fusil n'était pas des meilleurs. Je l'avais voulu ainsi : ayant essuyé une forte attaque d'asthme durant la traversée, je me sentais diminué physiquement, et c'est pourquoi j'avais pensé que les bonnes armes devaient aller à des hommes en pleine possession de leurs moyens.

Fidel tente en vain de nous regrouper dans le champ de cannes. À côté de moi un compagnon déguerpit, abandonnant deux caisses : une de balles et une de médicaments. Je les lui désigne en hurlant. Il me répond que ce n'est pas le moment de s'en occuper. Incapable de porter les deux, je me trouve en face d'un dilemme : les médicaments ou les munitions ? Qui suis-je ? Un médecin ou un révolutionnaire ? Je choisis la caisse des munitions.

Une rafale me cueille alors que je cours ainsi chargé. Je sens un violent coup à la poitrine et une brûlure au cou. Près de moi un compagnon, Arbentosa, perd son sang par la bouche et le nez. Il me crie quelque chose comme : Me mataron ! « Ils m'ont tué ! »… À cet instant, j'ai songé à la meilleure façon de mourir. Un vieux conte de Jack London m'est revenu. La scène se passe en Alaska, où le héros, se sachant condamné à être gelé, s'apprête à finir dignement sa vie, appuyé contre un arbre… Tout d'un coup une voix lance : « Nous sommes perdus, il faut se rendre. » Et c'est Camilo Cienfuegos qui a cette réponse magnifique : « Aqui no se rinde nadie, carajo ! »

« Ici personne ne se rend » : des mots qui se gravent en lettres de feu dans la mémoire du Che. Pour lui, Cienfuegos sera à jamais le « seigneur de l'avant-garde ».

Le capitaine Juan Almeida Bosque tire le blessé de ce mauvais pas, en le stimulant de la voix et du geste. Les scènes de panique qui suivent, nul ne peut mieux les raconter que Guevara lui-même :

– Les militaires continuaient à tirer sur les nôtres, cachés derrière les maigres cannes à sucre comme s'il s'agissait de troncs d'arbres ; des blessés appelaient à l'aide ; c'était une vraie cacophonie. D'autres encore, terrorisés, demandaient absurdement le silence avec un doigt figé sur la bouche, au milieu du fracas de la mitraille. Puis, presque aussitôt, l' horrible constatation : « Ils ont mis le feu au champ ! »

Derrière le chef de file Almeida, ils sont sept à ramper, dont Guevara, plus mort que vif. Son sang coule, il lutte pour ne pas perdre connaissance. L'équipage du *Granma* a volé en éclats. Les dégâts sont lourds. La Révolution

paye chèrement le fait d'avoir posé le pied sur le sol qu'elle entend libérer. Trois hommes ont été tués au début de l'assaut. Les rescapés forment quatorze groupuscules. Six d'entre eux, isolés, se cherchent en évitant l'ennemi.

Le bilan s'avère désastreux : vingt et un fidélistes tués et vingt et un prisonniers dont les blessés. Le second de Fidel, Juan Manuel Marquez, a été capturé et exécuté. Jesús Montané, prisonnier lui aussi, est incarcéré à La Havane, avec vingt compagnons.

Arsenio Garcia précisant : – *Des « quatre-vingt-deux » du départ, on en dénombrera trente seulement à la fin des combats de la Sierra Maestra. Quand on récupérera les prisonniers après le Triomphe de la Révolution, nous serons cinquante et un. Avec ceux qui avaient réussi à fuir le pays, comme Pablo Diaz et qui sont revenus. De ces cinquante et un, nous restons à dix-sept au jour où je vous parle* (janvier 2006 – huit aujourd'hui).

Au moment où cette biographie est mise sous presse, ils ne sont plus que huit survivants : Raúl Castro Ruz, Ramiro Valdès, Manuel Echevarria, Carlos Bermudez, Esteban Sotolongo, Emilio Arbentosa, Gilberto Garcia et Arsenio Garcia.

À Cuba, les survivants du *Granma* vivent la fin de leur temps terrestre dans le respect absolu de leurs compatriotes dont beaucoup les considèrent comme des saints païens, mémoire vivante de la *Revolucion.* Avant de quitter notre terre, ce formidable personnage qu'était le photographe Raúl Corral, dit Corrales, membre fondateur en 1961 du département photographique de l'Union des écrivains et artistes cubains, nous a fait une révélation dans sa maison de Cojimar… C'est à lui que Celia Sanchez proposa de prendre des clichés de documents particuliers. Il a, en effet, été demandé aux « cinquante et un » rescapés de raconter leur parcours d'après-débarquement du *Granma.* Les informations ont, ainsi, été recroisées. Si deux explications n'étaient pas en phase, les fidélistes en question se devaient d'apporter des précisions. L'un reconnaissant obligatoirement s'être trompé. Comme ses compagnons de campagne, Fidel y est allé de ses pages d'histoire. Ce sont ces déclarations qui permettent d'écrire la vraie histoire de la Révolution cubaine que Corralès, qui, en 1959, travailla avec le Che (en tant que directeur de photographie de l'Inra, Institut national de réforme agraire), fut l'un des très rares à visualiser. Sans surtout dire quoi que ce soit à quiconque.

Mais revenons sur le champ de bataille.

Après une nuit où les rescapés ont erré à la belle étoile, le Che constate qu'il est moins atteint qu'il ne l'avait craint. Son ami Nico López est moins chanceux. Il a été victime de la trahison d'un paysan, Manolo Capitán, qui l'a conduit dans une baraque avec trois autres *Barbudos*. Dès qu'ils en ressortent, les soldats

ouvrent le feu. Smith et Cabanas tombent, blessés ; Royos plonge en contrebas du chemin ; quant à Nico López – qui a été le premier dans le groupe à appeler Ernesto « Che » – il essaye de réintégrer le *bohío* et est fait prisonnier. Avant d'être exécuté quelques heures plus tard. En ces premières semaines sur le sol cubain, les fidélistes, présentés comme des monstres sanguinaires, sans foi ni loi, seront dénoncés, de loin en loin, par les paysans. Mais le temps travaillera pour eux…

Un peu plus tard, en Argentine, la famille Guevara recevra une enveloppe affranchie à Manzanillo, à Cuba, abritant une feuille signée Tété, le premier surnom d'Ernesto. Avec quelques mots seulement :

Chers Vieux.
Tout va pour le mieux. J'en ai perdu deux, il m'en reste cinq.

Il fait allusion à la légende du chat à sept vies. Manière voilée, bien dans sa manière, de leur faire comprendre qu'il vient de frôler le pire.

La Sierra Maestra, théâtre de la Révolution

La rumeur du désastre a couru les monts et les vallons d'Oriente, dans cette province de Bayamo, située à quelque huit cents kilomètres de La Havane – là où la Sierra Maestra sera bientôt la scène du grand théâtre de la Révolution.

La Sierra Maestra est un massif de cent trente kilomètres de long et d'à peine cinquante de large. Elle se divise en deux : à l'ouest la Sierra Turquino, à l'est la Sierra Gran Piedra. À près de deux mille mètres, la tête cachée dans les nuages, le pic Turquino domine un paysage grandiose et inquiétant. En contrebas se devine une fosse abyssale, domaine des requins. Crabes et tortues peuplent les marécages. Des chemins muletiers serpentent dans la terre battue, hérissée de « crocs de chiens » – nom donné aux cailloux qui mordent les pieds. Sur les pentes, des palmiers, des cocotiers, des cactus, des manguiers. Des chèvres, quelques cochons, peu de vaches.

Ici, la civilisation n'est qu'une vague promesse. Pas la moindre école ni le moindre dispensaire dans cette région, déjà théâtre de combats historiques entre les patriotes cubains et l'armée espagnole. En février 1874, à San Lorenzo, Carlos Manuel de Cespedes a lancé la phrase restée célèbre : « Nous ne sommes plus que douze, c'est encore suffisant pour réaliser l'indépendance de Cuba. » Chef de l'insurrection qui déclencha la « guerre de Dix Ans », Cespedes est

considéré par beaucoup de Cubains comme le père de la patrie, et la Sierra Maestra comme le berceau de la Révolution.

Le 23 décembre 1956 au soir, Fidel Castro marchera ici sur les sentiers de l'Histoire. Ce ne seront pas onze hommes qu'il aura à ses côtés, mais dix-neuf – les seuls à être alors regroupés – vingt pyromanes de l'âme, prêts à mettre le feu dans l'esprit des paysans. Avec, en face d'eux, une armée moderne de quarante mille soldats.

En attendant, nul ne sait où se trouve Fidel. Che Guevara, provisoirement séparé de son chef et ami, taille dans la Sierra Maestra le chemin ardu de son destin, en compagnie de Juan Almeida, Ramiro Valdes, Rafael Chaco, Reynaldo Benitez, Camilo Cienfuegos, Francisco Gonzales et Pablo Hurtado.

La nourriture est un problème quotidien. Pendant une semaine, la petite troupe n'a presque rien à manger. Ernesto voit, avec étonnement, Camilo Cienfuegos dévorer des crabes tout crus, sur une petite plage où ils se baignent au soir du 7 décembre, soulageant leurs pieds entaillés par les pierres si coupantes qu'elles déchiquettent le cuir des bottes avant de s'en prendre à la peau. Camilo, plein d'humour, blagueur, à l'esprit fin et madré, qui n'est pas sans rappeler au Che son cher Alberto Granado, sera sans doute son meilleur compagnon dans la Sierra Maestra.

Un jour, avec deux autres compagnons partis à la recherche de nourriture, ils se trouvent confrontés à un étrange personnage encore plus barbu qu'eux, un prédicateur, Argelio Rosabal, adventiste du Septième jour. Ramasseur de cannes à sucre en semaine et pasteur le dimanche, ce maigre quinquagénaire, au visage échappé d'un tableau du Greco, a entendu les fidèles parler après la messe du carnage d'Alegna del Pio. Il s'est fait l'avocat des *reconquistadores,* en conseillant à l'assistance d'aider ces hommes, dont il suppose qu'« il y a du bon en eux ». Ou au moins, s'ils craignaient de les recueillir, de le prévenir de leur passage. Apprenant ainsi qu'un petit groupe cherche un refuge, il se rend au-devant d'eux et en prend quatre dans sa cahute, avant de placer les autres chez des collègues adventistes. Ainsi le Che fait-il partie des invités du descendant décharné de Castille. Quand celui-ci se met à prier pour leur âme, Ernesto et ses compagnons ne peuvent faire moins que l'imiter. C'est peut-être l'unique fois de sa vie où le Che met un genou en terre.

Il entend prononcer de plus en plus souvent le nom de la troisième Célia qui tiendra un rôle dans sa vie, après sa mère et sa sœur : Célia Sanchez, dont lui parle Almeida. Fille de docteur, elle vit à Manzanillo, sur le golfe Guacanayabo, près de l'endroit où ils ont abandonné le *Granma*. Politiquement engagée, cette jeune et brune célibataire a rencontré les dirigeants du Parti orthodoxe à La Havane, après le coup d'État de Batista en 1952. Elle a ensuite noué des liens

avec le M. 26-7, et elle prolonge l'action de Frank Païs en œuvrant pour la cause dans l'Oriente. Elle ne tardera pas à devenir l'un des grands personnages de la Révolution, puis le bras droit de Fidel dont elle sera le chef de cabinet, secrétaire du Conseil des ministres et du Conseil d'État. Dans la Sierra, elle a coutume de porter une *mariposa* blanche, la fleur de la Révolution, à l'oreille. À la manière des messagères du siècle précédent, qui utilisaient ces « papillons blancs » pour transporter de minuscules messages codés, piqués dans le calice, et destinés aux combattants de Carlos Manuel de Cespédes.

La nouvelle ne tarde pas à se répandre : Fidel Castro est mort. Le monde entier en est bientôt convaincu. Au point que, à la mi-décembre, le haut commandement de l'armée retire une importante partie de ses unités du secteur de la Sierra Maestra, qu'il croit définitivement purgée. À Buenos Aires, Célia Guevara et les siens sont effondrés. Mais à Cuba, la mère de Fidel et de Raúl refuse d'abdiquer :

– Laissez-moi aller dans les montagnes de Niquero. S'ils sont vraiment morts comme vous le dites, je ramènerai leurs dépouilles.

Plus le temps passe, plus le doute s'instaure. Célia Sanchez, elle, ne doute pas. Fer de lance du Mouvement, elle envoie ses hommes dans la montagne. C'est grâce à l'un d'eux, le *guajiro* [2] Alfredo Gonzalès, que les deux factions commandées respectivement par Castro et Guevara se rejoignent sur le site d'Alto Regino.

Après la joie des retrouvailles, les esprits s'apaisent. Les *Barbudos* se partagent les vêtements qu'on leur a apportés, et mettent au point la nouvelle stratégie de la guérilla. Elle consiste à s'appuyer sur les paysans et à combattre dans les montagnes, là où nul ne pourra les déloger, à l'abri des bombardements de l'aviation. De jour en jour, des membres du Mouvement viennent, en plus des paysans, grossir les effectifs. Surprise : ceux de Manzanillo apportent des armes, denrée rare à l'époque, pour l'essentiel des fusils de chasse…

C'est dans un repli de la montagne, à El Cilantro, en pleine Maestra, que les *Barbudos* passent leur premier réveillon cubain. En guise de festin, quelques rasades de *ron* feront l'affaire : le temps n'est pas à festoyer. Ils bivouaquent sur la rive du río Magdalena, à une cinquantaine de kilomètres du lieu où le *Granma* a échoué. Le soir, Ernesto lit Goethe, et garde sous le coude les œuvres marxistes qui lui ont été apportées à dos d'âne de Manzanillo.

Les chefs, Fidel, Raúl, Almeida, ainsi qu'Ernesto, invité à donner son avis, s'entendent pour attaquer la caserne voisine de La Plata, à l'embouchure du río du même nom, sur la côte sud de la province d'Oriente. Pas une forteresse, certes non ! Mais l'action est à tenter, ne serait-ce que pour regonfler le moral de

la petite troupe, qui compte désormais une quarantaine d'individus.

Pendant ce temps, l'armée cubaine ne chôme pas. On avait d'abord cru tous les insurgés morts, mais, problème, leurs corps n'ont pas été retrouvés. Le général Diaz Tamayo, chef du 1er régiment de la garde rurale, a été chargé de les rechercher, et il est revenu bredouille. Il ne fait aucun doute que tous n'ont pas été éliminés, et la radio s'empresse d'annoncer la nouvelle. Les militaires sont à nouveau prêts à l'attaque, et l'aviation s'est renforcée de six bombardiers B-26 Invader loués aux États-Unis, capables de transporter chacun deux tonnes de bombes à plus de 500 km/h. Ils ne font que stimuler l'ardeur des *Barbudos* :

– *Dans la Sierra, il leur faudra de bonnes jumelles pour nous dénicher*, ironise Camilo.

Un mois après la tragédie d'Alegría del Pio, ce sont donc les *Barbudos* qui ripostent, en attaquant la caserne de la Marine à La Plata. Le 14 janvier 1957, les rebelles franchissent le terrain escarpé séparant leur campement du bord de mer et prennent position. Avant l'assaut contre le modeste poste militaire, l'inventaire de l'armement se résume à neuf fusils avec lunette télescopique, cinq semi-automatiques, cinq de guerre (des vieux modèles), deux mitraillettes Thompson, deux fusils-mitrailleurs et un fusil de calibre 16, soit vingt-quatre pièces.

Au crépuscule du jour dit, un jeune paysan de dix-sept ans, Dariel Alarcon Ramirez, voit avec angoisse des hommes armés envahir son lopin de terre. Dariel vit au lieudit Los Cabezos de La Plata, au bord du río La Plata[3], qui rejoint la mer dans le port du même nom, où se trouve la caserne. Son père adoptif, El Gallego, est mort depuis quatre ans, et l'adolescent s'occupe seul de la fermette. Il ne manque de rien : les cochons sont gras, les poules nombreuses et la *yuca* [4] pousse à profusion. Lorsque les intrus lui demandent de sacrifier un cochon pour eux, il n'ose refuser, croyant avoir affaire à un peloton spécial de l'armée, dont il redoute qu'il saccage tout.

– *Un gros de près de cent kilos, qu'ils ont fait cuire dans une cuve*, se souvient-il. *Je n'y comprenais rien ; je me disais que ces hommes, qui ne portaient pas l'uniforme militaire, devaient tout de même en être, car il me semblait impossible que des gens avec des fusils n'appartiennent pas à l'armée.*

L'un d'eux lui demande s'il a déjà vu un médecin, et Dariel répond que non. Alors l'homme examine ses yeux, et conclut qu'il est en bonne santé.

– *C'était le Che…*

Le 15, les baraquements des soldats sont à portée de regard des fidélistes, juste de l'autre côté du río. Ernesto scrute à la jumelle le va-et-vient de ces hommes, dont certains sont torse nu, sciant du bois ou en transportant. Cibles sur

lesquelles il tirera, tuant peut-être ainsi son premier ennemi. Éliminant un homme dans l'espoir de permettre à beaucoup d'autres de vivre libres. Il y est préparé depuis l'anti-Révolution du Guatemala.

Une barque remplie de soldats assure la relève. Deux cavaliers sont opportunément désarçonnés et faits prisonniers. Leurs indications sur le fonctionnement interne de la petite base militaire s'avèrent précieuses. Elles confirment aux rebelles qu'ils n'ont guère plus d'une vingtaine d'hommes à affronter. Elles leur apprennent également que le dénommé Chicho Osorio, le *mayoral* [5] du señor Laviti, richissisme potentat local, ne va tarder à passer.

Survient bientôt l'énorme Chicho Osorio, saoul à ne plus tenir sur sa mule. Le fidéliste Universo Sanchez le stoppe :

– *Au nom de la garde !*

En ajoutant le mot de passe appris de la bouche d'un des cavaliers :

– *Mosquitos !*

Prenant un air supérieur et indigné, Fidel s'avance et se présente à la baudruche avinée comme étant un colonel de l'armée loyaliste, venu enquêter sur les raisons pour lesquelles les rebelles n'ont pas tous été liquidés. Il en remet sur « ces chiens venus du Mexique ». Chichol'ivrogne affirme que les soldats ont tort de bâfrer comme des goujats au lieu de s'employer totalement à choper « ces fils de pute ». Avant de révéler entre deux hoquets :

– *Regardez-moi ! J'ai tué de mes mains deux de ces fainéants de paysans, et on ne m'a pas fait de misères. Merci, mon général Batista !*

Il continue en se vantant d'avoir plus d'une fois rossé ces *malcriados de campesinos*, alors que ces crétins de gardes ne sont même pas capables d'en faire autant. Fidel fait de la surenchère :

– *Que ferais-tu si tu rencontrais Fidel Castro ?*

En guise de réponse, un geste précis des deux mains, indiquant qu'il les lui couperait. Pendant qu'il divertit ainsi son interlocuteur et ses compagnons, le balourd ne se rend pas compte qu'il signe son arrêt de mort :

– *Regarde ces bottes !* finit par lui dire Fidel. *Elles viennent du Mexique. Ce sont celles que portent ces* cabrones *du bateau…*

Comme il faut éviter toute déflagration à proximité de la caserne, le sort de Chicho sera réglé plus tard. En attendant, il est ficelé comme un énorme boudin. Mot d'ordre : ne pas gaspiller de munitions.

Un butin salvateur

Quatre groupes sont formés. Celui de Camilo encerclera le baraquement au toit en feuilles de palmiers qui jouxte le corps de bâtiment principal. Le groupe de Fidel, Che et Calixto attaquera au centre. Raúl et les siens, soutenus par le groupe d'Almeida, porteront leur offensive sur le flanc gauche. La fusillade éclate à la pleine lune, à 2 h 40, ce 17 janvier. Ses hommes s'étant approchés à une cinquantaine de mètres, Fidel ouvre les hostilités d'une rafale de mitraillette, à l'instant précis où une balle, tirée par Universo Sanchez, expédie Chicho-le-poivrot dans l'autre monde, où il pourra trinquer avec Bacchus en toute quiétude.

L'attaque se heurte à une résistance coriace. Fusil-mitrailleur en mains, un sergent répond par une salve chaque fois que l'ordre lui est intimé de se rendre. Il faut avoir recours aux vieilles grenades brésiliennes. Alors que Crespo et le Che lancent la leur, Raúl propulse un bâton de dynamite qui s'avère n'être qu'un pétard mouillé. Fers de lance de l'offensive, le Che et Crespo jaillissent à découvert, pour incendier un hangar où sont stockés du maïs et des noix de coco. Le brasier impressionne les soldats au point de déclencher leur fuite. Le sergent bat en retraite, c'est gagné.

Butin – oh ! combien nécessaire, après la débandade d'Alegría del Pio : huit fusils Springfield, une mitraillette Thompson et un millier de cartouches. Plus du combustible, des couteaux, des cartouchières, des vêtements et de la nourriture. Perte pour la garde : deux hommes morts, cinq blessés et trois prisonniers. Pas une écorchure côté attaquants. Et même une recrue supplémentaire : un des prisonniers s'enrôle dans la troupe rebelle.

– Notre attitude envers les prisonniers contraste avec celle de l'ennemi, dit le Che. *Ils achèvent nos blessés et abandonnent les leurs. Avec le temps, cette différence deviendra un facteur de réussite pour nous.*

Pour lui, la guérilla ne peut être que propre. On ne tue pas par plaisir. Ce respect porté à l'adversaire s'exprime également après la victoire. L'Argentin commence à enseigner ces notions à ses frères d'armes. Il leur explique aussi que de l'autre côté, parmi les soldats qui soutiennent la cause du dictateur Batista, tous ne sont pas foncièrement mauvais.

Lorsque les *Barbudos* repassent par la *finca* du jeune Dariel, il a appris par radio-bemba, le tam-tam de la Sierra, que la caserne de La Plata a été prise par des envahisseurs débarqués sur la plage de Las Coloradas.

Et, aussi, qu'ils avaient réglé son compte à cette ordure de Chicho Osorio.

– Cette fois, c'est avec autant de plaisir que de fierté que j'ai plumé mes poules, et que je les ai aidés à faire cuire du riz et des haricots noirs. J'avais déjà choisi mon camp.

Son *bohío* ayant été brûlé en représailles par les soldats de Sanchez Mosquera – renseignés, on le verra, par Eutimio Guerra – le jeune homme

s'enrôlera le 25 mars dans la guérilla.

– Ce sont des paysans du coin qui m'ont indiqué où retrouver ceux que les Batistiens appelaient bandoleros, *les bandits.* À *Alto Naranjal, à une dizaine de kilomètres de ma fermette, au-dessus de la mine près de laquelle Fidel installera son quartier général.*

Le Che me posera des questions sur la manière de vivre des paysans. En fait, il parlait peu, lisait énormément et écrivait beaucoup.

Dariel Alarcon Ramirez participera à la prise de l'île, comme responsable de la mitrailleuse lourde de la colonne conduite par Camilo. Sous le nom de guerre de Benigno, il participera à la campagne de Bolivie, dont il sera l'un des six survivants. À son retour à Cuba, via le Chili et… Tahiti grâce à la complicité du général de Gaulle, il deviendra colonel. Puis, de son plein gré, le paysan qu'il est resté renouera avec la terre. Avant de choisir la France pour y débuter son troisième âge et une nouvelle vie qui s'achèvera en mars 2016 dans la région parisienne.

---

1. Passage entre les champs de canne à sucre, permettant aux paysans de circuler.
2. Paysan.
3. *Plata* signifie « argent » ; le nom est dû à des mines qui se trouvent en amont sur le fleuve.
4. Manioc.
5. Contremaître.

Chapitre XIII

LE TOUBIB EST *COJONUDO* !

La jungle humide, en proie à de violentes pluies entre mai et octobre, avec ses gelées blanches en hiver, ses gorges profondes où se nichent les *Barbudos*, favorise les crises d'asthme du Che. Pourtant il apprécie la beauté de la région, et l'histoire des peuplades autochtones l'intéresse. Il découvre ainsi qu'au passage de Christophe Colomb le long des côtes cubaines, en 1492, il existait trois grandes familles d'Indiens : les Guanajuatabeyes, les Taïnos et les Siboneyes. Les Siboneyes, les plus connus, étaient de robustes troglodytes qui sortaient de leurs cavernes pour pêcher et chasser. Les Guanajuatabeyes sont moins connus, leurs traces ont presque disparu. Les Taïnos, de culture plus développée, étaient élancés, bâtis pour la course. Ils combattirent les Caribes, Indiens féroces des îles avoisinantes, et habitaient dans cette partie orientale de l'île où prendra forme la Révolution. Le Che apprend aussi ce que fut la traite des Noirs, qui s'accéléra après l'abolition de l'esclavage des Indiens en 1548. Il s'intéresse à la culture africaine, notamment à celle des Congos, des Yorubas ou des Lucumis, des Carabalis et des Araras.

La confiance des *guajiros*

Pour l'heure, c'est le terrain qui prime. Ayant laissé les prisonniers en liberté, la colonne rebelle se retire le 17 janvier avant l'aube en direction de Palma Mocha, vers l'intérieur de la Sierra Maestra. Le moral de la troupe vert olive est requinqué. Il en faudrait plus que les « crocs de chien », qui de loin en loin leur arrachent un cri de douleur, pour amoindrir leur foi. L'armée batistienne de son côté réagit : de nouvelles troupes sont envoyées dans la région, avec mission expresse d'encercler ces rebelles et de les exterminer.

Les fidélistes décident alors de s'imposer sur un autre terrain que celui du

seul combat : gagner la confiance des *guajiros* qui vivent dans la Sierra Maestra. S'ils parviennent à les embarquer dans la Révolution, ce sera un pas important de fait vers la victoire. Dans cette entreprise, toute de spontanéité, de sincérité et aussi de richesse intellectuelle, le Che excelle. De par sa profession de médecin, il soigne les enfants, et attire la sympathie. Dans une baraque en torchis, où survit une famille de sept personnes, le guérillero prend une petite fille de deux ans dans les bras, la lève au plafond sous le regard ahuri des siens. Des docteurs, on n'en avait encore jamais vu dans la Sierra Maestra. On sait qu'ils existent, qu'ils vivent dans les villes et que ça coûte très cher d'aller les voir. Celui-ci, avec son sourire et son drôle d'accent, ne demande rien.

Ernesto se met à la portée de ces gens simples. Ses voyages lui ont donné cette sagesse que le *guajiro* possède. Le Che ne fait pas de récupération politique, il parle au cœur des gens. Il est assurément le meilleur ambassadeur du M. 26-7. Déjà radio bemba l'annonce : il y a parmi les rebelles un docteur à la peau blanche, on l'appelle El Che…

Si, dans cette partie orientale de Cuba-la-soumise, les paysans se sentent de plus en plus concernés par la guérilla, à La Havane ce n'est pas vraiment l'inquiétude. La Sierra Maestra est si loin, huit cents kilomètres ! Pourtant l'attaque de la caserne de La Plata fait désordre dans l'armée. « On en cause » chez les militaires. Si rien ne transparaît dans les journaux bien pensants de La Havane, comme *El Diario de La Marina,* Batista ne peut éviter une conférence de presse avec les journalistes étrangers. Ne serait-ce que pour expliquer la location ou l'achat de bombardiers aux États-Unis. Il n'est pas au bout de ses peines.

Le bord de l'eau leur ayant réussi à La Plata, Fidel et ses chefs décident d'attaquer un autre camp à *l'arroyo del Infierno,* le ruisseau de l'enfer. Le Che fait désormais définitivement partie des chefs. L'histoire des caisses de médicaments et de munitions a tellement impressionné Almeida qu'il l'a racontée à Fidel. Réaction de Castro :

– Le toubib est cojonudo*, c'est un vrai guerrier !*

Fidel décide de battre le fer tant qu'il est chaud, de ne pas laisser retomber l'effet déclenché par la première attaque. On les croyait tous morts, ils sont bien vivants, et la guérilla va le prouver. Dès le 19 janvier 1957, sept groupuscules se préparent à donner l'assaut à un ensemble de *bohío* où est logée la garnison, au bord de l'*arroyo,* qui se jette dans le río Palma Mocha. Fidel et le Che repèrent les lieux.

De retour au camp de base, le Che frôle la catastrophe : « J'avais gardé comme trophée de la prise de La Plata le casque rond d'un caporal, que je portais non sans fierté. Le problème est qu'à l'approche de notre camp, les sentinelles

aperçurent un porteur de casque suivi d'ombres. Heureusement, le compagnon qui me vit le premier nettoyait son arme. Par contre Camilo, lui, pouvait tirer – et au moment où il appuya sur la gâchette, quelle ne fut pas sa surprise en me reconnaissant ainsi affublé ! La première balle me siffla aux oreilles, et heureusement le fusil-mitrailleur eut la bonne idée de s'enrayer… » Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre, puis, balançant le casque dans un trou, le Che opte pour une casquette à visière.

Avant de s'endormir il note sur son cahier : « Ce fait révèle le degré de tension qui est le nôtre. Nous attendons le combat comme une délivrance. Ce sont des moments où les nerfs les plus solides ne peuvent empêcher les genoux de trembler. À la vérité, nous n'avons pas le goût morbide du combat. Nous le faisons parce que c'est nécessaire. »

Le matin du 22 janvier, ceux que l'on appellera bientôt les *Barbudos* entendent des tirs isolés du côté de Palma Mocha. La journée commence sans petit-déjeuner ; il ne saurait être question d'allumer du feu avec des soldats dans les parages. Avec le *guajiro* Crespo, le Che vient pourtant de découvrir un nid-de-poule, mais les œufs frits seront pour plus tard. Dans l'après-midi, les sept groupuscules sont en place. Les jumelles détectent un soldat qui sort d'un *bohío* pour faire la sieste contre un arbre ; un tir de Fidel l'endort à jamais. Deux autres soldats tombent sous le feu nourri des rebelles. Le Che en blesse un, dont il n'a vu que les pieds, sa seconde balle lui fracasse la poitrine, l'homme tombe en avant, la baïonnette de son fusil plantée en terre. Le Che constate que la balle lui a éclaté le cœur et qu'il n'a donc pas souffert. « Déjà il présentait les premiers symptômes de rigidité », note-t-il dans son journal.

Le combat terminé – « et il fut d'une grande férocité » – c'est le repli, chacun pour soi. Une désorganisation qui déplaît à Ernestole-méthodique, et dont il se souviendra lors des prochains combats.

L'ennemi a perdu quatre hommes. Parmi les maigres prises de guerre, il y a le fusil Garand du chef de poste, qui revient au Che. Les rebelles s'en retournent, en choisissant de contourner la montagne surplombant le ruisseau de l'enfer. Heureuse initiative : une colonne de l'armée chemine le long du flanc par lequel ils sont arrivés. Toujours la même vingtaine d'hommes de base du côté des fidélistes, et une centaine de l'autre : l'affrontement direct serait par trop disproportionné. Les *Barbudos* ne tarderont pas à apprendre, de la bouche d'un paysan, que le chef du bataillon chargé de les anéantir n'est autre que Sanchez Mosquera. Un horrible personnage, qui brûle ses victimes après les avoir arrosées d'essence, mais dont le courage et la ténacité sont à la hauteur de la férocité.

Pour l'heure, le moral est élevé chez les rebelles. Après la catastrophe

d'Alegría del Pio et la prise d'une caserne, ils viennent de priver la colonne ennemie de son avant-garde. Le Che participe de plus en plus aux conversations concernant la tactique à employer pour mener les combats, ainsi que sur la façon de se replier. Il est désormais considéré comme un authentique chef de guérilla. En plus de se révéler stratège avisé, combattant de sang-froid, efficace et clairvoyant, il est aussi capable de soigner les malades et les blessés, et, à l'occasion, de les opérer.

Depuis le très rude coup subi à Alegría del Pio, en partie par la trahison d'un paysan, les fidélistes se méfient. Pourtant, lorsque le 29 au matin le guide Eutimio Guerra demande la permission de quitter le camp pour se rendre au chevet de sa mère malade, Fidel accepte, et lui donne même quelques pièces de monnaie pour le voyage. Le 30, à l'heure où les premiers levés boivent leur café après une nuit froide, commence la ronde des avions de l'armée. Sans doute prévenus par quelqu'un, car pour les dénicher sur ce sommet de Las Caracas, il aurait fallu être devin. Les bombardiers, ayant repéré leur cible, décrivent un arc de cercle dans le ciel, et après avoir pris de l'altitude reviennent pour lâcher leurs engins de mort. Les *Barbudos* qui étaient encore couchés n'ont que le temps d'enfiler leur pantalon, et de sprinter pour se mettre à l'abri sous les rochers. Heureusement les rebelles ont pris l'habitude d'allumer leur feu quelque deux cents mètres en aval du camp proprement dit, ce qui évite une nouvelle catastrophe.

Une fois les bombardiers éloignés, les *Barbudos* reviennent sur leurs pas, et le spectacle les fait frémir. Tout est troué, jusqu'au foyer pour chauffer le café et cuire les bananes, qui a été pulvérisé. Par chance, aucune victime n'est à déplorer. La colonne des fidélistes reprend les chemins de montagne. Au petit matin, ils découvrent une ferme en flammes, avec devant la porte le corps calciné du paysan, qui a refusé de marcher avec l'armée. Un méfait du commandant Castillas qui, comme Mosquera, se conduit en pirate et sème la terreur dans la région.

Le lendemain, 1er février, sera plein d'allégresse. Une trentaine d'hommes, envoyés de Manzanillo par Frank Païs et Célia Sanchez, arrivent en renfort. Portant des vêtements brodés avec amour aux initiales du M. 26-7 sur la manche, la poitrine et le béret par les petites mains locales, mais aussi de la nourriture, du *ron* et des livres pour le Che. Et encore des médicaments et du matériel chirurgical. Nuit de fête avec guitares, chansons, *ron* : c'est la vie de permissionnaire, insouciante mais brève. Pas question de moisir ici, dans cette zone dangereuse de Las Caracas, où ils ont été bombardés. La décision est prise de revenir en arrière, là où les paysans sont sympathisants du Mouvement, et d'où ils pourront entretenir des contacts avec Manzanillo et Célia Sanchez. Ainsi

seront-ils informés de ce qui se passe dans le reste du pays.

Les heures d'inaction entre deux combats sont longues. Au bivouac, autour du café – que le Che boit toujours sans sucre –, une vie s'organise. Ernesto entreprend d'éduquer les analphabètes. Son premier élève, Julio Zenon, est un *guajiro* de quarante-cinq ans. Il lui apprend à distinguer le A du O et le E du I. L'exemple de Julio Zenon Acosta fait tache d'huile. À la belle étoile, ou le plus souvent en plein jour, avec sa pipe ou un cigare, et, quand il en reçoit, le maté à portée de main, le Che se transforme bientôt en maître d'école. Il apprend aussi le français à Raúl Castro. Après ces séances, il se plonge dans les livres qu'il transporte toujours avec lui, sur les civilisations précolombiennes ou sur le testament politico-intellectuel de José Marti. Il est régulièrement le dernier à souffler sa bougie, et devient ainsi le plus grand consommateur de cire du groupe. Les lampes-tempête sont peu nombreuses, et la pénombre est de rigueur dans le camp.

Celui qui montre tant de bravoure au combat, tant de sens civique, ne devient pas moins le plus fragile de la troupe dès que son asthme l'attaque. Ce qui ne l'empêche pas, quand les moustiques se montrent agressifs, de consommer encore plus de cigares que d'habitude : il en fume une partie, laisse macérer l'autre dans l'eau et passe le liquide jaunâtre sur les parties de son corps exposées à l'air libre. Vieille recette connue des autochtones, qu'il avait, pour sa part, découverte en Amazonie avec Granado.

Eutimio est de retour, plus tôt qu'il l'avait annoncé. Personne ne l'interroge sur la coïncidence entre l'attaque aérienne et son départ : le fait qu'il soit revenu prouve sa bonne foi. C'est probablement le feu de bois qui les a fait repérer.

En réalité, arrêté par les soldats de Sanchez Mosquera, Eutimio a sauvé sa vie en livrant la cachette des rebelles. Puis on lui a dit :

– Si tu troues la peau de Fidel Castro, tu auras une ferme, dix mille pesos et un grade dans l'armée.

À La Havane, Batista commence, en effet, à avoir des démangeaisons. Non seulement celui qu'il n'a pas réussi à éliminer après l'attaque de la Moncada est toujours en vie, mais en outre il commence à jeter le trouble dans son armée en tuant ses hommes. On passe donc aux promesses de primes pour qui aiderait à le capturer ou l'abattre.

C'est avec ce venin dans la tête qu'Eutimio a réintégré le camp des *Barbudos*. Il s'y prend si bien qu'il apitoie une seconde fois El Jefe, en claquant des dents la nuit avec tant d'insistance que Fidel lui offre de partager sa couverture. Loin d'imaginer que son visiteur du soir est armé d'un P 45. En conflit avec sa conscience, ou trop froussard, le traître ne se résout pas à agir. Il quitte à nouveau le camp le lendemain, affirmant qu'il part chercher de la

nourriture – en réalité il se rend chez l'ennemi livrer d'autres renseignements.

Dans les discussions au bivouac, Camilo s'avère d'habitude le plus loquace, mais ce soir ce sont les propos de Faustino Sanchez qui retiennent l'attention :

– Quand nous avons débarqué sur le sol cubain, aucun de nous ne pensait que le poids des combats reposerait presque tout entier sur une petite troupe se cachant dans les montagnes… Nous imaginions un mouvement d'ampleur nationale, une grève générale, où la présence d'une bande de guérilleros revêtirait une forte importance symbolique ; mais pas que cette troupe de rebelles devrait affronter et vaincre les armées de la tyrannie…

Fidel en convient : les choses ne se déroulent pas comme ils l'avaient prévu. Raison de plus pour maintenir la pression. Même pour l'intensifier.

Trahison !

À une heure et demie, alors qu'ils s'apprêtent à déjeuner, un *campesino* se précipite pour les avertir que l'ennemi est là, tout proche. Sans demander leur reste, les *Barbudos* s'évaporent dans la nature. Juste à temps. La mitraille s'abat sur le bivouac, lourde et intense. Tapis dans une grotte, à l'abri des rochers, ou encore des arbres, les fidélistes assistent au massacre auquel ils ont échappé. Le Che fulmine contre lui-même : il a laissé sur place son sac à dos rempli de médicaments, de boîtes de conserve, de livres et d'une couverture. L'attaque coûte la vie à Zenon, le *guajiro* qui n'utilisera jamais son savoir tout neuf pour écrire.

Cette fois-ci, la cote d'Eutimio est à la baisse ; on ne croit plus guère à la coïncidence. Vers dix-neuf heures, une dizaine d'hommes, dont le Che et Almeida, se regroupent sur les pentes du mont Espinosa, et décident une marche forcée jusqu'à Lomon.

– C'est un endroit dont Eutimio nous a parlé plusieurs fois, alors méfions-nous, met en garde Camilo.

Il est pourtant essentiel de faire la jonction avec les gens du Llano[1], qui font eux aussi partie du M. 26-7. Santiago, où a eu lieu l'attaque de la Moncada, départ de cette Révolution, est située en bordure d'océan, plus à l'est, vers la pointe de l'île. C'est à Los Chorros, à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau de Manzanillo, dans la *finca* du *campesino* Epifanio Diaz – un endroit isolé et protégé en pleine montagne – que les chefs guérilleros rencontrent les responsables du Llano. Le 17 février, vers quatre heures du matin, Fidel et les siens surgissent dans la petite propriété. Maria Moreno, la compagne d'Epifanio,

s’active aux fourneaux. Au clair de lune les rebelles découvrent, aux côtés de Frank Païs et d’Armando Hart, Célia Sanchez, la brune au regard de braise. Émue et fière de lier connaissance avec ces fameux *Barbudos* dont tout le monde parle en Oriente. Sont également présentes Vilma Espin, qui deviendra la compagne de Raúl Castro, et Haydée Santamaria, future présidente de la Casa de las Americas. Occasion pour le Che de découvrir Frank Païs, jeune dirigeant, aussi *cojonudo* qu’intellectuellement rayonnant, du M.26-7, dans la province d’Oriente.

L’intention de Frank Païs et de Haydée en se rendant dans la Sierra est de convaincre Fidel Castro – ils le connaissent mal ! – de quitter Cuba et d’attendre des jours plus propices dans un pays voisin, d’où il pourrait diriger le Mouvement en toute sécurité. Ils soulignent bien que sa vie est ce qu’il y a de plus cher pour eux. Quelques heures de sommeil, et Fidel, ragaillardi, clame en désignant la vallée cette phrase qui balaie toute objection :

– *Regardez ces soldats qui tirent d’en bas et n’osent pas monter jusqu’ici ! Apportez-nous des fusils et des balles, et je vous certifie que d’ici deux mois nous serons en pleine bataille. Croyez-moi, avec seulement une vingtaine d’ hommes armés de plus, nous gagnerons la guerre contre Batista !*

Célia dévore des yeux l’homme qui restera l’amour de sa vie jusqu’à ce qu’elle meure, vingt-trois ans plus tard, des suites d’un cancer. Fidel et les siens produisent une forte impression sur les gens du Llano, par leur sincérité, leur enthousiasme et leur détermination. En l’occurrence, la Montagne domine bien la Plaine. Frank Païs, Armando Hart, et évidemment Célia, repartent convaincus que Fidel est le chef de guerre qu’il faut pour vaincre Batista. Qu’il est donc désormais nécessaire de l’aider, en hommes, en armes et, plus encore, en logistique, avec les paysans. Une grande étape est franchie.

Los Chorros est aussi le lieu d’une autre rencontre, qui déclenchera à sa manière une mini-Révolution. Célia a ménagé un rendezvous entre Fidel et le journaliste américain Herbert L. Matthews, du *New York Times*, l’une des plumes les plus respectées des États-Unis. Fidel comprend l’intérêt qu’offre pour le mouvement cette interview, qui sera sans doute reprise dans le monde entier, et reviendra comme un boomerang au visage du sieur Batista. Il bluffe quelque peu, en faisant croire au reporter qu’il est à la tête de beaucoup plus d’hommes que ce n’est le cas en réalité. Dans son nid d’aigle de La Plata, d’où il conduit les opérations et où il a emmené Matthews, une estafette fait irruption hors d’haleine et lui lance, selon un scénario préparé d’avance :

– *Commandant, l’agent de liaison de la colonne numéro 2 vient d’arriver.*

– *Faites-le attendre*, répond le commandant, impérial.

L’histoire amuse beaucoup le Che. Il n’en reste pas moins que Matthews

réussit un scoop planétaire. Il écrit en conclusion : « D'après la tournure que prennent les choses, le général Batista aura des difficultés à venir à bout de la révolte castriste. Sa seule chance est qu'une colonne de son armée finisse par tomber sur le jeune chef rebelle et son état-major pour les exterminer. Mais il est douteux que cela se produise… » À La Havane, l'article, abondamment repris par la presse, non censurée à cette époque, fait bien l'effet d'une bombe, comme l'escomptait Castro.

Matthews reparti, les discussions reprennent dans la plaine avec les représentants du Directoire national. Car les adversaires de Batista sont rarement d'accord entre eux. *Que el Llano ayude la Sierra* (que la Plaine aide la Montagne), ce leitmotiv revient sans cesse dans la bouche de Fidel. Avec l'aide des égéries de la Révolution, Célia, Vilma et Haydée, les hommes de la Plaine devront seconder les fidélistes, car, comme le note le Che dans ses carnets : « Il est illusoire d'imaginer des soulèvements simultanés d'un bout à l'autre de l'île. »

Au moment où les deux courants tendent à ne faire qu'un, Eutimio le traître réapparaît. Cette fois, il se fait cueillir à la volée. Almeida et Camilo s'emparent de lui et le fouillent. Il porte sur lui le P 45, trois grenades et un sauf-conduit de Castillas. Se sachant perdu, il se jette à genoux aux pieds de Fidel pour lui demander non son pardon, il sait que c'est inutile, mais de mourir de sa main. Au même instant des éclairs zèbrent le ciel, l'orage éclate… et Eutimio s'abat, foudroyé. Un *Barbudo* avait déjà sorti son arme, pour éviter à son chef de se salir. Le médecin Manuel Farjardo veut planter une croix sur la sépulture, mais le Che s'y oppose : ce serait mettre en péril le propriétaire de l'endroit. Au couteau, il grave d'un signe l'arbre au pied duquel a été enterré Eutimio-le-traître.

Les fidélistes reprennent leur interminable marche. Le soir, avant de se plonger dans ses livres, le Che fait le tour du campement. Avec un mot de réconfort pour les plus fatigués, une tape dans le dos du petit dernier incorporé, un *buenas noches* pour tous. Sans doute pense-t-il aussi souvent à ses deux Hilda. La petite a eu un an le 15 février. A-t-elle commencé à parler, à marcher ? Dans la nuit de la Sierra Maestra, le regard levé vers les étoiles, il lui récite des poèmes.

---

1. La plaine.

Chapitre XIV

APPEL AU PEUPLE DE CUBA

Lentement, dans une jungle où il faut avancer à la machette, poursuivie par l'armée loyaliste, la troupe s'est remise en marche. Elle est, heureusement, rejointe par Gil, Sotolongo et Raúl Diaz, trois rescapés de la tuerie d'Alegría del Pio. Ils tombent à pic, à l'heure où certains sympathisants venus du Llano abandonnent la lutte en altitude, incapables de surmonter les difficultés de cette vie de nomades traqués. Des renforts sont attendus pour la première semaine de mars.

Sur son cahier le Che note : « Attaque d'asthme ! » Quand il possède les médicaments appropriés, il maîtrise son mal dès qu'il en sent les signes avant-coureurs ; malheureusement, depuis l'offensive aérienne, il en est privé. Célia a promis de lui en faire porter. Terrassé quelque temps auparavant par la malaria, guéri grâce à la quinine, c'est maintenant l'asthme qui transforme une fois de plus son thorax en forge brûlante. Il doit à nouveau puiser dans le tréfonds de ses réserves pour ne pas décrocher. Le 27 février, la colonne fait halte pour lui permettre de récupérer. Dans l'après-midi du 28, Universo Sanchez descend, agile comme un puma, de l'arbre d'où il surveillait les alentours. Il a repéré l'avant-garde de la colonne ennemie.

– Je ne sais pas combien ils sont au total. Vu l'importance de ce premier groupe, au moins cent. Ils arrivent par ici en suivant le chemin de Las Vegas.

Il s'agit donc de déguerpir de l'autre côté du sommet, avant que les soldats n'en coupent l'accès. Au moment où, en proie à une crise, le Che brûle l'aiguille d'une seringue pour se piquer, il tombe foudroyé. Cloué au sol, comme mort, une image mythique pour ceux qui le considèrent comme le Christ guérillero. Dans le volcan de sa cage thoracique, le dragon s'acharne. Non seulement il ne peut pas marcher, mais il est même dans l'incapacité de se relever. Il gémit, les yeux grands ouverts. L'un de ses compagnons du *Granma*, Luis Crespo, se penche sur le moribond, le secoue, l'invective fraternellement :

– Che, remue-toi, ils approchent. Allez, debout !

Rien ! Le regard perdu, le Che est aux portes de l'abandon. Luis, El Guajiro, change de registre :

– Alors, Argentin de merde, tu vas bouger ton cul ? Moi je vais te faire avancer !

Ces mots – en fait ceux du quotidien des *Barbudos* – ne produisent pas plus d'effet. Le Guajiro alors, voyant qu'il n'y a rien d'autre à faire, charge le Che sur son dos. Sous les coups de feu des premiers soldats qui ont aperçu la troupe des rebelles, Crespo est obligé de se mettre à plat ventre et de ramper, chargé de son fardeau qu'il tire désormais à bout de bras. Un *bohío*, une hutte délabrée, leur sert de refuge. Le *guajiro* place Ernesto à plat ventre, en position de tir, pour le cas où une patrouille approcherait. La nuit tombe comme une grande sœur protectrice. Peu à peu la crise s'estompe, le Che reprend vie et réalise que Luis l'a sauvé. La colonne des *Barbudos* est loin, et les soldats de Batista plus loin encore, espèrent-ils. Au bout de quelques heures, ayant récupéré, le Che fait signe à son sauveur qu'il se sent mieux. Ils sortent une boussole, scrutent le ciel et se remettent à marcher.

Quand il se sent plus costaud, le Che demande :

– Pourquoi as-tu risqué ta vie pour sauver la mienne ?

– Mon père était asthmatique. Je l'ai vu à l'agonie quand j'étais petit, et c'était pour moi un crève-cœur. J'ai pensé à lui, c'est tout.

Le Che le remerciera à sa manière, s'acharnant à lui apprendre à prononcer les mots complètement et non « à la guajiro », en en mangeant la moitié. Luis Crespo racontera plus tard à l'écrivain et archiviste de la Révolution cubaine Mariano Rodriguez Herrera (grand ami d'Hilda Guevara), dans le M. 26-7 en 1958 à Camaguey :

– Comme il avait laissé beaucoup de forces pour se sortir des marais après le débarquement, j'ai dit au Che, alors que le chemin que nous suivions devenait raide : « Donne-moi ta mochila[1], *je vais t'aider. » Il m'a répondu non, qu'il était venu à Cuba pour se battre, pas pour se plaindre.*

Tandis que le Che souffrait le martyre, leur poste de radio a appris aux *Barbudos* une nouvelle d'importance : l'impact de l'article de Matthews est tel que le ministre de la Défense s'est senti obligé de déclarer :

– On parle beaucoup des actions de ces « terroristes », et aussi de l'interview de Matthews avec Fidel Castro. Eh bien ! cette interview est un mensonge et une provocation.

Les fidélistes commentent cette nouvelle en jubilant au moment où Crespo et le Che les rejoignent. Autre nouvelle, oh ! combien moins agréable, Frank Païs aurait été incarcéré à Santiago. Fidel a déjà lancé son manifeste : *Appel au*

peuple de Cuba, qui sera diffusé dans toute l'île. Et pourtant, à La Havane, Batista, sous l'influence de son état-major, n'en démord pas : Fidel Castro est mort !

Dans son manifeste, ce dernier assure : « Si c'est nécessaire, nous nous battrons pendant dix ans dans la Sierra Maestra. » Le Che brisé par son asthme, des guerrilleros exténués, maigres, sales, dont dix-huit rescapés du *Granma* – Fidel bluffe comme au poker. Avec cette phrase, dans une île où la faim sévit cruellement : « Qu'importe d'avoir le ventre vide aujourd'hui, s'il s'agit de conquérir le pain de la liberté de demain ? » Fidel fait le forcing pour être l'homme de l'accord entre les différents partis et tendances qui ont comme point commun la volonté de se débarrasser de Batista. Avec, pour grande idée, une grève générale, qui paralyserait le pays et montrerait au tyran qu'il n'a d'autre solution que de se démettre.

Du renfort dans la Maestra

Face à la pénurie, il faut se partager équitablement la nourriture, et le Che comme toujours y veille scrupuleusement. Au pied du Turquino, près du village de pêcheurs d'Ocujal, les partisans préparent le sel pour les *Barbudos*, qui leur permettra de conserver la viande de vache et de bœuf – pas de porc, car les cochons sont dévorés aussitôt après avoir été saignés. Un jour du début mars, Ernesto descend, avec une quinzaine d'hommes, chercher la précieuse denrée. De retour au camp, avec sur le dos un sac de vingt-cinq kilos comme ses hommes, il rejoint le reste de sa troupe à la table commune. Le cuisinier, un nouveau, sert deux steaks à tout le monde et trois morceaux de malanga. Quand survient le tour du Che, il pose dans son assiette en fer trois steaks et quatre morceaux de malanga. Que n'a-t-il pas fait ! Le plat lui revient en pleine poitrine comme un boomerang, avec ces mots :

– Fous le camp d'ici, carajo *! On verra si tu as les mêmes* cojones *pour prendre un fusil à l'ennemi. Préparer la nourriture des guérilleros est un privilège, et tu ne le mérites pas. Tu n'es qu'* una guataca[2] *!*

Et le Che envoie l'homme en première ligne, sans arme, pour avoir insulté tous les guérilleros en voulant s'attirer les faveurs d'un seul, parce qu'il était le chef. Crime de lèse-majesté, la majesté du peuple égal et fraternel.

C'est seulement le 16 mars 1957 que les volontaires du Llano parviennent au rendez-vous, après avoir dû affronter mille et une difficultés en chemin. Ils sont cinquante-huit partisans, avec seulement vingt-sept fusils, à grossir les rangs des

Barbudos. Cinquante-huit novices, plus dix-huit *Barbudos* aguerris, cela donne soixante-douze hommes, dont la volonté est tendue vers un but unique : libérer Cuba du tyran qui la gouverne. Les nouvelles recrues apprennent dès leur arrivée de la bouche des *Barbudos*, qui l'ont entendu à la radio, que le leader du Directorio estudiantil, José Antonio Echeverria (d'origine basque), dit El Gordo, vient d'être tué à La Havane. Cela s'est passé lors d'une échauffourée près de l'Université, alors qu'il voulait s'emparer du Palais présidentiel. Une quarantaine de membres du directoire étudiant sont également morts. Beaucoup d'autres ont été emprisonnés, torturés ; d'autres encore auraient été, dit-on, passés par les armes.

La fin de mars, les mois d'avril et de mai serviront à restructurer la troupe rebelle, à former les « nouveaux barbus » et à en faire de vrais combattants. Le site du campement sera bientôt choisi et aménagé : dominant une vallée abrupte, permettant de se rendre par le chemin des crêtes à Altos de Conrado, il se nomme El Hombrito, parce qu'en approchant de la montagne on dirait un homme allongé. Le Che constate rapidement le manque de discipline des nouveaux. Il se remémore leur propre équipée, lorsqu'ils ont abandonné le *Granma*, et il en sourit. En trois mois les fidélistes ont changé : ils ont porté des coups à l'ennemi, en ont encaissé, ils se sont endurcis et organisés. La Montagne découvre la Plaine et la Plaine découvre la Montagne. Le chef des nouveaux venus, Jorge Sotus, ne veut recevoir d'ordres de personne d'autre que Fidel. Il discute tous les projets des hommes de la Sierra, regarde de haut le Che, le considérant comme un étranger. Camilo, qui a flairé que le courant ne passait pas entre les deux hommes, en plaisante avec Ernesto, l'appelant El Argentino pour le taquiner.

Fidel redéfinit les responsabilités : Raúl Castro, Juan Almeida et Sotus sont confirmés dans leur grade de capitaine. Camilo Cienfuegos devient responsable de l'avant-garde et Efigenio Ameijeiras de l'arrièregarde. Le Che reste chargé de la santé de tous. Il lui arrive pourtant de devoir aussi songer à la sienne. La plupart des *Barbudos*, anciens et nouveaux, dorment dans des hamacs, à l'écart de l'humidité du sol et des bestioles rampantes, mais Ernesto ne supporte pas les filets en jute, qui fixent le pollen auquel il est allergique. Il y a bien quelques hamacs en toile, mais pour en bénéficier il faut, démocratiquement, avoir d'abord longtemps dormi dans un hamac en jute. Le Che ne veut pas se soustraire à la loi générale, aussi ne réclame-t-il rien. Jusqu'au soir où une conversation avec El Guajiro Crespo permet à Fidel d'apprendre l'histoire et de s'empresser de lui faire porter un hamac en toile.

Une « République libre »

Pendant ce temps, grâce notamment au reportage de Matthews, la renommée des rebelles croît aux États-Unis. Ce sont d'abord trois jeunes soldats qui désertent la base américaine de Guantánamo, située à quelque deux cents kilomètres à l'est – base de la Marine que les Cubains appellent leur cancer – pour rejoindre les guérilleros, par goût de l'aventure. Sous l'effet du climat, journées chaudes et nuits glaciales, de l'humidité, des bestioles, deux d'entre eux ne tardent pas à reprendre leur baluchon et à réintégrer la base. Le troisième tiendra plus longtemps et réalisera son rêve : participer à un combat dans la Sierra Maestra. Ensuite, c'est une équipe de CBS qui vient réaliser un film documentaire : *L'histoire des combattants dans la jungle de Cuba*. Haydée Santa Maria et Marcelo Sanchez, coordinateurs du M. 26-7 à La Havane, accompagnent l'équipe. Durant deux mois, Robert Taber et Wendell Hoffman filment la vie des *Barbudos* au quotidien. Le documentaire va passionner le public américain – adroit politique, Fidel a toujours évité de dire des choses désagréables sur les États-Unis – et, là encore, revenir en boomerang à la face de Batista.

La réputation de voleurs et d'assassins que leur avaient faite les militaires ne s'étant pas vérifiée – leur légende commence à se colporter comme une chanson populaire –, les *Barbudos* voient de plus en plus de *campesinos* venir à eux, engager le dialogue et leur proposer leur aide. Ce qui rend la région beaucoup plus sûre. Ils entreprennent même de la verrouiller pour en faire un véritable « territoire libre ». Une logistique se met en place, qui interdira peu à peu aux soldats de Batista d'approcher. Les guérilleros se familiarisent avec les paysages et les habitants, tout en préparant leurs futurs combats. Ils commencent à maîtriser le terrain : « Les quinze premiers jours de mai sont des jours de marche continue. Comme nous en avions décidé. Au début du mois nous n'avons pas quitté les crêtes de la Sierra Maestra. Toujours avec le pic Turquino en vue. Nous sommes passés par Santa-Ana, Pico Verde, El Hombrito… Nous avons continué jusqu'à la montagne d'El Burro. »

El Burro se situe à l'est, loin des bases habituelles. Le but de la manœuvre est de récupérer des armes en provenance de Santiago, cachées près de Oro de Guisa, dans la vertigineuse zone de Burro. Marche tout-terrain, avec de longs passages dans les douloureux « crocs de chiens ». Un soir, au bivouac, pas d'Ernesto, et l'inquiétude croît au fil des heures. Il s'est simplement éloigné du camp, d'humeur vagabonde, il a flâné long temps sous les étoiles, jusqu'à s'égarer et perdre son chemin. Après s'être reposé un moment, il aborde au

matin un paysan qui travaille dans son champ, non sans appréhension : est-il sympathisant ou non ? Lorsqu'il se décide à lui dire qui il est – il a appris à parler comme un *guajiro* –, l'autre sourit, l'invite chez lui à se restaurer, puis lui indique comment rejoindre le camp, dont il connaît l'emplacement. Quelques semaines plus tôt, la réaction du paysan aurait-elle été la même ?

Cette « République libre » qui se crée dans la Sierra Maestra suppose aussi que l'ordre et la justice y règnent. Trois paysans accusés de trahison sont jugés par un « tribunal populaire » présidé par Camilo. Le dénommé Napolès, qui a volé et dénoncé, sera exécuté sur place. Les deux autres se voient accorder une chance. La loi des *Barbudos* est dure : il faut être craint pour être respecté. De même, un petit malin se faisait passer pour le docteur Guevara, visitant les villages et demandant aux femmes – jeunes de préférence – de se déshabiller pour qu'il les « ausculte ». Le misérable ayant volé et violé sous son nom, sera condamné à mort.

Il est désormais connu dans toute la région en tant que médecin, et en cette période de calme relatif, il utilise moins son fusil que son stéthoscope. Dans chaque village, ou plus simplement dans tout lieu habité, radio-bemba annonce son approche. C'est par exemple le cas à El Hombrito : du 3 au 6 mai, le docteur Ernesto Guevara y prodigue ses soins à la population locale et s'attire la sympathie de tous. « Souvent il donnait ses propres médicaments ; il en allait de même lorsque nous capturions un soldat de Batista », intervient José Ramon Silva qui fera partie de l'invasion vers La Havane.

Le Che relève dans son journal :

« Les cas cliniques de cette région montagneuse ne présentent pas de diversité, ils se ressemblent tous. Des grossesses non désirées, des enfants avec des ventres énormes, le parasitisme, les diarrhées, le rachitisme dû au manque de vitamines, en général. Ce sont les symptômes de la Sierra Maestra. »

Il se souvient d'une petite fille qui s'intéressait de près à son travail.

« Des consultations données à des femmes qui venaient vers moi avec une mentalité quasi religieuse, pour savoir de quoi elles souffraient. Quand arriva le tour de sa maman, la gamine qui, depuis le matin, ne perdait rien de ce qui se passait dans le *bohío* où je consultais, lui dit : "Maman, tu sais, le docteur, il leur dit à toutes la même chose." À la vérité, elle n'avait pas tout à fait tort. Mes connaissances ne sont peut-être pas extraordinaires, mais toutes rentraient dans le même cadre clinique, et je tenais donc à peu près les mêmes propos à chacune ! […]

« Que se passerait-il dans la tête des patientes si le médecin leur disait à propos de leurs maux : “C’est de fatigue que vous, jeunes mères, vous souffrez, à force d’avoir des enfants (elles en ont trois, cinq, sept ou plus), à force de rapporter du puits, ou plus souvent du lointain ruisseau, vos seaux d’eau. C’est par la faute de ce labeur à répétition que vous êtes épuisées.” Un médecin ne peut pas soigner semblables malades. Il faut en fait que ces femmes, comme leurs bonshommes, améliorent leur quotidien. Que la communion avec le peuple cesse d’être théorique pour devenir réelle, concrète, vivante, jusqu’à faire partie de notre être. »

Sans doute a-t-il une pensée pour la vieille asthmatique de la Gioconda à Valparaíso. Le Che rédige des ordonnances pour les paysans. Ces ordonnances ne serviraient à rien si Célia, ou des gens à elle, ne leur apportaient pas ensuite de l’argent pour acheter les médicaments. La chaîne de la solidarité fonctionne à plein dans la Sierra.

---

1. Sac.
2. Lèche-bottes.

Chapitre XV

UN NOUVEAU FUSIL POUR LE CHE

Ce mois de mai 1957 est à marquer d'une pierre blanche pour ce qui est des relations entre les paysans et les *Barbudos*. Le Che l'exprime à sa manière :

– *Nous représentons la seule force capable de se maintenir et de punir les exactions que commet l'armée à l'encontre de la population civile. Ce qui explique que les paysans soient nos alliés et qu'ils s'abritent à nos côtés.*

Quand un gradé tortionnaire ou le sbire d'un *mayoral* sans scrupule subit les foudres des *Barbudos*, les *guajiros* applaudissent. Les bonnes relations seront encore plus fermement scellées quand – précisément en ce début mai –, ils délaissent leurs fusils pour aider à récolter le café. La rumeur concernant les fidélistes se fait légende ; on en est presque à faire de ces hommes venus en bateau, couverts de fétiches, avec parfois des fleurs aux oreilles, qui marchent la nuit et se cachent le jour, des êtres surnaturels.

Sur le terrain escarpé de la Sierra Maestra, la guérilla et les paysans commencent à ne plus faire qu'un. Cette osmose n'est pas magique, elle répond à une nécessité : la rencontre entre des combattants qui luttent pour chasser un dictateur du pouvoir, et un peuple asservi qui entrevoit une liberté jusqu'alors inconcevable. Elle porte un nom : Révolution.

En permanence à l'écoute de la radio, une nouvelle attire l'attention des fidélistes : des compagnons du *Granma* ont été condamnés à La Havane. Un seul magistrat s'est élevé contre la sanction, le juge Manuel Urrutia Lle[g2690]. Cette attitude courageuse ne sera pas étrangère à son accession à la présidence de la République après le triomphe de la Révolution.

Mais l'heure n'est pas seulement à la politique. Plus qu'un agent de la CIA déguisé en journaliste – il se fait appeler Andrew Saint-George –, plus encore que les soldats de Mosquera et de Casillas, l'ennemi le plus redoutable des *Barbudos* est un taon nommé *macaguera.* Une horrible bestiole qui pique à elle seule comme un escadron de moustiques. Un mini-vampire qui ponctionne

jusqu'à l'ivresse le sang de ses victimes. Il pond ses œufs au mois de mai dans un arbre nommé *macagua,* d'où son nom. Ses cibles préférées sont, bien sûr, les parties non protégées du corps, à savoir les poignets, les mains, le visage, et surtout le cou, surnommé le « passage de la *macaguera* ». Les infections dues à ces piqûres se transforment en plaies, donnant du travail supplémentaire au Che.

Le 15 mai, les fidélistes attendent toujours des informations au sujet des armes promises. À l'appel, il y a un manquant : un des hommes du Llano a disparu. L'arrivée imminente des armes étant connue de tous, il y a de quoi s'inquiéter. Une patrouille part sur les traces du fuyard ; elle rentrera en annonçant qu'il a pris le bateau à Santiago pour une destination inconnue. Peut-être pour s'en aller fournir des renseignements à l'ennemi ? Mais, personne ne venant troubler l'avenir immédiat des *Barbudos*, il faut en déduire qu'il s'agit d'un déserteur qui ne supporte plus la rudesse de cette vie pour laquelle il n'était peut-être pas suffisamment motivé. « La lutte contre le manque de préparation physique, idéologique et morale des nouveaux combat-tants est quotidienne », écrit le Che.

À Pino del Agua, le 18 de ce mois de mai gâché par l'offensive des *macagueras,* la nouvelle éclate :

– Les armes sont arrivées !

Elles ont voyagé en barque dans des bidons d'huile. Il faudra huit heures pour les récupérer au bord de la mer. C'est pour les *Barbudos* un moment de grande émotion. Les armes sont là, exposées sur le sol : trois mitrailleuses à trépied, trois fusils-mitrailleurs Madzen, neuf carabines M-1, dix fusils automatiques Johnson, et des munitions pour tirer six mille coups. La distribution a lieu dans une atmosphère recueillie. Le Che hérite, des mains de Fidel, d'un des trois fusils-mitrailleurs, preuve de la haute estime dans laquelle il est tenu. Il le dit lui-même :

– Une nouvelle étape commence pour moi dans la Sierra…

Plus tard, il reconnaîtra : « En fait, ce fusil-mitrailleur était vieux et pas en très bon état, mais peu importe, je me souviendrai toujours du moment où je l'ai reçu. »

À cette époque, dans la Maestra, le Che porte un grand intérêt au jeune Joel Iglesias. Il a quinze ans à peine, des *cojones de toro,* peur de rien et envie de tout. Il rappelle à Ernesto El Patojo, resté à Mexico. Vaillant, c'est lui qui porte les chargeurs du fusil-mitrailleur. Toujours avec le sourire et parfois en chantant. Le Che l'a pris sous sa coupe, pour l'instruire. Alors que Joel entre à la communale de l'école d'Ernesto, Camilo, lui, est déjà en philo. D'une intelligence vive, Joel fait mieux que comprendre : son esprit anticipe.

– *Maintenant que l'on possède la poudre, elle doit parler.*

Les discussions sont âpres entre *Barbudos* quant à la manière la plus efficace de frapper l'ennemi. Le Che émet un temps l'idée de s'emparer d'un camion rempli de soldats, mais on décide finalement de s'en prendre au poste d'Uvero.

– *Fidel a raison*, reconnaît Ernesto. *L'impact d'une telle prise se répercutera dans tout le pays. Psychologiquement, c'est important.*

Épargner les civils

Uvero se situe sur la côte, à une vingtaine de kilomètres à l'est du Turquino. C'est avec l'appui d'une cinquantaine d'hommes du Llano que les fidélistes s'apprêtent à frapper en dehors de leur zone d'action habituelle. Ils s'emploient d'abord à dénombrer les soldats qu'ils vont affronter, puis à connaître le type de communications que ceux-ci utilisent, à découvrir les chemins d'accès, enfin à évaluer l'implantation de la population civile. Une nouvelle provenant de la filière Célia oblige à accélérer les choses : deux paysans à la solde de Casillas ont été appréhendés, qui se préparaient à divulguer la position des rebelles. Le fait qu'ils aient été interceptés à temps ne gomme pas entièrement le danger. D'autres s'apprêtent peut-être à les imiter, l'heure n'est plus à tergiverser. Avec les donneurs, ce sera désormais donnant-donnant : ils ne seront épargnés que s'ils ont des informations intéressantes à fournir.

Parmi les fidélistes-à-la-barbe-naissante, le dénommé Caldero, qui deviendra commandant en 1959, est originaire de la région. Il sera responsable de tout ce qui concerne la scierie d'Uvero et se révélera un guide parfait, apportant à l'état-major de précieux renseignements. Une marche de nuit d'une vingtaine de kilomètres en partant de Peladero, par des chemins tortueux, taillés à la machette, permettra d'approcher de la scierie, propriété de la compagnie Babún. Il faudra avancer en *cangrejo,* en crabe, en évitant les voies fréquentées. Une fois le casernement à portée de fusil, la tactique sera simple : déloger les soldats de leurs postes en criblant de balles les baraquements de bois. En portant l'effort sur les postes dits 3 et 4 qui abritent le plus d'ennemis.

C'est donc une nouvelle fois sous la lune, dans la nuit du 27 au 28 mai 1957, que les *Barbudos* s'apprêtent à l'attaque. Tout en veillant à épargner la population civile. Le Che, posté entre Raúl et Guillermo Garcia, attend avec son fusil-mitrailleur que Fidel ouvre les hostilités. Il ne tarde pas à apercevoir sur sa gauche le foulard rouge de Camilo Cienfuegos.

« De ma position, à une cinquantaine de mètres de l'ennemi, j'ai repéré deux soldats loyalistes sortis de la tranchée et qui contournaient le casernement. Ils se sont réfugiés dans la hutte d'un paysan. Au même moment j'ai entendu un gémissement et quelques cris en plein combat. Je me suis dit qu'il devait s'agir d'un soldat. En rampant, je m'approche et m'aperçois qu'il s'agit en fait d'un des nôtres, Léal, touché à la tête. J'inspecte sa blessure : la balle est entrée et ressortie dans la région pariétale. « Déjà commence la paralysie. Je n'ai rien pu faire d'autre, ne disposant évidemment pas de bandages, que poser des morceaux de papier froissé pour étancher le sang. Joel Iglesias l'a pris sur son dos et a couru, courbé, pendant que le combat se poursuivait. »

Les *Barbudos* nettoient la tranchée : en moins de trois heures l'affaire est réglée. Le bilan est néanmoins très lourd, quinze fidélistes ont été mis hors de combat. Le premier à tomber a été le voisin immédiat de Fidel, Julito Diaz, suivi du guide Eligio Mendoza. Superstitieux, il s'estimait protégé par un saint : lorsqu'il monta au front en *bravo*, ses voisins lui demandèrent de se baisser, mais il refusa, assurant que rien ne pouvait lui arriver. Et il ne tarda pas à être foudroyé.

Quatre autres attaquants les rejoindront au paradis des révolutionnaires : Moll, Nano Diaz, Vega et El Policia. Avec deux blessés graves, Léal et Cilleros, la cage thoracique fracassée, et, blessés plus ou moins gravement : Maceo à une épaule, Hermes Leyva au thorax, Almeida au bras et à la jambe gauche, Quike Escalona, bras et main droite, Manal au poumon – « sans symptômes importants », constatera le Che, Pena à un genou, et enfin Manuel Acuña au bras droit. Bilan de l'autre côté : quatorze morts, dix-neuf blessés, quatorze prisonniers et six fuyards. Avec la satisfaction de n'avoir touché personne dans la population civile.

Le Che rend hommage à tous les combattants :

– Ce fut un combat d' hommes avançant poitrine offerte contre d'autres qui se défendaient avec relativement peu de possibilités de protection. Il y eut une vraie débauche de courage.

Par chance, une des premières balles tirées a détruit l'appareil téléphonique, coupant du même coup la ligne avec Santiago, ce qui a évité que l'aviation soit alertée.

Les prisonniers sont relâchés. Ils seraient trop encombrants à traîner, et les éliminer n'est pas dans les habitudes de la guerilla. Une cinquantaine d'armes sont saisies. L'annonce de cette nouvelle victoire ne tardera pas à parvenir aux oreilles du président, à La Havane – ainsi que, plus gênant pour Batista, à celles de l'île tout entière. La censure vient, en effet, d'être momentanément levée, et le

choc de l'Uvero, où 30 % des combattants ont payé de leur sang la victoire des *Barbudos*, frappe les esprits.

À l'issue du combat, le Che troque son arme contre un bistouri. Il se trouve confronté à son homologue, le docteur d'en face : un monsieur déplumé d'une cinquantaine d'années, qui s'empresse de lui dire, en posant un regard désolé sur les corps des deux camps qui gisent plus ou moins grièvement blessés, certains déjà rigides, sur des lits et des tables :

– Jeune homme, il faut que tu prennes les choses en main ! Pour être franc, mon expérience n'est pas à la hauteur de la situation.

Ainsi, le Che se trouve-t-il dans la position de devoir sauver l'ennemi qui vient de lui tirer dessus. Après s'être retroussé les manches, le docteur-chirurgien Ernesto Guevara va tremper ses mains dans le sang, sans se préoccuper de savoir à qui il appartient. Sur la trentaine de blessés qui attendent, une vingtaine de soldats gémissent. Les deux *Barbudos* les plus sérieusement blessés, Léal et Cilleros, que l'on ne peut emmener, seront confiés aux ex-prisonniers, remis en liberté, contre l'assurance qu'ils seront bien traités. De crainte que les Batistiens ne prennent son geste pour un adieu, Ernesto s'interdit d'embrasser ses frères d'armes. Cilleros ne parviendra pas vivant à Santiago. Quant à Léal, il survivra, pour voir l'issue de la Révolution de derrière les barreaux de l'île des Pins.

Après avoir aidé à monter dans les camions, auprès des dépouilles mortelles, le plus de butin utile, en particulier des médicaments, le Che est le dernier à quitter les lieux. Devant, la colonne des fidélistes accélère l'allure, car d'évidence l'armée ne saurait tarder à réagir. Une fois les morts enterrés, le Che, ses trois compagnons infirmiers improvisés, plus cinq autres *Barbudos*, forment un étrange cortège pour évacuer dans des hamacs, sans ambulance ni Croix-Rouge, les sept blessés moins grièvement atteints que leurs deux infortunés camarades. Séparé de la colonne mère, la *José Marti*, le Che veille au grain. Tout le mois de juin, il va de l'un à l'autre prodiguer des soins, réconforter, veiller à ce que les blessures ne s'aggravent pas. Le capitaine Juan Almeida Bosque, touché en deux endroits, gardera une balle qui se promènera dans sa carcasse. Ce même Almeida, noir, costaud et généreux, qui avait sauvé la mise d'Ernesto à Alegría del Pio.

Le Che tient bon. Jusqu'à ce que son diable se réveille en lui, que l'asthme recommence à incendier sa cage thoracique. Il a de quoi le calmer, mais en pleine jungle, avec la survie des blessés à assurer, l'épreuve est terrible. Il refuse pourtant de se plaindre, dissimule sa douleur et poursuit sa besogne, le souffle court, les pieds en sang. Des alliés d'occasion se présentent, comme le paysan Pancho Tamayo, qui apporte un précieux ravitaillement à l'infirmerie de campagne. C'est en fait l'un des « envoyés spéciaux » de Célia, chargé

d’organiser des relais de guides pour permettre au groupe du Che de rejoindre le gros de la troupe. Les survivants sont hébergés et restaurés par le paysan Israel Pardo et sa femme Emelina. Ils resteront là le temps nécessaire pour repartir avec suffisamment de vigueur. Le *mayoral*, connu sous le nom de David, sacrifie une vache pour nourrir les douze apôtres de la Révolution, et les informations qu’il donne se révéleront précieuses : « Il a allégé notre situation », affirmera le Che.

Bientôt les valides, le guide Sinecio Torrès, Joel Iglesias, Alejandro Oñate, surnommé Cantinflas (il ressemble au célèbre comique mexicain), et encore Vilo Acuña et le Che, n’auront plus à s’occuper que de cinq blessés. Quike Escalona et Manal, trop sérieusement atteints, ont été rapatriés vers la plaine. C’est donc à dix que la colonne approche, dans la région de Buey-Arriba, de ce qui va devenir un des hauts lieux de l’épopée guevariste, la Mesa. Un rocher plat surplombant une étroite vallée, au cœur d’une véritable cordillère, dont l’un des sommets est El Hombrito. S’amorce l’interminable descente vers le río La Mula au fond de la vallée, qui bondit vers la mer, à l’approche de laquelle il prend le nom de río Turquino. Près de mille six cents mètres séparent le sommet et le fond de ce puits encastré au sein des montagnes.

La colonne arrive chez le paysan Hipolito Torrès Guerra, et se saisit de lui, pour sonder ses intentions : on n’est jamais trop prudent. Le Che s’approche de ce *guajiro* aux pieds nus, à l’intense regard bleu-gris.

– On s’est dévisagés, les yeux dans les yeux, se souvient Hipolito. *Nous regardions au plus profond, dans la vérité, là où l’ homme est lui-même. J’ai dit au Che en montrant les alentours :* « *Là tu es chez toi.* » *C’est vrai, ma* finca, *je la lui aurais donnée. Ça ne se dit pas, mais quand j’ai appris sa mort en Bolivie, j’ai pleuré. Pour la seule fois de ma vie.*

Le Che comprend combien cet homme-là est authentique, combien sa sincérité est absolue, son âme limpide. Il l’écoute lui raconter son histoire de pionnier. Hipolito, dit « Polo », est venu jusqu’ici en barque, seul. Il a remonté le plus loin possible le cours de la Mula, puis il a poursuivi à pied jusqu’à ce lieu qui l’a séduit. *Una linda finca,* fait-il admirer à Ernesto. Une jolie petite propriété accrochée à la montagne, dans une végétation si dense qu’on n’y pénètre qu’à la machette. Le café ici pousse en liberté. Polo s’est d’abord installé avec son hamac dans une grotte, et il a rencontré dans les alentours la tendre et basanée Juana, qu’il a prise pour femme. Alors il a défriché le terrain et il a construit de ses mains solides une maisonnette pour Juana et lui.

Il montre au Che le rocher qui surplombe la Mula.

– Il est plat comme une table. Je l’ai appelé la Mesa, explique-t-il.

Nouvelle victoire

Quarante ans plus tard, en ce mois d'avril 1994, la Mesa est toujours là devant nous, morceau de roc chargé d'histoire. La maisonnette, elle, est en ruines, il n'en reste plus que la charpente. Il y a bien longtemps que Polo n'y habite plus. Celui que le Che a élevé directement au grade de capitaine, que l'histoire a retenu sous le nom de El capitan descalzo (« le capitaine aux pieds nus »), vit toujours à Manzanillo avec femme, enfants, petits-enfants et une foule d'animaux. Le patriarche est à la tête d'une tribu qui entretient le culte du Che. Ils ont créé une association, Los caminos del Che, qui emmène chaque année une cinquantaine de personnes arpenter, sac au dos, dans la Sierra les sentiers par où El Comandante est passé.

– *Nous voudrions une année le faire à quatre-vingt-deux, comme les occupants du Granma,* me dit, rêveur, Polo.

J'ai suivi moi aussi *los caminos* avec Polo, je l'ai écouté me raconter ces journées de juin 1957 où la colonne des rebelles est arrivée ici. Le Che, toujours soucieux du ravitaillement à procurer aux hommes, apprécie deux tubercules qui poussent en abondance à la Mesa : la malanga et le name. La malanga, sorte de patate douce jaune ou blanche, aplatie, se repère à ses longues feuilles vertes et fournies. Elle pousse un peu partout dans la Sierra, au point que les journalistes de La Havane parleront de *Revolucion de la malanga* à propos de l'épopée des *Barbudos*. Polo tient d'ailleurs à marquer sa différence d'avec le reste des *Barbudos* :

– *Eux, qui ne mangeaient que du name ou de la malanga, caguaient blanc, tandis que nous les guevaristes nous mangions de la viande, et on chiait normalement.*

Le *ñame* quant à lui, ou igname, très répandu en Afrique, véritable sculpture du sol pouvant dépasser deux voire trois kilos, est ramolli dans l'eau bouillante avant d'être mangé en soupe, en purée, ou découpé en morceaux. Polo, comme le constate le Che, n'a pas son pareil pour repérer la tige indigo qui signale la présence des ñames dans la terre. Juana la sauvageonne les prépare avec du sel et de l'ail. Pour Ernesto, elle puise, en outre, dans sa réserve de sauce tomate, et elle agrémente le repas de bananes frites, *platano morteño,* découpées en fines rondelles.

Les ressources du lieu, le site naturel au cœur des montagnes et l'abri qu'il offre aux combattants, décident le Che à faire de la Mesa l'une des bases de la guérilla. Maintes fois il y reviendra dans les mois qui suivront. Polo nous montre encore la grotte où Juana cachait les livres d'El Comandante quand il quittait son

repaire :

– Il y en avait une quinzaine, la plupart très épais. Comme nous ne savions pas lire, nous ignorions de quoi ils parlaient, mais nous savions que dans certains d'entre eux il était question de marxisme.

Cette *Mesa,* cette table, le Che la complète à sa manière :

– Puisqu'elle est retournée, donc la tête en bas, il faut lui donner des pieds, dit-il à Polo.

Ainsi le *pico de La Botella,* la *loma de La Bruja* (mont de la Sorcière), l'*altos de Las Leches* et l'*altos de Conrado* seront-ils les quatre pieds de la Mesa.

Le Che tentera d'éduquer Le capitan descalzo, de lui apprendre à lire et à écrire, comme il le fait pour tant d'autres compagnons, mais il comprendra vite que cet homme est d'une trempe particulière. Qu'il est né avec un savoir qu'on n'apprend pas dans les livres. Il « sait » la nature, il la respecte ; à sa manière il dompte la Sierra et sa végétation. La nuit, recroquevillé dans son hamac près du feu de bois, il analyse, dans l'étrange et intense bruit de fond qui monte vers les étoiles, les moindres murmures de la pénombre, il les explique, les raconte.

Il va, peu à peu, prendre de l'importance parmi les révolutionnaires, jouer un rôle crucial de messager entre fidélistes et guevaristes. Cela ne s'est pas fait tout seul. Il se souvient que, après les retrouvailles avec le gros de la troupe :

– Fidel et le Che m'ont tendu un piège, en me racontant chacun une histoire et en me demandant tour à tour, et dans des lieux différents, ce que m'avait dit l'autre. Je n'ai pas bronché, je me suis obstiné à répéter : « Il ne m'a rien dit ! »

Ainsi Polo est-il devenu le trait d'union vital pour la guerilla entre le Che et Fidel, qui depuis ce jour-là lui ont voué une confiance totale.

Une fois l'escouade à peu près retapée, *el Comandante en jefe* la remobilise, pour remonter sur les toits de la Sierra. En suivant comme leur ombre les pieds nus du nouveau compagnon. Un peu plus loin, c'est au tour du *campesino* Tuto Almeida de remplir le dangereux rôle de guide.

À la date du 26 juin, le Che inscrit sur son carnet de route *sacamuelas,* arracheur de dents. Plusieurs guérilleros ont des abcès ou des rages de dents qui les font souffrir, et il lui faut se transformer en dentiste improvisé. Sa première victime, avec les moyens du bord, des tenailles, est Israel Pardo. N'ayant pas d'anesthésiant sous la main, il utilise ce qu'il appelle l'« anesthésie psychologique », une bordée d'insultes lancée à son patient pendant qu'il l'opère. Le deuxième à avoir besoin de soins est Joel Iglesias. Mais là, rien à faire : « Il aurait fallu un bâton de dynamite pour faire sauter sa grosse molaire. Je n'ai pas pu la lui arracher et il a continué avec. » Joel de son côté remplace les

produits qui manquent désormais au Che pour soigner son asthme par des feuilles séchées de *clarin*, une plante en forme de clairon : un remède que les paysans utilisent quand l'un des leurs est saisi par cette toux qui fait peur.

Dans la Sierra Maestra, les *Barbudos* portent des colliers de petits fruits blancs, des fruits de Santa Maria utilisés pour les rites de la *Santera*, le syncrétisme cubain. Le médecin Guevara découvre une multitude de plantes médicinales. Par exemple, *el ojo de buey*, l'œilde-bœuf, qui ressemble à une châtaigne plate que l'on frotte jusqu'à ce qu'elle soit chaude et soigne l'herpès et autres maladies de peau. Le « yamagua », arbre géant, qui grimpe dans toute l'île dont le jus des feuilles accélère la coagulation du sang, avance le général Arsenio Garcia, l'un des 82 du *Granma*. Les femmes utilisant le « yamagua » quand elles en éprouvent le besoin physiologique. *El guizaso de caballo* ou *de Baracoa* et ses feuilles en forme de cœur, prises en infusion pour réduire les calculs rénaux, attirent l'attention du Che. – *« Les "Kamarades Popov" en ramèneront pour les analyser, avant de les faire pousser dans leurs terres chaudes proches de l'Afghanistan »*, précise Arsenio Garcia. Avec son odeur de menthol, *el copal*, qui monte à l'assaut du ciel, fait sortir les épines des pieds et des mains avec sa résine : il enlève, aussi, les nuisances des piqûres d'insectes. Les brûlures de la peau, sont soulagées par les épaisses feuilles de « la sabilla ». Le Che vérifiant la solidité des cordes fabriquées avec les lianes « del esmajagua ». Aussi *el cuaba*, long comme un jour sans *ron*, avec Cuba dans son nom, sert de lanterne quand, après avoir été taillé, un de ses morceaux les plus verts est allumé. Il lira Goethe à sa lumière !

Après de laborieuses pérégrinations, la colonne continue à avancer, au moral. Deux femmes noires, adventistes comme ce Rosabal rencontré six mois plus tôt, déguerpissent à son approche. Une fois converties par les propos du Che, ces ennemies déclarées de la violence retrousseront manches et jupons pour se transformer en alliées fidèles. Aux dix rescapés d'Uvero sont venus s'ajouter des partisans venus de Bayamo et des paysans, soit une trentaine d'hommes au total. Deux anciens militaires, Gilberto Capote et Nicolas, sont là eux aussi, amenés par le guide Aristides Guerra, qui deviendra un grand guérillero et restera dans les mémoires comme *el rey del condominio*, le roi de la nourriture – il n'a pas son pareil pour rapporter du ravitaillement à la troupe. Le miraculé Almeida commence à remarcher, manquant encore de forces pour assumer le commandement. Le Che continue à diriger la petite troupe.

Apprenant la présence des ennemis à Mar-Verde, où il avait envisagé de passer pour rejoindre la Nevada, il décide de couper par les sentes à pic du Turquino. Alors que la marche forcée reprend, une nouvelle alarmante crachotée par la radio atteint le moral de la colonne : Raúl Castro aurait été gravement

blessé au combat dans la zone d'Estrada Palma. Le Che calme les esprits en faisant remarquer que les informations émanent de l'ennemi et qu'il ne faut leur accorder qu'une confiance toute relative. Il a raison : la nouvelle se révélera être de la pure intox. On s'arrête pour la nuit chez un Basque espagnol réfugié de 1936 et surnommé El Bizcaïno, parce qu'il vient de Biscaye, l'une des sept provinces composant l'Euskadi. Il héberge les hommes et les nourrit de galettes de maïs, de fruits et de tortillas géantes. Dès l'aube, la colonne reprend sa marche vers les sommets. « Nous continuons pour ainsi dire à tâtons, écrit le Che. Le moral des hommes est bas : ils sont sans armes ou presque, sans contact avec le chef de la Révolution, sans expérience, entourés d'ennemis, que l'imagination des paysans multiplie jusqu'à en voir partout. »

Après de rudes journées de marche, les rescapés d'Uvero rallient Palma Mocha, sur le versant ouest du Turquino, dans la région de Las Cuevas. Des *guajiros* les accueillent avec sollicitude, prenant soin des blessés, et Sacamuelas est appelé à rejouer de la tenaille. Puis, ils reprennent la route, pour se hisser jusqu'à El Infierno. Enfin, le 15 juillet, le paysan Cabrera informe le Che de la présence de l'intrépide Lalo Sardinas dans les parages.

La jonction avec les fidélistes s'effectue le 16. Démasqué alors qu'il apportait des vivres à ces derniers, Sardinas n'a eu d'autre choix que de rejoindre les rangs de la Révolution. Il a désormais pour mission de repérer la troupe de l'obstiné Sanchez Mosquera, pour l'heure sur la défensive.

– *Cet homme est un monstre,* assure le Che. *Il se conduit comme un vandale, continue de pendre les paysans dont il a découvert qu'ils étaient nos alliés, avant de brûler leurs cadavres.*

Quand Fidel salue le retour des guevaristes, dans un bivouac improvisé autour du río de l'Infierno, il lance à Almeida :

– *Félicitations, ce que tu as fait est formidable !*

Le capitaine se tourne vers le Che et répond :

– *Ce n'est pas moi, c'est lui qui a été formidable…*

Chapitre XVI

L’ÉTOILE DE COMMANDANT

Le lendemain 17 juillet 1957, au cours d’une réunion de l’état-major, Fidel élève Ramiro Valdés, Ciro Redondo ainsi que le Che au grade de capitaine. Ce dernier reçoit la responsabilité d’une nouvelle formation, la *columna Dos.* L’avant-garde en est confiée à Lalo Sardinas, le centre à Ramiro Valdés et l’arrière-garde à Ciro Redondo. Le tout forme un ensemble hétérogène de soixante-quinze *Barbudos* débraillés, vêtus et armés à la diable. Ce look de beatniks avant l’heure plaît au Che, fermement décidé à en faire un groupe soudé, discipliné, qui portera haut les couleurs sang et nuit du M. 26-7. Un « rouge et noir » stendhalien qui rappelle à Ernesto l’écrivain français, dont il aime l’ardeur et la fougue. Il nomme fièrement sa colonne *L’Exode des paysans*.

Quelques jours plus tard, le 21 juillet, événement inattendu. Le Che raconte :

– Nous étions en train de rédiger une carte de condoléances pour « Frank » [nom clandestin de Josué Païs], *après la mort de son frère Carlos* [1]*. Nous, c’est-à-dire tous les officiers de l’armée rebelle qui en étaient capables, les paysans n’étant pas très doués pour ce genre d’exercice. On signait sur deux colonnes. Au moment où j’allais mentionner mon grade sur la seconde, Fidel m’ordonna simplement :* Ponle comandante ! (*« Mets commandant ! »). C’est de cette manière informelle, quasi à la dérobée, que je me suis retrouvé commandant de la deuxième colonne de l’armée rebelle, qui s’appellera plus tard la « numéro Quatre ».*

La scène s’est passée dans un bohìo dont le Che, malgré sa mémoire quasi infaillible, n’a pas gardé le souvenir – en fait dans la *finca* du paysan Ramon Corria. Lui l’étranger, « l’Argentin », est élevé au grade de commandant, avant même Raúl, le propre frère de Fidel, avant Almeida, un de la Moncada. À la demande de Fidel, Célia Sanchez lui remet l’*estrella de comandante*, une petite étoile dorée qu’elle a sortie de son sac à dos – l’étoile de José Marti, le père de la Révolution cubaine. Le Che s’empresse de la fixer sur le béret noir qui a

remplacé sur sa tête la casquette à visière. Il sera immortalisé ainsi, le 5 mars 1960 à La Havane, par le célébrissime cliché d'Alberto Korda.

L'histoire de l'étoile ? Oris Zaldivar, l'armurier du Che, l'inventeur d'armes aussi variées que surprenantes – allant de l'arbalète lanceuse de cocktails Molotov aux mines antichars –, s'est vu confier par un messager de Fidel une mission secrète : fabriquer une petite étoile. Du cisèlement d'un morceau de bronze apparut l'étoile du Che. Mais Oris le bavard n'en connaissait pas la destination. Voilà qui démontre que l'élévation du Che au grade de commandant était bien préméditée par Fidel et non improvisée comme la légende le colportera.

Le Che reçoit également ce jour-là un second cadeau, une montre-bracelet noire offerte par Fidel. Cette promotion inattendue le touche au plus sensible, lui qui avait été jugé inapte au service militaire à cause de son asthme : « La dose de vanité que chacun porte en soi a trouvé là l'occasion de se libérer totalement. Ce qui me permet de me sentir l'homme le plus orgueilleux de la terre », avoue-t-il à cette occasion.

Désormais autonome et libre de ses mouvements, le nouveau commandant décide de rejoindre El Hombrito pour y installer sa base. Fidel n'y est pas favorable : il estime dangereux d'avoir pour camp fixe un tel lieu, trop exposé à son goût. Mais il laisse néanmoins son bras droit prendre ses responsabilités.

Le Che s'assigne également une mission à la hauteur de son nouveau grade : encercler Sanchez Mosquera. Malheureusement ce dernier vient de quitter la région. Alors Ernesto cherche comment frapper un grand coup le 26 juillet, date commémorative de l'attaque de la Moncada, quatre ans auparavant. Fidel lui a recommandé la prudence, mais laissé carte blanche. Il échafaude un plan ambitieux qui consiste à attaquer d'abord la caserne d'Estrada Palma[2], pendant la nuit pour ne pas faillir aux traditions, puis à se diriger vers les villages voisins de Yara et Veguitas et à s'en prendre aux garnisons en place, avant de regagner le camp de base. Mais la guérilla, le Che en fait l'apprentissage, n'est pas un jeu d'échecs où seule l'intelligence importe, où l'on manie ses pièces à sa guise contre l'adversaire : il faut compter aussi avec son propre camp. La radio lui apprend que Raúl Mercader, qui se trouvait dans les parages du Turquino, s'apprête lui aussi à porter une attaque sur Estrada Palma, et qu'il est même déjà sur place. Comme il ne saurait être question de marcher sur les brisées de l'autre Raúl de la Révolution, Ernesto change à nouveau son fusil d'épaule.

Il décide de s'en prendre à la caserne de Bueycito, bourgade située à une trentaine de kilomètres au sud de Bayamo devenue une ville garnison. Il peut y attendre un important appui logistique de la part de la population : le M. 26-7 est profondément implanté à Las Minas de Bueycito, un bourg minier voisin, qui

produit du cuivre ainsi qu'un peu d'or. Lalo Sardinas confie au dénommé Armando Oliver, qui vit à Cana Brava, en lisière de California, la mission de rassembler les véhicules nécessaires à l'entreprise. C'est ainsi que le Che a bientôt la satisfaction de voir regroupés : une camionnette Power Wagon, propriété de Conrado Santeste ban, de California, un camion de Luis Ribeiro conduit par Israel Pardo, une autre camionnette Power Wagon appartenant à Ruben Fernandez de la *finca* Guasimilla, également à California ; deux voitures, l'une de Idalberto Guerrero (Las Minas de Bueycito), l'autre de Niní Oró, d'Ortiz (Bueycito) ; plus une jeep Willis de la mina Holton prêtée par Reynaldo Navaro de Las Minas de Bueycito.

À une poignée contre une armée entière !

À l'angle d'une rue et d'un terrain vague, *el cuartel*, la caserne de Bueycito, aux épais murs jaunes, est occupée par le 13e escadron du 1er régiment d'infanterie, « Macéo ». Cette caserne existe depuis le milieu du XIXe siècle, poste intermédiaire entre les villes de Bayamo et de Manzanillo. Défendu par les Espagnols, elle a été attaquée et prise par les Mambises[3] commandés par le général Calixto Garcia et Antonio Macéo. L'histoire a donc rendez-vous avec l'Histoire dans ce charmant village où, en temps de paix, tout n'est que douceur de vivre.

Dans cette région où les *Barbudos* s'efforcent de s'implanter, 31 508 hommes – sur les quelque 42 000 que comptait l'armée cubaine au début de la guérilla – leur font face sous la bannière de Batista, répartis autour de la puissante base du Turquino : 16 311 dans l'armée régulière, 3 432 conscrits du Servicio de emergencia, des traîne-savates, recrutés à la hâte et très mal payés, et 11 765 provenant d'autres corps – sans compter la marine de guerre, la police, el Buro de la represion anticomunista (BRAC) et les groupes paramilitaires, les Masferreristas du colonel Masferrer. Avec leur quelques trois cents bonshommes plus ou moins bien armés, les envahisseurs font figure de David face au Goliath bastistien.

La colonne du Che se déploie en éventail pour surprendre les soldats dans leur sommeil. Il est cinq heures vingt du matin, le 31 juillet, quand l'attaque se déclenche. Mais les « apprentis *Barbudos* » ne respectent pas les consignes à la lettre et la situation devient vite embrouillée. Quand, apercevant une ombre au détour d'une façade, le Che lance un comminatoire :

–*Qui va là ?*

L’autre, persuadé qu’il s’agit de l’un des siens, répond :

– *Guardia rural !*

Le temps pour Ernesto de le mettre en joue, le soldat plonge par une fenêtre à l’intérieur de la maisonnette la plus proche. Dans l’obscurité, il renverse une table, casse de la vaisselle, bouscule deux chaises et s’enfuit par la porte de derrière. Comme il détale à l’opposé de sa base, le Che ne le poursuit pas.

Une sentinelle, intriguée par les aboiements d’un chien que l’épisode a réveillé, dresse l’oreille et vient voir de plus près ce qui se passe. Sans le savoir, le Che avec sa Thompson et la sentinelle avec un fusil Garand progressent l’un vers l’autre. Arrivé à quelques mètres de l’homme, Ernesto l’aperçoit et crie « Haut les mains ! »… Voyant que l’autre s’apprête à tirer, il veut lui vider son chargeur dessus, mais la Thompson refuse de cracher son feu. Comble de malchance, le petit fusil 22 d’Israel Pardo reste muet lui aussi.

– *Je ne sais comment lui s’en est sorti, mais je sais comment j’ai sauvé ma vie,* raconte le Che. *Sous le plomb du Garand, qui lui ne faisait pas grève, j’ai couru plus vite que je n’avais jamais couru. Lorsque, plongeant dans les airs, me dépasse Israel, que je vois s’abriter dans un recoin de mur d’un roulé-boulé d’acrobate – un recoin où j’ai atterri à mon tour dans la fraction de seconde suivante.*

El Hombre



Où va le monde ?,



Ernestito et Roberto



Maman Célia et « Tété », tout commence…



La petite tribu Guevara à la plage.

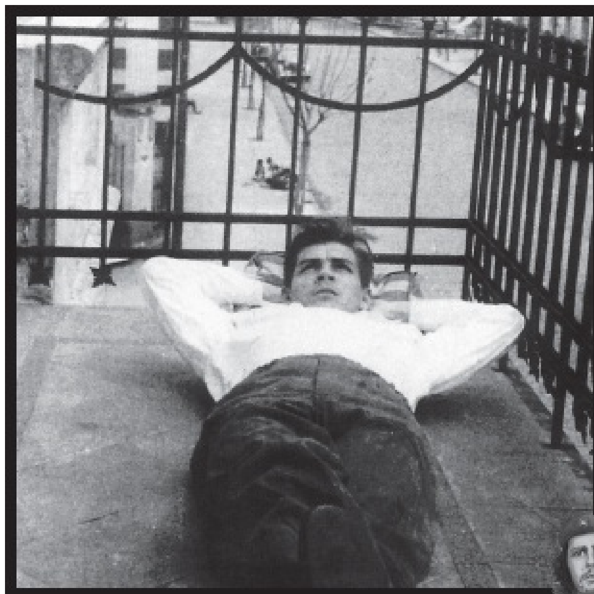


Un explorateur des temps modernes.





La star, c’est la Poderosa II.




Sur le balcon de Buenos Aires, le futur Che rêveur.



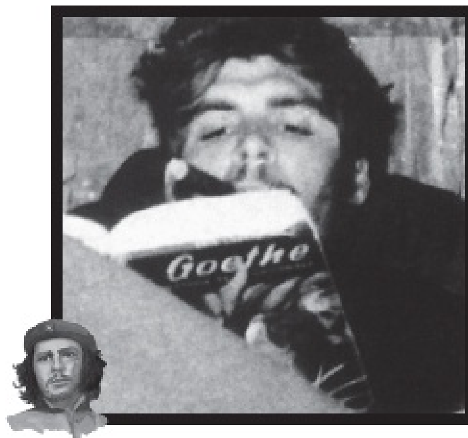
Le Che rugbyman (au centre) avec son initiateur Granado (à gauche) : Fuser et Mial.



Joueur d’échecs de niveau international, le Che a utilisé sa science du maniement des pièces dans ses combats de guérilla.



Le Che entouré de ses parents, à la Havane, après le Triomphe de la Révolution.



Dans la Sierra, en compagnie de Goethe.



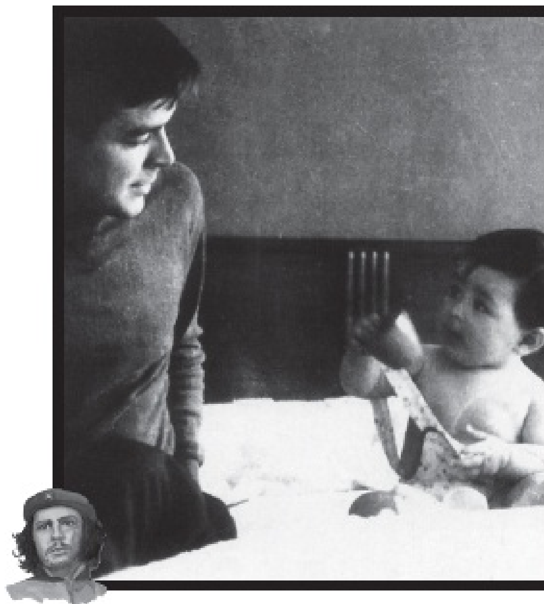
Un couple rayonnant : Ernesto et Aleida.



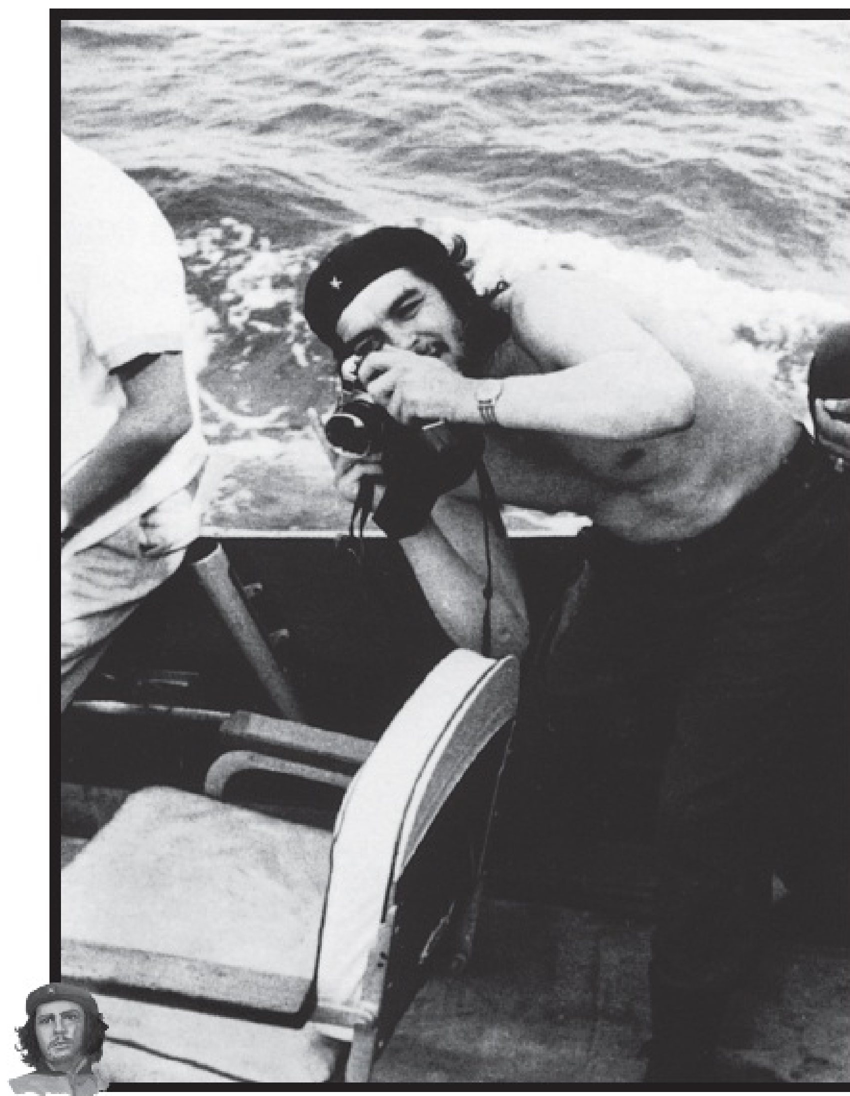
À bord du « Mambo-tango » en Amazonie.



On y est : Alberto a découvert les racines du Che.



Papa-Che avec Hildita.



Il a gagné un temps sa vie avec son appareil photo



Juan-Martin Guevara, Lili Galiano et l’auteur au barrio Nicole.



Camilo, fils du Che, et l’auteur à La Havane avec Marti.




L’auteur et les demi-frères du Che, Ramiro et Ramon.




Hildita dans la Sierra.




L’auteur avec Ernesto Guevara père, en 1981, à La Havane.

Les hommes du Che font bientôt irruption par la porte de derrière dans le poste des gardes. L’affaire est alors vite réglée : cinq d’entre eux sont blessés, dont deux mourront, les autres sont faits prison-niers. Avec une seule perte du côté des *Barbudos*, Pedro Rivera, un du Llano, qui a la poitrine fracassée. Et un blessé sérieux, Rafael Ramirez. Le paysan Manuel Espinsa avait pris le risque de grimper à un pylône à l’entrée du village pour couper la ligne téléphonique, ainsi l’alerte n’a pu être donnée.

En avril 1994, au cours du voyage dans la Sierra Maestra sur les traces du Che, sous la conduite de Polo Torrès, nous passons par Bueycito. Hilda est avec nous, l’ex-petite Hildita, la propre fille de Che. Une vieille femme à chignon s’approche d’elle, l’embrasse avec émotion, puis elle raconte, des larmes dans la voix :

– À moins d’un kilomètre de la sortie du village, après le pont, le sanguinaire Sanchez Mosquera entassait les dépouilles et les restes calcinés de ses victimes. Près de quatre cents au total.

Partout où nous passons, dans cette région de Buey-Arriba, le Che est toujours vivant.

– Il est en nous, avec nous, il reste notre guide, nous dit Ramon Oliva Garcia, l’historiographe de la *Revolución* dans cette partie de l’île.

Dix fusils de calibre 30, un fusil automatique, six Garand, neuf revolvers 45, dix-sept cartouchières… le butin de l’attaque est riche. Les guevaristes embarquent également une jeep et plusieurs mules blessées qui n’ont pu s’enfuir au bruit des coups de feu.

Une fois que la colonne des *Barbudos* a franchi le pont de bois à la sortie du village, le Che stoppe sa jeep et demande à l’artificier Cristino Naranjo de le faire sauter pour protéger leur retraite. Il n’est qu’à moitié satisfait du comportement de ses hommes, qui se sont montrés trop nerveux dans l’action. Il n’en vient pas moins d’étrenner ses galons par une victoire acquise non plus sur les terrains escarpés de la Sierra, mais sur ses contreforts. Succès qui ébranle le moral de l’armée loyaliste, et qui stimule l’action anti-Batista dans tout le pays. L’île entière connaît maintenant Ernesto Guevara ; on le surnomme *El Guerrillero heroico.*

Après l’assaut, il écrit à Fidel : « À dix heures nous avons pu nous replier, sans être dérangés par l’aviation. » Puis, il commente les graves conséquences que ne manquera pas d’avoir la mort de Frank Païs, et avance des propositions

pour le remplacer au sein du M. 26-7. Il précise également qu'avec vingt-cinq nouvelles recrues – dont dix ne sont pas armées – sa colonne atteint désormais les cent hommes. Ainsi la Uno de Fidel et la Cuatro (ex-Dos) du Che dépassent-elles maintenant, réunies, les trois cents membres.

Une fois le camp d'El Hombrito regagné, la principale préoccupation du Che est de trouver de la nourriture pour sa troupe. Dans les premiers jours d'août 1957, il se rend à dos de mule avec Ramon Peréz vers la zone de Vega-Grande, au nord, sur le chemin de San Pablo de Yao. Il y rencontre un riche membre du Mouvement, Sergio Peréz Camillo, père du guérillero Ramon Peréz, et met rapidement sur pied avec lui le ravitaillement de ses hommes. Ainsi, la vie s'organiset-elle peu à peu dans le camp. Le Che se souvient de l'entraînement auquel les avait soumis au Mexique le général Alberto Bayo, dans le ranch de Santa Rosa, et il prépare pour ses guérilleros un parcours du combattant sévère, avec arbres à escalader, franchissement de torrents, descente de rapides, bivouacs à la belle étoile par un froid glacial…

Le 29 août au soir, un campesino avertit la colonne d'Ernesto qu'une forte troupe arpente les contreforts de la Maestra, se dirigeant précisément vers El Hombrito. Comme le paysan est un inconnu, on l'interroge sans ménagements, pour s'assurer qu'il ne ment pas. Puis, convaincu, le Che décide de se porter au-devant de l'ennemi et de lui tendre une embuscade. Vérifications faites, il s'agit d'un bataillon commandé par Menelao Sosa et qui a pris position sur les terres de Julio Zapatero, à « une paire de kilomètres » comme le précisera le Che dans ses Mémoires.

Dans la nuit, les guevaristes se déploient face à l'ennemi. Le Che commentera ainsi le plan de bataille qu'ils ont adopté :

« Le peloton de Lalo Sardinas devait occuper le côté est d'une fougeraie, d'où il frapperait la colonne des soldats dès qu'elle serait bloquée. Ramiro Valdés, avec des hommes au pouvoir de feu moindre, se tiendrait à l'ouest, avec pour mission de réaliser una hostilización acústica afin de semer la panique. Leur position était aussi moins dangereuse, parce que les gardes avaient un ravin à franchir avant de parvenir à leur hauteur. Le sentier par lequel ceux-ci devaient monter se situait du côté où était embusqué Lalo. Ciro Redondo les attaquerait en biais et moi, avec une petite colonne d'hommes bien armés, je devais donner le signal du début des hostilités en tirant le premier coup de feu. Sous les ordres du lieutenant Raúl Mercader du peloton de Ramiro, la meilleure escouade avait pour mission, en tant que force de choc, de recueillir les fruits de la victoire. Le plan était simple : en arrivant à une petite courbe, où le chemin décrivait un angle de 90° pour contourner un rocher, je devais laisser passer de dix à douze hommes et

tirer sur le dernier qui dépasserait le rocher, de façon à les couper du reste de la troupe – les autres devant être liquidés par les tireurs. L'escouade de Raúl Mercader avancerait alors, récupérerait les armes des morts, et nous nous retirerions immédiatement, couverts par le feu de l'escouade d'arrière-garde commandée par le lieutenant Vilo Acuña. »

Les guevaristes ont pris position sur les hauteurs dominant la propriété de Julio Zapatero, dans une plantation de café. Le Che a une nouvelle arme, un fusil-mitrailleur Browning. À la pointe du jour, on distingue en contrebas dans la pénombre des hommes au bivouac, en train de se lever. Ils mettent bientôt leurs casques sur la tête, et la preuve est ainsi faite qu'il s'agit bien de la colonne ennemie. Les *Barbudos* sont en position de combat.

« L'attente se faisait interminable et mon doigt jouait sur la gâchette de mon Browning, prêt à entrer en action pour la première fois contre l'ennemi. »

Enfin des voix bruyantes se font entendre, des rires sonores, de gens qui manifestement ne se sentent pas épiés. Bientôt la tête de la colonne apparaît dans le sentier ; un premier, un deuxième, un troisième soldat dépassent le rocher fatidique – mais ce qui n'était pas prévu, c'est qu'ils marchent éloignés les uns des autres. Le Che calcule qu'il n'a pas le temps dans ces conditions d'en laisser passer autant que prévu. Au moment où il en a compté six, un cri retentit plus haut et l'un des soldats lève les yeux, aussi Ernesto n'hésite-t-il pas plus longtemps :

« J'ouvris le feu dans l'instant et le sixième homme tomba ; de suite le feu se généralisa. »

Le Che ordonne d'attaquer à l'escouade de Raúl Mercader, renforcée par quelques volontaires accourus sur les lieux. La première surprise passée, la troupe batistienne se reprend et fait donner les bazookas. Les guevaristes, outre le fusil-mitrailleur du Che, n'ont qu'une mitrailleuse Maxim comme arme de poids pour leur répondre. Mais la Maxim n'a jamais fonctionné, et Julio Peréz ne parvient pas à la déclencher. Ramiro Valdés, Israel Pardo et Joel Iglesias avancent sur l'ennemi de leur côté. Leurs escopettes tirent dans tous les sens et n'ont guère de portée, mais elles font un bruit infernal qui sème la panique dans les rangs adverses. Le Che donne alors l'ordre de repli aux pelotons latéraux, et ne tarde pas à les imiter lui-même, tout en laissant l'arrière-garde couvrir la retraite des hommes de Lalo Sardinas. Vilo Acuña vient annoncer la mort de

Hermès Leyva, le cousin de Joel Iglesias. Dans son repli, la Cuatro rencontre un peloton envoyé par Fidel – que le Che avait averti de l'imminence d'un combat contre des forces sans doute supérieures en nombre – peloton conduit par le capitaine Ignacio Pérez.

Manque de discipline

Les *Barbudos* s'arrêtent à un kilomètre du lieu du combat, en embuscade, prêts à attaquer de nouveau si l'ennemi les poursuit. Les gardes quant à eux, regroupés maintenant sur la petite éminence où s'est déroulée l'échauffourée, se vengent en brûlant le corps de Hermès Leyva. Le Che assiste de loin à la scène, impuissant, bouillonnant intérieurement. La manière dont les choses se sont déroulées confirme ses craintes : sa troupe manque de discipline, d'entraînement, et cela explique sa relative inefficacité ; à plusieurs reprises, alors qu'ils se trouvaient à moins de vingt mètres de leur cible, les plus novices parmi ses combattants l'ont ratée.

S'ils reconnaissent avoir parfois manqué de sang-froid, les guevaristes estiment néanmoins que l'issue du combat leur a été favorable :

– *Il est indéniable que nous avons tenu en respect une colonne ennemie plus importante que la nôtre, et qu'elle a dû se retirer – en tuant, piètre consolation, un de nos hommes, auquel elle a pris son revolver*, affirme Ramiro Valdès.

Ernesto lui-même a ce commentaire :

– *Ce que nous avons réalisé l'a été avec peu d'armes, de plus avec des armes moyennement efficaces, contre une compagnie complète de cent quarante hommes équipés pour la guerre moderne, avec bazookas et mortiers.*

Fidel quant à lui se fait l'écho du « sévère coup » que le Che et sa colonne ont porté aux forces de Batista. À la vérité, il amplifie l'événement pour saper le moral de l'ennemi et regonfler celui de sa troupe. Il vient lui-même d'attaquer un campement, et ses hommes ont subi plusieurs pertes. Une histoire court déjà dans la Sierra : El negro Pilon a découvert dans un *bohìo* « un fagot de gros tubes bizarres avec plusieurs petites caisses à côté », auquel il a soigneusement évité de toucher, alors qu'il s'agissait de bazookas et de leurs rockets…

Il n'en reste pas moins qu'à partir de ce moment où le Che a désorganisé une de leurs compagnies, les troupes batistiennes vont définitivement abandonner la Sierra. Seul y pénétrera encore, de loin en loin, l'obstiné Sanchez Mosquera, que le Che juge « le plus brave, le plus assassin et l'un des plus grands voleurs de tous les chefs militaires de Batista ».

Après une nouvelle jonction avec les fidélistes à la fin août, à Dos Brazos de Guayabo, les deux colonnes cheminent quelques jours ensemble sur les pentes du Turquino, avec comme objectif la scierie de Pino del Agua, au sud-est de Las Minas de Bueycito. Fidel projette d'attaquer la garnison qui y est probablement basée, ou sinon de faire, au moins, acte de présence dans les parages, avant de poursuivre vers la région de Chivirico. Comme le précise le Che :

– *La Cuatro devait rester embusquée dans l'attente de l'armée batistienne, qui dans ces cas-là se précipitait pour faire une démonstration de force et dissiper dans l'esprit des paysans l'effet révolutionnaire de notre passage.*

Avant l'arrivée à Pino del Agua, les faits marquants se succèdent. C'est d'abord la désertion de Manolo et Pupo Beatón, des paysans originaires de la région, qui s'étaient enrôlés avant l'épisode d'Uvero [4]. Second incident pénible : un compagnon nommé Roberto Rodriguez a été désarmé pour insubordination. Il ne peut le supporter et, arrachant des mains du *Barbudo* qui vient d'en hériter le revolver qu'on lui a retiré, il se donne la mort avec.

C'est enfin, le 4 septembre, l'un des épisodes les plus fâcheux de la guérilla. Le capitaine Ciro Redondo capture à Las Minas de Bueycito le soldat Léonardo Baró. Sur ses demandes insistantes, ce dernier est bientôt incorporé à la Cuatro, et il semble s'y intégrer parfaitement. Au bout de quelque temps il vient trouver le Che, lui affirmant que sa mère est malade et sollicitant la permission d'aller lui rendre visite à La Havane. Ernesto, touché, la lui accorde, à une condition : qu'en-suite il demande asile à une ambassade, où il déclarera qu'il refuse de combattre le mouvement révolutionnaire et qu'il dénonce le régime de Batista. Baro faisant remarquer au Che qu'il se voit mal dénoncer un régime pour lequel ses amis continuent de se battre, il est admis qu'il respectera simplement la première clause du contrat moral.

Il est accompagné jusqu'à Bayamo, d'où il doit prendre le bus pour La Havane, par quatre *Barbudos* du Llano, qui ont ordre de se cacher et de l'empêcher de rencontrer qui que ce soit en route. Mais ils oublient vite la consigne, et profitent de l'occasion pour s'offrir dans un village une java de tous les diables. Éméchés, ils volent ensuite une jeep et foncent au plus court, par la route, vers Bayamo. L'inévitable se produit : la téméraire équipée est stoppée par la troupe gouvernementale, et les pauvres diables sont fusillés. Pour sauver sa peau, Baro assure qu'il a saoulé exprès ses acolytes pour le bien de la cause loyaliste. Libéré, il part seul avec la jeep rejoindre Sanchez Mosquera à Las Minas de Bueycito. Là, il commence à identifier l'un après l'autre les paysans qui viennent faire leurs achats en ville, et qu'il sait être en contact avec la guérilla :

« Nombreuses ont été les victimes de mon erreur », confessera plus tard le

Che.

Baro sera arrêté et son sort réglé quelques jours après le Triomphe de la Révolution.

Le lendemain de cet incident, la Cuatro rejoint San Pablo de Yao, au-dessus de Bueycito – là où fonctionne de nos jours un émetteur de la Télé-Serrana destinée aux paysans. Après avoir envoyé deux hommes en éclaireurs, vérifier si aucun soldat ne traîne dans les rues, les *Barbudos* entrent dans le village et participent à une fête qui y est donnée. Un bal champêtre animé par deux guitares, une normale et une petite appelée la *très*, un *guiro* que l'on gratte et les classiques *maracas.* Bonne occasion pour eux de se changer les idées. Une paysanne plutôt petite, aux formes épanouies, ne quitte pas le Che des yeux. Danser n'étant guère l'affaire d'Ernesto, elle se contente de dialoguer longuement avec lui, sous le regard amusé de ses hommes. Elle s'appelle Lidia Doce et elle va s'enrôler dans la guérilla, pour devenir, jusqu'à sa mort à La Havane, l'une des messagères les plus zélées de l'organisation de Célia. C'est à elle que le Che confiera le soin de hisser la bannière rouge et noire du M. 26-7, à El Hombrito, en haut de l'immense mât de neuf gaules mises bout à bout qu'aura dressé le guide Manuel Escudero. Sur la bannière seront peints en grandes lettres, à l'adresse ironique de l'armée batistienne, les mots *Feliz año 1958* (Bonne année 1958)…

La fête de San Pablo de Yao une fois finie, les guérilleros se ravitaillent chez les marchands locaux et remplissent trois camionnettes de produits divers. À l'intérieur du territoire qu'ils dominent, ils règlent désormais leurs achats à l'aide de coupons imprimés en cachette à Santiago, au nom du Mouvement du 26 juillet 1953, et qu'Ernesto signe déjà « Che », comme lorsqu'il sera président de la Banque nationale en novembre 1959. Les commerçants les acceptent, misant sur *el Triunfo de la Revolución* pour les échanger contre du bon argent – d'ailleurs ils n'ont guère le choix…

Les emplettes terminées, la colonne quitte les lieux. Même un jour de fête, le Che ne badine pas avec la discipline : l'une des sentinelles postées à l'entrée du village s'étant copieusement saoulée, est aussitôt expulsée de la troupe. Dès que l'on retrouve les sentiers escarpés de la Sierra Maestra, il faut abandonner les camionnettes, et ce sont les bonnes vieilles mules, increvables, qui prennent le relais, avec tout le chargement sur le dos.

La Cuatro arrive enfin aux abords de Pino del Agua. Pour l'occasion, c'est Fidel qui conduira les opérations. Dans un premier temps, il fait en sorte que le plus possible de paysans soient au courant du chemin par lequel les *Barbudos* vont arriver, escomptant qu'il s'en trouvera toujours un pour moucharder.

Lorsque la troupe de Batista s'apprêtera à tomber sur le Che, dans le chemin indiqué, lui-même aura décroché avec ses hommes et prendra l'armée à revers. Les guevaristes se demandent, non sans anxiété, si le plan à double détente va fonctionner.

Lorsque le 10 septembre ils sont embusqués autour du passage soi-disant obligatoire, l'alarme est donnée par une sentinelle redescendue en courant de son piton rocheux :

– Ils arrivent !

Le terrain accidenté ne permet pas de voir l'ennemi approcher, c'est le bruit de ses camions qui va le trahir. La tactique prévue consiste à bloquer le premier véhicule, et ensuite, dans le chemin ainsi obstrué, à ouvrir le feu sur les occupants de tous les camions, avant qu'ils aient le temps de se disperser alentour. Un *timing* parfait est nécessaire pour mener à bien semblable plan. Chacun attend à son poste de combat, des deux côtés de la petite route ; le capitaine Ignacio Peréz est chargé de s'occuper du camion de tête. Lorsqu'un élément imprévu intervient : une tempête soudaine, qui noie le paysage en un rien de temps. Le Che affirme à ses voisins pour les encourager :

– Cette eau est plus gênante pour eux que pour nous. Elle va détourner leur attention, ils vont surtout penser à ne pas s'embourber.

Ignacio Peréz ouvre le feu comme prévu sur le premier camion, mais sans atteindre personne. Le rideau de pluie est si dense qu'on a l'impression que les balles de la Thompson rebondissent dessus. En revanche les soldats, alertés, jaillissent précipitamment des véhicules pour se mettre à l'abri. C'est dans ces conditions singulières, les éclairs des coups de feu trouant le déluge, que le combat s'engage. L'un des premiers, le jeune poète José de la Cruz, dit Crucito, tombe mort au sein de ce décor dantesque.

Les *Barbudos* sont pris sous le feu d'un tireur isolé, qu'on ne parvient pas à localiser. L'un des guérilleros, nommé Tatin, qui remonte en rampant la file de camions vides, crie soudain à l'intention du Che :

– Il est là, sous le camion ! On y va ! Aqui se ven los machos ! *C'est là qu'on voit les vrais mecs !*

Le Che se joint au *bravado*, sachant que ce geste de *guapo*, d'orgueil, peut leur coûter la vie.

« En fait nous n'avons pas risqué grand-chose. Le gars à la mitraillette s'est rendu dès qu'il a compris que, de toute façon, il était cuit… »

Bon nombre de leurs occupants ont quitté les véhicules dès que la fusillade a éclaté. Les prises sont bonnes : un fusil automatique Browning, six Garand, une

mitrailleuse à trépied avec ses chargeurs, des pistolets. En outre, l'action a permis à un *Barbudo* capturé quelque temps auparavant, Gilberto Cardero, de s'échapper du quatrième camion où il était retenu prisonnier et de réintégrer la colonne.

Après avoir enterré Crucito, la Cuatro passe par le pic de la Botella, qui surplombe la Mesa, pour retrouver la colonne mère de Fidel à El Zapato. Lorsque survient Ramiro Valdés, porteur d'une fâcheuse nouvelle : Lalo Sardinas, le capitaine de l'avant-garde, a tué à Peladero un de ses hommes d'une balle dans la tête, ce qui a provoqué une mutinerie. Le Che se rend instantanément sur place, mais l'affaire s'avère si complexe qu'il s'en remet à Fidel. Au campement de l'Infierno, près de La Plata, celui-ci décide de faire voter les hommes. Résultat : soixante-quatre voix pour la mort, soixante-trois contre… Fidel, qui connaît la valeur au combat du tortionnaire, lui redonne une chance. Il prend la parole, vante ses qualités, et l'on repasse au vote : soixante-trois pour, soixantequatre contre ! L'homme est sauvé. Ce qui provoque la désertion des plus farouches parmi les opposants. Quant à Lalo Sardinas, il sera dégradé et poursuivra la lutte comme simple soldat. D'abord sans arme, avant d'en gagner une au combat.

Il apprendra plus tard que la voix de la différence était celle du Che : « J'ai décidé de voter "non-coupable" car je ne pouvais pas être à la fois accusateur et juge », révélera le commandant.

Le Che a perdu le capitaine de son avant-garde. Camilo Cienfuegos, l'ineffable, le merveilleux Camilo, le remplace, avec pour mission de régler les affaires de banditisme dans la région. Non loin d'El Hombrito, dans la région de Caracas, à l'est du Turquino, sévit un personnage sans foi ni loi, *el Chino* Chang. Il couvre ses exactions sous le drapeau du M. 26-7, d'où le courroux d'Ernesto. En une dizaine de jours la Cuatro épure la zone, comme le Che le racontera :

« Là, dans une maison de paysan, a été jugé et condamné à mort el Chino Chang, chef d'une bande qui avait assassiné des campesinos et qui en avait torturé d'autres, semant la terreur au nom de la Révolution. En même temps qu'el Chino Chang a également été condamné à mort un paysan qui avait violé une adolescente en se faisant passer pour un de nos messagers. »

Trois gamins de la bande sont fusillés symboliquement. Mis en joue, les balles partent dans le ciel à la place de leur âme, comme l'a décidé Fidel, qui souhaite laisser une chance à ces jeunes. L'un d'eux, réalisant qu'il est toujours en vie, saute au cou du Che pour l'embrasser, « comme s'il était face à son père » se souviendra Ernesto. Le journaliste et agent de la CIA Andrew Saint-

George, témoin de ces faits, publiera sur eux un reportage photographique dans la revue *Look*, qui sera primé aux États-Unis.

« Je suis “analphabétique” »

Après le combat de Pino del Agua, les prises de guerre ont été distribuées aux hommes comme des brevets de courage. L’un des Garand revient à Joel Iglesias. Le Che profite de l’occasion pour stimuler le moral de sa troupe et la souder encore plus étroitement, un souci constant chez lui. Le lieutenant López et quelques autres jeunes, qui ont tous moins de vingt ans, sont chargés de faire régner la propreté dans le camp d’El Hombrito – où se construit la première base militaire de l’armée rebelle – et d’entretenir la foi révolutionnaire des hommes. Ils sont nommés à la tête d’une véritable commission de discipline.

Souvent, Ernesto déambule dans le camp avec un *cavito*, un mégot de cigare court à lui brûler les lèvres, comme c’est l’habitude chez les *Barbudos*, veillant à ce que les portions de nourriture distribuées à chacun soient égales. Il va jusqu’à repérer celui qui finit le contenu de la cafetière, pour s’assurer qu’il ne s’en fait pas servir une seconde tournée : un souci de l’égalité qui tourne à la maniaquerie.

Quand il enrôle un paysan ou un homme de la plaine, le Che l’interroge, le teste :

– Pourquoi veux-tu te battre ?

Si sa réponse est satisfaisante, il est accepté. Et le Che ne manque pas de lui rappeler que Batista n’est pas le seul dictateur dans cette région du monde. Il cite Peréz Jimenez au Venezuela, Trujillo à Saint-Domingue et Rojas Pinilla en Colombie.

Un jour, trois paysans se présentent au « bureau d’embauche ».

– Vous savez lire et écrire ? leur demande le Che.

Deux répondent oui, et le troisième :

– Je suis « analphabétique »…

Quelque temps plus tard, deux des frères passent devant la commission de discipline, l’un pour s’être endormi durant la garde, l’autre pour avoir trop graissé son fusil. Sous son arbre, Saint Louis-Guevara décide d’expédier quatre jours au trou celui qui a négligé son arme, et trois seulement celui qui n’a pas résisté à la fatigue. Inter-loqué, le paysan qui sait (un peu) lire lui demande la raison de son verdict :

– Parce que lui, il est « analphabétique ».

Le Che donne à nouveau ses cours. Les nouvelles recrues viennent le soir dans un *bohío* transformé en « faculté de sciences humaines », où il leur explique le sens profond de la lutte qu'ils mènent. Le jour il prépare les combattants, la nuit il forme leur esprit, ou vice versa.

Le repaire d'El Hombrito, où volettent les papillons de cristal, se transforme peu à peu en une véritable zone industrielle. Ernesto y a construit un dispensaire hôpital ; un médecin, Sergio del Valle, arrive de La Havane pour le seconder. Une petite usine d'armement sort de terre, où l'on fabrique un lance projectiles conçu sur place, qui envoie des grenades elles aussi d'un type fait maison. Là sont également réparées les armes défectueuses et confectionnées les cartouches des fusils de chasse. En plus de l'armurerie, on trouve un abattoir, un four à pain, un fabricant de chaussures et de sacs à dos, un maréchal-ferrant, qui a des cals aux mains tant les mules lui donnent de travail, souvent déferrées sur les sentiers caillouteux. Le Che va jusqu'à superviser la confection de casquettes, qui déclenchent l'hilarité des *Barbudos*, à commencer par Fidel, quand ils les découvrent. Ils se les passent de main en main, assurant à leur créateur qu'elles seraient parfaites pour les *guagueros*, les chauffeurs d'omnibus urbains.

Un jour, l'école de guérilla et de sciences politiques d'El Hombrito ne suffira plus. Trop petite, trop éloignée, elle ne répondra plus aux nouveaux besoins. Ernesto en ouvrira une autre plus bas, à Minas del Frio, toujours dans la Sierra Maestra, où il continuera à semer le savoir qui fait lever la tempête de la Révolution. Il ne cessera pas non plus d'expliquer à ses hommes que le combat n'est que la partie émergée de l'iceberg. Qu'il faut toujours comprendre ce que l'on fait et pourquoi on le fait.

– *La mort de quelques-uns devra être utile au bonheur de tous*, leur répète-t-il.

Insistant sur un point :

– *Les cas de banditisme ayant pour auteurs des guérilleros doivent être sévèrement punis. Nous ne saurions être contaminés ni salis par le banditisme auquel nous ont accoutumés les soldats de Batista.*

En octobre de cette année 1957 qui semble s'étirer à n'en plus finir, le repaire d'El Hombrito est désormais fortifié. Deux étudiants y arrivent de La Havane, apportant des nouvelles fraîches : Batista est ulcéré, il échafaude une vaste offensive pour nettoyer une fois pour toutes la Maestra. Le Che ne s'inquiète pas outre mesure. En revanche les messagers l'intéressent : ils sont étudiants, l'un futur ingénieur, l'autre vétérinaire. Ernesto leur expose ses projets, parle au premier de la petite usine hydroélectrique qu'il voudrait

implanter sur le torrent voisin. Il leur sert de guide pour visiter les lieux ; la paysanne Chana Peréz – qui, jusqu'à plus de 90 ans, a toujours vécu dans le souvenir du Che – leur offre un morceau de « pain des Rebelles », des galettes dures sans levain surnommées *pastel de piedra,* qu'elle sort devant eux d'un four en argile. On leur tend même deux cigares fabrication maison ! Oui, les *Barbudos* confectionnent ici leurs propres *tabacos.* Ernesto craque une allumette, ils aspirent, toussent ; les cigares d'El Hombrito sont plutôt forts. Plus loin, dans l'usine d'armement, on leur montre des bombes larguées par les avions de Batista, qui n'ont pas explosé, et que l'on reconditionne pour les utiliser depuis le sol.

– *Elles ne tomberont plus du ciel,* commente quelqu'un, *mais elles peuvent encore y envoyer du monde.*

Le 4 novembre à Alto de Conrado, le Che profite du premier numéro *del Cubano Libre* pour mettre en exergue la chance de la chienne Laïka, premier être vivant dans l'espace, à bord de Spoutnik 2, « fait que la presse occidentale a honni », assure-t-il. Article qu'il signe *El Francotirador* (« Le franc-tireur »), comme l'avait surnommé Ricardo Rojo lors d'une discussion politique survenue en Équateur, quand Ernesto s'était refusé à cautionner une seule des options proposées.

---

1. Assassiné, à l'âge de vingt-deux ans.
2. Devenue depuis Bartolomé Masó.
3. De *mambi,* nom d'origine indienne de la conque, le grand mollusque qui servait de corne de brume et qui permettait aux autochtones de communiquer entre eux. Les Espagnols ont appelé Mambises les guerrilleros cubains du XIXe siècle, insaisissables comme le son de la conque, ce tam-tam des insulaires dont on ne parvenait pas à situer la provenance.
4. Fidel leur pardonnera par la suite leur trahison et ils seront réadmis dans les rangs de la guérilla. Mais plus tard, après le triomphe de la Révolution, Manolo, qui vit alors de banditisme, assassinera le commandant Cristino Naranjo. Arrêté, emprisonné à la Cabaña, il s'en échappera pour fomenter une petite guérilla dans la Maestra, dans la région même où il avait combattu aux côtés des Barbudos, assassinant entre autres délits le valeureux Pancho Tamayo. Manolo et son frère Pupo seront, pour finir, capturés par les paysans, avant d'être fusillés à Santiago.

Chapitre XVII

DON QUICHOTTE SUR SA ROCINANTE

En cette fin d'année 1957, le Che arpente de nouveaux sentiers de la Maestra en récitant à sa mule, qu'il a baptisée Martin Fierro, des passages entiers du poème de José Hernandez racontant la vie de ce gaucho des pampas argentines. Il fredonne aussi sa chanson favorite, un vieux *lamento* portoricain, *El Jibarito-Ba,* racontant l'histoire d'un paysan qui va vendre ses produits à la ville pour acheter un vêtement à sa mère. De temps à autre passent au-dessus de sa tête des oiseaux de paradis, ou bien le *tocororo,* l'oiseau de Cuba, qui porte les trois couleurs du drapeau national, blanc, bleu et rouge. On l'appelle aussi oiseau de Dieu, parce que sa queue est en forme de croix, et il est interdit de le chasser dans la Sierra. Quand il chante, il prononce « tocororo »…

Le chiot assassiné

Dans son livre de route, Ernesto donne libre cours à sa sensibilité en rédigeant ce récit qui sera repris dans la revue *L'Europe,* sous le titre : « Le Chiot assassiné ».

Compte tenu des difficiles conditions de voyage à travers la Sierra Maestra, c'était un jour de gloire. Par Agua Revès, l'une des vallées les plus hautes et tortueuses du bassin du Turquino, nous suivions patiemment la troupe de Sanchez Mosquera ; cet assassin endurci laissait derrière lui un sillage de deuil et de fermes brûlées dans toute la région. Son chemin l'amenait nécessairement à monter vers l'un des deux ou trois points de la Sierra où pouvait se trouver Camilo. Camilo était sorti à la hâte avec une douzaine d'hommes de son avant-garde, et cette troupe bien mince devait encore se partager entre trois endroits différents pour arrêter une colonne de cent et quelques soldats. Ma mission était

de tomber sur le dos de Sanchez Mosquera et de l'encercler. Tel était notre but essentiel, l'encercler, et c'est pourquoi nous contemplions, à distance et en rongeant notre frein, la tragédie des chaumières qui brûlaient sous le feu de l'arrière-garde ennemie ; nous étions loin, mais nous entendions les cris des gardes. Nous ne savions pas combien ils étaient au total. Notre colonne cheminait avec difficulté à flanc de montagne, pendant que l'ennemi s'avançait au fond de l'étroite vallée. Tout aurait été pour le mieux sans notre nouvelle mascotte : un tout petit chien de chasse âgé de quelques semaines. Malgré l'insistance de Félix qui voulait le renvoyer à notre base arrière – une maison où demeuraient les cuisiniers – le chiot suivait la colonne.
Dans cette zone de la Sierra Maestra, progresser à flanc de montagne est très ardu, faute de sentiers. Nous traversions une partie touffue, où les arbres morts sont recouverts par la nouvelle végétation, et où le passage est particulièrement laborieux. Nous sautions parmi les troncs et les fourrés, essayant de ne pas perdre le contact avec nos hôtes indésirables. La petite colonne marchait dans le silence qui est de rigueur en pareille circonstance, sans qu'une seule branche cassée vînt rompre le murmure habituel de la montagne. Et voici que ce silence fut soudain troublé par les aboiements plaintifs et inquiets du petit chien. Il était resté en arrière et nous appelait désespérément pour que nous l'aidions dans un passage difficile. Quelqu'un alla lui porter secours et nous pûmes continuer. Mais, alors que nous nous reposions plus loin au bord d'un ruisseau, un guetteur surveillant les mouvements de la troupe ennemie, le chien se remit à pousser des hurlements ; il ne se contentait plus d'appeler, il craignait que nous ne l'abandonnions et il aboyait désespérément.
Je me souviens de mon ordre tranchant :
– Félix, ce chien ne doit plus aboyer. Fais-le taire, prends-le avec toi. Qu'il ne recommence plus à aboyer !
Félix me regarda avec des yeux vides d'expression. Parmi la troupe exténuée, au centre du cercle que nous formions, il était là avec le petit chien. Avec des gestes très lents, il tira une corde de son sac, la passa au cou du petit animal et commença à serrer. Les mouvements joyeux de la queue devinrent soudain convulsifs, puis allèrent peu à peu en s'amenuisant, tandis qu'une faible plainte franchissait avec peine le canal de la gorge étranglée. Je ne sais combien de temps cela dura, mais cela nous parut à tous très long, jusqu'à la fin. Après un dernier soubresaut nerveux, le chiot cessa de se débattre et resta là, la tête posée sur des branchages. Nous poursuivîmes notre marche sans reparler de l'incident. La troupe de Sanchez Mosquera avait pris de l'avance sur nous, et peu après nous entendîmes des coups de feu. Rapidement nous descendîmes le versant de la montagne, cherchant malgré les difficultés du terrain le chemin le plus rapide

pour rejoindre l'arrière-garde ; nous savions que Camilo était entré en action. Nous étions encore assez loin de la dernière maison avant la montée, et nous progressions avec beaucoup de précautions, nous attendant à chaque instant à rencontrer l'ennemi. Le tir avait été nourri mais n'avait pas duré longtemps. Nous étions tous dans l'expectative. La dernière maison était abandonnée elle aussi : nulle trace de la soldatesque ennemie. Deux éclaireurs montèrent jusqu'au sommet et revinrent nous dire :

– Il y a une tombe là-haut. Nous l'avons ouverte et y avons découvert un soldat enterré.

Ils apportaient ses papiers, qu'ils avaient trouvés dans les poches de sa chemise. Il y avait eu un combat, un mort, et la victime était dans le camp adverse : nous n'en savions pas plus.

Nous nous en retournâmes lentement, fatigués, et arrivâmes à la nuit devant une maison, vide elle aussi. C'était dans la région de Mar-Verde, où nous pouvions prendre un peu de repos. Rapidement on prépara un porc, quelques patates, et le repas fut vite expédié. Quelqu'un chantait une chanson en s'accompagnant sur une guitare, car les maisons paysannes avaient été abandonnées encore pleines d'objets ou de mobilier.

Je ne sais si ce fut à cause de l'émotion de la chanson, ou à cause de la nuit et du repos… Ce qui est certain, c'est que Félix, qui mangeait assis par terre, jeta un os. Un chien de la maison s'approcha doucement et s'en saisit. Félix lui posa la main sur la tête ; le chien le regarda. Félix le regarda à son tour et nous sentîmes qu'il y avait dans ses yeux quelque chose de coupable. Le silence brusquement nous étreignit. Il y avait eu entre nous une imperceptible vibration.

Près de nous, une lueur de reproche dans son regard plein de douceur, nous observant à travers les yeux de l'autre chien, se tenait le chiot assassiné.

L'ennemi contre-attaque

Le 24 novembre, le Che écrit à Fidel qu'il a fait incendier plusieurs centrales[1] de canne à sucre, comme s'il avait décidé de pratiquer la politique de la terre brûlée. Qu'une embuscade a été tendue à l'ennemi, dans la cour de la ferme de Caña Brava, mais aucun coup de feu n'a été tiré, car les soldats se sont fait un bouclier humain d'une douzaine de paysans et ont ainsi réussi à s'échapper.

Comme mû par un sixième sens, aiguisé par la vie de guérillero, Ernesto saute soudain, en pleine nuit, de sa couche de campagne. Il part aux

renseignements et un paysan l’informe que des soldats bivouaquent non loin de là, dans le *bohío* de Reyes. Pour avoir osé s’immiscer dans cette région de Mar-Verde, éloignée de toute base loyaliste importante, un seul nom vient à l’esprit du Che : Sanchez Mosquera. C’est en effet lui, qui fait route vers El Hombrito avec une centaine d’hommes. L’aube point et l’avant-garde ennemie ne tarde pas à se profiler à l’horizon du Turquino. Des estafettes foncent à El Hombrito chercher du renfort. Camilo s’est déjà frotté aux soldats la veille dans la zone d’Altos de Conrado, et il réapparaîtra à point nommé pour se battre.

L’embuscade est tendue dans les parages de Nevada, notamment dans le cimetière. Le Che se cache derrière un manguier, avec pour voisins Joel Iglesias et quelques compagnons. La tactique consiste à ce qu’il élimine le premier soldat, ses hommes se chargeant des suivants. Mais trois *casquitos* isolés surviennent là où on ne les attendait pas, plus haut dans la pente, au-dessus des guevaristes, qui se retournent en entendant leurs pas. Le Che, son Lüger armé, n’est pas le mieux placé pour tirer dans cette nouvelle direction ; pourtant il ouvre le feu, puisqu’il en avait été décidé ainsi, et rate sa cible. Comme prévu l’attaque se généralise rapidement, et la ferme où se tient le gros de la troupe est prise d’assaut. Touché par les tirs de trois fusils Garand, pas moins, Joel Iglesias survivra à ses blessures, deux dans un bras, deux dans une jambe.

Les *Barbudos* affrontent avec leurs escopettes des soldats bien autrement armés. Mosquera ne se laisse pas enfermer dans le piège : il ne tarde pas à sortir par la porte de derrière et court se mettre hors d’atteinte des projectiles. La mitraille ne cessera pas de la journée, plus ou moins espacée ; soldats et rebelles, cachés dans les bosquets environnants, se livrent à un cache-cache mortel. Plusieurs loyalistes sont à plat ventre sur le toit en zinc de la maisonnette, à la fois très difficiles à viser et en position favorable pour ajuster leurs propres tirs. Cela va coûter la vie à Ciro Redondo, l’un des compagnons de la première heure, un ancien du *Granma*. Il tombe, ce 29 novembre 1957, en tâchant de déloger les soldats embusqués sur le toit de la ferme. « Alors le Che, en proie à une crise d’asthme, défia debout, la mitraillette à la main, plusieurs ennemis. Nous lui criâmes de se jeter à terre. En réponse, il nous ordonna : “Vous, mettez-vous à l’abri, moi, il ne m’arrivera rien !” » rappelle José Ramón Silva.

La colonne avec laquelle le Che achèvera son parcours à travers l’île de Cuba, la *Ocho*, sera baptisée *Ciro Redondo* en son honneur. Mauvaise journée pour les guevaristes : Sanchez Mosquera court toujours, ils ont perdu l’un des meilleurs d’entre eux – et il s’en est fallu de quelques centimètres pour qu’une balle ne fracasse le crâne du Che.

2 décembre 1957 : les rescapés du *Granma* ont la gorge serrée, mais ils trinquent quand même. Le *ron* passe de main en main pour célébrer le premier

anniversaire du débarquement sur la plage de Las Coloradas – trois jours avant le funeste épisode d'Alegría de Pio.

8 décembre : lors d'une action contre Mosquera, au cours de laquelle trois soldats sont éliminés, le Che est blessé au talon d'une balle de M-1. Il sent une brûlure, « et aussi l'impression que ma chair s'endormait dans mon pied ». Les hostilités ont été déclenchées par Camilo, posté en franc-tireur au-dessus du chemin où allaient passer les soldats. Ces derniers sont mis en déroute, et le Che se traîne à grand-peine sur deux kilomètres, à cloche-pied puis en rampant, jusqu'à un bohìo où il peut se mettre à l'abri. Après quoi, c'est à cheval qu'il parvient jusqu'au camp, où le docteur Machado extrait la balle à l'aide d'une lame de rasoir. Le Che s'accorde quelques jours de repos à la Mesa, où est en train de s'édifier une nouvelle base, El Hombrito étant devenu l'objectif numéro un de Mosquera et de l'aviation qui l'appuie.

Du « pied » le plus élevé de la Mesa retournée, le pic de La Botella, culminant à près de 1 600 m, jusqu'au fond de l'étroite vallée, à dix mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, se mesure la nouvelle sagesse du Che. Il n'expose plus comme un défi ses guérilleros à la colère de l'ennemi sur le toit de la Sierra, il les cache au contraire au plus profond, le plus loin possible des tirs de l'aviation – cette fois avec l'aval de Fidel Castro.

El Cubano libre

Une nouvelle en revanche, en provenance de Miami, met en fureur le même Fidel : un *Pacto de unidad de la oposicion cubana frente a la dictatura de Batista* vient d'être signé, dans le but de former une *Junta de liberacion.* Pour le chef des envahisseurs du *Granma*, ce torchon est le fait de bureaucrates et d'anciens complices de Batista dans son coup d'État de 1952. Le 14 décembre il réclame, dans un manifeste aussi brillant que percutant, que « les corps des armées de la République soient reconstitués et que le juge Manuel Urrutia Lleó devienne président. » Signé : Fidel Castro Ruz, les dirigeants du Parti révolutionnaire, l'organisation Autentica, la Fédération des étudiants, le Directoire révolutionnaire et le Directoire des ouvriers révolutionnaires.

Voici quelques extraits du manifeste :

« 1. Nous voulons réorganiser les corps armés parce que nous sommes les seuls à posséder des milices organisées dans tout le pays et une armée en campagne, avec vingt victoires à son actif.

« 2. Parce que nos combattants ont démontré leur esprit chevaleresque, sans

haine envers les militaires, respectant invariablement la vie des prisonniers, soignant les blessés au combat ; ne torturant jamais, pas même celui dont on sait qu'il détient des informations capitales…

« 3. Parce qu'il faut imprégner les forces armées du pays de cet esprit de justice et de noblesse que le Mouvement a inculqué à ses propres soldats.

« 4. Parce que la sérénité dont nous avons fait preuve dans cette lutte est la meilleure garantie du fait que les militaires honorables n'ont rien à craindre de la Révolution, ni ne devront payer pour les fautes de ceux qui, par leurs agissements et leurs crimes, ont couvert d'opprobre l'uniforme. »

Et, pour conclure, ces phrases de feu des chefs de la guérilla :

« Nous saurons seulement vaincre, ou mourir. Jamais la lutte ne sera plus dure que lorsque nous étions seulement douze hommes, quand nous n'avions pas un peuple organisé et aguerri dans toute la Sierra, quand nous n'avions pas, comme aujourd'hui, une organisation puissante et disciplinée dans tout le pays, quand nous ne comptions pas sur le formidable appui populaire que la mort de notre inoubliable Frank Païs a mis en évidence. *Para caer con dignidad, no hace falta compania.* (Pour mourir dans la dignité, on n'a besoin de personne.) »

Après la rédaction de ce manifeste, Fidel déclare au Che :

– *Quand les vieilles barbes de la politique commencent à s'intéresser à quelqu'un, cela signifie qu'il est en train de réussir. Mon objectif maintenant, c'est d'avoir l'appui des syndicats ouvriers. Nous allons proclamer une grève générale, préparer le sabotage dans les villes. Tu dois me prêter main-forte à ce sujet. J'ai besoin que tu me fasses un journal rebelle.*

– *Et avec qui ?*

– *Oye,* chico, *si tu as créé une école, si tu as été capable d'organiser un hôpital dans la Sierra, comment peux-tu me poser une telle question ?*

C'est ainsi, dans un *bohío*, tapant ses articles à deux doigts sur une vieille machine à écrire, avec une ronéo archaïque, quelques litres d'encre d'imprimerie et des rames de papier rapportées d'on ne sait où, que le Che crée *El Cubano libre*, le mensuel dans lequel il professera désormais ses idées et sa foi révolutionnaire. Des exemplaires du journal circulent bientôt sous la *guayabera* [2] jusqu'à La Havane, portant à son comble la rage de Batista et de ses sbires.

La diffusion du journal et des idées qu'il véhicule accélère la formation du *Frente obrero*, le front ouvrier, qui multiplie rapidement les actes de sabotage. Entre autres celui de la centrale énergétique de La Havane, qui provoque une panne d'électricité, de gaz et de téléphone de cinquante-quatre heures.

Face à cette agitation, Fidel se présente comme le « rassembleur », l'« unificateur du Mouvement du 26 juillet ». Il a publié son manifeste pour bien marquer le fait que l'intellectuel, l'avocat, le politicien qui a des appuis à la fois

dans l’île, dans les autres pays latinoaméricains, et jusqu’aux États-Unis, ne font qu’un avec le guérillero. C’est essentiel car, comme le dira le Che : « Nous savions qu’il n’était pas possible d’imposer notre volonté du haut de la Sierra Maestra, et que de ce fait nous devions nous attendre à ce que nos nombreux “amis” cherchent à utiliser notre puissance militaire, et la grande confiance que le peuple accordait déjà à Fidel, au profit de leurs manœuvres personnelles. »

On conçoit dans un tel contexte la colère de Castro lorsqu’il a appris l’existence du pacte signé à Miami par les groupes d’opposition – y compris des dirigeants du M. 26-7 du Llano –, pacte aux termes duquel ses forces révolutionnaires sont récupérées pour devenir une simple composante de la future armée loyaliste. Il lui faut désormais passer la vitesse supérieure, descendre de ses montagnes et conquérir l’île en combattant.

En outre, la preuve a été apportée que les États-Unis jouaient sur les deux tableaux. Le gouvernement américain flirte avec Batista dans les cérémonies officielles, lui accorde des conditions de faveur pour ses achats d’armes, tandis que la CIA fait parvenir des fonds en sous-main au M. 26-7 – qui ignore probablement la véritable origine de cette manne. Il reste que Fidel, dans son désir de brusquer le cours des événements, cherche à s’attirer le soutien des Nord-Américains, en les ménageant et en se posant comme un partenaire politique sérieux.

Pendant ce temps, Mosquera surgit à El Hombrito et investit le camp sans peine, puisque le Che a déjà installé ses *Barbudos* à la Mesa. Déchaîné, il saccage, brûle, tue les infortunés paysans qu’il capture. Quand il quitte les lieux le 16 décembre, ne reste debout que le four à pain. En repartant, Mosquera emporte avec lui tout ce qui a un tant soit peu de valeur, des meubles aux sacs de café, puis il va poursuivre ailleurs sa méthodique entreprise de terreur.

---

1. Mot cubain pour désigner une exploitation complète, réunissant production de la canne et raffinage du sucre.
2. Chemise cubaine que l’on porte par-dessus la ceinture.

Chapitre XVIII

ÉDUQUER POUR MIEUX COMBATTRE

Tandis que les visées politiques de Fidel s'affirment de plus en plus nettement, l'exaltation révolutionnaire du Che, elle, ne cesse de croître. Il se donne tout entier à la Révolution. Son premier souci est de former des gradés responsables et des soldats conscients de leurs devoirs. Il le veut ainsi, pas uniquement vis-à-vis de Cuba, ni pour une quelconque soif de pouvoir : lui qui arrive d'un pays lointain se considère comme citoyen du monde, c'est en tant qu'homme universel qu'il se bat et qu'il mène d'autres hommes au combat. Dans son école de Minas del Frio, il donne sa définition de la guérilla :

– *Elle n'est pas ce qu'on pense : une guerre en minuscule, des groupuscules qui affrontent une armée puissante. Non, la guérilla est la guerre du peuple entier contre l'oppresseur. Le guérillero n'est que l'avant-garde armée du peuple ; le gros de sa troupe est fait de tous les habitants d'une région ou d'un pays. Voilà la raison de sa force, et ce qui tôt ou tard le fera triompher de n'importe quelle puissance dominante. Le peuple est la base et la substance même de la guérilla.*

Désormais les liens avec les campesinos sont aussi économiques. L'armée rebelle leur achète leurs récoltes ; haricots, maïs, riz, le plus possible de porcs, et quelques vaches. On voit désormais des files entières de mules escalader les pentes de la Sierra, chargées de produits en tout genre. Les infrastructures sont de nouveau sur pied. Le 14 janvier le Che annonce à Fidel :

– *Pour remplacer l' hôpital que nous avions à El Hombrito, j'en ai fait construire un en zinc à la Mesa, en pleine montagne, loin de tout sentier. Il y a aussi une* bodega[1], *un four à pain et une fabrique de chaussures qui tourne à plein rendement.*

À la grande satisfaction des paysans, le gouvernement des montagnes se substitue peu à peu à celui de La Havane. Un embryon de justice autonome se met en place, pour ce qui concerne les titres de propriété par exemple, avec

l’arrivée dans la Sierra du juriste Antonio Llibre, dévoué au Mouvement, à la fin janvier 1958. Jusqu’ici la justice des *Barbudos* était expéditive : ni juge, ni avocat, ni curé, et pour ainsi dire pas de prison, on éliminait les traîtres, un point c’est tout – de même qu’un siècle plus tôt, pendant la guerre d’Indépendance, on les pendait à la *guásima*, grand arbre de la forêt cubaine. Avec l’arrivée de Llibre, les choses commencent à changer ; il est là pour faire respecter la loi de la Sierra.

Celle-ci est désormais calme ; les *Barbudos* n’y sont plus inquiétés, comme si une trêve de fait s’était instaurée. Ce qui n’empêche pas Sanchez Mosquera d’assurer régulièrement à La Havane qu’il inflige de lourdes pertes à l’ennemi, alors que, comme l’écrit le Che, « en réalité il continuait à assassiner des paysans sans défense, avec les cadavres desquels il gonflait ses états de service ».

Fidel, jusque-là nomade, se fixe à son tour à La Plata, au sud-ouest du Turquino, à l’abri des regards indiscrets de l’aviation. Position avancée d’un Territoire libre qui porte les couleurs du M. 26-7, et qu’il entend agrandir rapidement. À cet effet, il confie la colonne dite la *Seis*, ou encore la *Frank Païs,* à son frère Raúl. Avec des numéros ronflants comme « la Six », Castro bluffe ; il fait croire à l’ennemi qu’il dispose d’un millier de combattants, alors qu’il ne peut même pas compter sur trois cents *Barbudos* véritablement prêts à se battre. Forte de quatre-vingt-deux hommes – le chiffre du *Granma* – la colonne de Raúl est chargée d’ouvrir un nouveau front dans la Sierra Cristal, plus au nord de la province d’Oriente, vers Holguin. Les frères Castro, Fidel et Raúl, sont nés dans la *finca* manacas, qui fait partie de Biran, village de l’arrière-pays d’Holguin, près de Cueto, Mayali et Maracane (noms chantés dans *Chan Chan* de *Buena Vista Social Club*), au pied des contreforts de la Sierra, à l’ombre de grands arbres, en plaine où pousse la canne, la base de la fortune amassée par le père, Don Angel, dit *el Gallego*, rude gaillard, à la tendresse rentrée. Envoyé spécial du *Parisien* et d’*Aujourd’ hui en France* pour « enterrer Fidel » à La Havane, début août 2006, et ayant affirmé qu’El Caguiran ou Quebra Hache – nom d’un bois dur comme du fer donc « briseur de hache », d’où les surnoms du Líder Máximo dans la partie orientale de l’île – allait s’en sortir à juste 80 ans, j’ai pris la route d’Holguin, puis de Biran… Pour vérifier que les *hermanos* Castro ont été élevés dans la rigueur, et aussi le sport, la boxe et surtout le basket pour Fidel, avant d’être éduqué par les Jésuites. Avec, dans la grande salle à manger, une série d’une trentaine de photos concernant la famille dont la dernière représente Fidel avec Mitterrand. Par contre, pas de Che !

Quant à Fidel, il aura réalisé un parcours hallucinant, troublant au passage le sommeil de onze présidents des États-Unis : Eisenhower, Kennedy, Johnson, Nixon, Ford, Carter, Reagan, G. H. Bush, Clinton, G. W. Bush et Obama,

président de la même couleur que la majorité de ses compatriotes !

Ça continue à se battre

Retrouvons les *Barbudos* dans la Sierra où l'ancien maçon Juan Almeida et sa colonne Tres, équivalente en hommes à la Seis, aura la partie la plus orientale de la Maestra, vers Santiago, à nettoyer. Camilo pour sa part « préparera » les élections, prévues pour avril, dans la plaine du río Cauto dans la zone de Manzillo, Bayamo, Holguin. Fidel prendra le moment venu la tête de la colonne mère, *l'Uno*, la *José Marti.* Quant au Che, il reste son propre chef et continuera d'opérer au cœur de la Sierra Maestra.

C'est encore Pino del Agua, à une quinzaine de kilomètres de la Mesa, qui est choisi comme première cible. Pourquoi à nouveau ? Parce que la précédente attaque a incité l'état-major de Batista à renforcer le poste. Un événement stimule les guérilleros : la censure est de nouveau levée, ce qui laisse à penser que la presse donnera un large écho à leur première offensive de l'année. Avant de se lancer dans l'attaque de la caserne, on fait le compte des armes disponibles, on en dénombre deux cent quatre-vingt-douze. Cela reste dérisoire au regard de la puissance de feu de l'ennemi – appuyé de plus par l'aviation – mais cela permet néanmoins de changer de tactique de combat ; jusque-là, il fallait avant toute autre priorité tâcher de s'emparer des armes de l'adversaire. À Pino del Agua un nouveau type d'armement sera testé : un fusil sous-marin M-6 qui projette une petite bombe de fer-blanc fixée sur le harpon et qui – en principe – explose en touchant sa cible. Cette arme secrète, ingénieuse mais pas toujours efficace, est baptisée « sputnik ». Par la suite l'explosif sera projeté non plus par le caoutchouc du fusil sous-marin, mais par un vrai fusil.

Au début février commencent les préparatifs de l'attaque et les repérages sur place. Comme les *Barbudos* peuvent le constater, Pino del Agua s'est, en effet, remarquablement protégé, par tout un réseau de tranchées et de murs. Mais aussi par la présence à une douzaine de kilomètres, à San Pablo de Yao, de Sanchez Mosquera, et encore par celle à seize kilomètres du capitaine Sierra Oro, et à vingt-cinq, à Uvero, d'une garnison de la marine. Attaquer la caserne dans de telles conditions relève de la provocation. C'est Fidel lui-même qui conduira les opérations.

Le 16 février, tous sont à ses côtés : le Che, Raúl, Almeida et Camilo. L'attaque a lieu de nuit comme à l'accoutumée. Les six mortiers pris à l'ennemi servent d'abord à tester sa résistance. Avec son escouade, Camilo entre dans la

caserne pour s'emparer de onze armes, dont deux fusils-mitrailleurs. Puis la résistance s'organise dans le second corps de bâtiment, et les nouvelles vagues d'attaque des fidélistes sont repoussées. Plusieurs d'entre eux restent au sol, dont Angel Guevara, un homonyme d'Ernesto.

La bataille traîne en longueur, les heures passent. Les cocktails molotov et les « sputniks » des *Barbudos*, qui font un bruit d'enfer, sont impressionnants mais d'une efficacité restreinte. À l'aube, Fidel et le Che entendent des cris de triomphe poussés par le camp adverse :

– Ohé ! Nous avons ici la mitraillette de Cienfuegos !

Quelqu'un en face d'eux brandit une arme, au bout de laquelle est perchée une casquette, qu'ils reconnaissent en effet comme étant celle de Camilo. L'angoisse les étreint. Renseignements pris, Cienfuegos a certes été sérieusement touché, mais il a eu de la chance : la balle, entrée par l'abdomen, sortie par les côtes, n'a perforé aucun organe vital, et il a pu être transporté à l'abri. Le Che mettra tout son art à le soigner et à le remettre sur pied de guerre.

Pendant ce temps, Raúl, en embuscade sur le passage d'une colonne ennemie qui arrivait en renfort, est trahi par deux paysans loyalistes qui préviennent la colonne du piège qui les attend. Le frère de Fidel se trouve ainsi privé de combat. Il a quand même indirectement neutralisé ses adversaires car, avec le détour que ceux-ci s'imposent pour l'éviter, ils arriveront après la bataille.

Au moment où le Che s'apprête à se lancer lui-même dans la mêlée, une estafette lui tend un morceau de papier signé de Fidel :

« Che,

« Si le sort de la bataille se règle de ton côté, sans l'aide de Camilo ni de Guillermo Garcia, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que ton action devienne suicidaire, parce que nous courons le risque d'enregistrer de nombreuses pertes, sans pour autant être assurés d'atteindre notre objectif.

« Je te recommande très sérieusement de faire attention. C'est un ordre ferme : ne t'engage pas toi-même dans le combat. Contentetoi de bien diriger les hommes ; c'est cela qui est important en ce moment. »

Cas de conscience pour Ernesto, qui brûle de se jeter dans la tourmente. Mais, lui qui prône la discipline, il se rendra aux conseils de son aîné. Il a d'ailleurs conscience qu'une vie de chef est précieuse pour l'issue finale de la guerre. À tel point que, le 19 septembre, il signera avec Camilo, Raúl, Almeida, Célia Sanchez et cinquantequatre *Barbudos* une supplique à Fidel :

« Pour l'amour de la Patrie, de la cause et de nos idées, au nom des générations passées, présentes et à venir, nous vous demandons de ne plus risquer votre vie au combat… »

À l'issue de l'affrontement, l'ennemi a perdu une vingtaine d'hommes et

laissé sur le terrain cinq mitrailleuses, trente-trois fusils et une cargaison de munitions. Les *Barbudos* peuvent se montrer satisfaits ; ils viennent de porter un coup sévère à la troupe de Batista. Pino del Agua II marque un palier nouveau dans la guérilla. Les bulletins et communiqués publiés par les deux armées démontrent l'ampleur du combat.

« Sans alphabétisation, on ne comprend pas pourquoi l'on tient un fusil »

Le *Cubano libre* joue déjà un rôle important dans la diffusion de la guerre révolutionnaire. Lorsque le Che et Fidel réintègrent le camp de la Mesa, ils ont en outre l'heureuse surprise de constater la présence d'Eduardo Fernandez, avec tout l'équipement nécessaire à la mise sur pied d'un autre de leurs vieux projets, une station émettrice. Ce technicien, qui a pris le maquis pour échapper à la prison en tant que sympathisant du M. 26-7, va utiliser un moteur de voiture comme groupe électrogène, et ainsi la voix de la Sierra se fera-t-elle bientôt entendre dans l'île tout entière. Le responsable de l'antenne sera Orlando Rodriguez, journaliste à La Havane et révolutionnaire dans l'âme[2]. Il a déjà fait ses preuves en créant le journal *La Calle*, qui s'en est pris avec courage au despote Batista – alors que *Hoy*, l'organe communiste de l'époque, se cantonne dans une neutralité prudente en attendant de voir quelle tournure prendront les événements. Le Che retrouvera à son grand dam la même passivité, téléguidée depuis Moscou, au sein du PC bolivien.

Le 24 février, une première tentative est réalisée à Altos de Conrado, au-dessus de la Mesa. Fernandez précisant : « Les deux seuls auditeurs que nous avons d'abord eus étaient le paysan Pelencho dont la cabane se situait sur l'autre côté de la montagne et… Fidel, de visite dans notre campement, pour préparer l'attaque de Pino de Agua, qui a directement écouté l'émission dans notre récepteur. En fait, avec son antenne de quarante mètres, Radio Rebelde porte trop loin, elle est ramenée à vingt mètres. Le but que l'on s'est fixé est de deux interventions quotidiennes sur les ondes. » Il sera atteint, nouveau coup sévère porté au pouvoir de Batista.

À la Mesa, dans le nouveau camp, la vie a repris ses droits. Les recrues montées de la plaine récupèrent les restes des bohìos brûlés par les soldats de Sanchez Mosquera et se fabriquent leurs habitations, s'appuyant autant que possible sur les rochers avoisinants. Bien leur en prend car – tout finit par être divulgué ou repéré – le camp, un beau jour, est lui aussi la cible des avions

loyalistes, dont la marge de manœuvre est pourtant bien mince dans l'étroite vallée. La propre tanière du Che, où résident également Joel, son fidèle lieutenant, et plusieurs autres compagnons, vole en éclats sous l'explosion d'une bombe. Heureusement, en plein jour, les *Barbudos* étaient à l'extérieur.

Les journées sont occupées par l'entraînement des hommes. Ils apprennent la discipline, ils s'exercent au parcours du combattant, avec des morceaux de bois en guise de fusil. À l'« école de guerre » de Minas del Frio, le Che fait d'eux de bons révolutionnaires d'après ses convictions profondes. À chaque nouvelle recrue, il répète ce qu'il a déjà dit aux plus anciens :

– *Sans alphabétisation, on ne comprend pas pourquoi l'on tient un fusil.*

Ses élèves sont fascinés par cette volonté qu'il a de leur apprendre à lire et à écrire, alors qu'ils n'étaient venus que pour « tuer du soldat pourri ». Son aura est immense dans toute la Sierra Maestra : le docteur et commandant est aussi professeur. *Mas que un hombre, un semi dios*, proclame un *guajiro* dont il a sauvé un enfant malade.

Dariel Alarcon Ramirez se souvient des leçons du Che :

– Dans les campements de la Sierra Maestra, il nous demandait qui savait lire et écrire. Il est devenu une sorte de directeur d'école et il nous choisissait des professeurs. J'ai débuté ma scolarité avec Joel Iglesias, Cantiflas, Vila Cuna… Pendant la journée, puisque nous passions la plupart de nos nuits à marcher.

En plus de son souci d'alphabétisation, le Che, qui avait l'oisiveté en horreur, trouvait là une bonne façon de nous occuper. Souvent contre notre gré, alors que nous aurions préféré jouer aux cartes ou écouter de la musique à la radio. Mais c'était une obligation et nous étions disciplinés, alors…

Je me souviens qu'au début d'avril 1958, à la Mesa, j'ai abordé le Che pour lui demander de la picadura, du tabac à pipe, pour me rouler une cigarette. Il faut dire que je fume depuis l'âge de huit ans et que ça me tient toujours rivé aux poumons. À partir de cette date, le Che m'a donné chaque jour un peu de tabac. Jusqu'au jour où il m'a dit : No tengo y tengo, « J'en ai et je n'en ai pas. » « Qu'est-ce que ça veut dire ? » « Ça veut dire qu'il faut me le demander par écrit. »

J'étais piégé. Alors je suis allé voir Camilo et, en échange d'une banane, il m'a écrit : *Che, picadura*. Je porte alors le petit morceau de papier au Che qui, assis sur son hamac en train de lire, lève les yeux, sourit et me dit : « Je vais t'en donner un peu plus pour me l'avoir demandé de cette façon. » Chaque fois que j'allais chercher du tabac, je donnais une banane à Camilo. Jusqu'au jour où le Che a compliqué l'exercice en me demandant d'écrire : *Che, da me picadura*, « Che, donne-moi du tabac ». Alors, comme j'en avais assez de ravitailler Camilo en bananes, je m'y suis mis. Le Che avait gagné. Le vice du tabac

m’avait forcé à apprendre à lire et à écrire.

Un soir, à l’école de Minas del Frio, alors que les hommes font cercle autour du feu, le commandant Guevara prononce ces mots, qui visent directement les nouvelles recrues :

– Le guérillero, en plus d’être un soldat discipliné, est aussi un soldat très agile, physiquement et mentalement. On ne saurait concevoir une guerre de guérilla statique. Tout est nocturne. Protégés par leur connaissance du terrain, les guérilleros marchent de nuit, voient dans la pénombre, repèrent la position de l’ennemi, l’attaquent et se retirent. Le plus rapidement possible, comme des chats sauvages.

Puis, il s’adresse plus directement aux *guajiros* :

– Les paysans sont des informateurs, des infirmiers, des pourvoyeurs de tout le nécessaire, et notamment de combattants. Ils sont la véritable avant-garde armée, maîtrisant toute la logistique sur un terrain qu’ils connaissent mieux que personne, puisque c’est le leur.

Enfin, il répond à la question essentielle : ¿ *Porque luchamos ?…* « Pourquoi luttons-nous ? » D’abord, la première grande affirmation :

– Le guérillero est un réformateur social. Il se bat pour changer le régime qui maintient tous ses frères désarmés dans l’opprobre et la misère. Le guérillero est, fondamentalement et avant tout, un révolutionnaire agraire.

Et d’entamer son couplet sur la réforme agraire, si importante à ses yeux :

– Dans cette Révolution galopante, qui des montagnes d’Oriente va se propager jusqu’ à celles d’Escambray, aux plaines de Camagüey et à tout Cuba, les forces de l’armée de Libération portent la bannière de la réforme agraire. La lutte peut être aussi longue que l’a été l’établissement de la propriété individuelle. De tout temps la terre a été le centre de la bataille pour un mode de vie meilleur. Notre Mouvement n’a pas inventé la réforme agraire, mais il la conduira au bout, jusqu’ à ce qu’il ne reste aucun campesino *sans terre, ni aucune terre cultivable qui ne soit pas travaillée.*

Un tel discours touche au plus sensible ces gens habitués à courber l’échine. Leur sourire, le plus souvent édenté, le prouve : ils y croient.

Les *muchachos* mûrissent. Le Che estime qu’il y a de la graine d’officiers chez plusieurs d’entre eux. Il leur répète que le mensonge est une lâcheté, que pour devenir de vrais révolutionnaires ils ne doivent jamais mentir. Le jour où chacun d’eux aura compris cela, et aussi pourquoi il faut obéir, qu’un ordre se donne et se reçoit dans une même finalité, sortir de la misère, alors le Che saura que son message a été reçu, et que sa troupe est prête à affronter l’armée de Batista.

Batista sur lequel Ernesto se renseigne, pour savoir quel homme au juste il combat. Il apprend ainsi par Célia Sanchez que le dictateur cubain est un sang-mêlé, qu'il a renversé en janvier 1934 le gouvernement de Grau San Martin. En 1938, sur les instances de Roosevelt, il a libéralisé son régime, et en 1940, il s'est fait élire président de la République. À la fin de son mandat, quatre ans plus tard, il s'est retiré aux États-Unis, mais son ambition a été la plus forte, et il a repris le pouvoir par un coup d'État le 10 mars 1952. « Et depuis il se comporte en dictateur », conclut Célia. Poussant son investigation, le Che apprend par ailleurs que le lobby américain contrôle 90 % des mines de nickel cubaines, 80 % des services publics, 50 % des chemins de fer, et, avec les Anglais, la totalité de l'industrie pétrolière et la majorité des haciendas du pays.

Au XIXe siècle, l'émergence des États-Unis sur le continent des Amériques coïncide avec l'affaiblissement de la présence de pays européens minés par les revendications indépendantistes des créoles. Au centre de ce continent, la zone caraïbe devient une *mare nostrum* de l'Oncle Sam dans la ligne doctrinale de Thomas Jefferson. En alternant la peur du bâton et l'attrait du dollar, le colosse du Nord fera du bas continent américain son « arrière-cour ».

Face à une telle puissance, Fidel ressent de plus en plus la nécessité de faire preuve de sa propre force. Il veut mettre en place une sorte de gouvernement qui, depuis la Sierra Maestra, orchestrera l'insurrection dans l'île tout entière. Il se bat sur tous les plans, politique et militaire : en appelant par la voix de *Radio Rebelde* la population à refuser de payer les impôts ; en lançant la Seis de Raúl et la Tres d'Almeida à l'assaut respectivement du Nord et de l'Est de l'Oriente. Suprême provocation, un avion C-46 de Costa Rica, chargé d'armes automatiques, d'obus pour mortiers, de mitraillettes calibre 50 et de quelque quatre-vingt mille balles, piloté par Pedro Miret, ami d'enfance des Castro et ancien de la Moncada, s'offre le luxe d'atterrir sur une piste que les *Barbudos* ont tracée au cœur de la Sierra. En sus des armes, l'avion transporte le Havanais Faustino Peréz, l'un des dirigeants nationaux du Mouvement. Ce dernier a déjà à son actif l'enlèvement, le 23 février de cette année 1958, du coureur automobile argentin Juan Manuel Fangio, perpétré dans l'espoir qu'il retomberait sur le gouvernement en place, pour s'être montré incapable d'empêcher un tel acte. Fangio a été très rapidement relâché et ce kidnapping n'a, en fait, servi à rien.

Peréz est venu dans la Maestra pour organiser la grande idée de Fidel : une grève générale à travers tout le pays, pour une date restant encore à préciser. Elle sera d'ores et déjà soutenue par les organes de presse clandestins que sont *La Resistancia, La Revolucion, Vanguardia Obrera, Sierra Maestra,* et, bien sûr, *El Cubano libre.*

Les infirmières des montagnes

Le 8 mars, un camion dépose les sœurs Riego, Isabel et Lidia, dans le village de Guisa, où un guide les attend pour les conduire jusqu'à la Mesa. Filles de paysans aisés de San Luis près de Santiago, elles comptent parmi la multitude de jeunes qui s'enrôlent à cette époque-là dans le M. 26-7. Après deux jours de marche, *las hermanas* se présentent, exténuées, devant le Che, qui attend avec une certaine curiosité les deux nouvelles recrues qu'on lui a annoncées. Il ne tarde pas à leur demander ce qu'elles pensent de la future grève projetée.

– Il était intarissable sur le sujet, se souvient Lidia, qui nous reçoit dans son appartement de La Havane dont la terrasse est aménagée en serre remplie de plantes de la Sierra. *Visiblement il y croyait beaucoup, il pensait que le peuple allait réagir en masse. Notre propre enthousiasme, sur ce thème qui lui tenait à cœur, le mit en confiance. Il nous précisa bientôt ce qu'il attendait de nous, Isabel en tant qu'infirmière et moi comme institutrice. Pendant la journée je devais m'occuper d'apprendre à lire et à écrire aux enfants des paysans, et le soir recommencer mon cours pour les guérilleros analphabètes.*

Je compris vite qu'il m'était impossible de préparer d'avance un cours. Le niveau d'ignorance était si élevé qu'on ne pouvait s'appuyer sur aucun repère. Nous vivions dans un micro-univers, et les habitants de cet îlot enclavé au sein de la grande île qu'est Cuba ne savaient rien de l'extérieur. Les principes du Che étaient si fermes qu'au début il m'intimidait. Puis, quand je l'ai vu prendre sur ses genoux des enfants sales, nus, avec un ventre énorme et de la morve qui leur coulait du nez, j'ai compris qu'il était plein de tendresse. Il n'a pas tardé à m'appeler maestruca [3]*, façon de me faire comprendre que j'étais adoptée. Quand il le pouvait, il venait assister aux cours, et il était intéressé par la discipline de l'école. Au camp nous l'appelions l'« Argentin ». Il aimait les* guajiros *des montagnes, qui sont les gens les plus purs que j'ai connus. Ils partagent jusqu' à leur misère et leur faim.*

À cette période, il nous fallait souvent quitter nos baraquements pour nous cacher dans la forêt, ou quand nous le pouvions dans des grottes, car l'aviation nous bombardait. Toujours le même scénario : d'abord un petit avion repérait les lieux, puis les B-26 ne tardaient pas à arriver pour nous arroser. Dès que nous entendions le bruit du petit avion, nous foncions nous mettre à l'abri. Ils pilonnaient le camp même la nuit.

Quand l'offensive de l'armée de Batista s'est intensifiée, nous avons abandonné nos installations. L' hôpital où travaillait Isabel a été transféré à l'intérieur d'une caverne. On appelait cette grotte zorzal, du nom d'un oiseau

chanteur de la Sierra.

Lidia devient alors infirmière en second de sa sœur :

– J'ai vécu là les moments les plus pénibles de mon existence. J'ai sauvé un guérillero, Momito, qui avait les intestins perforés, avec une poche de pus énorme. Il a réentendu chanter les zorzales… De nombreux blessés ont été soignés là, et aucun n'est mort.

Avec Isabel, qui avait vingt-cinq ans à l'époque et moi dix-neuf, nous voulions prendre une arme et nous battre. Mais le Che refusait de nous laisser risquer nos vies. Quand nous insistions trop à son goût, le ton montait et il disait que nous aboyions plus que Hombrito, l'un des chiens qu'il a eus dans la Sierra. À l'époque, il avait également un chat, Santana.

Avant de quitter la Mesa pour s'embusquer et attendre l'ennemi, il nous a emmenées à la Plata où Fidel avait installé su comandancia. Quand celui-ci nous a vues débarquer toutes les deux, écrasées sous nos énormes sacs mais sans nous plaindre, il a été impressionné. Ainsi avonsnous été intégrées à un peloton de onze femmes, ce qui faisait treize avec nous, sous les ordres d'Eddy Suñol dont on ne comptait plus les blessures. Peloton auquel fut donné le nom de Las Marianas Grajales [4]*. Treize femmes décidées à devenir guérilleras et non plus attachées à l'intendance, à l'éducation, aux travaux subalternes, ni même, ce qui ne manquait pourtant pas de noblesse, à soigner les hommes.*

Parmi elles, outre Lidia, surnommée la Vénus de la Sierra en raison de son éclatante beauté, les Marianas Grajales comptent Leana Rode, qui fera tourner la tête de Camilo Cienfuegos, Georgina qui sait lire et Teté Puebla, paysanne analphabète mais « qui en a comme un macho ! » disent d'elle les *Barbudos*, Carmencita qui préfère le combat aux études, Sevilla Alida de la petite ville voisine de Pilon, Olguita Guevara, une Havanaise tireuse d'élite, qui accompagne Lidia à la guitare quand celle-ci chante pour la troupe.

Une fois leur entraînement achevé, Fidel décide qu'une femme doit diriger leur peloton. Sera choisie la meilleure tireuse au fusil du groupe.

– Ma sœur Isabel a transpercé en plein centre avec sa carabine M-1 la pièce posée à une cinquantaine de mètres, et c'est ainsi qu'elle est devenue notre capitaine.

Isabel, docteur en pharmacie, avec du charisme et une volonté de fer, était faite pour commander. Elle a aussi dirigé des hommes. Elle était un sacré chef et les machos qu'elle avait sous ses ordres ne bronchaient pas. C'était un peu une vengeance pour nous qui avions si souvent entendu des compliments du genre : « Vous les filles, il vous manquera toujours quelque chose pour combattre. » En fait, tout le monde est égal devant la mort. Au combat, en août 1958, l'ennemi apprenait que nous étions là en nous entendant nous interpeller. À l'époque nous

mangions comme des toros, et quand il le fallait comme des chameaux, et nous avancions chargées comme des mules.

Le soir au camp nous repensions avec amusement au temps, pas si lointain, où nous nous faisions traiter de trouillardes. Il y avait alors toujours un petit malin pour glisser un raton, un lézard ou une grenouille dans notre *mochila*. Maintenant nous tenions notre revanche. Tant d'hommes n'avaient pas encore mérité une arme, et nous avions les nôtres. »

Après la bataille de Las Mercedes, au début août, Eddy Suñol, qui leur a appris le maniement des armes et l'art de la guérilla, reconnaît :

– J'avais des doutes, ils ont été levés. Je suis fier d'elles.

La Vénus de la Sierra sourit à ce souvenir. Sa sœur Isabel a été vaincue par un cancer en 1987. Durant l'été 1993, Fidel a convié les huit rescapées du peloton *Marianas Grajales*, qui lui servait de protection rapprochée le soir au campement, à passer une journée avec lui.

– Durant sept heures, chacune a vidé son sac d'anecdotes. On a tout déballé et on a beaucoup ri. Le Comandante *était ravi. Lui aussi a beaucoup ri.*

Pour finir, la grève a lieu le 9 avril et elle se solde par un fiasco, en partie par la faute de Faustino Peréz, le coordinateur de l'opération, qui a cru nécessaire d'en garder la date secrète jusqu'au dernier moment. Ce qui fera écrire au Che, cherchant toujours à positiver :

« La grève a été un ratage à cause des erreurs de l'organisation, principalement par manque de contacts entre les masses ouvrières et la direction. À aucun moment la stabilité du régime n'a été mise en péril. Mais l'expérience a été utile, il en est né un débat idéologique allant dans le sens du Mouvement et qui a provoqué un changement radical dans l'approche qu'ont les gens de la réalité du pays. Le Mouvement est sorti renforcé de l'échec de la grève, et l'expérience a enseigné à ses dirigeants une vérité précieuse : que la Révolution n'appartient pas à tel ou tel groupe, qu'elle devrait être l'œuvre du peuple cubain tout entier. Et que cet objectif canalisera les énergies de tous les militants de notre Mouvement, tant dans le Llano que dans la Sierra. »

Il n'en reste pas moins que la cote de Fidel subit le contrecoup de cette grève avortée (moins de 30 % de participation), qui, de plus, a déclenché une répression coûtant la vie à une centaine de partisans. Castro comprend que c'est l'arme au poing, et pas autrement, qu'il progressera. En attendant, il faut restaurer au plus vite la légende des *Barbudos* ainsi ébranlée. Inlassablement Fidel dénonce au micro de Radio Rebelde les exactions des sbires de Batista,

tout en magnifiant les actions des siens, n'hésitant pas à inventer des batailles pour rééquilibrer les mensonges de l'ennemi. Le 16 avril, il lance sur les ondes un vibrant appel au peuple cubain et à la propagation de la Révolution.

Le Che de son côté, même s'il se dépense sans compter à la Mesa, recommence à avoir besoin d'action – la vraie, celle du combat. Mosquera l'obsède, l'envie de lui régler son compte le tenaille. Dès la mi-mars il a laissé le camp sous la responsabilité de l'ancien ouvrier Ramiro Valdès et il est parti en repérage sur sa mule, seul, jusqu'à El Macio – un hameau au bord du Buey, tenu par Universo Sanchez. Le 18, Fidel envoie un guide le chercher à Jeringua, près de La Plata, parce qu'il veut faire le point avec lui. Dans la nuit du 18 au 19, le Che et son compagnon passent par San Juan de Buena Vista, où Mosquera vient de faire des siennes. Un campesino gît près de neuf mules éventrées, sinistre vision qui fait décamper le guide à toutes jambes, abandonnant le Che qui dort à La Otilia, dans un *bohìo* abandonné.

Le 25, il prévient Fidel que l'endroit va lui servir de relais, à lui et aux hommes qu'il a fait venir jusqu'ici. « Notre campement est situé à quelques kilomètres de Minas del Frio, dans ce lieu sauvage qu'est La Otilia, en pente douce, sur les terres d'un latifundiste, d'où nous surveillons les mouvements de Sanchez Mosquera. »

« Ce jour-là, je me suis senti lâche »

Hélio Vitier, un descendant de corsaire français, nous a conduits sur place avec Hilda. Vitier a tenu un rôle dans la réalisation d'un de mes documentaires sur le Che, en servant de relais avec les guerilleros que j'ai interviewés. La maisonnette qui a servi de *comandancia* a été transformée en un petit musée, entre les orchidées cubaines jaunes et rouges, un *mapen,* un arbre à pain, et de grands *guasimàs*, dans la puissante odeur de la caféière environnante. Des photos et le rocking-chair blanc d'El Comandante célèbrent sa mémoire. Deux anciens compagnons, Manal et Algimiro, y racontent leur Che. Manal ouvrait la route aux combattants et Algimiro allait chercher du bétail aux alentours pour les nourrir.

– *J'ai vu le Che refuser de manger pour donner sa part à plus affamé que lui, et son cigare passait de bouche en bouche comme un calumet de la guerre,* rappelle Manal, tandis que sa femme nous sert le café.

Algimiro Garcia Sanchez intervient, avec sa longue barbe blanche de prédicateur :

– Le seul homme qui pouvait toucher à la tête du Che vit également ici, à La Otilia. C'est Uvaldo Chacon : il lui coupait les cheveux ! Le Che tirait souvent sur sa cachimba[5], *parlait doucement en détachant patiemment chaque syllabe. Il se déplaçait sur une mule blanche.*

Le 28, tandis que Camilo part en mission avec ses hommes dans le nord de la province, Fidel et Ramiro viennent juger sur place de cet endroit qui a séduit le Che. Le 31, la colonne de ce dernier s'amoindrit encore quand une vingtaine de guérilleros vont renforcer le campement d'El Dorado, dirigé par Alcibíades Bermudes et Lidia Doce.

Au début avril le Che envoie un message à Fidel : « Même si ma troupe est diminuée, puisqu'il ne me reste qu'une quarantaine d'hommes, je m'engage à préserver ma position. » Son ennemi juré Sanchez Mosquera, ayant dû apprendre qu'il est en position de faiblesse, se dit que l'heure est favorable et s'apprête à engager le combat. Le 18 au matin, le Che sur sa mule blanche retourne à la Otilia après un crochet à la Mesa. Lors de son passage à El Macio, il entend des coups de feu : Sanchez Mosquera est venu faire main basse, à la *finca* Los Gonzales de Alto de Aguayon, sur du bétail que convoitaient également les *Barbudos*.

À l'idée d'en découdre, d'en finir peut-être avec son ennemi juré, le Che n'écoute que ses pulsions. Foin des considérations stratégiques, il se rue vers le lieu du combat. Une salve de Garand l'accueille, une mitrailleuse légère calibre 30 ouvre le feu sur lui. En se retournant, il s'aperçoit que les siens battent en retraite, mais, pour lui, il est trop tard pour faire marche arrière. Il vit l'un des instants les plus critiques de son existence. Caché derrière un rocher, d'où il entend une voix crier : « Il faut descendre le *Barbudo* à la mule blanche ! » il s'aperçoit que son fusil Beretta s'est enrayé et qu'il lui faudra se défendre avec son pistolet. De plus son asthme s'en mêle, réveillé par l'angoisse. Il le reconnaîtra plus tard :

– *Ese dia me senti cobarde* (« Ce jour-là je me suis senti lâche »).

Encerclé, il lui faut déguerpir de là coûte que coûte. Mais il trébuche, perd son pistolet, se refuse à poursuivre sans lui.

« Dans cette triste matinée je n'ai pas eu le choix, il m'a fallu retourner sur mes pas pour ramasser mon arme. »

Les balles lui sifflant aux oreilles, courbé en deux, il parvient à courir en zig-zag jusqu'à un petit mamelon, derrière lequel il se terre. Il se prépare à vendre chèrement sa peau, quand, premier miracle, son fusil fonctionne à nouveau et, second miracle, il aperçoit un jeune paysan, Esteban Fuentes Ortís, avec en main un fusil abandonné par un rebelle en fuite. Il lui fait signe d'approcher :

– Aide-moi à sortir de là, je suis le Che.

Cela n'émeut pas le *guajiro*, qui n'a manifestement jamais entendu parler de lui.

– Tu sais tirer ?

L'autre fait non de la tête et le Che lui explique comment cela fonctionne. Le paysan en herbe montre un chemin du doigt. Après avoir lâché quelques tirs de dissuasion sur les *casquitos*, ils avancent, l'un progressant de quelques mètres en roulés-boulés, tandis que l'autre tire pour le couvrir, et ainsi de suite. Ils finissent par gagner le sentier salvateur, qui leur permet de grimper vers Aguayon, avant de redescendre sur San Miguel où ils retrouvent un campement guérillero.

Après le Triomphe de la Révolution, l'homme qui ce jour-là a sauvé le Che se retirera non loin de La Havane et y élèvera du bétail.

Entre le 19 et le 25 mai, quatorze bataillons loyalistes plus sept compagnies avec mortiers et tanks, soit quelque dix mille hommes, une ville en mouvement, appuyés par l'aviation et la marine, se répandent dans les contreforts de la Maestra. Pendant ces journées de calme provisoire, Fidel cherche comment aider les paysans à récolter le café, l'armée ayant interdit la montée des journaliers. Le concours des guérilleros ne pourra pas, cette fois, se réaliser, pour cause de déclenchement des hostilités. Castro propose aussi aux trois cents paysans aux abois de créer une monnaie dans la Sierra pour payer les travailleurs, envisageant même la mise sur pied de coopératives. Mais l'heure est au combat.

Le 24 mai Fidel regroupe les chefs de la guérilla pour distribuer les rôles. Le Che entrera en action dans la région de Río Jibacoa, où se situe Minas del Frio. Le Líder précise qu'il faut repérer les sites principaux et y répartir les hommes en fonction de l'importance stratégique de ces sites, sans se préoccuper des effectifs de l'adversaire – les *Barbudos* se battent à un contre trente-cinq.

Montés de la caserne de la Moncada et de la base de Bayamo, des tanks Sherman recherchent les chemins les moins abrupts.

« Et nous autres, dans nos planques de troncs et de terre, nous les attendions, racontera Camilo. Nous avions creusé des trappes, nous nous étions occupés des ponts routiers et ferroviaires, nous nous étions cachés dans les arbres, prêts à tirer. Nous étions dans “notre” Sierra – la forêt, les rochers, les champs de canne.

« D'abord sont venus les avions, avec leurs bombes au napalm. Puis la troupe a pénétré dans notre territoire, et s'il y a quelque chose que nous savions faire, c'est tirer à vue. Nous nous sommes emparés de plusieurs de leurs stations émettrices, et ainsi nous avons pu ordonner à leurs avions de bombarder leurs propres troupes ! »

Il faut du temps pour apprivoiser la Sierra, elle ne s'offre pas au premier venu. Le temps travaille pour les guérilleros, qui tirent les infortunés soldats comme des lapins. Où qu'ils s'aventurent, les visiteurs sont refoulés. La Croix-Rouge est débordée. À La Havane, les bureaucrates chargés de prendre les décisions s'entêtent, se refusent à écouter les nouvelles du terrain qui dictent combien il est absurde d'insister.

Avec les premières prises de guerre, les fidélistes disposent bientôt de plus de cinq cents armes de tout type et de tout calibre, y compris les mortiers et les tanks. Parmi les prisonniers qui ont été confiés à la Croix-Rouge, certains choisissent de changer de camp. Dont le dénommé Laferté, un cadet de l'école militaire, qui deviendra l'un des instructeurs les plus rigoureux de l'école de Minas del Frio.

La bataille de Las Mercedes, position la plus avancée de l'armée rebelle, est déterminante. Le 25 mai, les loyalistes sont défaits, en partie par leurs propres armes prises par les poseurs d'embuscades.

« Nos *muchachos* se sont vaillamment battus durant deux jours, dans la proportion d'un contre dix ou quinze, luttant contre des mortiers, des tanks et l'aviation, commandés par le capitaine Angel Verdecia qui mourra valeureusement au combat un mois plus tard », rappelle le Che, dont le sens tactique permet aux rebelles de s'imposer en perdant un minimum d'hommes ; lui-même inscrit un tank à son palmarès.

Les combats de Minas del Frio et de Jibacoa, également conduits par Ernesto, portent de nouveaux coups sévères à l'ennemi. Le Che illustre à merveille le mot de Bergson : « Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action. » Le 20 juillet, c'est le commencement de la fin pour les assaillants devenus défenseurs. Les « Montagnards » contrôlent désormais les opérations. Partout où il y a eu bataille, la maîtrise du terrain appartient aux guérilleros. À San Domingo, le bataillon même de Sanchez Mosquera est mis en déroute.

C'est la débandade pour l'armée loyaliste, qui entre les morts, les blessés et les 433 de ses soldats faits prisonniers, laissera près d'un millier d'hommes sur le « Territoire libre de la Sierra Maestra ». La honte est sur les bureaucrates de La Havane, les stratèges de salon qui ont expédié leurs troupes au massacre. Dans son palais, Batista sent son pouvoir vaciller.

Le Che résume :

« Les batailles de Santo Domingo, Meriño, El Jigüe, la seconde bataille de Santo Domingo, celles de Las Vegas, de Jibacoa et de Las Mercedes se sont succédé plusieurs mois durant sans interruption. Jusqu'au moment où les forces de la

tyrannie ont été obligées de se retirer des montagnes, si elles ne voulaient pas être totalement liquidées. »

Fidel Castro dira du Che qu'il était un artiste de la guérilla. Ernesto lui-même utilise le mot français « menuet » pour qualifier la guerre de mouvement, qui consiste à danser un ballet autour de l'ennemi :

– *Quand une colonne ennemie avance, elle est encerclée en partant des quatre points cardinaux ; c'est ça, le* menuet.

La vaste offensive des troupes gouvernementales a échoué. Pour les soldats, les *Barbudos* ont été des fantômes, invisibles donc insaisissables. Il est vrai qu'en plus de connaître parfaitement le terrain, ils possèdent des codes pour communiquer entre eux, qui les rendent infiniment plus discrets que leurs braillards adversaires. Ne fût-ce que pour se rassurer, les soldats se parlent en criant, mettent leurs postes de radio à fond, allument des feux à la première occasion. Les fidélistes murmurent, chuchotent de bouche-à-oreille. Ils ont pris l'habitude, chaque fois qu'une clairière apparaît, de la franchir en file indienne, en prenant soin de laisser un espace entre chacun d'eux. Ce qui, en cas d'attaque, évite d'offrir une cible compacte à l'ennemi, et de se laisser repérer par l'aviation. Le 6 juin 1958, Fidel s'écrit, dans la Sierra Maestra une lettre qui s'avérera lourde de conséquences ! Elle sera publiée plus tard par l'un de ses partisans, Carlos Franqui, lettre dans laquelle il explique : « Quand cette guerre sera finie, commencera pour moi une guerre plus importante, plus longue : celle que je vais mener contre les Nord-Américains. Je suis certain que cela sera mon véritable destin. »

Abattu mais pas encore battu, Batista a, dans son palais de La Havane, une idée que n'aurait pas désapprouvée Machiavel. En ce mois d'août 1958 où les fidélistes viennent de ridiculiser son armée, il fait retirer les soldats protégeant l'aqueduc de Yateritas, qui dessert en eau la base nord-américaine de Guantánamo, et demande aux autorités des États-Unis d'y envoyer des troupes. L'ambassadeur Earl Smith, ami de Batista, cautionne l'idée et permet l'arrivée d'effectifs en provenance de son pays. Mais Fidel ne tombe pas dans le piège de la provocation. Il oublie l'aqueduc et laisse son adversaire havanais pester, lui qui imaginait déjà l'armée américaine écrasant ces *Barbudos* qui auraient eu l'outrecuidance de s'en prendre à la bannière étoilée. Batista vérifie à cette occasion que le guérillero Fidel Castro est aussi un fin stratège – et ce n'est pas pour le rassurer.

Quant au Che, il a franchi, le 14 juin de cette année 1958, le cap de la trentaine. La révolte cubaine n'a jamais dégagé pour lui plus suaves odeurs : poudre guerrière, parfums de la Sierra, pollen du temps révolutionnaire,

l'asthmatique Ernesto Che Guevara les respire à pleins poumons. Et, dès qu'il le peut, il tire sur sa *bombilla* de maté.

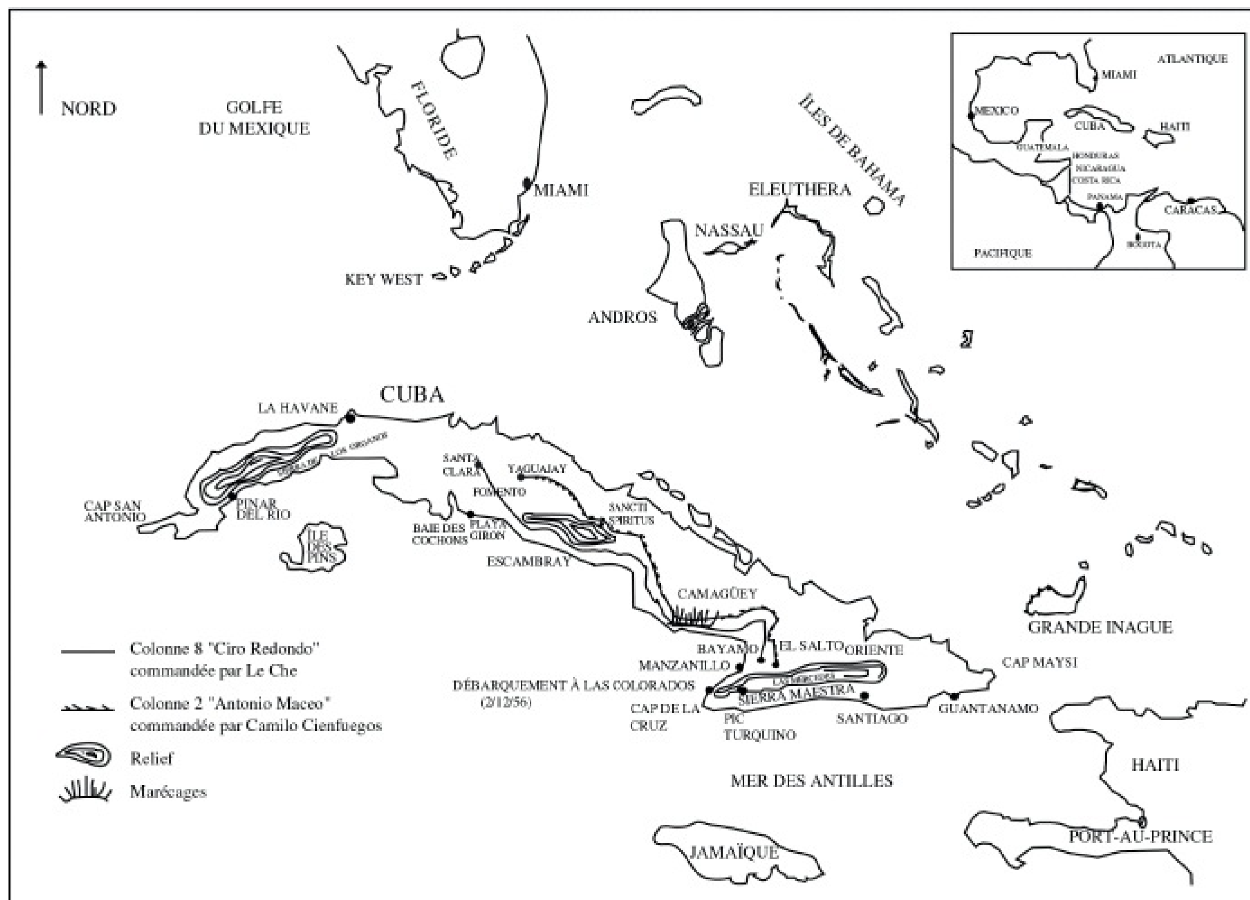
Comment se procure-t-il son herbe à maté ? Il y aurait matière pour un chapitre à part entière, tant l'herbe sacrée du Che connaît de pérégrinations. Avec pour point de départ Buenos Aires, où *el Viejo* achète régulièrement deux ou trois sacs d'un kilo, qu'il confie à un pilote ou à un passager, un journaliste par exemple, se rendant à Lima, à Mexico ou même à Miami. Puis, via un relais improvisé, le « thé des jésuites[6] » rallie La Havane, où le Mouvement se charge de le transporter jusque dans la Sierra. Ainsi, de loin en loin, le Che a-t-il le plaisir de voir un courrier ou une messagère lui apporter sa potion magique.

---

1. Cellier.
2. Il sera interviewé en 1987 par le comédien français Pierre Richard et par l'auteur pour le documentaire sur le Che.
3. Maîtresse-quelque-chose…
4. Du nom de la mère du *libertador* Macéo.
5. Pipe.
6. Ainsi appelait-on le maté depuis que les jésuites d'Amérique du Sud en avaient fait leur boisson.

QUATRIÈME PARTIE

RUÉE VERS L'OUEST À LA CUBAINE



L'invasion

Chapitre XIX

L'INVASION COMMENCE

Le 21 août 1958, le Che rejoint à La Plata Fidel Castro et Camilo Cienfuegos, lequel, avec sa colonne *Antonio Maceo*, part le jour même, en avant-garde, pour commencer l'invasion de l'île. Fidel confirme au Che qu'il doit se préparer à démarrer rapidement. Pour s'emparer de La Havane, située à quelque huit cents kilomètres de là. Commence donc une ruée vers l'ouest à la cubaine…

ORDRE MILITAIRE
Assigne au commandant Ernesto Guevara la mission de conduire depuis la Sierra Maestra jusqu'à la province de Las Villas une colonne rebelle et d'opérer dans le dit territoire en accord avec le plan stratégique de l'Armée rebelle. La colonne n° 8 qui se destine à cet objectif portera le nom de Ciro Redondo, en hommage à l'héroïque capitaine rebelle mort au combat et élevé à titre posthume au rang de commandant. La colonne n° 8 Ciro Redondo partira de Las Mercedes entre le 24 et le 30 août. Nomme le commandant Ernesto Guevara chef de toutes les unités rebelles du Mouvement du 26 juillet qui opéreront dans la province de Las Villas, tant dans les zones rurales qu'urbaines, et lui donne carte blanche pour recueillir et disposer des fonds nécessaires à la conduite de la guerre et à l'entretien de notre propre armée, appliquer le code pénal et les lois agraires de l'armée rebelle dans le territoire où opéreront ses forces ; coordonner les opérations, les plans, les dispositions administratives et d'organisation militaire avec les autres forces révolutionnaires qui opèrent dans cette province, et qui devront être invitées à intégrer un seul corps de l'Armée pour « vertébrer » et unifier l'effort militaire de la Révolution ; organiser des unités locales de combat et nommer les officiers de l'Armée rebelle jusqu'au grade de commandant de colonne. La colonne n° 8 aura comme objectif stratégique de prendre sans cesse le dessus sur l'ennemi dans le territoire central de Cuba et d'intercepter jusqu'à sa totale paralysie les mouvements terrestres de ses troupes d'ouest en est, en

attendant d'autres ordres qui viendront au moment opportun.
Fidel Castro Ruz,
Commandant en chef Sierra Maestra,
21 août 1958, 9 p. m.

En le mettant dans la peau d'un véritable libertador, cet ordre de mission confère d'énormes pouvoirs au Che. Il explique :

L'armée batistienne est repartie avec son épine dorsale cassée, mais pas pour autant vaincue. La lutte doit continuer et c'est pour cela que la stratégie finale a été mise au point. L'attaque portera sur trois points : Santiago de Cuba (en Oriente par Fidel, Raúl et Almeida), qui sera soumis à un encerclement élastique ; Las Villas (province du centre) sur laquelle je dois marcher, et Pinar del Río, à l'autre extrémité de l'île.

Le Che, qui ne peut emmener tout le monde, prendra seulement les plus aguerris, comme cela avait déjà été le cas au moment de l'embarquement sur le *Granma*. La commission de sélection, qu'il dirige, est rigoureuse. Les anciens se remémorent le mot d'ordre pour accéder au bateau, « Pas de gros », lorsque se présente un quadragénaire bedonnant, aux mollets maigrelets. Refusé une première fois, il revient vers le Che.

– Mon nom est « de la O », je suis docteur. C'est vrai que je me vois mal grimper aux arbres, mais je suis révolutionnaire jusqu'au bout des ongles. Donnez-moi un fusil, je vous le prouverai !

Touché par le discours du señor de la O, le Che finit par accepter sa requête.

De la O révélant : *Le Che appréciait la peinture, la poésie, on sait qu'il écrivait des poèmes. Il nous apprenait des choses sur la préhistoire des civilisations précolombiennes. Principalement l'incaïque. Il ne sautait jamais un jour pour écrire son journal. Il remplissait le temps comme personne.*

Le début des opérations

Entre le 25 et le 27 août, la *Ocho* se transporte par pelotons jusqu'à El Jibaro, un hameau posé sur les contreforts de la Sierra, dans la municipalité de Las Mercedes. Le Che a reçu de Fidel l'ordre d'y attendre un avion qui apporte des munitions. En même temps, les guevaristes guettent une camionnette remplie d'uniformes, de chaussures, de hamacs et autres équipements, plus de l'essence pour rouler vers Santa Clara. Le 28 au soir, le Che se rend sur le pré de Cayo

Espino utilisé comme piste d'atterrissage de nuit. À 20 h 30, le bimoteur se pose, un Beechcraft bleu. Il a été repéré par l'aviation adverse, et les guevaristes ont juste le temps de récupérer les quelque vingt-cinq mille projectiles, avec une poignée de fusils, que l'on entend déjà les moteurs des appareils ennemis, qui commencent à explorer la zone en lançant des feux de Bengale. Ils ne tardent pas à apercevoir l'avion au sol et à faire donner les mitrailleuses, mais le Che donne l'ordre de le brûler plutôt que de le laisser aux mains de l'ennemi. Jusqu'à 6 h 30 du matin, les avions loyalistes s'acharnent sur les toits d'El Jibaro. Heureusement, l'opération récupération des munitions a été réussie – par contre, il n'en est pas de même avec la camionnette. Embourbée dans un chemin, elle n'a pu en sortir, et ses occupants ont dû l'aban-donner sous la pression de l'aviation batistienne.

« Dommage, mais il valait mieux avoir les munitions que les fringues », commente Joel Iglesias Leyva, auteur d'un ouvrage intitulé *De la Sierra Maestra al Escambray*.

Ce vendredi 29, mobilisation générale et préparatifs de toutes sortes, avec dénombrement de l'armement et des projectiles, répartition – vite faite, car le stock est mince – de vêtements ainsi que d'aliments en boîtes. Tous souhaiteraient partir dès la fin de la journée, mais faute d'essence ce n'est pas possible. Le 30 au matin, ordre est pourtant donné par le Che de lever le camp aujourd'hui coûte que coûte. Le bulletin météo annonce, en effet, l'approche d'un cyclone qui descend des côtes de Floride.

Au coucher du soleil, la *Ocho* se met en route, avec interdiction de laisser la moindre trace derrière soi, pas même des épluchures de fruits. L'ordre de marche est le suivant : l'avant-garde dirigée par Manuel Hernandez [1], puis le peloton n° [2], dit *Avanzada,* mené par Joel Iglesias, capitaine à moins de dix-huit ans, qui doit appuyer l'avant-garde en cas de besoin. Ensuite la *comandancia,* conduite par le Che et Ramiro Valdès, et qui comprend le corps médical avec notamment les docteurs Oscar Fernandez Mell et Vicente de la O. Suit le peloton n° 3 avec le capitaine José Ramón Silva. Un rôle important, et épuisant, d'agent de liaison entre les différents groupes est rempli par Leonardo Tamayo 2. Il est le seul à pouvoir transmettre les ordres verbaux du Che.

« C'est sans camions, puisque sans essence, que nous avons dû commencer l'Invasion », notera le Che.

À pied, avec quatre chevaux seulement, les cent quarante-huit *Barbudos* de la *Ocho,* surnommée *Mao-Mao* par la troupe de Batista, démarrent sous un ciel menaçant. Ils disposent de six mitrailleuses, d'un bazooka et d'une cinquantaine de fusils automatiques. Les hommes sont principalement des recrues de Minas

del Frio. Camilo, quant à lui chargé d’ouvrir la voie, est parti le 22 de Salto de Providencia, près de la centrale sucrière d’Estrada Palma, avec soixante et onze combattants expérimentés. Même à deux cent vingt, pour défier dix mille soldats, il faut être *locos* comme le sont Ernesto Guevara et Camilo Cienfuegos – des fous généreux et flamboyants.

« Nous espérions retrouver les camions de l’autre côté de la route Manzanillo-Bayamo. Effectivement, après l’avoir traversée, nous les avons rencontrés ; ils avaient été amenés jusque-là par les hommes de Camilo. En ce 1er septembre, nous avons aussi rencontré un féroce cyclone, “Ella”, qui a rendu inutilisables toutes les voies de communication sauf la route centrale, la seule asphaltée dans cette région – ce qui nous interdisait le transport en véhicules. Il ne nous restait plus que le cheval, ou aller à pied. »

Le cyclone – qui peut se révéler un allié en dérobant les hommes à la surveillance, aussi bien aérienne que terrestre, de l’ennemi – est à ce moment-là fort gênant. On essaie malgré tout d’emprunter les chemins, mais les camions s’enlisent, et même les tracteurs appelés à la rescousse ne suffisent pas à les désembourber. Quand le Coman-dante, de la cabine avant de son véhicule, donne l’ordre de descendre et de pousser, les occupants regimbent et refusent. Après avoir lâché une bordée de jurons, il arme sa carabine M-2 et menace de tirer, aussi les récalcitrants s’exécutent-ils. Mais il n’y a rien à faire, Ella est le plus fort, et il faut, bon gré mal gré, abandonner les véhicules.

Le 2 septembre, le Che reçoit un message de Camilo lui annonçant qu’il l’attend dans la rizière Vidal, aujourd’hui *Jardin agricola.* C’est sur les terres de l’administrateur Luis Trompeta que la *Ocho* dévore le repas préparé pour elle sur les ordres de Cienfuegos, qui est revenu exprès sur ses pas à bord d’une camionnette.

Le 3, premier obstacle sérieux sur la route des guevaristes, le franchissement du río Cauto, le plus grand fleuve du pays. La crue provoquée par Ella complique encore la situation. Comment enjamber, loin des ponts surveillés par l’armée loyaliste, ce monstre bouillonnant, couleur chocolat au lait, de plus de deux cents mètres de large ? Un petit chaland y pourvoit, laborieusement. Par groupe de six hommes, soit vingt-cinq allers et retours durant une vingtaine de minutes chacun, le passeur conduit les Libertadores à bon port. Quelque huit heures plus tard, au crépuscule, le Che a tout son monde autour de lui. Les chevaux, qu’il était impossible d’embarquer, ont servi à payer le passeur. Le Che considère cette traversée du río déchaîné comme une première victoire. Il envoie à Fidel le message suivant :

– Peu de moustiques et pas d'avions en vue. Nous avons déjà franchi sans encombre la grande route et le Cauto. Le moral des troupes est désormais au beau fixe dans le déluge du cyclone Ella qui bloque les soldats au fond de leurs casernes.

Le 8 septembre, alors qu'Ella s'estompe et que les guevaristes espèrent poursuivre avec des vêtements secs, c'est Fifi qui approche. Toujours pédagogue, le Che ne manque pas de préciser à ses hommes que les noms des cyclones suivent l'alphabet.

– Après le E de Ella, le F de Fifi.

Les *Barbudos* se demandent avec appréhension si l'alphabet du ciel va être long…

En franchissant le río Jobabo, les guevaristes passent dans la province de Camagüey, intermédiaire entre l'Oriente et Las Villas. « Nous marchons dans des terres inondées, souffrant des piqûres des moustiques qui deviennent insupportables pendant les heures de repos, mangeant peu et mal, buvant l'eau des rios boueux. Depuis la traversée du Jobabo il y a une semaine, les forces diminuent. Déjà, de nombreux hommes avancent les pieds nus dans les bourbiers du sud de Camagüey » écrit quelques jours plus tard le Che. Ella et Fifi enfin disparus, la *Ocho*, qui évite soigneusement les zones habitées depuis qu'elle a quitté la province « libérée » d'Oriente, passe par la rizière Bartés, où un yankee nommé McGuire dirige un programme d'expérimentation. En gentleman, le Nord-Américain, né à Porto Rico, convie le commandant à boire un brandy. Le Che est accompagné de Joel Iglesias dont il apprécie le jugement. Après un échange de formules de politesse, l'Argentin entre dans le vif du sujet :

– Est-il exact que votre gouvernement appuie Batista ?

Évitant d'entrer dans le débat, le sieur McGuire s'en tient à des banalités. Après l'avoir quitté, le Che demande à Joel :

– Dis-moi ce que tu penses de ce type.

– Il ne me plaît pas, répond le jeune capitaine.

Après une pause, le Che commente, le regard grave :

– Nous devrons nous battre contre ces gens-là.

Le Che enchaînant par cette phrase prémonitoire :

– Quand l' heure sera venue, je mourrai le sourire aux lèvres, au sommet d'une butte, derrière un rocher, en combattant ce genre d'individus le fusil à la main.

La *Ocho* réquisitionne deux jeeps, un camion-citerne, un tracteur, qui s'ajoutent à la soixantaine de chevaux déjà rassemblés. Un paysan indiquera à la troupe le chemin de la ferme de La Federal par où est passé Camilo, non loin de la centrale sucrière de Francisco. Le 9 septembre à 4 h 45 du matin, la tête de

l’avant-garde se présente à l’entrée de la propriété, qui se révèle remplie de soldats. Le guevariste Marcos Borrero Fonseca, qui tente de se réfugier derrière de gros bidons près de la porte de l’étable des vaches laitières, meurt d’une balle dans la tête. Le capitaine Herman est touché à une cheville, un de ses hommes blessé à son tour. Le Che arrive sur ces entrefaites et organise la contre-attaque. Avec en pointe, le petit lieutenant rouquin Roberto Rodriguez Fernandez, surnommé El Vaquerito par Célia Sanchez, parce qu’il porte des bottes en peau de vache. Il s’en prend, seul, à cinq ennemis. Le brigadier adverse est tué et les soldats finissent par se rendre. Accouru à la rescousse, Camilio fait le point de la situation avec le Che, il le convainc sans peine de l’urgence de déguerpir avant l’arrivée des renforts, appuyés par l’aviation.

Même s’il a causé quelque dommage aux *Barbudos*, ce piège tendu par les soldats montre que les données sont changées : c’est au tour des loyalistes de jouer les francs-tireurs. Quelle différence entre la Sierra et le Llano !

Deux jours plus tard, à Jacinta, les deux colonnes fidélistes fusionnent une première fois ; il y en aura une seconde, toujours dans cette zone détestable des marécages de la province de Camagüey. Occasion de casser une maigre croûte et de *brindar,* trinquer, avec le peu de *ron* que possédaient les « Camilistes ».

« Au milieu de nulle part, mais entre gens qui savaient où ils allaient. »

Le Che décide de s’enfoncer dans les marécages, laissant Camilo obliquer vers le nord et vers sa mission principale, qui est de libérer Yaguajay.

« C’est avec une infinie prudence que nous devions avancer, en nous abritant autant que possible, puisque l’aviation savait grosso modo notre position. Ainsi sommes-nous arrivés deux jours plus tard à un lieu connu sous le nom de Laguna Grande, où nous avons retrouvé Camilo, dont la troupe était mieux pourvue en chevaux que la nôtre. Cette zone était digne de rester dans les mémoires pour la quantité extraordinaire de moustiques qui y sévissaient. Il était absolument impossible de dormir sans moustiquaire, et tout le monde n’en avait pas. »

Quand Camilo repart de Laguna Baja, où les deux colonnes ont campé à trois cents mètres l’une de l’autre, et revient sur ses pas vers el Central Francisco, il laisse ses chevaux au Che et continue en camion. Les deux colonnes ne pouvaient pas marcher ensemble, elles auraient offert une cible trop facile aux avions de Batista. Le Che, lui, poursuit le long de la côte, en réquisitionnant des camions quand le terrain le permet, en utilisant les chevaux lorsque les camions ne peuvent pas passer – et à pied dans les marécages quand il n’y a pas d’autre solution. Avec une journée de progression à l’aveuglette, faute d’avoir réussi à trouver un guide digne de confiance. Les quatre soldats capturés à La Federal

sont amalgamés à la *Ocho* et ont strictement droit au même régime que les guevaristes, comme le veut le Che.

Le 11 septembre, un paysan prévient qu'une colonne de camions roule sur la Camagüey – Santa Cruz del Sur :

– Il y a au moins cinq cents soldats, affirme-t-il.

Le Che a l'habitude des réactions des *guajiros* dans ce genre de situations, il sait qu'il faut diviser par deux ou presque. Mais, à l'évidence, l'armée cherche la *Ocho*, sans parvenir à la localiser avec précision. Le 13, alors qu'il est dans le *batey* [3] de San Miguel del Junco, le Che apprend par un messager que Camilo a dû livrer bataille dans le hameau de los Cuatro Compañeros pour se sortir d'une embuscade :

« À sept heures du matin, après le passage d'un pont, les mitrailleuses ennemies ont ouvert le feu. Le peloton de notre avant-garde, dirigé par le capitaine Guerra, a encerclé la maison d'où partaient les rafales et riposté. Ce fut suffisant pour que les *casquitos* se retirent, emportant leurs blessés », précise le papier signé Camilo.

La *Ocho* passera

Le dimanche 14 à 5 h 45 du matin, alors que la *Ocho* approche à son tour de Cuatro Companeros, la jeep de l'avant-garde freine. Le guide s'est rendu compte qu'il n'a pas respecté l'ordre du Che d'explorer les environs du hameau un kilomètre avant d'arriver aux maisons. Dans la lumière des phares, des ombres apparaissent soudain autour d'un tracteur : c'est l'alerte, il faut abandonner la jeep et filer discrètement prévenir les occupants du premier groupe qu'il y a de l'embuscade dans l'air et qu'il faut éteindre les phares.

Soudain la voix d'un soldat troue la nuit :

– Alto, quien va…

– *Gente buena*, répond Manuel Hernandez, chef de l'avant-garde. Une seconde fois, les mêmes paroles sont répétées par les deux soldats, avant qu'ils n'ouvrent le feu. Cela réveille les *Barbudos* des camions suivants, qui ne s'attendaient pas à semblable accueil. Le Che réagit dans l'instant : il intime l'ordre à l'avant-garde de contenir le feu ennemi et interdit au reste de sa troupe de combattre, pour atteindre une colline que l'on aperçoit au sud dans les premières lueurs de l'aube. En un clin d'œil il passe en revue ce qu'il faut emporter – en priorité les armes et le plus de cartouchières possible – et ce qui peut être abandonné dans les camions.

« Commence alors, avec le lever du jour, une épuisante bataille », notera-t-il.

Avec beaucoup de difficultés, les hommes prennent la direction de la butte boisée indiquée par leur chef, où les arbres, *algarobos, barrillas* et *guasimos,* les protégeront des tirs ennemis. Dans la pagaille provoquée par les premiers coups de feu, certains guevaristes se sauvent dans la mauvaise direction. On s'aperçoit qu'on a oublié des documents importants dans un des camions, mais le Che interdit à celui qui s'apprêtait à retourner les chercher de risquer sa vie pour eux. En revanche, il envoie le dénommé Juan Peréz Villa rapporter l'émetteur radio dont il avait la charge et qui, lui, est vital. Sous un déluge de balles, le fautif s'acquitte avec succès de sa mission.

Pour atteindre la colline salvatrice, il faut d'abord passer un ruisselet, puis traverser une longue savane à découvert. Les choses se compliquent terriblement avec l'arrivée sur place d'un petit avion qui patrouillait dans les environs, bientôt suivi de deux gros B-26 et de deux C-47 qui bourdonnent plus haut dans le ciel. Au fur et à mesure que le petit appareil approche, commençant à mitrailler les *Barbudos* et à lâcher sur eux des grenades à main, chacun cherche dans la panique quelque chose derrière quoi se cacher – tandis que les malheureux prisonniers capturés par la *Ocho* à La Federal sont pris entre deux feux. Le Che vise l'avion avec sa carabine M-2.

Ramiro Valdès est l'un des premiers à rallier la colline. Il installe sa mitrailleuse à la limite nord de la butte, à douze cents mètres de la ferme des Cuatro Compañeros, et la braque sur l'ennemi. Les casquitos, massés dans les fermes de Cuatro Compañeros et de Forestal, cherchent à réaliser leur jonction, tandis que l'objectif principal des guérilleros est de maintenir ouverte une brèche d'accès. Le combat s'étire sur plusieurs heures. Juan Hernandez Suarez, dit El Guanchi, est victime d'une bombe. Transporté dans la maison d'un couple de paysans, il se vide de son sang, sans qu'on parvienne à le sauver. Il sera enterré sur place et le Che tapera, sur la machine à écrire qu'ils ont réussi à emporter dans leur fuite, une lettre à la mère du défunt. Puis, il offrira au couple de paysans l'accordéon dont le Guanchi ne se séparait jamais.

– En cas de décès d'un de ses hommes, il prévenait toujours lui-même ses proches par courrier, se souvient Joel Iglesias.

Le capitaine José Ramón Silva, quant à lui, est sérieusement touché à l'épaule droite, tandis qu'Emilio Oliva Hernandez et René Rodriguez sont plus légèrement blessés.

Au beau milieu de la bataille, sous les bombes et la mitraille, le Che s'allonge sous un arbre, et dort une demi-heure.

La journée du 15 se passe à tenter de rassembler les compagnons égarés dans

la nature. Le Che en profite pour signaler, comme à son habitude, les déficiences notées au combat et à les analyser pour en trouver les causes. S'il s'excuse des mots sévères employés lors de l'incident des camions embourbés, c'est pour insister une fois de plus sur la nécessité de la discipline et du respect des ordres donnés. Il fustige au passage l'attitude du petit malin qui s'est rasé et changé chez des paysans – retirant notamment son brassard rouge et noir frappé du « 26 » du Mouvement en chiffres blancs – pour ne pas être identifié au cas où il serait tombé entre les mains de l'ennemi. Avec le Che, on assume sa condition de guérillero, on ne la trahit pas. Le compagnon Silverio Blanco, lui, est élevé au grade de lieutenant. Il tombera à Cabaiguan durant la campagne de Las Villas.

« Le lendemain, le panorama était déjà moins désolant. Plusieurs traînards ont réapparu, une petite dizaine d'hommes que l'on croyait perdus continuèrent avec la colonne de Camilo, qu'ils avaient pu rejoindre, pour s'en aller lutter sur le front nord. »

Pendant que le Che et Camilo gagnent du terrain vers l'ouest, les Castro progressent à l'est, vers Santiago, avec les armes prises à l'ennemi quand celui-ci s'est cassé les dents sur les parois de la Sierra. De son côté, l'armée de la dictature prépare le transfert de plusieurs unités, en provenance d'Oriente et de La Havane, pour couper la route de l'ouest à l'envahisseur.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1958, le Che envoie chercher un médecin de sa troupe pour soigner le fils d'un *mayoral* malade. Sur le coup de trois heures du matin, les *Barbudos* dévorent de la viande de bœuf avec du riz, avant de se partager des boîtes de lait et d'autres de cigares. Après six kilomètres à pied sur un sol fangeux, la *Ocho* se cache à six heures du matin dans un îlot de *marabus*, ces épineux hauts de trois mètres qui forment un maquis inextri-cable, un *marabusal*, où l'on ne peut guère progresser qu'en rampant. Originaire d'Afrique, indestructible, le *marabu* a depuis longtemps colonisé Cuba ; les paysans l'utilisent comme charbon végétal. Les Guévaristes déchirent leurs vêtements, déjà fort éprouvés, à leurs épines acérées comme des fils de fer barbelés.

Alors que le Che récupère dans son hamac, tendu à ras du sol, un cri le fait sursauter :

– Un avion !

Il chausse ses bottes, ordonne que personne ne fasse un mouvement. Le petit avion disparaît et il peut se rallonger. Des hommes viennent lui demander s'ils peuvent chasser :

– D'accord, mais sans tirer un seul coup de feu !

Dans la maisonnette qui borde le marabusal, Ernesto incorpore à la troupe quelques rares paysans venus s'enrôler et qui serviront de guides. L'un d'eux rapporte que deux cent cinquante soldats de la tyrannie sont postés non loin de là. Et la *Ocho* repart, avançant en crabe, évitant les terrains découverts, marchant surtout la nuit. Même si le Mouvement qui les soutient est moins efficace ici en plaine, s'ils ne bénéficient pas de la même aide totale de la part de la population que dans la Sierra, il y a toujours quelqu'un de bonne volonté pour leur ouvrir le chemin. Même s'il faut souvent lui forcer la main – parfois il arrive aussi qu'un *campesino* trahisse, parce qu'il croit à la propagande officielle. Comme ce bulletin d'information diffusé le 20 septembre par la radio, entre un cha-cha-cha et un mambo, et que les guevaristes entendent dans la *finca* San Nicolas :

– *Le lieutenant-général Francisco Tabernilla Dolz,* jefe *militaire de la région, a déclaré, lors de la conférence de presse qu'il a tenue à la Cité militaire, que le régiment n° 2* Agramonte *avait surpris les hors-la-loi, en avait éliminé plus de cent et dispersé le reste de la troupe, qui dans sa fuite a abandonné armes, équipements, une importante documentation et de la propagande communiste. D'autres groupes se sont présentés d'eux-mêmes aux autorités. Ces voleurs et scélérats s'étaient enfuis de la Sierra Maestra dans l'espoir d'échapper à une destruction imminente. Ils étaient commandés par l'agent communiste international bien connu Che Guevara.*

Ces propos déclenchent l'hilarité des *Barbudos*. Quelqu'un imite la voix du speaker :

– Señores guerrilleros, *comme vous le savez, vous êtes tous morts…*

La *Ocho* repart dans l'eau putride des marais. Le matin du samedi 20, elle campe sur les rives du río San Pedro, à la limite des municipalités de Santa Cruz del Sur et de Camagüey. Au lieu-dit Trumbero, Joel Iglesias manque d'être emporté par le courant et appelle au secours, ce qui lui vaut les moqueries du Che. La colonne oblique vers le nord, pour tenter d'échapper à l'eau et aux marécages, mais elle tombe sur une rizière et peine pour en traverser les canaux. Comme à leur habitude, les hommes se nourrissent sur les troupeaux – payant ou non les paysans selon qu'ils les rencontrent ou pas. Soudain, les marais font place à un terrain desséché, rempli de crevasses où l'on risque de se tordre une cheville à chaque pas.

Le 23 septembre, à 15 h 30, un bombardement aérien retentit dans la direction du nord-est :

– *C'est Camilo qui est visé !* s'exclame le Che avec inquiétude.

Une zone recouverte d'herbes hautes, coupantes comme des rasoirs, s'ouvre maintenant devant eux. Les hommes se protègent comme ils le peuvent, mais

parmi les rares chevaux rescapés, deux ne survivront pas à leurs innombrables coupures. Après avoir contourné une lagune, les *Barbudos* retrouvent pourtant le sourire : le guide Manuel Valdera rapporte une cargaison de denrées de la Colonia de Trinidad : du riz, des bananes, des galettes, des épices, des cigarettes, des cigares…

Le 26, on marche à la boussole, le guide du jour s'avérant incapable de trouver son chemin dans les parages du río Mala Fama. Deux tracteurs et des charrettes sont réquisitionnés pour transporter les rebelles, dans la zone de Los Marineros, à quelques kilomètres de la centrale sucrière de Baragua, qui appartient à une compagnie nordaméricaine là où plusieurs unités de l'armée sont postées.

Le 1er octobre, alors que les envahisseurs ont dressé un campement aussi discret que possible, sur un tertre affleurant au milieu de la boue, dans la région pestilentielle des marais du sud de Camagüey, le Che analyse la situation avec ses officiers. Ils savent qu'une ligne de feu est dressée devant eux et qu'une autre partie de la troupe ennemie approche dans leur dos ; il est donc urgent de déguerpir. Vers le sud, où des éclaireurs sont envoyés, il n'y a que des marais impraticables, puis la mer. Vers le nord, les terrains sont découverts, très surveillés par l'armée, avec en outre de grandes routes qui lui faciliteraient la tâche en cas d'attaque. De plus, le détour impliquerait une perte de temps de plusieurs jours. Dernière solution, franchir la ligne ennemie coûte que coûte. C'est celle que retient le Che.

En pleine nuit, trois hommes sont envoyés en avant, le lieutenant Rogelio Acevedo, Wilfredo Aleaga dit Willy et le guide Ramón Guilarte qui, à la vérité, ne maîtrise guère le terrain. Les trois hommes pataugent dans une lagune en direction de la voie ferrée ralliant l'embarcadère à la centrale de Baragua, sans savoir au juste où l'ennemi se situe. Ils avancent lentement, évitant au maximum de faire des remous, souvent déséquilibrés par les troncs d'arbres qui reposent au fond de l'eau. Guilarte tousse et se fait tancer à voix basse par Acevedo. Soudain les soldats, installés à cent cinquante mètres le long de la voie ferrée, ouvrent le feu sans préliminaires. Les éclaireurs se tassent dans les profondeurs de la lagune. Pensant avoir affaire à toute la colonne, les Batistiens font donner les mortiers.

Au bout d'une demi-heure, les trois hommes voient arriver un wagon, en provenance de Baragua, qui s'arrête tous les cinquante mètres, à chaque poteau télégraphique, pour relever les postes de garde. Les éclaireurs constatent que le bord de la lagune coïncide pratiquement avec la courbe de la voie ferrée. Le wagon stoppe une dernière fois, là où brille la lumière du débarcadère.

– *C'est par là qu'on rentre dans le marais*, affirme Guilarte.

Ils se remettent en marche jusqu'au bord de la lagune, où s'étend une mangrove.

– *La mer commence là,* avertit le guide.

Acevedo choisit de prendre à l'ouest et, après deux cents mètres particulièrement pénibles, ils posent enfin les pieds sur de la terre à peu près ferme. Aucune trace de soldats dans les environs ; c'est bien par là que la colonne doit passer. Il ne reste plus au trio qu'à rapporter ces informations au Che, en laissant des repères derrière eux pour retrouver le passage. À leur arrivée, vers 5 heures du matin, ils manquent de se faire tirer dessus par l'avant-garde de la *Ocho,* qui ne s'attendait pas à les voir revenir par là, mais lorsqu'on les reconnaît ce sont des cris de joie ; le vacarme des détonations avait laissé craindre le pire. Après avoir fait leur rapport, les trois hommes, engloutissent les maigres rations mises de côté pour eux, le Che annonce sa décision de tenter une percée de nuit.

Il dépêche d'abord Ruperto Cabrera, dit *Cabrerito,* à Ciego de Avila, pour alerter la direction du Partido socialista popular, afin d'obtenir son soutien. Ainsi que des renseignements sur les différentes organisations armées – il n'y a pas que les fidélistes à lutter – qui opèrent dans l'Escambray : le Che soupçonne que de graves désaccords les divisent. À dix-sept heures la troupe se met en marche à son tour, l'avant-garde renforcée d'un bazooka. Ernesto fait d'ultimes recommandations à ses hommes :

– *Surtout pas de bruit, pas un mot, pas d'objets brillants…*

Au moment où ils s'enfoncent dans la boue épaisse et visqueuse, les *Barbudos* veillent également à ne pas mouiller leurs armes ni leurs cartouchières. Ils respirent par la bouche pour éviter autant que possible les odeurs nauséabondes.

Apercevant une petite colline à droite de la lagune, Willy s'exclame :

– *On est dans leur ligne de mire.*

Juste à ce moment éclatent les coups de feu de l'ennemi. Le Che demande à son compagnon s'il a l'impression que les tirs sont semblables, en densité et en orientation, à ceux de la veille ; se fondant sur sa réponse affirmative, la *Ocho* calque ses pas sur le parcours déjà suivi par les éclaireurs.

À vingt-trois heures, ce jeudi 2 octobre, le Che surveille depuis la voie ferrée la traversée de la lagune par ses hommes. Certains perdent pied, d'autres s'enfoncent jusqu'au cou, mais ils passent. À l'aube du vendredi 3, la colonne est sauvée. Pas au sec pour autant, car la région des marais s'étend devant elle à perte de vue. La progression se poursuit au milieu des *macios,* de gros ajoncs qui ont l'avantage de dérober les *Barbudos* aux yeux de l'ennemi.

Sept kilomètres plus loin, avant le lever du jour, la colonne se présente à la

finca La Laguna, à quelques kilomètres au sud-ouest des baraquements de la centrale sucrière. Elle y capture un homme, un boucher, auquel on assure que rien n'arrivera à sa famille s'il sert de guide aux guérilleros deux jours durant.

– *À croire que sa femme ne voulait plus de lui, car on n'a pas tardé à entendre le bruit de deux B-26 qui nous cherchaient*, se rappelle Joel Iglesias.

L'incident oblige les hommes à replonger dans une lagune infestée de moustiques, et à nouveau de feuilles coupantes comme des rasoirs. Impossible de s'y arrêter, ne fût-ce qu'un court instant.

Le dimanche 5 octobre à quatre heures du matin, le Che accorde enfin un répit à ses hommes. On plante le campement au bord de la lagune El Colmenar. Mais une pluie torrentielle s'abat bientôt sur la malheureuse troupe. L'apparition de Cabrerita, accompagné d'un guide envoyé par le PSP de Ciego de Avila, leur redonne de l'espoir ; hélas le guide tombe malade, et c'est Cabrerito qui ouvre la marche.

Le Che écrit des phrases pathétiques :

« La troupe n'en peut plus. Brisée moralement, famélique, les pieds ensanglantés et tellement gonflés qu'ils ne rentrent plus dans ce qui leur reste de chaussures. Ils sont là, prêts à s'écrouler. Seule, dans les profondeurs de leurs orbites, apparaît une faible et minuscule lumière qui scintille dans la désolation. Marchant parmi eux, j'ai senti le désir fervent de m'ouvrir les veines pour offrir à leurs lèvres quelque chose de chaud, ce qu'ils n'ont pas eu depuis trois jours passés sans manger ni dormir. Quand le nœud qui me tenaille la gorge cède, je leur parle. Et l'esprit qui souffle sur cette extraordinaire génération de Cubains les vivifie de toute sa générosité, et les corps se lèvent, chancelant sous le poids écrasant des sacs, des armes et des munitions. »

De telles conditions forcent le Che à puiser au tréfonds de sa volonté et de sa résistance. Le docteur de la O rappelant : « À croire qu'il maîtrisait son asthme. Lors des haltes, il s'apaisait en lisant alors que nous tous, accablés de fatigue nous dormions dans l'instant… »

Il reste cent vingt hommes valides environ. Torturés par la faim, les *Barbudos* abattent une vache, et la dévorent sans l'avoir laissée griller aussi longtemps qu'il l'aurait fallu. Deux gamins se présentent au camp avec un pot de miel ; interrogés par le Che, ils répondent qu'un des *Barbudos* le leur a commandé. Ernesto fait venir l'homme, un dénommé Moreno :

– *Tu es condamné à mort. Au moindre tir ennemi, tu seras fusillé.* Heureusement pour Moreno, aucun coup de feu ne se fait entendre ; on ne les a pas trahis.

Le 6 octobre, alors que la *Ocho* se croit sauvée, le petit cyclone Janice ravage la région de Camagüey et provoque la crue du río Jatibonico, qu'il faut franchir pour pénétrer dans la province de Las Villas. Les familles installées aux alentours du fleuve doivent quitter en hâte leurs maisons. Une fois de plus, le Che présente à ses hommes le bon côté des choses, et leur assure que le cyclone « bloque les soldats dans leurs casernes ». Le soir venu, le guide Flores Gutierrez explore les environs pour voir dans quel état se trouve la Trocha de Júcaro à Moron, lieu célèbre où se sont illustrés les Mambises du général Maximo Gomez, en janvier 1875, forçant le passage à la machette en face des troupes espagnoles. Malgré les nombreux trains remplis de soldats qui le traversent, l'endroit n'est pas particulièrement surveillé, contrairement à ce que craignait le Che.

Le 9 au soir, la colonne se met en marche vers le nord-est, le long de la voie ferrée, jusqu'à l'arrêt nommé Dos Hermanas. Vers deux heures du matin, pluie diluvienne ; elle n'empêche pas les guevaristes de franchir avec fierté la fameuse Trocha de Júcaro, sans l'ombre d'un soldat en vue. Flores Gutierrez, revenant de Ciego de Avila où l'a envoyé le Che, mène ce dernier jusqu'à une *finca* où l'attendent des caisses pleines de marchandises diverses qu'il avait réclamées, notamment des médicaments. Dans un paquet, Ernesto trouve de la documentation sur la région et des cartes d'état-major.

– Si nous les avions eues avec nous quand nous sommes partis de la Sierra, nous serions déjà dans l'Escambray, et sans avoir eu besoin de guides, maugrée-t-il.

Les envoyés du commandant Victor Bordón Machado, chef du Mouvement pour la province de l'Escambray, le capitaine Otten Mezana Melcon et deux sous-officiers, se présentent au campement. Ce premier contact avec des membres de l'Armée rebelle opérant en dehors de la Sierra satisfait le Che. Il apprend que Bordón Machado a voulu entreprendre un voyage dans la Sierra fin août pour rencontrer Castro, afin de lui exposer les points de convergence existants avec la direction du M. 26-7 de Las Villas. Plus précisément avec le chef de Accion y Sabotaje, le dénommé Victor Paneque, dit El coman-dante Diego. Comme le Che le soupçonnait, les relations ne sont pas bonnes entre les différentes organisations révolutionnaires. El Llano II Frente nacional unido de Escambray est allé jusqu'à emprisonner Bordón, après l'avoir empêché de prendre l'avion pour Santiago, sous le prétexte fallacieux que son audace était dangereuse pour la cause. La journée en tout cas est riche en émotions pour Ernesto, qui apprend la présence de Camilo et de la Dos non loin de là, après une foule de complications qui les a retardés d'une dizaine de jours.

Le guide, qui porte un nom basque, Armando Echemendía, et qui est connu

sous le surnom de Cuco, conduit la *Ocho* jusqu'au mont Tibisial, dans la *finca* La Teresa, dévastée par le passage de Janice. Là, après avoir écrit à Fidel : « L'aviation suit méticuleusement nos pas. Elle a bombardé le mont où nous venions de camper, avant de tenter de nous couper la route du río Jatibonico », le Che écoute longuement les émissaires de Bordón. En désignant la montre noire, cadeau de Fidel, qu'il porte au poignet, il leur dit :

– J'ai été le premier à être fait commandant dans la Sierra, mais selon moi ç'aurait dû être Raúl Castro. Il a été le seul à débarquer [du *Granma*] *avec ses hommes en ordre, et à les maintenir en ordre.*

Puis, il se penche vers le sol pour y déplier une carte de la région. À sa question : « Quel lieu conseillez-vous de choisir comme base dans l'Escambray ? », le capitaine Otten Mezano indique la zone de Collantes de Manicaragua, et le Che y fait une marque. Il dépêche une estafette jusqu'à la limite de Las Villas pour aviser les chefs des différentes organisations, qu'elles soient de la ville ou de la montagne d'Escambray, que « le Che veut les rencontrer ». En particulier Victor Bordón, qui devra venir jusqu'à lui à l'est des montagnes.

Tous les renseignements qu'il obtient des émissaires de l'Ouest le confirment dans ses prévisions : il va falloir aplanir la situation entre les alliés avant de s'organiser pour lutter ensemble contre l'ennemi commun. La viande *asada* qui se prépare lui rappelle l'Argentine, et lui fait oublier ses soucis l'espace d'un repas.

Le 10 octobre, vers cinq heures du soir, les compagnons de l'Escambray explorent les environs afin de détecter une brèche dans la surveillance dont le río Jatibonico est l'objet. Pour tromper l'aviation ennemie, le Che envoie l'avant-garde avec les chevaux, dans le but de laisser avant l'aube des traces visibles de là-haut, et de faire passer sa colonne par un autre chemin. Toujours sous une pluie battante, à six heures du matin le 11 octobre, la *Ocho* est toute proche du fleuve.

Interceptant les conversations téléphoniques de l'ennemi, les *Barbudos* entendent le capitaine Urbano Matos, qui dirige la 34e compagnie de Las Villas à El Jíbaro, discuter avec le lieutenant Castellón, à la tête d'une centaine d'hommes du 2e district militaire installés dans la ferme voisine de Pozo Viejo. Matos demande à son subordonné de placer des soldats dans la *finca* la Crisis, à deux kilomètres au sud de Paso Viejo. Et l'autorise à prélever une vache à la *finca* El Sigual, chez un *mayoral* allié. Le Che comprend ainsi que, pour l'ennemi, la *Ocho* va tenter de passer en s'éparpillant le long du fleuve.

Il ne reste plus qu'à choisir le bon lieu de passage. Les échos du mitraillage

de l’aviation prouvent que la ruse du Che a réussi. Ce qui attire également l’armée de terre, et ouvre une fourchette de temps suffisante pour franchir le río Jatibonico et entrer dans la province de Las Villas. À 22 h 30, après avoir marché cinq kilomètres, la *Ocho* est au bord de l’obstacle, au lieu-dit El Paso de Diez, baptisé Paso de La *Ceiba* à cause du grand arbre qui domine les alentours et qui a servi de point de repère. Eddy, un nageur éprouvé, est chargé de passer avec des cordes qui faciliteront la traversée. Le courant est violent et le río très haut. Le Che perd ses bottes dans l’aventure, mais tout le monde arrive sain et sauf de l’autre côté.

Vers 4 heures du matin, ce dimanche 12 octobre, la *Ciro Redondo* entre dans Las Villas par le village de Sancti Spiritus. Le Che écrit à Fidel :

« À en croire les informations captées dans les conversations téléphoniques de l’armée, ils ne nous croyaient pas capables de marcher les trois lieues (près de 12 km) pour atteindre la ville de Jatibonico. Évidemment nous l’avons fait de nuit, en traversant le río à la nage, mouillant notre armement, avant de parcourir une lieue de plus pour parvenir jusqu’à une colline protectrice. Franchir le Jatibonico a été comme le passage des ténèbres au jour. Ramiro (Valdès) dit que ce fut comme un commutateur qui fait jaillir la lumière, et l’image est exacte. Mais dès la veille les montagnes bleuissaient à l’horizon, mettant en nous une envie folle d’y arriver. »

L’événement est dignement célébré par un banquet, avec un veau, un cochon et cinq cents livres de fromage. C’est le moment qu’un B-26 choisit pour lâcher six bombes dans un pâturage voisin. L’ennemi découvre que la *Ocho* l’a trompé et qu’elle est passée.

La valse des guides

Les guevaristes vont bientôt retrouver leur terrain de prédilection, la montagne, où ils sont experts dans l’art de la guérilla. Et laisser derrière eux la zone infernale où, pendant la journée, on s’enlève des sangsues sur le corps, et où, la nuit, les sacs de couchage sont gorgés d’eau. Après plus de quarante jours terribles, la *Ciro Redondo* progresse désormais sur une terre ferme, avec des forêts, surtout des palmeraies, pour se protéger de la surveillance aérienne.

Avant de gagner les sommets de l’Escambray, la colonne du Che a encore un ultime obstacle à franchir, le río Zaza, l’un des plus larges du pays. C’est chose faite le lundi 13 octobre, sans encombre, l’armée surveillant surtout les ponts. Ils doivent laisser derrière eux le Nord-Américain Herman Mark, un ancien de la

guerre de Corée. Dans l'incapacité de poursuivre, il se fera soigner en tant que civil, sans éveiller les soupçons.

Le mardi 14 octobre la valse des guides se poursuit – deux nouveaux assurent le relais – en direction du sud-ouest. Au milieu de la matinée, l'approche d'un avion est trahie par son vrombissement ; les guevaristes ont juste le temps de cacher précipitamment les chevaux. La nuit suivante, l'avant-garde rencontre une dizaine d'hommes du Directorio estudiantil revolucionario 13 de Marzo, qui patrouillent depuis l'Escambray pour le commandant Faure Chomón. Ils l'avertissent que la traversée de la route Sancti Spiritus-Trinidad sera dangereuse, car l'armée la surveille étroitement. Une brève halte permet d'apprécier la franche collaboration des campesinos, offrant aux rebelles des chevaux qui grossissent leur troupeau, jusqu'à atteindre une soixantaine de têtes. Le Che adresse une requête expresse aux hommes de Chomón : des médicaments pour soigner les pieds meurtris et envahis par les champignons. Plus des vêtements et des chaussures.

Dans la nuit du 15 au 16, la colonne traverse la route dans un silence total, à découvert, entre deux patrouilles. Puis elle se lance à l'assaut d'El Obispo, promontoire d'où elle pourra fondre sur Santa Clara, la forteresse de Batista. La fatigue pèse de plus en plus, le besoin de sommeil se fait écrasant. Trois bidons de lait offerts par un paysan redonnent aux guevaristes les forces nécessaires à l'ascension.

La nature de cette zone montagneuse nous a rassurés, et nous a rappelé la Maestra, raconte Joel Iglesias. Ce qui fait que, malgré la fatigue, une véritable allégresse parcourait la troupe, au point que certains se sont mis à entonner l'hymne national.

Dans le hameau de Sierrito, le Che et le docteur de la O font des emplettes, dans une boutique plutôt bien achalandée, acceptant une bouteille de cognac Domecq de la part du responsable. Avec le groupe du Directorio qui lui ouvre le chemin, la *Ocho* atteint par des sentiers muletiers le mont de los Gavilanes, du nom des rapaces qu'il abrite, les éperviers. En pénétrant dans une petite caféière, on touche au but de l'ascension : la planta Cantú, où se dressent les vestiges de l'ancienne usine hydroélectrique de Sancti Spiritus. Le lieu est moins sauvage, moins abrupt que la Mesa, mais il lui ressemble. Lui aussi occupe le fond d'une vallée perdue, protégée par la paroi de la montagne. Le Che sourit et apprécie.

Après ces vingt kilomètres d'une marche pénible, effectuée pour ainsi dire d'une seule traite, le chef propose :

– On se baigne !

Sans se faire prier, les *Barbudos* plongent dans les eaux froides du Cayajana et s'aspergent comme des enfants. Puis, le camp est dressé, et bientôt les

campesinos des alentours approchent, curieux, fiers de serrer la main *del comandante* Che Guevara.

Sa légende, qui court déjà d'un bout à l'autre de l'île, est passée par les sommets de l'Escambray. Ainsi le voisin le plus proche, José Rafael Salabarria, lui apporte-t-il du café sans sucre, connaissant les goûts du Che. Il ne tarde pas à revenir avec une vache en signe de bienvenue.

Un véritable festin avec riz, haricots rouges, viandes, poulets, célèbre le passage de la *Ciro Redondo.* Les flammes qui rôtissent la vache et les cochons de lait montent dans le ciel pur des éperviers, s'entremêlent en un feu de joie et d'espérance. Ici s'achève la partie la plus compliquée de l'Invasion, par un banquet, comme dans les chansons populaires.

---

1. Qui sera Miguel en Bolivie.
2. Urbano en Bolivie.
3. Ensemble de fermes.

Chapitre XX

AU JEU DE LA GUERRE AVEC CAMILO

Les guevaristes ne tardent pas à trouver leurs marques dans ce massif de l'Escambray où les *guajiros* ressemblent comme des frères à ceux de la Sierra Maestra : coopératifs et, pour certains, prêts à combattre.

Dans un discours qu'il prononcera plus tard sur les réalisations sociales de l'Armée rebelle, le Che dira :

« Nous venions d'arriver à Las Villas et notre premier acte en tant que gouvernement, avant même de créer la première école, fut de promulguer un arrêté révolutionnaire instaurant la réforme agraire, stipulant que celui qui disposait de petites parcelles de terre cesserait de payer l'impôt jusqu'à ce que la Révolution décide cas par cas. De fait, nous avancions avec la réforme agraire comme fer de lance de l'Armée rebelle. Et ce ne fut pas une manœuvre démagogique, mais simplement que, pendant un an et huit mois de Révolution, la pénétration mutuelle entre les dirigeants et les masses paysannes avait été si grande qu'à de nombreuses reprises cela a incité la Révolution à faire ce que, à un certain moment, elle ne pensait pas faire. Ce ne fut pas notre invention, ce fut la volonté des paysans. »

Pendant que ses hommes récupèrent, le Che reçoit Sebastien Viciendo Peréz, dit Pampillo, un responsable du M 26-7 qui l'éclaire sur les divergences avec El Segundo Frente. Le commandant prévient son compagnon qu'il va lui falloir se soumettre à un jugement pour avoir tué deux combattants du II F. Il salue les émissaires du Directoire, qui poursuivent jusqu'à Dos Arroyos où se trouve la *comandancia* de leur organisation.

Le soir même, le Che rencontre leur chef, le capitaine Sori Hernandez.

– *Mais le ciment n'a pas pris. Chacun a campé sur ses positions*, se souvient Joel Iglesias.

Le commandant du M. 26-7 comprend que sa présence dérange. Il existe d'ailleurs une circulaire, signée par Eloy Gutierrez Menoyo et Jesús Carrera, chefs de la zone nord-est de l'Escambray, qui interdit à toutes les troupes étrangères à leur organisation de pénétrer dans ce qu'ils considèrent comme leur Territoire libre.

Le commandant Victor Bordón, principal responsable du M. 26-7 dans la région, ne tarde pas à se présenter à son tour : « Nous avions à peine échangé quelques mots que le Che me fit rétrograder au rang de capitaine devant tout le monde, rappelle-t-il. Sur le coup, je l'aurais tué ! Pour qui il se prend ce fouille-merde d'Argentin ? J'encaissai en serrant les dents car je fus vite conscient d'avoir quelqu'un de très spécial en face de moi. »

Quelques semaines plus tard, Bordón se montre particulièrement courageux dans un combat. Le Che le félicite : « Bravo, mon commandant ! » « Mon capitaine, pas mon commandant », réagit Bordón. Le Che venait de lui rendre ses galons en lui précisant : « Un guérillero peut être dégradé en public et promu en silence. » Bordón deviendra, après le Triomphe de la Révolution, l'adjoint du Che à la Cabana et restera l'un de ses plus fidèles amis.

Avec son charisme et sa ténacité, le Che utilise les semaines qui suivent à remplir la mission que lui a confiée Fidel : unir les diffé-rents chefs locaux, tous anti-Batista mais luttant chacun de son côté. Ainsi rencontre-t-il les commandants Eloy Gutierrez Menoyo, Faure Chomón Mediavina du Directoire révolutionnaire, *et aussi* les représentants des groupes de la Organización auténtica, et encore Félix Torrès du Parti socialiste populaire, en fait Parti communiste. Il entend faire cohabiter tous ces hommes dans sa future base.

Alors qu'il fait ainsi ses classes politiques, une histoire qui aurait pu être grave se dénoue dans la Sierra. L'ambassadeur Earl Smith signale à Washington la disparition de deux Nord-Américains. Le porte-parole du Département d'État, Lincoln White, accuse les révolutionnaires. En réalité, ces deux ressortissants des États-Unis ont été pris, en même temps que sept Cubains, employés comme eux de la compagnie pétrolière Texaco, dans une embuscade tendue par les Rebelles aux soldats loyalistes. Pour éviter de désamorcer leur piège, les fidélistes les ont retenus et placés en lieu sûr, avant de les libérer. Fin octobre, dans un discours virulent, Fidel renvoie sèchement la balle à Lincoln White, démontrant une fois de plus que le jeu politique n'a pas de secret pour lui. À nouveau Batista, qui rêvait que la situation s'envenime et que l'armée américaine le débarrasse de ses ennemis, voit ses espoirs partir en fumée.

Le 21 octobre au soir à Dos Arroyos, dans le repaire montagneux de Faure Chomón, le Che calcule :

« Cela fait cinquante et un jours que nous avons quitté El Jíbaro. Nous avons campé quarante et une fois et n'avons mangé que quinze. Le reste du temps, il a fallu se contenter de café, et quand il y en avait d'un peu de lait. Les galettes de maïs, la canne à sucre, et le plus souvent des fruits composaient nos repas. »

Ses *Barbudos* sont remis sur pied mais ils s'ennuient. Ils ont besoin d'action. Ils en recevront leur ration le 26 octobre, en attaquant la caserne du village de Güinía de Miranda, dans la vallée, au pied de la petite cordillère survolée par les éperviers. Pour montrer à ses hommes qu'il n'a pas perdu la main, le Che avance vers la caserne un bazooka sur l'épaule. Il tire une roquette qui démolit un pan de mur et casse du même coup le moral des soldats, qui ne tardent pas à se rendre.

Tout en continuant à entretenir le camp de Los Gavilanes, la *Ocho* descend d'un cran pour se fixer – toujours dans la montagne – au lieu-dit El Caballete de Casa. Puis ils prennent position encore plus bas, à El Pedrero, non loin de Güinía de Miranda. C'est là que le Che entreprend de réunir les hommes des différents groupes révolutionnaires, pour leur faire signer un pacte. Dès le départ il prend soin de prévenir tout le monde :

– Ici, pas de banditisme ! Avec nous, c'est la mort, ou au moins l'expulsion !

Cela jette un froid, car les bandes de ses interlocuteurs sont loin d'être aussi disciplinées que sa propre colonne.

Une révolution galopante

Il rencontre sur place la blonde et belle Aleida March, ex-dirigeante du M. 26-7 à Santa-Clara, qui, recherchée par la police, s'est engagée dans la guérilla rurale. Passionnée de *Revolutión,* de sciences politiques, d'éducation, de dialectique, et déjà de lui, le Che doit insister pour la dissuader de risquer sa vie à son côté. On ne saurait pourtant parler de coup de foudre à leur sujet : ils prendront le temps de se découvrir intellectuellement avant de se décider à vivre ensemble. S'étant rencontrés dans l'exaltation de la lutte révolutionnaire, le Che aura soin de vérifier qu'elle aussi, comme lui, sait garder la tête froide.

« Antimachiste », Ernesto éprouve un profond respect envers les femmes qui marquent l'histoire de la Révolution : Célia, Haydée, Vilma et beaucoup d'autres, dont plusieurs sont démasquées et tuées. Il écrit dans son livre de bord :

« La femme est d'une extraordinaire importance dans un processus

révolutionnaire. Elle est capable de réaliser les travaux les plus difficiles, de combattre avec les hommes. Et je ne crois pas, comme cela se dit, à des conflits de type sexuel au sein de la troupe. Dans la rude vie de combattante, la femme apporte les qualités propres à son sexe et peut travailler à l'égal de l'homme. Si elle est moins forte physiquement, elle est tout aussi endurante que lui. Elle assure le travail qui est, peut-être, le plus indispensable pour mener une Révolution à bien : la communication entre les diverses forces combattantes, et principalement celles qui sont en territoire ennemi. Faire passer des messages, de l'argent, fait qu'une Révolution réussit ou échoue. Aussi dure que soit la répression, la femme est moins agressée que l'homme. C'est là encore un plus pour elle. La femme fonctionne toujours plus librement que l'homme, elle attire moins l'attention et inspire moins de sentiments de peur aux soldats ennemis.
« De plus, son talent de cuisinière peut améliorer l'ordinaire des hommes au campement. Avec une simple machine à coudre, elle est capable de réaliser des merveilles. Et son rôle peut être important : infirmière et même médecin. Avec une tendresse supérieure à celle de ses compagnons d'armes. Tendresse oh ! combien nécessaire dans les moments de souffrance, quand on est blessé ou malade. J'ai permis à ceux qui se plaisaient de vivre maritalement dans la Sierra Maestra. »

Foin de puritanisme :

« Personne n'a établi qu'un homme doit vivre avec la même femme toute son existence. L'homme serait le seul animal connu à s'imposer cette limitation. Que d'ailleurs il transgresse régulièrement, tantôt en cachette, tantôt ostensiblement. Nous nous sommes fixés pour règle de ne pas être extrémistes en la matière. Dans l'agitation qu'on fait autour de ces histoires sexuelles, il y a beaucoup de bigoterie socialiste ; la vérité est que, si la vie de chacun était connue de tous, il faut se demander qui pourrait jeter la première pierre. »

Partie de la Maestra si chère elle aussi au cœur d'Ernesto, la Révolution se fait galopante. Désormais elle court d'une extrémité à l'autre de l'île, de la pointe occidentale, Cabo de San Antonio, jusqu'à la pointe orientale, Punta del Quemado, à douze cent cinquante kilomètres de distance. Avec un moment fort pour les fidélistes : le 3 novembre, le M. 26-7 a perturbé les élections présidentielles ; 30 % seulement de votants, moins de 10 % dans les zones sous influence castriste.

À La Havane, Fulgencio Batista fulmine. Il fait donner l'ordre à l'aviation d'accélérer les choses : il faut sans plus attendre réduire ces mécréants en

bouillie. Les guérilleros doivent plus que jamais jouer à cache-cache avec les avions. S'ils craignent ce qui peut leur tomber sur la tête, ils s'imposent encore et toujours dans les combats terrestres.

Inlassablement, avec sa foi en l'homme, son amour du prochain, le Che explique la Révolution.

– *Maintenant que vous avez compris, joignez-vous à nous et fonçons ensemble vers la liberté*, conclut-il à chaque fois.

Quand il se trouve confronté avec la petite bourgeoisie locale, il se sent moins à l'aise. Notamment lors d'un dîner chez des commerçants, qui se plaignent du manque de moyens dont ils disposent pour développer la région.

– *Attaquez donc une banque !* suggère le Che, ce qui jette un froid. Infatigable, il ouvre une nouvelle école de guerre – la quatrième après El Hombrito, la Mesa et Minas del Frío – dans le nid d'éperviers de los Gavilanes, pour former les nouvelles recrues arrivées en masse depuis la signature du pacte de Pedrero. Les mêmes règles de base y sont en vigueur : discipline, rigueur, organisation, respect des frères d'armes mais aussi des adversaires. Avec, en guise de credo cette fameuse égalité qui lui tient tant à cœur.

Le soir après les cours, il discute avec les paysans. Il les écoute, les sonde, leur affirme :

– *La réforme agraire avance et nous tous avec elle. La réforme agraire est le* caballo de Attila *de la Révolution.*

Ernesto se souvient de la Pachamama des Incas, « la terre mère nourricière à laquelle nous devons tous le plus grand respect ». L'idée que les paysans vont cesser de travailler pour enrichir les gros propriétaires lui donne des ailes. À La Havane, le téléphone du ministre de l'Agriculture sonne sans arrêt : *los latifundistas* se plaignent déjà qu'on refuse de les payer. Le régime tremble sur ses bases, Batista ne perd pas confiance : jamais les Rebelles ne pourront dépasser Santa Clara.

En attendant, la Révolution continue à déferler sur l'île. Camilo, qui avançait parallèlement au Che, surgit avec une partie de ses hommes sur la route Centrale, au-delà de Ciego de Avila. La Centrale est l'axe principal de l'île, qui permet de se rendre de La Havane à Santiago, elle est donc particulièrement surveillée. Après avoir attiré l'attention des soldats sur lui en tirant en l'air, Camilo revient sur ses pas et disparaît, pour aller s'emparer de l'aqueduc de Ciego de Avila. Il embarque l'armée lancée à ses trousses de l'autre côté de la Centrale, vers le nord, loin de la zone d'action du Che, puis il revient subrepticement vers la zone où se trouve Ernesto. Avec son chapeau de cow-boy et son immuable sourire banane, il tombe dans les bras du Che à El Pedrero… juste à temps pour se battre à son côté et à celui de Victor Bordón Machado. Guevara et Cienfuegos se

retrouvent chacun derrière son palmier, pour repousser l'infanterie qui donne l'assaut à la base. Une fois l'armée batistienne mise en échec, Camilo remonte dans sa jeep et regagne sa colonne, après avoir donné rendez-vous au Che à Santa Clara. Sur la route de La Havane.

Dans la ville de Sancti Spiritus, où il assume les fonctions municipales sur l'ordre de Fidel, le Che fait preuve d'une maladresse psycho-logique évidente en promulguant le décret suivant : « La vente d'alcool et de billets de loterie est momentanément interdite. » Tollé dans la ville. Pour vouloir couper les deux robinets à la fois, celui de *ron* et celui de la manne divine que représentent les billets de loterie, il faut être soi-même et un non-buveur et un ennemi de ces jeux de hasard qui favorisent un individu aux dépens des autres. Le Che se souvient des petits Andins accablés par l'alcool et par les jeux d'argent, il rêve d'un Homme nouveau, éduqué, moralisé, qui lui ressemblerait – mais un Homme nouveau d'un modèle trop parfait. Pour le Che, *el hombre nuevo* passait par le bénévolat, travailler pour les autres donc pour soi-même puisque l'individu fait partie de la collectivité. Comme le dira le président de la Banque nationale, Regino Boti :

– *Le Che est un diamant qui s'est taillé tout seul.*

Compliqué à imiter, un tel personnage !

Devant les réactions suscitées dans la population par son décret, il l'abroge dès le lendemain.

Mais on n'en est pas encore à la gestion municipale ; la guerre de libération n'est pas terminée.

– *Il va falloir modifier le système de lutte urbaine*, estime le Che. *Pour cela il faut préparer les miliciens de la région au sabotage ; cette arme nous sera utile en ville. Désormais nous barrerons graduellement les routes. Le capitaine Silva bloquera complètement la route Trinidad (en bord de mer) – Sancti Spiritus, et la Centrale sera à son tour détériorée lorsque nous aurons fait sauter le pont sur le río Tuinicù. Les voies de chemin de fer seront coupées en plusieurs endroits, et Camilo Cienfuegos se chargera de bloquer les routes du Nord.*

Comme le lui a demandé Fidel, le Che poursuit son action d'unification sous l'égide du Mouvement du 26-Juillet, en obtenant de chaque groupe révolutionnaire qu'il se départisse de tout sectarisme. L'accord qu'il a signé avec le commandant Cubela Secades, plus haut responsable du Directoire national dans la province de Las Villas, est à ses yeux une clé de la victoire finale. Cet accord stipule notamment :

« L’unité de vues existant, dans la lutte contre la tyrannie, entre le M. 26 et le DR, garantit à la population de Las Villas qu’une parfaite coordination sera maintenue dans les actions militaires, afin de parvenir à des opérations conjointes des deux troupes, tout comme à utiliser ensemble les voies de communication et de ravitaillement qui sont sous le contrôle de l’une ou l’autre organisation. […]
« Le M. 26 et le DR représentent les plus purs idéaux de la jeunesse, qui supporte une grande partie du poids de l’insurrection cubaine, qui répand son sang, sans laquelle il n’y aurait plus ni Sierra Maestra ni Sierra del Escambray, ni n’aurait existé un 26 juillet à la Moncada, pas plus qu’un 13 mars dans le Palais présidentiel. Nous sommes conscients de nos devoirs envers la Patrie et, au nom des principes révolutionnaires de Frank Païs et José Echevarría, nous appelons à l’union de tous les éléments révolutionnaires, et nous invitons les organisations qui possèdent des forces insurrectionnelles sur le territoire à adhérer publiquement à cet appel, coordonnant leurs situations au bénéfice de la nation cubaine. »

La grande offensive a été fixée au 20 décembre. Les colonnes *Ciro Redondo* et *Macéo* s’engageront, avec l’appui des partisans de la province de Las Villas, dans une guerre frontale. Camilo pour sa part la conduira au nord, autour de la ville de Yaguajay. Finies les petites embuscades, les escarmouches disséminées.

Le colonel Del Río Chaviano, surnommé le « boucher de la Moncada » pour avoir dirigé la répression après l’attaque de la fameuse caserne, fait replier ses troupes dans Santa Clara, où tout laisse à penser que le sort de la guerre se réglera. Les Rebelles sont sur ses talons et harcèlent son arrière-garde. Sur leur passage les villes tombent comme des mouches, avec en prime la « nationalisation » des émetteurs à ondes courtes. Le 4 décembre, le Che profite d’une accalmie pour tester une nouvelle radio, la CR 8, *Radio columna rebelde numero ocho.* Elle lui permet de converser avec Fidel, et d’apprendre que, de son côté aussi, les choses marchent très fort. Il profite également de l’occasion pour échanger avec Camilo quelques coups de bluff, destinés à l’armée ennemie très probablement à l’écoute :

– *Si tu as besoin de tanks, des vrais, bien gros et bien joufflus, j’ai ça en stock,* lance le Che.

– *Merci, j’ai ce qu’il faut. Mais s’il te plaît, ne va pas trop vite, j’aimerais prendre Santa Clara avant toi*, répond Camilo, et il ajoute : *Avec nos sept mille fusils tirant ensemble, l’affaire sera vite réglée.*

Pour l’assaut décisif sur Santa Clara, le Che mise beaucoup sur son « peloton suicide » composé de têtes brûlées au grand cœur. Il est conduit par *el Vaquerito,*

et il ne compte au départ qu'une dizaine de volontaires, dont Alberto Castellanos, le fils du paysan Hugo del Rio Guerra, ami d'Alberto Granado. Cette escouade de choc prendra une part importante dans les prochains combats.

Dès le 5 décembre, les « casques ronds » sont partout de plus en plus acculés. L'initiative militaire appartient aux fidélistes. Dans toute l'île, la population se soulève et soutient les *Barbudos*. En secret, des officiers supérieurs de l'armée loyaliste prennent langue avec Fidel. Alors qu'il se prépare à s'emparer de Santiago à l'autre bout de l'île, ils lui font savoir qu'une junte militaire est prête à remplacer Batista. On n'attend que son accord ! C'est bien ce que redoutait le chef du M. 26-7, qui répond d'un *No !* catégorique. Un tel marché ne peut évidemment lui convenir : ce lion ascendant lion n'acceptera jamais d'être mis en cage. Il ne manque pas cependant d'apprécier la portée de cette démarche : si les chefs de l'armée ont pris la décision de lâcher leur président, c'est qu'ils ont dû sentir que le vent avait tourné.

Les loyalistes misent, dit-on, sur une arme secrète, un train blindé. Il sera rempli de soldats et pourra en ramener d'autres à profusion, par fournée de quatre cents. Informé par des partisans de La Havane, le Che commence à réfléchir sur le sujet. De nouveaux renseignements lui parviennent, grâce à des ouvriers affiliés au M. 26-7 qui participent à la construction du monstre de fer : il comporte deux locomotives, une en tête, l'autre en queue, pour permettre les allers et retours La Havane-Santa Clara le plus rapidement possible. Il est composé de dix-neuf wagons, pour ainsi dire sans portes, avec une multitude de meurtrières par où tireront les fusils automatiques. Les mitrailleuses seront installées sur le toit, muni de corniches derrière lesquelles s'abriteront les artilleurs. Les fidèles de Batista (il n'en reste guère) assurent que c'est l'arme absolue, qui écrasera la Révolution.

Chapitre XXI

SANTA CLARA

En attendant que *el tren blindado* soit opérationnel, la *Ocho* s'en prend au pont qui enjambe le río Sagua la Chica, près de Falcon. L'opération consistant à pulvériser ce pont, à forte structure métallique, est dirigée par le Che lui-même. En ce 15 décembre, le commando chargé de la mission se cache aux abords de la route reliant Fomento à Placetas. Après que la petite garnison chargée de surveiller l'ouvrage a été réduite à néant, le Che observe, mégot de cigare aux lèvres, le capitaine José Ramón Silva en train de placer les charges de dynamite. Quelques instants plus tard, l'explosion tire tout Falcon dehors pour contempler, dans l'aube radieuse, le pont disloqué.

Le Che dirige l'assaut

À La Havane, tous les espoirs reposent sur la fameuse forteresse sur rails. L'aviation paraît, en effet, impuissante à réprimer l'insurrection, sa tâche rendue plus difficile encore à mesure que la population se mêle aux Rebelles.

Le 16 décembre au petit matin, une voix à l'accent étranger demande à la préposée des postes de Fomento, Aïda Fernandez, de lui passer le lieutenant Inte Reynaldo Pérez Valencia, chef de la caserne. C'est le Che, qui ordonne au lieutenant de se rendre.

– *No !* répond sèchement le gradé loyaliste.

Entouré de ses cent vingt hommes, barricadé derrière les murs épais de la caserne, Pérez Valencia se sent fort contre la quarantaine de *Barbudos* qui le narguent. Cette fois encore le Che, qui a laissé à Bordón la tâche de couper la route à d'éventuels renforts, dirige l'assaut. Les deux adversaires ont des plans opposés : le Che, qui ne possède qu'une petite quarantaine de balles par fusil, souhaite que l'action se règle au plus vite, alors que les assiégés ont intérêt à ce

que l'affaire traîne en longueur, pour donner aux renforts le temps d'arriver. Pérez Valencia a oublié un facteur de taille : le retournement de la population en faveur des assaillants. Ils sont plusieurs centaines à descendre dans la rue et à se ranger aux côtés des Rebelles, les uns dressant des barricades, les autres lançant des cocktails Molotov.

Le 17, l'aviation entre en scène et commet l'irréparable : dix-huit morts parmi les civils. Les attentistes réagissent et choisissent leur camp ; le moment est venu de se débarrasser de Batista. Froidement, le Che analyse la situation :

– *Avec ses* revientamanzanas[1], *l'aviation vient de nous porter un rude coup, c'était le moment pour l'infanterie d'en profiter. Si elle ne l'a pas fait, c'est parce qu'elle est démoralisée.*

La pression se porte sur la caserne. Ça crépite de partout. Tamayo bondit sur la terrasse d'un bâtiment, et de là commence à arroser l'intérieur. Le peloton suicide intervient, mais à une trentaine de mètres des armes ennemies, ses hommes offrent des cibles idéales. Plusieurs *Barbudos* sont foudroyés. Joel Iglesias, atteint au cou, a la mâchoire fracassée. Se sentant perdu, il supplie qu'on prévienne le Che, lequel accourt et ordonne au médecin présent de le sauver à tout prix. Le moral des *Barbudos* vacille, il faut agir très vite. Le Vaquerito propose de mettre le feu à la caserne, mais ce n'est pas simple à réaliser : ses murs sont épais et n'offrent aucune faille.

Le 18, aux premières lueurs du jour, les *Barbudos* s'approchent en rampant et lancent un nouvel assaut. Cette fois, Pérez Valencia capitule : il ne veut pas charger sa conscience d'un supplément de cadavres, en outre, il désespère de voir arriver les renforts attendus. Et pour cause ; les stratèges ennemis ont cru que l'attaque de la caserne n'était qu'un leurre, destiné à les attirer dans une embuscade… Le premier ordre que donne le Che lorsqu'il pénètre dans la caserne soumise est :

– *Allez chercher les médecins pour qu'ils s'occupent des blessés.*

Le butin est d'importance : deux jeeps, trois camions, un mortier, une mitrailleuse calibre 30, cent trente-huit fusils, des mitrailleuses légères et neuf mille munitions. Plus dix-huit paires de bottes, quatre machines à écrire et un réveille-matin. Avec en prime cent quarante et un prisonniers pour toute la ville de Fomento.

Malgré ses graves blessures, Joel Iglesias, dont le Che répète qu'« il joue avec la mort », s'en sortira. À 18 ans, il est élevé au grade de capitaine. La population est en liesse, dans les rues, c'est la fête. Il y a foule à la distribution d'armes organisée par les *Barbudos*. Une jolie paysanne s'approche, Zobeida Rodriguez, qui vient chercher un fusil. Elle estime le mériter pour avoir combattu avec le fusil de chasse de son père dans les rangs de la *Libre*, l'armée

du Directoire. Le Che commence par la réprimander pour risquer ainsi sa vie, puis, sur sa réponse pleine d'aplomb : « Les armes se gagnent au combat, n'est-ce pas vous-même qui l'avez dit ? », il lui tend un Garand.

– *Esta bien, media naranja !* (« Parfait, moitié d'orange ! »)

Pour les *Barbudos*, la fête sera brève. Ils n'ont que le temps d'embrasser quelques filles, d'avaler un peu de *ron* – et encore, le Che n'apprécie guère :

– *Il faut être lucide pour combattre*, rappelle-t-il.

Le 22, Cabaiguán et Guayos tombent à leur tour. Guayos est une ville de seize mille habitants, avec une caserne juste à l'entrée. Alors qu'il approche par les toits dans la nuit noire, le Che chute et se blesse : d'abord une estafilade à la paupière contre une antenne de télévision, puis, déséquilibré, il se retrouve au sol, le poignet gauche sérieusement endommagé. Par crainte d'une réaction de son asthme, il refuse la piqûre anesthésiante que lui propose un médecin.

– *J'ai pris des cachets d'aspirine avec une galette de maïs, ça ira.*

Il repart aussitôt au combat, le bras en écharpe. À deux heures du matin, il pénètre dans la caserne et déclare à l'officier de permanence :

– *C'est moi qui donne les ordres, parce que je suis le vainqueur !*

Le propos est si péremptoire – et la réputation d'Ernesto telle – que le lieutenant rend les armes. Ce qui fait quatre-vingt-dix prisonniers supplémentaires à confier à la Croix-Rouge, et sept mitrailleuses calibre 30, quatre-vingt-cinq fusils, des mitraillettes légères et un stock de munitions à embarquer.

C'est au tour de la ville de Sancti Spiritus de se soulever, avec une bonne part de ses cent quinze mille habitants. Une poignée d'hommes, un commando du Che, met à lui seul en fuite plusieurs centaines de soldats, qui craignent que ce soit l'avant-garde de la terrible colonne *Ocho*. C'est la débandade dans les rangs de l'armée régulière. En représailles on annonce à la radio que la ville sera bombardée, mais pour la première fois les pilotes refusent d'exécuter les ordres et lâchent leurs bombes dans la mer.

Surexcités par la menace diffusée, les citadins sont prêts à détruire tout ce qui a un rapport de près ou de loin avec le gouvernement et l'administration. Le Che s'efforce de désamorcer ce processus nihiliste, qu'il réprouve. Mais la Révolution est partout. Deux heures à peine après la reddition de Cabaiguán, les guevaristes déferlent déjà sur Placetas, cent cinquante mille habitants, plaque tournante des communications dans l'île, à trente-six kilomètres seulement de Santa Clara. Avant même l'arrivée des *Barbudos*, les soldats de la garnison, démoralisés, sont déjà prêts à rendre les armes. Le siège sera bref : pour sauver la face, la troupe loyaliste demande une trêve avant de se rendre. Parmi les assaillants on trouve le lieutenant Pérez Valencia, de Fomento, qui lutte

désormais pour la Révolution.

À l'annonce de la reddition de la caserne, les cloches des églises donnent le rythme à une fête tumultueuse. Dans la rue, le peuple hurle :

– *Viva Cuba libre !*

Cent cinquante-neuf hommes viennent de se rendre ; le raz de marée « Révolution » emporte le passé.

À Placetas, le Che retrouve Louis Lavandeyra qu'il avait rencontré au Guatemala : « J'étais en chemise et il faisait froid. Dans sa Jeep où je l'avais rejoint, le Che m'a tendu son blouson en similicuir vert olive. Je lui ai demandé à intégrer le peloton suicide et il m'a répondu qu'il était complet. Alors, je suis resté au service du capitaine Moisès Peréz dit Pablo Peralta[2]. Je venais de rejoindre la lutte au grand jour après avoir longtemps agi dans la clandestinité. En quittant la Jeep, le Che m'a demandé de lui rendre son blouson… »

Pour célébrer Noël, les fidélistes, insatiables, préparent une opération éclair sur Remedios et Caibarien, deux cités distantes de huit kilomètres. Une ville et un gros village de pêcheurs, qui comptent un effectif de deux cent cinquante soldats. Pour la première fois depuis le début de l'offensive dans la province de Las Villas, le Che porte son attaque en plein jour. Peloton suicide en tête, les guevaristes mettent l'adversaire en pièces. À peine une position flanche-t-elle que le Vaquerito et les siens se précipitent déjà sur la suivante.

Durant ces jours de folie, de foi, de don de soi, d'énergie décuplée par la perspective de la victoire, le Che ne dort presque pas. Il sommeille dans sa jeep, boit beaucoup de café, en oublie son maté. Il mange à la volée des morceaux de poulets, de saucisses, de galette que lui tendent des mains inconnues. Le bilan est à peine croyable : en dix jours les fidélistes ont arraché aux forces de Batista douze postes de l'armée, de la garde rurale et de la police, dans huit villes et villages, mis en fuite une demi-douzaine de garnisons, fait plus de huit cents prisonniers et raflé plus d'un millier d'armes. À La Havane, le président Batista tente de sauver la face en affirmant à l'agence United Press qu'il en finira à Santa Clara…

Avant de se lancer dans l'historique bataille de Santa Clara, le Che réunit son état-major pour savoir précisément sur combien d'hommes il peut compter. Ensuite seulement il dira « comment il voit la chose ». Trois cent soixante-quatre hommes sont dénombrés, dont une centaine appartient au Directoire révolutionnaire et une cinquantaine à la *Libre*, la réserve. Le peloton suicide du Vaquerito, de six hommes au départ, a été multiplié par dix. L'effectif des soldats ennemis est évalué à près de quatre mille, en comptant le premier équipage du train blindé.

Le Che sait que de la rapidité de son action dépendra l'issue du combat, et

par-delà le sort de la Révolution. Plus vite les choses se régleront, moins La Havane aura de répit pour envoyer ses renforts, et plus lui-même profitera de l'appui du peuple. Il demande à rester seul dans sa chambre aux murs bleu ciel de l'hôtel Placetas, du même nom que la ville, et il se creuse la tête afin de trouver une solution pour entrer dans Santa Clara en évitant à la fois les chars et l'aviation. Il soumet le problème à Nuñez Jimenez, géographe et chef du service topographique de l'Armée rebelle[3]. À lui de trouver un passage miracle, car il ne saurait être question d'emprunter l'une des trois routes classiques. Après des heures de recherches à la loupe, Jimenez déniche un chemin. Il part de Vallita, contourne la ville et aboutit de l'autre côté de Santa Clara, en passant derrière la Cité universitaire, qui servira de base aux guevaristes avant qu'ils puissent rapprocher la *Comandancia* du centre.

Peu avant minuit, le 27 décembre, le peloton de la troupe rebelle se regroupe. Au même moment, les forces du Directoire en font autant à Manicaragua, à trente kilomètres au sud de Santa Clara. Une fois encore le Che va opposer au classicisme de l'armée de Batista sa faculté d'adaptation, qui lui vient de la guérilla dont, Fidel Castro ne cesse de le répéter, il est un artiste.

La *Ocho* lutte contre des troupes appuyées par les blindés, ce qui ne l'empêche pas de les mettre en fuite. Blessés et morts commencent à remplir les hôpitaux et les cimetières improvisés. Le Che racontera :

« J'ai admonesté à Remedios un de nos hommes qui s'était endormi au combat. Il m'a répondu qu'on lui avait enlevé son arme parce qu'un coup était parti tout seul. Je lui ai répondu avec ma sécheresse habituelle : “Tu n'as plus qu'à te gagner un nouveau fusil !” Plus tard, dans Santa Clara, alors que je réconfortais les blessés, un moribond m'a pris la main et m'a dit : “Souviens-toi, Commandant, à Remedios tu m'avais envoyé chercher une arme, eh bien je me la suis gagnée…” Quelques instants plus tard, il a rendu son dernier souffle. Voilà ce qu'était notre Armée rebelle. »

À La Havane, la *vox populi* annonce déjà l'approche des *Barbudos*. On les décrit volontiers chevaleresques, magnanimes avec les prison-niers, qu'ils ne les torturent ni ne les achèvent, pas plus qu'ils n'abandonnent un compagnon au combat.

La prise de La Havane

Un cigare entre les dents, dans un nuage de fumée, le Che avance au volant de sa Jeep au milieu de la colonne *Ocho*. Avec, pour ouvrir la route, l'avant-garde de Rogelio Acevedo, suivie de l'incontournable peloton suicide. Le 28 à deux heures du matin, l'avant-garde pénètre dans la périphérie de Santa Clara. Les deux jeeps de tête ne croisent que deux camions de lait, et la colonne parvient à la hauteur de la Cité universitaire à un peu plus de quatre heures.

Mais un laitier a dû prévenir la troupe loyaliste, et le combat s'engage plus tôt que prévu. Tout s'embrase avant que l'aube n'ait commencé à poindre. L'aviation ne tarde pas à bombarder les faubourgs où les *Barbudos* ont été signalés. Un fait déterminant survient : la population dresse des barricades, affirmant ainsi sa ferme volonté de lutter pour la Révolution.

Au soir du 28, le Che tire les enseignements de cette première journée. Il faut impérativement fuir l'affrontement avec les chars en terrain découvert. Puis jouer de la passivité tactique de l'armée loyaliste pour fragmenter ses forces et les isoler, de manière à les affronter ensuite séparément. Les barricades construites avec des voitures, des meubles – tout est bon – forment autant d'obstacles devant les chars, et autant de foyers actifs pour les partisans et les *Barbudos*.

Le 29 avant l'aube, la tactique d'infiltration prônée par le Che permet aux Rebelles de se positionner avantageusement dans toute la ville, en tirant un profit maximum de l'obscurité. À ce sujet, le commandant précise :

– Le guérillero est un combattant nocturne, il lui faut posséder toute la sensibilité d'un être de la nuit.

Le 29 est le jour clé des combats. Les assaillants ne peuvent plus compter sur l'effet de surprise : si l'armée de Batista parvient à se regrouper et à lancer la contre-attaque, la loi du nombre parlera en sa faveur. Le Che ne doit donc relâcher la pression à aucun prix.

Les avions se relayent pour harceler les barricades. Des jeunes, des adultes, des vieux courent dans tous les sens. Les pertes se font lourdes ; sur les toits, de nombreux civils sont criblés de mitraille. Les *Barbudos* jettent désespérément leurs dernières forces dans la bataille, et les positions ennemies cèdent l'une après l'autre ; aucun répit ne leur est laissé. Le Che peut bientôt annoncer à la radio :

– Attention, ici la colonne n° 8, Ciro Redondo, *de l'Armée rebelle du Mouvement du 26-Juillet. Nous n'allons pas tarder à annoncer notre programme au peuple de Cuba, et plus spécialement de Las Villas. L'assaut de Santa Clara va se terminer sur notre victoire.*

Pour donner le change, l'état-major de l'armée de Batista fait courir le bruit de la mort d'Ernesto Guevara. Le lendemain 30 décembre, il dément lui-même,

avec ironie, la nouvelle à la radio.

Le fameux monstre de fer approche : des émissaires ont prévenu le Che qu'il faisait route vers Santa Clara. Le moment est venu d'exécuter le plan mis au point contre lui. L'endroit où les rails doivent être enlevés a été décidé ; les *Barbudos* utilisent pour ce faire les bulldozers de l'université. Le Che racontera :

« En ce 30 décembre, nous avions coupé les communications entre le centre de Santa Clara et le train blindé. Se voyant encerclés sur les collines de Capiro, ses occupants tenteront de s'échapper par la voie ferrée. Et, avec leur magnifique chargement, ils tomberont sur la portion de rails détruite, qui fera dérailler la locomotive et quelques wagons. Commença une lutte des plus acharnées, où nos hommes s'en prenaient au train avec des cocktails Molotov. Train formidablement protégé, mais conçu seulement pour la lutte à distance et contre un ennemi pratiquement sans armes ; à la manière des colonisateurs avec les Indiens de l'Ouest nordaméricain. Cerné par des hommes qui s'approchaient tout près pour lancer sur lui des bouteilles d'essence enflammées, le train s'est transformé grâce aux plaques de blindage en four pour les soldats. Rapidement, tous les occupants des vingt-deux wagons se sont rendus, avec leurs canons et mitraillettes antichars, et leur quantité de munitions fabuleuse par rapport à ce que nous possédions. »

Les *chismosas*, nom cubain pour les cocktails Molotov, ont bel et bien raison du monstre de fer.

Pendant ce temps, au parc del Carmen, le peloton suicide s'en prend à la Jefatura provincial de policia, véritable bunker. Le combat est d'une extrême violence. Tandis que les autres *Barbudos* progressent en zig-zag, pliés en deux pour offrir le moins de prise possible aux balles ennemies, le Vaquerito fonce, torse haut et fier. Son voisin d'offensive Tamayo lui hurle :

– *Vaquerito, allonge-toi, ils vont te plomber !*

N'entendant soudain plus de déflagration en provenance de l'endroit où il l'a vu disparaître, Tamayo rampe vers lui, pour le trouver baignant dans son sang, le crâne éclaté. Quelques minutes plus tard, le Che salue le capitaine Roberto Rodríguez Fernandez, dit *el Vaquerito*, comme le plus téméraire de ses guerriers :

– *Il aura fallu cent hommes pour avoir raison de lui…* dit-il en guise d'oraison funèbre.

Les hommes du peloton suicide repartent à l'assaut en pleurant, mais avec une détermination exacerbée. Quand un peu plus tard, l'un d'eux s'approche du Che pour lui souffler qu'en représailles, on pourrait se débarrasser d'un

lieutenant qui vient d’être fait prisonnier, il lui est répondu :

– Crois-tu que nous leur ressemblions ?

Le 31 décembre, avec son uniforme vert olive, sale, déchiré, ses cheveux en broussaille, sa barbe hirsute et son bras en écharpe, Ernesto est un soldat fourbu mais toujours debout, soutenu par sa mission. Il commande, agit, remonte le moral des uns, canalise la fougue désordonnée des autres ; il semble inusable.

En ce dernier jour de l’année de ses trente ans, il est invité à négocier avec Rojas, le colonel de la *provincial de policia*. Les deux parties ne parvenant pas à un accord, le colonel réintègre son abri, mais devant le peu d’enthousiasme manifesté par ses troupes pour reprendre le combat, il opte pour la solution de sagesse : il se rend. Alors une interminable file de plus de quatre cents hommes casqués quitte les lieux, jette leurs fusils, devant moins de cent trente révolutionnaires, dans les bras desquels tombent les prisonniers politiques libérés par Acevedo.

Jusqu’à ce que les mitrailleuses les fassent taire, les avions continuent à détruire des pans entiers de la ville. Malgré le danger qui subsiste, le peuple est en délire dans les rues. Un grandiose feu d’artifice illumine la nuit du 31 décembre, passage entre l’année d’espoir que fut 1958 à celle de prise du pouvoir que sera 1959.

Le 1er janvier, on tire encore du dixième étage du Gran Hôtel, et surtout autour de la caserne Leoncio Vidal, la plus grande forteresse du centre du pays, qui n’abrite rien moins que treize cents soldats. Le Che délègue les capitaines Nuñez Jimenez et Rodriguez de la Vega demander la reddition de la garnison. Un contact radio est établi avec La Havane : Batista, qui a fui en avion vers Saint-Domingue, a abandonné la responsabilité des armées au colonel Cantillo. Celui-ci répond qu’il ne lui est pas possible d’accepter un tel ultimatum, et que « pour sa part, il a occupé le commandement de l’armée en suivant à la lettre les instructions du *líder* Fidel Castro ». Aussitôt contacté, Fidel éclate de rire ; Cantillo se rallie de lui-même, sans que rien ne lui soit demandé.

Après être venu à bout des derniers îlots de résistance en ville, le Che se précipite à la caserne et expose la situation en termes crus au commandant Hernandez :

– Commandant, l’ heure n’est plus aux palabres. Ou vous vous rendez, ou nous ouvrons le feu à tout va. Pas question de trêve, la ville est déjà entre nos mains.

Il regarde sa montre et précise :

– À 12 h 30, je lance à l’assaut toutes les forces qui sont concentrées ici. Nous prendrons la caserne, et paierons le prix nécessaire pour cela, mais vous serez responsable face à l’ histoire du sang versé. Vous n’ignorez pas qu’il y a un

risque d’intervention militaire des États-Unis contre Cuba. S’il en était ainsi, le crime serait pire, car il vous serait reproché d’avoir eu partie liée avec un gouvernement étranger. Auquel cas, il ne vous resterait plus qu’ à vous suicider.

Le commandant Hernandez tourne les talons et part discuter avec ses subordonnés. À midi, les premiers soldats sortent de la caserne et se débarrassent de leurs armes. L’ultime point de résistance du bâtiment tiendra jusqu’au lendemain, puis c’en sera fini de la bataille de Santa Clara.

« Santa Clara où j’ai retrouvé le Che à l’entrée de l’université, rappelle Louis Lavandeyra. Avec mon peloton, j’utilisais un bulldozer comme bouclier. Je me revois debout avec le Che et Aleida, seuls au milieu de la rue sous le mitraillement des petits avions. Plus tard, dans le quartier de Condado où l’on a mis quatre jours pour prendre la caserne Leonce Vidal, le Che m’a “secoué les puces” pour un prétendu “excès de témérité”. Bigre, qu’aurait-on pu lui dire ! Puis, lorsque cette satanée caserne Leonce Vidal s’est enfin rendue, un de mes hommes a lâché, par mégarde, un coup de fusil. Apparut le Che qui m’engueula. Je l’ai alors tutoyé pour la première fois, lui expliquant ce qui s’était passé. Il a tourné les talons, pressé, sans rien ajouter. »

L’année commence en beauté pour la Révolution. Le Che récite ces vers de l’Argentin Gutiérrez :

– *No levantes himnos de Victoria/En el dia sin sol de la batalla (* « On ne chante pas d’hymne de victoire un jour sans soleil de la bataille »).

On ne se bat pas pour le plaisir, il n’y a pas à festoyer autour du linceul des victimes. Pour le Che, même s’il a fait de la guérilla un art, le combat n’est qu’un passage obligé pour libérer l’opprimé, l’exclu.

Dans la rue, il serre à n’en plus finir les mains d’une foule débordant d’enthousiasme. La scène n’échappe pas à Camilo, qui vient de débarquer de Yaguajay où il a remporté la bataille du Nord.

– *Je sais ce que je ferai après notre victoire*, lance-t-il à Ernesto.

– *Quoi ?*

– *Je te mettrai en cage et je te promènerai dans tout le pays, en faisant payer aux gens un droit d’entrée pour te voir. Ça fera de moi un homme riche !*

En camion, en jeep, en bus, à cheval, à dos de mule, à pied, la Révolution approche de La Havane. La voie est libre, au milieu de la haie d’honneur d’un peuple qui commence à réaliser la portée du mot Liberté. Pendant que le Che passe le deuxième jour de l’année à Santa Clara, jetant les bases d’une nouvelle organisation administrative pour toute la province, il demande à Camilo de foncer sur Matanzas et sur la capitale. Ce dernier y pénètre le même 2 janvier 1959 à quatre heures de l’après-midi. Il s’en prend d’abord à la Columbia, ensemble de casernes à l’ouest de la ville, comptant près de dix mille soldats et

abritant l'État-Major des armées du général Tabernilla. Face à cinq cents hommes, plus la milice et le peuple, qui profite de la grève générale décrétée en faveur des libérateurs pour venir soutenir les fidélistes, les troupes sont démoralisées, d'autant que Tabernilla s'est enfui. Aussi Camilo s'empare-t-il de la Columbia sans avoir à tirer un seul coup de fusil. Idem pour la caserne de la Managua, sise à une dizaine de kilomètres au sud-est de la ville, dont les deux mille soldats se rendent dans l'instant. Puis, à l'aube du 3, ce sera au tour de San Antonio de Los Baños, le Q.G. des forces aériennes, de baisser pavillon avec ses deux mille hommes.

– *Quand elle a vu que le peuple était avec nous, l'armée a compris que la partie était perdue. C'est ce qui nous a permis de nous emparer de ses positions sans avoir à combattre*, explique Benigno.

À son arrivée à La Havane, le 3 à la tombée de la nuit, le Che étreint Camilo. Ils ont gagné. Les seuls Batistiens qui poursuivent le combat sont les « Tigres » du colonel Masferrer, une unité réputée pour sa cruauté, qui a torturé et assassiné. On les reconnaît à leur *guayabera* blanche. Embusqués en francs-tireurs dans la ville, ils provoquent des pertes dans la troupe du M. 26-7. Mais cela n'empêchera pas le Palais présidentiel de tomber.

Quelques heures plus tard, le Che se voit remettre les clefs de la Cabaña sans avoir à tirer un coup de feu. Ils sont pourtant plus d'un millier de soldats derrière les murs séculaires de l'immense forteresse, d'où ils auraient pu soutenir un siège sans fin. Un autre millier a déjà été démobilisé.

Vingt-cinq mois après le débarquement suicide du *Granma*, toute l'île de Cuba s'offre un fantastique carnaval de rue, commencé avant l'heure, dès le 2 janvier. Le Che découvre La Havane, la capitale dont il a tant entendu parler depuis l'époque de son apprentissage révolutionnaire au Guatemala.

---

1. Ses bombes « à tout démolir ».
2. Moisès Perez deviendra ambassadeur en Tanzanie d'où il assurera la logistique de guérilla du Che au Congo.
3. Qui deviendra historien et collectionneur d'art et qui a longtemps vécu près de la maison de Granado à La Havane.

Cinquième partie

L'APRÈS-GUERRE

Chapitre XXII

LES PREUVES QUI DISCULPENT

À deux cents kilomètres à peine de la Floride, La Havane comptait en 1959 un million d'habitants (plus du double aujourd'hui, pour onze millions de Cubains dans toute l'île).

Depuis l'attaque du Palais par les étudiants d'Echevarria, une forte répression y sévissait, engendrant la peur et la délation. Les arrestations sans motif et les perquisitions se multipliaient ; la police de Batista se vengeait des *Barbudos* en séquestrant les membres de leur famille. Les sbires de Batista ont éliminé 20 000 Cubains, selon l'écrivain cubain Enrique Cirules. La Française Lulette Béchet, qui vivait à La Havane à l'époque, parle encore aujourd'hui des pendaisons dans les jardins publics visant à semer la terreur, pour maintenir la force de frappe (grosses frappes !) de la mafia.

Pour autant, les touristes nord-américains ne cessaient pas de venir jouer au casino et d'assister aux revues somptueuses du *Tropicana*, du *Capri* ou de l'hôtel Nacional, où se sont produits Joséphine Baker et Maurice Chevalier. Le peso étant à cette époque à parité avec le dollar, il n'était pas nécessaire de changer son argent en débarquant. (Ce qui facilita la fuite des nombreux Cubains fortunés que l'on vit s'éloigner dans les premiers jours de l'année 1959 à bord de leur yacht.) Les casinos appartenaient à l'un des chefs de la mafia, Meyer Lansky, qui partageait le butin avec Batista. Le Mercédès était le lupanar à la mode, en bord de mer, tandis que les moins argentés fréquentaient les maisons de la *calle de los Perros* (rue des Chiens). Le *ron* valant un dollar et demi, les touristes ne s'en privaient pas. Dans les bureaux de tabac, dans les cafétérias, partout on jouait à la *bolita*, la loterie nationale, dont les vainqueurs avaient leur photo à la une des journaux.

Le chômage galopait. Le logement connaissait une telle crise que l'on restait en famille, les enfants mariés vivant chez leurs parents. La Havane continuait cependant à offrir son habituel spectacle bruyant et bigarré, avec ses kiosques à

café à tous les coins de rue, ses voiturettes ambulantes proposant des œufs au plat, des mini-steaks frits, des *perros calientes* (hot-dogs) ou encore des *ostiones*, ces petites huîtres que l'on mange dans un fond de verre. Un film triomphait sur les écrans, *Les Amants* de Louis Malle, tandis que les amateurs de littérature fréquentaient *La Floridita*, le restaurant à la mode, près du Parc central. Ils y buvaient des daïquiris (rhum blanc à la glace pilée), dans l'espoir de rencontrer Hemingway. Dans la rue passaient lentement d'immenses et rutilantes Chevrolet – les mêmes qui roulent encore. La table la plus chic, *La Zaragozana*, rivalisait d'affluence avec *Le Paris*, tandis que près de la vieille cathédrale, *La Bodeguita del Medio*, réputée pour sa cuisine créole, attirait les intellectuels d'avant-garde.

Avec les parfums Guerlain et le décorateur Besson, le raffinement français imprégnait la bonne société. Chez les hommes, la *guyabera* était de mise, longue chemise de lin à poches basses, que l'on portait légèrement amidonnée. Cha-cha-cha et mambo égayaient la vie de la capitale ; il était de bon ton d'assister aux courses de chevaux et de lévriers, avant de se rendre au Jaï-Alaï pour applaudir le pelotari Piston, et de finir autour de la roulette du casino. La fête est finie pour Meyer Lansky et ses amis, Franck Sinatra, George Raft, Lucky Luciano et le fou furieux Bugsy Siegel… impliqués dans les casinos, le trafic de drogue et la prostitution qui faisait de La Havane, avec cent mille prostituées à la disposition des Américains en goguette, le bordel des États-Unis.

Les enfants de la *Revolucion*

En ce début de janvier 1959, ces divertissements raffinés laissent place à une formidable liesse populaire, qui parcourt l'île comme un immense frisson. Partout des orchestres de rue s'improvisent. On boit, on chante, on aime : la poussée démographique de l'année suivante permettra de vérifier combien ces nuits furent tropicales… Mais ces enfants, nés de la Révolution, grandiront, eux, dans la dignité, mangeront à leur faim et sauront ce que l'hygiène veut dire. Jusqu'à l'éclatement du bloc de l'Est – ceci est une autre histoire.

Le Che eût aimé, en ces instants de grâce, redevenir Ernesto Guevara, au moins pour serrer Aleida dans ses bras. Mais on ne lui en laisse guère le temps. Entouré de ses *Barbudos*, il vole d'une maison à l'autre, d'une ambassade à l'autre, de poignées de mains en accolades. Jeune Française éclatante de beauté, Lulette, la fille du général Béchet, présente dans une soirée avec le photographe Korda et sa femme Norka, reste figée d'émotion lorsque le Che lui offre une balle de sa cartouchière, qu'elle conserve encore aujourd'hui, debout sur sa table

de chevet.

– Il était si beau, se souvient-elle. *Lorsque je l'ai vu, mon cœur s'est mis à battre si fort que je n'entendais plus la musique…*

Le 8 janvier, le peuple cubain rend un hommage à la romaine à son César, Fidel Castro – dont les mauvaises langues disent qu'il avait choisi pour nom de guerre Alexandro, comme Alexandre le Grand, afin d'être encore plus que Batista, qui lui se prenait pour Napoléon.

Le 9, le nouveau Conseil des ministres proclame le Che citoyen cubain. Il se déclare prêt à accepter des charges officielles, pour aider le pays qu'il vient de contribuer à libérer du joug de la tyrannie. Dans un premier temps, il s'assigne pour mission de combattre le vandalisme et de maintenir l'ordre. Il sait que les États-Unis ne gêneront pas l'action du gouvernement : la Révolution castriste est pour l'instant perçue d'un œil favorable par Washington, et la chute de Batista saluée avec une certaine chaleur. Milton Eisenhower, le frère du Président, pousse à « adopter une attitude froidement protocolaire envers les dictateurs latino-américains » – phrase rapportée dans *La Razon,* sur une information de United Press. Il fait allusion à Strœssner au Paraguay, à Somoza au Nicaragua et à Trujillo à Saint-Domingue, où s'est réfugié Batista. Pour l'heure, le monde est marqué par le lancement de Lunik I qui approche la Lune. Point important marqué par les Russes dans la conquête de l'espace.

Le Che occupe ses premiers jours de l'après-Triomphe de la Révolution à d'incessants allers et retours entre la forteresse de la Cabaña et la caserne de la Columbia. Chaque jour il y voit rentrer les hommes de Batista, emprisonnés et mis à la disposition des tribunaux révolutionnaires. Il les appelle *los chivatos*, les délateurs. Craignant que l'on élimine un non-coupable, il vérifiait toujours auprès de l'ultime confesseur, un prêtre franciscain. Et « Tres Medallas », le surnom du représentant du bon Dieu (en fait le nom d'une marque de cognac espagnol), lui assurait régulièrement que l'accusé en avait fait plus que ce qu'il avait avoué.

Louis Lavandeyra rappellera : « Le Che m'a gardé à ses côtés à la Cabaña, je suis donc bien placé pour affirmer qu'il n'avait pas de pouvoir de décision dans les procès… » Raúl Roa confirmant : « Les exécutions des sbires de Batista, ou des crapules qui avaient volé et violé, étaient décidées par la commission d'épuration présidée par le capitaine "del Ejército Rebelde", Miguel Angel Duque, avocat dans le civil. Le Che n'avait rien à voir avec ces tribunaux militaires, ça, c'est une certitude. Comme en France, il y eut après la victoire du général de Gaulle sur les Allemands, de l'épuration chez les collabos, c'est la même chose chez nous… »

Avocat comme Fidel avant « la Revolucion », Juan Nuyri compte parmi les

responsables de l'épuration. Documents à l'appui, il m'explique dans son appartement situé en haut d'une tour du bord d'océan : « Ce qui a été décidé par Fidel dans la Sierra Maestra a été appliqué : éliminer les assassins et ceux qui ont torturé. Chaque accusé avait son avocat et, là, le Che se préoccupait, en tant que responsable de la Cabaña, de ce qui se passait et, au moindre doute, demandait des précisions. Ici, il n'y a pas eu de vengeance du peuple, pour la bonne raison que le peuple a fait confiance aux tribunaux ! »

La femme du Che, Aleida March, mère de quatre de ses cinq enfants, et présente à ses côtés, insistant : « Ernesto n'a jamais assisté à un seul de ces procès, pas plus qu'il n'a assisté à une seule exécution ! »

Par ailleurs, Eduardo Torrico, membre des forces spéciales de l'armée bolivienne, préparé par les « marines » rentrés du Vietnam, appuiera : « Le Che était un homme loyal qui ne tuait pas les prisonniers et forçait l'estime de ses adversaires. »

Autant de témoignages qui invalident les propos proférés par les anti-Che assurant qu'il avait du sang sur les mains : « Oui, répond Alberto Granado, le sang des ennemis qu'il opérait et tentait de sauver après les combats !… »

Interviewé un jour à brûle-pourpoint sur ses aspirations politiques, il répond :

– *Il n'est pas exact que j'aie des vues politiques. Je me tiens aux ordres du gouvernement provisoire jusqu'au moment où le docteur Urrutia sera solidement installé dans sa charge.*

À la Cabaña, où il occupe les appartements d'un colonel de Batista, il a remarqué un fonctionnaire à l'esprit vif, à la mentalité droite, qui lui semble digne de devenir son secrétaire, en fait son homme de confiance. Ainsi le dénommé Manresa commence-t-il à vivre dans l'ombre du Che.

Ernesto arpente aussi les rues à la rencontre de la population. Un jour, un adolescent en tenue vert olive, qui porte une mitraillette et le brassard du M. 26-7, lui demande :

– *C'est vrai que tu vas prendre la tête d'une expédition pour libérer Santo Domingo et en finir avec Trujillo ?*

Il répond en riant :

– No, hombre, no. *Où es-tu allé chercher ça ?*

Le guérillero en herbe ne se démonte pas :

– *Tout le monde le dit. Mais alors, peut-être n'es-tu pas un* libertador

– *Je ne suis pas un* libertador. *Les* libertadores *n'existent pas. Ce sont les peuples qui se libèrent eux-mêmes.*

Quand Lavandeyra lui demande une permission pour voir sa famille, le Che sourit, lui tend un cigare, et lui dit : « Pour ce que tu m'as demandé, c'est non !… » Toujours la bonté et la dureté.

Ses parents le trouvent changé

Pendant ce temps, à Buenos Aires, les Guevara sont prêts à rejoindre leur fils, qu'ils n'ont pas vu depuis six ans. Ils ont quitté un voyageur, ils vont retrouver un héros. Ernesto et Célia emmènent deux de leurs quatre enfants, Célia et Juan-Martin. De l'aéroport de Ezeiza, où ils étaient venus accueillir Ernesto en juillet 1952, ils s'envolent pour La Havane.

À l'aéroport de Rancho Boyeros (devenu José Marti), Ernesto père baise le sol avec ferveur. Che attend sa famille à l'hôtel Hilton – aujourd'hui le Havana Libre – en tenue de combat, entouré de soldats. Célia, la *madre*, court se blottir dans ses bras. Les Guevara sont étonnés de voir ces soldats rebelles aussi mal vêtus, certains carrément en haillons. Les *campesinos* eux-mêmes n'en sont pas encore tout à fait revenus : eux qui n'étaient jamais sortis de leur terre, les voilà soudain adulés, acclamés, invités partout.

Ses parents trouvent Ernesto changé. Le jeune homme quasi imberbe d'autrefois arbore maintenant une barbe clairsemée qui durcit ses traits. Il est plus mince, son visage bronzé lui donne un air de baroudeur qui impressionne sa mère. Si les parents du Che n'ont jamais adhéré à un parti, ils n'en ont pas moins, comme on ne le disait pas encore, une sensibilité de gauche, et sont fiers de leur révolutionnaire de fils, mais ils s'inquiètent pour son avenir.

Quand son père lui demande s'il va de nouveau exercer la médecine, le Che se fige un instant, puis il amorce un sourire et répond :

– *La médecine ? Regarde,* Viejo, *comme tu t'appelles Ernesto Guevara comme moi, dans ton bureau de construction tu mets une plaque à ton nom, sur laquelle tu écris* Medico, *et alors tu peux commencer à tuer les gens sans aucun risque…*

Puis, il redevient sérieux :

– *Pour le moment, j'ai d'autres priorités que la médecine. Maintenant je suis un combattant qui travaille à la consolidation d'un gouvernement. Ce que je vais devenir ? À la vérité, je ne sais où je laisserai mes os.*

Phrase qui plonge *los Viejos* dans un profond désarroi. Mais quel est donc ce fils si imprévisible, si compliqué ? Jamais Ernesto Guevara père n'oubliera ces mots. Il écrira :

« Dans leur contenu se trouvait l'énigme que tant de monde voudra déchiffrer quand il disparaîtra de Cuba et réapparaîtra en combattant sur des terres lointaines. »

Une autre fois le père, revenant à la charge, questionne :

– *Tu es parti par les chemins du monde, tu les as courus six ans durant.*

Pourquoi ne reviens-tu pas en Argentine ? Tu prends la famille en charge et tu me donnes à moi un vieux fusil pour que j'y aille à mon tour…

El Viejo comprend que son fils est habité. Il s'en ouvre à sa femme :

– *On dirait que flotte sur son visage une terrible responsabilité.*

Ernesto l'ancien a compris Ernesto le jeune. Il l'a écrit : « Il avait conscience de sa personnalité et il s'était transformé en un homme dont la foi dans le triomphe de ses idées touchait au mysticisme. »

La femme et la fille du Che viennent également de rallier La Havane. Si ses relations conjugales avec Hilda sont terminées, il voit régulièrement la petite Hildita. Elle a trois ans et de grands yeux noirs curieux de tout qui le fascinent.

Pendant ce temps-là, la discrète Aleida répond à un journaliste de *Bohémia*, qui lui demandait si elle était la secrétaire du Che :

– *Je ne peux dire que je ne suis pas sa secrétaire, mais je suis avant tout une combattante. Avec lui, j'ai fait la campagne de Las Villas et j'ai pris part à tous les combats qui ont eu lieu là-bas. Pour cela, je suis son adjudant.*

Les structures du nouveau régime se mettent en place, trop lentement au gré du Che. L'idée d'un calendrier électoral pour porter le Dr Manuel Urrutia à la présidence l'insupporte : c'est pour lui le retour aux vieilles lunes de la politique. Il harcèle les Castro, rappelle à Raúl que 35 % des enfants en âge d'être scolarisés vont en classe, et que seulement 2,5 % d'entre eux terminent l'école primaire.

– Hay que hacer la Revolución, *Raúl ! Parce qu'elle ne va pas venir toute seule. Il faut se dépêcher avant qu'il soit trop tard. Il faut changer les structures économiques.*

Comme pour lui donner raison, des bandes armées vont bientôt s'organiser, profitant du flou ambiant pour tenter de faire la loi. Parmi les révolutionnaires qui se sont unis pour se débarrasser de Batista, tous ne sont pas de gauche, certains sont même franchement de droite. Après la mise en place d'Urrutia, qu'il a orchestrée, Fidel lui-même s'apercevra que ce n'est pas l'homme de la situation. Urrutia défend les intérêts des latifundistes et du grand capital, quand Castro a besoin de quelqu'un qui pense à gauche, qui ait de la poigne et du prestige : il songera à Osvaldo Dorticos Torado, un socialiste bon teint, originaire de la ville portuaire de Cienfuegos. Il réunira alors les dirigeants du gouvernement, ainsi que ses proches, Raúl, le Che, Camilo, Almeida, Ramiro, pour écarter le déviationniste. Le 17 juillet au matin, il se démettra de son poste de Premier ministre, affirmant qu'il reprend la tête de l'armée rebelle. Urrutia sera destitué et trouvera asile à l'ambassade du Mexique. Ce même 17 juillet, Osvaldo Dorticos lui succédera à la Présidence. Le nom de Jose Miró Cardona

sera avancé pour le poste de Premier ministre, mais celui-ci refusera. Une grève de soutien à Fidel sera alors organisée par la Centrale des travailleurs (en réalité déclenchée par les chefs des *Barbudos*). Le 22 juillet, de dix à onze heures, Cuba se figera, les voitures seront bloquées sur place dans les rues. Le peuple prouvera ainsi sa confiance à Fidel et lui demandera de revenir sur sa décision : il faut qu'il reprenne sa charge de Premier ministre. Ce qu'il fera le 26 juillet – date commémorative du sixième anniversaire de la Moncada – à l'occasion d'un discours-fleuve prononcé place de la Révolution, devant une énorme foule composée en grande partie de paysans aux larges chapeaux de paille. Le tandem Dorticos-Castro pourra dès lors commencer à fonctionner, ce qu'il fera jusqu'au 3 décembre 1976, date à laquelle Fidel s'installera à la présidence du Conseil d'État.

En attendant, il confie la présidence du Banco nacional à Felipe Pazos, et au flamboyant Regino Boti le ministère de l'Économie. Mais le Che ne croit pas au programme du futur gouvernement, qu'il juge trop long à mettre en place :

– Avec ce programme qui s'étale sur deux ans, dit-il à Raúl, *les enfants de la Sierra ont le temps de mourir de malnutrition. Je te rappelle que je suis médecin et que je sais de quoi je parle. J'ai impression que ces gens-là attendent trop.*

Le 14 février, la famille Guevara repart pour Buenos Aires à bord du navire *Reina del Mar.* Quelques jours plus tard, le Che est victime d'une attaque d'asthme qui le cloue au lit. Il est exténué.

– Il ne dort pas, et au lieu de se reposer, il lit, confie Aleida aux médecins.

Le repos étant impératif, il accepte de se refaire une santé au bord de la mer, dans une maison donnant sur la plage, à Tarará, que lui prête Célia Sanchez. C'est là que, le 11 mars 1959, il reçoit une lettre d'Alberto Granado en provenance du Venezuela. Alberto a célébré le triomphe des *Barbudos* à Buenos Aires chez les Guevara, avec Célia et des amis – dont le journaliste argentin Jorge Masetti, qui avait réalisé un reportage sur Fidel dans la Sierra, et qui prendra le maquis pour défendre en Argentine les idées du Che. Ernesto lui répond aussitôt :

« Mial, je ne t'ai pas écrit pour t'inviter avec ta femme dans ma nouvelle patrie, parce que je pensais me rendre avec Fidel au Venezuela. Des faits ultérieurs m'en ont empêché. Je pensais partir un peu plus tard, mais la maladie me retient couché. J'espère venir d'ici un mois à peu près. Vous êtes si présents dans mes pensées que je souhaite que vous me consacriez une dizaine de jours afin que nous puissions partager le maté, quelques *empanaditas* et un coin de l'ombre d'un arbre. Reçois le plus fort *abrazo* que ta santé de *machito* te permette d'encaisser d'un idem. Che. »

Il n’aura pas le temps de mettre son projet à exécution : sitôt la santé recouvrée, il se verra confier par Fidel un ordre de mission qui l’absorbera tout entier. Quant au même Fidel, il se rend en avril aux États-Unis. Sans véritable conviction : « Le problème terrible de notre époque, écrit-il, est que le monde doit choisir entre le capitalisme qui affame le peuple et le communisme qui résout les problèmes économiques mais supprime les libertés. Le capitalisme sacrifie l’homme. L’État communiste, par sa conception totalitaire de la liberté, sacrifie les droits de l’homme. C’est pourquoi nous ne sommes d’accord ni avec l’un ni avec l’autre. Notre Révolution est une Révolution cubaine autonome. »

Le Che s’envole en vert olive

Le 2 juin, Aleida et le Che se marient, dans l’intimité. Camilo Cienfuegos et Efigenio Ameijeiras, également de l’équipée du *Granma*, sont les premiers à signer le registre des témoins. Le salaire du Che étant alors de 125 pesos, donc 125 $, c’est-à-dire peu de chose, une collecte a été organisée pour l’aider à payer la petite fête donnée pour l’occasion. À l’issue du repas, Ernesto emmène la ravissante mariée, dans sa robe blanche échancrée à manches courtes, mettant en valeur son collier de perles claires, pour une courte lune de miel à Tarará. La voiture qui les y conduit, une Studebaker noire, dans laquelle les accompagnent Harry Villegas et le lieutenant Hernando López, est elle aussi prêtée, comme la maison de Célia.

Même si Ernesto n’avait pas souhaité épouser la jeune femme, il en aurait été obligé, puisqu’il l’a mise enceinte durant la Révolution, et qu’une loi récente oblige les couples dans cette situation à se marier. Raúl Castro et Vilma Espin seront concernés eux aussi, et se marieront avant d’avoir une fillette, Deborah. Ernesto et Aleida quant à eux célébreront une petite Aleidita, qu’ils surnommeront Alioucha.

Mais c’est bien la Révolution que le commandant Guevara a épousée en priorité. Le 12 de ce même mois de juin 1959, nommé ambassadeur, il quitte Cuba. Sa mission : établir des relations économiques avec plusieurs pays de la planète. De chacun d’eux, il enverra une carte postale à la petite Hildita.

Fidel avait suggéré que les représentants cubains à l’étranger portent un costume européen, mais c’est en tenue vert olive que le Che s’envole.

Sourire de biais et regard droit dans une tête toujours brune, Omar Fernandez, le ministre des Transports que nous retrouvons à La Havane, avait

vingt-huit ans lorsqu'il a accompagné le Che dans sa longue promenade intercontinentale.

– Le plus souvent, il était présenté comme le vice-président de Cuba, pour donner plus de poids à sa visite, précise-t-il.

Il n'a pas amené sa femme avec lui dans ce voyage, car elle aurait pris la place d'un guérillero. Au Caire, où nous nous sommes posés le 16 juin, on était persuadé qu'elle l'accompagnait. Nous avons vu par les hublots de nombreuses jeunes filles, les bras chargés de fleurs. À notre descente d'avion, elles se sont approchées, et après que le chef de cabinet de Nasser nous ait congratulés, elles ont offert leurs bouquets aux deux guérilleros Hermes et Argudin qui nous accompagnaient, pensant que l'un d'eux était la femme du Che ! Très jeunes, avec leurs cheveux longs et leur visage glabre, on pouvait s'y méprendre !

L'histoire ravit le Che et tout autant son hôte, qui explique à l'intention des deux jeunes Cubains, pour leur part moyennement amusés, qu'en Égypte les hommes portent les cheveux courts.

– Le chef de l'État a été franchement accueillant. Il n'a eu, semblet-il, aucun secret pour nous. Le Grand Maure à moustache nous a permis de visiter un de ses sous-marins soviétiques, il nous a montré ses Mig qu'il venait juste d'acheter à Moscou. Il a fait en sorte que nous ne manquions de rien. Nous logions dans le palais de l'ex-roi Farouk : des chambres invraisemblables, immenses, somptueuses, comme je n'en avais jamais vu. Un véritable palais des Mille et Une Nuits. Avec des gardes du corps devant nos portes, et des petits-déjeuners si copieux que c'étaient pour nous de vrais festins.

Le soir, Omar s'échappe avec les jeunes, mais le Che ne veut rien entendre et reste dans ses appartements un livre à la main, ou à discuter avec le mathématicien et économiste cubain Salvador Villaseca, envoyé en mission d'exploration. Un jour, Ernesto décide de fausser compagnie à ses protecteurs pour découvrir le peuple égyptien dans les quartiers populaires du Caire. Les compères filent à l'anglaise et se mêlent dans un souk à la grouillante foule composée d'Arabes affairés et de femmes voilées. Le Che tente de lier la conversation dans son anglais approximatif, quand les gardes du Palais font irruption, soulagés d'avoir enfin mis la main sur les hommes en vert. Après avoir donné du bâton pour faire place nette – ce qui choque le Che – les sbires de Nasser ramènent les fuyards. Comme le Che a été surpris avec une brochette d'agneau à la main, les Cubains seront condamnés les jours suivants à manger de l'agneau à chaque repas…

Le 18 juin, le Che est proclamé à Gaza « grand libérateur des opprimés ». Nasser lui demande de préciser sa vision du processus révolutionnaire dans le monde, avant de lui offrir un fusil-mitrailleur dernier cri en guise de cadeau

d’adieu.

Au Soudan, le Che rencontre un fonctionnaire de l’ambassade des États-Unis, qui lui demande s’il est là pour vendre du sucre.

– *Posez la question à vos compatriotes de la CIA, ils sont si bien informés qu’ils vous diront mieux que moi ce que nous faisons ici*, lui répond-il.

Puis les Cubains s’envolent pour les Indes. Jawaharlal Nehru et son calot blanc reçoit, le 1er juillet, le guérillero au béret étoilé.

– *Nehru ne supportait pas l’air conditionné*, se souvient Omar. *Alors nous avions autour de nous des Indiens qui faisaient de l’air avec des palmes. Un petit jeu qui ne plaisait pas vraiment au Che, lequel s’intéressa surtout aux chemins de fer et au système d’irrigation en place dans le pays. Jusqu’alors très attentif quand le commandant s’exprimait sur la lutte de libération des peuples, Nehru fit mine de sommeiller quand il lui fut demandé s’il acceptait de vendre des armes à Cuba. Le Che répéta sa phrase mais, constatant que son interlocuteur s’endormait à nouveau, il comprit qu’il était inutile d’insister.*

Nous avons visité le Taj Mahal et écouté la belle histoire d’amour qui s’y rattache, avant de nous rendre à Calcutta où la misère est monstrueuse. Le Che s’est étonné du fait que j’aie passé plus d’une heure à la banque : il y avait une vache devant le guichet et tant qu’elle n’est pas repartie d’elle-même, tout a été bloqué !

Omar se souvient des commentaires d’Ernesto sur l’Inde :

« Le progrès est partout. Je l’ai vu dans deux puits fraîchement inaugurés, avec leur margelle en ciment, pour l’approvisionnement collectif. Et aussi d’autres innovations : les techniciens de la réforme agraire enseignent au paysan à changer son habituel combustible, la bouse de vache, pour la lumière électrique. Petit changement aux grands effets, qui permet de libérer pour en faire de l’engrais d’énormes quantités d’excréments. Avec le plus grand soin, les enfants et les femmes ramassent les défécations d’animaux, les font sécher sur le sol et les entassent en pyramides hautes de plusieurs mètres.

« Grâce aux efforts de leur gouvernement, les paysans pourront désormais faire pousser bien des choses dans leurs champs. On comprend que la vache soit un animal sacré : elle travaille aux champs, donne du lait, ses déchets servent de combustible naturel, qui ici n’existe pas autrement, et aujourd’hui servent à nourrir la terre, qui elle-même sert à nourrir les hommes. On comprend les préceptes religieux qui interdisent de tuer un tel animal, et que pour eux, il n’y a qu’une seule façon de le garder en vie, c’est précisément de le garder sacré. Cent quatrevingts millions de vaches constituent le cheptel des Indes, plus du double de celui des États-Unis, et les gouvernants indiens se voient acculés au terrible

choix de faire qu'un peuple, religieux et obéissant à ses préceptes culturels, cesse sa vénération pour l'animal sacré. »

Après une brève escale en Birmanie, la délégation cubaine est accueillie le 15 juillet au Japon : une île (même plusieurs), comme Cuba. Che se montre fasciné par la capacité de ses habitants à traiter la matière première des autres pays. Pourquoi ne pas faire de même à Cuba ?

– *Le Che,* se souvient Omar, *a été impressionné par le traitement de l'acier qui alimente l'industrie lourde. Il rêvait d'adapter ce savoirfaire à Cuba. Il disait : « Comme eux, nous n'avons pour ainsi dire rien, ni pétrole, ni acier, ni charbon. Eux ont du riz, nous de la canne à sucre. Ils tirent plus de leur riz que nous de notre canne à sucre. Il faudra utiliser notre matière grise pour progresser. Comme ont su le faire les Japonais après avoir pris leurs bombes atomiques sur la tête, le 6 août 1945 à Hiroshima, et le 9 août de la même année à Nagazaki.* »

Reçu par le ministre du Commerce, il est présenté aux prési-dents des plus grosses firmes, notamment Toyota et Sony. Quand il émet le vœu de prendre quelques clichés – il ne se sépare jamais de son appareil –, les champions de la photo s'interposent respectueusement. De même lui interdit-on de réaliser un souhait qui lui est cher : visiter Hiroshima. On lui propose une geisha, il refuse. S'entête. Il se passera finalement de permission. Un train de nuit, avec couchette, le conduit avec Omar au bord du Pacifique, dans la ville qui a perdu soixante-quinze mille des siens dans l'explosion. Il visite des hôpitaux, s'intéresse de près aux lésions cutanées des blessés. Pourtant, il surmontera son trouble, pour constater au moment de repartir : « Le Japon pourrait nous offrir toute la gamme de sa richesse industrielle, si nécessaire en ces moments de développement… »

L'Indonésie est pour lui une révélation. La similitude des trajectoires historiques et sociales de l'archipel et de Cuba est, en effet, étonnante. Ici aussi, un groupe d'hommes jeunes, barbus et en uniforme vert olive ont obtenu l'indépendance. Avec pour président le Dr Sukarno, qui n'avait que quarante ans. La principale production de l'Indonésie consiste en canne à sucre, thé, café, huile de palmes, cacao, caoutchouc, étain. Ce qui fait dire à Sukarno :

– *Je ne sais si l'on pourra établir un échange commercial entre nous, vu que nos deux pays produisent la même chose, sucre, café ou tabac.*

Et le Che se prend à rêver :

– *Bientôt, nos deux peuples se donneront la main, car nous aurons vaincu, chacun de notre côté de la planète, nos problèmes d'équilibre interne.*

D'Indonésie, les Cubains se rendent en Yougoslavie, atterrissant le 12 août à Belgrade. « Peut-être le plus intéressant de tous les pays visités, pour le

développement de son industrie à partir de conditions médiocres, pour les avancées de sa technique et pour ses complexes et intéressantes relations sociales », estime le Che, qui donne de la Yougoslavie cette définition :

« Il est facile de comprendre qu'on se réfère d'abord à sept nations frontalières. La république fédérative de Yougoslavie est constituée de six républiques, réunies pour former un seul gouvernement central présidé par le maréchal Tito. Ces six républiques appartiennent à cinq nationalités différentes. Bien que les divers changements historiques aient créé ces nationalités, elles ne correspondent pas exactement aux limites géopolitiques qui sont les leurs aujourd'hui, et naturellement la grande tâche d'unification nationale a amoindri les antagonismes et mis en valeur les ressemblances. Quatre langues slaves, qui se ressemblent mais ne sont pas identiques, se parlent dans le territoire. Cohabitent la religion catholique avec l'orthodoxe grecque et la musulmane. On écrit avec l'alphabet latin et aussi le cyril-lique, semblable au russe. Tout ce mécanisme complexe se réunit dans le gouvernement central dont j'ai parlé. »

L'analyse du Che laisse entendre, comme cela se vérifiera hélas, que ce puzzle qu'est la Yougoslavie ne tient en place que par la person-nalité d'un homme, Josip Broz dit Tito. Le maréchal marque le Che. D'abord par son parcours, qui stimule l'imagination du fils spirituel de Bolivar. Né croate, il a organisé la lutte contre l'occupation allemande, est devenu chef du gouvernement en 1945, a rompu avec Staline en 1948, en s'imposant comme le leader des pays non alignés. Le Che n'a pas caché à ses compagnons qu'il avait hâte de rencontrer cet homme, qui s'employait à mettre en place un socialisme autogestionnaire. Omar se souvient de la rencontre :

– Plus grand que le Che, moins haut que Fidel, de la taille de Nasser, le maréchal nous reçut très simplement dans l'île de Brioni, sur l'Adriatique. Un paradis pour machos. Les dirigeants du Parti avaient là à leur disposition des femmes toutes plus belles les unes que les autres, de tout type et de toute couleur. Lors du déjeuner qu'il donna pour notre délégation, le Che ne tarda pas à entrer dans le vif du sujet. « Nous les Cubains sommes seuls, les Américains organisent des contre-révolutions. Pour intervenir, nous avons besoin d'armes. » Appel qui déclencha l'esquive du maréchal : « Je ne peux pas vous aider. J'ai juste de quoi pourvoir à mes propres besoins. Ce n'est malheureusement pas possible, et croyez bien que je le regrette. »

Dans l'avion, après leur départ de Yougoslavie, le Che apprend par un journal anglais que Tito vient de vendre des armes à un pays arabe ! « Il a eu peur de nous en céder, c'est ça la neutralité », glisse-t-il à son ministre des

Transports.

Il n’en reste pas moins que l’expérience yougoslave a été profitable. Le travail volontaire, par lequel les citadins prêtent main-forte aux paysans, la répartition socialiste des bénéfices au sein d’un capitalisme patronal sont autant d’enseignements que Guevara juge bénéfiques. De surcroît, à ses yeux, les Yougoslaves sont les seuls communistes à jouir d’une véritable liberté de jugement. Il en veut pour preuve les tableaux abstraits qui recouvrent les murs des musées qu’il a visités.

Dans ses carnets, le Che conclut sur Tito : « Il nous a impressionnés pour plusieurs raisons. Premièrement, son immense popularité. Deuxièmement, sa simplicité d’homme du peuple et son esprit fraternel. Troisièmement, sa connaissance de la situation cubaine et des dangers que court notre Révolution. Nous considérons que nous devons largement amplifier notre commerce avec la jeune république fédérative de Yougoslavie. »

Avant de rallier le Pakistan, les Cubains passent par Ceylan. « Une île inférieure à Cuba en superficie, mais avec près de neuf millions d’habitants. La cordialité y règne et le Premier ministre Bandaranaike, homme élancé et nerveux, est habillé à l’hindoue avec ses longs pans de toile blanche. Nous avons obtenu l’achat de mille tonnes de notre sucre et sommes convenus d’établir des relations régulières entre nos deux pays. »

Le 20 août, dernière escale à Karachi, où les ambassadeurs sont attendus par le général Ayub Khan qui se montre plein d’affection pour les jeunes révolutionnaires. Le Che s’intéresse à un terminal maritime pouvant recevoir jusqu’à trois cents bateaux de pêche, qui alimentent la capitale. Les relations commerciales entre les deux nations seront fondées sur la vente de sucre par les Cubains et sur celle de laine, de peaux et de jute par les Pakistanais.

Ils sont de retour le 8 septembre à La Havane, après trois mois d’un voyage qui a permis à Guevara de vérifier qu’en matière diplomatique, les mots et les actes ne s’accordent pas toujours… Obtenir des armes, ouvrir des marchés pour son nouveau pays, la tâche est difficile. Il projette déjà de se rendre chez les deux grands du système communiste, l’URSS et la Chine.

De ce voyage-ci, sa visite de la chapelle Sixtine est un souvenir qu’il gardera à jamais, pendant l’escale à Rome entre la Yougoslavie et Ceylan. Il est demeuré un long moment allongé sur un banc, les yeux rivés au plafond peint par Michel-Ange, fasciné.

Chapitre XXIII

« Y A-T-IL UN COMMUNISTE DANS LA SALLE ? »

Le Che rentre avec une masse de connaissances nouvelles à mettre au service de la Révolution. Son voyage à travers le Tiers-Monde lui a permis de constater que le socialisme pouvait prendre plusieurs formes, et que chaque pays l'adaptait selon ses besoins propres. C'est la leçon idéologique qu'il résume à Castro à son retour. Quand ce n'est pas Tito qui décroche chaque année une aide économique des États-Unis, c'est le non-communiste Nasser qui finance le barrage d'Assouan avec l'argent soviétique.

À l'égard des Nord-Américains en revanche, Ernesto durcit sa position. Il écrit dans ses Mémoires :

« Ils ne permettent nulle part en Amérique latine l'existence d'une Révolution sociale qui irait plus loin que de belles paroles. Parce qu'une Révolution, ça menace les intérêts financiers nord-américains. Pas seulement dans le pays en question, mais – et c'est là le nœud du problème – dans toute l'Amérique latine. Pour l'heure, les États-Unis obligent Cuba à respecter, en politique extérieure, ce qu'il est convenu d'appeler la “solidarité continentale”. Outrepasser ce principe correspondrait à une déclaration de guerre. Que les pays afro-asiatiques se disent “neutralistes”, cela est accepté, car il est préférable de les savoir “au milieu” que carrément dans le camp opposé. »

Les schémas politiques qui trouvent le plus grâce à ses yeux, et qu'il estime les plus proches de l'expérience cubaine, sont ceux de l'Égypte et de l'Indonésie.

La réforme agraire en marche

Le 7 octobre, Castro lui confie la direction de l'INRA, l'Instituto nacional de

la « reforma agraria ». Le soir même, à la Cabaña, le Che convoque les membres de son administration afin de tracer les grandes lignes de son plan. Il se heurte à un mur : le président du Banco nacional, Felipe Pazos, dont la lenteur l'exaspère. L'éternel guérillero a pris l'habitude de penser et d'agir vite ; il compte faire de son nouvel outil, selon ses propres termes, « un tank de guerre, rompant les barrières du latifundisme et de la féodalité ». Or Pazos louvoie. Au bout de quelques semaines, Ernesto s'en ouvre à Fidel :

– *Je ne peux pas travailler avec lui.*

– *Bien. Nous allons lui offrir des vacances.*

– *Et par qui vas-tu le remplacer ?*

– *Par toi.*

Une autre version de cette nomination éclair circulera plus tard dans l'île et deviendra célèbre. Lors d'une réunion avec ses hommes de confiance, le 26 novembre, Fidel aurait demandé :

– *Y a-t-il un économiste dans la salle ?*

Une seule main se serait levée, celle d'Ernesto.

– *Bon, tu seras président du Banco nacional !*

Stupéfaction du Che, qui aurait entendu : « Y a-t-il un communiste dans la salle ? »

Médecin, chef de guerre, ambassadeur, réformateur agraire, président de la Banque nationale : il a tout fait. Il s'explique et revient sur sa déjà longue carrière dans un discours prononcé devant les employés de son département :

Je voulais triompher, comme tout le monde veut triompher ; je rêvais d'être un chercheur célèbre, je rêvais de travailler inlassablement pour quelque chose qui puisse en définitive servir l'humanité, mais qui représentait à ce moment-là pour moi une victoire personnelle. J'étais, comme nous le sommes tous, un produit de mon environnement.

Rappelant :

« Après avoir réussi mes examens, en raison de circonstances particulières et peut-être aussi de mon caractère, j'ai commencé à voyager en Amérique et je l'ai connue tout entière. À part Haïti et Saint-Domingue, j'ai visité, d'une manière ou d'une autre, tous les pays d'Amérique. En raison des conditions dans lesquelles j'ai voyagé, d'abord comme étudiant, ensuite comme médecin, j'ai été confronté de près à la misère, à la faim, aux maladies, à l'impossibilité de soigner un enfant faute de moyens, à l'abrutissement qu'engendrent la faim et

les châtiments continuels, à tel point que le fait de perdre un fils n’est plus qu’un incident sans importance pour un homme, comme cela est souvent le cas dans les classes déshéritées de notre patrie américaine. J’ai commencé à entrevoir qu’il existait une chose peut-être plus importante que de devenir un chercheur célèbre ou d’apporter une contribution importante à la science médicale, et c’était d’aider les gens.
« Vous avez tous croisé de ces enfants dont on croirait à les voir qu’ils ont huit ou neuf ans, alors qu’en réalité ils en ont treize ou quatorze. Ce sont les authentiques fils de la Sierra Maestra, enfants de la misère et de la faim, ce sont les fils de la sousalimentation. Dans ce petit Cuba, avec ses quatre ou cinq chaînes de télévision, avec ses centaines de stations de radio, avec tous les progrès de la science moderne, quand ces enfants sont venus pour la première fois de nuit dans notre école et qu’ils ont vu la lumière électrique, ils ont dit que les étoiles étaient basses ce soir-là. Maintenant ils étudient dans de vraies écoles officielles, non seulement les premières lettres de l’alphabet, mais ils apprennent un métier – et aussi la difficile science d’être un révolutionnaire. »

Car la lutte n’est pas terminée et la Révolution compte encore de nombreux ennemis. Dans les campagnes les bandes armées sévissent, rançonnent, loin de l’esprit de *la Revolucion.* Plus que préoccupant, grave : il faut réagir vite et efficacement. *Ce sera légalisé dans la difficulté car ces « hors-la-loi-nouvelle », dépourvus de conscience politique, profitent, sans vergogne, du flou de l’entre-deux régimes. Ce n’est surtout pas tout, le Grand Voisin ne tarde pas à se manifester. C’* est d’abord, en ce mois d’octobre 1959, un petit avion qui mitraille la population de La Havane, puis le bombardement de l’île par une flottille de bateaux, ainsi qu’une incursion d’avions pirates en provenance de Floride. C’est enfin, dans les derniers jours du mois, l’accident aussi tragique que mystérieux qui marque la disparition de Camilo Cienfuegos.

Le 26 octobre, le chef des armées, avec sa longue barbe, son grand chapeau et son incommensurable ferveur révolutionnaire, va arrêter Hubert Matos, commandant de la province de Camagüey. Ce dernier est accusé d’avoir préparé une conspiration contre l’orientation gauchisante que prend la Révolution[1]. Le surlendemain, le Piper qui doit ramener Camilo à La Havane est suivi de près par un Caza, un petit avion de guerre, qui a décollé de l’aéroport d’Ignacio Agramonte. Une heure plus tard, le Caza atterrit sur la même piste pour faire le plein. Le capitaine Varela, un lieutenant de Camilo, sentant une forte odeur de poudre, constate que ses mitrailleuses sont brûlantes ; il veut arrêter le pilote, mais celui-ci remet les pleins gaz et s’enfuit vers les côtes américaines.

Durant trois jours et trois nuits, Castro et Guevara remuent ciel et terre. Fidel

Castro va jusqu'à demander une aide logistique aux États-Unis, ce dont la presse américaine se gausse. On ne retrouvera jamais la trace de Camilo. Il est plus que probable que le Caza ait mitraillé son appareil, et que celui-ci se soit abîmé dans la baie de la Gloria, au nord de la province de Camagüey. Sur la côte, des paysans de Punta Brava ont affirmé avoir aperçu deux appareils et entendu des bruits de mitraille.

Le 12 novembre, Fidel annonce à la radio « la disparition définitive de notre grand commandant Camilo Cienfuegos », à l'âge de vingtsept ans ! Depuis, chaque 28 octobre, les Cubains lancent des fleurs dans la mer et dans tous les cours d'eau de l'île pour honorer sa mémoire. Le Che pleurera longtemps celui qui était un frère pour lui.

« Camilo fut le compagnon de cent batailles. Il était l'image d'Alegría del Pio : *Aqui no se rinde nadie, carajo !* Il était le seigneur de notre avant-garde. Il toréait le danger. Un jour, il tua un soldat de l'avant-garde ennemie et il rattrapa à la volée son fusil, avant qu'il eût touché le sol. Il pratiquait la loyauté comme une religion. »

Camilo fait aujourd'hui doublement partie de la famille Guevara : Aleida a appelé son fils Camilo, tout comme Hildita a donné le prénom de l'ami de son père à son second enfant.

Président de la Banque nationale

Le 26 novembre, le Che est officiellement nommé président de la Banque nationale par le Conseil des ministres. Un des paris les plus excitants de son existence. Pour le tenir, il appelle à son côté celui qui a été son compagnon d'ambassade, Salvador Villaseca, et lui propose le poste d'administrateur. Villaseca se souvient de la scène :

– *Vous plaisantez, Commandant,* lui ai-je répondu… *Comment pourrais-je être administrateur, je ne sais pour ainsi dire rien du fonctionnement d'une banque !*

– *Et alors ? Moi non plus !*

Ainsi, du 12 juin 1960 jusqu'en février 1961, Villaseca a-t-il secondé Ernesto à la Banque nationale. Aux côtés du Mexicain Juan Noyola, économiste réputé, lui-même secondé de Chiliens et d'Équatoriens.

À La Havane, dans le bureau où il termine un livre sur la pensée du Che en

quarante-quatre points, *el Señor administrador* précise :

– Durant le voyage de par le monde où je l'ai accompagné, le Che m'avait demandé de lui donner des cours de mathématiques supérieures. Je lui avais répondu : « Claro que si, *mais dans un premier temps, où en sont vos mathématiques élémentaires ? » À sa moue, j'ai compris qu'il faudrait repartir du départ. Puis j'ai oublié, persuadé qu'il était trop occupé. Un jour de septembre 1959, il m'a demandé d'installer un tableau noir avec une craie et une éponge dans son bureau.*

Ainsi, jusqu'en juin 1964, le mardi et le samedi, à raison d'une à deux heures par séance, le Che prendra-t-il des leçons de mathématiques.

– Il a commencé par apprendre le calcul infinitésimal, le différentiel, l'intégral puis l'équation différentielle. Apprendre était une seconde nature chez lui, comme un acte religieux. Les cours finis, de professeur je devenais élève, je l'écoutais philosopher sur les problèmes du pays. Jusqu'au moment où il m'a demandé, début 1964, alors que je venais de lui avouer que je lui avais transmis tout mon savoir : « Passons à la programmation linéaire. » L'économiste qu'il devenait en avait besoin pour aller plus loin. J'avais lu des choses sur le sujet, mais je ne le maîtrisais pas. Alors le Che m'a proposé : « Eh bien, apprenons ensemble. » Et c'est ce que nous avons fait. Pendant la Crise d'octobre 1962, j'ai continué à lui donner des cours, en me rendant, deux fois la semaine, à Pinar del Río où il était basé.

Les cours que Villaseca donne au Che ne sont pas les seuls ; fidèle à sa passion de la pédagogie, il en donne à son tour. Tous les jours, de quinze à dix-huit heures, quatre jeunes *Barbudos*, Harry Villegas Tamayo, Dariel Alarcon Ramirez, Carlos Cuello et Argudin vont poursuivre auprès de lui leur apprentissage, commencé dans la Maestra, de la lecture, de l'écriture, des mathématiques, de l'histoire et de la géographie… Ils se relayent pour lui lire la presse à haute voix, testant ainsi leurs capacités. Ils suivent aussi le Che dans tous ses déplacements, dans l'île ou à l'étranger.

– N'oubliez pas votre stylo à bille et votre cahier sont aussi importants qu'un pistolet, leur répète-t-il.

Dariel Alarcon se souvient de l'obstination qu'il mettait à les former.

– Le lundi, il nous demandait la clef de l'auto et la gardait jusqu'au samedi, jour d'examen. Ainsi, il était sûr que nous ne passerions pas notre temps à flâner ou à draguer. « Il y a le dimanche pour ça », répétait-il. Nous avions à l'époque une Chrysler Impérial de 1959, cadeau de Fidel et Camilo. L'une des dernières importées sur l'île. Elle coûtait 18 000 $. Et nous aurions bien aimé pouvoir nous balader avec plus souvent.

Un jour il nous entend discuter entre nous de Harry Villegas, dit Pombo.

Plus avancé que nous, il allait au collège, et avait ainsi la chance de pouvoir sécher ses cours au lieu d'être obligé de venir comme nous dans le bureau du Che. Dans l'instant il se précipite au collège, pour s'entendre dire par le directeur que Pombo n'était, en effet, guère assidu. Il l'a amené alors chez lui, Cinquième avenue et Trente-Sixième rue à Miramar, et il l'a enfermé dans son garage, où il lui a ordonné de se déshabiller. C'est ainsi, en caleçon, que le pauvre Pombo a passé sa semaine de punition, ayant juste le droit de sortir pour s'occuper des légumes du jardin « afin qu'il utilise ses mains si les études ne l'intéressaient pas ».

Entre les cours qu'il donne et ceux qu'il reçoit, Ernesto s'attelle surtout à sa nouvelle tâche d'économiste. Les relations avec le monde de la finance internationale sont pour lui une expérience inédite.

– *Je me souviens d'un certain March*, raconte Villaseca. *Il était vice-président de la Bank of America et il était impatient de rencontrer le Che, président del Banco national. Ernesto l'a reçu à une heure du matin…*

On imagine la tête des doctes banquiers de la City londonienne, des diplômés de Harvard ou de Yale à la bourse de New York ou des cracks de la finance nippone à Tokyo quand ils apprennent la nomination d'un guérillero à la présidence d'une banque nationale. Pourtant, cette fois, le Che n'est plus à un poste « créé pour lui, pour ne pas être oublié », comme cela s'était dit dans la coulisse. Ce que recherchait Fidel, c'était un banquier révolutionnaire. Felipe Pazos était respecté dans les milieux de la finance internationale, mais il n'avait rien d'un gauchiste convaincu.

Ernesto signera « ses » billets Che. Avec émotion pour celui de vingt pesos à l'effigie de Camilo Cienfuegos, dont les exemplaires de la première série sont vendus à prix d'or à La Havane.

Le 10 décembre, moment de grande jubilation pour le Che. Avant de remettre leurs premiers titres de propriété aux paysans, il annonce :

– *Aujourd' hui, je signe l'acte de décès du latifundisme. Jamais je n'aurais cru pouvoir apposer mon nom sur l'avis de décès d'un patient que j'ai aidé à soigner avec autant d'orgueil et de satisfaction.*

Le Che a hérité de la charge de l'argent cubain à un moment où la tension monte avec les États-Unis. L'ambassadeur à La Havane, Philipp W. Bunsal, a prévenu le nouveau président Osvaldo Dorticos et le ministre d'État Raúl Roa qu'il existait à Cuba « des efforts délibérés et concertés pour anéantir la traditionnelle amitié entre les peuples cubains et nord-américains ». L'accusation de l'ambassadeur vise indirectement deux des plus proches collaborateurs de Fidel, son frère Raúl et le Che – ce qui ne le fera pas s'écarter pas pour autant de

sa ligne de conduite. Selon la balance commerciale des dix dernières années, Cuba a exporté pour 133 millions de dollars vers les pays socialistes et en a importé pour 14, soit un solde favorable de 119 millions. Une phrase revient comme un leitmotiv, en cette fin de la première année de la Révolution : « Le sucre va payer nos nouvelles industries. » Dans ces conditions, pas de quoi se laisser impressionner par les gros yeux de l'Oncle Sam. Le Che déclare au contraire :

– *La présence d'un ennemi stimule l'euphorie révolutionnaire, crée les conditions nécessaires pour réaliser des changements radicaux.*

Sourire sardonique des financiers d'en face, aussi agacés qu'intrigués :

– *Comment peut-on confier les finances d'un pays à un médecin guérillero ?*

Le Che leur répond par un mot d'Henry Cabot Lodge, qui fut sénateur du Parti républicain : « Les hommes d'affaires, sauf rares exceptions, sont pires que les autres quand ils veulent s'occuper des questions d'ordre politique. »

Poursuivant son travail d'investigation, le Che se penche sur le résultat des investissements nord-américains au cours des quinze dernières années. Sur 700 millions de dollars, 550 sont retournés aux États-Unis et seulement 150 ont été réinvestis à Cuba. Pas besoin d'être un génie de l'économie pour comprendre de quel côté penche la balance.

« Les honneurs, ça m'emmerde »

Le Che, qui n'a rien changé à son apparence – tenue vert olive de guérillero et béret étoilé – détonne de plus en plus dans le monde feutré des relations internationales. Ridiculiser le protocole compte parmi ses plaisirs les plus délectables. Lorsqu'il sera ministre de l'Industrie, il répondra à un journaliste étranger qui lui parle de « la satisfaction que l'on doit éprouver à recevoir d'incalculables preuves d'admiration » :

– *Les honneurs, ça m'emmerde !*

– en français dans le texte.

Installé avec Aleida dans une maison toute simple, qu'ils partagent avec le Patojo de passage, le Che se déplace dans une Ford Falcon ; voiture fort quelconque, comparée aux Oldsmobile des autres chefs de la Révolution. Il arrive à son bureau à midi et en sort rarement avant trois heures du matin.

Si les Cubains sont les gens les plus conviviaux de la Terre, ils ont un grave défaut, ils sont désordonnés. Le Che, qui s'en est aperçu dans la Sierra et pendant l'Invasion, se montre un bureaucrate d'une ponctualité exemplaire. Il

vient d’Argentine, le plus européen des pays latino-américains, d’où son sens de l’exactitude.

Les journalistes de la presse internationale se bousculent à sa porte, tous très excités par les aventuriers du *Granma.* À l’un d’eux qui, à l’approche des fêtes de fin d’année, lui parle de la hausse des prix dont on se plaint à La Havane, il rétorque :

– Ce sont les riches qui se plaignent, parce qu’ils recherchent les produits de luxe qui, en effet, ont été taxés. Les pauvres ne pensent pas la même chose. Voyez les petits arbres dans les chaumières pour la nuit de Noël : on y trouve des fruits et des gâteaux, mais aussi des chemises, des vêtements, même du lait et du pain. Tout ce que ces gens ne pouvaient pas obtenir avant, même pour la nuit de Noël.

Au début de l’année 1960, le Che met la dernière main à un ouvrage sur *La Guerre de guérilla,* volumineux et dense, qu’il dédie à Camilo Cienfuegos. Il s’y exprime sur la stratégie, la tactique, le choix des lieux, le combat en terrain hostile. Ainsi que sur le guérillero réformateur social. Un véritable manuel insurrectionnel, qu’il a écrit en pensant à son maître, le général Guëmes et qui sera mis en pratique entre autres par les rebelles vénézuéliens, puis en 1963 dans la colonie britannique de Zanzibar.

Le 4 février, il reçoit le vice-président de l’URSS, Anastas Mikoyan, à l’aéroport de Rancho Boyeros. Il présidera avec lui, le 5, l’inauguration de l’exposition soviétique des Sciences, des Techniques et de la Culture dans le palais des Bellas Artes. Lors d’un dîner donné en l’honneur de son hôte, le Che présente ses collaborateurs :

– Ministre du Département du sucre, Orlando Borrego, vice-ministre Enrique Oltuski, un tel, un tel… et enfin Tirso Saenz, un représentant de la bourgeoisie nationale !

Saenz rougit et ne pipe mot.

– J’étais le seul à avoir mis un costume cravate, et bien sûr le Che ne m’a pas loupé, raconte le scientifique à lunettes.

Il n’en a pas gardé rancune à Ernesto. Au contraire, il est intaris-sable sur lui :

– Un visionnaire qui mettait le futur en place. Il avait ses plans pour le pétrole, le nucléaire, les énergies du futur. Le Che était un extrasensoriel. Il lisait pour apprendre sur l’automation et la physique nucléaire. C’était quelqu’un à la mauvaise respiration et à la fantastique inspiration. Un aimant : il attirait parce qu’il était fascinant.

Orlando Borrego pour sa part, qui s’était incorporé à la *Ocho* à la fin de l’Invasion, et qui fut l’un de ses amis les plus proches, dit du Che :

– Il avait des doutes sur les qualités de lutteurs des étudiants. Il avait plus

confiance dans les paysans. Dans son fonctionnement mental, il avait gardé ses habitudes de la guérilla, il travaillait surtout la nuit. Études scientifiques, pensée théorique et forme réaliste, aucun goût du sensationnel : l'immense culture qu'il avait accumulée depuis l'enfance, il la mettait au service de tous. Que ce soit comme guérillero, ambassadeur, joueur d'échecs ou ministre de l'Économie, il était pourvu d'un grand stoïcisme et devait se contrôler pour ne pas verser dans le donquichottisme. Avec cette force du révolutionnaire, qui lui permet d'adapter ses idées aux besoins du moment. Mais trop lui rendre hommage, ouvrir le tiroir à superlatifs, serait trahir sa modestie…

– *Et pourtant*, reprend Borrego, *ce personnage on ne peut plus extraordinaire abritait un homme comme nous tous. Qui s'amusait avec les enfants, adorait les blagues, les plaisanteries, et n'en était lui-même pas avare. Un pince-sans-rire étonnant. Pour qui le socialisme était une aventure extrêmement sérieuse pour le développement de la conscience.*

Enrique Oltuski, dit Le Polakito, devenu un véritable exégète des écrits du Che, est à l'époque un révolutionnaire actif. À lui aussi Ernesto répond, un jour où il se plaint de ne pas avoir de fonds pour acheter des armes :

– *Eh bien ! tu n'as qu' à attaquer une banque !*

Réponse qui donnera des idées aux bandits des Amériques, qui braqueront des banques, le visage masqué, en estimant bien à tort suivre ainsi les préceptes du Che…

Le même Oltuski se retrouve un jour avec Ernesto dans l'ascenseur du ministère des Industries et s'ouvre à lui des problèmes de son foyer, où manquent certaines denrées comestibles. Ce qui lui vaut cette réponse :

– *Je ne sais pas comment tu t'y prends. Chez moi, ça se passe très bien.*

Le Polakito ne rend pas les armes :

– *Évidemment, quand on a deux libretas* [2]*, ça simplifie la vie…*

Le Che encaisse sans mot dire. Quelques jours plus tard les deux révolutionnaires se retrouvent dans le même ascenseur :

– Tu avais raison, il y *avait* deux *libretas*, lance le Che – en appuyant sur « il y avait », car il a demandé à Aleida d'en rendre une.

La visite de Mikoyan permet de jeter les grandes lignes d'un plan d'échanges commerciaux sur cinq ans entre Cuba et l'URSS. Le Moscovite promet au Che qu'il va recevoir une invitation officielle à se rendre dans son pays.

Le 4 mars 1960, le Che fonce sur les quais pour constater les terribles dégâts causés par le sabotage dont vient d'être victime le bateau français *Le Coubre* qui transportait des armes belges, des fusils-mitrailleurs destinés à l'armée et des

pistolets pour la police. « Un coup de la CIA », estime Alberto Korda, qui faisait son travail de photographe pour le journal *Revolucion.* Le lendemain, il se rend en haut de la *calle 23,* près du cimetière où sont enterrées plus de cent victimes de l'explosion, et il immortalise les personnalités assises sur une scène en bois érigée pour l'occasion – ce qui nous vaut la célébrissime photo du Che au béret, qui fera le tour du monde.

– Il y avait là les frères Castro, le président Osvaldo Dorticos, seul en civil, des ministres, puis un trou – et soudain ce vide est comblé par le visage du Che, dont le regard ardent m'a causé un choc. Par réflexe j'ai appuyé, rappelle Korda, décédé le 26 mai 2001 à Paris, d'un arrêt cardiaque, dans un fauteuil, un verre de vieux *ron* à la main. Paris où il était de passage pour préparer une exposition à La Rochelle, « Sur les Chemins du Partage », organisée autour d'ateliers débats par l'association « Pachamama » qui défend les valeurs humanistes chères au Che.

Attirés par la Révolution cubaine, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre sont présents à La Havane en ce mois de mars agité. Avec ce mot confié au Che un soir, dans le feu de la conversation :

– À Paris, j'ai interrogé plusieurs Cubains, sans comprendre pourquoi ils refusaient de me dire si l'objectif de la Révolution cubaine était ou non de construire le socialisme. Maintenant je comprends pourquoi ils ne pouvaient pas me répondre. Parce que l'originalité de cette Révolution consiste précisément à subvenir à ce qui manque, sans tenter de le définir à l'aide d'une idéologie préalable.

Laissant l'écrivain – dont il connaît l'œuvre – découvrir l'intérieur de l'île avec Simone de Beauvoir, dont le nom et la personnalité l'ont enchanté, le Che se penche sur la manière la plus efficace de protéger l'économie de son pays, au cas où les relations avec le Grand Voisin se détérioreraient complètement. Sachant que le quota d'importation du sucre, valeur étalon pour les Cubains, pourrait être rabaissé du jour au lendemain ou même supprimé, première décision d'un futur blocus économique. D'où l'intérêt de l'accord signé avec l'URSS. Dans sa tête, le Che a déjà choisi son camp depuis longtemps : il est à l'Est. En espérant que les Russes seront disposés à acheter la même quantité de sucre au même prix… C'est la question qu'il se pose. En tout cas Fidel, qui répétait que la Révolution cubaine était « comme les palmiers, vert olive, ni communiste ni capitaliste », sait qu'il ne pourra plus utiliser longtemps ce langage, car les nuages s'amoncellent sur le détroit de Floride.

Le 25 mai 1960, le Che refuse de se rendre à Buenos Aires pour assister à la célébration du 150e anniversaire de la Révolution de 1810. Par contre, pour la première fois, un groupe de *Barbudos* défile sur l'Avenida del Libertador, avec

les troupes envoyées par les autres pays. C’est un peu, pour la jeunesse argentine, comme si le Che était là en personne. Sous le regard réjoui d’Alekseï Kossyguine, chef de la délégation soviétique, présent auprès du président argentin Arturo Frondizi. Le Che n’est pas allé à Buenos Aires, mais Célia Guevara, elle, est venue à La Havane ; Ernesto l’a emmenée au tournoi de pêche Ernest Hemingway auquel il a participé le 16 mai.

Au début du mois suivant, il s’occupe de recevoir la nouvelle délégation soviétique, venue donner une suite à la visite précédente. Puis le 7, il accueille le ministre du Commerce extérieur de Tchécoslovaquie, le 8, il assiste avec Fidel au spectacle donné par le comité de l’Amitié sino-cubaine, le 12, il exhorte les ouvriers à augmenter leur production de rayonne, en les avertissant qu’aujourd’hui, plus que jamais, on a besoin de leur effort, pour que leur industrie reste bénéficiaire au profit de la patrie.

Le 24 juillet, alors qu’il prend son cours de mathématiques, son secrétaire Manresa ouvre à un petit homme qui insiste pour être reçu. Manresa lui répond que seuls le président Dorticos et Fidel Castro peuvent approcher le Che sans rendez-vous préalable.

– Dites-lui simplement qu’El Petiso est là.

Dans la minute qui suit, Fuser et Mial tombent dans les bras l’un de l’autre. Après huit ans de séparation… Mial – qui va devenir chercheur au Centre national d’agronomie cubain – a quitté l’étudiant en médecine Ernesto Guevara, il retrouve le président de la Banque nationale de Cuba. Il est accompagné par son épouse Délia, une charmante Vénézuélienne. Au cours de l’entretien, elle laisse tomber une boucle d’oreille, que le Che ramasse, et, la soupesant, il dit en riant :

– De plata sin p[3], *tu as bien choisi, Petiso…*

Au moment de se quitter – pas pour longtemps car les Granado sont installés à La Havane, où ils vivent encore aujourd’hui –, Mial pose la question qui lui brûle les lèvres :

– Avec ton chef, il ne va pas se passer la même chose qu’avec Perón, Bétancourt, Figueres ou Arbenz, qui se sont vendus aux Américains ou dégonflés au moment crucial ?

Ernesto prend El Petiso par l’épaule et lui répond d’une voix ferme :

– Avec cet homme-là, le risque en vaut la peine !

Comme prévu, le gouvernement Eisenhower fait baisser le quota d’importation du sucre, mais pas de façon aussi catastrophique que les Cubains le redoutaient. L’île n’en vit pas moins dans la psychose de l’invasion, au minimum du blocus économique, et Raúl Castro, alors en voyage à Moscou, a

pour mission d'obtenir des Russes des assurances sur leurs achats de sucre.

Le Che profite du septième anniversaire de l'attaque de la Moncada pour exalter la foi révolutionnaire sur place, à Santiago de Cuba :

– *Ceux qui, en ce 26 juillet, iront dans les montagnes de la Maestra, pourront y voir deux choses complètement inconnues jusqu'alors : l'armée travaillant avec des pioches et des pelles, tandis que leurs compagnons de la milice défilent avec des fusils.*

Le 6 août de cette année 1960, Fidel Castro nationalise les compagnies pétrolières nord-américaines : Moscou s'est engagé sur un quota minimum d'achat sucrier, à la condition *sine qua non* que son propre pétrole soit raffiné à Cuba. Ce qui équivaut à faire peser une épée de Damoclès au-dessus de la tête du « Caïman vert ».

Le 8 août, le Che clôture le premier congrès de la Juventud latino americana, au théâtre Blanquita de La Havane, en déclarant :

– *Si vous me demandez si notre Révolution est communiste, je la définirais comme marxiste. Notre Révolution a découvert, avec ses propres méthodes, les sentiers que Marx a balisés. Je dis ici, maintenant, avec toute ma force, que l'URSS, la Chine, les pays socialistes, et tous les peuples coloniaux ou semi-coloniaux qui sont parvenus à se libérer, sont nos amis. Bien qu'il y ait des gouvernements en Amérique latine pour nous conseiller de lécher la main qui nous frappe, nous ne pouvons pas nous unir dans une alliance continentale avec notre grand esclavagiste.*

Le Che à la une de *Time*

Le slogan qui courra les universités d'Amérique latine, *Cuba si, Yankis no*, est parti de là. Ce qui vaut au Che de se voir coller l'étiquette d'« idéologue marxiste de Cuba » par la presse internationale. Les journaux du Nord titrent : « Le Che, tsar de l'économie cubaine ! » Le *Time* lui accorde sa une ; on le voit avec son béret noir étoilé sous le titre « Le cerveau de Castro ».

Dans le reportage, cette analyse : « Fidel est le cœur, l'âme, la voix et le visage barbu du Cuba actuel. Raúl Castro est le poing qui tient la dague de la Révolution. Guevara en est la tête pensante. Il est le membre du triumvirat le plus fascinant, le plus dangereux. Allumant un sourire empreint de douceur mélancolique qui fait des ravages chez les femmes. Le Che guide Cuba d'une manière froide et calculée, avec une extrême compétence, une grande intelligence et un sens de l'humour subtil. »

Quand le Che a pris la banque en charge, il s’est aperçu que les réserves en or et en dollars du pays étaient déposées aux États-Unis et il les a transférées en Suisse. Depuis que Castro lui a donné le pouvoir, le Che a pris trois décisions cruciales : il a coupé les principaux liens économiques avec l’Occident et les a rattachés au monde communiste ; il a commencé à se préparer à la guerre avec les États-Unis ; il a aussi commencé à étendre audacieusement son influence révolutionnaire au reste de l’Amérique latine. Par des négociations derrière le Rideau de fer, le Che s’est vu promettre plus de cent millions de dollars d’aide, pour l’essentiel sous la forme d’usines permettant de produire ce qui était jusque-là importé d’Amérique du Nord (radios, appareils photos, câbles, moteurs électriques, électroménager…). Il a également organisé un troc : le sucre, la plus grosse exportation de l’île, contre du pétrole, sa plus grosse importation. Pour raffiner le pétrole brut russe, il s’est approprié, au nom de la *revolucion*, d’importantes installations appartenant à des compagnies étrangères, Shell, Esso et Texaco, sans indemnisations. Quand les États-Unis réagissent violemment, en stoppant leurs importations de sucre, il obtient un dividende russe : une menace de Khrouchtchev de lancer des missiles sur les États-Unis s’ils intervenaient à Cuba. Ce qui lui permet d’appeler Cuba “une glorieuse île au milieu des Caraïbes, défendue par les missiles de la plus grande puissance militaire de l’histoire. Où les touristes bronzés et hommes d’affaires nord-américains boivent du daïquiri au bord des piscines, et avec des hôtels où de robustes techniciens russes et d’impassibles Chinois rouges se reposent”. »

La nationalisation des compagnies pétrolières, en même temps que des biens institutionnels des États-Unis dans l’île, marque le début de l’escalade. Le Che résume ainsi la situation :

– Soixante ans de colonialisme yankee à Cuba vont leur coûter quelque cent millions de dollars. C’est précisément ce qu’ils ont offert à l’Espagne en 1845 pour nous acheter. Au taux de l’inflation, ils n’ont pas à se plaindre…

Le 17 août, Ernesto accompagne sa mère à l’aéroport de La Havane d’où elle décollera pour Mexico. Avec en tête l’idée de s’incorporer à un parti, voire participer à la création d’un mouvement pour divulguer les idées de son cher fils. Elle sera en première ligne de la ligne éditoriale du journal socialiste argentin *La Vanguardia*. Alors qu’elle s’apprête à chauffer l’hémicycle de l’université de Buenos Aires, une balle lui passe au-dessus des cheveux, ce qui ne l’empêche pas de dire ce qu’elle a à dire… à la Che !.…

L’attitude des dirigeants cubains change le comportement de Washington à l’égard des pays d’Amérique latine en général. Eisenhower envoie à Buenos Aires un ambassadeur chargé d’apporter une aide économique à l’Argentine, de

peur qu'elle ne marche sur les traces de Cuba. Ce programme d'aide est qualifié de « Plan Castro » par les adversaires d'Eisenhower, qui se déchaînent contre lui. Jusqu'au président du Brésil Jocelino Kubitschek qui prend la plume pour lui écrire : « Votre Excellence, vous savez très bien que les paroles ne signifient rien pour les peuples des régions en sommeil, où la vie est une suite de sacrifices, de patience et de résignation. »

À La Havane, le Che rencontre Paul Sweezy et Leo Huberman, les éditeurs de la revue marxiste nord-américaine *Monthly Review*, qui a publié des textes du philosophe et économiste français Charles Bettelheim. Il écrit à ce dernier pour lui demander de venir à Cuba. Directeur à l'École des hautes études en sciences sociales de 1948 à 1983, Charles Bettelheim a publié un livre sur *La Planification soviétique* à la suite de sa visite en URSS en 1936. Le livre insistait déjà sur l'absence de démocratie d'un système qu'il jugeait opaque. Durant la guerre, sa brochure *L'Économie allemande pendant le nazisme* circula sous le manteau. De 1945 à 1951 il dirigea une revue internationale qui servit de tribune aux marxistes du monde entier. De 1953 à 1956 il contribua, à la demande de Nehru, aux travaux économiques du gouvernement indien, et publiera *L'Inde indépendante* en 1962. Sur les conseils de Nehru, Nasser utilise ses compétences à partir de 1955. Puis Charles Bettelheim se rend au Mali, en Guinée, est de 1958 à 1975 le président des Amitiés franco-chinoises, et travaillera avec Chou En-lai.

Quand il arrive à La Havane, le 2 septembre 1960, Bettelheim apprécie que la langue de bois en vigueur dans les capitales de l'Est européen ne le soit pas dans l'île des Caraïbes. L'intellectuel au pied bot et au regard vif goûte l'air de liberté qu'on respire à Cuba. Il rencontre d'abord Regino Boti, le premier ministre des Finances de la Révolution, professeur d'économie à la faculté d'Oriente.

– *Il a eu tort de s'appuyer sur les économistes tchèques et russes. Je connais les faiblesses de la planification dans ces pays,* commentera-t-il.

Boti voulait que le taux de croissance de l'économie cubaine progresse encore. Or il avait déjà atteint 6 % par an en 1959 et 1960, grâce à une politique de relance qui avait mobilisé les capacités de production sous-utilisées, et pratiquement épuisé les possibilités d'une nouvelle accélération.

– *Le gouvernement cubain de l'époque ne souhaitait pas rompre avec les États-Unis. Il voulait simplement des rapports basés sur le respect mutuel. En 1960, un fait pourtant m'a choqué : l'absence de toute organisation populaire permettant l'expression démocratique des besoins de la population.*

Bettelheim lui apporte la contradiction

Quelques jours plus tard, une voiture vient chercher au milieu de la nuit le directeur aux Hautes Études pour le conduire jusqu'au bureau du Che, au ministère de l'Économie.

– Il m'a reçu dans une vaste pièce bien éclairée. Son visage était à la fois souriant et sérieux. Nous avons conversé en français. Il a développé le thème de la radicalisation progressive de la Révolution, découlant des rapports étroits de l'armée rebelle avec les paysans, les ouvriers, et aussi du conflit opposant le peuple cubain à l'impérialisme nord-américain. L'originalité de la voie cubaine était telle qu'il n'existe nulle part dans l'œuvre de Marx d'indications des « lois » auxquelles la Révolution cubaine aurait pu spontanément se conformer. Le Che parlait du caractère « populaire » du pouvoir, tout en reconnaissant certaines faiblesses de la Révolution : son manque d'organisation, le fait que les guérilleros devaient se départir de leurs habitudes issues du combat, et aussi le manque d'information technique. Primait sur tout une grande confiance dans l'avenir, la certitude que les faiblesses seraient surmontées grâce à la volonté de tous et à l'unité populaire autour de Fidel.

Aux petites heures du matin, l'intellectuel parisien quitte l'Argentin de La Havane.

– J'avais des doutes sur la voie que prenait la Révolution cubaine. Je ne crois pas à des lois marxistes qui pourraient guider les dirigeants d'un pays sans qu'ils en aient eu connaissance dès le départ.

Le 12 octobre, Bettelheim reçoit une lettre du Che, le prévenant que lorsqu'il passera par Paris, il ne manquera pas de lui faire signe, et qu'il espère que la conversation de La Havane aura une suite. Tout en continuant à plancher sur l'économie de l'Inde, Bettelheim s'occupe en 1960 et 1961 de l'économie cubaine. Il constate que le Parti en vient, à son tour et peu à peu, à la langue de bois et au noyautage systématique.

– Si au moment de son premier voyage à l'Est, le Che n' hésitait pas à se comparer à Alice revenant du Pays des merveilles, il changera… Il a d'abord été satisfait et cela se comprend : les Soviétiques assuraient un débouché aux exportations de sucre cubain, et promettaient des crédits pour mettre en route l'édification industrielle.

Le Che écrit alors : « Les contrats signés permettent la construction de plus de cent usines entre 1961 et 1965 (textiles, papiers, boîtes de conserve…). La production d'électricité doublera dans les cinq ans. Un important complexe sidérurgique sera édifié ainsi que des usines de construction mécanique… »

– J'avais l'impression qu'il nourrissait beaucoup d'illusions sur le volume et la qualité de l'aide de l'URSS et des pays soviétiques, commente le philosophe. *De fait, la construction des usines sera beaucoup plus lente que prévue ; il faudra par exemple plus de dix ans pour que la production d'électricité double. Ce que j'ai dit au Che n'a pas suffi à calmer son enthousiasme. Quelques années plus tard, il reconnaîtra que l'URSS faisait payer cher ses livraisons, et que ce qu'elle fournissait était loin d'être conforme aux promesses.*

Attiré, intellectuellement intéressé par le cheminement de la Révolution cubaine, Bettelheim retournera à La Havane. Il se penchera plus avant sur le problème de son économie et fera part de ses réactions au Che :

– Je défends le principe de l'autonomie et de la responsabilité financière des entreprises. On évitera ainsi certaines difficultés financières qui rongent la monnaie cubaine. Je défends aussi la mise en place d'un système de salaires qui intéresse les travailleurs à l'augmentation de la production et à l'amélioration de la qualité.

Phrases qui font bondir le Che. Il n'admet pas que, dans une économie « socialisée », les profits qui passent d'une entreprise à une autre soient considérés comme des marchandises, qu'ils aient donc un prix, et que ce prix puisse s'établir (ou être établi) dans des conditions qui donnent lieu à des calculs de rentabilité. À ses yeux, accepter de telles pratiques équivaudrait à un retour au capitalisme. De même, s'il admet qu'il existe des différences de salaires selon la qualification, il est opposé à l'utilisation de ces salaires comme moyen de faire progresser la productivité du travail et la qualité de la production : « Ce sont des stimulants capitalistes ; à ces stimulants-là il faut substituer des stimulants moraux qui feront naître un Homme nouveau. » Or, commente Bettelheim :

– L'expérience m'a prouvé que compter en priorité sur les stimulants moraux n'a pas d'effets bénéfiques sur la production.

À partir de 1963, ces duels dialectiques deviennent publics.

– C'est l'année où le Che constate que son admiration pour l'URSS s'est émoussée. Le fait que les pays de l'Est n'aient pas rempli de façon vraiment satisfaisante leurs obligations envers Cuba l'a choqué. Il a également été choqué par le mode de gestion des entreprises soviétiques. Celui-ci n'est pas conforme à son idéal, car il ne lui paraît pas assez centralisé. Il reste insensible aux critiques qui s'élèvent alors en URSS, en Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie contre l'irréalisme des plans centralisateurs. Il se refuse à admettre que le centralisme des plans aboutit à édifier ce que le Polonais Bienkowski appelle une « économie de la lune ». Pour ma part, 1963 marque le début de mes véritables déceptions quant à la voie dans laquelle s'engageait la Révolution cubaine. Mais je voulais y croire malgré les difficultés croissantes

suscitées par la politique des dirigeants. Je formulais des propositions à contre-courant et je me heurtais aux convictions centralisatrices du Che.

En cette même année 1963, Charles Bettelheim préconise l'auto-nomie financière des entreprises d'État, la flexibilité de la gestion, le rôle positif des « stimulants matériels », le rétablissement nécessaire de la rentabilité des unités de production. Le Che reste, quant à lui, fermement anti-stimulants matériels.

– *Il n'avait pas une attitude dogmatique*, concède Bettelheim. *Il écoutait toujours avec attention les propositions faites, même s'il n'était pas d'accord avec elles. Par contre, il était pour la lutte contre la bureau-cratie, tout en étant partisan d'une planification fortement centralisée.*

Dans le numéro 32 de la revue *Cuba socialista* d'avril 1964, Bettelheim souligne, dans un article intitulé « Formes et méthodes de la planification socialiste et niveau de développement des forces productives » que la planification complètement centralisée – vers laquelle le Che voulait orienter Cuba – était impossible, en raison du niveau de développement insuffisant des forces productives.

– *À mes yeux, le niveau de développement de Cuba exigeait que les différentes unités de production jouissent officiellement d'une autonomie et d'une responsabilité assez grandes. Qu'il soit reconnu qu'elles s'inséraient dans des rapports marchands, et qu'elles puissent vendre et acheter leurs produits à des prix reflétant les coûts de production. Je considérais aussi que le bas niveau des forces productrices imposait l'application du principe : à chacun selon son effort. Plus on travaille, plus on est payé. Le fond des divergences portait à nouveau essentiellement sur ce point, le Che acceptant les différences suivant la qualification et non suivant la productivité. Ce que je n'ai jamais compris.*

Le 28 septembre 1960, le Che assiste à l'annonce faite par le Premier ministre Fidel Castro, du Palais présidentiel, de la constitution des CDR, Comités de défense de la Révolution. Toujours en place aujourd'hui, ils verrouillent moins le pays qu'ils ne l'ont fait sous Fidel.

Adepte enthousiaste du travail volontaire, le Che en a fait un acte quasi sacré de la Révolution. Il prêche l'exemple en participant aux récoltes de cannes avec Aleida, Alberto Granado quand il est dans les parages, ou ses collaborateurs de la Banque nationale – dont certains maugréent à voix basse de devoir se lever à l'aube le dimanche pour aller couper la canne à sucre.

Le 30 septembre, il profite de l'hommage rendu aux brigades internationales qui ont participé à la construction de la *Ciudad escolar Camilo Cienfuegos* pour placer son couplet sur la Révolution :

– *Vous savez ce que représente le sucre pour Cuba, le coton pour le Mexique*

ou le pétrole pour le Venezuela, l'étain pour la Bolivie et le cuivre pour le Chili ; ou encore le bétail et le blé pour l'Argentine, et aussi le café pour le Brésil. Tous nous avons un dénominateur commun : nous sommes des pays de mono production, et nous avons également le second dénominateur commun d'être des pays de mono marché. Comment devons-nous nous y prendre pour diversifier notre commerce extérieur et notre production intérieure ? Par la voie parlementaire ? Par la voix des fusils ? Je ne sais si je peux répondre exactement à ces questions. Ce que je puis vous dire est que dans la situation cubaine, sous l'oppression impérialiste mais aussi la pression de marionnettes agissant de l'intérieur, nous n'avons pas vu d'autre issue pour le peuple que la voix des fusils.

« À qui demandait, la bouche pleine de considérations techniques, quel capital était nécessaire pour mettre en route une réforme agraire, nous disions qu'il n'en fallait pas. Que l'unique capital était celui d'un peuple armé, conscient de ses droits. Avec ce seul capital nous pouvions, nous, à Cuba, réaliser notre réforme agraire. L'approfondir, aller de l'avant avec elle et entrer sur le chemin de l'industrialisation.

« "Si les frères se battent entre eux, disait Martin Fierro, ce sont ceux de l'extérieur qui les dévoreront." L'impérialiste sait qu'il faut diviser pour s'imposer. Ainsi nous a-t-il divisés en pays producteurs de café, de cuivre, de pétrole, d'étain, de sucre ; ainsi nous divise-t-il également en pays qui rivalisent pour obtenir des marchés les uns chez les autres, descendant constamment les prix, pour pouvoir plus facilement nous détruire un à un. Nous devons nous unir, tous les peuples du monde doivent s'unir pour obtenir le bien le plus sacré qui est la liberté, qui est le bien-être économique, qui est le sentiment de n'avoir aucun problème insoluble devant soi, et de savoir qu'avec le travail de tous les jours, enthousiaste et créateur, nous parviendrons à notre but, sans que rien ne nous en détourne en chemin.

« J'applaudis chaleureusement toutes les délégations des pays frères, avec une attention particulière pour quelques-unes d'entre elles : la délégation du peuple des États-Unis d'Amérique, qui ne doit pas être confondue avec le gouvernement des États-Unis d'Amérique, délégation d'un peuple qui ne connaît pas la haine raciale et qui ne fait pas de différence entre un individu et un autre à cause de la couleur de sa peau, de sa religion ou de sa situation économique. Et j'applaudis aussi chaleureusement son pôle opposé, qui est la délégation de la République populaire de Chine. Et encore la délégation d'Algérie, qui est en train d'écrire une page merveilleuse de l'Histoire. Sans oublier la délégation du peuple de France, qui elle non plus ne représente pas son gouvernement. »

1. Il sera condamné à trente ans de prison, qu'il purgera, et il finira sa vie à Miami.
2. Carnet de rationnement.
3. *Plata* signifie argent, *lata* signifie fer-blanc.

Chapitre XXIV

LE BOUDDHA DERRIÈRE LE RIDEAU

Le 2 octobre 1960, le Che se rend avec les frères Castro à la réception de l'ambassade de Chine. C'est une période où il reçoit également le ministre de l'Économie de la République arabe unie, signe un accord entre Cuba et la Bulgarie, accueille le président de Guinée Sékou Touré, avant de reprendre les airs, le 22, avec une nouvelle escouade d'accompagnateurs. Dont le capitaine et tireur d'élite Dariel Alarcon Ramirez – dit Benigno, son nom de guerre en Bolivie – grand, noueux, au regard perçant. Désormais, il veillera sur Ernesto, dont il est en outre l'un des quatre élèves dans les cours quotidiens de « rattrapage ».

Cervelle de singe vivant pour le Che

Le 11 octobre, Nikita Khrouchtchev frappe du talon de sa chaussure l'hémicycle de l'ONU en parlant d'une certaine « mère de Kouzma », qui prend de court les traducteurs. En fait, le K de l'Est lance une menace, « la mère de Kouzma » signifiant : « Vous verrez de quel bois je me chauffe ! » Assurant : « Nous avons à notre disposition des moyens qui auront pour vous de lourdes conséquences, vous allez voir de quel bois on me chauffe », Khrouchtchev évoquait la bombe H que mettait au point Andreï Sakharov, bombe atomique qui sera connue en URSS comme « la mère de Kouzma » !

L'incident de Khrouchtchev à l'ONU a eu lieu pendant le discours du Britannique Harold Macmillan qu'il a interrompu : « Ne dites pas des mensonges, vous m'avez avoué que l'échec des conversations quadripartites (USA, Grande Bretagne, France et URSS) était bien lié au vol espion de l'U2 américain tombé sur le territoire soviétique. » Raúl Roa glissant : « Donc, rien à voir avec Cuba où, d'ailleurs, Khrouchtchev n'est jamais venu. C'est Brejnev

qui nous visitait dans les années soixante-dix. »

Le 24, à Prague, le Che répond au discours de bienvenue du président Antonin Novotni d'une phrase enflammée :

– Le succès de Cuba servira d'ouverture pour d'autres peuples, qui s'y engouffreront pour réaliser un parcours semblable au nôtre.

Après avoir participé à une émission télévisée le 27, il commence le 31 à discuter avec les principaux fonctionnaires de l'économie et du commerce soviétique, venus le retrouver dans la capitale tchécoslovaque. Il affirme dans une interview accordée au correspondant du *Daily Worker* que la base militaire de Guantánamo[1] représente une provocation pour Cuba. Guantánamo remis à l'ordre du jour par l'arrivée des prisonniers talibans suite aux représailles déclenchées par les attentats suicides du 11 septembre 2001. Puis c'est le départ pour Moscou où, le 7 novembre, il est ovationné sur la place Rouge à l'occasion du 43e anniversaire de la Révolution d'octobre. Il assiste ensuite, toujours dans sa tenue vert olive, à la réception donnée au Kremlin, et il échange des paroles simples et directes avec Nikita Khrouchtchev sur la nécessité de protéger Cuba, économiquement mais aussi militairement. Le 11, il discute longuement avec Anastas Mikoyan, avec lequel il dînera à la table de son ambassadeur – qui n'est autre que Faure Chomón – avant de se rendre à Stalingrad.

Le 17, il quitte Moscou pour Pékin. La presse cubaine n'hésite pas à annoncer que des millions de personnes l'y attendent, malgré les tabous qui entourent la Chine dans le Cuba de l'époque, à cause de la tension entre elle et l'URSS. La Havane de Castro est trop liée à Moscou pour s'autoriser un écart de courtoisie vis-à-vis d'elle, comme de magnifier ce qui touche à son voisin, pourtant rouge lui aussi.

Un matin à l'heure du petit-déjeuner, une voiture vient chercher le Commandant. Seul. Direction la Cité interdite, dans l'aile vraiment privée du palais Zhong Nan Hai, littéralement « le centre de la mer du Sud », où Mao a ses appartements dans la partie dite de la bibliothèque. Ernesto est invité à patienter dans un immense salon. Il est dix heures lorsqu'un grand rideau rouge s'ouvre, et le Che, stupéfait, voit de l'autre côté d'une baie vitrée Mao buvant son thé. Celui-ci salue Ernesto d'une lente inclinaison de tête, salut auquel l'invité répond de la même manière, puis le rideau se referme comme au théâtre. Le Che prend alors à son tour le thé avec un général, avant de retrouver les siens, auxquels il raconte l'histoire.

Le soir, après le dîner, il reprend le chemin de la Cité interdite. Cette fois, il est reçu par Mao soi-même, entouré de membres de son gouvernement, pour un

entretien qui dure plus de trois heures. Ces heures resteront parmi les plus intenses et les plus marquantes de sa vie. Le prestige du leader chinois, dont, en fait, il savait relativement peu de choses, a toujours été immense à ses yeux. À appeler Hildita « ma petite Mao », et durant l'Invasion on surnommait sa troupe *los Mao Mao,* ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Une deuxième réunion se tient avec Mao, Chou En-lai, Lin Piao, et du côté cubain, outre le Che, Hector Rodriguez Llompart, qui prendra la présidence de la Banque nationale, et le commandant Eddy Suñol. On y parle d'armement, des liens politiques avec l'URSS, de la position de la Chine en Afrique. Mao affirme au Che qu'il est prêt à aider la lutte de Patrice Lumumba au Congo en lui envoyant des armes, et Ernesto repartira convaincu que le marxisme-léninisme est plus pur en Chine qu'en URSS.

Au dîner donné pour lui par Mao, troisième et dernière occasion où il le rencontre, le Che éprouve une vive surprise. Un énorme personnage fait son apparition, avec un morceau de tissu torsadé pour seul vêtement, tenant en laisse un petit singe qui saute en tous sens. Soudain, d'un geste brusque, le colosse se saisit de l'animal et, de son sabre, lui tranche le sommet du crâne, pour en servir la cervelle à l'invité d'honneur. Tradition oblige. Le Che s'exécute sans commentaires, mais de retour à l'hôtel, avoue à ses hommes avec quel plaisir il aurait réglé son compte au gros Chinois. Pas un mot en revanche sur la qualité gastronomique de la spécialité locale !

Après un voyage dans l'intérieur du pays et la visite de Shangaï – mais faute de temps pas celle de la Grande Muraille, ce que regrette beaucoup Ernesto –, il signe le 1er décembre un accord économique. À Pyong Yang, il rencontre Kim Il Sung, le Premier coréen, et signe deux accords, un commercial et un scientifique. Le 9, retour à Moscou pour travailler sur les négociations économiques avec l'URSS, plat de résistance de ce voyage. Le 13, il passe par Berlin, avant que le mur n'y soit érigé. Il est reçu par le ministre du Commerce extérieur, avant de regagner Moscou pour parapher, le 20, un accord aux termes duquel l'URSS achètera 2 millions 700 000 tonnes de sucre dans le cas où les États-Unis mettraient à exécution leurs menaces de ne pas importer leur quota habituel. Le 19, dernière entrevue avec Nikita Khrouchtchev. Le 23 décembre, retour à Cuba pour annoncer que les Allemands vont y investir 10 millions de dollars dans la recherche pétrolière, et que l'île vendra du sucre à la Corée et au Vietnam.

Ses responsabilités économiques n'ont pas fait taire en lui le théoricien. Il exprime à cette époque ses idées sur la Révolution cubaine, qu'il dépasse…

« Pour parler concrètement de cette Révolution, nous devons souligner que ses principaux acteurs n’étaient pas exactement des théoriciens, mais qu’ils n’ignoraient pas pour autant les grands phénomènes sociaux et le contenu des lois qui les régissent. […] « Quand il nous est demandé si nous sommes marxistes ou non, notre position est celle qu’aurait un physicien auquel on demanderait s’il est newtonien ou à un biologiste s’il est pasteurien. Il y a des vérités si incorporées à la connaissance des peuples qu’il n’est même pas nécessaire d’en discuter. Il faut être marxiste avec le même naturel que l’on est newtonien en physique ou pasteurien en biologie, considérant que, si de nouveaux faits déterminent de nouveaux concepts, jamais on ne fera pour autant abstraction du passé. Tel est par exemple le cas pour la relativité einsteinienne ou pour la théorie des quantas de Planck au regard des découvertes de Newton : elles n’enlèvent rien à la grandeur du savant anglais. C’est grâce à Newton que la physique a pu progresser jusqu’à atteindre de nouvelles conceptions de l’espace. Le savant anglais a été un échelon nécessaire.

Sur le mérite de Marx

« Au Marx penseur, analyste des doctrines sociales et du système capitaliste dans lequel il a vécu, on peut évidemment objecter certaines incorrections. Nous, les Latino-Américains, pouvons par exemple ne pas être d’accord avec son interprétation de Bolivar, ou encore avec l’analyse qu’il donne avec Engels des Mexicains, se basant sur certaines théories sur la race et la nationalité aujourd’hui inadmissibles. Mais les grands hommes qui découvrent des vérités lumineuses en viennent aussi à commettre des fautes, qui prouvent seulement qu’ils sont humains. […] « Le mérite de Marx est qu’il a produit rapidement dans l’histoire de la pensée sociale un changement qualitatif. Il inter-prète l’Histoire, comprend sa dynamique, prévoit le futur, mais en plus de le prévoir, là où son obligation scientifique pourrait s’arrêter, il exprime un concept révolutionnaire : “Il ne faut pas seulement interpréter la nature, il est nécessaire de la transformer.” L’humain doit cesser d’être l’esclave ou l’instrument de son milieu ambiant, il doit se transformer en architecte de son propre destin. À ce moment-là, Marx commence à se placer dans une situation telle qu’il indispose tous ceux qui ont un intérêt particulier à maintenir le passé en place. Comme c’est arrivé à Démosthène, dont l’œuvre fut brûlée par Platon lui-même et ses disciples, idéologues de l’aristocratie athénienne esclavagiste. « À partir de Marx révolutionnaire se forme un mouvement politique avec des idées concrètes qui

s’appuient sur les géants, Marx et Engels, et qui se développent au travers d’étapes successives, avec des personnalités comme celles de Lénine, Mao Tsé-toung, les nouveaux gouvernants soviétiques et chinois, fondant un corps de doctrine et, dirons-nous, d’exemples à suivre. La Révolution cubaine a pris Marx au moment où celui-ci délaisse la science pour empoigner un fusil révolutionnaire. […] « Nous, praticiens de la Révolution, nous avons commencé, simplement en respectant les lois prévues par Marx le scientifique et par son chemin de rébellion, à lutter contre la vieille structure du pouvoir. En nous appuyant sur le peuple pour détruire cette structure, en prenant comme base de notre lutte la félicité de ce peuple, nous sommes simplement en train de nous conformer à la prédiction du scientifique Marx. C’est dire, et il est bon d’y insister une fois encore, que les lois du marxisme sont bien présentes dans les événements de la Révolution cubaine – que ses leaders professent ou non, connaissent ou non parfaitement ses lois d’un point de vue théorique. […] »

Plus tard, dans ses *Synthèses biographiques de Marx et Engels,* le Che montrera sa connaissance intime des deux géants de la pensée égalitaire. Le prouvant avec cette (petite) partie, consignée dans un volumineux pavé appelé *Notes critiques à l’économie politique* publiées par El Centro de Estudios Che Guevara :

« Un ami commun (à Marx et Engels), Weydemeyer, dut émigrer aux États-Unis (1849) pour échapper à la persécution dont il était l’objet (en Angleterre où tous trois vivaient) : il y créa une revue d’une vie précaire, mais importante, puisqu’il parla du “18 Brumaire de Bonaparte”. Avec une analyse politique si affinée qu’elle serait d’actualité aujourd’hui. Avec des conclusions, assez radicales pour l’époque, qui n’obtinrent aucun écho. Contrairement à deux prédécesseurs sur la même voie, Victor Hugo et Proudhon, dont les analyses faites sur Napoléon, “le Petit”, comme l’a baptisé Hugo, avaient obtenu un fort bon accueil dans le public. […]
« Marx (expulsé d’Allemagne, il s’est d’abord réfugié en France d’où il sera rejeté avant de passer en Angleterre) publie, à cette époque, La Lutte de classes en France de 1848 à 1850 et son 18 Brumaire de Louis Bonaparte, Engels, écrivant pour sa part, La Guerre paysanne en Allemagne et Révolution et ContreRévolution en Allemagne. La thèse, soutenue par les deux, consistant à penser qu’il fallait espérer de meilleures conditions révolutionnaires, contre la ferveur aveugle de leur compatriote Willich, partisan de l’action à outrance… »

Le Che rappelant :

« Dans le reflux révolutionnaire qui suivit la Commune de Paris (18 mars-27 mai 1871), la première association internationale des ouvriers a fait naufrage, non sans, auparavant, provoquer l'alarme des réactionnaires […]. Le conflit franco-allemand et la subséquente Commune de Paris ont démontré de façon palpable la nature des guerres bourgeoises. Les Allemands vainqueurs et les exploiteurs français vaincus n'eurent pas la moindre gêne pour s'unir et liquider à feu et à sang la première tentative sérieuse du prolétariat « pour attaquer le ciel », suivant le mot de Marx. […] Marx et Engels tirèrent d'intéressantes leçons de l'échec et le premier à laisser une profonde analyse des événements de la "Guerre Civile en France", publiée avec l'appui de l'Internationale. Une des principales conséquences de la Commune a été la lumière apportée sur la nécessité de rompre le vieil appareil d'État afin de consolider le pouvoir du peuple. […]
« Les hommes qui sont arrivés à La Havane, après l'ardente lutte dans la Sierra et les plaines d'Oriente, dans les plaines de Camagüey et les montagnes de l'Escambray, dans les plaines et les villes de Las Villas, ne sont idéologiquement pas les mêmes que ceux qui débarquèrent sur les plages de Las Coloradas, que ceux qui s'enrôlèrent aux premières heures de la lutte. La méfiance envers le paysan s'est convertie en affection et respect pour ses vertus, la méconnaissance totale de la vie dans les champs s'est transformée en une connaissance totale des besoins de nos *guajiros*. Le flirt avec les statistiques et avec la théorie a cédé la place à un engagement résolu dans la pratique. »

Le 24 février 1961, le Che reçoit le portefeuille de l'Industrie, en plus de ses autres fonctions. Il est installé alors avec Aleida au n° 772 de la 47e avenue, dans le Nuevo-Vedado, quartier jadis bourgeois, et il y ordonne sa bibliothèque. Quelque deux mille livres répartis sur cinq rangées, qui s'étirent sur toute la longueur du mur. Et, veillant sur l'ensemble, le buste de Simon Bolivar. Dans le haut, on trouve des livres de philosophie marxiste, Lénine, Staline, des ouvrages sur l'histoire de la Nation cubaine. Puis en redescendant, Trotski et Garaudy *(La Liberté)*, Mao et la Chine, la Révolution cubaine au siècle précédent. En dessous encore les personnalités politiques et la littérature de l'Amérique latine. En bas enfin, des livres de physique et de mathématiques côtoient Romain Rolland et *La Poésie française* de Max-Pol Fouchet, des biographies de Magellan, Érasme, Fouché, Louis XIV et Bolivar. D'autres ouvrages encore à côté de son bureau, près du fauteuil de cuir blanc : *L'Afrique noire est mal partie* de René Dumont, *La Bataille de Diên Biên Phû* de Jules Roy, *La Nomenklatura soviétique* d'Herbert Marcuse. Sur le bureau même, près de la *bombilla* de maté, un volumineux livre de poésies de Neruda dédicacé côtoie son cher *Martin Fierro* de José Hernandez. Toute la diversité, les multiples facettes du Che sont là.

Si le Che entretient son penchant pour la poésie – il ne cesse de nourrir sa boulimie de savoir et de connaissances –, il ne s'éloigne jamais de l'essentiel. À preuve…

La création du ministère de l'Industrie a favorisé l'attribution de bourses aux jeunes Cubains pour qu'ils puissent se spécialiser. Angel Gutierrez, qui fut le directeur de la formation du ministère, précisant :

– Le Che avait projeté la nécessité de sélectionner 1 600 étudiants pour qu'ils partent accomplir leurs études dans ces nations. Certains pour suivre des cours universitaires, d'autres pour prendre des cours de travaux pratiques. À cette époque, on peut comprendre que déterminer ce qui convenait n'était pas une tâche facile… D'autant plus que ça faisait peu de temps que les principales industries du pays, et nous-mêmes, les responsables, nous ne connaissions pas complètement les caractéristiques des techniques installées dans chaque fabrique. Pas plus que nous n'étions en condition de savoir de combien de cadres techniques supérieurs nous aurions besoin.

J'ai donc pris la décision d'en parler au Che pour lui expliquer qu'il n'était pas possible de réaliser semblable mission dans l'urgence envisagée. J'y suis allé d'une série de raisons, pensant que le fait qu'il m'ait écouté avec attention signifiait que je l'avais convaincu… Mais, lorsque j'eus terminé, le Che m'a dit : Tu as raison. Que nous nous trompions dans plusieurs choses est probable mais, dans ces moments de la Révolution, nous ne pouvons pas nous payer le luxe de perdre une année… Sélectionnons ces jeunes et envoyons-les sans perdre de temps dans les pays qui nous ont proposé de les recevoir… Ainsi fut-il fait par cet infatigable chercheur sur l'Homme…

D'après Louis Lavandeyra (ancien psychanalyste parti couler des heures paisibles non loin du lac Léman dans les années 2000, avant de passer par le Togo), le Che a consigné ses écrits sur l'économie politique précisément parce qu'il a dirigé la Banque centrale puis le ministère de l'Industrie. Ainsi a-t-il clairement affirmé que, si la Révolution se limitait à une simple transformation économique et sociale de la société, elle serait peu de chose. Une transformation profonde de l'être humain au profit de « l'Homme nouveau » est nécessaire. La disparition de l'homme archaïque est un problème que pose Sigmund Freud. La transformation profonde, éthique et spirituelle des êtres humains est une question centrale du judaïsme et du christianisme. Elle a préoccupé le Che autant que l'aliénation qu'a été pour lui Marx et le marxisme.

Toujours selon lui, « le Che était à la recherche de ce qui donne un sens à l'existence humaine. Pour atteindre ce but, il ne s'engage pas sur un chemin spéculatif, il s'appuie sur une multiplicité de réflexions dans le domaine de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie, de la philosophie. Il médite

sur l'histoire de l'humanité, du socialisme en particulier, mais sans se limiter au point de vue marxiste. Pendant toute l'étape de la guérilla dans la Sierra, le Che trimbale dans sa *mochila* des livres de Freud en plus des ouvrages marxistes-léninistes. Et, lors du triomphe de la Révolution, c'est sur sa demande qu'on publie les deux gros tomes des *Œuvres choisies* de Freud. Enfin, lorsque Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre passent par La Havane, ils s'entretiennent une nuit entière avec lui, apprenant qu'il a lu bon nombre d'ouvrages existentialistes et connaît Kierkegaard, Jaspers, Heidegger, Camus et d'autres écrivains proches d'eux ».

Ce que Luis Lavandeyra analyse de la manière suivante : « Le Che ne va donc pas fonder sa réflexion morale sur une connaissance de l'être humain ou de ses vues schématiquement "marxistes". Il n'y a d'ailleurs pas de psychologie marxiste développée : les marxistes ont négligé ce terrain. Le Che le sait et le dit. »

Dans la maison voisine de « la bibliothèque », qui fait le coin des rues Conill et Tulipan, a vécu un personnage au profil de poule, Rafael Hernando, dit *Felo*. Il faisait partie du poste militaire installé là entre 1961 et 1965 pour assurer l'intendance de la maison du Che ; il lui arrivait même de promener les enfants.

– *C'est moi qui chaque mois,* se souvient-il, *allais chercher sa paye de commandant au ministère des Armées, quatre cent quarante pesos* [2], *que je remettais à Aleida. En tant que ministre, il aurait pu être payé plus, mais il a refusé. Une fois les cent pesos de loyer sortis, les soixante de remboursement de l'Impala bleue qu'il avait achetée à crédit, le téléphone – il appelait souvent au loin –, la lumière, l'électricité, il ne restait pas grand-chose à Aleida pour se rendre au marché. Le Che ne voulait surtout pas, sous prétexte qu'il avait été le patron de l'argent du pays, en avoir plus que les autres. Sa garde-robe était quasiment vide ; quelques vêtements militaires seulement. Pour se défouler, il frappait des balles de base-ball et il rentrait s'amuser avec les enfants. Avant de ressortir avec ses chiens, Muralla, le gros, un bâtard noir de berger allemand, et Socorro, avec lesquels il lui arrivait de partager son repas.*

– *À cette époque,* se souvient Aleida, *nous mangions parfois au restaurant chinois* El Pekin. *Ernesto avait un penchant pour le chop suey…*

Le Che à la main verte

En cette période où il se débat avec les responsabilités que lui impose sa charge de ministre de *las Industrias*, le Che s'attelle, pour la santé, le bien-être et

un meilleur équilibre du régime alimentaire du peuple Cubain, à implanter la *Unidad agro-botànica industrial*.

Un Centre d'expérimentation agro-botanique industriel, qui, à l'extérieur de Jovellanos (bourgade sise à 140 km de La Havane sur la route de Santa Clara), portera le nom de « Ciro Redondo », frère de combat du Che, mort en 1957. Une œuvre humanisante, à la Che, au service de l'autre, pour l'autre, par l'autre, dans la droite ligne de ses écoles d'alphabétisation de la Sierra.

En densifiant à ne faire qu'une ses connaissances médicales et agricoles, le Che se bonifie scientifiquement. Feu Guillermo Cid, ingénieur agronome, homme de totale confiance du Che qui lui a confié la direction de la « Ciro Redondo », en a fait le résumé :

« A. Commencer des recherches sur les dérivés des plantes récupérées (notamment au Brésil) pour, en les décortiquant, en découvrir l'utilité.

B. Former, avec *los muchachos* de la guérilla, de véritables auxiliaires pour les agro-chercheurs et les scientifiques qui travaillent dans les différentes unités d'investigation. D'où l'absolue nécessité de faire passer "dans le sillon" (un sas) nos "agro-collaborateurs", des ouvriers agricoles pour qu'ils deviennent hautement capables parce que hautement qualifiés. Sachant qu'un effort appuyé a été fourni pour analyser les sols afin d'en tirer le rendement maximal. »

Tirso Saenz, interviewé dans notre documentaire avec l'acteur Pierre Richard *Parlez-moi du Che*, précisant : « Les terres cultivables de l'unité ont, fondamentalement, été utilisées à but expérimental, pour l'acclimatation de différentes variétés végétales dans un but industriel. En deux lignes principales : les fibres textiles, par exemple *el kenaf* (le jute)… et les oléagineux, *el mani* (la cacahuète), *el ajonjoli* (le sésame), utilisé en parfumerie… au *el tung* d'origine chinoise, produit de l'huile… » Avec ces mots que Saenz libérera quelques années plus tard, qui seront jugés par les spécialistes actuels de la canne à sucre comme une véritable clé pour résoudre les problèmes de l'économie cubaine : « En 1965, une parcelle de canne à sucre de treize hectares, *una caballeria*, a permis de prouver qu'une technique agronomique adéquate, utilisant les bons outils, permettrait d'obtenir un rendement franchement amélioré. » De quoi booster la récolte globale et par là même l'économie cubaine. Saenz touche là un point aussi crucial que sensible du fonctionnement économique de l'Île.

Au sujet des plantes médicinales en provenance de cultures étrangères qui ont été expérimentées à « la Granja » (la ferme), il dit : « En 1963 et 1964, El Comandante Guevara a envoyé au Brésil des missions dirigées par Guillermo Cid visiter des centres d'expérimentation, pour ramener des variétés agricoles et établir des bases pour la coopération entre les deux pays. Le Che insistant sur la nécessité d'utiliser l'expérience internationale liée aux plantes étrangères

rentrant à Cuba. »

La prise de pouvoir des militaires en avril 1964, au détriment du président João Goulart, compliqua singulièrement le retour de Cid à La Havane, les Cubains n'étant plus en odeur de sainteté au Brésil.

Avant de le retrouver, en décembre 2016 à La Havane, j'ai connu, cinq ans plus tôt, Greco Cid, le fils de Guillermo. De son austère chercheur de père, décédé en 1997 à 92 ans, Greco nous dit : « C'est effectivement lui qui, en 1962, proposa au Che d'utiliser la *finca* Maria Luisa de 564 hectares, à Jovellanos. Connaissant les lieux, il en savait l'état des sols. Il l'a choisie pour créer une unité expérimentale agricole et, aussi, pour élever des animaux comestibles. En évaluant le potentiel économique de la partie botanique, le Che a donné une autre dimension à l'aventure : utiliser les plantes pour soigner les malades. Donc, d'une part l'agro-industriel et, de l'autre, le traitement des plantes médicinales. Après avoir vérifié la viabilité des sols, le Che, convaincu, lui a donné le feu vert pour qu'il rende le lieu productif avec une économie fermée, basée sur la recherche. »

Greco enchaînant : « Le Che fit venir de Madrid une véritable bible de la botanique, nommée *Plantas medicinales*, sous-titrée *El Diosco-rides Renovado* [3], pour l'offrir à Juan Tomas Roig, le scientifique cubain à la pointe de la médecine naturelle à laquelle El Comandante apportait, en tant que médecin, un intérêt particulièrement attentif.

Ce document qu'il serre à deux mains est rescapé du raz de marée du 13 mars 1993 qui submergea son appartement. Dans son ouvrage *Roig hacedor del futuro* que l'on s'autorise à traduire par « Roig fait pousser le futur » (Editorial Tecnico Cientifica), l'auteur Rafael Martinez Viera, spécialiste du développement durable, précisera : « Suivant la volonté du Che, *el ministerio de Industrias* aux plantes qui se mangent, aussi aux plantes aromatiques et aux plantes médicinales. Ainsi a-t-il stimulé les investigations agro-économiques et photo-chimiques. Avec, pour base de travail agricole, la Ciro Redondo. »

Le trapu octogénaire Ciro del Río, qui eut l'idée de la Radio Rebelde dans la Sierra, sera le premier directeur général de la Ciro Redondo (1961-1964). Colonel qui garde les cicatrices de la balle qui l'a traversé, il raconte : « Ce 26 juin 1958, c'est le Che qui m'a apporté les premiers soins. Alors qu'à 300, nous refoulions l'offensive de 10 000 soldats soutenus par l'aviation de Batista. J'avais 23 ans, moins de trois mois après j'étais opérationnel ! En 1959, le Che m'a placé dans un cours d'éducation politique à la Cabaña. Puis, il m'a confié les 162 guérilleros qui débarquaient de la Sierra Maestra pour les instruire et les préparer pour la Ciro Redondo.

« Un jour de mars 1961, alors qu'il mangeait de la salade verte et des fruits,

il m’a proposé de m’installer à Jovellanos. C’était un ordre mais à la manière du Che, avec son tact habituel ! Il déposa un million de pesos en banque afin que je puisse acheter le matériel nécessaire : des tracteurs, des bulldozers, monter les ateliers de mécanique… Dans des conditions de vie précaires, certains dormant dans leur hamac de la Sierra. Le Che leur dit : “Vous aurez ici ce que vous serez capable de faire pousser…”

« La première fois qu’il m’a amené à la *finca* avec son avion, il a voulu me tester et il inventa un trou d’air, constatant que je tenais bon, il éclata de rire en me faisant un signe du pouce prouvant qu’il appréciait…

« À la *Granja*, on élevait des vaches, des cochons, des poules… Il y avait une fabrique de jambons, 100 % porc ou 50-50, les pattes avant avec de la vache ! Pour la partie agriculture, on insistait sur le tournesol qui donne de l’huile. Ce que la Ciro Redondo est devenue me peine, c’est trop triste, je ne veux plus y retourner… »

L’élancé Elpidio Sarduy, responsable de la climatologie, rappelant : « Des Chinois travaillaient ici en laboratoire, de gros bosseurs avec lesquels on s’entendait très bien. Nous avons reçu des écrans géants, accompagnés du matériel pour passer des films de gymnastique utiles pour la santé… »

Juan Nuyri, précisant au sujet des représentants de l’Empire du Milieu : « Ils ont été rapatriés du jour au lendemain quand la tension politique entre nos deux pays s’est durcie… » Époque où Cuba prenait les patins de l’URSS sur la glace des relations entre les deux colosses.

À Jovellanos, j’y retourne en décembre 2016 avec Una Liutkus auquel je dois le premier de mes 32 voyages à Cuba. Nous y attend l’incontournable Giraldo Gonzalès Guerra, connu comme Coco. Apiculteur dans la droite ligne du Che, il fait vrombir sa moto antédiluvienne et le side-car dans lequel se tasse Una, pour foncer vers la *finca* Vladimir Ilitch Lenin, où un vol d’abeilles nous reçoit ; lui est immunisé…

Se présentant : « C’est en 1967, l’année de la mort du Che, que j’ai commencé à travailler ici. Le Che savait l’importance vitale des abeilles dans notre écosystème, raison pour laquelle il a implanté des ruches. J’en ai ici 175 de 60 000 ouvrières par unité en moyenne, soit une armée de plus d’un million de petits soldats dont je suis le général en chef ! … »

Révélant : « En plus de la classique abeille mellifère, nous cultivons, à Cuba, la *mellipone* depuis qu’elle a été importée à la fin du XVIIIe siècle. Elle était sacrée chez les Mayas qui ont bâti leurs pyramides en s’inspirant de la construction des ruches. L’*apis mellifeira* produit le plus de miel, celui de la *mellipone* étant utilisé pour en faire des médicaments. Les deux espèces suçant

le nectar de la fleur blanche du moringa… le fameux *moringa* ! »

Comment le Che a prolongé Fidel

Au milieu d'une forêt d'arbres plantés par son père dans le cadre de la Ciro Redondo, Gréco fait l'apologie du *moringa oleifeira*, originaire d'Inde et du Sri Lanka, dont le nom français est le néverdier : « Ces arbres sont magiques, *el moringa* est une panacée, sert à tout, ou presque. Jusque dans sa graine qui contient de l'huile comparable à l'huile d'olive, ou dans la cacahuète quand on la grille. Elle sert de substitut au sperme de la baleine mâle comme fixateur pour les parfums. Et, chose on ne peut plus importante pour notre avenir sur Terre, elle purifie l'eau. Le Che s'étant attaché personnellement au fait qu'elle aide à soigner plusieurs sortes de cancers. Le travail qu'il a proposé à ma mère Cora, décédée à 103 ans en 2014, le prouve… »

Accompagné du photographe de la Révolution feu Liborio Noval, j'ai embrassé la grande dame avec un infini respect lors de mon voyage précédent à Cuba en 2012. Chercheur et docteur en pharmacie, elle parle de l'hôpital oncologique voisin où elle travaillait, sous la tutelle du Che, pour la recherche contre le cancer. « J'ai passé six ans au 4e étage de cet hôpital, y voyant souvent le Che, puisqu'il avait fait passer notre section sous la tutelle du ministère des Industries, donc il était notre patron. Il suivait de près l'avancée de nos travaux qui se faisait, en partie, grâce à la quarantaine de plantes provenant de la Ciro Redondo. Dont la *rivea corinosa*, dite *aguinaldo*, le romarin qui soigne les troubles digestifs.

« C'est là que nous avons isolé 71 alcaloïdes, des molécules organiques, différents de la pervenche de Madagascar. En priorité, la “vinblastine” et le “vincristine”, de puissants antimitotiques pour la chimiothérapie, qui inhibent la division cellulaire anarchique. Donc directement liés au cancer. Le Che était, aussi dans le domaine scientifique, un visionnaire. Il croyait dans les plantes, il pensait qu'elles allaient sauver les êtres humains. En préservant leurs vies, aussi en participant à leur nutrition. Il l'a d'ailleurs établi un rapport sur le sujet. »

Puis, masque froid sur son lumineux visage : « Quand le Che est parti, tout s'est arrêté… »

À son tour, le cinquantenaire Guillermo Prado, docteur en médecine naturelle, disciple de Cora, donc du Che, parle du moringa : « Depuis l'an 2000, il s'agit d'un arbre qui permet de combattre le problème alimentaire en Afrique, notamment dans “sa Corne” où la malnutrition fait des ravages. Si, depuis les

années 2010, on la redécouvre à Cuba, Fidel y est pour quelque chose puisque son prolongement est, en partie, lié à sa consommation. »

En juin 2010, Greco reçoit un appel téléphonique de Fidel lui demandant de lui en dire plus sur la moringa, ce qu'il fit avec force détails.

« Fidel prolongé par le Che », raccourci saisissant qui permet de rapprocher, une ultime fois, les deux compères qui en ont des choses à se dire là-haut !

Prado y va, à son tour, de son couplet sur la plante panacée : « En alimentant la flore digestive, le moringa est source de calcium. Les Américains du Nord l'ont d'ailleurs enregistré sur le FEDA (Federal Drogues Administration). » Insistant : « Au Nicaragua, il est utilisé, sous forme de crème, comme stimulant sexuel. Sa fleur ou *triptofano* contient de la mélatonine, un “relaxeur” qui facilite le sommeil. »

Des cochons qui hurlent à la mort, dans un établissement rutilant neuf, un abattoir, posé à deux pas du grand portrait du Che, debout comme un arbre d'éternité, entouré des vestiges de son passage, les bâtiments où il faisait pousser les graines du futur pour les Cubains, le Cuba qu'il souhaitait : voilà l'image qu'offre la Ciro Redondo aujourd'hui. Si nécessaire pour son pays d'adoption, le Centre de recherche a été balayé par le temps : accablant pour l'esprit de la *Revolucion* !

Quand il évoque la résurrection, en fait la véritable remise en action de la Ciro Redondo, Greco, chéiste dans l'âme, amorce une grimace en prononçant un mot inconnu de notre bataillon : *Siguaraya*. Mot provenant du syncrétisme cubain, indiquant un arbre qui en protège les cérémonies.

« Mot passé dans le langage populaire signifiant qu'il faudrait un miracle pour que ça marche… » S'abstenant d'insister sur l'évidence que sans décision « d'en haut », rien ne bougera vraiment.

Avec cette anecdote liée au Che, rapportée par son père Guillermo : « Dès l'aube, il épluchait les dossiers dans son bureau du ministère, posé dans son fauteuil à bascule qu'il positionnait de telle façon que, lorsque le sommeil se faisait trop lourd, le fauteuil cognait sur la table et le réveillait… »

Les trois derniers jardiniers du Che

Nous retrouvons, à cinq kilomètres de Jovellanos, les trois derniers survivants des 162 combattants mis en place par le Che.

Oscar Alvarez Rodriguez est le premier à témoigner :

« Je viens de Palma Soriano, près de Santiago, j'ai combattu dans la Colonne

3 d’Almeida…

« Le 11 janvier 1962, à onze heures du soir, le Che nous a reçus, tous les guérilleros et l’ensemble du commandement du capitaine Ciro del Río, ici dans cette partie de la municipalité de Jovellanos où il n’y avait rien. Seulement une vieille baraque, grande, type colonial, abandonnée depuis longtemps. Pendant six mois, nous avons dormi à même le sol, en mangeant chichement.

« Grâce au Che, nous avons appris à lire et à écrire en même temps que nous travaillions la terre qui nous a été confiée pour la rendre cultivable. La première année, c’est avec une pioche en main que nous l’avons passée. Il nous a fallu enlever des tonnes de pierres, certaines énormes. Mais le Che savait ce qu’il faisait, une fois la terre nettoyée, tout ce qui a été planté a poussé sans problème. En plus du maïs et de la canne, des tomates, des haricots noirs, des oignons, du manioc, du sésame pour l’huile, plus des plantes que l’on ne connaissait pas dont on apprendra qu’elles provenaient du Brésil…

« En 1963, le cyclone Flora a dévasté la province et le Che nous a fait parvenir de quoi survivre. À l’époque, on buvait du vin de *maranão*, un fruit sylvestre de Cuba. La vie était rude mais, avec notre vécu dans la Sierra, on était rodé ! »

Le Che avait une confiance absolue dans les connaissances de Guillermo Cid, son bras droit.

Ainsi, a-t-on vu, en 1964, débarquer du Brésil des plantes dont on ne savait rien. Notamment, « la moringa » et « la lippia ». Sachant qu’une banque de semence existait à la *finca*.

« Un espace a été réservé à l’apiculture, c’est Santiago Moreno, un des soldats d’Universo Sanchez et Luis Crespo, des fidèles du Che, qui s’en occupaient. Il est mort en 1991 et Coco a pris le relais. »

Le temps de boire de l’eau de palme et Oscar enchaîne : « Le Che avait commencé par nous dire : “Étudiez, ensuite vous pourrez passer à *l’Hombre nuevo* (l’Homme nouveau), qui se développera en vous et, aussi, grâce à vous. Vous aiderez, ainsi, à construire une nouvelle société.” Et que reste-t-il de tout ce que nous avons bâti avec notre sueur ? Rien ! En 2001, le cyclone “Mitchell” est passé par ici et a tout mis par terre… »

Le rude guérillero agricole rappelant : « Pour moi, le 25 mars 1965 est une date capitale, c’est le jour où j’ai vu le Che pour la dernière fois. Je m’en souviens d’autant qu’il m’a ramené de La Havane dans le petit avion dont il a pris les commandes à son pilote, Eliséo de la Campa, dit El Gordo… Et puis, le Che s’est envolé en Bolivie et, cette fois pour de bon… »

Apparaît Heriberto Bravo Jimenez, né en 1929 : « Du Directoire révolutionnaire de l’Escambray » dirigé par Fauré Chaumont.

« Après le Triomphe de la Révolution, un groupe d'analphabètes a été, par décision du Che, consigné à l'école du Castillo del Morro, à La Havane. J'en étais. Ce fut la chance de ma vie ! Un an d'études a fait de nous des révolutionnaires accomplis. Le Che était préoccupé par la santé et l'éducation, estimant qu'un homme devait être en forme dans son corps et dans sa tête. Après sa mort, il est exact qu'on a eu l'impression qu'on nous oubliait. Impression confirmée par le fait que tout s'écroulait…

Jusqu'à ce jour, le 5 juin 2011, à treize heures, où j'ai reçu *una llamada* (un coup de fil) de Fidel, le premier, qui restera probablement le seul, de ma vie… Pour me dire qu'il espérait que notre *finca* revive et produise utilement…

« En fait, il nous a appelés les cinq survivants de cette année 2011 pour nous gonfler le moral en nous assurant que nous n'avons pas travaillé pour rien… »

Pour sa part, Temoro Merino Perdomo (né en 1930), de la colonne Franck Pais, dirigée par Raúl Castro, confirme : « Le 25 mars 1965 mérite une célébration. On voyait régulièrement le Che ici. Parfois avec sa femme, parfois avec son père ou, encore, avec sa fille aînée, Hildita. Ce jour-là, un jeudi, j'étais avec Guillermo Cid et Varela, l'administrateur, quand son avion se posa. Comme à son habitude, il prit son cheval pour faire le tour de l'exploitation. Il s'attarda, plus particulièrement, sur la canne que nous avions semée… Il eut un mot amical pour ceux qu'il croisa et il s'envola… Définitivement. »

La femme d'un des plus célèbres révolutionnaires, proche du Che, nous confiera à La Havane : « Que l'on protège les homosexuels, c'est très bien mais cela ne doit faire oublier ceux qui ont guerroyé pour notre *Revolucion* … »

Lors du petit repas au Paladar du coin, Heriberto, Oscar et Temoro nous ont assuré combien ils apprécieraient qu'un membre de la famille du Che vienne les saluer en 2017, pour les 50 ans de l'assassinat de leur guide. Coco remplit de son miel une bouteille de *ron* que nous offrirons à Camilo, le fils d'Ernesto Guevara, sorte de bouteille à l'amer des guérilleros de la Ciro Redondo !

En précisant que Jovellanos ne figure pas sur les chemins proposés par l'agence *La Poderosa Tour* d'Ernesto Guevara Junior (le plus jeune des enfants du Che), qui permet à des bykers de découvrir Santa Clara et autres lieux marqués par son père, à cheval sur des Harley Davidson.

Découvrir la province de la Matanzas permet de constater combien le docteur Guevara a marqué la région. En plus d'y avoir implanté la Ciro Redondo, il a utilisé la revitalisante eau de San Miguel de los Baños, la station thermale des mieux lotis *del passado,* pour revigorer les employés de son ministère. Là où, au début du XIXe siècle, les esclaves connaissaient déjà les vertus de l'eau locale qui soignait leurs ulcères. Maria Elena López Camacho, l'historienne de Jovellanos, précisant : « D'abord descendu seul à l'hôtel

Villaverde, le Che a, ensuite, réquisitionné le grand hôtel Balneario pour y placer jusqu'à 70 fonctionnaires qui y passaient leurs congés payés ! »

Époque où Jorge Masetti, représentait l'avant-garde du Che en Argentine, son pays, là où El Comandante tenait (en fait, par-dessus tout) à mettre « Son Socialisme » en place. La tentative de Masetti échoua et il disparaîtra dans *le chaco de la muerte* en avril 1964. Il avait consigné – à son retour de la Sierra où il avait rejoint le Che en 1958 pour l'interviewer – ces mots dans sa *livreta de viaje* : « Je l'attendais au campement, il s'est profilé à dos de mule, le dos voûté, armé d'un Beretta et d'un fusil à longue-vue. En plus, d'une cartouchière de cuir et un pistolet. Dès poches de la chemise dépassaient deux magazines, du cou pendait un appareil photo… » C'est, après avoir côtoyé le Che, découvert Fidel et constaté les atrocités commises par Batista, qu'il décidera d'abandonner l'agence Prensa Latina (qu'il a fondée dans le but de contrer la propagande yankee) pour devenir révolutionnaire. Il combattit d'abord au côté du FLN en Algérie, avant la province de Salta, sous le nom de « Comandante Segundo. » On a compris qui était « le Primeiro »…

Pendant ce temps, Washington prépare un assaut contre le petit voisin récalcitrant qui met ses nerfs à l'épreuve. Le 15 avril deux bombardiers B-26 s'en prennent à la piste d'atterrissage de Ciudad Libertad et de Santiago – pour faire diversion. Le 16, Ernesto harangue les milices de la province de Pinar del Río, les place dans les conditions psychologiques du combat.

Le lendemain 17, ce n'est ni à Santiago à l'est, ni à Pinar del Río au nord-ouest que se déroule la tentative de débarquement. Mais sous le ventre même du Caïman vert, pas très loin de La Havane, sa tête. À Playa Larga et à Playa Giron, dans la baie des Cochons, débarque une troupe de mille cinq cents assaillants, de nationalité cubaine, pro-américains et décidés à reprendre l'île à Fidel Castro. Ils arrivent de Miami, des îles de Vieques près de Porto Rico, de Puerto Cabezas du Nicaragua ; il y a également des troupes aéroportées, venues elles aussi de Puerto Cabezas. Préparée du temps d'Eisenhower, cautionnée par le nouveau président John Kennedy, la tentative capote. Elle s'enlise dans les marais des bords de mer, et la plupart des pseudo-envahisseurs sont faits prisonniers.

Fidel, qui parle d'un nouveau Pearl Harbor, imagine un curieux marché : il relâchera les captifs si les Américains lui envoient cinq cents gros tracteurs à chenilles pour défricher la jungle cubaine. Les Américains doivent dédommager le pays qu'ils ont agressé. Les anti-castristes de Floride s'activent pour constituer un *Tractors for freedom Committee*, un Comité des tracteurs pour la liberté, mais la Maison-Blanche reste muette. Les mois passant et aucune solution n'étant en vue, le Comité des tracteurs est dissous et les prisonniers sont transférés au

Castillo del Principe, une forteresse proche de La Havane.

Commencera alors le procès de mille cent quatre-vingt-dix mercenaires jugés traîtres à leur patrie. Verdict : tous sont coupables, et condamnés à trente ans de prison. Sauf versement d'une rançon globale de 62 millions de dollars, somme si lourde qu'elle écrase les prisonniers. Par l'intermédiaire de Berta Baretto, qui assure la liaison entre le comité des familles et La Havane, l'avocat James B. Donovan – connu pour avoir participé au procès de Nuremberg – entre en contact avec Fidel Castro. Il lui fait accepter l'idée que l'indemnité pourrait être réglée sous forme de produits alimentaires et pharmaceutiques, voire en dollars. Robert Kennedy intervient, et dans le courant de décembre, les premières livraisons de produits pharmaceutiques commencent, sous l'égide de la Croix-Rouge. Le 23 décembre 1961, les détenus quittent leurs geôles et s'embarquent par petits groupes pour les États-Unis. Sur les instances de Donovan, Fidel a accepté de laisser sortir de Cuba les familles des prisonniers libérés.

Pendant l'attaque, le Che était à Pinar del Río, là où pousse dans l'humus gris le tabac le plus recherché du monde. Il vivait en troglodyte, prêt à repousser l'assaut s'il survenait, dans une caverne des *mogotes*. Près du camping populaire Los Portales, dans la municipalité de La Palma. Le bruit s'est répandu qu'il s'était suicidé en se tirant une balle dans la tête. Pas de fumée sans feu : en trébuchant dans sa grotte, il a fait un faux pas, son pistolet est tombé et le coup est bel et bien parti. La balle qui lui a éraflé la joue, frôlé l'oreille, lui laissant une balafre.

L'affaire de la baie des Cochons réglée, le Che délaisse son poste de guet inutile, se saisit de Mial en passant à La Havane et file vers le lieu où sont parqués les prisonniers, dans des camps plus ou moins improvisés.

– *En le reconnaissant,* se souvient Alberto, *un des chefs* gusanos[4] *de type chinois se pissa dessus de frayeur. Il le croyait mort, et c'est lui qui a failli y rester d'une attaque cardiaque. Il y avait aussi un curé tombé du ciel avec les parachutistes, qui a voulu se rendre sympa devant les journalistes internationaux, notamment une jolie Française. S'adressant au Che, il a cru habile de dire : « S'il le faut, je peux couper la canne comme travailleur volontaire. » Le Che a posé sur lui un regard froid et a dit :* « No ! *Ici coupent la canne les amis de la Révolution, pas ses ennemis. »*

L'agenda d'Ernesto reste bien rempli. Le 8 mai 1961, il aide à décharger des matières premières arrivées par bateau. Le 9, il prononce un discours pour le départ de la délégation de la république démocratique du Vietnam, et il discute avec des officiels soviétiques de l'exploitation du nickel à Cuba. Le 12, il préside un repas offert à la mission yougoslave, avant de recevoir la Délégation de l'amitié de la République chinoise. Le 29, il se rend avec Raúl Castro dans la

baie de Moa, près de Santiago, où l'on extrait du nickel, et il en profite pour visiter l'université d'Oriente. En juin, on inaugure une centrale électrique construite par des ingénieurs français avec l'argent des Soviétiques.

À chaque fois qu'il le peut, le Che met la main à la pâte, aide les ouvriers à porter les sacs de ciment ou de café, à pousser les wagons dans les mines. Il ne se contente pas de tester les machines neuves, il participe à leur création, parfois même à leur invention. Exemple, « sa » machine à couper la canne pour augmenter la production. Il va jusqu'à goûter les cigares des plus célèbres fabriques, vérifiant leur moelleux, avec une délectation non feinte.

Son goût pour les cigares provoque une anecdote typique du personnage. Antonio Nuñez Jimenez, le géographe qui a découvert le sentier détourné pour pénétrer dans Santa Clara, est devenu son collaborateur au ministère des Industries. Avec ses collègues, il décide un jour de prendre le taureau par les cornes. Le Che fume trop, se mine la santé, cette santé si nécessaire à tous. Ils font son siège :

– Che, tu ne peux pas continuer à fumer comme ça. Tu mets tes jours en danger.

Acculé, Ernesto finit par admettre : – *D'accord. Mais au moins accordez-m'en un par jour.* Un tabaco al dia !

Le lendemain, il arrive au ministère précédé d'un cigare de près d'un mètre de long…

L'ironie du Che est omniprésente, pour recommander à la télévision, le tube de pâte dentifrice nommé « la Perla » : « Il est prévu un tube par personne et par mois. Au cas où vous auriez l'intention de stocker, je vous rappelle que la pâte durcit vite… », ou à propos du rafraîchissement « Son », comme la musique, qui remplace le Coca-Cola : « Et ça fait du bien aux cordes vocales… » Sans oublier l'épisode de la journaliste américaine qui lui demandait des confidences sur sa vie sentimentale et s'entendit répondre : « Pouvez-vous me préciser les raisons du choix de votre curieux chapeau. Curieux, lui aussi… »

Juste après le triomphe de la Révolution, il met au garde-à-vous un fameux directeur de programme qui avait cru de bon ton de lui lancer en direct à la télévision : « Jusqu'ici nous avions le cha-cha-cha, maintenant nous allons avoir le Che-che-che… » Mal lui en prit : « Je suis le Che pour mes soldats, mes compagnons, le peuple cubain, pour des gens comme vous je suis le commandant Ernesto Guevara ! »

Le Che à la Woody Allen

L’ironie du Che s’appuyait souvent sur un sens de la mise en scène que nous rappelle Luis Lavandeyra : « Il est exact qu’il ressemblait au comique mexicain Cantinflas et il en jouait. Il adorait Charlie Chaplin, il y avait d’ailleurs du Charlot en lui. Avec un sens aigu du comique de situation. Comme dans cette histoire du tapis rouge déroulé pour lui au Caire, qu’il refusa d’emprunter. Il fait tout pour l’éviter et marcher en équilibre au bord. Un jour, il se moqua de moi en imitant ma démarche, mes mimiques, ma manière de parler. J’en suis encore écroulé de rire… Le Che pouvait se permettre de railler les autres car il ne se ratait jamais. Il ironisait sur lui-même à la façon d’un Woody Allen. »

Le 24 juillet, il rencontre Youri Gagarine, premier homme à avoir effectué, trois mois plus tôt, un vol spatial, et qui est de passage à Cuba. Ernesto lui pose une foule de questions, et lui affirme qu’il rêverait de se promener lui aussi près des étoiles…

Le 3 août, il part pour l’Uruguay, président de la délégation cubaine à la conférence du Consejo Interamericano Economico y Social de las O.E.A. C’est à La Azotea, une hacienda proche de Montevideo, où il partage le maté de l’amitié avec le président uruguayen Eduardo Victor Haedo, qu’il prépare ses interventions. Remplies de sarcasmes envers l’« agresseur du Nord », mais également percutantes, et adoptant une forme imagée qui marque les autres délégations, nord-américaine comprise. Il s’appuie d’abord sur José Marti :

« Le peuple qui achète demande ; le peuple qui vend sert. Il faut équilibrer le commerce pour assurer la liberté. »

Une rencontre est ménagée avec le délégué des États-Unis Richard Goodwin. Elle a lieu dans la résidence du délégué permanent du Brésil à Montevideo pour les questions économiques. Goodwin avance une proposition : son pays pourrait donner à l’Argentine et au Brésil l’argent nécessaire pour qu’ils se substituent à l’aide apportée à Cuba par l’Union soviétique – ce qui permettrait de conserver l’île dans le camp occidental. Proposition amorcée du bout des lèvres, qui ne fait pas sourciller le Che ; il se contente d’enregistrer.

Le 16 août de cette année 1961, jour où s’érige le mur de Berlin, le Che assène dans la froide après-midi de Montevideo des vérités sans fard :

– *Avec un taux de croissance de 2,5 % par habitant, il faudrait approximativement un siècle pour atteindre le niveau social des États-Unis. Et, en calculant que les processus des pays industrialisés et de ceux dits sous-*

développés se maintiendront dans le même rapport, les sousdéveloppés devront attendre cinq cents ans pour atteindre le rythme de croissance par habitant des pays développés.

Après les résurgences des vieilles querelles CEPAL-FMI, entre la Commission économique des Nations unies et le Fonds monétaire international, le Che est invité à se rendre à Buenos Aires. Cette fois sans *Buena-victoria* comme les Cubains appellent Goodwin. Trois conditions sont imposées par le président argentin Frondizi, qui ne souhaite pas que son peuple soit au courant de la venue du Che : d'abord que l'entrevue soit sollicitée par voie diplomatique, ensuite qu'il demande formellement un visa, enfin que ce voyage soit tenu secret. Il le sera si parfaitement que le Che devra à un changement de cap de dernière heure de ne pas périr dans l'accident d'avion qui anéantira la délégation cubaine pendant le voyage de retour. Une affaire jamais éclaircie, mais il est tentant de penser que c'était bien le Che qui était visé.

Tout en traversant les faubourgs de la ville qui l'a fait médecin, y retrouvant des images du passé, le Che, toujours en vert olive, se glisse dans la peau d'un vrai politique. À la résidence Olivos, le président argentin et le Che se donnent du *Doctor* à tout bout de champ. Frondizi calcule, tout comme son voisin et homologue brésilien Janio Quadros, que son pays a tout intérêt à jouer les intermédiaires entre les États-Unis et Cuba, comme évoqué par Goodwin, simplement parce que les miettes qui resteront sur la planche des tractations pourraient être nombreuses. Le Che ne pourra pas plus s'entendre avec Frondizi, qu'il traitera dans un article de marion-nette, qu'avec Janio Quadros à Río sur la route du retour. Tous deux ont des raisons précises pour vouloir maintenir Cuba dans le camp des États-Unis.

Le Che ne portera pas bonheur aux présidents des deux pays les plus étendus d'Amérique du Sud : ils seront remplacés, dans les huit jours qui suivront leur rencontre avec lui !

En se posant au Palace-Hôtel, à Brasilia, El Comandante en finit avec son épuisant marathon sud-américain. Il dérange dans le milieu politique où les adversaires de la gauche sont aussi nombreux que décidés. Il n'en sera pas moins honoré sur la place du Palacio do Planalto d'où, après les hymnes brésilien et cubain, il sera conduit au palais présidentiel où le président Jânio Cuadros le serre dans ses bras. Lançant, par là même, un défi aux États-Unis, leur prouvant que le Brésil est prêt à basculer à gauche. Cuadros accroche, dans le *salão verde*, sur la tenue vert olive du Che, l'ordre national de la Croix du Sud (Grão-Cruz da Cruzeiro do Sul). Rejoignant ainsi la Reine d'Angleterre qui l'a reçue avant lui ! Voici quelques années, j'ai écouté à Marica, près de Río, le nonagénaire journaliste Orpheu Santos Salles, disparu depuis : « On a dit que le Che était un

nouveau Bolivar, ce n’est pas mon avis. Il me fait penser à Garibaldi qui, né niçois, a lutté pour la France (1870 et 1871), a participé aux luttes d’émancipation du Brésil et de l’Argentine avant d’aider à libérer l’Uruguay avec ses fameuses “chemises rouges” et permettre, enfin, l’union de l’Italie !. … »

Dès qu’il pose le pied à La Havane, Ernesto apprend la baisse de la production sucrière. Ce qui le met de fort mauvaise humeur et le décide à lancer un appel aux paysans pour qu’ils coupent toute la canne à sucre possible, peu importe son état de croissance. Afin que, l’année où Cuba change de partenaire, la récolte soit abondante à souhait. Cela permettra d’atteindre le chiffre le plus élevé de production de canne à sucre dans l’île : 6 millions 800 000 tonnes.

Le 15 novembre, le Che utilise la remise des prix aux gagnants de *la emulacion de la alfabetizacion* (permettant à 55 entreprises de recevoir le drapeau *Territorio Libre de Analfabetismo)*, pour s’exprimer dans la fabrique de peinture Kliper. Ne manquant jamais l’occasion d’enfoncer un clou…

Il ne s’agit pas d’alphabétiser tout le monde en un temps record, sinon que les gens sachent lire et écrire afin, ensuite, de pouvoir apprendre plein d’autres choses. Il faut préparer des ouvriers, des techniciens, lier l’étude au travail afin de surpasser et améliorer la production, en partant du ministre jusqu’au dernier ouvrier.

Le 25 novembre, le Che profite du repas offert aux ouvriers du ministère de l’Industrie pour affirmer :

– Il faut comprendre que le pays ne forme qu’un et qu’il doit avancer totalement uni, uni comme les doigts à un poing, pour atteindre tous les avantages que nous nous sommes proposés d’atteindre. Et que ce chemin n’est pas seulement un chemin de conquêtes faciles (…), ce sera un chemin où nous rencontrerons beaucoup d’obstacles, beaucoup d’épines, où nous aurons besoin de toute notre foi révolutionnaire, de notre enthousiasme – une et mille fois mis à l’épreuve – pour sortir à l’air libre.

Le changement de partenaire se confirme : le 2 décembre 1961, cinq ans après le débarquement du *Granma*, Fidel Castro définit officiellement la Révolution cubaine comme marxiste-léniniste. De son côté, l’Union soviétique a commencé à donner des preuves de son virage interne, abandonnant la politique stalinienne pour se redéfinir lors du XXe congrès. De plus, Khrouchtchev vient, pour la première fois, de s’en prendre directement à Mao.

La réponse en tout cas est donnée aux présidents d’Argentine, du Brésil et du Mexique, et *a fortiori* à la Maison-Blanche, que Cuba rompt effectivement les amarres de l’unité continentale. Sa ligne de téléphone directe sera désormais

branchée sur Moscou. L’exclusion de Cuba par l’OEA constitue la première sensation de l’année 1962. Gabriel Robin de l’Institut français des relations internationales rappelle[5] : « Au mois de janvier 1962, précisément, l’Organisation des États américains s’est réunie à Punta del Este (Uruguay) : non contente d’exclure Cuba de ses rangs, elle a condamné “l’intervention du bloc sino-soviétique dans l’hémisphère occidental” et demandé à ses États membres de tout mettre en œuvre pour neutraliser le foyer de la contagion. Certes, les réticences du Mexique et du Brésil ont empêché que des sanctions collectives soient immédiatement décidées.

« Dès le début de février, le gouvernement des États-Unis décrète l’embargo sur toutes les marchandises en provenance de Cuba, et un mois et demi plus tard il l’étend aux produits cubains ayant transité par des pays tiers, tandis qu’il sollicite, de plus en plus lourdement, ses alliés européens et latino-américains de s’associer à ce semi-blocus. Parallèlement, l’Argentine puis l’Équateur rompent leurs relations avec La Havane. »

Le 2 mars, la guerre froide entre les États-Unis et l’île commence à s’échauffer. Kennedy annonce son intention d’interdire toutes les importations en provenance de Cuba, et le 11, il bloque les ventes de denrées agricoles à l’insolent voisin. Malmené par son Congrès, le jeune président se doit de montrer qu’il a de la poigne, et qu’il ne laissera pas l’image de son pays se dégrader dans le monde.

La mécanisation de la culture de la canne devient prioritaire pour le Che. Il est décidé de construire des machines, sur le modèle de la Continua qui a été filmée en Floride en 1959. Ce n’est pas une mince affaire. En démantelant une vieille Thornton qui ne servait plus depuis une dizaine d’années, on réussit à construire deux engins, qui en avril 1962, une fois montés sur des tracteurs, font entrer les coupeurs de cannes dans une ère nouvelle.

Le Che en profite pour affirmer aux travailleurs :

– *Dans notre petite île, au moment même où nous avons la tâche gigantesque de lutter contre l’impérialisme, où nous devons être un exemple pour toute l’Amérique et soutenir une lutte à mort dans laquelle il nous est impossible de baisser les bras, nous devons également avancer dans le domaine technologique.*

Alfredo Menéndez, directeur de l’ECA (Société pour l’amélio-ration de la production du sucre), chargé par Ernesto de la mécanisation de la culture de la canne, raconte :

– *Le Che a tenu à s’intégrer à l’équipe de travail de cet énorme complexe sucrier. Il a obtenu des résultats positifs dans le maniement de la première machine, a constaté ses défauts et s’est employé à les éliminer. Il s’est également efforcé d’éveiller l’intérêt de nos dirigeants politiques, de nos administrateurs,*

de nos syndicats et de nos travailleurs pour la mécanisation. Avoir mille coupeuses, c'est très important, insistait-il. Cela signifie que mille hommes réfléchiront et chercheront des solutions. Ils prendront ainsi conscience, par leurs efforts, de l'urgente nécessité de mécaniser la coupe et le ramassage de la canne.

Le 25 mai 1962, El Comandante participe *al acto commemorativo de 152 aniversario de la Independancia argentina,* à La Havane, où il rappelle la lutte du peuple argentin pour se libérer du joug espagnol. Occasion pour lui de se remémorer son pays d'origine, la *salsa* locale *el chimichurri,* avec de l'ail, des olives pilées, du persil pilé, le tout relevé de piment qui accompagne l'*asado.* Seule *salsa* qu'il apprécie puisque sa mauvaise oreille l'empêche de profiter des plaisirs de la danse !

En juin 1962, profitant d'une visite aux mines de Moa, le Che pousse jusqu'à Santiago, où Mial a ouvert une école de médecine générale. Ernesto n'avait pas accueilli avec un grand enthousiasme le projet de son ami, quand celui-ci lui en avait fait part :

– *Tu n'es pas bien à La Havane ou quoi !*

Mais Alberto avait su le toucher au point sensible, en évoquant les bienfaits que les enfants de la Maestra retireraient d'une école de médecine sur place. Et maintenant, lorsqu'il constate ce que Mial a édifié, il lui tire son béret.

En juillet, les anti-castristes réfugiés à Miami font pression sur le gouvernement américain : est-il exact, comme on le dit, que les Soviétiques installent une base de missiles à Cuba ? Fin août, le Che repart pour Moscou où ont lieu des discussions sur les échanges économiques. Le 31, il découvre Yalta sur la mer Noire, mange du caviar et rencontre Khrouchtchev. Le 3 septembre, un communiqué livre le contenu de l'accord signé par les deux hommes : il touche à des questions techniques, agricoles, hydroélectriques, sidérurgiques, et aussi militaires.

Le Che regagne Cuba le 7, où il se livre à d'incessants allers et retours entre son bureau ministériel et la base militaire de Pinar del Río. À la réunion du 8 octobre à l'ONU, le président cubain Dorticos lance :

– *Nous voulons vous mettre en garde contre toute erreur : une agression contre Cuba pourrait, à notre grand regret et contre nos vœux, donner le signal d'une nouvelle guerre mondiale.*

Le président de la jeune République algérienne, Ahmed Ben Bella, qui se rendra bientôt à La Havane pour rencontrer les dirigeants cubains, et qui deviendra un ami personnel du Che, a une entrevue avec Kennedy. À la question directe qu'il lui pose :

– Allez-vous vers une confrontation avec Cuba ?

Le président américain répond :

– Non s'il n'existe pas de fusées soviétiques, oui dans le cas contraire.

À La Havane, où il se rend contre le souhait du K de l'Ouest qui le menace pour le retenir, Ben Bella est accueilli fraternellement par le peuple cubain. Mis dans la confidence de la présence des missiles, « Pas par Fidel, par mes propres sources de renseignements… », il se rapprochera plus particulièrement du Che dont la profondeur de sentiments et la totale véracité le marqueront à vie. S'il utilise l'espagnol pour communiquer avec les frères Castro et le président Dorticos, c'est en français qu'il converse avec le Che dont la pointe d'accent argentin, castillan mâtiné d'italien, le ravit.

– En ce début octobre, le Che prononce à La Havane un discours devant les organisations de jeunesse : « Le devoir de tout jeune communiste est d'être essentiellement humain, tellement humain qu'il se rapproche du meilleur de l' humain ; de purifier le meilleur de l' homme par le travail, l'étude, l'exercice de la solidarité permanente avec le peuple et avec tous les peuples du monde ; de développer sa sensibilité au point de ressentir de l'angoisse quand on assassine un homme quelque part dans le monde, et d'être exalté quand se lève quelque part un nouveau drapeau de la liberté. »

Le 16 octobre, les supersoniques américains U-2 découvrent des batteries de fusées à l'extrémité ouest de Cuba et en rapportent des photos. Après les avoir analysées, le Pentagone constate que les engins sont en capacité d'atteindre le Nord des États-Unis…

---

1. Régie par un traité entre les États-Unis et Cuba qui date de 1901 et aurait dû, selon La Havane, s'achever avant le millénaire..

2. Soit 440 dollars.

3. « Le Dioscorides [du nom du médecin pharmacologue et botaniste grec du i^er^ siècle)] renouvelé ».

4. Ver de terre. Nom donné par les Cubains à ceux de leurs compatriotes qui sont partis vers les États-Unis.

5. *La Crise de Cuba, octobre 1962,* éd. Economica.

SIXIÈME PARTIE

LA NEF DES FOUS

Chapitre XXV

LA NACIÓN EN PIE DE GUERRA

Dans l'île de Cuba sur le pied de guerre, le Che, qui s'est régulièrement tenu informé des relations entre l'URSS et les États-Unis, remonte jusqu'à 1960 pour évoquer un épisode de la guerre dite froide entre l'Oncle Sam et le Kremlin. Le 16 mai, à Paris, se réunissent les quatre Grands, Eisenhower, Khrouchtchev, McMillan et De Gaulle, pour faire le point sur la situation internationale. Khrouchtchev ne manque pas l'occasion pour demander, avant même que la réunion ne soit lancée, que le président des États-Unis présente ses excuses pour le survol du territoire soviétique d'avions, qui reniflaient déjà avant ceux de l'époque de Giscard d'Estaing. À preuve, la capture du pilote Francis Gary Powers le 1er mai. Ike Eisenhower refuse, mais Nikita Khrouchtchev ne se départit pas pour autant de son sourire aussi malin que vorace. Il sait qu'en agissant ainsi il favorise la défaite du parti Républicain et de son candidat Richard Nixon pour les futures élections et, par là même, il œuvre pour le démocrate John Fitzgerald Kennedy avec lequel il espère négocier avec plus de chances d'être entendu… Il s'avère que le K de l'Ouest ne sera pas aussi facile à manœuvrer que ses 45 ans peuvent le laisser à penser au champion de la déstalinisation, qui, pour sa part, aura 68 ans en octobre 1962. Kennedy, qui prendra ses fonctions de président des États-Unis le 20 janvier 1961. Avec pour secrétaire d'État à la défense, Robert McNamara, président de la société Ford, un passionné d'alpinisme qui remettra le Pentagone à plat pour le réorganiser.

La crise des missiles

Il semble bien, avec le recul, que Cuba a été sauvée par Berlin, où un autre bras de fer se déroule au même moment. Khrouchtchev a installé ses fusées de son côté du mur, mais il a aussi découvert que les États-Unis ont pris l'avantage

dans la course aux armes nucléaires, et que la perspective de doter la Bundeswehr d'un tel armement se précise. Aussi met-il tout ensemble dans la balance, dans l'espoir d'arriver à un règlement global, les choses pourraient dès lors se résumer ainsi : « Pas d'armement nucléaire de l'autre côté du mur, cela aidera à ce que nous retirions nos fusées de Cuba. » À l'inverse, sans la menace berlinoise, Kennedy aurait probablement châtié son insolent voisin. Cuba a donc été le détonateur et l'enjeu d'une histoire plus vaste, qui aurait pu tourner à la catastrophe planétaire – et personne n'a demandé son avis au principal intéressé. Castro n'a pu que ronger son frein pendant la semaine où le monde entier avait les yeux braqués sur son île.

Dès la réaction de Kennedy, c'est la mobilisation générale à Cuba, avec près d'un demi-million de révolutionnaires armés, avec les moyens du bord, pour repousser l'invasion jugée imminente. Portant la tenue verte ou, pour les miliciens, le pantalon vert, la chemise bleue et le béret noir. Encadrés par les dix mille hommes de l'« Ejercito Rebelde ». Tout commence le 14 octobre au matin, quand les avions U-2 décollent de la base McKoy, d'Orlando en Floride, pour prendre des photos des installations nucléaires de Pinar del Río, en bout d'île, à l'ouest de La Havane. Photos qui seront montrées à Kennedy deux jours après. Ce qui provoque la création d'un groupe spécial de réflexion et décision nommé Ex-Comm (Comité exécutif du conseil national de sécurité) qui comprend dix personnes en plus du Président. Notamment, le vice-président Lyndon Johnson, le secrétaire d'État Dean Rusk, le secrétaire de la Défense Robert McNamara, le procureur général Robert Kennedy et l'ambassadeur en URSS, Llewellyn Thompson.

Avec mission de protéger les fusées, le Che a passé l'essentiel des jours noirs dans son QG, au fond d'immenses grottes, nommées Las Cuevas de los Portales, à Viñales, dans la vallée de San André de Taijuanabo, au centre de la province de Pinar del Río. Au pied des « Mogotès », ces montagnes aux formes si particulières. Grottes traversées par une rivière, en fait, un abri antiatomique naturel. De là, où il était basé avec près de deux cent cinquante hommes, partaient ses ordres pour l'ensemble de la province la plus exposée aux envahisseurs ; avec Matanzas, à l'est de La Havane.

Les engins soviétiques étaient installés sur l'aéroport militaire de San Julian, dans les terres, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Las Cuevas de los Portales. Base dirigée par les Russes qui détenaient là une brigade de quelque deux cents hommes. Avec seulement cinq militaires cubains, des officiers de Raúl Castro. Les autres rampes de lancement des fusées, simplement antiaériennes celles-là, se situant dans l'île de la Juventud, au sud de Pinar del Río, à Santa Clara, au centre du pays et à l'autre extrémité de l'île, près de la

base US de Guantánamo. Quelle promiscuité !

Dans son antre, le Che est secondé par trois capitaines, Mario Toranzo (ancien de la colonne *Camilo Cienfuegos*), Pepe Luis Carvalho (qui sera fusillé comme agent de la CIA) et Julio La Piné (homme de Raúl Castro dans la Sierra Maestra). Positionné à la « Boca de Mariel », aujourd'hui rattachée à la province de La Havane – qui prendra sa place dans l'histoire de Cuba avec le départ des homosexuels et prétendus tels en 1979-1980 –, le capitaine Dariel Alarcon Ramirez dit Benigno, déjà présent avec un millier d'hommes depuis la première semaine d'octobre, se retrouve à la tête de près de trois mille défenseurs de la patrie. En grande majorité venus de La Havane voisine. Pour la plupart, des néophytes qui n'ont jamais touché un fusil. Des ouvriers, des paysans, des étudiants. Les tranchées sont creusées en bord de mer, à la limite de la végétation les abritant partiellement. Dans une ferveur extraordinaire, la voix de Fidel retentit en rafales à la radio : « Les Américains viennent pour nous faire disparaître, nous les repousserons comme nous l'avons déjà fait à la Baie des Cochons… » Le journal *Revolucion* titrant sa deuxième édition du 23 : « LA NACIÓN EN PIE DE GUERRA ». Soustitrant : « *Ordena el Primer Ministro Fidel Castro ante el peligro de la agresion dispuesta por Kennedy* ». « *… Patria o muerte ; Venceremos ! »* Avec, pour tenir le choc, un solide repas par jour, sans une goutte d'alcool. En se relayant pour sommeiller dans des trous que chacun a creusé à sa convenance. Bientôt nargués par les lumières des navires de guerre qui approchent ; une armada comptant 40 000 *marines*, avec 100 000 hommes prêts à intervenir depuis la Floride. Les Cubains se préparent à maintenir leur état d'assiégés pour une durée indéterminée, de l'ordre d'un mois selon Benigno. Sans artillerie, avec seulement des fusils, des fusils-mitrailleurs, des mitrailleuses légères, une centaine uniquement de mitrailleuses lourdes. À l'ombre des missiles à ogives nucléaires, mais, ça, ils ne le savent pas. Chaque jour et chaque nuit, les mots de passe sont changés. Tous liés à *la Revolucion* : « *Viva Cuba* », réponse « *Venceremos* » ; « *Patria* », réponse « *Muerte* », « *Camilo* », réponse « *Cienfuegos* ».

Dans ces jours où la partie de poker entre les deux « K » se dispute, le Che, troglodyte étoilé face à l'histoire, sort de sa caverne pour donner ses ordres : « Il était comme vingt et une heures par une nuit sans lune – dans une de ces nuits crispantes où l'on attendait le plus concentré possible que quelque chose se passe –, quand il est apparu à mon *posto de mando* [QG], rappelle Benigno. Je l'ai vu très préoccupé. Il m'a dit : "Sois prêt, d'après les renseignements que nous avons, c'est, ce soir, le grand soir. Si on combat fort, nous les rejetterons à la mer. Ça, c'est une guerre à mort. Il faut être prêt à mourir avec dignité. Que ceux qui ne se sentent pas le courage d'aller jusqu'au bout se retirent." Après quoi,

j’ai réuni mes officiers pour qu’ils aillent informer leurs hommes. »

Avec un gag digne d’un film burlesque. La peur qui vrillait les entrailles des combattants fit perdre leur sang-froid à un certain nombre de néophytes. Comme chaque soir, les vaches de John Fernandez (latifundiste passé aux États-Unis où il a fini ses jours à la tête de laboratoires de produits chimiques) profitaient longuement du sable encore chaud, avant de s’en retourner brouter à l’intérieur des terres. Dès qu’ils aperçurent dans l’obscurité des ombres avancer, les miliciens aux nerfs les plus fragiles, qui voyaient des Américains partout, ouvrirent le feu et éliminèrent une trentaine de bêtes, en blessant une cinquantaine ! Sous le regard impuissant du capitaine Dariel Alarcon Ramirez qui épuisait, en vain, son stock de feux de Bengale verts, couleur censée imposer le cessez-le-feu. Le lendemain matin, le Che, survenait sur les lieux pour constater le massacre. Ne manquant pas de chambrer son compagnon de cinq années de combat d’un humour aussi grinçant que décapant. Avant d’interdire que les animaux abattus, vaches, veaux et aussi quelques taureaux, ne soient l’occasion d’un festin pour les tueurs. Les steaks encore sur pattes nourriront des révolutionnaires qui savent se contrôler !

Pas plus informé que les autres chefs de son rang, Benigno n’avait qu’une très approximative idée de la présence des fusées à ogive nucléaire et de la puissance qu’elles représentaient. Ce qui situait les Cubains de base très loin de l’enjeu dont ils étaient l’objet. Si la défense sera maintenue dans l’île, avec la même attention jusqu’au début novembre, elle se relâchera logiquement dès la nouvelle du retrait des missiles. Elle frappe Cuba de plein fouet, et plus particulièrement son principal révolutionnaire, le Che. « Khrouchtchev s’est dégonflé et nous n’existons pas pour les Soviétiques », déduirat-il. Sans le dire ouvertement, sans aménité, surtout sans respect. On peut penser que l’incendiaire discours d’Alger qu’il lira le 24 février 1965, véritable bombe antisoviétique, a commencé à mûrir dans sa tête, là, avec l’ordre donné par le Premier secrétaire du Parti de démonter les bases des missiles.

La nuit qui suit la décision jugée comme négative sur ce navire de guerre qu’est Cuba, le Che s’interroge. Fait le point avec la situation, avec lui-même, avec l’histoire. Il est contre. Contre le retrait, contre son décisionnaire, Khrouchtchev, contre le Kremlin et ses généraux dont les étoiles ne sont pas du même ciel que la sienne. POUR la véritable *Revolucion.* Sachant pertinemment combien, dans le mot sacré, est grande la part du rêve.

Le 29, le Che réunit pour faire le point les quarante chefs de la province de Pinar del Río dans les grottes de Viñales : « La tension est descendue. Il est probable que les “Yankies” n’attaquent pas. Mais la menace continue et, pour ça, on se doit de rester vigilant. Préparez-vous toujours pour le pire. De manière à ce

que l’on soit les plus forts. » Ajoutant d’une façon teintée d’un cynisme à la Che : « Je dois vous avertir que nous continuons seuls. Nos *amiguitos* se retirent… »

Tout est dans le mot *amiguitos*, nos chers petits amis, qui laissent à entendre combien la confiance s’est transformée en défiance. Sans qu’il le sache, son propre sort se trouvant intimement lié à cette marche arrière du K rouge. Son aversion, qui sera de plus en plus nourrie pour l’ours URSS, fera que celui-ci le montrera de la griffe comme un paria. Ce qui contribuera à lui coûter la peau. Mais nous n’en sommes pas là. Entre amis sûrs, les vrais, le Che ne se gênera pas pour traiter les Russes de lâches. S’affirmant contre leur présence massive dans l’île, y voyant une autre forme de colonialisme. Si Fidel devra rester, pour des raisons politiques et économiques, lié au Grand allié, lui le Che, libre comme le vent, pousse ses raisonnements sans blocage de raison d’État. Ce qui l’amènera bientôt à déduire, après avoir étudié le fonctionnement des nouveaux envahisseurs et en s’appuyant sur l’histoire du pays qui l’a fait sien : « Cuba a rejeté le pouvoir espagnol, s’est débarrassé de la botte US, ce n’est pas pour accepter la domination des Soviétiques !.… » En sachant que le Che, qui ne cachait rien à Fidel, s’est bien sûr ouvert à lui de ce qu’il pensait de ces alliés qui deviennent de plus en plus lointains. N’appréciant pas le régime de faveur dont ils bénéficient, par exemple avec les *diplotiendas*, magasins type supermarchés qui leur sont réservés.

Le début du divorce

Après avoir commencé à marquer sa différence avec l’étoile rouge de Moscou (et aussi avec les vieux communistes de l’île, dont Anibal Escalante), le Che se voit, comme un fait exprès, éloigné des postes clés du pays. De responsable de l’économie en tant que patron de la Banque centrale, il est passé à l’industrie, portant la bonne parole de la Révolution cubaine dans les pays présumés frères. Donc à l’extérieur du pays. En le poussant à dénier les bienfaits de l’aide soviétique, la Crise d’octobre a déclenché une prise de conscience chez le Che qui en fait un visionnaire. Pendant qu’à l’autre bout de la planète, Mao connaît des problèmes d’ordre interne, n’étant surtout pas invité par Khrouchtchev à donner son avis !

La guerre des nerfs n’existera pas seulement entre les deux camps, elle marquera aussi l’entourage des deux K. Chacun est, en effet, sujet à un assaut en règle de ses généraux les plus déterminés. Ainsi Kennedy placera-t-il un

magnétophone sous son bureau pour enregistrer ses chefs de guerre et leur terrible volonté de déclencher un cataclysme nucléaire. Il pourra s'appuyer sur la doctrine Monroe, proclamée par ledit président en 1823, selon laquelle aucune intervention de puissances européennes dans l'hémisphère occidental qui affecterait les intérêts américains ne serait permise. Tout en s'appliquant à ne pas en faire directement mention dans une déclaration préparée avec ses collaborateurs, qu'il fera en pleine Crise d'octobre. Le 21 septembre 1962, la revue *Time* propose d'attaquer Cuba en suivant cette fameuse doctrine. Alors que, dans le même temps, une lettre à Kennedy, du démocrate O.C. Fisher demande le blocus de Cuba parce que les Soviétiques violent précisément la doctrine Monroe. Le sénateur Prescott Bush, grand-père de l'avant-dernier président et père de l'ancien, allant jusqu'à proposer un décret pour rendre obligatoire l'attaque de Cuba.

En rappelant qu'en novembre 1961, suite à l'échec de la Baie des Cochons, un programme anti-Cuba, désigné comme l'« Opération Mangouste » a été mis en place. Par de hauts dirigeants comme Maxwell Taylor (conseiller spécial du président pour la Sécurité Nationale), George Bundy (assistant spécial du président pour la S. N.), John McCone (directeur de la CIA), le général Lyman Lemmitzer (chef de l'état-major des armées), Roswell Gilpatrick (haut secrétaire à la Défense) et Robert Kennedy, figure la plus marquante.

« Liquider Castro » est devenu l'objectif du général Landsdale. Une de ses nombreuses idées ne manquant pas d'originalité. Il prétend simplement convaincre la population catholique cubaine que la seconde venue du Christ sur terre est éminente et aurait lieu dans leur île à condition que Fidel Castro n'y soit plus. Autrement dit, il fallait que Castro laisse la place au Christ ! Plan qui prouve, au passage, la considération dans laquelle le général en question tenait le peuple cubain… Plan nommé « Élimination par l'illumination » qui fut, bien sûr, écarté par le catholique de sang irlandais qu'était le président J. F. Kennedy !

Ensemble qui laisse à comprendre combien l'invasion de l'île communiste était dans l'air du temps US, bien avant que la présence des fusées ne soit détectée. Le commandant Ernesto Che Guevara et le capitaine Emilio Aragonès Navarro, garant du marxisme pur et dur, tous deux membres du conseil d'État, ne tardent pas à s'envoler pour Moscou afin d'y ratifier les corrections faites à La Havane des accords sur la participation soviétique en cas de conflit avec les États-Unis. Selon Aragonès, Khrouchtchev aurait accepté sans sourciller les modifications apportées au texte, préférant toutefois qu'elles ne soient pas signées sur le champ. Sous le fumeux prétexte d'absence souhaitable de traces officielles. Flou qui insupportera le Che. Détail qui, avec le temps, prendra tout son relief. Theodore Sorensen et George Bundy, deux des plus proches

collaborateurs de Kennedy, ne cacheront pas – après le 10 décembre de cette même année 1962, quand Khrouchtchev confirmera à son homologue US qu'il le rejoignait pour assurer la fin des tensions entre les deux blocs – que « la situation aurait été autrement plus difficile pour leur pays si un document signé avait prouvé l'accord entre Moscou et La Havane ! » En précisant qu'en 1962, avec 5 000 ogives nucléaires stratégiques contre 300 seulement à l'URSS, 1 500 rampes de lancement réparties de par le monde, contre moins de 150, les États-Unis jouissent d'une supériorité nucléaire de 17 à 1 !

Chapitre XXVI

LE PING-PONG DE LA MORT

Le barbu à lunettes Carlos Lechuga, à l'époque ambassadeur de Cuba aux Nations unies, précise, dans son livre *En el ojo de la tormenta,* comment est née l'idée d'installer les missiles à têtes nucléaires dans l'île communiste des Caraïbes :

« Andreï Gromyko, ministre des Relations extérieures qui accompagne, en mai 1962, Khrouchtchev dans un voyage en Bulgarie, l'écoute lui exprimer sans sourciller cette décision prise en accord avec le maréchal Rodiev Malinovski, ministre de la Défense, le maréchal Matiev Vasilievich Zaparov et Sergueï Biriuzov, chef des forces nucléaires. Reste à convaincre les Cubains. Donc Fidel Castro. Ainsi le conseiller d'ambassade à La Havane Alexandre Alexeïev, qui entretient de bonnes relations avec les dirigeants cubains, est-il rapatrié à Moscou. Un des premiers soviétiques à visiter l'île après le triomphe de la Révolution comme correspondant de l'agence TASS il avait, en tant que tel, interviewé les frères Castro et le Che fin 1959. Sa foi dans la Révolution cubaine ne fait pas de doute et l'indique comme l'homme de la situation. Alexeïev est nommé ambassadeur à La Havane par Khrouchtchev qui le reçoit dans son bureau pendant une heure, sans témoin. Khrouchtchev lui rappelle la manière élogieuse dont Mikoyan parlait de la Révolution cubaine et lui assure la volonté du gouvernement soviétique d'aider son allié à défendre ses conquêtes. Sans lui lâcher un mot sur la véritable raison de sa nomination. L'avisant simplement qu'il serait recontacté pour discuter plus avant avec lui mais, cette fois, en présence d'autres dirigeants.

« Quatre jours plus tard, il est appelé à se représenter au Kremlin où, en plus de Khrouchtchev, l'attendent F. R. Kozlov, deuxième secrétaire du Comité Central, Mikoyan, le maréchal Malinovski, Gromyko, le maréchal Biriuzov et Sherov Razidov, membre du Présidium. Soit les plus hauts dirigeants soviétiques. Pour lui demander comment Fidel Castro réagirait si on lui

proposait d’installer une base de missiles nucléaires sur son île. Alexeïev reste stupéfait et déconcerté. Puis il avance qu’il lui semble peu probable que Fidel soit d’accord car il a structuré une stratégie fondée sur la résolution au combat du peuple et la solidarité de l’opinion internationale. Moment où Malinovski intervint pour préciser que le gouvernement républicain espagnol avait accepté ouvertement, en son temps, l’aide armée soviétique dans sa lutte contre le fascisme. Khrouchtchev prit la parole pour faire la démonstration que Cuba avait l’opportunité de disposer de “cet armement”. Que, de toute façon, si la proposition était rejetée, Cuba n’en recevrait pas moins l’aide jugée nécessaire. Mais qu’il pensait que ce ne saurait être suffisant pour freiner l’agresseur. Qu’il était certain qu’après le fiasco de Playa Giron, les Nord-Américains préparaient une invasion de Cuba avec leurs propres forces armées, comme ses sources d’information permettaient de l’affirmer. Et que les Soviétiques étaient tenus de trouver un moyen de dissuasion efficace. Qu’il était clair que les déclarations des Nations unies concernant la défense de Cuba étaient insuffisantes et qu’il fallait faire entendre que, si Cuba était attaquée, il faudrait que l’agresseur compte, non seulement avec les Cubains, mais aussi avec notre puissance nucléaire […]. La logique montre que la solution se situe dans la présence de nos projectiles à ogives nucléaires sur le territoire cubain. »

Après quoi, il est décidé d’envoyer à La Havane une délégation comprenant, en plus d’Alexeïev, le maréchal Biriuzov et Razidov, pour tester l’idée. Alexeïev est reçu par Khrouchtchev dans sa datcha de Gorki en compagnie des principaux membres du Présidium.

Afin de ne pas éveiller les soupçons, la délégation s’envola pour Cuba sous le couvert d’une mission agricole. Surtout avec la présence du maréchal Biriuzov, chef des forces nucléaires, accompagné par les spécialistes en balistique, Ushakov et Ageyev. Le maréchal voyagera sous le nom de Petrov, l’ingénieur Petrov. Jusqu’au moment où il révèle au chef des armées cubaines Raúl Castro sa véritable identité.

La délégation se pose à La Havane le 29 mai. Fidel révélera en janvier 1992 au Palais des Conventions, le contenu de cette réunion qui appartient à l’histoire : « Biriuzov n’a pas commencé par parler des fusées mais de la situation de Cuba et des risques encourus. Jusqu’au moment où il m’a demandé : “Que faudrait-il pour éviter une invasion des États-Unis ?.…” Je lui ai immédiatement répondu : “Si les États-Unis savent qu’envahir Cuba équivaudrait à une déclaration de guerre à l’Union Soviétique, alors ce serait, à mon avis, la meilleure façon d’éviter cette invasion.” Puis, comme l’homme a ses idées bien en place, il m’a relancé : “Mais concrètement, comment ?” Il était porteur de la mission de nous proposer l’installation des projectiles stratégiques

et, jusque-là, il craignait que nous ne les acceptions pas… Bon !.… L'installation des fusées peut déclencher des critiques et des campagnes contre la Révolution latino-américaine. Mais il ne fait aucun doute que, si vous nous proposez aujourd'hui la mise en place des fusées, cela nous donne à penser que ce serait quelque chose d'utile à la consolidation du pouvoir défensif de l'ensemble du camp socialiste. Nous ne voulons pas uniquement penser à nos problèmes. Par conséquent cela équivaudrait à nous défendre. Par conséquent !… Nous avons été ensuite informés qu'il y aurait 42 fusées. Nous leur avons répondu qu'il nous fallait le temps d'informer nos dirigeants mais que cela se ferait vite. Et, ainsi fut-il fait. »

Avec Alexeïev pour interprète, Raúl Castro côté cubain, Malinovski et Biriuzov côté soviétique, il est précisé qu'une agression de Cuba équivaudrait à une attaque directe de l'URSS. Mais les accords n'ont toujours pas le temps d'être signés sous le prétexte que la découverte des installations des bases de lancement à Pinar del Río précipite le cours des choses. Avec, seulement établie de façon tacite, la nécessité d'avoir l'ordre des deux gouvernements alliés pour utiliser l'armement nucléaire contre les États-Unis.

Le terrible feuilleton

Voici, avec les câbles échangés entre les deux K, ce que fut le feuilleton le plus dangereux de la vie de notre chère Pachamama (la Terre Mère des Incas), que les apprentis sorciers ont été à deux doigts de brûler en jouant avec les allumettes.

22 octobre

Le premier, à dix-huit heures, lorsque l'ambassadeur des États-Unis à Moscou, Foy Kohler, rentre au Kremlin pour remettre à Khrouchtchev un message de son président. Quelques instants plus tard Washington apprend au monde la découverte des fusées et la mise en place d'un blocus naval contre Cuba. Sèchement commencé par « Mister K », ce câble martèle la volonté US de ne rien lâcher. Affirmant que dans les discussions sur Berlin et autres questions internationales, ce qui préoccupe Kennedy est la possibilité que le gouvernement soviétique, dans une situation donnée, qu'il n'a pas pu imaginer, puisse précipiter la planète dans une guerre nucléaire qu'aucun des deux camps ne pourra gagner.

23 octobre

Le K rouge répond en assurant que les décisions prises par les États-Unis représentent une grave menace pour la paix et la sécurité des nations, qu'ils violent de manière flagrante la carte des Nations unies, et les normes de la navigation en haute mer et ainsi prenaient le chemin d'actions agressives. Ce, aussi bien contre Cuba que l'Union Soviétique. […]

Kennedy s'empresse de réagir en faisant remarquer que Khrouchtchev reconnaissait que les actions qui avaient déclenché l'escalade venaient d'URSS en approvisionnant secrètement Cuba en armes offensives et, comme il en a été discuté au Conseil de Sécurité de l'ONU, il est recommandé aux deux pays de se montrer prudents afin de ne pas aggraver la situation.

24 octobre

Khrouchtchev durcit le ping-pong épistolaire en demandant à son adversaire comment il réagirait s'il recevait le même ultimatum que celui qu'il avait sous les yeux. « Je pense que vous seriez indigné si nous avions fait de même et nous l'aurions fort bien compris […]. De quel droit avez-vous fait ça ? […] La « quarantaine » existe, par exemple, pour les produits agricoles. Par contre, dans le cas qui nous préoccupe, on ne parle pas de « quarantaine » mais de quelque chose de beaucoup plus sérieux, vous le comprendrez ! […] Vous agissez ainsi par haine du peuple cubain et ses dirigeants mais aussi en prenant en considération la campagne électorale dans votre pays […]. Il n'y a ni moralité, ni légalité, parce que les actions des États-Unis envers Cuba constituent un acte de banditisme, ou, si vous préférez, une folie de l'impérialisme dégénéré. […] Le gouvernement soviétique considère que la violation de la liberté de naviguer dans les eaux internationales et de voler dans l'espace aérien international est un acte d'agression qui place l'humanité au bord de l'abîme d'une guerre nucléaire. Pour autant, le gouvernement soviétique ne peut ordonner aux capitaines de ses navires voguant vers Cuba qu'ils observent les ordres des forces navales américaines qui bloquent l'île. Nos instructions aux marins soviétiques sont de respecter strictement les normes de navigation universelles. Et, si la partie américaine viole ces règles, elle doit être consciente de la responsabilité qui lui incombe. […] Nous possédons tout ce qu'il faut pour faire respecter nos droits. »

25 octobre

Boomerang du K de l'Ouest : « En août, nous avons été informés de l'arrivée massive à Cuba d'équipements militaires et de techniciens soviétiques. Début septembre, j'ai indiqué clairement que les États-Unis considéraient l'éventuelle livraison d'armes offensives comme de la plus grande importance. […] Il ne fait

aucun doute que ce que vous ne niez pas, signifie que vos assurances faites publiquement étaient fausses et que vos militaires installaient des bases de fusées à Cuba. […] »

Le Birman U Thant, secrétaire général de l’ONU, envoie aux trois capitales, Washington, Moscou et La Havane, une proposition de compromis signée par 45 états indépendants de l’ONU dans un monde en émoi. Suivi d’une proclamation du pape Jean XXIII pour que la paix soit sauvegardée.

26 octobre

Khrouchtchev relance la partie de poker menteur. Il propose à Kennedy de donner l’ordre de ne pas envahir Cuba et que lui ferait « disparaître » la présence de ses spécialistes militaires. Avant d’ajouter des phrases, où il bluffe de façon outrancière : « J’assure au nom du gouvernement et du peuple soviétique que vos arguments concernant nos armes offensives à Cuba sont infondées. Vos écrits montrent que vos interprétations sont différentes, ou bien alors que nous possédons plusieurs définitions de nos moyens militaires. Et, qu’en réalité, le même type d’armement peut avoir différentes interprétations.

« Vous vous trompez, si vous pensez que nos armements à Cuba sont offensifs. Néanmoins, discutons sur ce point. Évidemment, je ne vais pas vous convaincre. Mais, je le dis, Monsieur le Président, vous êtes un militaire et vous devez comprendre ceci : Comment pouvezvous croire possible de lancer, avec seulement ces armes, une offensive contre votre territoire sans avoir en réserve d’énormes quantités de projectiles, de portées variables ? […] Il est impossible de lancer une offensive avec ces fusées […]. Sans le soutien de la troupe, aucun projectile ne peut être offensif. Comment pouvez-vous, pour autant, apporter cette interprétation complètement erronée que quelques armes à Cuba sont offensives ? Toutes les armes là-bas, je vous l’assure, sont défensives et nous les avons expédiées à la demande du gouvernement cubain […]. Et vous dites que ce sont des armes offensives.

« Mais, Monsieur le Président, vous croyez sérieusement que Cuba peut lancer des armes offensives sur les États-Unis, et que nous pourrions avancer sur votre territoire depuis Cuba ? Le croyez-vous vraiment ?.… »

Puis, l’ours URSS fait patte de velours : « […] Nos navires ne devraient pas tarder à pénétrer dans la zone patrouillée par votre marine. Je vous assure que ces navires qui se dirigent vers Cuba ne transportent que des charges inoffensives, pacifistes. Vous croyez vraiment que nous perdons notre temps à transporter des armes appelées offensives […]. Les armements dont Cuba a besoin sont déjà sur place et Cuba en possède assez pour sa défense.

« Normalisons les relations. Nous avons reçu une demande de U Thant

(secrétaire général de l'ONU) contenant ses propositions […]. Elles demandent de ne pas envoyer d'armes à Cuba durant une certaine période, le temps de rentrer en négociations […] et que pour votre part, vous ne preniez aucune décision de piraterie contre les bateaux naviguant en haute mer. Je considère ces propositions raisonnables et ceci pourrait permettre une sortie de situation qui donnerait aux nations l'opportunité de respirer plus facilement. »

Avant de reprendre son gant de fer : « Nous sommes très affligés par le fait qu'un débarquement a eu lieu (la baie des Cochons) contre Cuba qui a valu la mort à de nombreux Cubains. Vous m'avez assuré qu'il s'était agi d'une erreur et j'avais respecté votre explication. Vous m'avez souvent répété que les personnes en position les plus élevées doivent reconnaître leurs erreurs […]. Moi aussi j'ai reconnu celles commises durant l'histoire de notre pays quand nous ne les avons pas condamnées.

« Vous avez dit que les États-Unis ne préparaient pas d'invasion. Mais aussi, vous avez exprimé vos sympathies aux Cubains contrerévolutionnaires émigrés en les appuyant et en les aidant dans la réalisation de leurs plans contre le gouvernement cubain. Vos constantes menaces d'attaques armées ne sont un secret pour personne. C'est ce qui a provoqué notre réponse à la demande de Cuba de développer notre aide pour fortifier les capacités défensives de ce pays.

« Si le Président et le gouvernement des États-Unis donnent des assurances de ne pas participer à une attaque de Cuba et empêchent que d'autres le fassent, si vous retirez votre marine, tout changera immédiatement. Je ne parle pas au nom de Fidel Castro mais je pense que lui et le gouvernement cubain annonceraient probablement la démobilisation et appelleraient le peuple à reprendre tranquillement le travail. Donc la question des armements se réglerait d'elle-même, puisque, s'il n'y a pas de menace, les armements deviennent une charge pour n'importe quel pays. Ceci permettrait aussi de voir différemment la manière de détruire, non seulement ceux que vous appelez offensifs, mais tous les genres d'armements. »

Et le K rouge de conclure : « […] nous déclarons que nos navires qui se dirigent vers Cuba, ne portent pas d'armes. Vous déclarez que les États-Unis n'envahiront pas Cuba. De ce fait, la présence de spécialistes militaires deviendra inutile. »

Missive transmise à Kennedy en quatre temps par l'ambassade US à Moscou. À une heure et demie de la nuit du 26, avant même que le message du K de l'Est n'arrive, le fonctionnaire de l'ambassade soviétique à Washington, Alexandre Fomine, appelle par téléphone le correspondant de la chaîne de télévision ABC John Scali pour lui donner rendez-vous au restaurant *l'Occidental* où il l'avertit des propositions du Kremlin et lui propose de les

communiquer à ses amis du Département d'État :

1. L'URSS consentirait à détruire les plates-formes et retirer les fusées.

2. En permettant que les Nations unies supervisent et vérifient le retrait des fusées.

3. L'URSS s'engagerait à ne jamais réinstaller de fusées à Cuba.

4. Les États-Unis s'engageraient publiquement à ne pas envahir Cuba.

Scali ne tardera pas à prévenir son interlocuteur que le Département d'État était intéressé et que la réponse serait donnée dans les 48 heures.

27 octobre

À dix heures du matin Kennedy réunit ses plus proches collaborateurs pour poursuivre l'analyse du message de Khrouchtchev de la veille. Moment où arrive un nouveau pli du K de l'Est éclaircissant le fond de sa pensée :

« Vous voulez assurer la sécurité de votre pays et ça se comprend, mais Cuba aussi souhaite la même chose. […] Comment l'Union Soviétique, notre gouvernement, peut évaluer ses actions puisqu'elles sont dépendantes du fait que vous nous avez entourés de bases militaires ; […] avec la mise en place d'armements nucléaires. Ce qui n'est pas un secret. Des dirigeants de votre pays l'ayant déclaré ouvertement et c'est ainsi. Vos fusées sont installées en Grande-Bretagne, en Italie et elles sont dirigées contre nous. Vos fusées sont en Turquie. Vous êtes dérangé par Cuba mais Cuba est à 90 miles de vos côtes. La Turquie est collée à nous ; quand les sentinelles des deux pays patrouillent, elles se voient. Comment pouvez-vous vous arroger le droit, au nom de la sécurité de votre pays, de demander le retrait d'armes que vous jugez offensives alors que vous nous refusez le même droit. »

En faisant là un pas déterminant entre l'aveu et le vœu, amalgamés dans un nœud gordien prêt à être tranché, Khrouchtchev propose en fait un troc du genre : « Vous enlevez vos fusées de Turquie, nous enlevons les nôtres de Cuba ! » Kennedy décide qu'il n'était pas possible de livrer semblable marché à la face du monde. Ce qui créerait notamment des problèmes avec les alliés de l'OTAN. Moment où l'on apprend qu'un avion U2 venait d'être abattu près de Banes, dans la partie orientale de Cuba piloté par le major Rudolf Anderson Jr., l'homme qui avait apporté les précisions décisives sur la présence des fusées soviétiques et qui sera la seule victime de « la crise ». Sachant que Fidel Castro, qui en avait plein les guêtres de subir et d'entendre les avions d'en face faire du rase-mottes au-dessus de son territoire, était impatient que l'ordre d'utiliser l'artillerie antiaérienne fut donné par le général Grevko. Les membres du conseil d'État ne tombant pas d'accord à Washington, toujours comme au poker, le temps fut demandé, en s'appuyant sur une phrase sibylline : « Plusieurs

propositions inconsistantes et agressives ont été proposées par l'URSS dans les dernières 24 heures… » Avant de proposer : « que le démantèlement des bases des fusées est urgent et prioritaire à quelque autre proposition faite par l'URSS. » Ainsi, la Maison-Blanche fait abstraction de la lettre concernant les fusées Jupiter installées en Turquie. Elle répond seulement au premier message demandant des garanties de non-invasion de Cuba, à condition que Moscou retire ses militaires et ses projectiles. La réponse du Kremlin se fait attendre.

28 octobre

Au matin, Radio Moscou divulgue le message suivant de Khrouchtchev adressé à Kennedy : « Estimé Monsieur le Président, j'ai reçu votre message du 27. Je vous adresse ma satisfaction et ma gratitude pour reconnaître la part de responsabilité que vous avez actuellement dans la préservation de la paix dans le monde. Je comprends parfaitement votre anxiété et l'anxiété du peuple des États-Unis par rapport aux armes que vous qualifiez d' "offensives". […] Pour accélérer le processus qui met la paix en danger, et pour calmer le peuple nord-américain, qui, j'en suis sûr, désire la paix autant que le peuple soviétique, le gouvernement soviétique, en plus des ordres déjà lancés pour que cesse la construction des emplacements pour ces armes, a donné un nouvel ordre pour que soient démontées les armes que vous décrivez comme "offensives", avant de les ramener en Union Soviétique. »

L'essentiel est dit, le K rouge a beau ensuite épiloguer pour tenter de sauver la face devant le peuple cubain, il n'en demeure pas moins qu'il n'en a pas tenu compte dans sa décision finale. Le laissant en otage.

Ce même 28 octobre, John Fitzgerald Kennedy salue ce qu'il considère comme un important apport à la paix mondiale. Après ce dernier dimanche d'octobre 1962 où Khrouchtchev a baissé pavillon, Kennedy continuera à se réunir avec ses conseillers du groupe de travail Ex-Comm jusqu'au 7 janvier 1963. Jour où les deux K annonceront les négociations closes, sans qu'un vrai débat aux Nations unies n'ait lieu comme il avait été prévu. Le Birman U Thant n'ayant pas toujours eu, en tant que secrétaire général de l'ONU et malgré sa bonne volonté, le poids souhaité dans ses interventions.

Le 1er novembre à La Havane, Fidel Castro furieux de ne pas avoir été consulté lors des tractations où le sort de son pays se jouait, refusera le contrôle de l'ONU sur le départ de l'armement soviétique, en profitant pour critiquer l'attitude qu'il juge négative de Khrouchtchev. Le premier Cubain prend un nouveau camouflet avec la non-ratification de la promesse américaine de ne pas intervenir sur le sol de son pays. Pour sa part, le Che attendra le 7 décembre pour revenir sur « la Crise d'Octobre » avec le discours de Cacahual, dans la banlieue

de La Havane où Antonio Macéo, dit *el Titan de bronce*, de la Révolution du siècle précédent a été enterré. Discours où il rendra hommage à la tenace fierté du peuple cubain face au péril du Nord.

Le 2 janvier 1963, le Che participe au défilé militaire de la Place de la Revolucion José Marti, à bord de l'avion leader de l'escadrille des dix-huit appareils composant la formation Uve (V) de la Victoria pour magnifier le quatrième anniversaire du Triomphe de la Revolucion. Avec, aux manettes le pilote Luis Fernandez Oces, qui rappelle : « Vu que l'avion, un Trenner, était un appareil sophistiqué de technologie sensible pour pilote d'école supérieure, je demandai au Che, avec une peur rentrée, de surtout ne toucher à rien… Sa réponse m'a heureusement surpris : “Je ne toucherai à rien. C'est vous qui volez…” Quelques minutes plus tard, tout se passait idéalement. Après avoir survolé la place, je faisais demi-tour pour rentrer à la base. Moment que choisit le Che pour me demander par l'oreillette de lui passer les commandes. J'obéis… Il a volé un moment en réalisant quelques tours, des montées en flèche, des piqués et autres manœuvres pas vraiment compliquées. Je constatais qu'il dominait l'appareil. Au point que je lui proposai de réaliser lui-même l'atterrissage. Moment où il commet une erreur. J'ai pensé à la responsabilité que j'avais de l'avoir emmené comme accompagnant et à tous ceux qui d'en bas ne quittaient pas mon avion des yeux en le voyant faire de curieuses manœuvres… J'ai repris les commandes mais j'étais tellement nerveux que j'ai failli créer un accident. Au contact avec le sol, l'avion sauta et il s'en est fallu de peu qu'on sorte de la piste… Un atterrissage de débutant ! Le groupe d'instructeurs et d'élèves présents rassurés mais curieux de savoir ce qui s'était passé nous entourèrent et nous accompagnèrent jusqu'au bâtiment de la base… Au moment de fournir des explications, le Commandant me glissa un regard en biais et commenta à voix haute : “L'atterrissage, c'est moi qui l'ai fait !” » …

En ce début 1963, suite à la terrible alerte d'octobre, on construit des abris antiatomiques, en prévision d'une invasion que les dirigeants estiment toujours possible. En attendant, la vie économique ne perd pas ses droits. Le virage pris par Cuba oblige le Che à rechercher de nouvelles formules pour stimuler la production sucrière. Il clôture au théâtre Chaplin – aujourd'hui théâtre Karl-Marx – le Congrès des travailleurs de la canne à sucre en tirant un signal d'alarme :

– La récolte 1963 sera difficile à cause du manque de bras dans les champs de cannes.

Au mois de mars précédent, il avait implicitement reconnu avoir eu tort de trop miser sur l'industrialisation accélérée au détriment de l'agriculture. Il confie au journaliste français Jean Daniel :

– *Nos difficultés sont principalement le fruit de nos erreurs. Et celles-ci furent nombreuses. L'erreur qui nous a causé le plus de mal fut la sous-exploitation de la canne à sucre.*

Fin janvier 1963, il fait souffler un vent de panique en annonçant sa venue dans les champs de la centrale Ciro Redondo à Morón. L'émotion est à son comble lorsque, accompagné du photographe Korda, il arpente les travées de cannes, une foule d'enfants à ses basques – et s'assure, comme à son habitude, que tout le monde reçoit bien la même ration pour les repas. Le 4 février, premier jour de labeur, il conduit les premières coupeuses entièrement cubaines. Il s'est présenté si tôt dans les champs le matin qu'il lui a fallu attendre que le soleil daigne se lever pour attaquer le travail.

– *Personne ne pouvait l'arrêter*, se souvient Juan Jimenez, l'un des « bûcherons », comme Ernesto avait surnommé les coupeurs des troncs effilés. *Je me souviens qu'un jour, on brûla de nombreux champs de canne, et immédiatement le commandant décida d'aller couper la canne brûlée pour se rendre compte des réactions de la machine sur le terrain. Nous qui travaillions à ses côtés avons tenté de l'en dissuader, car ce jour-là il était déjà très fatigué, et la poussière de canne brûlée pouvait déclencher chez lui de nouvelles crises d'asthme. Rien à faire, il a fallu le suivre, et il nous a crevés à la tâche. Cet homme-là, ce n'est pas une, mais quatre paires bien accrochées qu'il avait ! Plusieurs fois, avec d'autres groupes, il a travaillé jusqu'à l'aube.*

Geronimo Alvarez Batista, l'un des chefs coupeurs, raconte quant à lui :

– *Quand un jour on lui a demandé quelle avait été la productivité de sa machine pendant les douze heures écoulées, il a répondu : « J'ai atteint cent quinze tonnes et une patte ! » Le journal* Revolucion *a repris l'information telle quelle, sans faire de commentaire. Quand le Che a eu le numéro sous les yeux, il a éclaté de rire : la patte en question était une plaisanterie, il s'agissait du pied du chef de son escorte qui avait été légèrement blessé par une lame…*

L'espion du Che

Lors d'une réunion nocturne au Ministère de l'Industrie, El Comandante inventa un truc à la Che : « l'homme invisible ». Un espion parfait qu'il présentera le soir même à Fidel avant qu'il ne disparaisse. Le livre de Marcos Gorban (*Sudamerica*) fait apparaître « l'homme invisible ». Ainsi découvre-t-on dans *Los ojos del Che*, que l'Argentin Fernando Escobar Llanos, aujourd'hui Orlando, avait pour mission de précéder le Che quand il voyageait, de déminer le

terrain, préparer la logistique… Comme ce qui suit l'explique. Une feuille de route concoctée par le Che en 17 points :

1. « Louer et entretenir des lieux sûrs qui serviront de refuge dans chacune des villes où il [le Che] voyagera. »

2. « Rechercher et connaître avec précision les horaires de départ et d'arrivée de tous les moyens de transport dans chacune de ces villes. »

3. « Chaque fois qu'il [le Che] voyagera pour un autre pays, quelqu'un devra l'attendre. »

4. « Quels sont les dirigeants de gauche les plus fiables dans chacun de ces pays. »

5. « En secret, il faudra préparer des réunions avec ces dirigeants fiables. »

6. « Avoir clairement le nombre et les données des rendez-vous de l'ambassadeur cubain du pays visité. »

7. « Obtenir des plans et cartes géographiques des villes en question. Les principales avenues, les rues latérales les plus empruntées. Les façons de sortir et de se mouvoir. Aussi des routes pour s'échapper et des lieux sûrs. »

8. « Savoir quelle couverture pourra nous apporter l'Unesco. »

9. « Établir une relation avec l'ordre des Jésuites. Les pères jésuites pourront toujours nous aider dans les situations compliquées. Ce sont des gens de confiance. »

10. « Savoir ce qu'il peut se passer de plus compliqué dans chaque ville. »

11. « Il faut préparer une façon de rentrer et de sortir de chaque lieu sans être vu. »

12. « Définir un plan pour tromper les services secrets de chaque pays et les services de renseignements qui pourraient nous suivre. »

13. « À titre personnel, tu devras penser aux vêtements que tu porteras pour ne pas attirer l'attention. »

14. « Une clé sera de passer les alentours au peigne fin pour vérifier s'il n'y a pas de délateur. »

15. « Tu devras avoir avec toi le plan de logistique général pour savoir clairement tout ce qui t'est nécessaire. »

16. « Il faut donc savoir prévoir quels moyens de transport seront nécessaires dans chaque cas. »

17. « Tu devras écrire une analyse la plus détaillée possible sur le gouvernement de chaque pays concerné, quels sont ses problèmes, ses principales figures et la situation politique en général. »

C'est ainsi que « l'homme invisible » fonctionna jusqu'au retour du Congo. Avec pour adresse à Paris, la rue de la Chapelle, qu'il appelle « de la Capilla », près de l'endroit où a vécu Paul Eluard, poète résistant qu'appréciait le Che. Puis, il s'effaça réellement ne participant pas à l'ultime phase en Bolivie. Par contre, il assura, en ultime mission, de choisir l'ambassade de Cuba à Dar Es Salaam (Tanzanie), pour planque du Che avant qu'il ne se rapatrie sur La Havane via Prague. Il le confiera à l'ambassadeur Pablo Rivalta qui a combattu à ses côtés à Santa Clara. Le Che ne parlera jamais, même à Alberto Granado, de ce personnage qui traversa le temps et les murs sans que personne n'en ait entendu parler. Invisible et muet !

Le Che, qui apprécie tant l'air pur des campagnes, s'en prend à la bureaucratie, dont il est en tant que ministre un des responsables. Il écrira plus tard, revenant sur cette période :

« Les débuts de notre État révolutionnaire, de même que toutes les premières étapes de notre gestion gouvernementale, restaient fortement imprégnés des tactiques issues de la guérilla. […]

« Des guérillas administratives occupaient tout l'appareil complexe de la société, se heurtaient continuellement, ordres et contrordres se succédaient. Avec des interprétations différentes des lois, qui dans certains cas en arrivaient à se contredire, au sein d'organismes édictant leurs propres décrets, au mépris de l'appareil central de direction. […]

« Comme antidote, nous avons commencé à organiser les puissants appareils bureaucratiques qui caractérisent la première période de construction de notre État socialiste, mais le décalage a été trop grand et toute une catégorie d'organismes, parmi lesquels le ministère de l'Industrie, ont entamé une politique de centralisation des opérations, freinant exagérément l'initiative des administrateurs. »

Pendant que le Che se débat pour ne pas s'embourber dans les marais de la bureaucratie, Fidel s'envole le 26 avril pour l'Union Soviétique. Il y séjournera jusqu'au 3 juin, avec l'incontournable Emilio Aragonès Navarro et sept autres

hauts dirigeants cubains. Visitera neuf régions et leurs capitales, où il inondera de ses discours fleuves les vibrants publics amalgamés par le Parti pour lui rendre hommage. Le 1er mai, il aura droit aux fastes du défilé de la Place Rouge. Khrouchtchev tenant à l'impressionner, favorablement cette fois, après le dénouement de la Crise d'Octobre. Comme le souligne Michel Tatu dans *Le Monde* : « Critiqué à l'intérieur, raillé par Pékin pour avoir péché par "aventurisme" (en envoyant des armes nucléaires à Cuba) puis par "défaitisme", le chef du gouvernement soviétique n'avait devant lui qu'à peine deux années de pouvoir difficile […]. Dès cette année 1963, les États-Unis et l'URSS améliorent, par l'accord sur le téléphone rouge (mis en place le 12 décembre 1962), un système de communications qui avait paru dangereusement sommaire au mois d'octobre précédent. »

Le 20 mai à Kiev, en Ukraine, Fidel fera connaissance de Mario Monje, secrétaire général du comité central du Parti Communiste de Bolivie, invité comme lui avec d'autres membres du PCB. Ce même Monje qui, trois ans et demi plus tard, tiendra un rôle si négatif dans le plan du Che d'enflammer l'Amérique latine.

Pendant ce temps, durant cette même journée du 20 mai 1963, le Che, sur son axe à lui, précise durant le déjeuner offert aux employés du journal *Hoy* (« Aujourd'hui »), qui célèbre son 25e anniversaire :

– Hoy *représente la naissance de l'idée révolutionnaire scientifique moderne à Cuba, l'idée du marxisme-léninisme exprimée tous les jours comme un message quotidien aux ouvriers de Cuba entière. Durant vingt-cinq ans, il a résisté quand les pouvoirs bourgeois voulaient l'empêcher de sortir.*

Début juin 1963, le Che reprend la voie des airs. Pour la Tchécoslovaquie d'abord, où il est reçu par le Premier ministre William Siroky. Le 3 il est à Alger, où l'attend Ben Bella, pour les fêtes célébrant le premier anniversaire de l'Indépendance. Il déclarera, avant de visiter la Kabylie, Oran, Constantine, Beskra, Sidi Bel Abbès…

– *Nous sentons que les peuples cubain et algérien ont les mêmes objectifs ; pour votre peuple et le nôtre jouer, en Afrique et en Amérique latine, le rôle de précurseurs pour d'autres pays frères, contre le joug colonialiste.*

« Les Algériens aimaient beaucoup le Che qui discutait dans la rue avec eux. Tous les deux, on refaisait le monde jusqu'à des deux, trois heures du matin. Un monde où tous les hommes seraient véritablement égaux. Nous avons installé ensemble les bureaux de coordination de la lutte en Amérique latine et, aussi sur le continent africain. Mandela est d'ailleurs venu s'entraîner chez nous en Algérie. Étaient là les futurs guérilleros de toute l'Amérique latine du Venezuela

à l’Argentine. »

Le 24, il rentre à La Havane. Le 1er août, une importante délégation chinoise venue pour le dixième anniversaire de la Moncada se mêle à une soixantaine d’étudiants nord-américains en visite à Cuba, et qui ne cessent de poser des questions. Le Che prend un vif plaisir à participer aux conversations de gens venus d’horizons si diffé-rents. L’occasion est trop belle pour ne pas y aller de son couplet révolutionnaire :

« Les guerres de libération constituent un catalyseur de la conscience collective. Dans chaque pays sous-développé, il y a une classe plus déshéritée que les autres. Ce n’est pas celle de l’ouvrier industriel mais de l’ouvrier agricole, le paysan, celui qui travaille la glèbe. Il est le meilleur ferment révolutionnaire. »

Un dimanche matin, jour de travail volontaire par excellence, il est six heures quand Alberto Granado, à La Havane pour une conférence sur la biochimie, se présente devant le ministère des Industries. Le Che et Aleida attendent près d’un camion, Ernesto regardant sa montre avec impatience. Surviennent enfin trois grosses voitures remplies de collaborateurs du ministère. Alberto se souvient avec amusement de la scène.

– Il les a interpellés : « Ainsi messieurs les vice-ministres viennent avec l’essence du peuple et leurs chauffeurs ! Allez, tous à bord du camion… » Et voilà tout ce petit monde, de hauts fonctionnaires pas vraiment enchantés, des chauffeurs plutôt amusés et nous trois, Ernesto, Aleida et moi, ravis, sur la route de Matanzas, pour couper la canne dans la centrale Toledo. Nous avons fait les pitres en posant devant l’objectif au pied des cannes qui nous dépassaient de beaucoup, moi surtout.

En septembre le Che – à qui son père a appris à jouer aux échecs tout gamin – prend part à un tournoi simultané qui a lieu sur son terrain, à l’intérieur même du ministère des Industries, et qui est remporté par le champion d’URSS Victor Kortchnoï. Ernesto est un passionné : il a une bibliothèque de quelque cinq cents fascicules sur le sujet, et en Argentine il s’était frotté au grand Miguel Najdorf. En 1962, il a lancé à Cuba un tournoi international, le Capablanca in Memoriam, assurant à cette occasion :

– Si les échecs constituent un passe-temps, il faut également les considérer comme un stimulant pour le raisonnement, et les pays qui possèdent de grandes équipes d’échecs sont aussi en première ligne dans d’autres sphères plus importantes.

Hombre lobo no, hombre nuevo si !

En 1963 il joue par téléphone avec le génie américain Bobby Fischer. Le 22 novembre 1963, jour de l'assassinat de Kennedy, le Che amorce l'électrification de l'île. Et pour que le courant passe encore mieux entre ses congénères, il lance une formule : *Hombre lobo no, hombre nuevo si !* (« Homme-loup non, Homme nouveau oui »). Il tient à son Homme nouveau : c'est l'accomplissement de la Révolution telle qu'il la voit. Après avoir dirigé le programme d'industrialisation, tenu la barre de l'économie, créé le ministère des Industries, mécanisé l'agriculture, le Che en vient à s'interroger de plus en plus sur l'homme. Sur les moteurs qui le font avancer. Il écrit à un intellectuel cubain, José Medero Mestre : « Après la rupture avec la société antérieure, nous avons voulu mettre en place la société nouvelle avec un être hybride ; l'homme-loup de la société des loups est remplacé par un autre type, qui n'a pas cette pulsion dévastatrice à voler ses semblables… Le mal tient à ce que l'intérêt a trop tendance à être le levier du bien-être. »

Le 20 décembre, El Comandante Guevara ferme la semaine de solidarité avec le peuple du Sud-Vietnam en stigmatisant son intégrité et son héroïsme face aux agressions des États-Unis. Il insiste sur la solidarité du peuple cubain :

– *Quand nous nous réunissons pour saluer le peuple vietnamien nous saluons un véritable frère, nous serrons dans nos bras des hommes qui, dans une lointaine région du monde, luttent pour notre sécurité, et qui luttent pour former des anneaux communs unissant les peuples des trois continents actuellement opprimés : l'Asie, l'Afrique et notre Amérique.*

Le 30 janvier 1964, le Che assiste avec Fidel Castro, à la mise en place et en route des premières machines coupeuses de canne à sucre fraîchement débarquées d'Union soviétique. Les démonstrations se réalisent autour de la centrale Ruben Martinez Villena, à Aguacate, près de La Havane. Début d'une collaboration qui implique la venue de techniciens russes qui seront comme en vacances sous le soleil des tropiques. Faisant taches blanches dans les piscines des hôtels de première catégorie où ils s'isolent. Sachant que tout Cuba fonctionne *made in USA*, il est particulièrement compliqué de passer à l'appareillage frappé du label « URSS ». Impossible d'obtenir des pièces détachées de l'ancien temps et pas simple d'en récupérer aujourd'hui. Le génie du peuple cubain, qui lui permet de bricoler tout avec rien, fera des miracles.

El Guerrillero



« El Triompho de la Revolucion »



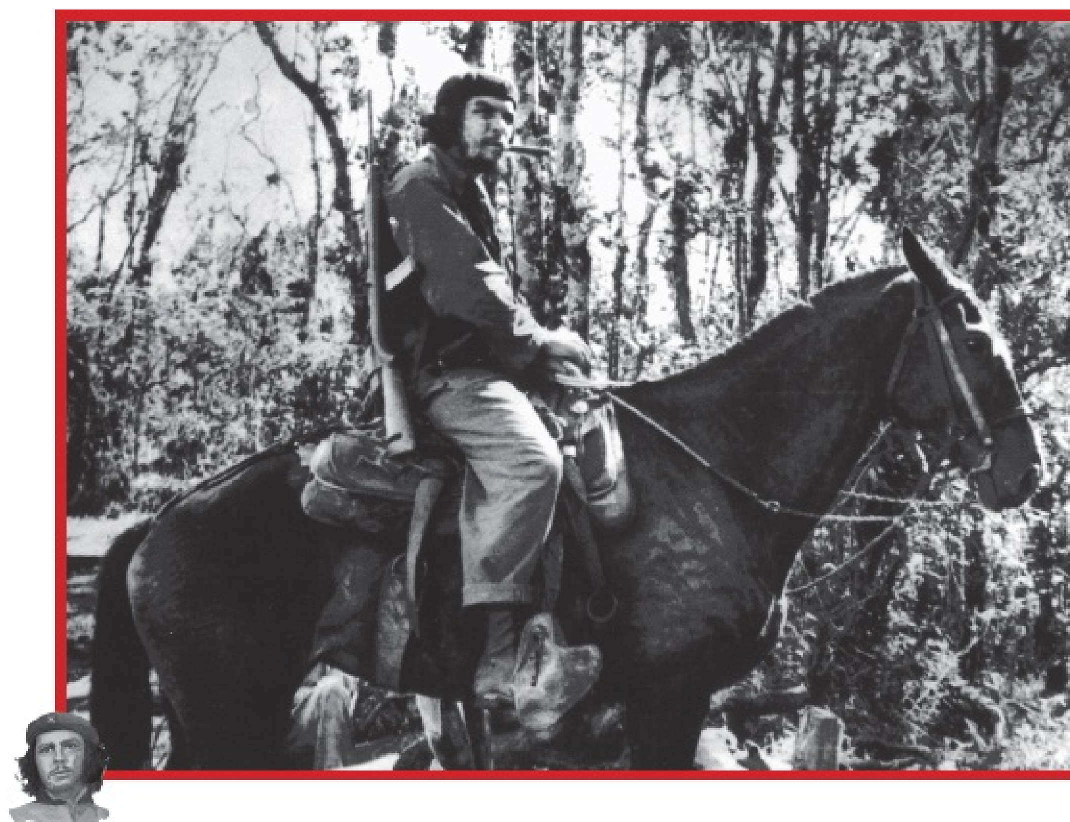
Le Che au stand de tir de Los Gamitos, au Mexique, avant l’embarquement pour Cuba.




Préparation de l’attaque de Uvero avec les chefs Barbudos : de gauche à droite le Che, Fidel, Juan Almeida, Ramiro Valdès, Ciro Redondo.




1960, La Havane : Luis Lavandeyra, le Français de la Révolution.



À cheval sur les sentiers de la Sierra.



Heriberto, Oscar et Temoro : les trois survivants de la finca Ciro Redondo



CIUDAD DE LA HABANA, LUNES 24 DE JULIO DEL 2006
AÑO DE LA REVOLUCIÓN ENERGÉTICA EN CUBA

EDICIÓN ÚNICA

CIERRE: 1:30 A.M. / 20 CTVS.

Granma

ORGANO OFICIAL DEL COMITE CENTRAL DEL PARTIDO COMUNISTA DE CUBA

De vuelta Fidel en la Patria

Visitó la Casa del Che en Altagracia en compañía de Hugo Chávez. Ambos mandatarios fueron ovacionados por pobladores de esa localidad argentina

A Plaza llena celebrarán en Granma el 26 de Julio

■ Pedro Mora

BAYAMO (M.N.).—La Plaza de la Patria llena acogerá este miércoles el acto central por el Día de la Rebeldía Nacional, aseveró Lázaro Expósito Canto, primer secretario del Partido en Granma, al inaugurar ayer la sala de prensa.

En diálogo con los periodistas, Expósito dijo que la entrega en las próximas horas de la Plaza remodelada será el mejor regalo a Fidel, a Raúl y demás dirigentes de la Revolución.

El acto no es un fin, sino punto de partida, porque trabajamos permanentemente por el 26, añadió.

Recordó que desde la visita del Comandante en Jefe a Granma en marzo del 2002, el territorio ha trabajado muy fuerte cumpliendo sus orientaciones, estimulado además por el aniversario 53 del 26 de Julio, el 50 del desembarco del Granma.

26 DE JULIO
Victoria de las Ideas

La sala de prensa ofrece servicios con tecnología de punta a los profesionales locales, nacionales y extranjeros; su ubicación facilita el movimiento a distintos puntos de la ciudad y acceder fácilmente a los medios instalados.

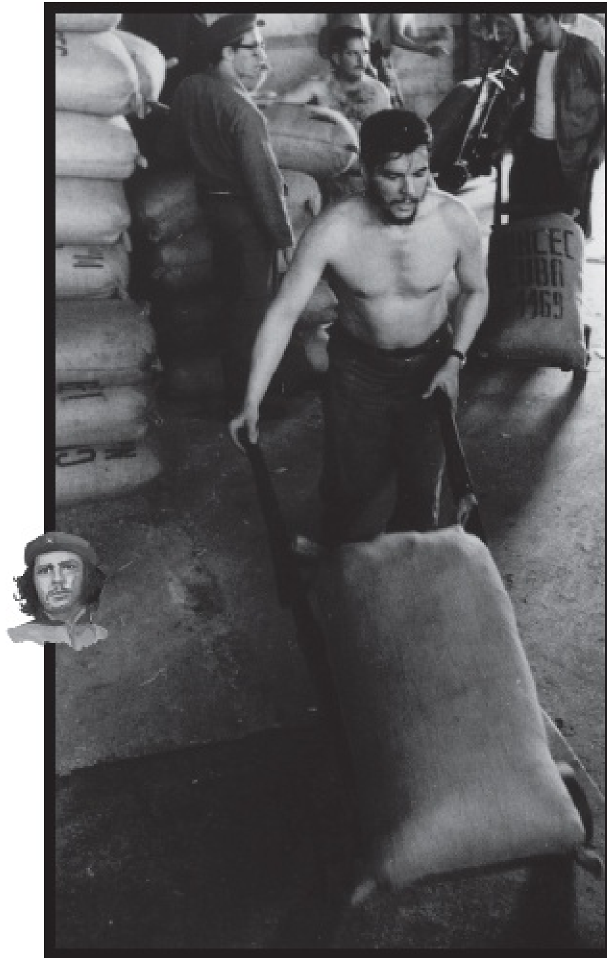
En la apertura de la instalación estuvieron presentes Rolando Alfonso Borges, jefe del Departamento Ideológico del Comité Central, y Jesús Antonio Infante, presidente de la Asamblea Provincial del Poder Popular.

En espera de los festejos por el Día de la Rebeldía Nacional han continuado inaugurando aquí decenas de obras de beneficio social. Bayamo también abrió el hotel Valle del Cauto, una placita especial agropecuaria y el organopónico La Plaza.

■ Kárate abrió



Fidel et Chaves dans la maison d’enfance du Che à Alta Gracia.



Encore et toujours la main à la pâte.



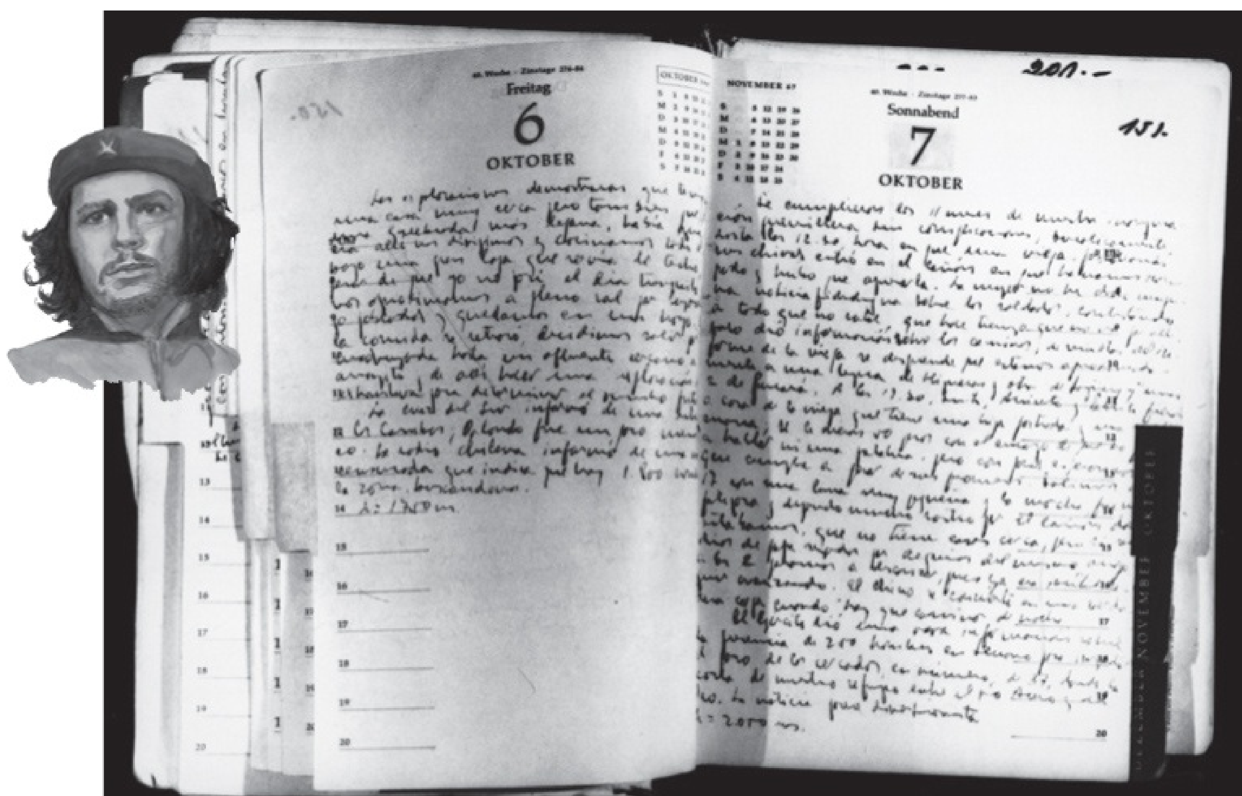
La signature du patron de la banque cubaine et l’effigie de Camilo Cienfuegos.



Au Congo, on l’appelle Tatu.



Départ pour le Congo : le Che déguisé et Dreke « le N° 1 »



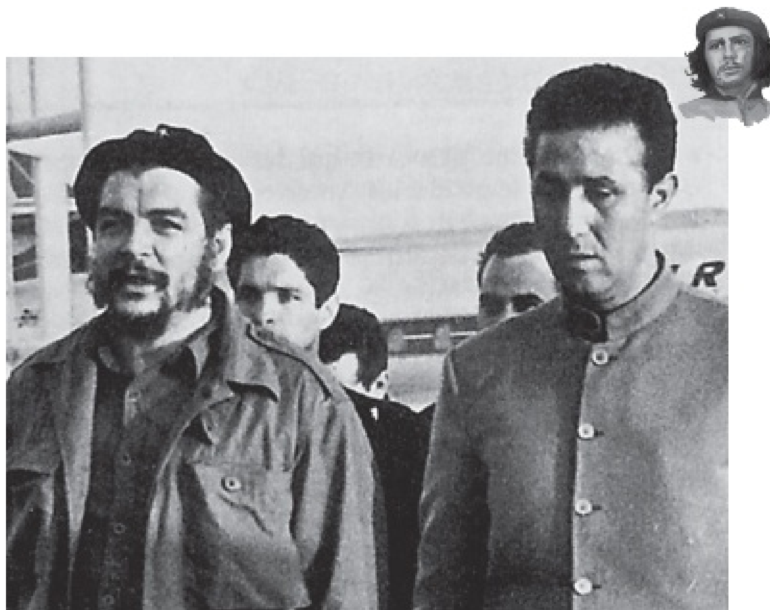
L’écriture du Che dans son journal en Bolivie.



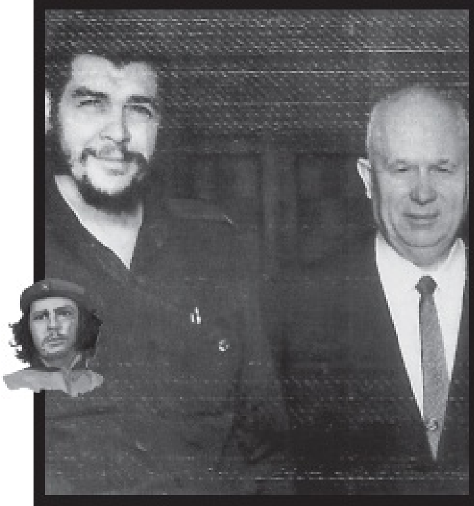
Le Che et Camilo encadrent Fidel.



Simone de Beauvoir et Sartre dans le bureau du Che à la Havane.



Avec Ben Bella.



Avec Khrouchtchev.



Face à Mao.



Entre terre et ciel, le Che écrit son journal bolivien…



Korda et Pierre Richard au journal le *Granma*.



Arsenio Garcia retrouve le *Granma* avec lequel tout a commencé.

En mars 1964, le Che est la voix de Cuba à la première conférence mondiale de Genève sur le Commerce et le Développement. Le 25, il commence en énumérant une à une les agressions économiques de l'impérialisme contre Cuba : le refus de raffiner le pétrole russe ; la réduction puis la suppression du quota de sucre ; l'embargo commercial total avec les États-Unis ; le blocus économique, en liaison avec d'autres pays sur lesquels il a été fait pression ; l'interdiction de tout transfert de dollars vers Cuba ; la suspension de l'aide nord-américaine à la Grande-Bretagne, la France et la Yougoslavie « pour faire du commerce avec Cuba ». « Nous entendons clairement, et le disons en toute franchise, que l'unique solution correcte aux problèmes de l'humanité en cette période cruciale est la suppression absolue de l'exploitation des pays dépendants par les pays capitalistes développés, avec toutes les conséquences que cela implique. » Si en Uruguay son charisme a fait merveille, à Genève son discours passe moins bien. Il conclut en demandant que soit réglementée l'utilisation des excédents « pour défendre les prix des produits qu'exportent les pays sous-développés ». Ce qui était, à l'évidence, le but de son intervention au pays des banquiers.

Il profite de ce voyage pour se rendre à Paris et rencontrer l'homme qui lui

porte la contradiction, Charles Bettelheim. Ce dernier raconte :

– Nous avons déjeuné dans le haut du boulevard Saint-Michel, chez Carli. Reconnaissant le Che, le patron, italien, l'a assuré que son père était un antifasciste et qu'il était honoré de le recevoir. Il nous a installés à l'étage, dans une salle tranquille. Là, le Che m'a demandé de faire le point, de lui préciser comment je voyais les problèmes, l'évolution de l'économie cubaine. Je lui ai fait part de mon pessimisme. Comme à son habitude, il écoutait avec la plus grande attention, n'objectait rien.

J'ai connu Nasser, Nehru, Chou En-lai, Fidel ; aucun n'a fait sur moi un effet aussi fort que le Che. Pourtant Chou En-lai était lui aussi quelqu'un de fascinant. Mais le Che, c'était différent : de sa simplicité se dégageait un tel charisme qu'on ne pouvait que l'aimer. Bien sûr, il a eu tort de vouloir aller trop vite. Son Homme nouveau ne pouvait exister du jour au lendemain. Le Che voulait imposer aux hommes de se comporter comme il le souhaitait. Comme il se comportait lui-même en fait, persuadé que c'était pour leur bien. Ce n'est pas possible, il faut laisser aux gens le choix, donc le temps. Il faut d'abord parler avec eux. Du dialogue naît le changement. Son Homme nouveau aurait ressemblé à un robot trop parfait, donc utopique.

Charles Bettelheim recevra un courrier du Che, daté du 24 octobre 1964.

Año de la Economia.
Estimé compagnon, J'ai reçu votre lettre et je vous ai envoyé à part les revues que vous m'avez demandées. J'aimerais beaucoup pouvoir discuter avec vous une fois encore sur nos divergences. Un peu plus avancé que le chaos, peut-être au premier ou second jour de la création, j'ai un monde d'idées qui s'entrechoquent, et parfois s'organisent ; j'aimerais les ajouter à notre matériau polémique mutuel. En espérant votre venue, je vous quitte révolutionnairement. Patria *O Muerte, Venceremos,*

Comandante Ernesto Che Guevara. »

Quelle pertinence y a-t-il à s'interroger sur la réflexion économique de Guevara, un demi-siècle après sa mort ? Jean-Paul Planchou, ancien animateur du Cérés (Centre d'études, de recherches et d'éducation socialiste) répond :

« À l'époque, l'effervescence révolutionnaire est à son comble. Durant ces années soixante, les guerres de libération se succèdent comme autant de feux allumés entre l'ancien ordre colonial, mis en place par les puissances européennes, relayées au cours de la seconde partie du XXe siècle par l'impérialisme "yankee". L'intervention américaine au Vietnam s'inscrit, en

effet, dans ce contexte de tension exacerbée entre les deux systèmes, l'Occidental et le Soviétique, le capitalisme et le communisme. C'est-à-dire d'un côté, la défense du marché libre et, de l'autre, l'organisation économique étatisée. Au point que le Département d'État et le Pentagone à Washington en viennent à estimer que le rapport militaire n'étant pas forcément favorable aux États-Unis – même après le recul de l'URSS faisant suite à la crise de Cuba en 1962 – et que la guerre nucléaire semble repoussée, il serait opportun d'organiser une « coexistence pacifique » entre les deux empires que, seule, la rhétorique maoïste troublera quelque peu et qui va conduire à l'émergence de la théorie des « dominos », sur fond, au tout début de la décennie 70, de réduction des armements atomiques. C'est dans ce contexte historique, régulé, mais sans empêcher, pour autant, l'existence d'interstices d'action révolutionnaire, ici et là, que s'applique – et ce n'est pas anodin – la réflexion de Guevara sur les plans géopolitique et économique.

« Car il n'est pas surprenant que sa pensée, ressorte là d'une analyse marxiste classique, à commencer par son approche de la théorie de la valeur d'usage qui ne peut-être autre chose que la somme du travail investi.

« La question fondamentale – et récurrente – dans l'analyse marxiste est : qui détermine, et comment, la valeur d'usage ?

« Guevara répond : le processus de planification centralisée, qui est, selon lui, "la manière d'être de la société socialiste", dans le sens où la centralisation serait un gage de rationalité des choix. C'est, en fait, un acte de foi dans l'homme, dans la rationalité commune des hommes, mais qui, jusqu'alors, n'a pas été historiquement vérifiée.

« Certes, Guevara se rend bien compte qu'on ne peut s'abstraire à long terme de l'environnement international de la formation des prix par le marché. Pour réduire le supposé décalage entre les deux modes de formation des prix, Guevara veut s'appuyer sur le développement de la conscience collective par l'éducation. C'est d'ailleurs cette confiance dans le développement de la conscience qui l'autorise à juger qu'il peut y avoir Révolution socialiste quel que soit le niveau des forces productives et, de ce point de vue, Guevara est intimement un homme de ce qui était, à l'époque, qualifié de tiers-monde et, sensiblement, proche des analyses de Lénine. Mais, là encore, c'est une pétition de principe que l'histoire des pays "socialistes" et, aussi, capitalistes, contrecarre. On perçoit, à partir de là, les autres contradictions que le marxisme appliqué n'a pas su lever. Aujourd'hui, le capitalisme a gagné la partie, à tout le moins à horizon d'homme. Au détour d'un double bouleversement, technologique, avec la diffusion mondiale de l'électronique, et géopolitique, après la chute du mur de Berlin, qui accélère la globalisation en marche, l'internationalisation de la base

de profit. Or, les rapports sociaux demeurent engoncés dans les institutions étatiques nationales (même s'ils sont sensiblement chamboulés par les migrations humaines). D'où ce décalage mortifère pour l'égalité entre le marché et la démocratie – le mot est lâché : voilà ce qui limite l'analyse marxiste-léniniste –, qui ne peut contribuer qu'à une aggravation des injustices, des inégalités, en bref de l'exploitation des hommes. Les problèmes par rapport aux années soixante perdurent en ayant changé de dimension, pire, à certains égards, ils s'approfondissent.

« Donc, comment rééquilibrer le travail par rapport à la toutepuissance du capital, et ce à l'échelle internationale ? La question est posée et la tâche politique toujours à entreprendre. »

Le Che, qui suit Marx quand il affirme : « La science est une force historique en mouvement, une force révolutionnaire […] », s'intéresse aux découvertes du physicien français Marcel Deprez (1843-1918), qui créa le premier transport industriel d'énergie électrique… »

Le 26 juin, peu après ses 36 ans, le Che, toujours à la tête du ministère de l'Industrie, formalise avec Armando Hart, ministre de l'Éducation, un accord entre les deux ministères concernant l'aide mutuelle qui assurera le lien entre l'étude et la production afin d'en renforcer l'efficacité. En août, l'autre versant du Che, non plus celui, froid, du bureaucrate mais l'ensoleillé en liberté, sera confronté, à Mexico, avec le poète espagnol en exil Camino Galicia dit Leon Felipe qui, quelques années plus tôt, lui avait fait parvenir son dernier livre, *El Siervo* (« Le serviteur »). Le Comandante étoilé assurant que c'était l'un de ses deux ou trois ouvrages modernes préférés. Le Che voyait, épanoui en Felipe, le poète qu'il portait en lui, sans jamais avoir le temps de vraiment le libérer. Marqué par la guerre civile espagnole, Felipe écrivit pour le Che un poème intitulé : *El grande relincho* (« Le grand hennissement »).

En cette année 1964, le Che reçoit régulièrement, la nuit dans son bureau, au ministère de l'Industrie, les représentants des Jeunesses communistes internationales. Ainsi, avec des Latino-Américains et des Canadiens, trois Juives polonaises nées en France – Michèle Firk[1], Ania Francos[2] et Janette Habel – découvrirent-elles El Comandante.

« Nous étions très intimidées, se souvient Janette Habel. Il nous inhibait par ses remarques caustiques, son impertinence mais aussi par son comportement austère et rigoureux, sa sensibilité extrême à l'égard de toutes les injustices et son rejet de tous les privilèges. Il se moquait ouvertement de ceux qui pratiquaient la langue de bois. Son exigence dans le travail s'appliquait à tous, dirigeants compris, et je l'avais entendu critiquer un ministre pour avoir rendu des comptes inexacts…

« Nous avions l'impression qu'il ne nous prenait pas au sérieux : à Michèle qui voulait rejoindre les guérillas latino-américaines, il avait, avec une ironie cinglante, conseillé d'aller d'abord couper la canne… À moi, il avait dit d'aller défendre la cause cubaine et latino-américaine en Europe…

« Le Che était passionné par les débats de la jeunesse communiste française peu différents de ceux qui agitaient alors les organisations communistes latino-américaines. Ses commentaires critiques sur les pays d'Europe de l'Est qu'il avait beaucoup visités n'étaient pas rares, et il écoutait avec une attention manifeste les récriminations que nous exprimions à l'égard de nos vieux dirigeants. »

Janette Habel, elle aussi, a été marquée par les traits d'humour du Che, « d'une grande drôlerie, pas toujours sarcastique ». Ils se reverront. « Après quoi nous avons voulu profiter d'un de ses passages à Paris pour organiser un meeting à la Mutualité avec lui. Nous avons discuté avec Philippe Robrieux[3], mais finalement le meeting n'eut pas lieu. Pas par la faute du Che que l'idée intéressait, par celle du PC qui s'y était opposé ; le Che n'était pas en odeur de sainteté à Paris. » Crainte du Kremlin ? !…

Dans Cuba, c'est un peu l'auberge espagnole des idées. Elles se télescopent parfois, et de ce fait s'harmonisent difficilement. Celles du Che, les plus tranchées parce que les plus révolutionnaires, choquent les vieilles barbes ; d'autres moins chenues tiennent à marquer leur différence avec le jeune *Barbudo* qui veut toujours tout changer. Ernesto leur réserve sa botte secrète :

« Certes, un bon réformiste améliorerait le niveau de vie du peuple cubain. Mais ce ne serait pas la Révolution. La Révolution c'est le sacrifice, la lutte, la confiance dans le futur. La Révolution doit dépasser le stupide programme réformiste. Pour cela il est nécessaire de condamner la rentabilité, le profit individuel, pour obtenir un hombre nuevo. »

Une petite histoire se raconte sous le manteau à La Havane. Deux ouvriers discutent. L'un dit à l'autre :

– C'est bien, la Révolution. Tu arrêtes de boire du ron, *tu ne fumes plus, tu travailles quinze heures par jour, tu ne touches plus à ta femme puisque t'as plus de forces… Dis-moi, t'as pas une combine pour filer* del otro lado, *de l'autre côté* (sous-entendu vers les États-Unis)

Les journaux cubains reprennent en le commentant un reportage du *Nouvel Observateur* où sont évoquées les personnalités de l'île. Le président Dorticos y est présenté comme le mou de la bande, Fidel le demi-dur et le Che le dur, *el*

Chinófilo, parce qu'il s'appuie sur certaines thèses de Pékin. De fait, *el Comandante* pense que les Russes abusent de leur petit allié en le pressurant et en lui inter-disant tout contact avec les Chinois. Il voudra en avoir le cœur net, et projette un nouveau voyage de l'autre côté du Rideau de fer.

Un jour de juillet, il débarque à Santiago de son avion ministériel, piloté par Eliseo de la Campa dit El Gordo, avec un garde du corps dit El Chino, et il se rend aussitôt chez Alberto.

– Petiso, libère-toi pour la journée de demain. Tu verras.

Les trois Havanais passent la nuit chez les Granado, et sur le coup de cinq heures, une jeep les conduit à Bayamo, puis à Bueycito dans la Sierra Maestra, où des mules les attendent. Commence alors un marathon de neuf heures, qui laissera le docteur Granado exténué, les fesses en capilotade.

– J'étais mort de fatigue, se souvient-il. *Nous avons grimpé jusqu' à Mar-Verde, où a été tué Ciro Redondo. Ernesto y a pris quelques photos du tumulus dressé à la mémoire de son compagnon, puis nous avons continué notre chemin, le Che devant, le Chino en deuxième position, moi en troisième et le Gordo fermant la marche. Avec pour tout déjeuner deux boîtes de sardines, que nous nous sommes partagées en nous désaltérant à l'eau d'un ruisseau. Plus tard, en repensant à cette journée, j'ai compris qu'en réalité Ernesto se préparait à repartir allumer une Révolution quelque part, ou mettre son fusil au service d'une autre déjà en route. Il avait tenu à effectuer cette sortie pour se replacer dans les conditions de la guérilla – les conditions physiques s'entend, car dans sa tête il était toujours prêt. Mais il voulait savoir comment son corps réagirait, s'il ne s'était pas trop rouillé. Oui, il s'entraînait, et sur le moment je l'ai maudit de m'avoir fait participer à cette séance… Pourtant si c'était à refaire je repartirais sur-le-champ, même aujourd' hui !*

Il défend le travail volontaire

Pendant l'été, le Che écrit un article sur « L'industrie nouvelle », qui paraîtra dans la *Revista economica* :

« Aujourd'hui, le travail volontaire doit devenir un phénomène de masse ; cela exige aussi une avancée importante dans l'organisation, pour que le travailleur volontaire ne se sente pas frustré. Dimanche dernier, j'ai participé ainsi à la coupe de la canne et – ce qui ne m'arrive jamais – je me suis surpris à regarder ma montre à peu près tous les quarts d'heure, impatient de pouvoir enfin m'en

aller. Parce que j'avais l'impression que mon travail n'avait pas de sens – ce qui revient à dire que ce travail reste encore à organiser, pour l'homme qui y participe. […]
« Le plus grand danger à nos yeux est l'antagonisme qui se creuse entre l'administration d'État et les organismes de production. L'économiste soviétique Liberman a analysé cet antagonisme, et conclu qu'il fallait changer les méthodes de stimulation collective, en abandonnant l'ancienne formule des primes, pour passer à des formules plus avancées. Une chose doit être bien nette : nous ne nions pas la nécessité objective du stimulant matériel, mais nous sommes réticents quant à l'utiliser comme levier essentiel. Nous considérons qu'en matière d'économie ce type de levier acquiert rapidement valeur de modèle, et finit par imposer sa dynamique propre aux rapports entre les hommes. Il ne faut pas oublier qu'il vient du capitalisme, et qu'il est condamné à mourir dans le cadre du socialisme. Comment ? Peu à peu, nous est-il répondu, grâce à l'augmentation progressive des biens de consommation destinés au peuple, qui rend ce stimulant superflu. Nous trouvons dans ces conceptions un mécanisme de pensée trop rigide. Les biens de consommation, c'est la règle de vie, et en définitive l'élément principal de la conscience, pour les défenseurs de l'autre système. À notre avis, stimulant matériel et conscience sont des termes antinomiques. »

Louis Lavandeyra pense que le Che est persuadé qu'il y a un autre chemin socialiste que celui qu'a suivi l'URSS depuis Staline. « S'il est fasciné par les premiers bolcheviques et sait de Trotski tout ce qu'un Latino-Américain peut en savoir, il se méfie d'autant plus des dogmes véhiculés par Moscou. Il connaît aussi presque tout des procès et de l'élimination de Zinoviev et Kameniev et de Boukharine. Qui a parlé avec le Che sur le mouvement communiste international – dans le cadre des discussions avec des membres du ministère de l'Intérieur – sait cela. Pour le Che, il n'y a rien de ''sacré'' dans le marxisme ; plus même, tout doit être mis en question même en matière de théorie… Et il cite l'anecdote concernant le dénommé Narbona, chef du personnel du ministère de l'Industrie, qui, lorsqu'on lui disait : ''Quelle chance vous avez eu de travailler avec le Che…'', répondait invariablement : ''J'ai connu là les pires moments de ma vie !.… À cause de ce satané point 23 de l'ordre du jour… Eh oui, c'était la critique du commandant Guevara. Bien sûr, il n'était pas facile de le contredire, mais lui souhaitait être critiqué, toujours dans l'idée de faire avancer les choses.''

« On comprend, poursuit Lavandeyra, pourquoi le Che s'intéresse à la publication de *Pensamiento Politico,* une revue de réflexion marxiste très libre

qui finira par être supprimée… Si le Che n'a pas défendu *Pensamiento Politico* ouvertement, c'est qu'il a dû juger que le moment de se lancer dans les discussions qui divisent n'était pas encore venu. Et le poids du vieux parti, le PSP, est encore considérable, il est donc difficile d'ouvrir des débats théoriques… Fidel en particulier y est allergique. Or, le pragmatisme de Fidel a, jusque-là, permis à la Révolution d'aller de succès en succès. Le Che, à mon avis, était déjà trop en avance en matière de réflexion sur le marxisme pour que la plupart des gens qui ne faisaient que découvrir Marx et Lénine puissent suivre. Je crois que ce que l'on a appelé à Cuba le phénomène de *sarampión* (être aussi rongé qu'une personne atteinte de scarlatine) fut une étape inévitable : poser des problèmes de théorie révolutionnaire sans tenir compte du lieu – une île attaquée au quotidien depuis les USA –, vu les circonstances, peut être considéré comme une erreur d'intellectuel de salon parisien. Le Che se limite donc à des réflexions sans aborder le rôle du peuple dans la vie politique révolutionnaire, sa participation par l'exercice démocratique. Le Che s'intéressait à la démocratie directe, selon Jean-Jacques Rousseau, approuvait que les représentants du gouvernement soient révocables à tout moment. Que c'était au peuple de plébisciter une loi… Le Che demande à tous de penser avec leur propre tête, de ne pas répéter comme des perroquets ce qu'il y a dans les manuels. »

Paradoxalement, le Che n'était pas loin de ce que pensait Pierre Mendès France : l'être humain a le devoir de participer à la vie politique ; la politique peut être, doit être, une facette privilégiée de l'action de tous, une activité noble. En précisant que le Che recommandait à tous le laconisme pour s'exprimer.

Le 28 octobre, cinquième anniversaire de la disparition de Camilo Cienfuegos, le Che s'englobe lui-même dans un « nous » coupable : « Pour moi Camilo n'est pas mort et l'influence de son action, celle de son activité révolutionnaire, sert et servira à corriger nos faiblesses et les erreurs révolutionnaires que nous commettons. » Le 4 novembre, il repart pour un troisième et dernier voyage à Moscou, invité aux festivités commémorant le XLVIIe anniversaire de la Révolution d'octobre. Il s'envole, mais avec en tête l'idée qu'il devra bientôt retourner vers sa véritable mission, le combat de terrain, la guérilla. Sur place, il vérifie combien ses craintes à l'égard des Soviétiques étaient fondées, et il rumine au retour :

– On ne peut pas avoir confiance dans ces gens-là, car ils nous font passer au second plan. C'est pourquoi il me semble préférable de se maintenir à distance, comme avec les omnibus équipés de freins pneumatiques. Si on les suit de trop près, au moindre coup de patin qu'ils donnent, c'est le choc.

Pour ne pas rester à la merci des Russes, et ne pouvant évidemment se rapprocher des États-Unis, le Che commence à estimer que le bloc neutraliste,

avec ses pays socialistes fonctionnant indépendamment de Moscou, pourrait convenir à Cuba. Il comprend que Fidel puisse juger pour l'instant les relations avec le Kremlin prioritaires et vitales, et que somme toute « On n'est pas si mal sous la grosse patte protectrice de l'Ours URSS » ; mais lui-même, en tant que Che, qui déteste le mensonge, qui ne se fait pas au langage dit politique, se refuse à toute forme de compromission. Pour lui, le marxisme est pureté, la pureté transparence et la transparence sincérité. Il y a trop de flou à son goût dans les relations avec le grand frère de l'Est pour pouvoir lui accorder sa confiance.

Le 9 décembre, Ernesto reprend l'avion. Direction New York, où il va défendre les intérêts de Cuba à l'ONU, sans oublier de refaire le monde à sa manière. Il débarque dans la ville debout dans un manteau de cuir, avec son béret étoilé. Il s'enferme dans sa chambre d'hôtel pour lire la presse et préparer son intervention du 11.

Ce jour-là, d'une voix rappelant par ses accents épiques celle d'André Malraux, il s'en prend à ses hôtes, les enfants de l'Oncle Sam :

– Je fais remarquer que les informations concernant l'entraînement des mercenaires en différents points des Caraïbes, et la part qu'y prend le gouvernement nord-américain, s'étalent dans les journaux. Or nous n'avons connaissance d'aucune voix latino-américaine qui ait protesté officiellement contre ce fait. Cela nous démontre le cynisme avec lequel les États-Unis traitent leurs péones. Les subtiles chancelleries de l'OEA [4]*,*

qui savaient fort bien voir les boucliers défensifs brandis à Cuba, et exiger des preuves irréfutables quant aux armes yankees exhibées au Venezuela, ne remarquent pas les préparatifs d'agression étalés au grand jour aux États-Unis. Pas plus qu'elles n'ont entendu la voix du président Kennedy lorsqu'il s'est déclaré explicitement agresseur de Cuba à Playa Giron. Pour certaines d'entre elles, il ne peut s'agir que d'un aveuglement suscité par la haine de notre Révolution. […]

Et d'en profiter pour placer une banderille sur l'échine de l'ours URSS :

– Nous voulons construire le socialisme, nous nous sommes déclarés comme faisant partie du groupe des non-alignés. Parce que, outre le fait que nous soyons marxistes, les non-alignés comme nous luttent contre l'impérialisme. Nous voulons la paix, nous voulons construire une vie meilleure pour notre peuple, et pour cela nous oublions, autant que faire se peut, les provocations des Yankees. Mais nous connaissons la mentalité de leurs gouvernants : ils veulent nous faire payer cher cette paix. Nous répondons que son prix ne peut excéder les frontières de la dignité. […]

Dans son sulfureux saupoudrage planétaire, il ne manque pas d'en poser une

pincée sur l'Afrique du Sud :

– La brutale politique d'apartheid s'applique sous les yeux des nations du monde. Les peuples d'Afrique sont contraints de supporter que sur leur continent on affirme encore la supériorité d'une race sur une autre, que l'on assassine au nom de cette supériorité. Les Nations unies ne ferontelles rien pour l'empêcher ? […]

Après avoir rabroué le délégué des États-Unis Adlaï Stevenson, à la suite de sa vive réaction, le Che se projette dans le futur, en s'impliquant tout entier dans ses propos :

– Je suis cubain, et je suis aussi argentin, et si les illustres Seigneurs d'Amérique latine ne s'en offusquent pas, je suis si patriote pour l'Amérique latine que lorsque le moment sera venu, je serai disposé à donner ma vie pour la libération de l'un ou l'autre des pays latino-américains, sans rien demander à personne, sans exploiter personne, sans rien exiger en retour. […]

« Chose surprenante, nous dit Lavandeyra, les propos du Che – qui semblent à beaucoup pessimistes – contrastent avec l'optimisme constant de Fidel. Le Che a une vision très sombre des événements si l'action de tous les opprimés au niveau international n'empêche pas les États-Unis de parvenir à la domination du monde. Il se rend compte des faiblesses du camp dit "socialiste". Non seulement au niveau de son maigre potentiel économique, mais à cause des perversions de ce régime en URSS et dans l'Europe de l'Est. L'URSS n'a, en fait, pas d'autres forces que celle de l'Armée rouge. Si l'aide économique qu'elle peut apporter à un petit pays comme Cuba peut, à la rigueur, être jugée suffisante, elle serait incapable de soutenir un pays comme le Brésil, s'il se libérait. Quant à la force des idées, le Che estime que l'URSS a perdu tout rayonnement intellectuel et culturel. Le marxisme à la soviétique a cessé d'être un système ouvert qui s'enrichit. Sa pensée s'est sclérosée et une gérontocratie le dirige de Moscou. Le Che pense que la lutte en Amérique latine est maintenant urgente pour donner un autre souffle à l'idée révolutionnaire… C'est, à mon avis, dans ce contexte, qu'il faut situer le départ du Che pour la Bolivie, et non dans un cadre étroit, qui entraîne, encore aujourd'hui, bien des discussions… »

Le Che est seul. Il sait que le bloc soviétique n'est en fait qu'un puzzle plus fragile qu'on ne le pense. Il en pressent les fissures. Le « printemps de Prague » est déjà en gestation. Fidel ne le suit pas dans sa défiance envers le grand frère russe. Il sait désormais que son destin l'appelle ailleurs, dans un autre pays de cette Amérique latine si chère à son cœur. À quelques proches, il révèle que le Brésil l'attire, mais c'est bien en Argentine, « son Argentine », qu'il songe à revenir. Pour le moment, il déambule au pied des *rascacielos*, en songeant que chacun de ces gratte-ciels abrite l'équivalent de la population d'une petite ville

cubaine, et au flot de dollars qui ne cesse de couler de l'un à l'autre.

Il est interviewé à la télévision, dans le cadre de l'émission *Face of the Nation*, par Tad Szulc du *New York Times* et les journalistes vedettes de la CBS, Paul Niven et Richard C. Hottelet. Ils le criblent de questions sur la polémique sino-soviétique, sur les dissensions existant à Cuba entre les communistes d'avant la Révolution et la majorité des responsables du M. 26-7. Il évite de s'étendre sur ses désaccords avec Moscou, pour ne pas compliquer encore plus la vie de Fidel. Il conclut ses propos d'un pugnace :

– Une transition pacifique vers le socialisme en Amérique est pratiquement impossible. C'est pour cela que nous, les Cubains, disons qu'en Amérique le chemin de la libération des peuples, qui sera le chemin du socialisme, passera par des balles dans presque tous les pays, et je peux pronostiquer que vous en serez les témoins.

À la sortie du studio, il répond aux insultes des Cubains anti-castristes venus le conspuer en saluant comme un boxeur qui vient de remporter un combat. Le lendemain matin, une de ses amies argentines de Cordoba, Magda Moyano, se présente à son hôtel. Elle est venue l'inviter chez les Rockefeller – autant dire pour lui dans l'antre même de Satan.

– Chez Bobo, insiste-t-elle, *une Rockefeller qui n'a rien à voir avec le reste de la famille. Elle est libérale, tu verras, de gauche…*

Laura Bergquist, une journaliste de *Look*, qui connait le Che pour l'avoir interviewé quelques années plus tôt à La Havane, est présente ce soir-là. Elle raconte :

– Quand il est arrivé en retard, dans sa tenue militaire impeccablement repassée, tous les convives sont restés figés comme des sacs de sel.

La conversation peine à redémarrer, puis un jeune homme s'enhardit – Bill Strickland, leader du Mouvement des étudiants du Nord :

– Pensez-vous qu'il soit possible, ici aux États-Unis, de tenter une action de guérilla comme vous l'avez fait avec monsieur Fidel Castro ?

Ernesto sourit. *– La situation ici est différente. Non, je ne pense pas que votre pays puisse jamais devenir la terre d'asile rêvée des guérilleros.*

Ce que le Che appelle lui-même « le cas Rockefeller » déclenchera un paragraphe nommé « *les lois invisibles du capitalisme* » dans ses écrits sur *Le Socialisme et l'Homme* :

« Les lois aveugles de capitalisme, invisibles pour la plupart des gens, agissent sur l'individu sans que celui-ci s'en rende compte. Il ne voit devant lui qu'un vaste horizon qui semble infini. C'est ainsi que la propagande capitaliste prétend présenter Rockefeller comme une leçon sur les possibilités de succès. La misère

qu'il faut accumuler pour que surgisse un tel exemple et la somme de bassesses qu'implique une telle fortune n'apparaissent pas dans le tableau et il n'est pas toujours possible aux forces populaires de voir clairement semblables phénomènes. »

Ce qui conduira le Che à enchaîner :

« Je vais essayer maintenant de définir l'individu, acteur de ce drame étrange et passionnant qu'est la construction du socialisme, dans sa double existence d'être unique et de membre de la communauté.
« Je crois que le plus simple est de reconnaître sa qualité d'être inachevé. Les tares de l'ancienne société se perpétuent dans la conscience individuelle et il faut un travail incessant pour les faire disparaître. Le processus est double : d'une part, c'est la société qui agit avec son éducation directe et indirecte ; de l'autre, c'est l'individu qui se soumet en un processus conscient d'autoéducation. » Ce qui l'amènera à déduire : « Pour construire le communisme, il faut changer l'homme en même temps que la base économique. »

Son Homme nouveau, le Che ne le verra pas sans utiliser l'art :

« Les chaînes de l'aliénation brisées, il atteindra la conscience totale de son être social, sa pleine réalisation en tant que créature humaine. Ceci se traduira concrètement par la reconquête de sa nature propre au travers du travail libéré et par l'expression de sa condition humaine, au travers de la culture et de l'art. […] En ne mettant surtout pas une camisole de force à l'expression artistique de l'homme qui naît et se construit aujourd'hui. »

À l'évidence, le Che a profité de son passage dans l'enceinte des Nations unies pour resserrer les liens avec les Africains, et préparer le voyage qui va suivre. Mais il ne quitte pas New York sans avoir également une conversation avec Andrei Gromyko, ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique, et il serait surprenant qu'il ne lui ait pas fait part de ses projets de porter la guérilla dans d'autres régions du monde.

Le 17 décembre, Ernesto quitte les États-Unis pour l'Algérie. Après trois jours passés à Alger, il rejoint le Mali où l'attend Modibo Keita. Il s'aperçoit que les Africains l'ont surnommé le « Mao d'Amérique latine », ce qui n'est pas pour lui déplaire. Le 2 janvier 1965, il repart pour le Congo ex-français, où à Brazzaville, il rencontre les leaders Pascal Lissouba et Alphonse Massemba-Debat. Le 8, il traverse le golfe de Guinée pour atteindre Conakry, où le reçoit le

président Sékou Touré, marxiste prochinois. Les deux hommes s'entendent pour demander à l'URSS de s'engager à aider économiquement le processus de décolonisation et d'unité afro-asiatique. Puis, le 16, El Comandante le Che rallie le Ghana ; à Accra, sur la Côte-de-l'Or, il s'entretient avec le président Kwame Nkrumah et en profite pour ranimer les braises de la Révolution :

– L'Afrique, l'Amérique latine et l'Asie devront s'unir avec les pays socialistes pour lutter contre l'impérialisme.

Le 22 il arrive à Porto-Novo, au Dahomey, d'où il envoie une carte à Hildita. Elle représente un enfant noir en tenue tribale, avec ces mots : « *Mi querida*, je crois que c'est un copain d'école à toi. Je ne sais si tu le reconnaîtras ! Je suis au Dahomey : cherche où c'est sur la carte de géographie. *Un abrazo à todos y a ti un beso grande de tu papá.* » Une seconde carte part de Porto-Novo, à l'intention de sa chère tante Beatriz, aux couleurs de l'humour du signataire : « D'un coin du continent dont les ancêtres ont frisé pour toujours ta chevelure, comme le diraient les mauvaises langues, je t'envoie un *abrazo* filial de rigueur et un souvenir d'éternité, d'où que tu souhaites que mes os marcheurs me portent. Salut à tous. Un baiser du disparu. Ernestito. » Il regagne sa base d'Alger le 25, via Accra, où il résume pour le journal *Alger-Soir* son voyage à travers le continent : « L'Afrique était malade, elle est aujourd'hui convalescente et elle se soigne. Son infirmité était le colonialisme, et ses risques de rechute viennent des colonialistes. » Le « Commandant volant » prend le temps de se rendre à Canton, dans la République populaire de Chine, avant de faire une pause du 8 au 10 février à Paris, ville qu'il affectionne tant, notamment en raison de la Révolution de 1789, ferment de sa pensée révolutionnaire.

Il se promène sur les quais des bouquinistes, se régale d'un sandwich au fromage dans un bistrot, se rend au Louvre pour se planter devant un petit tableau de Jérôme Bosch, *La Nef des fous*, qui le laissera longuement songeur. Tableau du déjà surréaliste peintre flamand du début du XVIe siècle, qui représente une embarcation abritant une dizaine de joyeux drilles qui chantent à tue-tête, s'étant abreuvés à l'ennivreur tonneau, présent à bord comme un personnage. Avec une bonne sœur qui joue du luth et, à l'extérieur du bateau, deux bouffons-nageurs tendent leur coupe, mourant de soif. En haut du mât, quasi de cocagne, un poulet sert de deuxième oriflamme. Le titre, *La Nef des fous*, trouve son origine dans un poème satirique de l'Alsacien Sébastien Brandt, écrit à la fin du XVe siècle. Allégorie où le Che voit la folie des hommes. En se souvenant qu'à l'époque où Jheronimus Van Aken, dit Jérome Bosch, construisait « sa nef », les navigateurs espagnols et portugais commençaient à envahir le sous-continent américain…

Mais pourquoi le Che se bloquait-il précisément devant ce tableau de Jérôme Bosch alors qu'il y en avait plus de trente mille autres qui s'offraient à son regard ? Parce que c'est précisément son ancêtre, l'érudit Félippe de Guevara, qui, ayant passé sa jeunesse en Flandre, sera le premier, dans ses *commentarios de la pintura* (vers 1560) à défendre Bosch[5]. Ernesto le sait, grâce à son père qui a patiemment reconstitué l'arbre généalogique des Guevara. Voilà pourquoi le Che se posait devant *La Nef des fous*. Tableau qui devait lui rappeler le *Granma* et la bande de fous furieux dont lui, l'asthmatique, faisait partie !

Puis la tournée recommence : Dar es-Salaam, en Tanzanie, où il rencontre le président Julius Nyerere, Le Caire, où Nasser détecte quelque chose de suicidaire dans sa façon de s'exprimer.

Ce discours est une bombe

Le Che retourne à Alger, sa base sur le continent africain et prépare, avec son ami Ahmed Ben Bella, son explosif et historique discours qui scellera son divorce avec Moscou. Qui, par le jeu scabreux et sombre de la coulisse politique lui fera payer cher des phrases enflammées, lâchées, à la Che, autant avec le cœur que l'esprit. Ainsi, le 24 février de cette année 1965, lit-il du ministère des Affaires étrangères, à l'occasion, du deuxième séminaire Afro-Asiatique, sur fond de connivence avec Mao, des écrits qui atteindront, avec le temps, leur portée véritable.

Le discours d'Alger est un réquisitoire. Il dicte à Moscou ce qu'il devrait faire pour aider non seulement, les « petits pays frères » mais ce que devrait être le communisme fondé sur le partage de par le monde. Un discours d'une densité, d'une lucidité, d'une profondeur signées Che, comme les billets de banque du temps où il était aux commandes de l'argent à Cuba. Un Che visionnaire, provocateur qui lance un énorme pavé au faciès de l'ours URSS. Voici ce fameux et peu divulgué discours d'Alger, lu par Zohra Ben Bella, à Athènes le 9 octobre 1987, à l'occasion du 20e anniversaire de la mort du Che :

Chers frères,

Cuba participe à cette conférence d'abord pour faire entendre à elle seule la voix des peuples d'Amérique, mais aussi en sa qualité de pays sous-développé qui, en même temps, construit le socialisme.

Ce n'est pas un hasard s'il nous est permis d'émettre notre opinion parmi les peuples d'Asie et d'Afrique. Une aspiration commune nous unit dans notre

marche vers l'avenir : la défaite de l'impérialisme. Un passé de lutte contre le même ennemi nous a unis tout au long du chemin.

Cette conférence est une assemblée de peuples en lutte ; cette lutte se développe sur deux fronts également importants et réclame tous nos efforts. La lutte contre l'impérialisme pour rompre les liens coloniaux et néocoloniaux, qu'elle soit menée avec des armes politiques, des armes réelles ou avec les deux à la fois, n'est pas sans lien avec la lutte contre le retard et la misère ; toutes deux sont des étapes sur une même route menant à la création d'une société nouvelle, à la fois riche et juste.

La prise du pouvoir politique et la liquidation des classes d'oppression constituent un impératif ; mais, ensuite, il faudra aborder la seconde étape, probablement plus difficile, que la première.

Depuis que les capitaux monopolistes se sont emparés du monde, ils maintiennent dans la misère la plus grande partie de l'humanité et partagent tous les profits à l'intérieur du groupe des pays les plus puissants. Le niveau de vie de ces pays repose sur la misère des nôtres. Pour élever le niveau de vie des peuples sous-développés il faut donc lutter contre l'impérialisme. Chaque fois qu'un pays se détache de l'arbre impérialiste, ce n'est pas seulement une bataille par tielle gagnée contre l'ennemi principal, c'est aussi une contribution à son affaiblissement réel et un pas de plus vers la victoire finale.

Il n'est pas de frontière dans cette lutte à mort. Nous ne pouvons rester indifférents devant ce qui se passe ailleurs dans le monde, car toute victoire d'un pays sur l'impérialisme est une victoire pour nous, comme toute défaite est défaite pour nous. L'internationalisme prolétarien n'est pas un devoir dans la lutte pour un avenir meilleur, c'est une nécessité. Si l'ennemi impérialiste, américain ou autre, se déchaîne contre les peuples sous-développés et les pays socialistes, la simple logique détermine la nécessité d'une alliance entre eux. S'il n'existait pas d'autre facteur d'union, l'ennemi commun serait celui-ci.

Ces unions ne peuvent évidemment pas se réaliser spontanément, sans discussion ; elles naissent dans des conditions parfois douloureuses.

Chaque fois qu'un pays se libère, avons-nous dit, c'est une défaite pour le système impérialiste mondial, mais cette rupture ne se produit pas du seul fait de proclamer l'indépendance ou d'obtenir une victoire par les armes dans une Révolution. La liberté survient lorsque cesse la domination économique.

Il est vital pour les pays socialistes que ces ruptures se produisent effectivement. Et c'est notre devoir international, le devoir dicté par l'idéologie qui nous guide, de contribuer par nos efforts à la libération la plus rapide et la plus profonde.

Nous devons tirer une conclusion de tout cela : le développement des pays

qui s’engagent sur la voie de la libération doit être payé par les pays socialistes.

Appel du pied à Moscou.

Nous le disons sans aucune intention de chantage ou d’effet spectaculaire, ni en cherchant un moyen facile de nous rapprocher de tous les peuples afro-asiatiques, mais bien parce que c’est notre conviction profonde. Le socialisme ne peut exister sans une transformation des consciences, avec une nouvelle fraternité, aussi bien individuelle dans la société qui construit le socialisme que mondiale, vis-à-vis de tous les peuples qui souffrent de l’oppression impérialiste.

C’est dans cet esprit que s’exerce la responsabilité d’aider les pays dépendants : il ne doit plus être possible de développer un commerce pour un bénéfice mutuel sur la base de prix truqués aux dépens des pays sousdéveloppés par la loi de la valeur et les rapports internationaux d’échange inégal qu’entraîne cette loi.

Comment peut-on appeler bénéfice mutuel la vente au prix du marché mondial de produits bruts qui coûtent aux pays sous-développés des efforts et des souffrances sans limites et l’achat, toujours aux prix du marché mondial, de machines produites dans les grandes usines automatisées qui existent aujourd’ hui ?

Si nous établissons ce type de rapports entre les deux groupes de nations, nous devons convenir que les pays socialistes sont, dans une certaine mesure, complices de l’exploitation impérialiste.

Une pierre dans le jardin du Kremlin.

On alléguera que le volume des échanges avec les pays sous-développés constitue un pourcentage insignifiant du commerce extérieur de ces pays. C’est absolument vrai, mais cela ne change rien au caractère immoral de cet échange.

Il insiste.

Les pays socialistes ont le devoir moral de liquider leur complicité tacite avec les pays exploiteurs de l’Ouest. Le fait que le commerce est actuellement réduit ne signifie rien. En 1959 Cuba vendait du sucre occasionnellement à un pays du bloc socialiste par l’intermédiaire de courtiers anglais ou d’autres nationalités.

Aujourd’ hui, 80 % de son commerce se fait avec le camp socialiste ; tous les produits essentiels lui viennent du camp socialiste et en réalité, elle en fait maintenant partie. Nous ne pouvons pas dire que ces revenus proviennent d’un simple accroissement du commerce, ni que le commerce a augmenté en raison de la destruction des anciennes structures et de l’engagement dans une forme socialiste de développement ; les deux extrêmes se touchent.

Nous ne nous sommes pas engagés sur la voie du communisme en prévoyant toutes les étapes comme le produit logique d’un développement idéologique qui

progressera vers un but déterminé. Les vérités socialistes jointes aux dures vérités de l'impérialisme ont forgé notre peuple et lui ont montré la voie que nous avons adoptée ensuite en toute conscience. Les peuples d'Afrique et d'Asie qui iront vers leur libération définitive devront prendre la même voie. Ils l'emprunteront tôt ou tard même si leur socialisme s'accompagne aujourd' hui d'adjectifs divers.

Il n'est pas pour nous d'autre définition du socialisme que l'abolition de l'exploitation de l' homme par l' homme. Tant que cette abolition ne se réalise pas, nous restons au stade de la construction de la société et si, au lieu que ce phénomène se produise, la tâche de suppression de l'exploitation s'arrête, ou recule, on ne peut plus parler de construction du socialisme.

Nous devons préparer les conditions qui permettront à nos frères de prendre directement et en pleine conscience la voie de l'abolition définitive de l'exploitation, mais nous ne pouvons pas leur demander de prendre cette voie si nous sommes complices de cette exploitation. Si l'on nous demandait les méthodes pour établir des prix équitables, nous ne pourrions pas répondre parce que nous ne connaissons pas les données pratiques de la question. Nous savons seulement qu'après des discussions politiques, l'Union soviétique et Cuba ont signé des accords avantageux pour nous, grâce auxquels nous vendrons cinq millions de tonnes de sucre à prix fixe au-dessus du soi-disant marché libre mondial du sucre. La République Populaire de Chine paie le même prix.

Ceci n'est qu'une base de travail : la tâche réelle est d'établir des prix qui permettent le développement. Une conception totalement nouvelle consiste à changer l'ordre des rapports internationaux ; le commerce extérieur ne doit pas orienter la fraternité entre les peuples.

Là, Moscou va grincer.

Analysons brièvement le problème des crédits à long terme destinés à développer les industries de base. Nous constatons fréquemment que les pays bénéficiaires veulent installer des bases industrielles disproportionnées par rapport à leurs possibilités, dont les produits ne seront pas consommés chez eux, et dont les réserves seront compromises par cet effort. Notre raisonnement est le suivant : les investissements des pays socialistes sur leur propre territoire pèsent directement sur le budget de l'État et ne sont amortis que par l'utilisation des produits qui se fabriquent. Nous proposons que l'on envisage la possibilité de réaliser des investissements de ce type dans les pays sous-développés.

De cette façon, l'immense énergie latente de nos continents, misérablement exploités et jamais aidés dans leur développement, serait mobilisée et on pourrait entreprendre une nouvelle étape de la vraie division internationale du travail, fondée non pas sur l' histoire de ce qui s'est fait jusqu'ici mais sur l'

histoire future de ce qui peut se faire.

Il dit carrément à Moscou ce qu'il devrait faire.

Les États dont les territoires recevront les nouveaux investissements auront sur ceux-ci tous les droits inhérents à la propriété souveraine, sans aucune obligation de paiement ou de crédit. Les bénéficiaires auront pour seule obligation de fournir au pays ayant fait l'investissement une quantité déterminée de produits pendant un certain nombre d'années et à un certain prix.

Le financement de la part locale des frais que doit engager un pays qui réalise des investissements de ce type mérite également d'être étudié. Une forme d'aide, qui ne serait pas la distribution de devises librement convertibles, pourrait être la fourniture de marchandises faciles à vendre, payables à long terme, aux pays sous-développés.

Et, il continue…

Un autre problème difficile à résoudre est celui de la conquête technique. Tout le monde connaît l'insuffisance de techniciens dont souffrent les pays sous-développés. Ils manquent d'écoles et de cadres. Il nous manque aussi parfois une conscience réelle de nos besoins et nous ne savons pas toujours décider d'appliquer en priorité une politique de développement technique, culturelle et idéologique.

Les pays socialistes doivent fournir l'aide nécessaire pour former les organismes d'éducation technique, insister sur l'importance capitale de ce problème et fournir les cadres qui manquent actuellement.

Moscou, vous recevez cinq sur cinq…

Il faut insister davantage sur ce dernier point : les techniciens qui viennent dans nos pays doivent être exemplaires. Ce sont des camarades qui devront entrer dans un milieu inconnu, souvent hostile à la technique, qui parle une autre langue que la leur et a des coutumes totalement différentes. Les techniciens qui entreprennent cette tâche difficile devraient être tout d'abord des communistes, au sens le plus profond et le plus noble du terme. Cette seule qualité, jointe à un minimum de sens de l'organisation et de souplesse, permettra de faire des merveilles.

Nous savons que c'est possible parce que des pays frères nous ont envoyé un certain nombre de techniciens qui ont fait davantage pour le développement de nos pays que dix instituts, et ont contribué plus efficacement à l'amitié entre nos peuples que dix ambassadeurs ou cent réunions diplomatiques.

L'asthmatique a du souffle, et le prouve :

Si l'on pouvait réaliser effectivement cela et, en outre, mettre à la portée des pays sous-développés toute la technologie des pays avancés, sans utiliser la méthode actuelle des brevets qui protège les découvertes de chaque pays, nous

ferions un énorme progrès dans notre tâche commune.

Là, une clé de la pensée du Che.

L'impérialisme a été vaincu dans plusieurs batailles partielles. Mais c'est une force considérable dans le monde et nous ne pouvons espérer sa défaite définitive que de l'effort et du sacrifice de nous tous.

Toutefois l'ensemble des mesures que nous proposons ne sauraient être prises unilatéralement. Il est entendu que les pays socialistes doivent payer le développement des pays sous-développés. Mais il faut aussi que les forces des pays sous-développés se tendent et prennent fermement la voie de la construction d'une société nouvelle quels que soient les obstacles, où la machine, instrument de travail, ne soit pas un instrument d'exploitation pour l' homme. On ne peut pas non plus prétendre à la confiance des pays socialistes si l'on joue à garder l'équilibre entre capitalisme et socia *lisme en essayant d'utiliser les deux forces en compétition pour en tirer des avantages précis.*

Toujours la probité intellectuelle du Che.

Une nouvelle politique de sérieux absolu doit gouverner les rapports entre les deux groupes de sociétés. Nous devons souligner encore que les moyens de production doivent être de préférence aux mains de l'État, de façon que les marques de l'exploitation disparaissent peu à peu.

Par ailleurs, le développement ne peut être laissé à l'improvisation totale : il faut planifier la construction de la société nouvelle. La planification est l'une des lois du socialisme sans laquelle il n'existerait pas. Faute de planification convenable, on ne peut garantir que tous les secteurs économiques d'un pays s'uniront harmonieusement pour faire les bonds en avant qu'exige l'époque où nous vivons.

La planification n'est pas un problème isolé dans chacun de nos petits pays ; ces pays dont le développement est déformé, qui possèdent des matières premières ou produisent quelques produits manufacturés ou semi-manufacturés mais manquent de tous les autres. Dès le départ, la planification devra tendre vers une certaine division régionale de façon à coordonner les économies des pays et arriver ainsi à une intégration sur la base d'un véritable bénéfice mutuel.

Nous croyons que le chemin actuel est plein de dangers ; non pas des dangers inventés ou prévus à longue échéance par quelque esprit supérieur, mais des dangers qui sont le résultat tangible des réalités qui nous tenaillent. La lutte contre le colonialisme a atteint ses dernières étapes, mais, à notre époque, le statut colonial n'est qu'une conséquence de la domination impérialiste. Tant que l'impérialisme existera, par définition il exercera sa domination sur d'autre pays. Cette domination s'appelle aujourd' hui néocolonialisme.

Le néocolonialisme s'est d'abord développé en Amérique du Sud, dans tout le continent ; il commence aujourd' hui à se manifester avec de plus en plus d'intensité en Afrique et en Asie. Ses formes de développement et de pénétration sont diverses. Il est visible sous sa forme brutale au Congo.

La violence pure et simple, sans considérations ni déguisements d'aucune sorte, est son arme extrême. Il existe une forme plus subtile : la pénétration des pays qui se libèrent politiquement, l'union avec les nouvelles bourgeoisies nationales, le développement d'une bourgeoisie parasite étroitement liée aux intérêts de la métropole, favorisés par un certain bien-être ou par une élévation transitoire du niveau de vie des peuples ; en effet, dans des pays très arriérés, le simple passage des rapports féodaux aux rapports capitalistes représente un grand progrès, indépendant des conséquences fatales qu'ils entraînent pour les travailleurs.

Le néocolonialisme a montré ses griffes au Congo. Ce n'est pas un signe de puissance mais bien de faiblesse ; il a dû recourir à la force, son arme extrême, comme argument économique, ce qui engendre des réactions d'opposition très intensive. Cette pénétration s'exerce dans d'autres pays, sous une forme beaucoup plus subtile, créant vite ce qu'on a appelé la « sud américanisation » de ces continents, c'est-à-dire le développement d'une bourgeoisie parasitaire qui n'ajoute rien à la richesse nationale mais qui, au contraire, accumule hors du pays, dans les banques capitalistes, ses énormes profits malhonnêtes et traite avec l'étranger pour obtenir encore davantage de bénéfices, dans un mépris absolu du bien-être de son peuple.

Il existe d'autres dangers encore : par exemple, la rivalité entre les pays frères, politiquement amis, et parfois même voisins, qui essayent de développer les mêmes investissements, au même moment, et pour des marchés qui souvent ne l'admettent pas. Cette concurrence a l'inconvénient de gaspiller des énergies qui pourraient servir à une coopération économique beaucoup plus large, et elle permet le jeu des monopoles impérialistes.

Dans certains cas, lorsqu'il est absolument impossible de réaliser un investissement précis avec l'aide du camp socialiste, on l'effectue moyennant des accords avec les capitalistes. Ces investissements capitalistes ont les défauts inhérents à la façon dont sont accordés les crédits, d'autres très importants, tel que l'établissement de sociétés mixtes où s'associent de dangereux voisins. Comme les investissements sont en général parallèles à ceux d'autres États, le risque est que des pays amis entrent en conflit pour des problèmes économiques ; par ailleurs, la corruption émanant de la présence constante du capitalisme, habile à faire miroiter le développement et le bien-être pour troubler beaucoup de gens, constitue une grave menace.

Peu après, la saturation de productions similaires entraîne une chute des prix. Les pays touchés se voient dans l'obligation soit de demander de nouveaux prêts, soit de permettre des investissements complémentaires pour rester compétitifs. Une telle politique se solde finalement par la prise en charge de l'économie par les monopoles, et on retourne lentement mais sûrement au passé. À *notre avis, pour réaliser sans danger des investissements avec la participation des puissances impérialistes, il faut que l'État soit directement acheteur unique des biens, limitant l'action impérialiste à l'établissement des contrats de fournitures sans possibilité de passer ce seuil. Dans ce cas, il est juste de profiter des contradictions de l'impérialisme pour obtenir des conditions moins onéreuses.*

Il parle en ancien patron de la Banque nationale de Cuba.

Il ne faut pas non plus oublier les aides économiques, culturelles etc., dites « désintéressées » que l'impérialisme accorde lui-même ou par l'intermédiaire d'États fantoches recevant le meilleur accueil dans certaines parties du monde. Si tous ces dangers ne sont pas reconnus à temps, la voie sera ouverte au néocolonialisme dans des pays pleins de foi et d'enthousiasme qui ont entrepris leur tâche de libération nationale : la domination des monopoles s'installe subtilement, si progressivement qu'il est bien difficile d'en distinguer les effets jusqu'au moment où ils se font brutalement ressentir.

Nous avons tous un travail à réaliser ; des problèmes immenses se posent à nos deux mondes : celui des pays socialistes et celui-ci, appelé le tiers-monde ; des problèmes directement liés à l' homme, à son bien-être et à la lutte contre le principal coupable de notre retard. Devant ces problèmes, tous les pays et tous les peuples, conscients de leur devoir, des dangers qu'engendre notre situation, des sacrifices que demande le développement, doivent prendre des mesures concrètes pour que nos liens se nouent sur les deux plans économique et politique indissociables, et constituer un grand bloc compact qui puisse à son tour aider de nouveaux pays à se libérer, à la fois du pouvoir politique et du pouvoir économique de l'impérialisme.

L'aspect de la libération par les armes d'une puissance politique d'oppression doit être abordé suivant les règles de l'internationalisme prolétarien : s'il est absurde de penser qu'un directeur d'entreprise dans un pays socialiste en guerre puisse hésiter à envoyer les tanks qu'il produit sur un front ne pouvant présenter de garanties de paiement, il n'est pas moins absurde de vouloir vérifier la solvabilité d'un peuple qui lutte pour sa libération ou qui a besoin d'armes pour défendre sa liberté.

Dans nos mondes, les armes ne sauraient être des marchandises ; elles doivent être livrées absolument gratuitement dans les quantités nécessaires – et

possibles – aux peuples qui les demandent pour les utiliser contre l'ennemi commun. C'est dans cet esprit que l'Union soviétique et la République populaire de Chine nous ont accordé leur appui militaire. Nous sommes socialistes, nous constituons une garantie d'utilisation de ces armes, mais nous ne sommes pas les seuls et nous devons tous être traités de la même manière. Pour répondre à l' horrible agression de l'impérialisme américain contre le Vietnam et le Congo, il faut fournir à ces pays frères tous les moyens de défense dont ils ont besoin, en leur offrant notre solidarité inconditionnelle.

Donneur de conseils ; pas apprécié à Moscou !

Sur le plan économique, nous avons besoin de surmonter les difficultés du développement à l'aide de la technique la plus avancée possible. Nous ne pouvons pas entreprendre la longue ascension qu'a faite l' humanité, du féodalisme jusqu' à l'ère de l'atome et de l'automatisation ; ce seraient d'immenses sacrifices en partie inutiles. Il faut prendre la technique où elle se trouve, faire le grand bond technique nécessaire pour réduire peu à peu la différence entre les pays les plus avancés et les nôtres. Cette technique doit s'appliquer dans les grandes usines, ainsi que dans une agriculture convenablement développée ; elle doit surtout avoir pour base une culture technique et idéologique suffisamment forte et implantée dans les masses pour entretenir sans cesse les organismes et les appareils de recherche créés dans chaque pays, ainsi que des hommes qui exercent la technique actuelle et soient capables de s'adapter aux nouvelles techniques.

Ces cadres doivent avoir une conscience claire de leur devoir envers la société dans laquelle ils vivent ; il ne pourra y avoir de culture technique convenable si elle ne s'accompagne d'une culture idéologique. Et dans la plupart de nos pays il ne pourra y avoir de base suffisante de développement industriel – dont dépend le développement de la société moderne – si l'on ne commence pas par assurer au peuple la nourriture nécessaire, les biens de consommation les plus indispensables et une instruction convenable.

Il faut consacrer une grande partie du revenu national aux investissements dits improductifs de l'instruction et il faut se soucier particulièrement du développement de la productivité agricole. Cette dernière a atteint dans plusieurs pays capitalistes des niveaux incroyables, et provoqué des crises absurdes de surproduction, d'invasion de céréales et d'autres produits alimentaires ou de matières premières industrielles en provenance de pays avancés, alors que tout un monde souffre de la faim, tout en possédant suffisamment de terres et d' hommes pour produire plusieurs fois ce dont le monde a besoin pour se nourrir.

L'agriculture doit être considérée comme un pilier du développement, et

pour cela il est essentiel de transformer la structure agricole et de s’adapter aux nouvelles possibilités de la technique ainsi qu’aux nouvelles obligations d’élimination de l’exploitation humaine.

Avant de prendre des décisions coûteuses qui pourraient entraîner des maux irréparables, il faut mener une prospection soigneuse du territoire national ; c’est une des étapes préalables à la recherche économique et une nécessité élémentaire pour une planification correcte.

Nous appuyons chaleureusement la proposition de l’Algérie, qui suggère d’institutionnaliser nos rapports ; nous désirons seulement proposer quelques considérations complémentaires :

pour que l’union soit un instrument de lutte contre l’impérialisme, le concours des peuples d’Amérique latine et l’alliance avec les pays socialistes sont nécessaires ;

il faut veiller au caractère révolutionnaire de l’union, en y interdisant l’accès aux gouvernements et aux mouvements qui ne s’identifient pas avec les aspirations générales des peuples et en créant des mécanismes qui permettent de se séparer de quiconque s’écarte de la route juste, qu’il soit gouvernement ou mouvement populaire ;

il faut parvenir à l’établissement de nouveaux rapports sur un pied d’égalité entre nos pays et les capitalistes, en établissant une jurisprudence révolutionnaire pour nous protéger en cas de conflit, et donner un nouveau contenu aux rapports entre nous et le reste du monde.

Nous parlons un langage révolutionnaire et nous luttons honnêtement pour le triomphe de cette cause, mais nous nous empêtrons souvent dans les mailles d’un droit international résultant des confrontations des puissances impérialistes et non de la lutte des peuples.

Par exemple, nos peuples sont oppressés par l’angoisse de voir s’établir sur leur territoire des bases étrangères ; ou encore ils doivent supporter le poids très lourd de dettes extérieures d’une ampleur incroyable.

Tout le monde connaît l’ histoire de ces tares : des gouvernements fantoches, des gouvernements affaiblis par une longue lutte de libération ou par le développement des lois capitalistes du marché ont permis que soient signés des accords qui menacent notre stabilité interne et compromettent notre avenir.

L’ heure est venue de secouer le joug, d’imposer la révision des dettes extérieures qui nous oppriment et d’obliger les impérialistes à abandonner leurs bases d’agression. Je ne voudrais pas finir ce rappel de principes que vous connaissez tous sans attirer l’attention de cette assemblée sur le fait que Cuba n’est pas le seul pays d’Amérique latine ; tout simplement, c’est Cuba qui a la chance de parler aujourd’ hui devant vous. Je veux rappeler que d’autres

peuples versent leur sang pour obtenir le droit que nous avons, et d'ici comme de toutes les conférences, partout où elles ont lieu, nous saluons les peuples héroïques du Vietnam, du Laos, de la Guinée dite portugaise, de l'Afrique du Sud et de la Palestine ; à tous les pays exploités qui luttent pour leur émancipation nous devons faire entendre notre voix amie ; nous devons tendre la main et offrir nos encouragements aux peuples frères du Venezuela, du Guatemala et de Colombie qui aujourd' hui, les armes à la main, disent définitivement « non » à l'ennemi impérialiste.

Boomerang de Moscou

On ne s'étonnera pas que de tels propos soient reçus comme un camouflet à Moscou, et qu'un coup de fil à La Havane ne tarde pas à suivre…

D'un hôtel genevois du bord du lac, en mai 2002, Ahmed Ben Bella, accompagné de sa femme Zohra, déclare, en dégustant une tartelette et en buvant un jus d'orange : « Ce discours n'est pas tombé du ciel… » Sous-entendant : il vient de loin, chaque mot a été pesé pour que l'impact soit le plus puissant possible. Le Che ne pouvait pas viser plus juste ni frapper plus fort ! À Athènes, Zohra lira, en préambule au discours du Che, le propos de son mari Ahmed Ben Bella :

« Entre Cuba et l'Algérie, s'instaura un troc à caractère non commercial, placé sous le signe du don et de la solidarité, et qui, au gré des circonstances et aussi des contraintes, fut un élément original de nos relations avec la Révolution cubaine. […] Ce nouveau type d'échanges, qui bousculait toutes les conceptions mercantiles des relations commerciales – puisque nos ministres du Commerce ne s'en mêlèrent jamais – fut aussi pratiqué avec d'autres pays, comme l'Égypte de Nasser, le Mali de Modibo Keita, la Guinée de Sékou Touré, la Tanzanie de Nyerere, le Congo de Massemba-Debat ou le Ghana de Nkrumah. Nous donnions, mais nous avons également beaucoup reçu, et nous n'avons jamais su combien. Ce système de troc plaisait beaucoup au Che car il était fondé sur l'amitié sincère ; cela correspondait à son tempérament. […] Il considérait que le maillon faible de l'impérialisme se trouvait sur notre continent, et qu'il devait désormais y consacrer ses forces. »

Puis le Che se rend en République Arabe Unie (RAU) pour rencontrer des leaders politiques de la région. Avec cette nouvelle carte à la *tia Beatriz* où il délire avec humour : « Tita, de Thèbes, première capitale des songes, t'envoie un souvenir ce poète qui ne fait pas de poésie et qui s'est transformé en un digne

bureaucrate au ventre respectable et aux habitudes sédentaires qui marche nimbé de grande nostalgie. Un grand *abrazo* et souvenirs aux tiens, de la part de l'antique Tété. » Signe que le Che n'est pas vraiment à l'aise dans sa peau d'ambassadeur itinérant, l'action lui manque…

Sa volonté farouche de conduire le monde vers la liberté pousse Ernesto dans la sphère de l'utopie. Selon lui, « Pour permettre l'entrée des peuples afro-asiatiques dans le socialisme, il est indispensable que les prix soient fixés en fonction de leurs matières premières. Afin de les protéger de la boulimique organisation du marché mondial. La tâche consiste à fixer des prix qui permettront le développement, et pour cela, il faudra changer l'ordre des relations internationales. Ce ne sera plus au commerce extérieur de fixer la politique des prix, mais le contraire, subordonné à une politique fraternelle envers les peuples ».

Le 2 mars, El Comandante retourne au Caire, pour s'entretenir une ultime fois avec Nasser, avant de s'envoler le 5 pour Pékin. Il est accompagné des capitaines Osmany Cienfuegos et Emilio Aragonés, l'incontournable *politico,* secrétaire du Comité central, numéro deux du PURSC, Partido unido de la Revolucion socialista de Cuba, derrière Fidel. Durant la semaine qu'il passe en Chine – outre la réalisation d'un de ses rêves les plus anciens, visiter la Grande Muraille – Ernesto est reçu par le président de la République Liu Shao-chi, ainsi que par le futur président Deng Xiaoping, alors secrétaire général du Parti – Mao, en tant que président du Parti, restant le numéro un chinois. Chaque soir, Chou En-lai se présente à l'hôtel où résident les Cubains, et s'enquiert des souhaits du Che. Il lui aurait, dit-on, demandé s'il ne voulait pas voir quelqu'un en particulier – sous-entendu Mao – et Ernesto lui aurait répondu que non. Il semble curieux qu'il n'ait pas désiré revoir l'homme qu'il avait tant admiré, ne fût-ce que pour parler avec lui de la Révolution et de sa volonté d'allumer d'autres Vietnam. Malraux a rencontré Mao en cette même année 1965. Peut-être le Che savait-il déjà, par ses conversations avec les plus hauts dirigeants du pays, que les Chinois ne l'aideraient pas à révolutionner la terre entière. La Chine populaire constitue un monde à elle seule, ses dirigeants ne se sentent pas directement concernés par le reste de la planète. En outre, avec sa Révolution culturelle, Mao a du grain à moudre. Ernesto quitte donc l'Asie sans l'avoir revu. Il sait en outre que son discours d'Alger a dû faire réagir Moscou, et qu'à La Havane, Fidel s'est sans doute fait tancer. Donc qu'il n'est pas utile d'attiser le feu en rencontrant Mao, qui n'est pas en odeur de sainteté au Kremlin.

Le 15 mars, son avion se pose sur l'aéroport de Rancho Boyeros, où l'attendent Aleida, et Hildita qui vient d'avoir neuf ans. Pourtant l'heure n'est

pas aux effusions. Le président Dorticos est présent lui aussi à l'aéroport, de même que Fidel Castro, et, à leurs visages, le Che vérifie que l'humeur n'est pas au beau fixe. Le Che leur doit des explications : parti pour New York début décembre, il rentre après plus de trois mois de voyage, ayant commis au passage le trop fameux discours d'Alger, qui résonne encore dans les couloirs du Kremlin.

Pendant près de deux jours et deux nuits, Ernesto et Fidel s'enferment pour discuter, et mettre tout à plat. Le ton entre eux n'est plus le même que voici près de dix ans, lorsqu'ils se sont rencontrés pour la première fois chez Maria-Antonia, à Mexico. Pourtant la ferveur persiste, l'amitié tout autant, du côté du Che en tout cas c'est évident. Le mot Révolution conserve-t-il le même contenu pour tous les deux ? Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas un divorce à la cubaine qui se prépare. Les deux hommes voient la Révolution au niveau continental, tirent ses grandes lignes pour toute l'Amérique du Sud. Mais le Che ne peut ni ne veut rester à Cuba. Il ne le peut pas car il grève Fidel de son poids qui désormais dérange Moscou, le grand allié. Il ne le veut pas car il est prévu dans le contrat moral passé entre les deux chefs de la Révolution qu'Ernesto reprenne la route pour combattre sous d'autres cieux.

Fidel comprend que son ami ait une vision géopolitique nouvelle du sous-développement, et qu'il glisse vers le tiers-mondisme. Le Che, quant à lui, ne pardonne toujours pas aux Russes d'avoir retiré les missiles qui protégeaient Cuba sans en avoir averti Fidel Castro ; c'est le point de départ de tout. Comme il n'est pas question pour lui de porter préjudice à Fidel, il va disparaître de la circulation, s'évanouir dans la nature. Son séjour en Afrique noire lui a permis de préparer une action au Congo où, d'une certaine manière, il se fera oublier. De tout le monde, principalement des gouvernements latino-américains alliés de Washington, pour lesquels il est l'ennemi numéro un, mais aussi de Moscou qui commence à trouver ce beau parleur encombrant. D'autant plus qu'il occupe toujours le poste clef de ministre des Industries.

Le Che remet sa nationalité cubaine dans les mains de Fidel, ce qui préservera ce dernier des sarcasmes soviétiques sur « le Cubain qui ne voit que par Mao ». Il prend congé de ses collaborateurs du ministère sur une note artistique :

– Ce qui retient le plus l'attention, lorsqu'on visite l'Afrique noire, c'est l'extraordinaire parenté existant avec Cuba, qui aujourd' hui compte près de trente pour cent de sang noir. J'ai pu vérifier que la culture et le mode de vie cubains reprenaient les anciennes cultures noires. Nous connaissons le célèbre peintre Wilfredo Lam, nous le côtoyons à La Havane ; eh bien là-bas il est présent partout, dans les ateliers de gravure, dans les tableaux des peintres

africains. Il s'est inspiré de l'art nègre au point de faire lui-même de l'art nègre. On sait que la musique cubaine vient d'Afrique ; j'ai pu constater qu'avec des orchestres cubains, notamment celui de Jorrin [6]*, elle y retournera, puisque les Africains sont friands des rythmes provenant de Cuba…*

Le Che a rapporté d'Afrique où il l'a écrit, un texte destiné à courir l'Amérique latine, une manière de profession de foi :

« Le processus est double : d'un côté la société, qui fonctionne avec son éducation, directe ou indirecte, de l'autre l'individu, qui se soumet à un processus conscient d'autodétermination. La nouvelle société doit entrer en compétition avec celle du passé. […]
« Pour créer un Homme nouveau, l'homme du troisième millénaire, le Parti devra se constituer en organisation d'avant-garde. Pour cela il lui faut être exemplaire, composé de cadres de qualité. « Laissez-moi vous dire, au risque de paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour. Il est impossible d'imaginer un révolutionnaire authentique qui soit dépourvu de cette qualité. Peut-être est-ce l'un des grands problèmes des dirigeants politiques. Il faut unir à un esprit passionné un esprit froid, et prendre des décisions doulou-reuses sans crisper un seul de ses muscles. Nos révolutionnaires d'avant-garde doivent idéaliser cet amour pour le peuple. […]
« Ayons toujours une grande dose d'humilité, une grande dose de goût de la justice et de la vérité, pour ne pas tomber, par une froide scolastique, dans des dogmes extrémistes, dans l'alié-nation des masses. Chaque jour il faut lutter pour que cet amour envers l'humanité vivante se transforme en faits concrets, en actes qui aient valeur d'exemple. La Révolution, moteur idéologique du Parti de la Révolution, se consomme d'une manière ininterrompue qui n'a pas d'autre fin que la mort, à moins que sa construction n'atteigne l'échelon du monde entier. […]
« Il est important de réaffirmer que, sans une conscience claire des droits et des devoirs du peuple dans cette nouvelle étape, on ne peut entrer réellement ni travailler réellement dans une société socialiste comme celle à laquelle nous aspirons nous-mêmes, une société socialiste absolument démocratique par définition parce qu'elle se fonde sur les besoins, sur les aspirations du peuple, et sur le fait que le peuple doit prendre une part essentielle dans toutes les décisions. »

Dans son travail sur le Che, l'Argentin Hugo Gambini[7] avance que Fidel aurait tenté de le convaincre de ne pas partir. Réponse du Che selon Gambini : « La Révolution cubaine a besoin d'un allié en Amérique latine pour s'appuyer

dessus et conjuguer ses forces. Cet allié on ne peut l'obtenir qu'en exportant la Révolution. Et, pour ce faire, il faut un chef, un homme d'expérience : ce chef, c'est moi ! … »

Ce retour précipité à Cuba permettra, entre autres, au Che de *compartir,* de partager du temps avec le poète essayiste Roberto Fernandez Retamar. L'ouvrage sur *El Comandante. Un hombre que actua como piensa* (« un homme qui agit comme il pense »), de Victor Peréz et Galdos Ortiz, rapporte ces commentaires de Retamar : « De manière fugace, j'avais déjà rencontré le Che en 1959 une fois pour lui demander une chronique pour la revue *Nueva Revista cubana,* une autre fois, fin 1960, avec Neruda, deux ou trois fois en 1963, dont une avec Nicolas Guillen, et encore quelques autres fois. Mais, jamais comme là puisque nous avons voyagé ensemble dans l'avion pris à Prague le 13 mars qui nous ramenait à La Havane… Le Che rentrait enthousiasmé par l'Afrique, et déplorait que les intellectuels cubains ne visitent pas plus ce continent avec lequel nous avons des liens si forts. Apprenant que je venais de Paris, il me lança en souriant que c'était *una mariconada*, une connerie, que d'être allé à Paris et non en Afrique !. … »

Retamar enchaîne sur une anecdote concernant la ville irlandaise de Shannon où l'avion de Cubana de aviacion doit réparer une avarie avant de sauter la grande bleue : « Avec le capitaine Osmany Cienfuegos, Arnold Rodriguez et Manresa, nous avons pris un vieil omnibus à deux étages pour descendre dans une rue animée où le glorieux uniforme *verde olive* du *Comandante* passa totalement inaperçu ; comme s'il agissait d'un uniforme de facteur… » Les Cubains pénétrèrent dans un pub « noir de Blancs », car les bronzés naturels sont rares en Irlande et le Che but un demi de liquide sombre et épais, la Guinness. « Le Che n'a pas eu l'occasion de finir sa bière car, d'un geste maladroit – il faut dire que la table était petite –, Arnold la lui renversa sur le pantalon. Le Che rentra à l'hôtel avec une large auréole si précisément placée que les gens que nous croisions pouvaient imaginer autre chose », sourit encore Retamar…

Maintenant, je vous rapporte l'autre versant de l'histoire, vu par le journaliste Arthur Quinlan que j'ai rencontré à Limerick en 2007, lors d'un de mes voyages à coloration rugbystique dans le Connemara. À 86 ans, il m'a raconté :

– J'étais correspondant pour The Irish Times *et, j'ai eu vent de la présence du Che dont l'avion avait connu des problèmes qui l'ont forcé à faire escale à Shannon. Sachant ses antécédents irlandais – sa grand-mère paternelle, Ana, était une Lynch de Galway –, je l'ai approché en le prenant à part de son groupe de Cubains, devant lesquels il n'avait pas tenu à s'exprimer dans une autre langue que l'espagnol. Une fois dehors, au bord de la lagune, je lui ai dit : « Un*

descendant de Galway parle ou gaélique ou anglais… » Et il m’a alors répondu dans un très bon anglais. C’est moi qui lui ai conseillé de se rendre à l’ hôtel Hanratty dans Limerick pour y célébrer la Saint-Patrick, fête très importante pour nous, Irlandais. Je lui ai offert un shamrock, *un trèfle, symbole de notre pays, qu’il a arboré à la boutonnière. Il était très ouvert, nous avons passé deux heures ensemble et j’en garde un très agréable souvenir… »* Quand je demande à Quinlan si la branche irlandaise du Che est liée au peu recommandable Lynch, qui a inventé le lynchage, façon expéditive d’envoyer le fautif en enfer, il me répondit que ce sujet n’était pas venu sur le tapis. Il pensait que le Lynch qui faisait sauter les autres à la corde n’avait pas plus à voir avec les ancêtres du Che que le pilier de rugby Sean Lynch qui tient un pub à Dublin, *The Swan*, dans un quartier populaire où le record de pintes de Guinness a été battu par le colossal deuxième ligne Moss Keane, qui en a englouti dix-neuf ! Quand Quinlan apprend que le Che était un rugbyman, son sang d’Irlandais ne fait qu’un tour : ravi, il rappelle que le Munster, la province dont Limerick fait partie, a été championne d’Europe en 2006… contre Biarritz, ville euskadienne concernant également le Che puisqu’il avait, aussi, du sang basque. *Les Lynch sont très connus à Galway, l’un des plus célèbres juges du pays en était un…* intervient Quinlan, avant de conclure par une (autre) anecdote : *Si le Che rechignait à boire, Fidel qui s’est également posé à Shannon, quelques années plus tard, lui n’a pas hésité à tester l’irish coffee, avec le whisky et la crème qui ne doivent surtout pas être mélangés. Ça lui a plu, et il a demandé la recette au barman…*

Retamar verra le Che pour la dernière fois, à son bureau del minis-terio de las Industrias, le 21 mars.

– Quand je suis descendu par l’ascenseur, je me suis demandé, sans avoir de réponse, pourquoi le Che venait de demander à Manresa de lui copier « Farewell », le poème de Neruda… Je n’ai compris que plus tard l’explication des adieux selon notre grand frère Chilien…

Quelques jours plus tard, ce sera au tour de Raúl Roa, l’un des premiers Cubains à avoir connu le Che douze ans plus tôt, de le saluer dans le jardin du Ministère… :

– Dans chacun de ses mots filtrait une lumière ardente et une étrange jubilation passait dans ses yeux inquiets et pénétrants. Il aspirait avec délectation la fumée pleine d’arômes de son cigare, réajustait le béret noir sur lequel brillait l’étoile obtenue avec abnégation et audace, à coups de prouesses. Subitement, il se leva, et dans un expansif serrement de main, me dit, en guise de despedida : *Demain, je pars pour* l’Oriente *couper la canne pendant un mois !. … » Et, avec son air sensible, sa démarche caractéristique et sa respiration courte, il s’est éloigné en saluant ceux qu’il croisait à la sortie du Ministère… Je*

ne pouvais pas imaginer un seul instant que je n'allais plus le revoir.

La manière, là encore signée Che, de dire *adios* sans que l'autre le comprenne dans l'immédiat. Pour les intimes ou au moins les gens qui ont compté dans cette île qui l'a fait révolutionnaire. Il y aura aussi les discours, qu'il multipliera en cette période précédant le grand départ. Laissant sa trace. Ainsi, après avoir affirmé que « la beauté n'est pas fâchée avec la Révolution », analyse-t-il la place de l'art dans la société :

« Dans les pays qui sont passés par une telle évolution, on a prétendu combattre ces tendances (à la liberté d'expression) par un dogmatisme excessif. La culture générale devint presque un tabou, et on proclama comme le summum de l'idéal culturel une représentation formellement exacte de la nature, celle-ci se transformant ensuite en une représentation mécanique de la réalité sociale, presque sans conflits ni contradictions, que l'on cherchait à créer. Le socialisme est jeune, il a ses erreurs.

« On cherche alors la simplification, à se mettre au niveau de ce que tout le monde comprend, c'est-à-dire de ce que comprennent les fonctionnaires. On paralyse la recherche artistique authentique, et le problème de la culture générale se réduit à une approbation du présent socialiste et du passé mort (par conséquent inoffensif). C'est ainsi que naît le réalisme soviétique, sur la base de l'art du siècle passé.

« Mais l'art réaliste du XIXe siècle est aussi un art de classe, plus purement capitaliste peut-être que cet art décadent du XXe siècle où transparaît l'angoisse de l'homme aliéné. Dans le domaine de la culture, le capitalisme a tout donné de lui-même, et il n'en reste plus qu'un cadavre nauséabond qui se manifeste dans l'art par sa décadence actuelle. Mais pourquoi prétendre chercher dans les formes figées du réalisme socialiste l'unique recette valable ? »

Le 20 avril 1965, à la fin d'une journée passée à couper la canne, Fidel Castro répond à la presse, qui s'inquiète de savoir où se trouve le commandant Che Guevara :

– *La seule chose que je puisse vous dire à son sujet est qu'il sera toujours présent là où il pourra être le plus utile pour la Révolution, et que nos relations personnelles sont optimales. Je crois que son tour d'Afrique a été très profitable. Il s'est rendu également en Chine avec une de nos délégations. Il est effectivement* polifacético. *D'une intelligence extraordinaire. Un des dirigeants les plus complets qui soient.*

Cela ressemble déjà à l'annonce que le fameux *polifacético* s'apprête à changer d'horizon.

Le Cubain de la rue et des champs cherche le Che. Il ne sait pas qu'El Comandante a rendez-vous avec son destin, loin de l'île. Que déjà il n'a plus la même nationalité que lui…

Sa mère ne vit plus

Les bruits les plus divers et les plus fous courent le monde à son sujet, l'Amérique latine surtout. Le Che a été tué à Saint-Domingue ; il croupit en prison pour s'être disputé avec Fidel Castro ; il est dans un asile d'aliénés au Mexique, à Cuernavaca ; on l'a vu au Viêt-Nam, au Pérou ou encore en Argentine, où il prépare une guérilla dans son propre pays. Pour l'*Evening Post* de Londres, il se trouve en Chine, et le *Newsweek* nord-américain prétend qu'il a été payé par les Russes pour se cacher afin qu'on n'entende plus parler de lui. Les gouvernements sud-américains frissonnent, les valises de certains de leurs membres sont déjà prêtes au cas où l'épouvantail approcherait. « Mais que fait la CIA, qui laisse impunément sévir un tel personnage ? » s'interroge-t-on de plus en plus ouvertement dans de nombreuses ambassades.

Questions terribles pour la mère du Che. À Buenos Aires, Célia ne vit plus. Autant que par son cancer, elle est rongée par l'angoisse concernant le sort de son fils, et que le pire se soit produit. La dernière lettre de son aîné lui mine le cœur. Les mots sont trop sages pour ne pas cacher autre chose. Il prétend s'être retiré dans les champs de canne à sucre, pour méditer avant de partir cinq ans avec Granado pour « monter une entreprise ».

Et elle réfléchit. Le mot entreprise la hante, il est pour elle synonyme de guérilla, de Révolution armée. Le chiffre cinq lui rappelle les sept vies du chat auxquelles le Che a fait allusion après Alegría del Pio. Les cinq qui lui restent – si elles lui restent encore –, est-il prêt à les brûler d'un seul coup pour permettre à d'autres, les mal lotis, de se libérer ? Elle ne sait plus. Elle veut lui parler par téléphone, mais tombe sur Aleida qui la rassure comme elle peut, n'apportant aucune des informations souhaitées. Célia sent que ses jours sont comptés, elle veut son fils près d'elle avant de mourir. Elle scrute les photos de ses petits-enfants, relit l'inscription qui figure au dos de l'une d'elles : « Celui-ci, c'est Ernestito, le dernier. Avec lui se ferme la production. » Là encore, un frisson la parcourt. Ce petit dernier auquel il a donné son prénom et son propre diminutif, voilà qui ressemble à un passage de témoin, qu'elle redoute trop brusque.

Rien n'empêche Célia de broyer du noir. Elle imagine son fils tombé sous les balles à Saint-Domingue. Elle lui écrit une lettre qu'il ne recevra jamais, car le

messager prévu ne partira pas pour Cuba. La lettre est restée entre les mains de Ricardo Rojo, toujours proche de la famille. On peut y lire : « Je crois que si tu fais ce que tu as dit, tu ne seras pas un bon serviteur du socialisme mondial. Si, pour une quelconque raison, les chemins se ferment pour toi à Cuba, il y a en Algérie un monsieur Ben Bella qui te remerciera si tu lui organises son économie ou si tu l'aides à le faire, ou encore un monsieur Nkrumah, au Ghana, qui serait prêt, lui aussi, à utiliser tes services. (…) J'ai été enchantée par les photos de famille. Elles sont toutes délicieuses, même si aucun de tes enfants ne me rappelle ton visage ou ton expression. »

Célia Guevara de la Serna mourra le 19 mai 1965 à l'âge de cinquante-huit ans. Peu de temps après avoir été brièvement écrouée, simplement pour être la mère du Che. Ernesto apprendra sa disparition plus tard, dans la jungle congolaise.

Avant de s'engager dans la guérilla, il adresse une lettre d'Alger au journaliste uruguayen Carlos Quijano, directeur de la revue *Marcha*, qui sera publiée sous le titre : « Le socialisme et l'homme à Cuba[8] ». Il y dépeint les difficultés de la révolution cubaine, tire les leçons de ses propres expériences et met en garde contre les vices du « socialisme réel ». Il en décortique la tactique et la stratégie que devraient suivre les pays du tiers-monde dans leurs luttes de libération nationale, en particulier contre l'impérialisme. Trois grands textes du Che qui illustrent son éthique du pouvoir, sont incontestablement ceux de sa rupture avec le régime soviétique.

Eduardo Carrasco, reprenant dans *Justice Globale* (chez Fayard) :

Nos peuples souffrent, par exemple, de l'angoissante pression que représentent les bases militaires étrangères installées sur leur territoire ; ou ils sont forcés de supporter le lourd fardeau de dettes externes qui atteignent d'incroyables proportions. L'histoire de ces handicaps est bien connue de tous. Des gouvernements fantoches, des gouvernements affaiblis par une longue lutte de libération ou par le développement des lois capitalistes du marché, ont autorisé la signature d'accords qui menacent notre stabilité interne et compromettent notre avenir.

Avant de partir, Ernesto n'oublie pas ses compagnons au quotidien dont le pilote Eliseo de la Campa, auquel il dédie *Vol de nuit* de Saint-Exupéry : « Pour Eliseo, ami et *compagnero* de la première aventure où nous caressons la nuit. Un souvenir de toujours. Che. La Havane, -65. » Puis il se met en paix avec sa conscience. Il écrit aux siens, parents, enfants, Alberto l'ami de toujours, et bien sûr Fidel. Pas à Aleida, la confidente, qui sait déjà tout de ses desseins. Il signe

une lettre pour Fidel afin qu'il la lise au peuple cubain en temps voulu – en fait à l'automne suivant.

À ses parents :

« Chers vieux,

« Je sens de nouveau sous mes talons les côtes de Rocinante, je reprends la route, mon bouclier au bras.

« Il y a près de dix ans, je vous ai écrit une première lettre d'adieu. Si je me souviens bien, je me plaignais de ne pas être meilleur soldat et meilleur médecin ; médecin, cela ne m'intéresse plus, comme soldat je ne suis pas si mauvais.

« Rien n'a changé sur le fond, sinon que je suis beaucoup plus conscient, que mon marxisme s'est approfondi et décanté. Je crois en la lutte armée comme unique solution pour les peuples qui veulent se libérer, et je suis conséquent avec mes croyances. Beaucoup me traiteront d'aventurier, et j'en suis un, mais d'un type différent, et de ceux qui risquent leur peau pour défendre leurs vérités.

« Il se peut que cette fois soit la dernière. Je ne le cherche pas, mais c'est dans le calcul logique des probabilités. Si c'est le cas, je vous embrasse pour la dernière fois.

« Je vous ai beaucoup aimés, mais je n'ai pas su exprimer ma tendresse. Je suis extrêmement rigide dans mes actes et je crois que, parfois, vous ne m'avez pas compris. Ce n'était pas facile, il est vrai, de me comprendre. Aujourd'hui, croyez-moi simplement.

« Maintenant, une volonté que j'ai polie avec une délectation d'artiste soutiendra des jambes molles et des poumons fatigués. J'irai jusqu'au bout.

« Souvenez-vous de temps en temps de ce petit condottiere du XXe siècle. Un baiser à Célia, à Roberto, Juan Martin, à Beatriz, à tous. Je vous embrasse, votre fils prodigue et récalcitrant,

Ernesto. »

À Fidel – lettre que ce dernier rendra publique le 3 octobre 1965 à La Havane :

« *Año de la Agricultura Habana*

« Fidel,

« Je me souviens en ce moment de beaucoup de choses, lorsque je t'ai connu dans la maison de Maria-Antonia, lorsque tu m'as proposé de venir avec toi, toute la tension des préparatifs. Un jour, on nous a demandé qui il fallait prévenir en cas de mort, et la possibilité réelle de cette issue nous a tous frappés. Puis

nous avons appris que c’était vrai, que dans une Révolution (si elle est authentique), ou l’on est vainqueur ou l’on meurt. Beaucoup de camarades sont tombés sur le chemin de la victoire.

« Aujourd’hui, tout a un ton moins dramatique, parce que nous sommes plus mûrs, mais les faits se répètent. Je sens que j’ai accompli ma part du devoir qui me liait à la Révolution cubaine sur son territoire, et je prends congé de toi, des camarades, de ton peuple qui est désormais le mien.

« Je renonce formellement à mes charges dans la direction du Parti, à mon poste de ministre, à mon grade de commandant, à ma condition de Cubain. Rien de légal ne me lie plus à Cuba ; seuls des liens d’une autre nature, qui ne peuvent être détruits comme des papiers officiels.

« En faisant un bilan de ma vie, je crois avoir travaillé avec assez d’honnêteté et de dévouement pour consolider la victoire de la Révolution. Ma seule faute de quelque gravité que ce soit est de ne pas avoir eu plus confiance en toi dès les premiers moments dans la Sierra Maestra, et de ne pas avoir compris assez vite tes qualités de dirigeant et de révolutionnaire.

« J’ai vécu des jours magnifiques et j’ai éprouvé à tes côtés l’orgueil d’appartenir à notre peuple dans les jours lumineux et tristes de la crise des Caraïbes. Rarement un homme d’État a su briller aussi haut qu’en ces jours ; je suis fier également de t’avoir suivi sans hésitation, en m’identifiant à ta façon de penser, de voir et d’apprécier les dangers et les grands principes.

« D’autres terres dans le monde réclament la contribution de mes modestes efforts. Je peux faire ce qui t’est refusé, du fait de tes responsabilités à la tête de Cuba, et l’heure est venue de nous séparer.

« Sache que je le fais avec un mélange de joie et de douleur : ici, je laisse la part la plus pure de mes espérances de bâtisseur, et ce que j’ai de plus cher parmi les êtres que j’aime… et je laisse un peuple qui m’a accueilli comme son fils ; cela continuera à constituer une partie de mon esprit. Sur les nouveaux champs de bataille, je porterai la foi que tu m’as inculquée, l’esprit révolutionnaire de mon peuple, le sentiment d’accomplir le plus sacré des devoirs : lutter contre l’impérialisme partout où il se trouve. Cela récon-forte, et soigne efficacement n’importe quel déchirement.

« Je répète que je décharge Cuba de toute responsabilité, excepté celle qui émane de l’exemple qu’elle donne ; que si l’heure décisive survient pour moi sous d’autres cieux, ma dernière pensée sera pour ce peuple et particulièrement pour toi ; que je te suis reconnaissant pour tes enseignements et ton exemple, et que je chercherai à y rester fidèle jusque dans les dernières conséquences de mes actes ; que je me suis toujours identifié à la politique extérieure de notre Révolution et que je continue à le faire ; que partout où je me trouverai, je sentirai sur moi la

responsabilité d’être un révolutionnaire cubain et j’agirai en tant que tel ; que je ne laisse aucun bien matériel à mes enfants et à ma femme et ne le regrette point : cela me fait plaisir qu’il en soit ainsi ; que je ne demande rien pour eux puisque l’État leur donnera ce qui suffit pour vivre et s’éduquer.

« J’aurais beaucoup de choses à dire à toi et à notre peuple, mais je sens que les mots ne sont pas nécessaires, qu’ils ne peuvent exprimer ce que je voudrais, et ce n’est pas la peine de barbouiller encore du papier.

« *Hasta la Victoria, siempre ! Patria o muerte !*

« Je t’embrasse avec toute ma ferveur révolutionnaire.

CHE. »

Lettre que le Che a remise à Fidel pour qu’il ne la lise qu’après sa mort dans un pays en voie de libération. En ne respectant pas la volonté de son frère de lutte, Fidel semble avoir tenu à montrer « aux maîtres moscovites » que le Che n’était plus Cubain, et qu’il est désormais seul responsable de ses actes. Un point d’histoire important qui apporte de l’eau au moulin de ceux pour qui Fidel a privilégié la raison d’État. Au même moment où Fidel ouvre la lettre au monde, Ernesto est enlisé dans le Sud Kivu. Bien vivant, n’envisageant pas (alors) de quitter le Congo ! S’exclamant, aux dires d’un de ses hommes : « Ce n’est pas drôle d’être enterré vivant ! » Ce qui laisse entendre que le Che n’ait pas franchement apprécié cette décision, même s’il a pu la comprendre…

Les antifidélistes ne manquant pas de souligner que ce 3 octobre est précisément le jour où Fidel constitue son Comité Central du Parti et change le nom de « *Jovenes Rebeldes* » en « *Juventud Comunista* » ; ce qui, bien sûr, le rapproche encore plus de Moscou.

L’autre lettre du Che est pour ses enfants :

« Chers Hildita, Aleidita, Camilo, Célia et Ernesto,

« Si vous devez un jour lire cette lettre, c’est que je ne serai plus parmi vous.

« Vous ne vous souviendrez presque plus de moi et les plus petits m’auront oublié.

« Votre père a été un homme qui a agi selon sa pensée, et qui a été fermement fidèle à ses convictions.

« Grandissez comme de bons révolutionnaires.

« Étudiez beaucoup pour pouvoir dominer la technique, qui permet de dominer la nature. Souvenez-vous que c’est la Révolution qui est importante et que chacun d’entre nous, pris isolément, ne vaut rien.

« Soyez surtout capables de sentir, au plus profond de vousmêmes, toute injustice commise contre quiconque en quelque partie du monde. C’est la plus

belle qualité d’un révolutionnaire. « À toujours, mes enfants, j’espère vous voir encore. Un grand et fort baiser de

Papa. »

---

1. Morte dans la guérilla guatémaltèque en 1968.
2. Auteur de *La Fête cubaine*, chez Julliard en 1962. Morte d’un cancer en 1988.
3. Voir *Notre génération communiste* de Philippe Robrieux, chez Robert Laffont en 1977.
4. Organisation des États américains.
5. Stefan Fischer, *Jérôme Bosch. L’œuvre complet*, Taschen, 2016.
6. L’inventeur du cha-cha-cha, décédé en novembre 1987 à La Havane.
7. *El Che Guevara*, Planeta, 1968.
8. Publié en 2011, dans *Le Socialisme et l’Homme à Cuba* (éditions Pathfinder).

SEPTIÈME PARTIE

CONGO : LE DÉBUT DE LA FIN
BOLIVIE : LA FIN

Chapitre XXVII

TATU MUGANDA

En accord avec Fidel qui, on l'a compris, ménage les intérêts soviétiques, le Che a choisi le Congo belge de feu Lumumba[1] pour tenter d'y allumer un Viêt-Nam en Afrique. Ceux qui s'interrogent sur la raison de cette destination trouvent une partie de la réponse dans le discours fleuve qu'il a déversé sur l'ONU à New York, le 12 décembre 1964 où il règle des comptes avec l'Oncle Sam.

– *Je voudrais me référer spécialement au douloureux cas du Congo, unique dans l'histoire du monde moderne, qui montre comment on peut abuser avec une absolue impunité, avec le cynisme le plus insolent, le droit des peuples. Les énormes richesses que possède le Congo et que les nations impérialistes veulent maintenir sous contrôle sont les motifs directs de tout cela.*

Il a posé le décor politique :

– *Comment peut-on oublier la manière dont a été trahie l'espérance que Patrice Lumumba avait fait naître aux Nations unies ? Comment pouvez-vous oublier les manœuvres qui ont succédé à l'occupation de ce pays par les troupes de l'ONU – ce qui n'empêchera pas les ennemis du grand patriote de sévir impunément ? Comment pouvons-nous oublier, messieurs les Délégués, que celui qui passa outre l'autorité des Nations unies au Congo, et pas précisément pour des raisons patriotiques, mais en vertu des luttes entre impérialistes, a été Moïse Tshombé, qui commença la sécession au Katanga avec l'appui belge ? Et comment justifier, comment s'expliquer qu'en résultat de toute l'action de l'ONU, Tshombé, délogé du Katanga, revienne en maître au Congo ? Qui pourra nier le triste rôle que les impérialistes ont obligé l'ONU à tenir ?*

Avec, en passant, une caresse sur le dos de l'Ours URSS :

– *C'est pour cela que le gouvernement de Cuba appuie la juste attitude de l'Union soviétique dans son refus de payer les coûts du crime.*

Raúl Roa nous assurera chez lui à La Havane : « Le Che avait déjà pensé à

quitter Cuba (il me l'a dit en 1964 pendant le vol La Havane-Prague-Genève). Après Alger, il a décidé que le moment était venu et, c'est lui-même, qui a choisi le Congo. Il estimait que les conditions n'étaient pas mûres en Amérique latine où il avait envoyé à Salta (frontière de la Bolivie) son ami le journaliste Jorge Ricardo Masetti, avec les désastreuses conséquences que l'on sait… »

Pour l'ancien ambassadeur de Cuba à Paris, cette décision n'a rien à voir avec l'URSS, elle est, uniquement, liée à la situation en Amérique latine ou il fallait créer des conditions en préparant le terrain.

En pensant à Lumumba

Il est exact que l'élimination du dirigeant tiers-mondiste Patrice Lumumba entre directement en ligne de compte dans l'engagement africain du Che. Il répond positivement à Gaston Soumialot venu à La Havane chercher un appui pour préparer son insurrection contre le trio en place à Kinshasa, Moïse Tschombé, Joseph Kasavubu et Joseph Mobutu. Ce qui permettra aux Cubains d'intervenir une deuxième fois en Afrique, après avoir aidé la jeune République algérienne dans son conflit frontalier avec le Maroc.

Le livre du général Willam Galvez, *Le Rêve africain du Che* [2], donne la parole à Fidel Castro :

« En réalité, il [le Che] voulait aller en Amérique du Sud. C'était une vieille idée, parce que, quand il nous a rejoints au Mexique, il a abordé une seule question – ce qui ne veut pas dire qu'il posait ses conditions ; il a dit : “Tout ce que je veux après la victoire de la Révolution, c'est qu'on me laisse partir en Argentine – son pays – pour me battre et que des raisons d'État ne m'en empêchent pas.” Et je lui ai fait cette promesse. Cela semblait encore très lointain. Personne ne savait si nous allions gagner la guerre et qui d'entre nous allait survivre. Et avec son tempérament impétueux, il avait sûrement peu de chance de s'en tirer vivant. Mais il a quand même abordé la question. Une fois dans la Sierra, il nous l'a parfois rappelée et il se souvenait de cette idée et de la promesse. On peut dire qu'il a été assez prévoyant.

« Bien sûr, avec toute l'expérience de la Sierra Maestra, son enthousiasme à l'idée de faire la Révolution en Amérique latine et dans son propre pays a encore grandi. Il a connu l'expérience exceptionnelle que fut la nôtre ; nous avons reconstruit notre armée dans des conditions difficiles et nous avons mené la lutte jusqu'au bout. Une foi profonde s'est développée en lui quant aux possibilités d'un mouvement révolutionnaire en Amérique du Sud. Je m'étais engagé et je

lui ai toujours dit : “Ne t’inquiète pas, nous tiendrons notre promesse.” Je crois qu’il m’en a reparlé deux ou trois fois.

« Quand la Révolution a triomphé, il fallait s’atteler à des tâches de toutes sortes et résoudre des problèmes en tout genre : politiques, de l’union des forces, d’État, de l’économie, tout cela (…).

« Chaque fois qu’on manquait d’un homme sérieux pour un poste important, le Che se proposait pour ce travail (…). Mais le Che a toujours eu une grande autorité… Il a participé à presque toutes les activités ; il était très conséquent dans tout ce qu’il faisait. Oui, c’était un véritable exemple.

« Voila à quoi nous avons consacré les premières années de la Révolution. Plus tard, évidemment, il a commencé à se montrer impatient : il voulait concrétiser ses vieux plans. Je crois que même le simple fait que le temps passait a joué. Il savait que des conditions physiques spéciales étaient nécessaires pour tout cela. Il se sentait capable de le faire. Il était effectivement au mieux de sa forme intellectuelle et physique. À partir de l’expérience cubaine, il avait beaucoup d’idées sur ce qui pouvait se faire dans son pays. Il pensait à sa patrie, mais pas seulement à sa patrie ; il pensait à l’Amérique du Sud en général.

« Il était impatient. Je savais aussi, grâce à notre propre expérience, que la phase initiale d’un processus comme celui qu’il voulait entreprendre était difficile. Je me disais qu’il fallait créer les meilleures conditions pour ce qu’il pensait faire. On lui a donc conseillé de ne pas s’impatienter, car il n’était pas encore temps. Lui, il voulait arriver et tout faire dès le premier jour, et nous, nous voulions que les autres cadres moins connus accomplissent les “premiers pas”… »

Les préparatifs de départ du Che pour le Congo-Kinshasa – où le fait de parler français lui sera utile – se réalisent avec l’appui des services secrets de Fidel, la G 2 cubaine. Elle est dirigée par un personnage de roman, Manuel Piñeiro dit Barba-Roja (« Barbe-Rouge »), mort à La Havane en 1998. En 1955, il a épousé Lorma Burdsall, une chorégraphe de ballets modernes, qu’il a connue à New York et qui s’est fixée à La Havane, où elle donnera des cours de danse. Grâce à lui, le Che en saura plus sur la bataille que se livrent le gauchisant Pierre Mulélé et le procolonialiste Moïse Tshombé. Avec, déjà, la perspective d’une rencontre avec l’ex-président du Congo français, Massemba-Debat, en vue de lui faire des offres de service. En bon ethnographe, en plus du politique le Che décortique la situation géographique et ethnique du pays. Vérifiant que le Congo est quasi aussi vaste que l’Argentine (quatre fois plus que la France), qu’en plus du Français on y parle une multitude de langues dont quatre principales, le Kikongo, le Lingala, le Tshiluba et, dans la région où les Cubains vont tenter de

fonctionner, le Swahili qu'il va s'empresser d'apprendre.

Dès janvier 1965, des soldats sont concentrés à Cuba dans une caserne de Pinar del Río, à Candelaria. Cent cinquante environ, qui ont pour point commun d'être tous noirs de peau, constatation qui les amuse autant qu'elle les intrigue. Ils le sont à tel point qu'un jour où ils s'apprêtent à monter dans leurs cars, une petite fille tire le bras de sa mère :

– *Regarde, maman, des bus de nègres !*

Le journaliste Jesús Barreto commente :

– *Des hommes qui n'ont pas hésité à partir donner leur sang pour la cause sacrée de l'Internationalisme. La couleur obscure de la peau des combattants pouvait seule constituer un indice quant à leur destination.*

C'est au commandant Victor Dreke, noir bien sûr, qu'est confiée début février la préparation du contingent dans les montagnes de Pinar del Río. Fin mars, il est invité à se rendre secrètement dans une maison de La Havane, où l'attend le capitaine José-Maria Martinez Tamayo (qui sera Arturo en Bolivie). Des photos leur sont présentées, montrant celui qui sera le véritable chef de l'expédition[3]. Les deux gradés se repassent les clichés en se demandant qui peut bien être cet homme blanc si élégant. Le lendemain matin un inconnu sort d'une chambre, l'homme des photos, impeccablement rasé, en costume clair, avec des gestes lents et qui fume la pipe.

– *Il s'est arrêté devant moi,* se rappelle Victor Dreke, *et m'a serré la main. Puis il a fait de même avec Tamayo. Dès que nous avons entendu sa voix inimitable et que nous avons reconnu le Che, notre surprise a été énorme. Nous avons alors compris que notre mission serait de le protéger.*

Cette même semaine, il nous a été confié que Fidel l'avait retrouvé dans une résidence de la périphérie de La Havane. C'est là que le Che lui a remis du courrier et qu'ils se sont séparés.

Avant leur départ pour une destination qui restait inconnue, Fidel salue les guérilleros, le 31 mars 1965, et leur dit :

– *Vous allez avoir pour vous commander un meilleur soldat que moi…* Beaucoup pensent à Camilo Cienfuegos, dont la mort n'a pas été admise parmi le peuple cubain.

Cent trente-six hommes, cent trente et un Noirs et cinq Blancs, dont Oscar Fernandez Mel, Tamayo, Emilio Aragonés, *el politico* de l'expédition, chargé de porter la bonne parole du marxisme, sans oublier le Che, se forment en petits groupes pour parvenir au Congo belge par des voies aériennes différentes, le plus souvent en se faisant passer pour les membres d'un orchestre. Avec ses allures d'homme d'affaires, le Che n'a pas besoin de ce subterfuge.

Un interminable voyage par Gander, Prague, Le Caire, Nairobi et Dar-es

Salam lui permet de parvenir à pied d'œuvre. Dans l'avion, le titre d'un journal de La Havane fait éclater de rire le groupe des Cubains : « Les œufs sont rationnés dans le pays… » Il faut savoir que les *huovos* à Cuba signifie les parties dites nobles de l'homme. Le commandant Dreke ne manquant pas de relever : « Des huevos nous, on en a en surcharge… », tellement les guerriers ont hâte d'en découdre… À Gander (Canada, île de Terre-Neuve) le Che, qui porte durant ce voyage le nom de Manuel Benitez, dira :

– Je laisse derrière moi quasi onze ans de travail pour la Révolution aux côtés de Fidel, un foyer heureux, si on peut appeler foyer la vie d'un révolutionnaire consacrée à sa tâche et à un tas d'enfants qui connaissent à peine mon affection. Un nouveau cycle commence.

Au Caire, *El-Taliah,* (l'avant-garde), publiera ce texte du Che en forme de testament :

Nous croyons, sans en être réellement sûrs, que la loi basique du socialisme est la loi de la planification, à savoir, que pour la première fois, l'homme est capable de comprendre la loi de l'histoire et de changer la situation existante pour créer une nouvelle société. Ce changement ne se réalisera pas immédiatement, mais nous irons pas à pas. Ainsi, nous croyons que ce développement de la conscience est la condition vitale. Et, un ultime point : le développement de la conscience socialiste est en contradiction avec le développement des stimulants matérialistes directs et les intérêts individuels…

D'autres guérilleros font escale à Paris. À Dar-es Salam tous dorment dans des maisons particulières, avant de traverser le pays en camion pour arriver trois jours plus tard à Kigoma, au bord du lac Tanganyika tout en longueur, toujours du côté tanzanien. Là, ils enfilent leur tenue militaire et découvrent leur vrai chef. Chapeau noir, costume beige, le cheveu court, rasé de près, un inconnu s'approche du groupe encadré par Dreke et Tamayo et demande à l'un puis à l'autre, et ainsi à une dizaine de soldats, quel était leur nom de guerre pendant la Révolution cubaine. Lorsqu'ils ont fini, il se présente à son tour :

– Ici je m'appelle Tatu, *qui veut dire « trois » en swahili, mais à Cuba on m'appelle El Che…*

Stupeur et joie des hommes qui, eux aussi, peinent à le reconnaître, rasé et sans sa tenue vert olive. Dreke répond au nom de *Moya*, « un » en langage bantou, et Tamayo à celui de *Mbili*, « deux ». Le Che se contente du numéro « trois » pour ne pas éveiller l'attention en se mettant en avant.

Si le président tanzanien Julius Nyerere a donné son accord à une participation cubaine et à l'utilisation de son territoire par les Cubains pour aider

la lutte en cours au Congo, – en y acheminant combattants, armes, vivres, matériels divers –, il ne sait rien de la présence du Commandant Guevara. L'ambassadeur cubain à Dar Es Salaam, Pablo Rivalta, ayant l'ordre de tenir secrète sa présence.

Tatu-Che dessinant lui-même le cadre qui l'attend : « J'ai choisi la zone qui constitue le Front oriental parce que je la connais. Le cadre géographique où nous allons vivre est caractérisé par la grande dépression du Lac Tanganyika (environ 50 km de large). Il sépare la Tanzanie et le Burundi du Congo, avec de chaque côté une chaîne montagneuse. » Chaîne propice à la guérilla qui lui rappelle la Sierra Maestra ! Que ce soit le relief ou le reste, les données sont radicalement différentes et le Che découvre, avec l'Afrique, l'âme africaine, une toute autre histoire peu compatible avec les exigences et la rigueur de la lutte armée.

Il freinera Cuba pour l'envoi d'armes, elles sont en nombre largement suffisant, les Chinoises notamment. Le problème étant de savoir les utiliser…

De Kigoma, les voyageurs partent de nuit dans un petit bateau à moteur qui ronronnera plus de six heures sous les étoiles d'Afrique, zigzaguant pour éviter les patrouilles de mercenaires belges, et accostera au Congo-Kinshasa (actuel Zaïre) dans les dernières aurores d'avril. Les Congolais ont préparé une hutte en torchis pour le Che sur une rive du Kibamba, au pied d'une montagne-falaise qui domine le lac. L'ancien grimpeur des volcans mexicains ne tarde pas à parvenir au sommet, à quelque douze cents mètres, et à y construire sa planque. Quant au camp de base, il est établi à six cents mètres d'altitude sur un mont dominant la brousse, véritable forteresse inexpugnable. Là, en mai, le Che reçoit Benoît Mitudidi (adjoint de Laurent-Désiré Kabila, « chef suprême du Front Oriental »), qui l'aide à mieux comprendre la situation militaire au Congo avant d'entamer un travail de structuration des combattants provenant de différentes ethnies. Vaste programme ! Las, Mitudidi se noie (ou est noyé) début juin dans le lac Tanganyika et, avec lui, disparaît l'espoir d'unification des deux fronts de guérilla (le Congolais et le Rwandais), ce qui, du même coup, complique singulièrement la tâche du Che. Le tribalisme et ses conséquences réduisent considérablement ses tentatives « d'enseigner les bonnes manières de la guérilla ». Provoquant, par exemple, l'hilarité des élèves-soldats quand il piquait des crises et s'efforçait de s'exprimer en swahili ! Toujours en attendant Kabila, dont l'arrivée doit déclencher les opérations. Il n'apparaîtra que le 7 juillet, pour redisparaître au plus grand dam du Che. Sur le terrain, les noirs se demandent de quoi se mêle ce blanc qui commande d'autres noirs, les Cubains, différents d'eux ! Le 22 mai, Osmany Cienfuegos se présente avec dix-sept des trente-quatre hommes arrivés à Kigoma. Quant au quatrième et dernier groupe de

trenteneuf hommes, dont trois médecins, il sera enregistré le 24 juin, avant l’attaque de Fort Bendera, ce qui portera l’effectif total des Cubains à quatre cent dix hommes.

Mais la guérilla doit rester perpétuellement en mouvement, pour éviter le harcèlement des forces de Tshombé. Les Cubains découvrent la jungle : peu de grands prédateurs, plutôt des serpents, dont certains venimeux ; un danger nouveau pour eux, puisqu’à Cuba il n’en existe pas. Parfois des troupeaux d’éléphants, dont le Che comprend vite l’utilité ; ce sont les plus efficaces ouvreurs des chemins de la brousse. Et puis des singes, innombrables, qui permettent parfois aux hommes de survivre… Des précautions doivent être respectées, en particulier ne pas fumer dans les huttes, appelées *yumbas*. Un rebelle commet un jour la faute, les flammes ravagent les habitations de torchis, et réduisent du même coup en cendre un grand nombre de documents importants, écrits et photographies. De plus, l’incident attire l’ennemi sur les lieux, et plonge le Che dans une colère noire.

Se nourrir n’est pas toujours évident. Le Che mentionnant : « L’élément de base du soldat révolutionnaire est le *bucali* : du manioc séché au soleil puis pilé dans un mortier, la farine obtenue est alors tamisée et bouillie jusqu’à l’obtention d’une pâte que l’on mange telle quelle. Parfois complétée de *zombé*, feuilles de manioc hachées et bouillies assaisonnées d’huile de palme et accompagnées de viande de gibier, abondant dans la région. » Les Cubains et le Che découvrent aussi le goût du singe et, plus rarement, celui de l’éléphant. Le territoire rebelle s’étend d’Uvira, petite ville située à la pointe nord du lac, jusqu’à Kalima, à l’ouest de la chaîne de Kivu. La population, en grande partie analphabète, y est regroupée en tribus qui ont chacune ses coutumes et ses croyances, sous l’autorité d’un chef et d’un sorcier. L’année 1965 sert principalement à former des guérilleros efficaces, objectif numéro un de la présence des Cubains sur le continent africain. Plus de deux mille Congolais seront ainsi préparés.

Le Che reste fidèle à ses principes : un l’instruction, deux la pratique. Il enseigne aux autochtones à se comporter dans un combat, à tendre des embuscades, à se replier. Il les fait profiter de ce qu’il a appris dans la Sierra Maestra. Il reprend même ses bonnes habitudes, donnant des cours de théorie révolutionnaire. Lui-même a son professeur de swahili, un adolescent de quinze ans, Freddy Ulanga, qui deviendra neurochirurgien à La Havane. Ernesto remarque la vivacité d’esprit de Freddy et lui propose un marché :

– Tu m’apprends ta langue et moi je t’apprends la mienne, l’espagnol…

Avec pour base de conversation, le français.

– À ce moment-là, je ne savais pas qui était le Che, raconte Freddy. *Il m’a proposé de partager sa hutte. Il dormait par terre sur des feuilles. Le matin, il se*

levait avec le soleil et il prenait un thé sans sucre. Il me disait : « Tu viens, on va sur la plage. » Et nous descendions le chemin jusqu'au bord du lac. C'était sa façon de s'entretenir physiquement ; il tenait à être toujours en forme. Comme il soignait les malades, on l'a surnommé Tatu Muganda, muganda *signifiant « celui qui soulage du mal » en swahili. Quand j'envoyais des messages aux dirigeants congolais, je le faisais dans notre langue et je demandais au Che de signer. Ce qu'il faisait sans savoir précisément ce qu'il disait. Quand je lui ai demandé si ça ne le dérangeait pas, il m'a répondu : « Il suffit d'avoir confiance en celui qui est à votre côté ! »* Freddy est devenu un chirurgien réputé à La Havane, où il finira ses jours.

Quand il est question de Marylin

En cette période de pénible attente d'un Kabila toujours fantomatique, voici raconté, dans *Le rêve africain du Che* de William Galvez, une journée de Tatu en mai 1965 : « Faute de maté, il prend du café, faute de cigare il tire sur sa pipe. Il désigne les camarades chargés de missions de reconnaissance […]. En guise d'exercice, il marche dans la montagne et assume son travail de médecin. Il déjeune, étudie des textes politiques, parcourt des livres étrangers ou les journaux, quand il y en a d'arrivés, avec du retard évidemment. Tout cela assis sur un banc rustique. Il dîne tôt et se couche le premier, posant des notes dans un petit carnet noir avant de s'endormir. »

Attiré par la rumeur colportant les talents de soigneur par les plantes du Français Jean-Pierre Willem, le Che, accompagné de Freddy, se rapproche du « docteur aux pieds nus » (surnom qui lui vient du temps où il soignait dans les rizières de la Révolution chinoise). Leurs rencontres, une douzaine, de deux à cinq heures chacune, se feront, pour une évidente question de sécurité, dans un bordel chaque fois différent de la banlieue de Bukavu dans le Sud-Kivu – « La première fois, le Che était habillé en planteur, chemise claire et pantalon de toile. On s'est jaugé, il était plus petit que moi, ça n'a pas changé grand-chose, le Monsieur en imposait ! Belle gueule à la Clark Gable, d'un caractère trempé, il allait droit au but. Je lui ai expliqué comment les huiles essentielles tirées de l'eucalyptus cautérisaient les plaies purulentes. Évitant l'ablation du membre atteint, ce qui se pratiquait normalement. Sachant que, pour ma part, je payais des tousseurs pour couvrir le bruit du va-et-vient de la scie qui mettait le patient en collapsus. Le Che connaissait les huiles essentielles. Je lui ai parlé du baobab, arbre sacré de l'Afrique où, comme dans le cochon, tout est bon ! »

Avec notamment des fleurs blanches qui donnent des fruits ovoïdes appelés « pain de singe », six fois plus riche en vitamine C que les oranges. La pulpe contient des glucides, des protides, des acides organiques et des sels minéraux. Les feuilles contenant un pourcentage élevé de calcium. Le Che buvait mes paroles comme du petit-lait frais. »

Après le Dr Schweitzer qu'il a assisté à Lambaréné au Gabon, le journaliste écrivain Raoul Follereau et Mère Teresa qu'il a rencontré à Calcuta, le Che est le quatrième personnage à l'avoir marqué pour s'être dévoué à la lutte contre la lèpre.

« Le Che m'a parlé dans nos soirées, des lépreux de San Pablo, qu'il avait encore devant les yeux. »

Le docteur Guevara était toujours plus demandeur de précisions sur ces plantes que maîtrise son interlocuteur : « L'*euphorbia hirta* ou *chamaesyce hirta*, petite ombellifère efficace contre les amibiases, l'a particulièrement attirée : elle possède un effet curatif intéressant sur l'asthme. »

De ces rencontres avec le Che, le docteur Willem se remémore : « Jamais la même tenue, toujours sur ses gardes, il est vrai que sa tête était mise à prix, l'Argentin devenait au fil de nos rencontres de plus en plus familier. Je l'ai même vu une fois au bord de la déprime, il venait d'apprendre la disparition de sa mère. Il m'a parlé de ses enfants, pressentant que le garçon (Camilo) deviendrait photographe et qu'une de ses filles serait médecin (Aleidita), ce qui se passera. Il m'a avoué qu'il avait envisagé de faire médecine à Paris et, en même tant, du théâtre… Le Che m'a aussi piqué : "Je te prendrai bien avec moi pour partager l'aventure. Mais, avec ta taille, tes cheveux blonds et tes yeux bleus, je ne donne pas cher de ta peau !"

« Ça tombait bien car, moi, j'ai peur de la mort et je n'avais pas du tout envie d'aller au casse-pipe pour un combat qui n'était pas le mien… »

Pour leur dernière rencontre, toujours dans un claque de la région des grands lacs, émerge une scène digne d'une production hollywoodienne. Une jeune Africaine sur chaque genou, Willem discute avec un Che qui tire tranquillement sur sa pipe ! L'Argentin lance alors sur un ton neutre : « Tu sais, moi j'ai connu bibliquement Marilyn Monroe… » Willem est en est resté comme deux ronds de flanc, il n'a pas insisté et, aujourd'hui, il s'interroge encore sur la véracité du propos. Plaisanterie de l'espiègle docteur argentin ? Probablement.

Histoire qui titille ma mémoire… Voici une quinzaine d'années Guy Hannion, toujours un havane à la bouche, habitué du Flore et de chez Castel à Saint-Germain-des-Prés, m'avait demandé si j'avais autour de moi quelqu'un en capacité de créer un livret pour une comédie musicale sur le Che. J'en ai parlé à feu Pierre Barouh pour les paroles et à la Chilienne Anita Vallejo pour la

musique. Puis Hannion coupa court, annonçant que Rod Agil planchait sur le sujet et écrivait sur l'idylle entre le Che… et Marilyn, à croire que tout Hollywood était au courant ! Rod Agil est mort et le projet avec lui. Quant à la légendaire *love story* entre les deux personnages aux photos les plus célèbres de l'histoire, je laisse à l'arbitraire de chacun de faire son choix. Marilyn s'étant éliminée en août 1962, elle n'était plus là pour recevoir le Che quand celui-ci est venu à New York défendre, bec et ongles, en Condor de la Pachamama, la cause cubaine à l'ONU en décembre 1964. Aucune indication sérieuse sur le sujet n'étant apparue, laissons-les plus hardis rêver à leur convenance !

C'est là, à la barre de l'ONU, que le Che libère : « Les peuples d'Afrique sont forcés de supporter que soit encore officialisée sur ce continent la supériorité d'une race sur l'autre et qu'on assassine impunément au nom de cette supériorité. Les Nations Unies ne ferontelles rien pour l'empêcher ? Je voudrais parler plus particulièrement du cas douloureux du Congo, cas unique dans l'histoire du monde, qui montre comment on peut léser le droit des peuples avec l'impunité la plus absolue, le cynisme le plus insolent (…) C'est pour cela que les mêmes qui ont utilisé le nom des Nations Unies pour perpétrer l'assassinat de Lumumba assassinent au nom de la race blanche des milliers de Congolais. […] Il faut venger le crime du Congo. »

Le Che profitant de ce séjour new-yorkais pour s'entretenir avec Malcolm X – asssassiné le 21 février 1965.

Revenant sur le Che combattant, l'« ethno-anthropologue de la médecine », comme Willem se présente lui-même, avance : « Il ne connaissait pas l'âme africaine, ce qui était un handicap. Ces Africains de l'époque sont des mystiques portés sur le sexe. La nuit, ils communiquent avec leurs morts et seule la *dawa*, potion magique dont le chamane, le *muganda* aspergeait les guerriers, faisait qu'ils acceptaient de combattre dans le noir. Si le guerrier meurt, c'est parce qu'il a commis une transgression : soit il s'est nourri, soit il a fait l'amour avec une femme non légitime, soit il s'est comporté en lâche… »

De leur ultime rencontre, le Français conserve le souvenir d'un Che plaçant dans son sac les graines qu'il lui donnait « en me précisant qu'elles seront moulues par le petit moulin qu'il venait d'acheter. Son accolade, *l'abrazo* disent les Argentins, sera plus forte que les autres fois, j'ai compris là que je ne le verrai plus… Quelque part, cet attachant bonhomme me manque… D'ailleurs, lorsque je suis allé à Santa Clara, pour y visiter son mausolée et que je me suis accroupi pour voir, au ras du sol, sa poire à ventoline, là à quatre pattes, j'ai pleuré comme un malade… »

À Saint-Jean-Pied-de-Port, en Basse Navarre, je découvre Amar le Kabyle, un seul oeil, une seule dent sur le devant, fils d'un général de la légion,

légionnaire lui-même. Spécialisé en microkinésithérapie, il a rencontré le Che au Gabon – pays frontalier du Congo où, selon lui, il est probablement venu chercher de l'argent pour sa guérilla. Amar, qui remet sur pied les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, avance au sujet du Che : « Je l'ai rencontré dans une ferme française de Port Gentil, appartenant à des "Rouges", des communistes proches de Doumenc, dit "le milliardaire rouge" qui a fait son fric avec les pays de l'Est. La teneur de ses propos m'a tellement impressionné que je me suis dit : "Qu'est-ce que j'aimerais partager le chemin avec lui…" Le Che était contre ce que l'on appelle "l'humanitaire", assurant : "Plus tu donnes, plus tu rends les populations soumises. Je suis pour que l'on sème pour récolter, il faut que gens travaillent, les assister les détruit. Il s'agit de les concerner pour les rendre maîtres de leur destin." Le bonhomme faisait peur car il avait raison. La Croix Rouge locale s'est inspirée de son action par son système de dispensaires. Aujourd'hui, sur la planète entière, les ONG fonctionnent à la Che. Idem pour Médecins Sans Frontières.

« Le mot visionnaire convient au Che, l'homme de la réforme agraire à Cuba. Faire valoir ses propres idées, ne pas être à la botte d'une puissance extérieure, voilà qui a fait son chemin. Sachant que le Che n'ordonnait pas dans cette réunion à laquelle j'ai assisté, il suggérait. On peut utiliser le mot magnétisme à son sujet. J'ai rencontré de nombreuses têtes couronnées mais, lui, le Che, garde dans mon esprit une place à part. Peut-être la plus belle… »

Toujours l'obsession du partage

C'est à Santa Clara, la ville du Che, qu'avec Alberto Granado et son voisin havanais Inti Peredo, fils du guérillero bolivien du même nom[4], que dans la capitale de las Villas, nous rencontrons trois guerilleros du Congo. Le colonel Martin Chivas dit Chirino, et deux lieutenants, Manuel Medina et Luis Monteajudo Altéra, qui jure en français, langue dont il a appris les rudiments au Congo. Le sésame universel à Cuba étant une bouteille de *ron*, nous nous empressons d'ouvrir celle que nous avons apportée. Chirino libérant :

– Le Che nous a obligé à parler vite, à aller à l'essentiel. Ennemi acharné de l'oisiveté, il nous apprenait le français pour nous faciliter la vie là-bas, raconte le colonel. *Il nous demandait de faire des efforts pour nous entendre avec les Africains que nous instruisions. Insistant sur le fait que nous étions de cultures différentes, et qu'étant chez eux, c'était à nous de faire un pas pour mieux comprendre leurs habitudes. Il s'employait à nous unir le plus possible. Il tenait*

à ce que les Africains nous estiment, nous respectent, pour progresser au plus vite en nous écoutant.

Au début ça n'a pas été facile de nous faire à leur cuisine. Puis on s'y est mis, et eux aussi, car nous accommodions les mets à la façon cubaine. Avec toujours chez le Che son obsession du partage. Un fond de lait, ça ne se divisait pas par deux ou trois, ça allait dans la cafetière pour que tous en profitent. C'était comme ça avec lui !

Avant de résumer « son » Che :

– Le premier dans le sacrifice, le dernier dans le bénéfice.

Un *trago de ron* à la mémoire du Che, et Medina raconte à son tour :

– Moi, j'ai su le 25 mars 1965, le jour de mes vingt-cinq ans, que je devais me tenir prêt à partir. J'ai prévenu ma femme que j'allais m'éloigner pour un temps indéterminé…

Le Che parlait peu, il tenait un petit journal. Un jour, quand nous avions déjà formé beaucoup d'Africains, il a pris la décision d'attaquer la caserne d'un village nommé Katanga. Il prévoyait de faire sauter le pont de chemin de fer qui enjambait le río Kimbi, et aussi de s'en prendre à la centrale hydroélectrique. Mobutu tenait le village, et nous nous attaquions à forte partie.

– C'est à Fort Bendera qu'a eu lieu le combat, explique le colonel. *Là précisément où Œil-de-Lynx* – il montre Luis – *a eu son rôle. Le Che a organisé la tactique : le flanc gauche serait confié à Israel Reyes Sales – qui se fera trouer la peau en Bolivie. La date a été choisie, le 30 juin, parce que c'était le jour de la fête nationale. Le Che a suivi l'affrontement du haut d'une colline avec des jumelles. Avec près de lui une estafette, prête à bondir en cas de nécessité. L'attaque a été portée à cinq heures du matin, quand les vapeurs d'alcool de la fête avaient assommé les soldats. Le combat a duré deux jours et deux nuits. On avait vraiment affaire à forte partie. À un tir de notre côté répondaient cent du leur. Ils nous ont tués quatre hommes. C'est Œil-de-Lynx qui avait ouvert le feu…*

La langue des Rwandais étant différente du swahili, poursuit le colonel, *nous avions recours à un moyen d'expression assez compliqué. Nous écrivions nos mots en swahili et nous faisions inscrire en regard leur équivalent dans l'autre langue – tout en respectant l'ordre du Che qui était de ne pas se mêler aux querelles qui éclataient régulièrement entre les deux communautés … Aussi au moment du combat, mal entraînés, ne sachant pas utiliser une arme à répétition, les infortunés apprentis guérilleros congolais ou rwandais, le doigt sur la gâchette, libéraient régulièrement trente projectiles d'une seule rafale. Ils ont compté de nombreuses pertes et ont déguerpi en laissant sur le terrain armes, munitions, blessés et morts.*

Et Chirino de conclure :

– *D’attaquants, les guérilleros ont été obligés de se faire défenseurs et de battre en retraite en posant des embuscades, qui, pour la plupart, réussiront. Mais le grand coup a été raté, ainsi que l’occasion d’attirer l’attention du monde entier.*

Pendant ce temps les chefs de la rébellion, Soumaliot, Kabila et Massemba, racontent en Europe, à Paris notamment, que leurs troupes se sont emparées de Fort Bendera et ont pris plus de mille armes, dont des canons, tuant plus de quatre cents ennemis. Alors qu’il n’y a pas eu trente victimes, et évidemment aucune prise d’armes. Mais ce bluff trompe les dirigeants cubains lorsqu’ils reçoivent les dépêches des agences de presse qui prolongent ces propos. Par ailleurs Soumaliot qui ne manque pas de culot, s’est rendu à La Havane demander à Fidel des armes lourdes et des tanks « pour en finir ». Le Lider Máximo, à qui on ne la fait pas, dépêche Osmany Cienfuegos sur place pour en savoir plus. Et Osmany – qui sert de messager entre Fidel et le Che, avant l’arrivée au Congo de Justo Rumbaut (technicien chargé d’améliorer les communications radio avec La Havane) – est très désagréablement surpris en apprenant la vérité.

C’est par téléphone que le Che a été informé, de Buenos Aires, que sa mère était très malade. Sans qu’Osmany soit en mesure de lui apporter d’autres précisions, qu’il aurait pu tenir d’Aleida. Un mois plus tard, il aura la confirmation de la nouvelle qu’il redoutait. Par le docteur cubain Rafael Zerquera Palacio, dit *Kumi*, qui lui a tendu la revue *Bohemia* où l’on annonçait la mort de Célia Guevara, le 18 mai 1965. Le Che s’assied sur le hamac de Kumi, lit, et ses mâchoires se durcissent. Il boit un thé sans sucre, parle de sa jeunesse auprès de l’être disparu, partage un peu de nourriture et reprend la direction des opérations.

Pour ses dix ans Hildita reçoit, le 15 février 1966, une lettre de son fantôme de père affranchie à Brazzaville :

« *Hildita querida,*

« Je t’écris aujourd’hui mais ces mots te parviendront beaucoup plus tard. Je veux avant tout que tu saches que je ne t’oublie pas et que je souhaite que tu passes un bon anniversaire. Tu es presque une femme et maintenant je ne peux pas t’écrire comme à un petit enfant, en racontant des bêtises et autres mensonges. Tu dois savoir que je suis loin et que je serai encore longtemps éloigné de toi, faisant mon possible pour lutter contre nos ennemis. Même si mon rôle ici n’est pas très important, il est utile, et je crois que tu pourras toujours être fière de ton père comme je le suis de toi. « Tu te rappelleras que

nous avons devant nous de nombreuses années de lutte. Quand tu seras grande, tu devras toi aussi y participer. En attendant, prépare-toi à être très révolutionnaire. Ce qui à ton âge signifie qu'il te faut apprendre beaucoup. Le plus possible, et être prête à soutenir les causes justes. Je n'étais pas comme ça à ton âge, c'était une époque où la société était autre, où l'homme était l'ennemi de l'homme. Maintenant, tu as le privilège de vivre une époque différente, et il faut être digne d'elle.

« N'oublie pas de faire un tour par la maison pour vérifier si les autres enfants se conduisent bien, et aide-les à bien étudier. Embrasse ta maman et reçois un énorme et très fort baiser, qui vaut pour tout le temps que nous ne nous verrons pas.

Ton papa. »

El Comandante consigne dans son journal de bord des précisions prouvant que le terrain n'est guère favorable à la guérilla :

« Nous avons pu constater que les commandements congolais accordent des laissez-passer à ceux qui sont au front pour se rendre à Kigoma où les guérilleros s'approvisionnent. Ce village sert de planque pour les riches qui peuvent y vivre en marge des hasards de la lutte. Les chefs révolutionnaires ne condamnent pas assez l'influence néfaste de Kigoma, ses bordels et ses tripots. »

Le Che comprend rapidement qu'il ne parviendra pas à atteindre ses objectifs : ces Africains, même s'ils sont souvent attachants, restent si différents et surtout si loin d'un état d'esprit réellement révolutionnaire. Ils croient notamment, nous l'avons vu, en la *dawa,* potion magique préparée par le *muganda,* à base d'herbe et de jus de liane, qui rend invulnérable. Le sorcier en arrose le guerrier avant le combat et lui trace un signe cabalistique sur le front avec un morceau de charbon. Pour que l'effet soit préservé, *l'endawadé* ne peut donc ni toucher à la nourriture, ni à une femme, ni avoir peur. Si le guerrier meurt c'est qu'il a commis une de ces erreurs. Harry Villegas dit Pombo, l'un des trois survivants cubains de la Bolivie, devenu colonel, précisant : « Les Congolais pensaient que nous n'en avions pas besoin puisque Fidel nous avait “immunisés” avant de quitter Cuba. » Pombo, qui confiera à Bertrand Rosenthal, de l'AFP :

– *Nous sommes restés plusieurs mois dans l'est du pays. Si notre détachement n'a jamais dépassé deux cent cinquante à trois cents hommes, il y avait avec nous quelque cinq à six cents Rwandais et plusieurs milliers de Congolais. De plus nos arrières, tout comme notre approvisionnement, étaient*

assurés.

En fait, il a manqué un vrai leader après la disparition de Soumialot du front, mais nous avons obtenu beaucoup de victoires en ne laissant qu'un minimum d'entre nous dans l'aventure, quatre ou cinq, pas plus.

C'est à la suite d'une décision prise lors du sommet de l'Organisation de l'unité africaine d'Accra qu'il nous a été demandé de nous retirer. Les Tanzaniens ont *commencé à prendre des mesures, par exemple à nous confisquer du matériel… Le gouvernement cubain a longuement discuté avec la partie tanzanienne et les autres pays environnants, qui nous permettaient plus ou moins de franchir leurs frontières. La question a été résolue par la signature d'un document qui demandait la fin de notre collaboration.*

Le séjour africain du Che s'étire jusqu'en mars 1966, et tourne court, faute d'unité révolutionnaire. On assiste encore à la lutte entre les successeurs de Lumumba et les vieux complices de Tshombé ; lutte qui paraît pencher en faveur de ces derniers. Ceux qui ont « pacifié » à leur propre avantage une grande partie du pays…

Le Front de libération du Congo ayant assuré que la répression de Tshombé s'était durcie depuis que la présence des Cubains est connue, il est décidé qu'ils doivent regagner les Caraïbes. Plus qu'affecté, humilié par l'échec de leur action, le Che est le dernier à quitter le futur Zaïre ; sans savoir qu'il a gratté – comme il le souhaitait – l'allumette qui déclenchera le feu révolutionnaire, en Angola et au Mozambique notamment.

En août 1965, il se rend de l'autre côté du lac Tanganyika, en Tanzanie, où il confie une lettre à Winnie Mandela, afin qu'elle la fasse parvenir à son mari, Nelson, dans sa prison. Ernesto avait été marqué par le réquisitoire de quatre heures que Mandela, surnommé *Rolihlahla* (« le fauteur de troubles » en langue xhosa), avait prononcé en 1963 contre l'apartheid, avant d'être condamné à la prison à perpétuité sous le matricule 4664 – prison dont il sortira vingt-sept ans plus tard, en 1990. Il termine un message de foi par cette phrase : « Lorsque nous sommes libérés de notre peur, notre présence libère automatiquement les autres. » Le Che a profité de son séjour en Tanzanie pour rencontrer le futur président d'Angola, Agostinho Neto, et ses compagnons de l'époque (ils changeront de bord par la suite), Holden Roberto et Savimbi, qui préparaient un mouvement révolutionnaire. Des réunions secrètes se seraient tenues dans un village de brousse près du Burundi.

Ahmed Ben Bella écrira, à propos de l'action du Che en Afrique :

« Quand il s'est rendu au Congo-Brazzaville – ce qu'il a fait à plusieurs reprises – il a refusé l'avion particulier que je voulais mettre à sa disposition. Je l'ai revu à chacun de ses retours d'Afrique noire, et nous passions de longues

heures à discuter, à échanger nos idées. À chaque fois, il revenait impressionné par la fabuleuse richesse culturelle du continent, mais peu satisfait des rapports avec les partis marxistes des pays qu'il avait visités, dont les conceptions l'irritaient. L'expérience de Cabinda, conjuguée avec celle qu'il fera ensuite dans la région de l'ex-Stanleyville, l'avait beaucoup déçu. Il avait pu finalement se rendre compte de la réalité de certaines difficultés que j'avais évoquées lors de nos entretiens, à savoir agir par une action venant de l'extérieur sur une réalité révolutionnaire donnée.

« Parallèlement au Che, nous avions mené une autre action pour le sauvetage de la Révolution armée de l'Ouest du Zaïre. En accord avec Nyerere, Nasser, Modibo Keita, N'krumah, Kenyatta et Sékou Touré, l'Algérie apportait sa contribution en envoyant des armes via l'Égypte, à travers un véritable pont aérien, tandis que l'Ouganda et le Mali étaient chargés de fournir les cadres militaires. C'est au Caire, où nous nous étions réunis sur mon initiative, que nous avions conçu ce plan de sauvetage, et nous commencions à l'appliquer lorsqu'un appel désespéré nous fut adressé par les dirigeants de la lutte armée. Malheureusement, malgré tous les efforts, notre action intervint trop tard.

« Un jour, le Che me dit : "Ahmed, nous venons de subir un coup dur, des hommes entraînés à la villa Susini (sur les hauteurs d'Alger) se sont fait prendre à la frontière entre tel et tel pays – je n'ai plus souvenance de ces pays – et je crains qu'ils ne parlent sous la torture." Il s'inquiétait beaucoup et craignait que le secret du lieu où se préparaient les actions armées ne soit éventé, et que nos ennemis ne s'aperçoivent de la véritable nature des sociétés d'import-export que nous avions implantées en Amérique du Sud pour aider la Révolution armée, et dont l'activité réelle n'avait évidemment rien à voir avec leur prétendue raison sociale. Des sociétés d'huile d'olive. Avec ça les armes, qui passaient dans les tonneaux, étaient bien huilées… Finalement, il n'y a jamais eu de clash ! Je m'occupais de l'état-major avec des officiers de l'ALN (Armée de Libération Nationale) et le Che suivait tout ça de près.

« Le Che était parti d'Alger lorsqu'intervint le coup d'État militaire du 19 juin 1965[5] contre lequel il m'avait mis en garde. » De Suisse où il résidait, le président Ben Bella nous assure :

– Le Che a donné une dimension nouvelle à la Révolution. Un souffle plus fort, plus frais. Il y avait quelque chose d'autre chez lui, d'une simplicité totale. Il irradiait, avec une conscience et une foi dans l'homme, admirables. C'est l'être humain le plus accompli que j'aie approché. Tout au long de mon temps en prison (quinze ans), une petite photo du Che mort, nu, maigre, percé de balles, le visage illuminé par sa lumière intérieure, photo que j'avais découpée dans un magazine, m'a donné de l'espoir quand dans ma vie il faisait froid.

Le livre de Galvez révèle, en publiant cette note, qu’en ce mois de juin 2015, la CIA patauge au sujet de Guevara. : « Le Che est à l’hôpital, physiquement et psychologiquement détruit […]. Ses troubles sont passagers mais révélateurs de l’inconsistance intellectuelle qu’il a manifestée tant par ses excès au cours de son voyage à travers le monde que publiquement et en privé après son retour […] et il rédige un nombre incroyable nombre de lettres, dont la plupart s’adressent à Fidel Castro […].

Les nouvelles du Front congolais n’en sont pas moins catastrophiques. Malgré sa foi dans la Révolution, sa volonté farouche et sa puissance de stratège, cette lettre qu’il signe Tatu pour Fidel le 5 octobre, marque la fin de l’aventure de « Tatu au Congo » : « Si, selon mon entourage, j’ai perdu ma réputation d’individu objectif à force de garder un optimisme sans fondement face à la réalité de la situation existante, je t’assure que, si je n’étais pas là, ce beau rêve se serait totalement désintégré au milieu du chaos intégral. »

Kabila – père dont le Che estimait qu’il avait (en dépit de ses défauts) les qualités requises pour diriger le pays – parviendra à venir à bout de Mobutu, en 1997, trente-deux ans plus tard…

---

1. Assassiné le 17 janvier 1961 au Katanga.
2. Éditions EPO.
3. Dreke nous a confié une de ces photos, reproduite dans le cahier hors texte.
4. Assassiné le 9 septembre 1968 en Bolivie.
5. Prise du pouvoir par Boumediene.

Chapitre XXVIII

LE CHE A DISPARU

Où est le Che ? En août 1966, sa présence est signalée à Baribao, village brésilien près de la frontière du Paraguay. On raconte qu'il porte les austères vêtements d'un moine dominicain et qu'on l'appelle frère Juan de los Santos. Il apparaît à l'improviste, comme Tyrone Power dans *Zorro,* le film qui attire les foules dans les cinémas d'Amérique du Sud. On le signale aussi à Cordoba, dans un hôtel de luxe. Il est déjà un personnage de légende. En réalité, le Che est rentré directement à La Havane, où il prépare sa nouvelle expédition.

Le rêve bolivarien

Époque où, à La Havane, les gradés de la direction politique des FAR, dont Louis Lavandeyra, comprennent que l'URSS est contre une guerre à grande échelle en Amérique latine : pas vraiment conseillé en pleine guerre froide ! Le « virage latino-américain » souhaité par le Che, est plus qu'osé, provocateur. En revanche, il est évident que Moscou porte sa priorité sur l'Afrique. L'Angola, le Mozambique et l'Éthiopie deviendront des points d'ancrage de sa politique et Cuba va s'engager sur cette voie. Alors que le Che, comme Lavandeyra nous le confirme, a été, toute sa vie, hanté par le rêve bolivarien d'une Amérique latine libre, indépendante des États-Unis. Une histoire mûrie de longue date. N'était-ce pas lui qui s'était occupé des relations avec les révolutionnaires latino-américains ?… Il reprend à son compte la pensée de Machado : *Caminante no hay camino se hace camino al andar* (« S'il n'y a pas de chemin, on fera son chemin tout seul en avançant… »). Le retour du gros de la troupe cubaine se fera le 24 décembre. Resteront peu d'hommes, entre autres Colman Ferrer, Ramon Rivalta, l'ambassadeur de Dar es Salam, Giraldo Padilla et Fernandez Mell, qui entoureront le Che. À Kigoma, quartier Hupanga, le soleil brûle ; en caleçon, le

Che noircissait des feuilles volantes que Ferrer retapaient à la machine. Chaque jour, de 8 heures du matin jusqu'à minuit ou plus. Colman révélera l'arrivée, quelques jours plus tard, de Mme Guevara, Aleïda. En épilogue de l'aventure congolaise, le Che consignera par écrit :

« Il ne reste plus qu'à tirer quelques conclusions qui concernent le cadre de la lutte, le rôle des différents facteurs, et mon opinion sur l'avenir de la Révolution congolaise. »

Il analyse le cadre humain de la guerre qu'il divise en trois groupes : paysans, chefs et soldats. Précisant :

« Les paysans ont représenté pour nous l'un des problèmes les plus difficiles et passionnants de la guerre du peuple. Dans toutes les guerres de libération de ce type, la caractéristique fondamentale que l'on observe est la faim de terre, la grande misère de la paysannerie exploitée par des grands propriétaires terriens, des seigneurs féodaux et, dans certains cas, par des compagnies de type capitaliste : au Congo, ce phénomène n'existe pas, tout du moins dans notre zone et probablement dans une grande partie du pays. Il compte seulement 14 millions d'habitants, répartis sur plus de 2 millions de km2, avec des terres très fertiles. […] Parmi les groupes nomades, on trouve, d'après moi, des traits de communisme primitif, et, en même temps, des traces d'esclavage qui s'observent surtout dans la manière de traiter les femmes. […] L'impérialisme ne donne que des signes de vie sporadiques dans la zone. Au Congo, son intérêt concerne surtout les grandes réserves stratégiques de minéraux du Katanga, où il existe un prolétariat industriel. […] Les chefs à caractère national que j'ai connus sont Kabila et Masengo. Sans aucun doute, Kabila est le seul d'entre eux qui ait à la fois un cerveau clair et une capacité de raisonnement développée, une personnalité de dirigeant. »

Puis ce sec constat :

« Que reste-t-il après la défaite ? Du point de vue militaire, la situation n'est pas si épouvantable ; les petites localités dominées par notre armée sont tombées, mais, dans les alentours les troupes sont toujours là, intactes, avec moins de munitions et de pertes d'armes, mais, en général, indemnes. Les soldats ennemis n'occupent que le territoire où ils passent. » Rappelant : « L'armée de libération avait de meilleures armes d'infanterie que l'armée de Tshombé. Inconcevable mais réel ; c'était une des raisons pour lesquelles les patriotes ne se

préoccupaient même pas de récupérer les armes des vaincus, conservant pour ce genre de réaction une indifférence totale ! »

Enchaînant :

« Du point de vue politique, il ne reste que des groupes épars, en constant processus de décomposition, desquels il faudra extraire un noyau (ou plusieurs) qui permette, à l'avenir, de faire surgir une armée de guérilla. […] Il faut signaler que la défaite fut causée par ceux qui ont commencé la lutte au Congo ; à cause d'eux les internationalistes cubains ne purent pas mener à bien leurs objectifs. » Et de livrer le fond de sa pensée : « Mon diagnostic sur la durée de la guerre a toujours été de trois à cinq ans, mais personne ne l'a cru. Tout le monde préférait rêver d'une promenade triomphale, de grands discours et de grands honneurs avec les décorations. La réalité a choqué ; il n'y a pas eu assez à manger, beaucoup de jours avec seulement du manioc, sans sel… On a manqué de médicaments, de vêtements, de chaussures. Et cette fameuse union identitaire à laquelle je rêvais, entre notre troupe d'hommes expérimentés, avec une discipline d'armée, et les Congolais, ne s'est jamais réalisée. »

N'existant plus officiellement à Cuba depuis la lecture de sa lettre par Fidel, le Che écrit :

« Cela a eu pour conséquence que les camarades voient en moi un étranger en contact avec des Cubains, comme il y a plusieurs années, quand j'ai commencé dans la Sierre Maestra ; à l'époque j'étais l'étranger qui débarquait, là celui qui prenait congé. »

Le 16 novembre, le Che enregistre ces mots de son allié le commandant Rwandais Mundandi :

« Camarade Tatu,

Concernant la situation qui est très grave, je vous fais savoir que je suis incapable de maintenir la position et d'assurer la défense. La population nous a déjà trahis […] J'ai décidé de battre en retraite. Je n'abandonne pas les camarades cubains, mais je dois assumer mes responsabilités face au peuple rwandais […] j'ai voulu aider cette Révolution pour en faire une dans notre pays. Si les Congolais ne luttent pas, je préfère mourir sur ma terre. »

Le Che est au pied du mur, un mur de la honte pour lui : il doit se faire une raison et commencer l'évacuation des Cubains. Pour sa part, il songe à rejoindre un autre front, celui de Mulele dans le Kasaï. Mais, après une nuit de réflexion, il

décide de se retirer. « Ma troupe (cubaine) était un conglomérat hétérogène. Je pouvais en extraire jusqu'à vingt hommes qui me suivraient, bien que, désormais, sans enthousiasme. Et après qu'est-ce que je ferais ? Tous les chefs se retiraient, les paysans affichaient de plus en plus d'hostilité envers nous. L'idée d'abandonner les lieux et de nous en aller comme nous étions venus, m'était profondément douloureuse. »

À l'aube du 21 novembre, commence l'évacuation… Le Che note dans son journal : « Un spectacle douloureux, lamentable, bruyant et sans gloire. »

C'est à bord d'une plate-forme habituellement chargée de bananes que les 118 Cubains se faufilent, feux éteints, sur le Tanganyika, parmi les bateaux dont le navire de guerre *Graf von Götzen* fabriqué par les Allemands ; les nageurs poussant l'embarcation, quand c'est nécessaire.

Le Che reste caché dans l'ambassade cubaine de Dar es Salam jusqu'à son départ pour Prague fin février 1966. Prague, plaque tournante des Cubains voyageurs de la Pachamama, servira d'ultime refuge au Che, qui refusait l'idée de rentrer à la Havane. Finissant par céder à Fidel qui lui envoie le ministre de l'Intérieur Ramiro Valdes pour le convaincre. Ainsi se rapatrie-t-il secrètement sur la Havane fin juillet 1966 où il atterrit à l'aéroport de Cordillera de los Organos, à Pinar del Rio.

Donc, cinq mois se sont écoulés entre son départ du Congo et ses premiers pas sur la Terre cubaine. Largement le temps de finaliser ses « notes d'économie politique ».

L'idée d'étendre la Révolution à tout le bas continent américain obsède le Che. Ses voyages en tant que ministre du gouvernement cubain, ses contacts à l'étranger lui ont donné une vision planétaire de la politique. Alors qu'on ne savait où était le Che, « toujours au Congo », se tiendra à La Havane, en janvier 1966, la première conférence de Solidaridad de los pueblos de Asia, Africa et America, la « Tricontinentale », qui a rassemblé quelque quatre cents délégués et une trentaine d'observateurs. S'il ne pourra pas y assister, il y participera par l'esprit. On lira sous sa plume dans la revue qui porte le nom de la manifestation, *La Tricontinental*.

Sur l'Afrique :

« Elle offre la caractéristique d'être un terrain quasi vierge pour l'invasion néocoloniale. Il s'y est produit des changements qui d'une certaine manière ont obligé les pouvoirs néocolonialistes à rompre avec leurs anciennes prérogatives absolues. Mais quand les processus se succèdent sans solution de continuité, au colonialisme succède alors, sans violence, un néocolonialisme aux effets

similaires quant à la domination économique. Les États-Unis, qui n’ont pas eu de colonies dans cette partie du monde, s’activent maintenant pour pénétrer dans les anciennes chasses gardées de leurs alliés. On peut assurer que l’Afrique constitue à long terme une réserve pour les plans stratégiques de l’impérialisme nord-américain. »

Sur l’Asie :

« Elle est un continent aux caractéristiques différentes. Les luttes de libération contre une série de pouvoirs coloniaux européens ont eu pour résultat l’établissement de gouvernements plus ou moins progressistes, que l’évolution postérieure a mis en place dans certains cas en approfondissant les objectifs de base de la libération nationale, dans d’autres cas en revenant à des positions pro impérialistes. Du point de vue économique, les États-Unis avaient peu à perdre et beaucoup à gagner en Asie. Les changements les favorisaient. Mais il existe par-dessus tout des conditions politiques spéciales dans la péninsule indochinoise, qui confèrent des caractéristiques d’une importance capitale à l’Asie et jouent un grand rôle dans la stratégie militaire globale de l’impérialisme nord-américain. »

Sur les Amériques :

« Elles constituent un ensemble plus ou moins homogène et, sur la quasi-totalité de leur territoire, les capitaux monopolistiques nord-américains exercent une hégémonie absolue. Les gouvernements fantoches, ou dans le meilleur des cas faibles et peureux, ne peuvent s’opposer aux ordres du patron yankee. Les Nord-Américains ont quasiment atteint leur plus haut degré de domination politique et économique ; le moindre changement de situation ne pourra se traduire que par une régression de leur suprématie. Sous le slogan “Nous ne permettrons pas un autre Cuba” se cache la possibilité d’agressions sans risques, comme celle perpétrée contre Saint-Domingue, ou antérieurement le massacre de Panama, et le clair avertissement que les troupes yankees sont prêtes à intervenir dans quelque point d’Amérique que ce soit où l’ordre établi serait renversé, mettant leurs intérêts en péril. »

« Allumer deux, trois, plusieurs Viêt-Nam », pour obliger les Nord-Américains à disperser leurs forces et ainsi à se fragiliser, tel est le mot d’ordre du Che. Il affirme aussi : « Un peuple sans haine ne peut triompher d’un ennemi brutal. » Or, l’Amérique latine lui semble mûre pour l’embrasement. La

Colombie et le Venezuela luttent déjà ; dans les autres pays une organisation est en place, prête à fonctionner. Avec des gens comme Ciro Roberto Bustos en Argentine[1], Carlos Mariguela au Brésil et aussi Juan Pablo Chang au Pérou. Au Paraguay, les Tupamaros se préparent dans la clandestinité, tandis qu'au Chili, Salvador Allende, président du Sénat à l'époque, assurera à la lutte la logistique qui lui fera cruellement défaut dans les autres pays, en produits pharmaceutiques et en nourriture principalement.

Debray entre en scène

Apparaît sur le devant de la scène le Français Régis Debray qui, en 1964, répond à l'invitation de Fidel de se rendre à La Havane. Le Líder Máximo ayant été séduit par son son essai *Révolution dans la Révolution* contenant l'analyse des conséquences idéologiques de la Révolution cubaine en Amérique latine et des perspectives ainsi ouvertes. Le Normalien aura l'oreille de Castro qui lui proposera de tenir un rôle dans la logistique préparant la pénétration du Che dans le territoire bolivien.

Entre la Bolivie, l'Argentine, le Brésil et le Pérou, plus de trois cents révolutionnaires se préparent donc. Dont une soixantaine de Boliviens à Cuba. Car le choix du Che – et de Fidel, totalement impliqué dans le projet – s'est porté sur la Bolivie. Pourquoi elle ? Pour des raisons essentiellement géographiques. Elle est située dans la cage thoracique de l'Amérique latine, entre la cordillère des Andes et l'Amazonie, à la place du cœur. Entourée par le Pérou, le Brésil, le Paraguay, l'Argentine et le Chili. Avec ses 1 098 500 km^2, elle compte moins de cinq millions d'habitants, dont les trois quarts sont regroupés dans un dixième du pays ; cela laisse de la place à la lutte clandestine pour s'implanter, pour ouvrir un premier « Territoire libre » qui jouerait le même rôle que la Sierra Maestra pour la Révolution cubaine. Le choix qui sera fait du río Ñancahuasú comme base de la guérilla, perdu dans les monts de la pré-cordillère, dans une région, pour ainsi dire, inhabitée où, seuls en plus de quelques paysans, maraudent des chasseurs isolés, ira-t-il dans ce sens ?

Ce coin perdu du plus vaste département du pays, Santa Cruz, est-il situé dans la région de Bolivie la plus indiquée pour allumer les feux de la guérilla ? Régis Debray n'avait-il pas choisi le département du Bénin, plus au nord, dans une zone agricole où le paysan est politisé, ce qui offrait des conditions favorables à un éventuel soulèvement ? En fait, l'idée ne consistait pas, dans un premier temps, à allumer *los focos*, mais à les préparer en créant une école de

guérilla. Raison pour laquelle les frères Peredo, sachant de leur pays, optèrent pour ce lieu isolé, quasi inhabité, qu'est le Ñancahuasú. Ce qui convenait au Che puisqu'il se rapprochait d'autant plus de sa chère Argentine…

Intervient un certain Renan Montero (Ivan dans le journal du Che), officier de l'intelligence cubaine qui a pour mission de préparer le terrain. C'est lui qui conduira Pombo et Tuma au Ñancahuasú. Il était également chargé d'établir par radio la relation entre la Bolivie et la Havane, dont le nom de code est Manilla (le Che en parle dans son journal). Las, Montero tombe malade, rentre à Cuba sans finir le travail. Le Che recevait des messages mais ne pouvait pas émettre ! Montero ne revint pas en Bolivie, il fut envoyé au Nicaragua… Cela, additionné au rôle que tiendra Monje de désamorcer la guérilla, amène à conclure que tous les éléments s'étaient liés contre la guérilla. A comprendre que, pour ne pas froisser le Kremlin, Fidel n'eut d'autres possibilités que de se rendre à sa volonté : laisser la guérilla s'éteindre et… le Che avec !

C'est l'époque des pluies, les montagnes sont vertes, donc accueillantes pour s'y cacher. Mais cela ne durera pas, la sécheresse ne tardera pas à peler les reliefs et se dissimuler deviendra compliqué. Il faut savoir qu'à l'époque le Venezuela est en révolution et que Moscou ne veut surtout pas que d'autres PC locaux sortent de la ligne. Quand le Che débarque sur les rives du Ñancahuasú, il pense qu'il va prendre la tête de la guérilla bolivienne. Jusqu'à l'arrivée de Mario Monje doublement contre : 1) parce qu'il veut être le chef chez lui et laisser à personne, fusse-t-il le Che, le droit de développer une révolution armée sur son territoire ; 2) parce que – et peut-être surtout – Moscou en rejette l'idée. Donc autant dire que le projet du Che était mort-né comme il en aura la preuve lors de la venue de Monje…

Alberto Granado constatant : *– L'étoile du Che a commencé à pâlir après le discours devant l'ONU à New York. C'est le Che qui va jusqu' à ce discours que j'ai le plus aimé. C'est un autre Che qui vient après.*

À La Havane, dans l'incognito le plus absolu, El Comandante se prépare à se rendre au chevet d'Aragones, alité, victime d'une maladie contractée en Afrique, mais Fidel le lui déconseille vu le nombre de visiteurs qui se pressent dans la maison de son ami, et porte lui-même à ce dernier le message de prompt rétablissement du Che.

Aleidita, la fille d'Ernesto et d'Aleida, se souvient d'une rencontre mystérieuse qu'elle a faite pendant cette période. Elle a raconté la scène en 1987 au journal italien *Il Tirreno,* à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du Che.

– En tant que la plus grande des quatre enfants de la maison [2], *j'étais une deuxième maman pour mes deux frères, surtout Ernestito qui venait de naître, et*

ma petite sœur. Notre mère nous disait toujours : « Papa voulait que vous fassiez ci, que vous soyez ça… Ne faites pas telle chose, Papa n'aurait pas apprécié. » Ainsi a-t-elle eu le mérite de nous apprendre à le respecter comme nous le faisons.

Vint le jour où elle nous amena tous les quatre dans la maison où il se trouvait. Là nous avons été mis en face d'un homme bizarre, chauve, avec des lunettes. Il disait être espagnol, s'appeler Ramon, et affirmait être très ami avec notre papa. Quand je l'ai vu, je lui ai dit : « Chico, mais tu n'as pas l'air espagnol, tu parais plutôt argentin. » Tout le monde fut stupéfait par ma réflexion. « Bon, pensèrent mes parents, si cette gamine a tout deviné, le déguisement ne sert à rien ! »

Mon père garda son calme et m'interrogea : « Pourquoi argentin ? » J'ai répondu : « C'est ce qu'il m'a semblé… » Ce qui rassura tout le monde. Après quoi il nous invita à passer dans la salle à manger. Mon père s'asseyait toujours au bout de la table, et depuis près d'un an qu'on ne le voyait plus, j'avais pris l' habitude de prendre cette place. Lorsque l'Espagnol s'y assit, je me précipitai pour lui dire que c'était la place de mon papa, et que lorsqu'il n'était pas là elle me revenait.

Et l'étranger rétorqua : « Mais c'est la place de l'amphitryon ! » Il dut m'expliquer le sens du mot amphitryon, avant que je ne m'installe à côté de lui. Ma maman m'a raconté plus tard combien il avait été fier que sa fille, à cinq ans, réagisse de cette manière.

Puis il se mit à boire du vin rouge pur. Habituellement, mon père mélangeait son vin avec de l'eau minérale, et je faisais aussi comme ça. Je lui dis : « Comment se fait-il, si tu es si ami que cela avec mon papa, que tu ne saches pas comment il prend son vin ? Moi je vais te montrer. » Et je fis le mélange du vin et de l'eau, ce qui le ravit encore plus.

Après le repas, j'ai commencé à courir avec mes frères et ma sœur, et je me suis fait mal à la tête en tombant contre une table de marbre rose. Ma mère, qui était tendue à cause des choses que j'avais dites, l' histoire de l'Argentin, commença à pleurer. Mon père me prit sur ses genoux et m'embrassa, avant d'aller à la cuisine chercher une serviette et des glaçons afin de les poser sur ma bosse. Je ressentis alors quelque chose de très particulier dans l'attention qu'il me portait.

Un peu plus tard, il nous offrit des caramels, une boîte par fille et une pour les deux garçons, et nous sommes partis en remerciant ce monsieur espagnol si gentil.

Quand mon père mourut, ma mère nous montra une photo où apparaissait seulement Ramon l'Espagnol, dont je me souvenais très bien, même si je ne

l'avais vu qu'un soir. Je le revis prenant la main de ma mère, avec laquelle il venait de parler tête contre tête, et je lui demandai : « Maman, que fais-tu avec cet homme qui n'est pas mon papa ?

Elle me répondit : « Si, c'est ton papa… »

Dans la ratière bolivienne

De fin juillet à septembre 1966, le Che se prépare à Cuba, à nouveau dans la province de Pinar del Río, avec les hommes de son commando. Cinq étaient déjà avec lui au Congo : Harry Villegas[3], José Maria Tamayo[4], Carlos Coello[5], Israel Reyes Zayàs[6], et le chirurgien Octavio de la Concepcion[7], vétéran de la Sierra Maestra. En même temps qu'eux, on l'a dit, sont formés une soixantaine de guérilleros boliviens. L'idée première de Fidel et du Che consistait à préparer tous les apprentis révolutionnaires dans l'île rouge. Mais le prix du déplacement a rendu l'opération impossible : comme il n'était pas question, pour les volontaires des différents pays impliqués, de se rendre directement à Cuba, il fallait payer des billets d'avion pour Moscou, via Paris ou Rome, avant de revenir sur La Havane. Cela a pu se faire pour une soixantaine d'hommes, ceux qui se retrouvent au côté du Che à Cuba – où ils resteront pour la plupart d'entre eux. Une minorité retournera en Bolivie, et quelques-uns seulement rejoindront les rangs de la guérilla, dont les étudiants en médecine Mario Gutierrez Ardaya dit Julio, Ernesto Raimura, descendant de Japonais, Ernesto Malmura Hurtado dit Ernesto, et Antonio Jimenez Tordio dit Pedro, qui sera surnommé Pan divino, « Pain bénit », pour sa bonté. Tous trois mourront au combat.

En réalité, l'affaire bolivienne remonte à loin : à mai 1963, quand l'avant-garde d'une colonne de guérilleros péruviens, en provenance de Bolivie, est décimée à Puerto Maldonado. Le reste de la colonne se cache à La Paz deux ans durant. En juillet 1963, c'est le premier voyage en Bolivie du capitaine cubain José Maria Martinez Tamayo, avec un passeport colombien. De septembre 1963 à février 1964 se constitue l'armée de guérilla du peuple (EGP), commandée par Masetti, un compatriote du Che, surnommé El Segundo, « le second ».

En mars 1964, le Che reçoit au ministère des Industries un personnage exceptionnel : Haydée Tamara Bunke Binder, alias Laura Gutierrez Bauer, dite Tania. Elle est la fille d'une Soviétique et d'un Allemand, émigrés tous deux en Argentine puis repartis pour la RDA. Ernesto la connaît déjà, elle a été son guide à Moscou. En 1962, elle est venue s'installer à Cuba et a été l'une des premières femmes membres du Parti communiste cubain. Lors de leur rencontre en 1964,

le Che confie une mission à la grande et belle Tania : s'infiltrer dans la haute société bolivienne, si possible jusqu'à côtoyer le président Barrientos : sous le nom de Laura Gutierrez, elle y réussit si bien que celui-ci tombe amoureux d'elle, au point de vouloir en faire sa maîtresse. Démasquée, son passé et son rôle connus, elle n'aura dès lors d'autre solution que d'entrer dans la clandestinité – avant de rejoindre les rangs de la guérilla dès que celle-ci s'organisera.

Début 1966, les événements se précisent : en mars, Tamayo[8] entre à nouveau en Bolivie. Il est rejoint en juillet par Pombo et Tuma, chargés de préparer le terrain avec lui. En septembre, c'est le capitaine Alberto Fernandez Montes de Oca[9] qui débarque à son tour, avec des instructions du Che relatives à la sélection des zones d'opération et des contacts politiques à prendre. Deux hommes sur place vont jouer un rôle essentiel. Mario Monje, trapu à la peau tannée, secrétaire général du Parti communiste bolivien, doit coordonner les opérations et définir le rôle de chacun. Quant à Moisès Guevara – un homonyme du Che –, petit homme à la tête ronde, maoïste qui a été exclu du Parti en 1964 par le même Monje, il réunit dans la clandestinité un groupe de combattants armés. Enfin, Régis Debray, autre personnage conséquent dans l'ultime aventure qui se prépare. Celui qui sera surnommé Danton dans la guérilla est chargé par Fidel à la fois de missions préparatoires sur place, et de réunir des appuis dans le reste du monde.

À ceux qui pensent que le Che obéit à « une pulsion de mort » en se rendant en Bolivie, Lavandeyra répond :

« Avancer que le Che commettait un véritable suicide entraînant dans la mort bon nombre d'hommes courageux qui lui étaient dévoués est inadmissible. Beaucoup plus d'intellectuels qu'on le croit l'ont affirmé. C'est même un jugement éculé. Évidemment, cela a une sonorité toute littéraire, séduisante, comme explication ce n'est pas sérieux. Tout homme, selon Freud, se tient entre l'Éros et le Thanatos, entre ses pulsions de vie et ses pulsions de mort… Et alors ? Si l'on devait faire ce genre de déclarations à propos du Che, il faudrait les étendre à bien des "héros", des protagonistes de l'Histoire universelle. Thanatos a vraiment bon dos !… Le Che est simplement de ces hommes qui vont au bout de l'aventure dans laquelle ils se sont embarqués. »

En octobre 1966, une modeste ferme isolée est aménagée par Coco Peredo, Tuma et Ricardo sur les bords du torrent Ñancahuasú, département de Santa Cruz, au plus profond d'une vallée entourée de sommets couverts, en cette période de l'année, d'une abondante végétation. C'est là que doivent s'implanter la base de guérilla et l'école de formation pour les recrues des différentes nations

concernées. Deux cent cinquante hommes environ selon les prévisions, dont une soixantaine de Boliviens, plus des Argentins, des Péruviens et des Brésiliens. La préparation de ces commandos de libération doit commencer le 15 novembre et s'achever le 20 décembre, soit trentecinq jours pour en faire des combattants opérationnels.

Tout est maintenant prêt pour la venue du Che. Un ex-agent de la CIA, Philip Agee, qui a depuis changé d'orientation pour devenir pro-Che, révèle dans sa préface au livre *La CIA contre le Che* que l'agence croyait savoir à l'époque qu'après son expédition au Congo-Kinshasa, il avait été hospitalisé en Union soviétique pour avoir absorbé un médicament périmé contre l'asthme. Agee avait été chargé au printemps 1966 de mettre en place un nouveau système de contrôle des passeports à Montevideo, avec une liste de noms, et de photos, des personnages indésirables.

« En tant que responsable des opérations cubaines, il me revenait de prendre des mesures spécifiques de contrôle des voyageurs, pour démasquer toute tentative de la part du Che de s'infiltrer dans la région. Comme personne ne croyait qu'il voyagerait avec une barbe, aucune photo de lui sans barbe ne put être trouvée. Fut alors fait appel à un artiste qui exécuta un portrait, diffusé à tous les postes frontières d'Amérique latine. À l'aéroport de Montevideo, j'en ai distribué des copies à tous les policiers et aux gens de l'Immigration. »

Le 23 octobre, le Che part de La Havane pour Paris, via Moscou et Prague, sous le nom cubain de Luis Hernandez Galvez. Il quitte Prague par le train pour Vienne où il récupère un nouveau document pour devenir l'Uruguayen Adolfo Mena Gonzalez (passeport n° 130748). Avec, aussi, un document officiel, au sceau de la Direction nationale de la Présidence de la République de Bolivie. Il se rend en avion à São Paulo au Brésil, via Paris puis Madrid. Avant de rallier La Paz… À l'escale d'Orly, il se saisit d'une pipe et la porte à sa bouche, avant de la reposer en entendant le prix : « Vingt-deux dollars. » Son geste lui attire une réflexion de la vendeuse ; pour éviter tout incident, Pacho achète lui-même la pipe, cent dix francs sur sa solde de mille dollars, et l'offre à Ernesto. Ce qui fera dire plus tard à ce dernier :

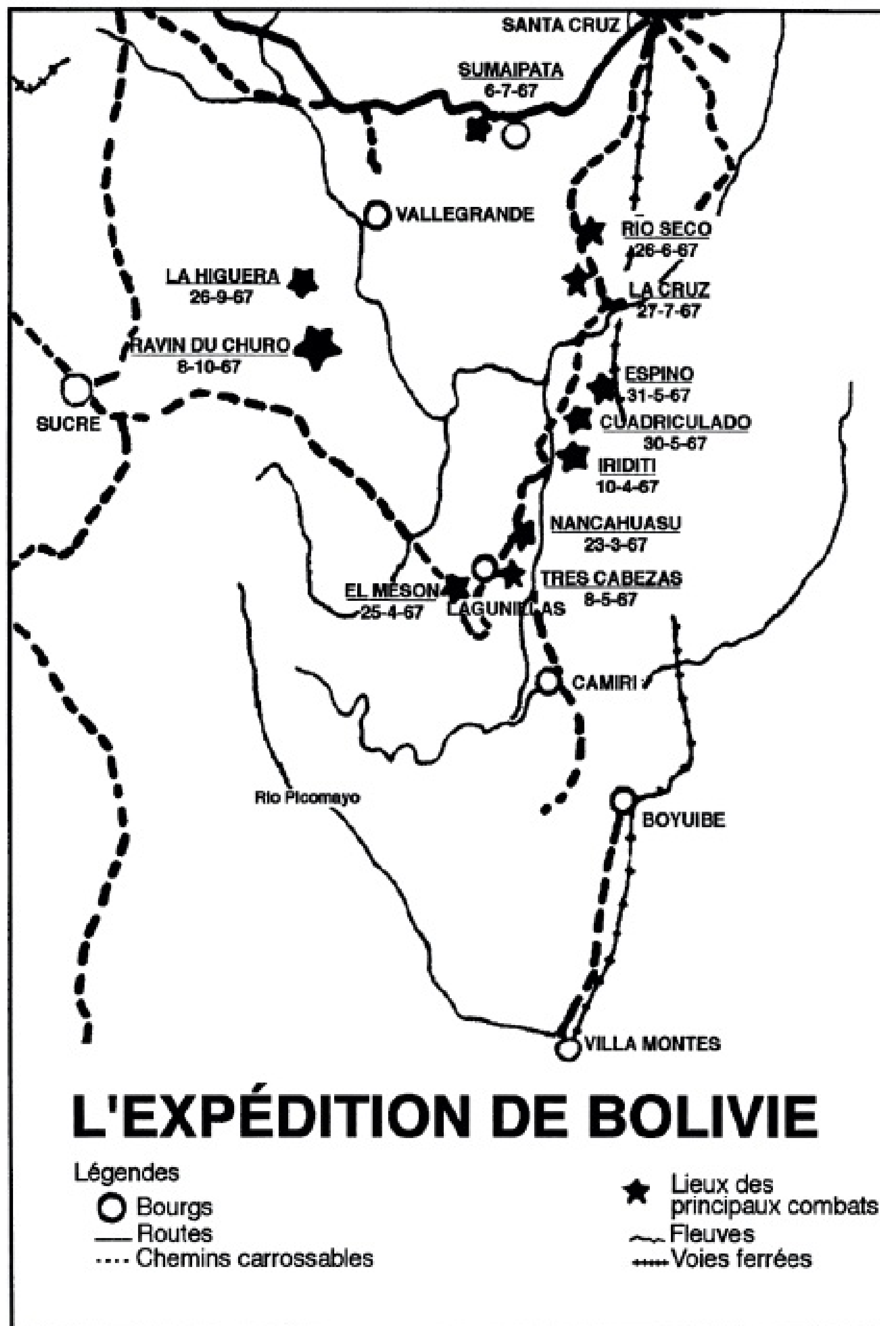
– Je fume cette pipe parce qu'un gros malin a cru bon de la payer trop cher.

Le 3 novembre, le Che se présente à l'aéroport de La Paz en provenance de Madrid et São Paulo. Son apparence est celle d'un intellectuel, chauve, lunettes noires, costume sombre, cravate ; il est pourvu d'un ordre de mission provenant de l'Organización de estados americanos, mentionnant qu'il réalise une étude sur les relations économiques et sociales en Bolivie.

Le 5 novembre 1966 à 6 h 30 du matin, il quitte La Paz en jeep avec Alberto Fernandez de Oca et Carlos Cuello[10], pour gagner le Ñancahuasú, à quelque

neuf cents kilomètres. Quelques heures plus tard une seconde jeep sort de la ville, avec à son bord Pombo, Tamayo et Jorge Vásquez Viaña[11]. Le 6 au matin, ils longent les ravins de Cochabamba, puis ils traversent la Siberia, nom d'une surréaliste forêt humide, inhabitable, toujours couverte de nuages, qui mène vers une région aride plantée de cactus. À la sortie de ce désert, un nom cher au cœur des Cubains est inscrit sur un morceau de planche, La Habana, simple hameau, puis c'est la traversée du large et parfois turbulent río Grande.

Les noms s'égrènent sur la route de Santa Cruz, Comarapa, Materal, Samaipata, puis c'est Camiri, la capitale pétrolière du pays. Après avoir traversé le río Seco, bien nommé en cette période de l'année, et passé par Ipati, les deux jeeps dépassent le dernier village, Lagunillas, avant de parvenir à leur destination finale, Ñancahuasú, « la Tête du fleuve » en quechua. Ils s'y installent dans la baraque préparée par Ricardo et appelée *la Calamina*, à cause du toit en zinc dont on l'a couverte. Avec un vieil arbre fourchu et un four à pain devant la porte.



1. Qui a pris le relais de Masetti.
2. Hildita vivait de son côté avec sa mère Hilda Gadea.
3. Pombo.
4. Ricardo.
5. Tuma.
6. Braulio.

7. Moro.
8. Appelé aussi Mbili ou Papi.
9. Dit Pacho ou Pachungo.
10. Dit Tuma ou Tumaïni.
11. Dit *el Loro* ou Bigotes.

Chapitre XXIX

LE JOURNAL DE BOLIVIE

Le 7 novembre 1966, le Che commence sur un agenda de marque allemande, de couleur rouge, le récit de sa dernière odyssée. Sur l'étiquette fixée au dos de la couverture on peut lire : Carl Klippel-Kaiserstrasse 75, Frankfurt. Nous donnons ci-après de longs extraits de ce *Journal*, traduit en français par France Binard et Fanchita Gonzalez-Battle et publié en juillet 1968 par François Maspero (réédité par La Découverte en septembre 1995). Avec, d'entrée, la question fondamentale de savoir comment va réagir le Parti communiste bolivien…

Reconnaissance du Ñancahuasú

[…] Aux approches de la ferme, nous avons arrêté les voitures, et nous y sommes arrivés dans une seule d'entre elles pour ne pas éveiller les soupçons d'un propriétaire du voisinage qui chuchote que notre entreprise se livre peut-être à la fabrication de la cocaïne. Fait curieux, c'est l'ineffable Tumaini qui passe pour être le chimiste du groupe… […] Bigotes se montre prêt à collaborer avec nous, quoi que fasse le parti, mais il reste loyal vis-à-vis de Monje qu'il respecte et aime bien, semble-t-il. D'après lui, Rodolfo est dans les mêmes dispositions, ainsi que Coco, mais il faut essayer d'obtenir que le parti se décide à lutter […]

Le 8
Nous avons passé la journée dans le maquis à moins de 100 m de la maison, près du torrent […] Les différentes sortes d'insectes que nous avons rencontrées jusqu'à maintenant sont la yaguasa, le jejen, le marigui, le cousin et la tique […]

Le 9
[…] Avec Tumaini nous avons fait une reconnaissance en suivant le cours du río Ñancahuasú […] Son cours est encaissé et la région apparemment peu fréquentée. Avec une discipline appropriée, on peut rester longtemps ici […] Je me suis retiré six tiques du corps.

Le 12
[…] La zone choisie [pour le campement est.] sur un monticule et près d'une fondrière, où l'on peut faire des caves pour cacher la nourriture et d'autres objets […]

Le 14
Une semaine de campement. Pachungo a l'air un peu inadapté et triste, il faut qu'il se reprenne. Aujourd'hui, nous avons commencé à creuser une excavation pour faire un tunnel et y mettre tout ce qui peut être compromettant […]

Le 16

Le tunnel a été terminé et camouflé […] Le plan du tunnel qui porte le numéro 1 se trouve dans le document I […]

Le 18
Sans nouvelles de La Paz […] Les moustiques et les tiques ont commencé à provoquer des plaies […]

Le 20
Marcos et Rolando sont arrivés à midi. Maintenant nous sommes six [.] Rodolfo est venu avec eux. Il m'a fait très bonne impression. Il semble, plus que Bigotes, prêt à rompre avec tout. Papi, violant les instructions, lui a fait part ainsi qu'à Coco de ma présence. Il semble que cela corresponde à un sentiment de jalousie sur le plan de l'autorité […] Rodolfo est reparti à l'aube.

Le 23
Nous avons inauguré un observatoire qui domine la ferme […]

Analyse du mois
Tout a assez bien marché ; mon arrivée, sans incident ; il en a été de même pour la moitié des gens qui sont ici, bien qu'ils aient eu du retard. Les principaux collaborateurs de Ricardo prennent le maquis contre vents et marées. Les choses se présentent bien dans cette région isolée, où tout indique que nous pourrons

rester aussi longtemps que nous le jugerons nécessaire. Les projets sont : attendre le reste des hommes, augmenter le nombre des Boliviens au moins jusqu'à vingt et commencer les opérations. Il faut voir quelle sera la réaction de Monje et comment vont se comporter les gens de [Moisès] Guevara.

Le 6
[…] Inti et Urbano sont partis pour essayer de chasser du gibier, car la nourriture baisse […]

Le 12
J'ai parlé à tout le groupe en lui faisant la leçon sur la réalité de la guerre. J'ai insisté sur le commandement unique et sur la discipline […] J'ai fait des nominations : Joaquin, deuxième chef militaire, Eliceo Reyes dit Rolando et Inti, commissaires ; Alejandro chef des opérations ; Pombo, intendance ; Inti, finances ; Nato, ravitaillement et armement […]

Le 17
Moro et Inti n'ont réussi à tuer qu'une paonne sauvage. Nous, Tuma, Rolando et moi, nous nous occupons de creuser la cave secondaire […]

Le 18
[…] Nous avons inspecté une colline pour y installer le groupe radio […]

Le 20
[…] On a reçu un télégramme de Manila [Cuba] indiquant que Monje arrive par le Sud.

Le 26
[…] On a tué deux vipères et hier une autre […]

Le 30
[…] Le four n'a pu être terminé, car la glaise était trop molle.

Le 31
À 7 h 30, le médecin est venu annoncer que Monje était là. J'y suis allé avec Inti, Tuma, Urbano et Arturo. La réception a été cordiale mais tendue ; une question planait dans l'air : « Qu'est-ce que tu veux ? »

[Les problèmes de base qui se posent avec Monje peuvent se résumer ainsi :]
1. Il renoncerait à la direction du parti mais obtiendrait au moins de lui qu'il

reste neutre, et certains de ses cadres en sortiraient pour rejoindre la lutte.
2. La direction politico-militaire de la lutte lui reviendrait, dans la mesure où la Révolution se déroulerait en terre bolivienne.
3. Il établirait des rapports avec d'autres partis sud-américains, pour essayer de les amener à une position de soutien des mouvements de libération.
Je lui ai répondu que le premier point dépendait de lui, en tant que secrétaire du parti, bien que je considère sa position comme une terrible erreur. Elle est hésitante, toute de compromis, et tend à préserver pour l'histoire le rôle de ceux qui doivent être condamnés en raison de leur position boiteuse. Le temps me donnera raison.
Sur le troisième point, je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il essaye de faire cela, mais c'était condamné à l'échec […]
Quant au deuxième point, je ne pouvais en aucun cas accepter. Le chef militaire ce serait moi et je n'acceptais pas d'ambiguïté là-dessus […]

Le 1er janvier 1967
Ce matin, sans discuter avec moi, Monje m'a fait savoir qu'il s'en allait et qu'il allait présenter sa démission de la direction le 8/1. Sa mission d'après lui était terminée. Il est parti avec l'air de quelqu'un qui s'en va au gibet. J'ai l'impression qu'il s'est rendu compte, à travers Coco, de ma décision de ne pas céder en ce qui concerne les affaires stratégiques, et qu'il s'est accroché à ce point pour forcer la rupture, car ses arguments sont inconsistants. Dans l'après-midi, j'ai réuni tout le monde et j'ai expliqué l'attitude de Monje […] J'ai donné des précisions au sujet du voyage de Tania en Argentine pour rencontrer Mauricio[1] et Jozami[2] et les convoquer ici […]

Les 8 et 10 janvier, un plénum du comité central du PCB, réuni à La Paz, ratifie les positions adoptées par Monje. Ce qui signifie que le Che sera officiellement privé de l'apport logistique des communistes.

Le 2
À La Havane, Fidel fait référence au Che dans son discours célébrant le VIIIe anniversaire du Triomphe de la Révolution : « Et notre message spécial et chaleureux, parce qu'il vient du plus profond, destiné où qu'il soit dans le monde *al Comandante* Ernesto Guevara et à ses compagnons. Les impérialistes ont tué le Che de nombreuses fois et en de nombreux endroits, mais ce que nous espérons est qu'un jour ou l'autre, quand ils s'y attendront le moins, comme le Phénix, il renaîtra de ses cendres ; et qu'un certain jour nous reviendront des nouvelles très concrètes del Che. »

Le Che enregistre le signal et écrit : « Plusieurs des nôtres (Sanchez, Coco et Tania) partirent ce soir, après la fin du discours de Fidel. Celui-ci se réfère à nous en termes qui nous obligent plus que jamais, *si cabe*, si c'est possible. »

Ce *si cabe* du Che est-il teinté de pessimiste, ou plutôt de lucidité ? Il incite à penser que le passage de Monje l'a éclairé sur l'inquiétante vérité de la situation et que les mots de Fidel sonnent, quelque part, creux.

Le 11
Alejandro et Pombo [reviennent de la cave et m'ont annoncé que les postes de communication radio s'étaient oxydés]. Si l'on ajoute à cela que les deux radios étaient cassées, on aura un triste tableau des aptitudes d'Arturo.
Nous commençons l'étude du quechua sous la direction d'Ani ceto et de Pedro. On a retiré à Marcos des larves de mouches ainsi qu'à Carlos, Pombo, Antonio, Moro et Joaquin.

Le 12
On a envoyé la gondola[3] chercher ce qui restait […] Nous avons fait quelques exercices d'escalade […]

Le 19
[…] Le médecin est venu annoncer que la police était arrivée à l'autre campement […] à la recherche de la fabrique de cocaïne
[…]

Le 20
J'ai inspecté les positions et j'ai dicté les ordres pour la réalisation du plan de défense qui a été expliqué hier soir. Il est basé sur la défense rapide d'une zone voisine de la rivière, dont dépend directement celui qui, avec quelques hommes de l'avant-garde, contre-attaque par des chemins parallèles à la rivière et qui débouchent sur l'arrière-garde […]

Le 22
[…] J'écris à Fidel, document n° 3, pour lui expliquer la situation et éprouver la boîte aux lettres […]

Le 25
[…] On a reçu un message de Manila nous informant qu'il avait tout bien reçu […]

Le 26
[Moisès Guevara est arrivé avec Loyola Guzman, trésorière du réseau.] J’ai posé mes conditions à Guevara : dissolution du groupe, il n’y a de grade pour personne, il n’y a pas encore d’organisation politique et il faut éviter les polémiques autour des divergences, internationales ou nationales. Il a tout accepté avec une grande simplicité et, après un début froid, les relations avec les Boliviens sont devenues cordiales. Loyola m’a fait très bonne impression. Elle est très jeune et douce mais on sent chez elle une grande résolution […]

Le 31
Dernier jour de campement. La gondola a vidé le vieux campement et les hommes de garde ont été retirés […] Les armes seront cachées dans les bois, enveloppées dans une bâche. La réserve d’argent restera constamment dans le campement, sur le corps de quelqu’un […]

Analyse du mois
Comme je m’y attendais, l’attitude de Monje a d’abord été l’échappatoire, ensuite la trahison […] Maintenant commence l’étape proprement guérilla […] De toutes les choses prévues, la plus longue a été l’incorporation de combattants boliviens.

Au moment où « commence l’étape proprement guérilla », selon les termes du Che, ses deux principaux soutiens en Bolivie, Monje et Moisès Guevara, ont déjà fait défaut, pour des raisons et à des titres différents. Le point :

Quand le Che est arrivé au Ñancahuasú le 7 novembre, Monje n’était pas au rendez-vous. Il n’a débarqué que beaucoup plus tard, le 31 décembre, tiré et poussé par José Maria Martinez, et il passe dès lors de l’échappatoire à la trahison aux dires mêmes d’Ernesto. Il devait apporter la clé permettant d’utiliser le poste émetteur, afin d’assurer la liaison avec Cuba, mais il ne l’a pas avec lui en se présentant à la base. Il assure au Che qu’il la lui fera parvenir plus tard – elle n’arrivera jamais. Ernesto reçoit donc des appels de Fidel sans pouvoir lui répondre ni poser ses propres questions.

Monje n’étant pas présent au rendez-vous de novembre, les autres chefs, qui n’ont aucune nouvelle, partent pour Cuba et demandent à Fidel ce qu’ils doivent faire. Ne leur donnant aucune réponse, il les invite à se rendre directement sur place, et c’est ainsi que Ciro Bustos et Juan Pablo Chang partiront pour la Bolivie, accompagnés de Régis Debray. Mais une grande part du contingent d’hommes prévu au départ a disparu en route à cause de ces flottements et de ces incertitudes.

Le Che apprendra plus tard qu'en novembre Monje était en Bulgarie. En fait, sa mission à Sofia n'ayant pu le retenir un mois, il s'est bien rendu à Moscou pour y prendre des instructions. En tout cas, à en juger par son attitude, la volonté des Soviétiques semble claire : il ne faut pas toucher à l'Amérique latine – conformément aux accords passés avec les États-Unis après l'affaire des fusées.

Moscou ne veut pas de l'embrasement rêvé par le Che, et manipule Monje pour qu'il fasse échouer l'expédition bolivienne.

Le cas de Moisès Guevara est très différent. Lui prêche depuis toujours la lutte armée, d'où son exclusion du Parti bolivien et le surnom donné à son groupe, *los Pekinenses* ou *los Maoïstas.* Il apporte loyalement son concours au Che, en recrutant sur place les futurs guérilleros. Mais, pour des raisons indépendantes de sa volonté, il se révèle ne pas être un allié irréprochable.

C'est dans le syndicat des mineurs qu'il trouve ses recrues, dès 1964. Bientôt son organisation indépendante est à la tête de vingt hommes, qui devraient pouvoir être opérationnels dans les premiers mois de 1966. Dès le 15 janvier, le pays entier s'adonne au rituel du Carnavalito, au cours duquel l'alcool coule à flots, et Moisès ne parvient plus à remettre la main sur ses hommes disséminés dans les montagnes, ivres, souvent masqués, ce qui complique encore les choses ! Il part à leur recherche sur les champs pétrolifères de Sucre, dans les mines d'étain, de zinc et de charbon de Potosi, d'où vient le sel rose, et jusque dans les rares mines d'or fonctionnant encore à Oruro ; plus à l'ouest sur l'Altiplano, vers le Chili. Le temps presse, mais il ne veut pas aller se battre au côté du Che avec seulement sept hommes, les sept qu'il a pu retrouver, sur les vingt qu'il avait recrutés et préparés. Alors, en désespoir de cause, il choisit au pied levé des mineurs du syndicat, qui acceptent de le suivre sans rien connaître de la lutte armée. Six au total, dont Pastor Barrera Quintana dit Daniel, ancien policier sans vergogne chassé de l'administration, qui va jouer un rôle funeste dans l'expédition.

Marchant de nuit pour ne pas attirer l'attention, guidés par Loyola Guzman, étudiante et trésorière de la Jeunesse communiste, Moisès Guevara et son groupe débarquent le 26 janvier 1967 à Ñancahuasú. Se retrouvent à pied d'œuvre : Moisès Guevara, les sept hommes qu'il avait recrutés (Eusebio, Pablito, Pepe, Raúl, Victor, Walter et Willy) et les six suivants (Chingolo, Daniel, Dario, Orlando, Paco et Salustrio) ; plus seize autres Boliviens, dont la plupart se sont préparés à Cuba (Aniceto, Benjamin, Camba, Carlos, Coco, Chapaco, Ernesto, Inti, Julio, Leon, Loro, Nato, Pedro, Polo, Serapio et Loyola) ; El Che, entouré par seize combattants cubains ; trois Péruviens : Juan Pablo Chang Navarro dit

Chino, Lucio Edilberto Galvan dit Eustaquio et le docteur Restituto José Cabrero Flores dit Negro ; deux Argentins : Ciro Roberto Bustos dit Pelao et Tania ; plus un Français, Régis Jules Debray dit Danton.

Cela fera au total un groupe de cinquante-trois révolutionnaires, dont plusieurs ne sont ni préparés ni sûrs, à la place des deux cent cinquante hommes fin prêts et triés sur le volet qui étaient prévus pour le 20 décembre.

Le 1er février marque le départ du gros de la guérilla avec vingt-sept guérilleros, quinze Cubains et douze Boliviens, pour explorer la région nord, en direction du río Grande. Prévue pour durer deux semaines, la marche s'étirera sur six. La direction de la Jeunesse communiste exclut ceux qui ont choisi de rester avec le mouvement guérillero.

Le Che commence à transformer le précaire campement en un véritable camp retranché, presque confortable. Ce qui définit maintenant le rôle que tiendra dans sa tête le camp de Ñancahuasú : à la fois camp d'entraînement militaire, centre de communications, dépôt de vivres et d'équipement, et école de cadres. Avec une salle de classe en plein air où chaque jour, de seize à dix-huit heures, se rendaient le Che, les camarades boliviens les plus instruits, Alejandro[4], et aussi *el Rubio*, le capitaine Jesús Gayol[5], plus quelques autres guérilleros qui donnaient des cours de grammaire, d'économie politique et d'histoire bolivienne. Le soir, à titre facultatif, le Che ajoutait des cours de français. Et les Boliviens des cours de quechua, que le Che suivait de façon assidue.

Des tranchées défensives sont construites, surplombant le fleuve Ñancahuasú. Puis un four à pain et un téléphone de campagne, destiné à relier par fil l'avant-garde aux postes d'observation. Les guérilleros aménagèrent et camouflèrent les grottes environnantes. Et, belle preuve d'optimisme, ils allèrent jusqu'à cultiver un verger et un potager !.… Le Che envisageait même d'installer, comme il y avait songé à la Mesa, dans la Sierra Maestra, une petite centrale électrique sur un torrent voisin. Et bien sûr, il n'oublia pas le coin bibliothèque.

Le 14 février
[…] On déchiffre un long message de La Havane dont l'essentiel est la nouvelle de l'entretien avec Kolle [6]. Celui-ci a dit là-bas qu'on ne l'avait pas informé de l'ampleur continentale de la tâche, que dans ce cas ils sont prêts à collaborer, dans des conditions dont ils veulent discuter avec moi […] Ils nous font savoir aussi que le Français [Régis Debray], voyageant avec son passeport, arrive le 23 à La Paz.

Le 15
Anniversaire d'Hildita (11 [ans]).
Jour de marche tranquille […]

Le 16
On va prêter 1 000 $ au paysan [Michel Pérez] pour qu'il puisse acheter et engraisser des cochons ; il a des ambitions capitalistes.

Le 22
[…] [hauteur] : 1 180. Nous sommes aux sources du torrent qui se jette dans le Masicuri, mais vers le sud.

Le 23
Jour noir pour moi. Je l'ai fait les dents serrées, car je me sentais très épuisé […] À midi, nous sommes partis sous un soleil à fendre les pierres […] Nous avons décidé de descendre par un endroit praticable, bien que très abrupt, pour prendre le torrent qui conduit au río Grande et de là au Rosita […]

Le 24
Anniversaire d'Ernestito (2) […]

Le 25
Jour noir […] Pacho m'a appelé pour me dire que Marcos et lui avaient eu une discussion et que Marcos lui avait donné des ordres péremptoires, l'avait menacé de son machete et frappé au visage […]

Le 26
[… En franchissant le río Grande, Benjamin qui ne savait pas nager s'est noyé.] C'était un garçon faible et absolument malhabile, avec une grande volonté de vaincre […] nous avons maintenant notre baptême de la mort au bord du río Grande et de façon absurde.

Résumé du mois :
[…] le Français doit déjà être à La Paz et d'un jour à l'autre au campement […] La marche s'est assez bien passée, mais elle a été ternie par l'accident qui a coûté la vie à Benjamin ; les hommes sont encore faibles et les Boliviens ne tiendront pas tous le coup. Les derniers jours de faim ont laissé apparaître une diminution de l'enthousiasme, d'autant plus évidente que les divisions subsistent […]

« Je dois écrire à Sartre »

Le 1er mars
[…] on m'a informé que Polo avait pris sa boîte de lait et Eusebio sa boîte de lait et sa boîte de sardines. Comme sanction, ils ne mangeront pas quand il y aura de ces choses-là au menu. Mauvais signe.

Le 4
[…] Les chasseurs ont tué deux petits singes, un perroquet et un pigeon qui ont constitué notre repas […] Le moral est bas et le physique se détériore de jour en jour ; j'ai un début d'œdème des jambes.

Le 16
Nous avons décidé de manger le cheval […]

Le 17
[…] le radeau […] a dévalé le Ñancahuasú jusqu'à ce qu'il soit pris dans un tourbillon […] Le résultat final a été la perte de plusieurs sacs à dos, de presque toutes les balles, de six fusils et d'un homme, Carlos […]

Le 19
[…] un petit avion survolait la région et cela ne présageait rien de bon. Il y a maintenant à la base le Français, El Chino, ses camarades, El Pelao, Tania et [Moisès] Guevara, avec la première partie de son groupe […]

Le 21
J'ai passé la journée à discuter avec El Chino, en précisant quelques points, avec le Français, El Pelao et Tania. Le Français a apporté des nouvelles déjà connues au sujet de Monje, Kolle, Simon Reyes, etc. Il vient pour rester mais je lui ai demandé de retourner organiser un réseau de soutien en France et de passer par Cuba, ce qui correspond à ses désirs car il veut se marier et avoir un enfant de sa compagne. Je dois écrire une lettre à Sartre et à B. Russell pour qu'ils organisent une collecte internationale d'aide au mouvement de libération bolivien […]

Le 23
Journée d'actions guerrières […] Coco est arrivé au pas de course nous informer qu'une section de l'armée était tombée dans l'embuscade. Le résultat final a été pour l'instant : trois mortiers de 60 mm, seize mausers, trois Bz, trois Uzis, un 30, deux radios, des bottes, etc., sept morts, quatorze prisonniers en bon état et

quatre blessés, mais nous n’avons pas réussi à leur prendre des vivres […]

Le 25
[…] À 18 h 30, en présence de presque tout le personnel, j’ai fait une analyse du voyage et de sa signification. J’ai exposé les erreurs de Marcos, je l’ai destitué et j’ai nommé Miguel chef de l’avant-garde […] J’ai fait au Français un long exposé oral de la situation. Au cours de la réunion, on a donné à notre groupe le nom d’Armée de libération nationale de Bolivie […]

Le 26
[…] de l’observatoire d’Arganaraz, on a vu trente à quarante soldats et un hélicoptère qui s’est posé.

Le 27
Aujourd’hui, la nouvelle a explosé et a complètement occupé la radio et a provoqué une multitude de communiqués et même une conférence de presse de Barrientos [le président] […] Il est évident que les déserteurs ou le prisonnier ont parlé, seulement on ne sait pas au juste ce qu’ils ont dit et comment ils l’ont dit. Tout semble indiquer que Tania a été identifiée, ce qui représente deux ans de bon et patient travail perdu. Le départ des visiteurs devient maintenant très difficile. J’ai l’impression que ça n’a pas fait du tout plaisir à Danton [Régis Debray] quand je le lui ai dit. On verra plus tard. On a rédigé le communiqué n° 1, qu’on tâchera de faire parvenir aux journalistes de Camiri. [Le gouvernement commence une forte répression et publie un communiqué où il déforme les faits à son avantage. La campagne de presse antiguérilla aboutira au brouillage des émissions de radio des militants. Le Che réagira par le « Communiqué n° 1 » publié dans Prensa Libre, intitulé Au peuple bolivien : face au mensonge réactionnaire, la vérité révolutionnaire. Communiqué repris par les agences internationales reçu comme pépites d’or par les radios minières locales. Furieux, Barientos fait incarcérer le directeur du journal avant d’imposer la Loi de sécurité de l’État, équivalant à faire ce qu’il voulait dans le pays.

Le 28

Les radios continuent à être saturées de nouvelles des guérillas. Nous sommes entourés de deux mille hommes dans un rayon de 120 km et l’encerclement se resserre, complété par des bombardements au napalm. Nous avons subi de dix à quinze pertes […] Le Français a exposé avec trop de véhémence combien il pourrait être utile à l’extérieur.

Le 29
[…] Radio La Havane a annoncé la nouvelle et déclare que le gouvernement soutiendra l'action du Venezuela [7] […] Dès que la cave sera prête on pourra déménager de ce campement, qui devient mal commode et très connu déjà […]

Résumé du mois :
[…] Étape de consolidation et d'épuration pour la guérilla, complément avec l'incorporation d'éléments venus de Cuba qui n'ont pas l'air mal, et les hommes de Guevara qui se sont avérés d'un niveau général pauvre […] étape de commencement de la lutte caractérisée par un coup précis et spectaculaire mais jalonnée d'indécisions grossières, avant et après les événements (retraite de Marcos, action de Braulio) ; étape de commencement de la contre-offensive ennemie, caractérisée pour l'instant par tendance à établir des contrôles qui nous isolent ; battage au niveau national et international ; inefficacité totale pour le moment de la mobilisation paysanne
[…]

Le 6 mars voit un contact inopiné entre l'avant-garde de la colonne dirigée par le Cubain Marcos (commandant Antonio Sanchez Diaz) et un civil, Epifanio Vargas, qui suivait la piste de cette colonne jusqu'au Ñancahuasú et dénonce sa présence à la division de Camiri.

Le 11, deux des Boliviens recrutés à la va-vite, Vicente Rocabado Terrazas, dit Orlando, et Pastor Barrera Quintana, dit Daniel, désertent. Ils se présentent à leur tour à la caserne de Camiri et donnent des informations détaillées, avant de guider l'armée par voie aérienne jusqu'aux campements, lui permettant, ainsi qu'aux services d'espionnage, d'obtenir les premiers indices de la présence du Che en Bolivie. Avec Tania, le Français Régis Debray, l'Argentin Ciro Bustos et le Péruvien Juan Pablo Navarro, dit Chang. On apprendra que Rocabado était un agent de la police secrète.

Se référant au combat du 23, Inti Peredo écrit : « Nous soignons les blessés et expliquons aux soldats les objectifs de notre lutte. Ils nous répondent qu'ils ne savent pas pourquoi on les a envoyés combattre. Qu'ils sont d'accord avec ce qu'on dit et nous demandent avec insistance que l'on passe par les armes le major Plata qui se conduit en despote avec eux. »

Parmi les prisonniers, le major Hernan Plata Rios et le capitaine Augusto Silva Bogado, qui commandaient les unités de l'armée. Ce revers déclenche le départ du colonel US Milton Buls, attaché militaire des États-Unis en Bolivie, pour Washington où il demandera de l'aide. Ce qui provoquera l'arrivée d'officiers des services de renseignements, de l'équipement Ranger-2, des

munitions, des rations alimentaires… tandis que le général Leon Kolle Cueto, chef d'état-major de la force aérienne, partait pour les capitales de l'Argentine, du Paraguay et du Brésil solliciter un appui militaire de ces pays.

Le 24, l'armée trouve dans un garage de Camiri, bourgade située à une soixantaine de kilomètres au nord de la base, la jeep de Tania, et dans sa chambre d'hôtel un enregistrement d'un discours de Fidel ainsi que deux cassettes de musique cubaine. Cela servira de pièces à conviction contre elle. Après avoir conduit au campement central Bustos et Debray, elle pensait retourner rapidement à La Paz où l'attendaient ses nouvelles fonctions. Avec, le 30 mars, l'inten-sification des bombardements commencés le 24 par les avions US Mustang.

L'atmosphère de détente, voire d'insouciance qui régnait au campement en l'absence du Che, en février et en mars, fit se relâcher la vigilance. Des documents circulèrent, ainsi que des journaux et des photographies.

Comme le constate Régis Debray[8], « La localisation ultérieure du campement et la mobilisation militaire, fin mars, ne firent pas changer le Che. Si le commandant Guevara n'avait pas eu cette conception du déroulement de la guerre, on ne comprendrait pas pourquoi il reprocha si fort à Marcos et à Antonio, une fois qu'il fut de retour, la décision qu'ils avaient prise, devant l'offensive militaire, de se retirer du campement central. Ni pourquoi il ordonna une contremarche immédiate pour le réoccuper et le défendre coûte que coûte. Par principe, pour combattre la démoralisation et redonner de l'allant à la guérilla ?

« On ne comprendrait pas bien non plus pourquoi, après l'occupation du campement par l'armée, qui avait utilisé comme guide les déserteurs, le Che continuera à tourner en rond dans les environs et reviendra même s'installer, peu de temps après son évacuation par l'ennemi, presque sur ses talons.

« Quoi qu'il en soit, ce fut incontestablement la brusque offensive de l'armée qui transforma cette aire d'entraînement et de préparation en théâtre d'opérations. La base arrière se retrouva tout à coup transformée en une sorte de ligne avancée de la guérilla. Cette conversion se produisit à l'initiative de l'armée et à l'insu de la *Direccion guerrillera*, surprise par la nouvelle à son retour d'exploration.

« Une fois l'attaque déclenchée, le Che ne fit rien pour rompre le contact, bien au contraire ; mais il était placé, sans l'avoir voulu, en position défensive.

« La disette prolongée que représenta la rude mission d'exploration usa physiquement et psychologiquement de nombreux combattants d'élite, quasiment mis hors de combat juste au moment de commencer à se battre. Des cadres de direction, comme Joaquin et Alejandro, arrivèrent au campement très

amaigri, avec les extrémités gonflées par les œdèmes de la faim, tolérant mal les bottes, et les doigts de la main si enflés qu'ils avaient de la peine à passer l'index dans la gâchette du fusil. Mais surtout, la prolongation de l'exploration sur plusieurs semaines empêcha le Che de se trouver en personne à l'endroit et au moment qui devaient s'avérer décisifs.

Nul ne connaissait suffisamment la région où celui-ci s'était enfoncé pour partir seul en reconnaissance, sans se perdre, et il fallut attendre l'arrivée de Rolando, marcheur exceptionnel, pour rétablir le contact.

« Le Che comprit sur-le-champ que son avant-garde, pressée par une faim terrible, avait commis une imprudence en se présentant armée dans la maison d'un employé de Yacimientos Petroleros. Mais il ne pouvait évidemment pas deviner que cet employé, Epifanio Vargas, était une antenne de la IVe division de Camiri, informateur et guide.

« […] Personne ne pouvait se douter que le réseau urbain était déjà passé sous contrôle de l'ambassade américaine et de la CIA.

« Loin de trouver le début de la guerre “prématuré” ou “regrettable”, le Che s'y jette au contraire avec une allègre agressivité partagée par tous.

« Lorsque dans l'après-midi du 23 mars Coco Peredo, à bout de souffle, arriva précipitamment au campement pour annoncer qu'une colonne militaire venait de tomber dans l'embuscade qui lui était tendue dans le Ñancahuasú, le Che, allongé dans son hamac, en train de lire, laissa tomber son livre, se dressa sur ses pieds et lança, radieux, un cri de guerre et de joie. Avant d'allumer avec solennité l'un des cigares qu'il conservait au fond de son sac pour les grandes occasions. »

Le 1er avril
On a tué une autre jument pour laisser du charqui [9] aux six qui resteront.

Le 2
[…] nous avons décidé de ne pas partir aujourd'hui mais à 3 heures du matin […]

Le 3
[…] Quand nous sommes passés devant le lieu de l'embuscade, des corps des sept cadavres il ne restait que quelques squelettes parfaitement nettoyés car les charognards avaient rempli leurs fonctions en toute responsabilité […] J'ai parlé avec Danton et Carlos [10] et leur ai présenté trois possibilités : continuer avec nous, partir seuls ou prendre par Guttíerez et, de là, essayer de tenter leur chance au mieux. Ils ont choisi la troisième […]

Le 6
Journée de grande tension. À 4 heures, nous avons passé le Ñancahuasú […] À 8 heures, Rolando nous a fait savoir qu’une dizaine de soldats se trouvaient en face de la gorge que nous venions de quitter. Nous sommes partis lentement, et à 11 heures, nous étions hors de danger […]

Le 10
[…] Les premières nouvelles sont vite arrivées et désagréables : *el Rubio* [81], Jesús Suárez Gayol, était blessé à mort […]

Le 11
[…] Le total des pertes [pour l’ennemi] peut se décomposer ainsi : dix morts parmi lesquels deux lieutenants, trente prisonniers, un major et quelques sous-officiers, le reste, des soldats […] Il y a des rangers, des parachutistes et des soldats de la région, presque des gosses […] Un journaliste chilien a fait une description minutieuse de notre campement et a découvert une de mes photos, sans barbe et avec une pipe […]

Le 12
[…] J’ai commencé un petit cours sur le livre de Debray[11] […]

Le 13
[…] les caves n’ont pas été découvertes et rien n’a été touché, tout est intact, les bancs, les cuisines, le four et les semoirs […] Les Nord-Américains annoncent que l’envoi de conseillers en Bolivie correspond à un ancien projet et n’a rien à voir avec les guérillas. Peut-être sommes-nous en train d’assister au premier épisode d’un nouveau Vietnam.

Le 15 On a écrit une note à Fidel (n° 4) en l’informant des derniers événements. On la chiffre et elle sera en écriture invisible.

Le 17
[…] on a appris qu’un des fils d’un paysan avait disparu et qu’il était peut-être allé moucharder, mais on a décidé de partir malgré tout pour essayer de sortir le Français et Carlos une fois pour toutes […]

Le 19
[…] À 13 heures, les hommes de garde nous ont amené un cadeau digne des Grecs : un journaliste anglais nommé Roth qui arrivait sur nos traces, conduit par

des gosses de Lagunillas […] le passeport portait la profession d'étudiant barrée et changée pour celle de journaliste (en réalité il se dit photographe) […] Par des renseignements donnés par les gosses qui avaient servi de guide au journaliste, on a su que notre arrivée ici avait été connue dans la soirée même à Lagunillas […] Nous avons fait pression sur le fils de Rodas, et celui-ci a avoué que son frère et un péon de Vides y étaient allés pour gagner la récompense de 500 $ à 1 000 $ […] Le Français a proposé qu'on demande à l'Anglais, comme preuve de sa bonne foi, qu'il les aide à sortir. Carlos a accepté de mauvaise grâce, je m'en suis lavé les mains
[…] À 4 heures […] Carlos a décidé de rester et le Français l'a suivi, mais cette fois-ci de mauvaise grâce.

« Danton devrait s'en sortir »

Le 20
[…] Vers 13 heures est apparue une camionnette avec un drapeau blanc dans laquelle s'amenaient le sous-préfet, le médecin et le curé de Muyu pampa, celui-ci allemand […] Inti leur a offert la paix pour Muyupampa, sur la base d'une liste de marchandises qu'ils auraient à nous rapporter avant 18 h 30 […] Ils ont apporté […] la nouvelle que les trois partants avaient été arrêtés à Muyupampa et que deux étaient compromis parce qu'ils avaient de faux papiers. Mauvaise perspective pour Carlos ; Danton [Debray] devrait bien s'en sortir […]

Le 21
[…] nouvelle de la mort de trois mercenaires annoncée par la radio, un Français, un Anglais et un Argentin […]

Le 25
Jour noir. À 10 heures du matin environ, Pombo est revenu de l'observatoire pour nous aviser que trente soldats avançaient vers la maisonnette […] Nous avons décidé de tendre une embuscade improvisée dans le chemin d'accès du campement : à toute vitesse nous avons choisi un petit raidillon au bord du torrent avec une visibilité à 50 m […] À peu de temps de là est apparue l'avant-garde ennemie qui, à notre grande surprise, était composée de trois bergers allemands avec leur guide […] Un feu intermittent a commencé sur le flanc de l'armée. [Rolando, ou San Luis, l'idéologue du groupe, fémur brisé, artère sectionnée, a perdu son sang et en est mort.] Nous avons perdu le meilleur

homme de la guérilla et naturellement un de ses piliers, mon camarade depuis le temps où, presque enfant, il avait été le messager de la colonne 4 jusqu'à l'Invasion, et à cette nouvelle aventure révolutionnaire ; de sa mort obscure on peut seulement dire : « Ton petit cadavre de capitaine courageux a étendu dans l'immensité sa forme métallique. » […] selon les calculs de Benigno nous étions presque arrivés au Nancahuasü. Maintenant nous voilà avec les deux issues naturelles bloquées et nous allons devoir faire une escalade […]

Le 26
[…] Nous avons décidé de continuer par le sentier ouvert par Coco pour essayer d'en trouver un autre qui débouche sur l'Iquiri. Nous avons une mascotte, Lolo, un faon. On va voir s'il survit.

Le 27
[…] Le froid est intense la nuit […] Il se confirme que Danton est prisonnier près de Camiri ; il est certain que les autres sont vivants et avec lui.
H : 950 m.

Le 29
[…] nous nous trouvons dans un canon sans failles. Coco croit avoir vu un cañon transversal qu'il n'a pas exploré : nous le ferons demain avec toute la troupe […]

Le 30
[…] Lolo est mort, victime du tempérament violent d'Urbano qui lui a tiré une balle dans la tête […] La revue Siempre a publié une interview de Barrientos qui, entre autres, a admis qu'il y avait des conseillers militaires yankees et que la guérilla est née des conditions sociales de la Bolivie.

Résumé du mois :
Les choses se présentent comme à peu près normales, bien que nous ayons à déplorer deux pertes sévères : Rubio et Rolando […] Par ailleurs, l'isolement demeure total ; les maladies ont miné la santé de certains camarades et nous ont obligés à diviser les forces […] la base paysanne ne se développe toujours pas, bien qu'il semble que nous finissions par obtenir la neutralité du plus grand nombre au moyen de la terreur organisée. Le soutien viendra ensuite […] Danton et Carlos ont été victimes de leur précipitation, de leur envie presque désespérée de partir et de mon manque d'énergie pour les en empêcher. Si bien que les communications sont coupées aussi avec Cuba (Danton) et que le plan d'action en Argentine est perdu (Carlos) […]

Le 1er, le journal argentin *Crónica* révèle qu'un avion cargo nordaméricain s'est posé à l'aéroport militaire de Santa Cruz, Bolivie – un C-130 en provenance de Panama, apportant les armes et les vivres pour lutter contre la guérilla. Avant qu'un DC-6 argentin, chargé de matériel militaire, ne se pose à son tour. C'est là le début d'un pont aérien entre Buenos Aires et Santa Cruz. Ainsi, indirectement, l'Argentine combat son propre fils, le Che…

Le 2, le journal chilien *El Mercurio* donne la parole à l'ex-président de la Bolivie, le Dr Victor Paz Estenssoro, exilé à Lima, lui permettant d'assurer qu'il n'y a pas de justification au mouvement de réprobation internationale des actions de la guérilla, et encore moins à cette honteuse demande d'aide militaire.

Le 4, le campement central a été occupé par l'armée guidée par les deux déserteurs. Avec la découverte du petit journal de route de Braulio (lieutenant Israel Reyes) qui avait été mal enterré. Fait qui conduira le Che à changer son pseudonyme de Ramón pour celui de Fernando.

Le 10, les affrontements, 10 h 20 et 17 heures, ont valu de nouvelles pertes à l'armée : sept morts, six blessés et treize prison-niers, dont le chef de la colonne, le major Ruben Sanchez Valdivia. Le gouvernement fait interdire la publication des journaux de gauche et impose la censure sur les émissions radio.

Le 12, avancée des guerilleros sur la route Camiri-Sucre pour tenter de récupérer Debray et Bustos.

Le 18, accompagné par un guide fourni par l'armée, l'agent de la CIA George Andrew Roth se dirige vers Lagunillas. Avec, dans son carnet de notes, un questionnaire visant à confirmer si le Che fait bien partie de la guérilla sous le nom de Ramón, et également la présence de Debray et de Tania. Avec une mission spéciale : répandre une substance chimique sur les vêtements et sacs des guérilleros afin que les chiens policiers puissent les approcher. Ce qui explique l'apparition de bergers allemands le 25.

Le 20, arrestation dans le village de Muyupampa de Régis Debray (Danton) et Ciro Roberto Bustos (Pelao) en compagnie du journaliste anglais Roth. Le plan de l'armée était de faire disparaître les deux premiers ; pas le troisième évidemment. L'assassinat qui serait resté secret de Debray et de Bustos a été rendu impossible par la publication des photographies des détenus dans le journal *Presencia.*

Le 23, le major Ralph W. Shelton, dit Pappy Shelton, commence avec les techniques de préparation utilisées au Vietnam l'instruction des *Boínas verdes*, les Bérets verts, dans le cadre de la centrale sucrière La Esperanza, près de Santa Cruz.

Du 23 au 10 avril, l'armée enregistre de nouvelles pertes sévères : dix-huit morts, neuf blessés, quarante prisonniers et d'abondantes pertes en armes,

munitions et, ô combien important pour la guérilla, en nourriture.

Le 24, les experts US Theodor Kirsh et Joseph Keller, accompagnés par l'agent de la CIA Eduardo Gonzalez, participent aux interrogatoires de Debray et de Bustos. En présence du nazi allemand Klaus Barbie, ex-chef de la Gestapo de Lyon, alors conseiller du président Barrientos. Il évitera d'être vu par Régis Debray, qui aurait pu le reconnaître.

À la fin du mois, un volumineux album de photos est montré à tous les prisonniers, en précisant que certaines des personnes y figurant peuvent appartenir à la guérilla.

Après avoir dénoncé les crimes et les envois dans des camps de concentration par les autorités, le journaliste bolivien Juan José Caprilès révèle que deux lieutenants tués le 10 à Iripiti, Luis Saavedra Arambel et Jorge Ayala Chávez, avaient été envoyés en première ligne pour avoir critiqué ouvertement le climat répressif existant dans l'armée. Reportage où Caprilès assure que le Che est dans la guérilla et publie un véritable hymne à la gloire du *Guerrillero heroico*. Son journal ne tardera pas à être fermé et lui devra fuir le pays pour sauver sa peau.

Avec, en ce mois d'avril, une histoire qui aurait pu changer la face des choses. Benigno raconte : « Nous avons failli descendre le président Barrientos, un fou avec des cojonès ! C'était le 10 avril. Il était avec une patrouille qui nous cherchait. Et il s'en est fallu de peu que ce soit nous qui le chopions ! Nous savions qu'il voulait rapporter nos têtes pour les exposer devant la porte du Palais présidentiel à La Paz. Par contre lui savait que s'il tombait entre nos mains, le Che n'allait pas le fusiller. Malheureusement on ne l'a pas eu… »

Le 1er mai
Nous fêtons cette date en débroussaillant le passage mais en avançant très peu ; nous n'avons pas encore atteint la ligne de partage des eaux […] Nato a tué un oiseau à la fronde ; nous entrons dans l'ère de l'oiseau.

Le 5
[…] nous pensons nous diriger vers l'Ours[12] où il doit nous rester de quoi déjeuner pour deux jours, et de là au vieux campement
[…] On a annoncé que Debray serait jugé par un tribunal militaire à Camiri comme chef présumé ou organisateur de la guérilla. Sa mère arrive demain et on fait pas mal de bruit autour de cette affaire […]

Le 8
[…] Loredo [sous-lieutenant de l'armée] a ouvert le feu et il est tombé mort sur-

le-champ en même temps que deux recrues. La nuit tombait déjà et les nôtres ont avancé : ils ont capturé six soldats […]

Le 9
Nous nous sommes levés à 4 heures (je n'ai pas dormi) et nous avons relâché les soldats après avoir parlé avec eux […]

Le 12
[…] On a préparé un porc avec du riz et une friture d'abats, en plus du potiron […]

Le 13
Journée de rots, de pets, de vomissements et de diarrhée ; un véritable concert d'orgue. Nous sommes restés absolument immobiles en essayant d'assimiler le porc […]

Le 18
[…] J'ai effectué ma première extraction dentaire dans cette guérilla, la victime expiatoire est Camba […]

Le 20
[…] Barrientos a refusé d'admettre la qualité de journaliste de Debray et a annoncé qu'il demanderait au Congrès de rétablir la peine de mort. Presque tous les journalistes et tous les étrangers l'ont questionné à propos de Debray ; il s'est défendu avec des arguments d'une pauvreté incroyable […]

Le 24
[…] La radio a annoncé que la demande d'habeas corpus à propos de Debray serait rejetée […]

Le 30
[…] la jeep hoquetait à cause du manque d'eau […] nous avons tous pissé dedans et, avec une gourde d'eau, nous avons pu atteindre la dernière étape […]
Résumé du mois :
[…]
1) Absence de contacts avec Manila, La Paz et Joaquin, ce qui nous réduit aux vingt-cinq hommes qui constituent le groupe.
Absence totale d'engagement paysan, bien qu'ils commencent à ne plus avoir peur et que nous jouissions de leur admiration. C'est une tâche lente et qui demande de la patience.

Par l’intermédiaire de Kolle, le parti offre sa collaboration, sans réserve semble-t-il.
Le battage de l’affaire Debray a donné plus de valeur guerrière à notre mouvement que dix combats victorieux.
La guérilla acquiert peu à peu un moral tout-puissant et sûr qui, s’il est bien utilisé, constitue une garantie de succès.
L’armée ne s’organise toujours pas et sa technique ne s’améliore pas sensiblement.
La nouvelle du mois c’est l’emprisonnement et l’évasion de Loro
[…]

Le 1er, jour de défilé à Cochabamba, et l’apparition du premier communiqué de l’Armée de libération nationale de Bolivie dans le journal *Prensa libre.* Avec l’écho des agences internationales et des radios du pays écoutées par les mineurs aux abois.

Le 7, le guérillero fait prisonnier, Jorge Vásquez Viaña dit El Loro tombe dans le piège de la CIA, Eduardo Gonzalez qui profite de son accent cubain pour se faire passer pour un émissaire de Fidel : « Je viens de La Havane pour obtenir des nouvelles du Che car nous n’en avons pas. » Et il finit par confirmer la présence du commandant Guevara dans la guérilla. Après quoi le jeune rebelle a été assassiné.

Les dix soldats capturés le 8 sont remis en liberté le lendemain. À La Paz, Barrientos a décrété l’arrestation des principaux dirigeants de l’opposition, de la Federacion sindical de trabajadores mineros de Bolivia et aussi du Parti, Mario Monje et Jorge Kolle en tête. Plus le secrétaire général de la puissante Central obreja boliviana.

Mois de terreur dans la zone de Mesicuri, où de nombreux paysans ont été torturés pour avoir été présumés coupables de connivence avec la guérilla. Le journaliste bolivien Jorge Rossa raconte que sur la route Santa-Cruz-Cochabamba, il dénombra dix-huit barrages militaires, en notant qu’un jeune ethnologue français a été arrêté alors qu’il naviguait tranquillement sur le río Mamoré, parce qu’il avait la mauvaise idée de porter la barbe.

En ce mois de mai, l’effectif militaire des 4e et 8e divisions dépasse quatre mille huit cents hommes, pour lutter contre une guérilla qui n’en compte pas même cinquante.

Les étudiants s’en mêlent

Pendant que l’armée subissait défaite sur défaite, Barrientos ordonne l’arrestation sur le champ des leaders de gauche, notamment Juan Lechin Oquendo, secrétaire générale de la puissante Centrale ouvrière bolivienne (la COB) et chef du Parti révolutionnaire de la gauche nationale (le PRIN). Du Chili où il était, Lechin ordonna aux membres de son parti de rejoindre la guérilla. Avec un message aux travailleurs du pays : *Nous sommes à nouveau debout, aux postes de combat pour la classe ouvrière et la libération nationale du joug impérialiste* […].

Pour faire face à la répression, de plus en plus aveugle, qui envoie massivement les dirigeants syndicaux et politiques dans les camps de concentration de la forêt vierge, les étudiants des universités s’impliquent et font parvenir aux prisonniers nouvelles et colis. Ramiro Barrenachea, vice-président de la Confédération universaire, se rend sur place avec Raúl Ibarguen, autre membre de la confédération, de descendance basque lui aussi. Occasion pour eux de découvrir une base nord-américaine, avec une piste d’atterrissage.

Le 3 juin
[…] Je n’ai pas eu le courage de tirer [sur deux soldats qui passaient dans un camion] et mon cerveau n’a pas fonctionné assez vite pour que j’aie l’idée de l’arrêter […]

Le 8
[…] J’ai été obligé de lancer un autre avertissement à Urbano à cause de ses insolences […] On donne des nouvelles de l’état de siège et de la menace de soulèvement des mineurs, mais tout tourne court.

Le 13
[…] Ce qui est intéressant, c’est le bouleversement politique du pays, la fabuleuse quantité de pactes et de contre-pactes qu’il y a dans l’air. On a rarement vu aussi clairement le rôle de catalyseur que peut jouer la guérilla.

Le 14
Celita : 4 [ans] ?
Me voici arrivé à trente-neuf ans et je vais inexorablement vers un âge qui me donne à réfléchir sur mon avenir de guérillero : pour l’instant, je suis « entier ».
H : 840 m.

Le 19
[…] il faut traquer les habitants pour pouvoir parler avec eux car ils sont comme

des petits animaux […]

Le 21
[…] journée de nombreuses extractions dentaires, au cours de laquelle j'ai rendu célèbre mon nom de Fernando Sacamuelas […]

Le 23 […]
H : 1 050 m.
L'asthme commence à me menacer sérieusement et il y a très peu de réserve de médicaments.

Le 24
[…] La radio donne des nouvelles de la lutte dans les mines. Mon asthme augmente.
H : 1 200 m.

Le 25
[…] Mon asthme continue à augmenter et maintenant il m'empêche de dormir.
H : 780 m.

Le 26
Jour noir pour moi […] nous nous sommes trouvés devant un spectacle étrange : au milieu d'un silence total gisaient au soleil, sur le sable de la rivière, quatre cadavres de soldats. Nous avons attendu la nuit [pour récupérer leurs armes…] Presque aussitôt, on a entendu des coups de feu qui se sont généralisés des deux côtés […] la blessure […] de Tuma lui avait déchiré le foie et avait provoqué une perforation intestinale, il est mort pendant l'opération. Avec lui, j'ai perdu l'inséparable compagnon de toutes ces dernières années, d'une fidélité à toute épreuve, et j'ai un peu l'impression d'avoir perdu un fils.

Le 29
[…] J'ai critiqué le manque d'autodiscipline, la lenteur de la marche, et j'ai promis de leur donner quelques notions supplémentaires pour [éviter des morts inutiles.]

Le 30
[…] Sur le plan politique, le plus important est la déclaration d'Ovando [chef des armées Ovando Candia] disant que je suis ici. En outre, il a dit que l'armée avait affaire à des guérilleros parfaitement entraînés, qu'elle comptait même dans ses rangs des commandants vietcongs qui avaient mis en déroute les meilleurs

régiments de l’armée nord-américaine. Il se base sur les déclarations de Régis Debray qui, semble-t-il, a parlé plus qu’il n’aurait fallu. Bien que nous ne puissions pas savoir exactement ce que ça représente, ni dans quelles circonstances il a dit ce qu’il semble avoir dit […] Ils prétendent que je suis l’instigateur de l’insurrection dans les mines, coordonnée avec l’affaire de Ñancahuasú. Si les choses s’arrangent bien, d’ici peu je cesserai d’être « Fernando Sacamuelas » […]

Analyse du mois :
Les caractéristiques les plus importantes sont :
Le manque de contact est toujours total, ce qui fait que nous en sommes réduits aux vingt-quatre hommes que nous sommes, avec Pombo blessé et une mobilité réduite.
Le manque d’engagement de la part des paysans continue à se faire sentir. C’est un cercle vicieux : pour amener les paysans à s’engager, il faut que nous puissions exercer notre action de façon permanente sur un terrain habité et, pour cela, nous avons besoin de plus d’hommes.
La légende de la guérilla prend des proportions fabuleuses ; nous sommes devenus des surhommes invincibles.
Le manque de contact s’étend au parti, bien que nous ayons fait une tentative à travers Paulino qui peut donner des résultats. Debray continue à occuper le centre des informations, mais maintenant c’est en rapport avec moi et j’apparais comme le chef de ce mouvement. Nous verrons les résultats de cette démarche du gouvernement, et si c’est négatif ou positif pour nous.

Le moral de la guérilla est solide et sa décision de lutte s’accroît. Tous les Cubains donnent l’exemple au combat et il n’y a que deux ou trois Boliviens qui soient mous.
L’armée continue à être nulle en ce qui concerne sa tâche militaire mais elle est en train de faire auprès des paysans un travail auquel nous devons faire attention, car elle transforme en mouchards tous les membres d’une communauté, soit par la peur soit parce qu’elle les trompe sur nos buts.
Le massacre dans les mines donne une vue claire de la situation pour nous […]

Le 6, l’assemblée des mineurs de Huanuni manifeste sa solidarité avec les guérilleros.

Le 15, les syndicats ouvriers se déclarent en état d’urgence.

Le 19, le Che opère comme dentiste dans le village de Moroco, où trois espions déguisés en commerçants ambulants sont capturés puis relâchés. Une

jeune recrue paysanne, Paulino, est envoyée comme courrier à Cochabamba pour renouer des contacts avec le réseau urbain, mais il est capturé par l'armée.

Le 23, les mineurs et les étudiants signent un nouveau pacte de défense. Les districts miniers sont déclarés « territoire libre » par les travailleurs.

Le 24, massacre de la Saint-Jean. Les forces armées occupent les principales mines d'étain, près d'Oruro. Le prêtre Gregorio Iriarte écrit dans son livre *Galerias de muerte. Las Minas Bolivianas* : « Cela fait trois mois que le pays vit secoué par la guérilla du Ñancahuasú. Les mineurs commentent la possible présence d'*el Che* Guevara en Bolivie. Il se sait que quelques-uns d'entre eux sont partis pour le Sud-Est du pays dans le but de grossir les rangs des guérilleros… Pour la première fois, à l'occasion de l'assemblée de Catavi, les mineurs ont proposé d'aider économiquement la guérilla. Ce langage semble ébranler les fondements même du gouvernement et de l'armée. Dès lors, le pouvoir suprême commence à planifier une incursion punitive dans les mines. »

Ainsi, en fin de nuit de la Saint-Jean, du 23 au 24, les soldats venus par train ouvrent-ils le feu sur les grévistes et massacrent vingt-six personnes, pour la majorité des mineurs mais aussi des femmes et des enfants. Près de deux cents mineurs seront, par la suite, expédiés dans des camps.

Le 26, ce sont les indications des trois espions relâchés près de Piray qui valent à la guérilla de perdre Tuma dans l'embuscade du río Seco. Mois où les chefs militaires sont presque tous changés à la direction de la 4e division, afin de durcir la lutte, avec un renforcement en hommes pour parvenir à mille-deux-cents, plus les six cent cinquante rangers entraînés par les préparateurs nord-américains.

Et, pendant ce temps, la campagne d'intoxication insistant sur la disparition du Che à Cuba se poursuit. Appuyée par le président René Barrientos Ortuño.]

Le 3 juillet

[…] J'ai fait quelques photos qui m'ont valu l'intérêt de tous ; nous verrons comment les développer, les agrandir et les faire parvenir : trois problèmes […] Mon asthme continue à me faire la guerre.

Le 8

[…] Je me suis fait plusieurs piqûres pour pouvoir continuer et finalement j'ai utilisé une solution d'adrénaline à 1/900 pour collyre. Si Paulino (l'unique paysan à s'être incorporé) n'a pas rempli sa mission, nous devrons retourner au Ñanca

Le 9

[…] La radio a annoncé un accord en quatorze points entre les mineurs de Catavi et Siglo XX et de la Comibol (compagnie de pétrole) ; c'est une défaite totale pour les travailleurs.

Le 10
[…] les déclarations de Debray et d'el Pelao ne sont pas bonnes ; surtout, ils ont reconnu le but continental de la guérilla, ce qu'ils n'avaient pas à faire.

Le 14
[…] Le PRA et le PSB se retirent du Front de la Révolution et les paysans menacent Barrientos d'une alliance avec la Pha lange. Le gouvernement se désintègre rapidement. Dommage que nous n'ayons pas cent hommes de plus en ce moment.

Le 15
[…] nous avons tué une vache du maire et nous avons fait un repas somptueux. L'asthme m'a un peu quitté. Barrientos a annoncé l'opération Cintia pour nous liquider en quelques heures.

Le 19
[…] Siles Salinas [l'ancien président] menace l'opposition en lui disant que notre arrivée au pouvoir coûtera la tête à tous et il prône l'unité nationale, en déclarant le pays sur le pied de guerre. Il a l'air implorant d'un côté et démagogue de l'autre ; il se prépare peut-être une substitution.

Le 24
[…] Nous essayons de déchiffrer un long message de Manila. Raúl Castro […] a réfuté les commentaires des Tchèques sur l'article des Viêt-nams. Les amis m'appellent un nouveau Bakounine et se plaignent du sang versé, et de celui qui serait versé au cas où il y aurait trois ou quatre Viêt-nams.

Le 26
[…] Dans la soirée, j'ai fait une petite causerie sur la signification du 26 juillet : rébellion contre les oligarchies et contre les dogmes révolutionnaires. Fidel a fait une petite mention de la Bolivie […]

Le 27
[…] huit jeunes soldats ont commencé à marcher vers l'embuscade, quatre seulement y sont tombés, car les autres étaient moins nerveux ; il y a trois morts certains et un quatrième probable […] L'asthme m'a durement atteint et les rares

calmants s’épuisent.
H : 800 m.

Le 30
L’asthme m’a passablement oppressé et j’ai passé toute la nuit éveillé […]
De la cuisine, j’ai entendu le dialogue : « Eh, qui va là ? – Détachement Trinidad ! » Et immédiatement la fusillade […] Il a fallu beaucoup de temps pour charger les chevaux, et el Negro s’est perdu avec la hache et le mortier qu’il avait pris à l’ennemi
[…]
J’ai pressé les hommes et je suis allé avec Pombo, à nouveau sous le feu, à la gorge de la rivière où se termine le chemin et où on peut donc organiser la résistance. J’ai envoyé Miguel avec Coco et Julio prendre les devants tandis que je poussais les chevaux
[…]
Raúl est mort d’une balle dans la bouche […] Pacho a une blessure qui lui traverse les cuisses et la peau des testicules, mais Ricardo était très gravement atteint et nous avions perdu ce qui restait de plasma dans le sac de Willy. À 22 heures Ricardo est mort et nous l’avons enterré près de la rivière, dans un endroit bien caché, pour que les soldats ne le trouvent pas.

Le 31
[…] Dans la soirée j’ai expliqué les erreurs de l’opération : 1) campement mal situé ; 2) mauvaise utilisation du temps, ce qui a permis aux autres de tirer sur nous ; 3) confiance excessive, qui a fait blesser Ricardo puis Raúl Quiskaya quand il est allé à son secours ; 4) manque de décision pour sauver toutes les affaires. On a perdu onze sacs avec des médicaments, des jumelles et certains objets compromettants, tels le magnétophone sur lequel sont enregistrés les messages de Manila, le livre de Debray que j’ai annoté et un livre de Trotski, sans parler de l’importance politique de cette prise pour le gouvernement, ni de la confiance qu’en retireront les soldats […] Nous sommes vingt-deux, dont deux blessés, Pacho et Pombo, et moi avec un asthme à tout casser.

Analyse du mois :
Les caractéristiques les plus importantes sont :
L’absence totale de contact continue.
On ressent toujours l’absence de recrues paysannes, malgré quelques signes encourageants dans la façon dont nous avons été reçus par de vieux paysans connus.

La légende des guérillas prend des dimensions continentales […] L'armée continue à se tromper toujours, mais il y a des unités qui ont l'air très combatives.
La crise politique s'accentue dans le gouvernement, mais les États-Unis accordent de petits crédits qui représentent une grande aide pour la Bolivie et qui permettent d'atténuer le mécontentement
[…]

Le 4, l'information qu'un train de vingt-huit wagons chargés d'armes dissimulées sous des sacs de farine de blé provient de Tucuman en Argentine est divulguée. Train protégé par l'armée sudiste jusqu'à la frontière passée à La Quiaca. Nouvelle qui déclenche des réactions en chaîne. Le gouvernement chilien exige une explication de ses homologues argentin et bolivien. Le président du Paraguay Alfredo Stroessner assure, en cas de nécessité, être disposé à envoyer des soldats en renfort. Tout cela démontre combien la guérilla sème la pagaille et la crainte. Tout en mettant en évidence le manque de solidité du gouvernement Barrientos.

Le 6, avec la prise de Samaipata, capitale de la province de Florida, à 120 km de La Paz, la guérilla porte un coup dur à l'ennemi. Samaipata est, en effet, situé sur la route principale du pays, qui communique avec Cochabamba, Oruro, Sucre et La Paz. Un relais pour les automobilistes. Un possible tremplin pour la guérilla.

Le 10, Régis Debray répond aux conjectures, qui ressemblent à des accusations : « Si nous étions dans la même prison avec Bustos (Pelao), nous ne partagions pas la même cellule. Je ne savais donc rien de son fonctionnement. Simplement que pour moi c'était une chiffe molle, un hypocrite, qui avait réussi à faire croire au Che qu'il était toujours digne de l'image qu'il lui avait donnée quand il l'avait connu quelques années plus tôt. Il a conduit l'armée jusqu'au campement et lui a montré les grottes, avec la découverte de photos, dont celle de Tania. Je l'ai appris par Ruben Sanchez, un officier qui a rejoint la guérilla, et qui m'a d'ailleurs sauvé la vie. Assistant aux interrogatoires, il était bien placé pour savoir que Bustos a parlé. Habile portraitiste, il a dessiné le visage des principaux membres de la guérilla. »

Il a été affirmé sans preuves qu'il était un agent de la CIA. L'Argentin se réfugiera en Suède, à Malmoe, où il finira l'an dernier (2016), en pleine décrépitude.

Le 14, deux partis politiques se retirant de la coalition réactionnaire au pouvoir, les Forces armées prennent directement le contrôle du gouvernement.

Le 20, deux très jeunes recrues de la guérilla, Eusebio Tapia et Chingolo,

profitent d'un combat près de Ticucha, dans la zone de Ñancahuasú, pour déserter.

Le rapport de la CIA

Le 24, le Che démontre une fois de plus qu'il n'est pas dupe, et le prouve avec son humour habituel en faisant allusion à ses « amis » de Moscou.

Le rapport suivant de la CIA « Central Intelligence Agency, IN-73140 » aurait, selon le journaliste anglais Lawrence Bond, été écrit en ce mois de juillet, confirmant les informations livrées en mars par les deux traîtres boliviens. Avec des éléments (lignes rayées) gardés secrets par la CIA :

« La visite de Kossyguine [président du Conseil des ministres de l'URSS de 1964 à 1980] exprime clairement les divergences d'appréciation sur les activités révolutionnaires en Amérique latine.

« 1. *Quatre lignes rayées.* Fin 1966, Castro informe Brejnev qu'Ernesto "Che" Guevara, avec des hommes et du matériel fournis par Cuba, sont partis pour la Bolivie y monter une Révolution.

(Une ligne rayée).

« En juin 1967, Brejnev, en réponse à une question sur Guevara, a répondu qu'il [Guevara] était en Amérique latine pour y faire ses révolutions. [Une ligne rayée.] Brejnev manifeste sévèrement sa déception que Castro n'ait pas fourni plus tôt des informations concernant l'envoi de Guevara, et, avec des mots percutants, il le critique de soutenir des guérillas en Bolivie ou dans d'autres pays latino-américains. Brejnev affirme que de telles activités sont nuisibles aux véritables intérêts de la cause communiste et se demande « quels droits » a Castro dans la fomentation de révolutions en Amérique latine sans une coordination appropriée avec les autres pays socialistes.

« 2. *(Deux lignes rayées.)* D'évidence Castro n'a pas apprécié. (Une ligne rayée.) Les Soviétiques décident d'envisager une visite à Cuba par l'un de leurs principaux chefs. La mise au point de cette visite s'est faite avant que n'éclate la crise du printemps 1967 au Moyen-Orient. Par conséquent, quand il fut décidé que Kossyguine se rendrait aux États-Unis pour une allocution concernant le Moyen-Orient, il fut convenu qu'il passerait par Cuba au retour.

« 3. Le premier but du voyage de Kossyguine à La Havane, 26-30 juin 1967, était d'informer Castro concernant la crise du Moyen-Orient, notamment de lui expliquer la manière politique de voir cette crise. La seconde importante raison de ce voyage était de discuter avec Castro des activités révolutionnaires en

Amérique latine. *(Une ligne rayée.)* Kossyguine donnait le point de vue soviétique selon lequel Castro a nui à la cause communiste en soutenant l'activité de la guérilla en Amérique latine, appuyant divers groupes antigouvernementaux. Lesquels, bien que se réclamant du socialisme ou du communisme, étaient engagés dans des conflits générant des disputes avec les PC légitimes locaux, c'est-à-dire ceux que favorisait l'URSS.

IN -73140
[redacted] 1.3(
PAGE 2 OF 6 PAGES

[redacted] 1.3(a

THE KOSYGIN VISIT AS PRODUCTIVE, ALTHOUGH IT WAS CLEAR THAT DIVERGENT VIEWS CONTINUEDTO EXIST REGARDING REVOLUTIONARY ACTIVITY IN LATIN AMERICA. END SUMMARY)

1. [redacted] 1.3(a)(

[redacted] IN THE FALL OF 1966 CASTRO [redacted] INFORMED BREZHNEV THAT ERNESTO "CHE" GUEVARA, WITH MEN AND MATERIAL FURNISHED BY CUBA, HAD GONE TO BOLIVIA TO MOUNT A REVOLUTION WITHIN THAT COUNTRY. [redacted] 1.3(a)(

[redacted] IN JUNE 1967, BREZHNEV, IN RESPONSE TO A QUESTION ABOUT GUEVARA, [redacted] REPLIED THAT HE (GUEVARA) WAS THERE IN LATIN AMERICA "MAKING HIS REVOLUTIONS." [redacted] 1.3(a)(

[redacted] BREZHNEV EXPRESSED HIS DISAPPOINTMENT AT THE FAILURE OF CASTRO TO GIVE THE SOVIET UNION ADVANCE NOTICE CONCERNING THE DISPATCH OF GUEVARA, AND IN STRONG TERMS CRITICIZED THE

[redacted]

1.3(a)(

COPY LBJ LIBRARY

« Kossyguine disait que ces luttes intestines entre les différents groupes révolutionnaires faisaient le jeu des impérialistes et affaiblissaient, en les détournant, les efforts du monde socialiste pour libérer l'Amérique latine.

« 4. En réponse, Castro *(trois lignes rayées)* rétorquait que “Che” Guevara avait autant le droit de se rendre en Bolivie que lorsqu'il était venu à Cuba

l'aider dans la lutte révolutionnaire contre Batista : « le droit » de tout Latino-Américain de contribuer à la libération de son pays et du continent latino américain tout entier. Puis, Castro indiqua qu'il souhaitait expliquer ce qu'était la tradition de la Révolution en Amérique latine, en décrivant les combats des principaux *libertadores*, et notamment Bolivar et San Martin.

« 5. Castro ajouta que Cuba n'approuvait pas la version soviétique sur les "guerres de libération nationale" en Amérique latine. Il accusait l'URSS d'avoir tourné le dos à sa propre tradition révolutionnaire et d'avoir changé au point de refuser tout soutien à un mouvement révolutionnaire si celui-ci ne servait pas les intérêts soviétiques, ceci en totale contradiction avec les objectifs de l'Internationale communiste. Castro ajouta même qu'au cours des dernières années l'URSS n'avait pas honoré le principal objectif du communisme authentique : libérer l'humanité. Castro conclut en disant que quelle que soit l'attitude de l'Union soviétique, Cuba continuerait à supporter tout mouvement révolutionnaire qui lui paraîtrait susceptible de contribuer à atteindre cet objectif.

« 6. En dépit de ce différend ouvert concernant l'action révolutionnaire, les discussions avec Kossyguine concernant l'économie et l'aide militaire de la part de l'Union soviétique à Cuba se sont passées dans une ambiance amicale. Les Soviétiques ont indiqué qu'ils mettront de la bonne volonté à continuer à aider Cuba avec une somme considérable et la modernisation des forces armées continuera.

« 7. Après le départ de Kossyguine, le commandement cubain estime que la visite a vraiment été positive. Les leaders cubains pensent avoir clairement expliqué leur façon de voir la Révolution aux Soviétiques, sans que cela détériore les relations entre les deux nations. Les Cubains ont été spécialement satisfaits de constater que cette différence de points de vue existant sur le plan politique n'empêche pas que les bonnes relations économiques et militaires continuent sur de productives bases amicales !]

1er août
[…] On a creusé des tranchées pour tendre une embuscade […] H : 650 m.

Le 3
[…] on avance très lentement. Aucune nouvelle. Pacho se remet bien, moi par contre je vais mal […] J'ai essayé la piqûre intraveineuse de novocaïne, sans résultat.

Le 8
Nous avons marché à peu près une bonne heure, ce qui en a fait deux pour moi

car la petite jument était fatiguée [13].

À un moment je lui ai donné un coup de couteau au col qui l'a sérieusement blessée […] Pacho se remet mais moi je suis un déchet humain, et l'histoire de la petite jument prouve qu'à certains moments j'arrive à perdre le contrôle de moi […] Nous en sommes à un moment où il faut prendre de grandes décisions. Ce genre de lutte nous permet de devenir des révolutionnaires, échelon le plus élevé de l'espèce humaine, mais il nous permet aussi de devenir des hommes. Ceux qui ne se sentent pas capables de parvenir à aucun de ces stades doivent le dire et abandonner la lutte. Tous les Cubains et quelques Boliviens ont déclaré qu'ils continueraient jus qu'au bout […]

Le 10

Antonio et Chapaco sont allés à la chasse vers l'arrière et ont ramené une biche et une paonne sauvage […]

Le 12

[…] Barrientos a annoncé le déclin des guérilleros et a recommencé à lancer des menaces d'une intervention contre Cuba […]

Le 14

[…] en écoutant les informations nous avons appris la prise de la cave […] Ils nous ont aussi pris des documents de toutes sortes et des photographies. C'est le coup le plus dur qu'ils nous aient porté : quelqu'un a dû parler. Qui ? C'est le mystère.

Le 15

[…] Une radio de Santa Cruz a annoncé, en passant, que l'armée avait fait deux prisonniers du groupe de Muyupampa. Il n'y a plus de doute maintenant, il s'agit du groupe de Joaquin et il doit être maintenant très traqué, et les deux prisonniers ont parlé […]

Le 16

[…] la mule m'a proprement jeté par terre en se piquant à un bout de bois […]

Le 17

[…] La radio a annoncé qu'elle présenterait des documents et des preuves des quatre caves de Ñancahuasú, ce qui indique que la cave des singes a aussi été prise […]

Le 18
[…] Inti m’a dit que Camba voulait s’en aller ; d’après lui les conditions physiques dans lesquelles il se trouve ne lui permettent pas de continuer. En outre, il ne voit pas bien les perspectives de la lutte. Naturellement, c’est un cas typique de lâcheté et ce serait une mesure d’assainissement que de le laisser partir, mais pour l’instant il connaît notre prochaine route qui doit nous permettre de rejoindre Joaquin et il ne peut pas s’en aller […]

Le 19
[…] Arturo a […] tué un tapir, ce qui a créé une tension au campement car il a tiré sept coups de feu […] On dirait que le cheval blanc, le suivant de la liste, a des chances de sauver sa peau […]

Le 23
[…] La journée a été très pénible car il a fallu longer un pan de rocher très mauvais. Le cheval blanc a refusé de continuer et on l’a abandonné, enfoncé dans la boue, sans en tirer aucun profit
[…] On a annoncé que le jugement de Debray était repoussé au mois de septembre.
H : 580 m.

Le 24
[…] À la tombée de la nuit les macheteros sont revenus avec les animaux pris au piège, un condor et un chat sauvage pourri. Tout a été avalé avec les restes du tapir. Il y a encore des haricots et ce qu’on pourra chasser.
Camba est en train d’arriver à l’extrême limite de la déchéance morale ; il tremble dès qu’il entend parler des soldats […]

Le 26
Tout a mal tourné : les sept hommes ont approché mais ils se sont séparés, cinq vers le bas du río, deux pour le traverser. Antonio qui était responsable de l’embuscade a tiré trop tôt et a raté son coup, cela a permis aux soldats de sortir à toute vitesse chercher du renfort […]

Le 27
Nous avons passé la journée à chercher désespérément une issue et le résultat n’est pas encore évident. Nous sommes près du río Grande et nous avons déjà passé Yumon, mais il n’y a pas de nouveaux gués […] l’événement heureux a été l’arrivée de Benigno, Nato et Julio […]

Le 30
La situation commençait à devenir angoissante, les macheteros ont été pris d'évanouissements, Miguel et Dario ont bu leur urine et el Chino a fait de même, avec des résultats néfastes, diarrhées et crampes. Urbano, Benigno et Julio sont descendus vers un canon et ont trouvé de l'eau […]
H : 1 200 m.

Résumé du mois
[…] sans aucun doute possible le plus mauvais […] La perte de toutes les caves avec les documents et les médicaments qui s'y trouvaient a été un coup dur, surtout sur le plan psychologique. La perte de deux hommes à la fin du mois et la marche qui a suivi, à coup de viande de cheval, a démoralisé les hommes et le premier cas d'abandon, celui de Camba, s'est posé […] Le manque de contacts avec l'extérieur et avec Joaquin, et le fait que ceux de ses hommes qui ont été faits prisonniers aient parlé, a aussi quelque peu démoralisé la troupe. Ma maladie a semé l'incertitude chez certains autres […] Les caractéristiques les plus importantes sont :
Nous sommes toujours sans aucune espèce de contact et sans espoir d'en établir prochainement.
Nous n'avons toujours pas obtenu de participation des paysans, chose logique si l'on considère le peu de rapports que nous avons pu avoir avec eux ces derniers temps.
Le moral des combattants baisse, momentanément j'espère. L'armée n'accroît pas son efficacité ni sa combativité […]

Le 4, les deux déserteurs, Eusebio et Chingolo, arrêtés par l'armée, conduisent les soldats « aux grottes stratégiques » comme les appelle Régis Debray, dissimulées près du campement central. La découverte de la documentation qui s'y trouvait cachée permet aux autorités de démanteler le réseau urbain – arrestation de Loyola Guzman – et d'instruire le « procès de Camiri » jusqu'alors bloqué.

Un procès qui fait grand bruit

À La Paz, le procès de Debray et Bustos se prépare avec le filtrage des journalistes et des personnalités, venus du monde entier. Quand, le 8 août, il débarque à La Paz, le célèbre éditeur italien Giancarlo Feltrinelli est placé sous

contrôle des services secrets. Il publiera plus tard le journal du Che en Bolivie et mourra d'une façon qui reste obscure, le 15 mars 1972, près de Milan. L'éditeur français François Maspero, accompagné de l'avocat Georges Pinet, du Belge Roger Lallemend, représentant de la Ligue des droits de l'homme, et de Jacques Vigneron de la faculté des Sciences de l'Université de Paris, voyagent par solidarité avec Régis Debray. Maspero est soumis à un interrogatoire de quatre heures avant d'être accusé de complot contre la Bolivie.

Mois où commence à fonctionner le nouvel attaché diploma-tique de l'ambassade US, le Lituanien d'origine Vitautas Dam brava, devenu agent de la CIA, qui, de 1965 à début 1967, a été le responsable de l'information pour *La Voix des États-Unis* à Saïgon. Il permet à la CIA d'infiltrer des hommes dans les principaux médias du pays et ainsi de désinformer sur l'action des guérilleros.

Le 26 août, arrivée à La Paz du général George Porter, commandant en chef des bases américaines situées au sud des États-Unis, avec pour point d'ancrage Panama. Il est accompagné de deux autres généraux et de plusieurs colonels. But de la mission : évaluer la guérilla et la situation militaire dans le pays.

Le 31, embuscade du Vado del Yeso. L'arrière-garde de Joaquin, arrivée au bord du Río Grande, est conduite par un paysan, Honorato Rojas, vers un gué où l'attendait, cachée sur le rivage, une compagnie d'infanterie. Sept guérilleros sont liquidés alors qu'ils traversaient le fleuve : les Cubains Joaquin (commandant Vilo Acuña Núñez), Alejandro (commandant Gustavo Machin Hoed de Beche), Braulio (lieutenant Israel Reyes Zayàs), plus Tania (Tamara Bunke) et les Boliviens : Moisès Guevara, Walter Arancibia et Polo, Apolinar Aquino. El Negro, Restituto José Cabrera Florès, médecin péruvien, et le Bolivien Freddy Maimura sont capturés et exécutés. Un survivant bolivien, Paco, José Castillo Chavez, est fait prisonnier. Le Che s'informe par radio et suspend alors les recherches de l'arrière-garde. Honorato Rojas, le délateur, sera exécuté par l'ELN, le 14 juillet 1969.]

Émouvant nouveau témoignage resté inédit une trentaine d'années durant : El Centro de Documentacion e Informacion de Bolivie et le journal *La Razon* ont publié les écrits que le Che a portés sur un carnet grand comme la main où il évaluait ses hommes. El Coman-dante laissant en blanc l'espace qu'il s'était réservé sous son nom de guerre, Ramon. Entre El Loro (le Bolivien Jorge Vasquez Viana) et Pacho (le Cubain Fernandez Montes de Oca). Ce qui permet de situer l'aptitude au combat et l'état moral de chacun. Par exemple, il écrit sur Inti (le Bolivien Guido Peredo Leigue) :

« 29 ans, marié, deux enfants, 2 et 1 an (trois personnes à charge). Colombia 3067. Cochabamba.

27/2/67. Trois mois. Très bon. Ses fonctions de commissaire dédiées

exclusivement aux Boliviens sont efficacement accomplies et il est exemplaire dans quel que type de tâche que ce soit.

27/5/67. 6 mois : très bon. Maintient moral élevé malgré sa fragile constitution physique, c'est un exemple et il est passé par la double épreuve du sacrifice et du combat où il a donné entière satisfaction.

28/7/67. 9 mois : très bon. Garde le moral élevé et démontre qu'il est un grand combattant. »

Tous n'ont pas d'aussi bonnes notes. Il est reproché à l'un de manquer de discipline, à un autre d'être trop gourmand, à un troisième de se montrer individualiste, à un quatrième d'être dominé par ses instincts animaux. Tel est le cas de Braulio (le Cubain Israel Reyes Zayàs) :

« 27/5/67. 6 mois : en baisse. Le physique domine le moral, se sent faible mais devient sauvage quand il s'agit de lutter pour la nourriture.

27/8/67. 9 mois : pas de nouvelles, il est avec Joaquim. »

De Régis Debray, le Che écrit : « Fait prisonnier le 20/4/67 quand il tentait de partir en mission. Sa situation n'est pas simple ; il est douteux que son cas puisse se régler légalement : ils peuvent le torturer. On a perdu un magnifique cadre intellectuel mais je doute qu'il aurait fait un bon guérillero. »

Dans son *diario,* le capitaine Alberto Fernandez Montès de Oca dit « Pacho » où il fait vivre le Che au quotidien, révèle combien son temps bolivien fut un enfer, avec les complications dues à son asthme. Tout en tentant de garder la plus structurée possible sa guérilla dont il a vite compris que, dans les conditions où il était tenu et, de plus en plus détenu, de la livrer, elle ne pourrait pas réussir. Le *diario* de Pacho permet de mieux saisir combien le Che s'employa, là encore, à élever le niveau de réflexion de ses hommes. Précisant : « Le dimanche 23 avril 1967, Ramon sera désormais appelé Fernando, sa présence étant éventée par l'armée bolivienne. Le 19 juillet, Fernando nous rassemble pour nous apprendre que les présidents de l'Argentine et du Paraguay se sont réunis pour discuter de la guérilla en Bolivie. Le 9 août, Fernando va mieux depuis qu'il ne mange plus de viande. Samedi 12 août, Fernando est tout à la poésie. Le 20, la radio parle de la possibilité d'échanger Debray contre un contre-révolutionnaire cubain ».

Le 2 septembre

Tôt dans la matinée, nous sommes repartis vers les chacos (terres cultivées) en laissant Coco, Pablo et Benigno en embuscade dans la maison sous la direction de Miguel […] À l3 h 30, on a entendu plusieurs coups de feu et l'on a appris qu'un paysan s'approchait avec un soldat et un cheval. Chino qui montait la garde avec Pombo et Eustaquio a lancé un cri : « un soldat » et a armé son fusil ; le soldat lui a tiré dessus et s'est enfui et Pombo a tiré et a tué le cheval. J'ai

piqué une colère spectaculaire. C’est vraiment le comble de l’incapacité […] Les vachers ont raconté que la femme d’Honorato s’était plainte de l’armée parce que les soldats avaient frappé son mari, et qu’ils avaient mangé tout ce qu’elle avait. Quand les vachers sont passés il y a huit jours, Honorato était à Valle Grande où il soignait une morsure de tigre […]
La radio a donné une sale nouvelle sur l’anéantissement d’un groupe de dix hommes commandés par un Cubain nommé Joaquin dans la zone de Camiri : mais c’est la Voix de l’Amérique qui a donné la nouvelle et les stations locales n’en ont pas parlé.

Le 3
[…] les nôtres ont tué au moins un soldat qui avait un chien. Les soldats ont réagi et les ont encerclés, mais ils se sont retirés devant leurs cris […] L’avion a survolé la zone et a lancé quelques roquettes, apparemment sur le Ñancahuasú […]

Le 4
[…] La radio a […] donné tous les renseignements sur el Negro, le médecin péruvien, tué à Palmarito et transporté à Camiri ; el Pelao a collaboré à son identification. Cette fois il doit s’agir d’un mort réel : les autres peuvent être fictifs ou faire partie des laissés-pour-compte […]

Le 5
[…] Dans la maison du propriétaire Moron il y avait des soldats qui ont failli découvrir le groupe grâce à leurs chiens. Il semble qu’ils se déplacent la nuit […] On a déchiffré le message complet qui dit que l’OLAS a été un triomphe mais que la délégation bolivienne était une merde. Aldo Flores du PCB a prétendu être le représentant de l’ELN et il a fallu démentir ; ils ont demandé qu’un homme de Kolle aille discuter. La maison de Lozano a été perquisitionnée et celui-ci se cache. On pense qu’on peut échanger Debray. C’est tout : manifestement, ils n’ont pas reçu notre dernier message.

Le 6. Benigno
L’anniversaire de Benigno s’annonçait prometteur. À l’aube, nous avons fait de la farine avec ce qui était arrivé et on a pris un peu de maté avec du sucre. Ensuite Miguel est allé se poster en embuscade à la tête de huit hommes, tandis que Léon emportait un autre petit taureau. [Peu après 10 heures] on a entendu un coup de feu, puis une courte rafale, et un coup de feu a retenti dans notre direction. Tandis que nous prenions position, Urbano est arrivé au pas de course.

Il avait rencontré une patrouille qui amenait des chiens […]

Le 7
[…] Radio la Cruz del Sur annonce la grande découverte du cadavre de Tania la guérillera sur la rive du río Grande. Les indications ne donnent pas la même impression de vérité que dans le cas d'el Negro ; le cadavre a été emporté à Santa Cruz, d'après ce que dit cette station et elle seule, pas celle de l'Altiplano.

Le 8
La radio a annoncé que Barrientos avait assisté à l'inhumation des restes de la guérillera Tania qui a reçu une « sépulture chrétienne », et qu'il est allé ensuite à Puerto Mauricio qui est la maison d'Honorato ; il a fait une proposition aux Boliviens trompés, qui n'ont pas reçu le salaire promis, pour qu'ils se présentent les mains sur la tête aux postes militaires, et déclare qu'on ne prendrait pas de mesures contre eux […]
Un journal de Budapest critique « Che » Guevara, figure pathétique et, paraît-il, irresponsable, et salue l'attitude marxiste du Parti chilien qui prend des attitudes pratiques face à l'action. Comme j'aimerais arriver au pouvoir, uniquement pour démasquer les lâches et les laquais de tout poil et leur frotter le museau dans leurs cochonneries.

Le 11
[…] La radio a annoncé ce matin que Barrientos avait affirmé que j'étais mort depuis longtemps et que tout ça c'était de la propagande, et ce soir qu'il offrait 50 000 $ (4 200 US) pour les renseignements qui permettraient de me capturer mort ou vif […]

Le 12
La journée a commencé par un épisode tragicomique : à 6 heures exactement, heure de la diane, Eustaquio vient me prévenir que des gens arrivent par le torrent ; c'est l'appel aux armes et tout le monde est prêt […] Ce n'était finalement qu'une hallucination dangereuse pour le moral de la troupe […]
L'offre de Barrientos a provoqué, semble-t-il, une certaine sensation : en tout cas, un journaliste bien intentionné trouve que 4 200 US c'est peu pour le danger que je représente. Radio La Havane a annoncé que l'OLAS avait reçu un message de soutien de l'ELN ; miracle de la télépathie !

Le 13
[…] La seule nouvelle de la radio est le coup de feu en l'air qu'on a flanqué à

Debray père, et qu’on a confisqué au fils tous les documents préparatoires pour sa défense, sous prétexte qu’ils ne veulent pas que celle-ci se transforme en brochure politique.

Le 15
[…] La radio annonce la détention de Loyola, ce doit être à cause des photos. Le taureau qui nous restait est mort, des mains du bourreau, naturellement.
H : 780.

Le 16
La journée s’est passée à la confection du radeau et à la traversée de la rivière […]

Le 22
[…] Dans la soirée, Inti a fait [à Alto Seco] une réunion dans la salle de classe (1re et 2e années), où il a expliqué à un groupe de quinze paysans étonnés et silencieux les buts de notre Révolution. L’instituteur a été le seul à intervenir, pour demander si nous nous battions dans les villages. C’est un mélange de paysan rusé, instruit, avec la naïveté d’un enfant. Il a posé une foule de questions sur le socialisme. Un gamin s’est proposé pour nous servir de guide, et il nous a mis en garde contre l’instituteur qu’on traite de renard. […]

Le 25
Nous sommes arrivés de bonne heure à Pujio mais il y avait là des gens qui nous avaient vus en bas la veille ; autrement dit nous sommes annoncés par « Radio Bemba » […] Le maire de Higueras [14] est dans le voisinage et j’ai donné l’ordre à la garde de l’arrêter.
H. : 1 800 m.
Inti et moi avons parlé avec Camba et nous sommes convenus qu’il nous accompagnerait jusqu’à ce qu’on voie La Higuera, endroit situé près de Pucara, et que de là il essaierait de partir vers Santa Cruz.

Ne restent que les femmes

Le 26 Déroute. Nous sommes arrivés à l’aube à Picacho où tout le monde était en fête. C’est le point le plus élevé que nous ayons atteint : 2 280 m. Les paysans nous ont très bien traités et nous avons continué sans trop de crainte, bien

qu’Ovando ait annoncé ma capture d’un moment à l’autre. En arrivant à La Higuera, tout a changé : tous les hommes avaient disparu et il n’y avait que quelques femmes. Coco est allé dans la maison du télégraphiste, car il y a le téléphone, et il a rapporté une communication du 22 où le sous-préfet de Valle Grande informe le maire qu’on a appris la présence de guérilleros dans la zone et que toute nouvelle doit être communiquée à Valle Grande, où on payera les frais. L’homme s’était enfui mais la femme a assuré qu’aujourd’hui personne n’avait téléphoné parce que c’est la fête à Jagüey, le village voisin […]
Quand je suis parti vers le sommet de la côte, à 13 h 30 à peu près, des coups de feu dans toute la montagne m’ont annoncé que les nôtres étaient tombés dans une embuscade. J’ai organisé la défense dans le petit village, pour attendre les survivants, et j’ai indiqué comme issue un chemin qui va au río Grande. Quelques instants plus tard est arrivé Benigno blessé, puis Aniceto et Pablito avec un pied en mauvais état. Miguel, Coco et Julio avaient été tués et Camba avait disparu en laissant son sac. L’arrière-garde est partie rapidement par le chemin et je l’ai suivie, en emmenant toujours les deux mules. Ceux de derrière ont reçu le feu tout près et se sont retardés, et Inti a perdu le contact.
Après l’avoir attendu une demi-heure dans une petite embuscade et avoir essuyé encore l’attaque de la montagne, nous avons décidé de le laisser. Mais il nous a rejoints peu après. C’est à ce moment-là que nous nous sommes aperçus que Léon avait disparu, et Inti nous a dit qu’il avait vu son sac sur le sentier par lequel il avait dû partir.
Nous avons vu un homme qui marchait très vite dans le cañon et nous en avons conclu que c’était lui. Pour essayer de brouiller la piste, nous avons lâché les mules vers le bas du cañon, et nous avons continué par une petite gorge où l’on a bu de l’eau amère. Nous avons dormi à 12 heures parce que nous ne pouvions plus avancer.

Le 27
La radio a annoncé que nous avions eu un engagement avec la compagnie Galindo, et qu’il y avait trois morts qu’on allait transporter à Valle Grande pour les identifier. Apparemment ils n’ont pris ni Camba ni Léon […] la perte la plus pénible est celle de Coco, mais Miguel et Julio étaient d’admirables combattants […]

Le 28
Jour d’angoisse, qu’à un certain moment nous avons cru être le dernier […] À 10 heures, quarante-six soldats sont passés en face de nous, sacs au dos, et ils ont mis des siècles à s’éloigner. À 12 heures un autre groupe a fait son apparition,

cette fois-ci de soixante-dix-sept hommes. Et pour comble, on a entendu un coup de feu à ce moment-là et les soldats ont pris position ; l'officier semble avoir donné l'ordre de descendre le ravin, qui semblait être le nôtre. Mais finalement, ils ont communiqué par radio et ils ont eu l'air satisfait ; ils ont renoncé à descendre […]

Le 30
[…] Dans la matinée Radio Balmaceda du Chili a annoncé que, de sources officielles de l'armée, on savait que Che Guevara était traqué dans un cañon sauvage […]
Résumé du mois :
Ç'aurait dû être un mois de récupération et ça l'a presque été, mais l'embuscade où sont morts Miguel, Coco et Julio a tout fait échouer. Et nous sommes restés ensuite dans une position dangereuse, en perdant en plus Léon ; la disparition de Camba est un bénéfice net […]
Par ailleurs, il semble y avoir plusieurs variantes des nouvelles sur les morts de l'autre groupe, qu'on doit considérer comme liquidé. Encore qu'il soit possible qu'un petit groupe circule, évitant le contact avec l'armée, car la nouvelle de la mort simultanée des sept hommes peut être fausse, ou du moins exagérée. […]
La tâche la plus importante est de s'enfuir et de chercher des zones plus propices ; ensuite les contacts bien que tout le réseau soit démantelé à La Paz, où nous avons aussi été durement frappés. Le moral du reste de la troupe s'est assez bien maintenu et il me reste seulement des doutes sur Willy, qui risque de profiter d'un branle-bas quelconque pour s'échapper tout seul si je ne parle pas avec lui.

Pacho précisant pour sa part : « Le 9 septembre, Debray a déclaré à la presse avoir été interviewé avec le Che dans le lieu-dit de l'Oso. 29 septembre 1967, je ne sais si je vais revoir ma femme Terry, mon fils et mes parents ? […] Fernando m'a dit que nous sommes déjà nés deux fois… »

Témoignage de Benigno : « Sur les vingt-deux qui restions, nous sommes vingt sur vingt et un à décider de continuer avec le Che jusqu'au bout. Camba, seul, a choisi une autre forme de lutte. Il a poursuivi avec son fusil, à part. Nous, les vingt, nous sommes restés solidaires du Che. Sans médicaments, sans rien à manger, avec quatre ou cinq blessés et cinq malades. Camba était membre du Comité central du Parti communiste bolivien. Il a participé à la lutte de la libération. On l'a accusé d'être de droite puisqu'il avait trahi politiquement. Ceux de droite l'ont dit de gauche, l'affirmant peureux. Ainsi eut-il une vie terrible. Il est allé jusqu'en Suède cacher son tourment. Je voudrais dire à ceux

qui ont mis en doute la fiabilité de Régis Debray qu'il a été des nôtres, un homme remarquable. J'ai toute l'estime du monde pour le monsieur. Il a été utile à la Révolution, je le remercie d'avoir risqué sa vie pour elle. Avec nous. »

Le 18, le journal *El Diario* précise que le vice-président de la République, Luis Adolfo Siles Salinas, et les instructeurs nord-américains, clôturent le cours d'entraînement du régiment « Rangers » avec remise de diplôme à tous. Et pour conclure, le défilé de six cent quarante rangers en uniforme et béret vert.

Le 22, premier meeting politique de la guérilla au village d'Alto Seco où le Che, et pas seulement Inti, a parlé. Après quoi, le maire dénonce les guérilleros à la garnison voisine de Valle Grande.

Le 26, en plus de Coco Peredo, le frère d'Inti, principal responsable des préparatifs clandestins depuis début 1966, le Cubain Miguel, capitaine Manuel Hernandez, et Julio, Mario Gutierrez Ardaya, dirigeant universitaire bolivien, ont été tués. Restent dix-neuf hommes dont un blessé, Benigno, et un malade grave, le médecin cubain Moro (Octavio de la Concepcion y La Perdraja).

Le 28, l'armée capture deux déserteurs, Camba (Orlando Jimenez) et Léon (Antonio Rodriguez Florès), auquel Fidel fera allusion dans son discours à la gloire du Che en avançant qu'il avait dû fournir les informations souhaitées par l'ennemi. Restent dix-sept hommes.]

1er octobre H : 1 600 m […]
J'ai décidé de rester une journée de plus ici car l'endroit est bon et permet une retraite sûre, étant donné qu'on domine de là tous les mouvements de la troupe ennemie […]

Le 3
[…] H : 1 360 m.
On a entendu une interview de Debray, très courageux, face à un étudiant provocateur.

Le 4
[…] À 18 heures nous avons abandonné la gorge et nous avons continué par un sentier de chèvres jusqu'à 19 h 30, heure à laquelle on ne voyait plus rien, et nous y sommes restés jusqu'à 3 heures du matin.
La radio donne des nouvelles du changement de position d'avancée de l'état-major de la 4e division de Lagunillas à Padilla, pour mieux surveiller la zone de Serano où l'on suppose que les guérilleros peuvent se réfugier, et déclare que si les forces de la 4e
division me prennent, on me jugera à Camiri, et si ce sont celles de la 8e, on me

jugera à Santa Cruz.
H : 1 650 m.

Le 6
[…] La radio chilienne fait état d’une nouvelle censurée, comme quoi il y a mille huit cents hommes dans la région à nos trousses. H : 1 750 m.

Le 7
Les onze mois depuis lesquels nous avons commencé la guérilla se sont terminés sans complications, bucoliquement, jusqu’à 12 h 30, à laquelle une vieille est venue garder ses chèvres dans le canon où nous campions, et nous avons dû la faire prisonnière. La femme ne nous a donné aucune nouvelle digne de foi concernant les soldats. Elle a simplement répondu qu’elle ne savait pas, qu’il y avait longtemps qu’elle n’allait plus par là. Elle nous a simplement donné des renseignements sur les chemins. D’après ce qu’elle dit, il apparaît que nous sommes à peu près à une lieue de Higueras, à une lieue de Jagüey et à environ deux lieues de Pucara. À 17 h 30, Inti, Aniceto et Pablito ont été chez la vieille, qui a une fille goitreuse et à moitié naine. On leur a donné cinquante pesos en leur demandant de ne pas dire un mot, mais sans beaucoup d’espoir qu’elles tiennent leur promesse. Nous sommes partis, les dix-sept, sous un faible clair de lune et la marche a été très pénible, et en laissant beaucoup de traces dans le canon […] À 2 heures nous nous sommes arrêtés pour nous reposer car ça ne valait plus la peine de continuer à avancer. El Chino devient vraiment un poids quand il faut marcher de nuit.
L’armée a donné une information bizarre au sujet de la présence de deux cent cinquante hommes à Serano pour empêcher le passage des guérilleros encerclés, au nombre de trente-sept, et a situé la zone où nous sommes réfugiés entre l’Acero et l’Oro. La nouvelle a l’air de vouloir être une diversion.
H : 2 000 m.

---

1. Ciro Roberto Bustos apparaîtra aussi comme El Pelao et Carlos.
2. L’équipe.
3. L’équipe.
4. Commandant Gustavo Machin Hod de Beche, fondateur du Directorio estudiantil revolucionario.
5. Ancien vice-ministre de l’Industrie du sucre, à Cuba.
6. Dirigeant du Parti communiste bolivien.
7. Groupe de guérilla cubain avec Arnaldo Ochoa et Tomassevich.

8. *La Guérilla du Che*, Seuil.
9. Viande séchée au soleil.
10. Surnom de Ciro Roberto Bustos, alias El Pelao.
11. Révolution dans la révolution.
12. Le campement, ainsi nommé parce que Régis Debray y a tué un ours.
13. Il souffrait d'un anthrax au talon.
14. En fait La Higuera.

Chapitre XXX

L’HOMME DESCEND DU SONGE (Antoine Blondin)

Le journal du Che, parfois écrit dans un arbre, souvent à la va-vite, toujours concis, précis sans se départir de son humour, s’arrête là. Le 7 octobre 1967, après avoir commencé le 7 novembre de l’année précédente, racontant sa septième vie de chat.

Le piège se referme

Le pire s’est produit avec la désertion en mars de Daniel[1], qui a emmené avec lui Orlando[2]. À Camiri, Daniel a raconté tout ce qu’il savait à l’armée. Celle-ci connaissait dès lors la présence des Cubains, et même l’emplacement exact des planques souterraines et des caves préparées près du camp central, coup fatal porté au Che et à ses hommes. Une autre chose a attiré l’attention de la CIA qui pensait le Che mort dans la jungle congolaise. La prise de Régis Debray a incité les agents à faire la déduction suivante : si Debray est là, c’est qu’effectivement le Che n’est pas loin. Car ils savaient que le Français était venu en mission en Bolivie. Et ainsi les délateurs ont été crus et le plan anti-Che mis en place.

Ce même 7 octobre, paraît dans le *New York Times* un article qui a pour titre « La dernière résistance de Che Guevara ». Il pose le décor de l’action :

« Camiri, Bolivie. Même pour un homme qui a autant voyagé qu’Ernesto Guevara, l’impasse déserte où les Andes se rétrécissent en direction du bassin de l’Amazone est un lieu vraiment éloigné de tout.

Le soleil resplendit toute la journée au-dessus de la vallée poudreuse, chauffant la terre et les broussailles. Les nombreux insectes, les mouches géantes et les moustiques, les araignées, piquent ensemble dans le silence général. […]

La poussière et les piqûres d'insectes transforment la peau de tout être humain en un manteau de misère.

[…] La végétation inextricable, sèche et couverte d'épines, rend tout déplacement pratiquement impossible, si ce n'est par des sentiers de chèvres et les berges des cours d'eau, qui sont étroitement surveillées.

« D'après les rapports militaires, le commandant cubain et seize camarades de guérilla sont encerclés dans la vallée depuis deux semaines par les forces armées. Les militaires boliviens affirment que le commandant Guevara n'en sortira pas vivant.

« Par de nombreux aspects, la situation du commandant Guevara, pris dans son défilé infernal, peut servir de métaphore à la Révolution armée dans tout l'hémisphère. »

Inti Peredo, qui survivra aux événements de l'Octobre rouge bolivien, écrira quant à lui dans son livre *Mi campaña con el Che* : « Le matin du 8 était froid. Ceux qui possédaient un blouson le mirent. Notre avancée fut lente parce que Chino marchait très mal la nuit, et aussi parce que l'état de santé de Moro empirait. De deux à quatre heures du matin, nous nous sommes accordé une pause avant de repartir. »

Quand les guérilleros s'arrêtent pour boire à un ruisseau, ils sont repérés par un jeune paysan en train d'arroser son carré de pommes de terre, et qui se trouve être le fils du maire de La Higuera. Il se précipite jusqu'au village pour avertir le responsable du poste, le lieutenant Carlos Pérez Pañoso. Aussitôt, par radio, les chefs de l'armée postés aux alentours envoient deux compagnies de rangers comptant cent quarante-cinq hommes chacune et un escadron de trente-sept soldats, soit trois cent vingt-sept gâchettes au total, encadrées par des conseillers nord-américains. D'autres compagnies basées dans les parages reçoivent également l'ordre de faire route vers le ravin du Churo[3] – qui se jette dans le río Grande – où la colonne du Che est désormais encerclée.

« À 5 h 30, écrit Inti Peredo, nous atteignîmes l'endroit où les deux versants du ravin se rejoignaient. Un lever de soleil magnifique nous permettait d'observer minutieusement le terrain. Nous cherchions une crête par laquelle nous pourrions nous rendre ensuite jusqu'au río San Lorenzo. Les mesures de sécurité furent renforcées, parce que la gorge et les sommets qui la bordaient étaient dénudés, garnies seulement d'arbustes très bas, et qu'il était donc impossible de se dissimuler.

« Le Che analysa la situation de la manière suivante : "Que nous reste-t-il comme perspective ? Nous ne pouvons retourner en arrière. Le chemin que nous avons parcouru, très à découvert, fait de nous une proie facile pour les soldats. Pas plus que nous ne pouvons aller de l'avant ; cela nous conduirait directement

aux positions ennemies.” Il prit la seule décision possible : nous cacher dans un petit canon latéral et choisir les endroits où prendre position. Il était alors à peu près 8 h 30. Tous les dix-sept, nous étions répartis au centre et de chaque côté du canon, à espérer. Le ravin du Churo était long de sept kilomètres, large d’une soixantaine de mètres au maximum, et se rétrécissait jusqu’à laisser seulement le passage au petit torrent qui le dévalait. »

Le Che fait alors une nouvelle analyse rapide : « S’ils nous attaquent entre dix heures du matin et une heure de l’après-midi, nous serons très désavantagés et nos chances minimes, car nous serons dans l’impossibilité de résister longtemps. S’ils nous attaquent entre une heure et trois heures de l’après-midi, nous pourrons les neutraliser. Et si le combat se produit après quinze heures, et dans notre intérêt le plus tard possible, meilleures seront alors nos chances, car la nuit tombera plus vite et l’on sait qu’elle est l’alliée naturelle des guérilleros. »

En tacticien qui sait tout de la guérilla, le Che prévoit où se regrouper en cas de dispersion : sur une petite plate-forme naturelle, là même où ils ont rencontré la vieille paysanne. La défense est mise en place avec Arturo, Pacho, Willy et Antonio au point numéro 1, le plus en aval. Le point numéro 2, plus en amont, sera occupé par Benigno, Inti et Dario sur la hauteur, et par le Che, Nato, Aniceto, Pablito, El Chino, Moro, Eustaquio et Chapaco dans la crevasse, quelque six mètres plus bas. Pombo et Urbano quant à eux seront postés encore plus en haut. Soit dix-sept hommes en tout, avec pour instructions : « Si l’armée tente de pénétrer par le ravin, se retirer sur le flanc gauche. Si l’attaque se produit sur le flanc droit, se replier par le chemin par lequel nous sommes venus, et également par là si l’attaque venait d’en haut (par les sommets). Une position sûre du côté gauche servirait d’éventuel point de regroupement. »

« À onze heures du matin environ, poursuit Peredo, j’ai remplacé Benigno, mais il n’est pas descendu et il est resté allongé là, parce que sa blessure à l’épaule suppurait et le faisait souffrir. Puis, c’est à trois que nous avons occupé la position, Benigno, que l’on a aidé à grimper, Dario et moi. Approximativement à 11 h 30 le Che a envoyé Nato et Aniceto remplacer Pombo et Urbano. Pour atteindre cette position il fallait traverser un espace dominé par l’ennemi. Le premier à tenter de passer fut Aniceto[4], il fut fauché par une balle. La bataille avait commencé.

« Benigno, Dario et moi-même avons remarqué que l’armée dominait une partie de la gorge, nous y interdisant le passage, et que de ce fait nos positions étaient coupées les unes des autres. »

La résistance des guérilleros stoppe la progression de l’armée. Mais les possibilités d’échapper en plein jour à des milliers de soldats concentrés dans la région, dix mille selon Benigno, sont pratiquement inexistantes, sur des parois

abruptes qui se terminent par une zone dépourvue de végétation, où les hommes serviraient de cibles comme au tir aux pigeons. Le capitaine Gary Prado, chef de la compagnie B, arrivé sur place, annonce au QG de Valle Grande que le combat est commencé et qu'il a besoin d'hélicoptères d'urgence, mais aussi d'avions et de renforts en hommes. Des avions de combat AT-6 sont envoyés, chargés de bombes au napalm, mais elles ne seront pas utilisées du fait de la trop grande proximité entre les soldats et les rebelles.

La précision du récit qui suit tient, en plus des témoignages des survivants, à la scrupuleuse enquête conduite par les agents de la G 2, l'espionnage cubain, qui traqueront l'information dès qu'un nouveau gouvernement sera au pouvoir à La Paz, en 1969, et les autorisera à enquêter. Ils rencontreront les soldats impliqués dans la capture et dans l'assassinat du Che, et ils leur soutireront des confidences en se faisant passer, notamment, pour des journalistes de divers pays sud-américains autres que Cuba.

Lorsque El Comandante comprend que l'armée domine la situation, il décide de battre en retraite. Il choisit de fragmenter son groupe, de manière à permettre aux malades et blessés de prendre le large, tandis que lui-même et les hommes valides tâcheront de contenir les soldats. « Il voulut sauver les malades qu'étaient El Moro, Eustaquio et Chapaco, écrit Inti, et leur adjoignit Pablito qui aurait pu combattre. Ainsi le Che resta-t-il avec El Chino[5], Willy[6], Antonio[7], Arturo[8] et Pacho[9]. » Sans doute espère-t-il pouvoir forcer ensuite la ligne de feu ennemie.

Les invalides, *el Moro* [10], Eustaquio[11], Chapaco[12] et Pablito[13] qui les accompagne, vont réussir à s'échapper de la souricière, couverts par le Che et ses compagnons. Ils seront capturés le 12 octobre, au confluent des fleuves río Grande et Mizque, et exécutés tous les quatre. Le groupe composé des Boliviens Inti[14], Dario[15] et Nato[16], et des Cubains Pombo[17], Benigno[18] et Urbano[19] parvient lui aussi à rompre l'encerclement. Furieusement traqués par l'armée bolivienne, ils vont pourtant réussir à franchir les Andes à pied et à pénétrer en territoire chilien, où le président Salvador Allende les accueillera, avant de les conduire personnellement à Tahiti. De là, l'ambassadeur de Cuba en France, Baudilio Castellanos, les ramènera à La Havane via Paris et Prague. Ils seront les six uniques survivants[20] de l'expédition bolivienne[21].

Dans la ligne de mire des mitrailleuses

Lorsque le Che veut à son tour s'échapper du piège avec les cinq

compagnons qui lui restent, l'armée a bouché toutes les issues. Espérant toujours forcer le passage, Ernesto se met en marche en soutenant El Chino qui est sourd, qui, de plus, y voit mal malgré ses épaisses lunettes, et dont les pieds ont été cassés au cours d'un interrogatoire à Lima. Ne pouvant marcher normalement, il s'appuie sur le Che pour rejoindre lentement le point de ralliement prévu, situé à plus d'un kilomètre. Avant d'arriver à la petite plate-forme, le Chino trébuche, égare ses lunettes et se met à quatre pattes pour les chercher. Le Che tente de l'aider. Ils sont alors dans la ligne de mire d'un nid de mitrailleuses commandé par le sergent Bernardino Huanca ; les soldats ouvrent le feu et le Che est atteint au bas du mollet droit. Il riposte, mais sa carabine M-1 est mise hors d'état par une balle qui la transperce. Ernesto saisit alors son revolver, pour s'apercevoir qu'il ne possède plus de munitions ; seule lui reste sa dague Solingen. Les deux hommes parviennent néanmoins à gagner la plate-forme.

L'urgence est maintenant pour le Che de stopper l'hémorragie. Près du torrent qui charrie une eau sulfureuse, imbuvable, il s'assied sur le sol, sort son mouchoir, l'entortille pour en faire un garrot, qu'il fixe au-dessus de sa blessure. Le bruit des détonations et des grenades l'empêche d'entendre l'ennemi approcher, d'autant qu'il est concentré sur ce qu'il fait.

Ils sont trois, parmi les soldats qui patrouillent, à avoir vu les premiers des silhouettes se dessiner en contrebas. L'une oscille, bancale, s'appuie sur l'autre, qui s'aide de son fusil pour grimper. L'image est encore floue. Le commandant Che Guevara approche, mais les soldats ignorent encore que c'est lui. Lui qui disait « L'homme est un loup pour l'homme » va tomber dans sa gueule. Le *guerrillero heroico* si cher aux Cubains, le révolutionnaire le plus redouté de la planète, ne va plus tarder à être à la merci de l'ennemi.

Après avoir aperçu les deux silhouettes, le soldat Balboa fonce chercher le sergent Huanca – qui n'a plus qu'à revenir cueillir le Che et le Chino comme deux fruits de la *higuera* [22], Cela se passe près du lieu-dit La Huerta de Aguilar, au moment où le jour bascule dans le crépuscule. Un peu plus haut, Willy, qui se cachait derrière un rocher, est lui aussi capturé.

Pendant que ses hommes tiennent en joue les deux rebelles, Huanca préfère en référer au capitaine Prado, qui lui ordonne de le rejoindre avec les trois guérilleros là où il se trouve, deux cents mètres plus bas. Prado avertit aussitôt Valle Grande de la capture du Che dans le ravin du Churo.

« Heure : 15 h 30.

« Chute de Ramón confirmée, j'attends des ordres. Il est blessé. »

À 16 h 30 un hélicoptère est dépêché pour chercher le Che, considéré comme une prise maîtresse, et survole la zone des combats. Mais il ne peut se poser parce que les guérilleros qui ont réussi à s'échapper l'arrosent de plomb. Aussi le

pilote retourne-t-il à Valle Grande, non sans être allé chercher des soldats blessés pour les rapatrier.

À 17 heures ce message ambigu est envoyé à La Paz :

« Chute de Ramón confirmée. Ignorons son état à dix minutes près. »

Le Che voit des soldats passer avec les cadavres d'Antonio et d'Arturo, qui ont été tués dans l'affrontement, tandis que Pacho est grièvement blessé. Il demande qu'on le laisse apporter des soins à son compagnon, mais cela lui est refusé, et Pacho va bientôt décéder.

À 17 h 30, alors que la nuit tombe – trop tard pour les guérilleros –, la colonne quitte la zone des opérations et descend jusqu'au village de La Higuera, distant de huit kilomètres. Le Che, le Chino et Willy ont les mains ficelées, et la descente est pénible ; Willy, plus valide que ses deux camarades, les aide autant qu'il le peut, et des soldats les soutiennent dans les passages les plus difficiles. Derrière suivent les cadavres, portés par d'autres soldats. À l'approche de La Higuera, le sinistre cortège voit venir à sa rencontre Miguel Ayoroa, commandant du bataillon des rangers, et Andrès Sélich, commandant du régiment de Valle Grande, qui sont arrivés en hélicoptère. Ils sont accompagnés par Anibal Quiroga, maire du village – c'est son fils qui a indiqué à l'armée la présence des rebelles –, ainsi que par des paysans avec des mules pour charger les corps.

La colonne entre vers 19 h 30 à La Higuera, où scintillent les faibles lumières des lampes à kérosène. Les habitants émergent silencieusement de la nuit pour regarder passer ce qui reste des guérilleros, avec un mélange de respect et d'effroi. Les militaires accompagnent le Che jusqu'à la petite école d'adobe, au sol de terre battue, et lui ordonnent de s'asseoir dans une des salles de cours, où ils déposent également les cadavres d'Arturo, Aniceto, Pacho et Antonio. Willy est conduit dans la deuxième petite pièce, de l'autre côté de la cloison de bois, et le Chino dans la troisième. C'est dans cette modeste école de campagne qu'Ernesto, qui durant sa vie a alphabétisé tant de paysans, va passer sa dernière nuit.

Vers 21 heures les officiers, après avoir dîné, reviennent tenter de soutirer au Che des renseignements qui permettraient d'attraper les guérilleros en fuite. Ils tombent sur un mur. Andrès Sélich[23] s'avance, insulte le Che, le somme de parler, s'en prend à sa barbe avec tant de violence qu'il en arrache une touffe. Pour toute réponse, il reçoit une gifle d'Ernesto, du revers de ses deux mains attachées.

Les trois militaires retournent ensuite à la maison du télégraphiste où a lieu le partage du butin, dont quatre montres Rolex, la dague Solingen du Che, un pistolet allemand calibre 45, ainsi que de l'argent, des dollars américains et des

pesos boliviens. Sélich s'approprie la musette d'Ernesto, contenant des rouleaux de photos et un petit livre vert où il avait recopié plusieurs poèmes, dont le *Canto general* du Chilien Pablo Neruda et *Piedra de Hornos* du Cubain Nicolas Guillen. Également des cartes d'état-major de la région, annotées et actualisées par le Che. Les broutilles sont abandonnées aux soldats. Avant qu'ils ne se les partagent, Ninfa Arteaga, la femme du télégraphiste, intercepte quelques objets qu'elle cachera comme des reliques, notamment la timbale et le couteau d'Ernesto.

Peu après 23 heures, un message parvient de Valle Grande :

« Maintenez Fernando vivant jusqu'à mon arrivée demain matin, à la première heure, en hélicoptère. Colonel Zenteno Anaya. »

Vers minuit, le commandant Miguel Ayaroa fait sa ronde. Il entend du bruit en provenance de l'endroit où les militaires et le maire Anibal Quiroga se saoulent, et en s'approchant, il comprend qu'ils s'apprêtent à achever le Che. Les sous-officiers Bernardino Huanca et Mario Teran, qui l'avaient insulté quelque temps auparavant, sont les plus remontés. Afin d'obéir aux ordres, qui sont de garder le Che en vie, Ayaroa et Gary Prado choisissent parmi les jeunes sous-officiers, pour se relayer auprès de lui, des garçons suffisamment lucides et respectueux de la discipline. Mario Huerta Lorenzetti[24] est du nombre. Il est à tel point fasciné par le *guerrillero heroico* qu'il a l'impression, comme il le racontera plus tard, d'être hypnotisé par lui. Le Che lui parle de la misère dans laquelle vit le peuple bolivien, du respect avec lequel les prisonniers ont été traités pendant la guérilla.

– *Ses douleurs augmentaient et il a murmuré quelque chose. J'ai approché mon oreille de sa bouche et j'ai entendu : « Je me sens très mal. Je te demande de faire quelque chose pour moi. »*

Je ne savais pas quoi et il m'a apporté la réponse en disant : « Ici, dans la poitrine, s'il te plaît… »

Le jeune Bolivien, ne pouvant satisfaire à la demande d'Emesto, lui apporte une couverture et lui tend une cigarette.

À l'aube du 9, l'aide de la maîtresse d'école, Julia Cortés, entre dans la salle de classe. Elle veut voir de plus près « le diable en personne », ainsi que les gradés désignent le Che. Elle l'écoute lui parler, d'une voix basse plutôt que lasse, de l'importance de la tâche qu'elle accomplit, et aussi du fait que se déroule dans sa petite école un événement qui appartiendra plus tard à l'histoire de l'Amérique latine.

– *C'était un homme intègre, et d'une belle noblesse d'esprit*, répéterat-elle par la suite.

À 6 h 30, on lui demande de se retirer, car l'hélicoptère qui amène le colonel

Joaquín Zenteno Anaya[25] et le Cubain de la CIA Felix Ramos[26] vient de se poser. Zenteno échange quelques mots sans importance avec le Che, puis celui-ci a une violente prise de bec avec Ramos. Après quoi, le Cubain « de l'autre bord » installe un appareil photo sur le bureau de la salle de classe pour photographier l'agenda contenant le journal du Che.

Au même moment, le général Barrientos reçoit de Washington un appel téléphonique de son ministre des Affaires étrangères, le docteur Walter Guevara Arce, qui participe à une réunion de l'OEA :

– Il me paraît de la plus haute importance, dit celui-ci, *que la vie de Che Guevara soit préservée. Il faut à ce sujet ne commettre aucune erreur, parce que dans le cas contraire nous donnerions au monde une très mauvaise image. Si vous le gardez prisonnier à La Paz un certain temps, le temps nécessaire… ce sera bien préférable. Vous savez, il arrive aux gens de s'évanouir dans la nature quand ils sont en prison. Le temps passe et tout s'oublie.*

Mais le message auquel le président bolivien prête une réelle attention est celui que lui a transmis l'ambassadeur nord-américain Douglas Henderson, la veille au soir vers vingt-trois heures. Henderson avait averti le président Lyndon B. Johnson de la présence de « guérilleros communistes » dans les forêts boliviennes, et aujourd'hui Washington estime nécessaire d'éliminer le Che. Les arguments sont les suivants : dans la lutte conjointe contre le communisme et la subversion internationale, il est important d'exhiber aux yeux du monde l'image d'un Che totalement défait, et mort au combat. Il ne faut pas laisser en vie un prisonnier aussi dangereux. Si on le garde en prison, des groupes « fanatiques ou extrémistes » essaieront de le libérer. Il y aura un procès, l'opinion internationale se manifestera, et le gouvernement bolivien ne pourra alors plus, dès lors, maîtriser la situation dans le pays. L'ambassadeur évoque le procès de Régis Debray à Camiri, ses conséquences néfastes sur les intérêts communs aux États-Unis et à la Bolivie. Il a des mots durs envers le général de Gaulle, qui est intervenu en faveur de Debray, et il glisse que l'on aurait évité bien des ennuis si le jeune Français avait été éliminé au moment de son arrestation. Il réaffirme que les intérêts des deux pays seront gravement lésés si le Che reste en vie. Sa mort au contraire constituera un coup terrible pour la Révolution cubaine, et particulièrement pour Fidel Castro.

On sait combien le pouvoir américain est déterminé depuis le début des *sixties* à éliminer la trilogie de la Révolution cubaine : les frères Castro, Fidel et Raúl, et le Che. Dans le double but d'éradiquer le communisme qui le provoque à sa porte et ainsi récupérer l'île pour y relancer très probablement le commerce marginal mis en place au temps de Batista. Force étant de rejoindre le long convoi des pessimistes qui estiment le bateau « Cuba » de plus en plus promis à

la convoitise de son vieil et surpuissant ennemi. Dollar oblige !

Barrientos s'empresse de réunir l'état-major avec le général Alfredo Ovando Candia, chef des forces armées, pour lui faire part de sa décision d'éliminer le Che. Puis, il envoie l'ordre d'exécution chiffré à Valle Grande, ville vers laquelle Ovando ne tarde pas à s'envoler, avec quelques-uns des chefs militaires.

L'assassinat

Vers 10 heures, l'ordre arrive à La Higuera d'en finir avec le Che. Mario Huerta Lorenzetti s'interpose lorsque l'agent de la CIA s'acharne sur Ernesto pour tenter de lui arracher des renseignements. Vers 11 heures, Zenteno, de retour sur les lieux, est averti de la décision d'exécution. Pendant que la jeune maîtresse d'école Élida Hidalgo, fille de Ninfa Arteaga, apporte une soupe au Che, Zenteno propose à Félix Ramos de régler l'affaire lui-même s'il le souhaite. Il est finalement décidé, en accord avec Sélich et Ayaroa, de choisir entre les trois sous-officiers qui se sont portés volontaires pour accomplir la besogne, et l'on opte pour Mario Teran, dont c'est justement l'anniversaire.

Il commence par aider le Che à se lever du banc d'écolier sur lequel il attendait sereinement. Mais la peur envahit Teran, au point qu'il est incapable d'accomplir son geste. Le Che l'encourage à en finir :

– Tire, n'aie pas peur ! Tire !

Le soldat tremble. Il racontera :

– Ses yeux brillaient intensément. Il m'a fasciné. Je l'ai vu grand, immense…

On le fait boire, mais cela ne suffit pas, son doigt se refuse toujours à appuyer sur la gâchette. À ce moment-là, on entend une première rafale dans la pièce voisine, puis une seconde, et le Che comprend que c'en est fini de Willy et du Chino.

À 13 h 10, les officiers boliviens poussent tant et tant Teran à accomplir sa besogne qu'il finit par obtempérer. Il lâche une rafale de sa UZI belge en fermant les yeux ; elle est mal ajustée et le Che est toujours en vie. Une balle dans le cœur vient l'achever, coup de grâce qu'aucun des assistants ne revendiquera, et que le rapport secret de la G 2 cubaine attribuera à l'agent de la CIA Félix Ramos. Poursuivi par la vindicte des étudiants de La Paz, Mario Teran se défenestrera en avril 1968 du quatrième étage de l'immeuble où il habitait. Un *soldadito*, Celso Torrelio, qui avait pensé à aider le prisonnier à s'évader, me révèle : « Si Teran a été le premier à tirer, il n'est pas le seul. Le lieutenant Carlos Peréz Gutierrez et aussi le soldat Vicente Cavero, lui pour venger la mort

de son copain Manuel Moralès, tué par les guérilleros, ont eux aussi appuyé sur la gâchette. » Puis, Celso que nous avons retrouvé en Bolivie où il est politisé, « grâce au Che » précise-t-il, ajouta après avoir imprégné le sol d'un peu de sa boisson pour partager avec la Pachamama : « Le Che a changé ma vie, il a fait de moi un homme conscient de la nécessité d'aider les autres à mieux vivre. »

Ninfa Arteaga aide le prêtre à longue barbe blanche, Roger Shiller, à envelopper le défunt dans une couverture et à lui fermer les yeux – des yeux marron devenus soudain bleus, comme s'ils quittaient l'automne de sa vie pour entrer dans l'éternité du ciel. L'ecclésiastique prononce une oraison funèbre, avant de nettoyer les taches de sang et de ramasser les douilles des balles fatales. Puis, le corps est emporté sur une civière jusqu'à l'hélicoptère des Forces armées boliviennes, où il est fixé sur un patin d'atterrissage. Ainsi s'envole-t-il à seize heures pour Valle Grande, qu'il rallie en une demi-heure.

Un fourgon, entouré au départ d'une véritable foule prévenue par la radio, roule jusqu'à l'hôpital Señor de Malta, où le cadavre est déposé au lavoir qui servira de morgue. Le corps du Che est escorté par Eduardo Gonzalès[27], autre agent de la CIA, qui relaye Félix Ramos ; médecins comme journalistes se demandent quel est cet homme d'une trentaine d'années en uniforme militaire qui semble diriger les opérations, devant de hauts gradés de l'armée bolivienne.

Le journaliste anglais Richard Gott, correspondant du *Guardian*, écrit :

« Le corps vêtu de vert olive, avec un blouson à fermeture Éclair, était bien celui du Che que j'avais rencontré à Cuba en 1963. Il fut peut-être l'unique personne à avoir tenté de diriger les forces radicales du monde entier dans une campagne contre les États-Unis. Maintenant il est mort, mais il est difficile d'imaginer que ses idées aient pu mourir avec lui. »

Le corps du *Guerrillero heroico* est lavé par les infirmières de garde Susana Osinaga et Graciela Rodriguez, avant que les médecins José Martinez Oso et Moïse Abraham Batista ne délivrent le certificat de décès. À la demande des militaires, l'heure de la mort n'y est pas mentionnée. On oblige les hommes en blanc à réaliser l'autopsie et à injecter du formol dans le corps pour attendre l'arrivée d'experts argentins, des policiers. Le déserteur Antonio Rodriguez Flores, dit Léon, est invité à identifier les cadavres des autres guérilleros.

Pendant que les « vainqueurs » célèbrent l'événement à l'hôtel Santa Teresita de Valle Grande, le prêtre Roger Shiller donne une messe pour le Che dans la petite église de La Higuera, pleine à craquer. Pieusement, les fidèles lèvent des bougies à la mémoire du défunt. Et dans la nuit du chaco bolivien, l'homme d'Église lance un terrible anathème :

– *Ce crime ne sera jamais pardonné. Les coupables seront punis.*

Le lendemain 10 octobre, premier jour de l'après-Che Guevara, son corps est

exposé dans la morgue improvisée, pour que la population puisse vérifier qu'il a bel et bien quitté ce monde. Dans le jardin de l'hôpital, où habituellement le linge est lavé, la longue procession des Boliviens s'étire, les petits Andins retiennent leur souffle.

La bonne sœur Maria Muñoz dit, dans le livre *La CIA contre le Che* [28] :

« Un silence singulier régnait. Pas une parole n'était prononcée. Il nous regardait, il paraissait vivant. » À la manière du Petit Prince de Saint-Exupéry : « J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai. » Comme pour lui redonner vie, ses yeux, devenus si étrangement bleus, ont été rouverts.

En fin de matinée, une conférence de presse est donnée par le colonel Joaquin Zenteno Anaya et le chef des services secrets boliviens Arnaldo Saucedo Parada, qui traquaient le Che et ses hommes depuis avril 1967. Ils exhibent son journal comme la preuve irréfutable de l'action subversive qu'il menait. Comme de son côté le général Ovando Candia expose les faits à sa manière, les journalistes relèvent des contradictions dans les deux récits, notamment sur le moment de la mort du Che – l'armée tenant à faire croire qu'il a succombé à ses blessures. Ainsi la possibilité qu'il ait été assassiné commence à se faire jour dans les esprits.

Le rapport d'autopsie précisera :

Âge : approximativement 40 ans
Race : blanche
Taille : 1,73 m approximativement
Cheveux : châtains, frisés, moustache et barbe également frisées, sourcils fournis
Nez : droit
Lèvres : minces, bouche entrouverte avec des traces de nicotine, manque la prémolaire inférieure gauche
Yeux : légèrement bleus
Constitution : normale
Extrémités : pieds et mains bien conservés, avec une cicatrice qui couvre presque tout le dessus de la main gauche.
Avec les lésions suivantes :
Blessure par balle dans la région de la clavicule gauche, avec sortie dans la région scapulaire du même côté.
Blessure par balle dans la région de la clavicule droite, avec fracture de celle-ci, sans être ressortie.
Blessure par balle dans la région costale droite, sans sortie. Deux blessures par balles dans la région costale latérale gauche, avec sorties dans la région dorsale.
Blessure par balle dans la région pectorale gauche entre les 9^e^

et 10e côtes, avec sortie dans la région latérale du même côté.
Blessure par balle au tiers de la jambe droite.
Blessure par balle au tiers du muscle gauche en séton.
Blessure par balle au tiers inférieur de l'avant-bras droit, avec fracture du cubitus.
La mort a été causée par les blessures au thorax et par l'hémorragie ainsi déclenchée.

Annexe du communiqué :

La commission des techniciens détachés par le gouvernement argentin, à la demande du gouvernement bolivien, pour confirmer l'identification des restes d'Ernesto Guevara de la Serna, atteste qu'il s'agit bien de lui.

Une scène macabre permet en effet, le 15, aux policiers argentins de vérifier que les empreintes digitales qu'ils possèdent du Che – pour sa carte d'identité, numéro 3.524 272 – sont identiques à celles de la main conservée dans le bocal de formol. Idem pour l'écriture, celle du journal s'avérant la même que celle qui figure sur les documents apportés par les compatriotes d'Ernesto. L'ordre initialement donné par Ovando, et qui venait du ministre de l'Intérieur Antonio Arguedas Mendieta, consistait à couper la tête et les mains du Che. Contre l'avis d'une partie de ses interlocuteurs, Zenteno Anaya a décidé de ne pas procéder à la décapitation. Arguedas quant à lui – un curieux personnage – récupérera par la suite les mains et le moulage qui en a été fait, les dissimulera un temps, puis les enverra à Cuba, où elles seront conservées.

Le cadavre mutilé est emporté en jeep dans la nuit du 10 au 11 octobre jusqu'à la caserne du régiment « Pando » dans Valle Grande.

– *Le corps a ensuite été brûlé,* nous affirmera, de Santa Cruz en Bolivie, le capitaine Gary Prado Salmon qui, après avoir été élevé au grade de général, fut ambassadeur à Londres jusqu'en mai 1994. *Étant lancé à la poursuite des guérilleros survivants, je n'ai pas assisté moi-même à l'incinération, mais le gradé qui a fait exécuter l'ordre m'a confirmé qu'elle avait bien eu lieu. Ce fut aux premières heures du 11 octobre, dans un endroit isolé près de la ville.*

Les corps des autres guérilleros sont enterrés dans une fosse commune au bord de l'ancienne piste d'aviation. Lorsqu'ils l'apprennent, les habitants de Valle Grande se persuadent que le Che sommeille là lui aussi, et des recherches sont entreprises pour retrouver son corps. L'aérodrome local va bientôt devenir un lieu de pèlerinage pour les fervents d'Ernesto.

Et ils n'ont pas tort de le pressentir là…

La dépouille du Che aurait été portée en terre à son tour. À moins de cent mètres de ses camarades, en remontant la piste, également côté cimetière. Où existait une bouche d'égout abritant un filtre et une buse de contrôle. En passant sur la plaque, le bulldozer chargé de la macabre besogne, creuser la fosse commune, l'arracha en même temps qu'une conduite d'eau. Avec pour témoins et acteurs trois *peones* indiens et l'aumônier militaire qui surveillait les opérations. Le cadavre du Che aurait été déposé dans un sac de nylon, dans le réceptacle situé sous la bouche d'égout, qui aurait été murée, la plaque reposée et de l'herbe semée, afin de ne laisser aucune trace.

Les trois Indiens disparaîtront de la circulation et l'aumônier réapparaîtra l'année suivante en Uruguay. C'est en 1980 qu'il regagnera la Bolivie, pays on ne peut plus religieux, où l'on ne plaisante pas avec les choses de la mort. Pris de remords, il décide de ne pas se contenter de mettre le Bon Dieu dans la confidence, et s'ouvre au contre-espionnage cubain. Le sac de protection en nylon est extrait de sa cachette pour prendre la route de La Havane. Probablement, si l'on suit le fil de cette curieuse toile d'araignée spéciale, avant le vingtième anniversaire de la mort du Che, en octobre 1987.

Afin que l'histoire conserve le secret le plus absolu, ce n'est pas à un médecin légiste ou à un spécialiste qu'il est fait appel, mais à un généraliste – homme de confiance, mais qui n'a, pour ainsi dire, jamais été confronté à semblable cas. Il est dans l'incapacité de reconnaître les restes du Che, tout en constatant qu'il s'agit d'un corps privé de ses mains. C'est ainsi, sans avoir eu recours à une commission anthropométrique, que les Cubains présents, un minimum évidemment, placent en lieu sûr, ou détruisent le sac de nylon et son contenu. La preuve n'ayant pas été apportée qu'il s'agissait du Che, Fidel Castro n'aurait pas été alerté, afin de ne pas le tourmenter pour rien…

Le coup de théâtre signé par les Cubains, quand ils annoncèrent le 7 juillet 1997 : « Les restes du Che ont été retrouvés », suscita la perplexité de beaucoup. En priorité des Boliviens qui n'ont pas été impliqués dans cette macabre recherche puisque c'est de nuit que les ossements de sept guérilleros ont été excavés d'une fosse commune et que, parmi eux, se trouvaient, à en croire la version officielle cubaine, ceux du Che. Paraît-il sans les os des mains mais aussi sans vérification par l'ADN. Curieux ! On imagine mal les exécutants d'une mission aussi délicate – faire disparaître la dépouille de l'ennemi public numéro 1 –, l'enterrant avec ses compagnons. Ce qui nous incite à penser que la thèse avancée plus haut n'est pas si incroyable que ça. En fait, tout est si extraordinaire avec le Che ! Alors, que sa mort et son « après-vie » terrestre le soient également ne saurait être surprenant.

Poussons maintenant notre raisonnement jusqu'au bout : soit les restes ont

été ramenés à Valle Grande et leur découverte a été simulée, soit ce ne seraient pas les ossements du Che qui ont été retrouvés, les vrais étant restés à Cuba. Ce qui est l'avis d'un témoin beaucoup plus crédible qu'on pourrait le penser. Eric Poëssel, Allemand (il y en a dans cette région du globe), plus connu sous le seul prénom d'Eric. Du balcon de son restaurant positionné comme un mirador au-dessus de la ville, peu de choses ont échappé à ses jumelles. Écoutons-le : « Les restes du premier guérillero ont été trouvés le 28 juin 1997 dans une fosse commune, effectivement située près du vieux chemin bordant l'ancienne piste d'aviation. Le 30 juin, les Cubains qui avaient tendu une ligne électrique pour effectuer leurs recherches de nuit, annoncèrent la découverte de trois autres guérilleros. Le 2 juillet de deux autres encore, ce qui faisait six et, le 7 juillet, ils affirmèrent en avoir dégagé sept en tout. Assurant que le Che était l'un d'eux. Il est très difficile de le croire car il est, effectivement, impensable que ceux qui ont mis le Che en terre aient rouvert la fosse commune pour l'y ajouter. J'ai suivi toute cette histoire de près. Depuis le temps de la guérilla où, avec des amis boliviens nous nous retrouvions le soir pour faire le point des informations que nous récupérions sur la position des guérilleros et celle de l'armée. C'est même moi qui ai conseillé au médecin légiste Abraham Batista de conserver le blouson du Che. J'ai vu les restes, tous les restes, et j'ai pris des photos. Comme je l'avais fait du cadavre du Che au lavoir en 67. Ceux prétendus appartenir au Che étaient dans un grand imperméable qui lui servait de Linceul. Je ne vais pas faire de descriptif mais il ne restait pas grand-chose. »

Eric, nous l'avons connu en mai 1997 lors du tournage du documentaire *Retour en Bolivie*, avec Benigno. Il nous montra devant la caméra une série de photos où Benigno put reconnaître, bien que morts, ses anciens compagnons de lutte. Cette manie de prendre des photos fait de lui l'un des principaux archivistes de la fin de la guérilla en Bolivie.

Même s'il est, malgré tout, probable que ce sont bien les os du Che qui reposent à Santa Clara (avec les restes de six combattants : quatre Cubains, Cello, De Oca, Pantoja et Tamayo ; un Bolivien, Cuba – c'est son nom –, et le Péruvien Pablo Chang), une partie du mystère n'est toujours pas totalement levée sur ce qu'il est advenu de sa dépouille. Il est tout de même curieux que le mausolée du Che dans la ville qui l'a fait roi des guérilleros, ait été préparé avant même que les restes ne soient découverts. Comme le prouvent des extraits de film tournés en juin…

La naissance d'un mythe

Mais revenons à Valle Grande en 1967. Aucune manœuvre de Barrientos et de ses séides n'empêchera le mythe du Che de naître et de se diffuser rapidement. Si le 9 octobre, la vie réelle du Che prend fin à La Higuera, une autre vie posthume y prend naissance, et celle-là n'est pas près de se terminer.

Elle se fait jour d'abord chez les paysans boliviens, qui croient que la vie surgit des pierres. La légende dit que des profondeurs du lac Titicaca naquit jadis Viracocha, le dieu créateur. Constatant que le monde était obscur, il créa la lune, le soleil, les étoiles, et il donna ainsi la lumière à la Terre. Puis il se dirigea vers Cuzco, la capitale des Incas, mais à dix-huit lieues de là, dans un endroit nommé Cacha, des hommes qui ne savaient pas qui il était tentèrent de l'assassiner. Viracocha et ses guerriers se transformèrent alors en pierres, en attendant le jour où ils reprendraient la lutte. Pour les paysans de La Higuera et des environs, le Che lui aussi est devenu pierre, et il attend son heure pour resurgir. Quant à Barrientos, qui prit la décision avec la CIA d'éliminer le Che et qui affirma à la presse qu'il était mort au combat alors qu'il était toujours en vie dans l'école de La Higuera, il disparaîtra le 27 avril 1969 près de Cochabamba, son avion explosant en l'air ! Ce qui permet à la légende de magnifier encore plus la fin terrestre du Che…

Le monde ne tarde pas à apprendre la nouvelle de la mort du Che, et à s'en émouvoir. Roberto Guevara est l'un des premiers à arriver sur place, à Santa Cruz, avec des journalistes d'une chaîne de télévision argentine. Son intention est de ramener la dépouille de son frère aîné à Buenos Aires. Ne pouvant voir le corps, qui a déjà disparu, il se refuse à admettre le décès – d'autant qu'on avait d'abord annoncé à la famille qu'il avait été enterré, avant de se rétracter. Tout à leur désir de faire croire qu'Ernesto a été tué au combat et non assassiné après, les militaires ne cessent de se contredire. Dans ces conditions, pourquoi ne pas croire que le Che est toujours vivant ? Bien des fois dans le passé, depuis le débarquement du *Granma* onze ans plus tôt, on a déjà annoncé faussement sa mort. Moins de deux semaines plus tôt, la radio a encore menti en annonçant qu'il était tombé dans une embuscade. Alors !…

En nombre croissant, les journalistes arrivent du monde entier pour tâcher de savoir la vérité. Cela déplaît fort aux militaires, qui s'ingénient à leur compliquer la tâche. L'Anglais Ralph Shoenman, accusé de troubler l'ordre public, est expulsé de Bolivie. La Française Michèle Ray est menacée de mort, et l'ambassade de France reçoit des appels téléphoniques anonymes affirmant qu'il est dangereux pour elle de rester plus longtemps dans le pays.

Le 15 octobre, au micro de *Radio-Havane*, et à la télévision, Fidel affirme au monde sa conviction que le Che est mort, en réfutant la possibilité d'un subterfuge, un mannequin de cire par exemple, que l'on entend évoquer. Plus

tard, en juin 1968, lorsqu'il sera en possession du fameux Journal tant convoité, il y verra une preuve certaine que l'homme qui le portait sur lui était bien Ernesto. « C'est son écriture, plus encore, car une écriture peut s'imiter, c'est le style du Che, sa pensée, jusqu'à sa manière brève et concise d'écrire. »

Puis Fidel se lance sur les ondes dans un panégyrique du défunt :

– Il s'est caractérisé par une hardiesse extraordinaire, par un mépris absolu du danger, pour faire dans tous les moments les plus difficiles et les plus dangereux les choses les plus difficiles et les plus dangereuses… Il est l'un des exemples les plus extraordinaires d' intégrité, de courage, de détachement, de désintéressement que l'Histoire ait connu. La vie du Che a eu la vertu d' impressionner et de susciter l'admiration même chez ses pires ennemis idéologiques. Sa mort est comme une espèce de réveil aux réalités de cette époque.

« Aujourd'hui le Conseil des ministres a adopté le texte suivant :

« Attendu que l'héroïque commandant Ernesto Guevara a trouvé la mort en combattant pour la libération des peuples d'Amérique, à la tête de l'Armée de libération de Bolivie.

« Attendu que le peuple cubain se souviendra toujours des extraordinaires services rendus par le commandant Ernesto Guevara tant dans notre guerre libératrice que dans la consolidation et le développement de notre Révolution.

« Attendu que son infatigable activité révolutionnaire qui ne connaissait pas de frontière, sa pensée communiste et son inébranlable décision de lutter jusqu'à la victoire ou la mort pour la libération nationale et sociale des peuples du continent, et contre l'impérialisme, constituent un exemple de conviction et d'héroïsme révolutionnaires qui subsistera éternellement.

« Le Conseil des ministres décide : « Premièrement : que pendant trente jours le drapeau national sera mis en berne, et que pendant trois jours à partir d'aujourd'hui à minuit tous les spectacles publics seront suspendus.

« Deuxièmement : que le jour où il est tombé héroïquement au combat sera déclaré journée d'hommage national, et qu'à cet effet le 8 octobre sera institué « Journée du *Guerrillero heroico* ».

« Troisièmement : que toutes les initiatives permettant de perpétuer dans la mémoire des générations futures sa vie et son exemple devront être prises.

« En même temps, le Comité central de notre Parti décrète :

« Premièrement : créer une commission, composée des commandants Juan Almeida, Ramiro Valdès, Rogelio Acevedo et Alfonso Zayàs, et présidée par le premier des compagnons cités, pour orienter et diriger toutes les initiatives destinées à perpétuer la mémoire du commandant Ernesto Guevara.

« Deuxièmement : convoquer le peuple, le mercredi 18 octobre à 20 heures,

pour une veillée solennelle sur la place de la Révolution, afin de rendre hommage à l'inoubliable et héroïque révolutionnaire tombé au combat.

« La Patrie ou la Mort !

« Nous vaincrons ! »

Le 18, à la télévision, Fidel donnera une fois de plus libre cours à sa foi guevarienne, avant de se rendre place de la Révolution.

« Le Che était de ceux qui attirent immédiatement l'affection de tous, par sa simplicité, son caractère, son naturel, sa sympathie, sa personnalité, son originalité – même lorsqu'on ignorait les autres qualités singulières qui le caractérisaient encore. […] Son intelligence multiforme était capable d'affronter avec la plus grande sûreté n'importe quelle tâche dans tous les domaines. […] Le Che n'est pas tombé en défendant d'autres intérêts, d'autre cause que la cause des opprimés de ce continent : la cause pour laquelle le Che est mort est la défense des humbles de cette terre. […] Le Che est devenu un modèle d'homme. Il a porté à leur plus haute expression le stoïcisme révolutionnaire, l'esprit de sacrifice, la combativité, le goût du travail du révolutionnaire. Il a porté les idées du marxisme-léninisme à leur expression la plus fraîche, la plus pure, la plus révolutionnaire. […] Dans son cœur et dans son esprit il n'y avait plus de drapeaux, d'iniquités, de chauvinismes, d'égoïsmes. Il était prêt à verser son sang généreux pour le sort de n'importe quel peuple, spontanément, sans hésiter. […] »

Dix ans avec le Che

Benigno quant à lui – Dariel Alarcon Ramirez, le jeune garçon de dix-sept ans qui a vu les *Barbudos* déboucher un jour de janvier 1957 dans sa *finca* de La Plata, et qui est resté depuis indéfectible au côté du Che, dans les bons et les mauvais moments – prononce une autre oraison funèbre. Avec ses mots à lui, moins grandioses que ceux de Fidel, plus familiers, plus rudes aussi, pour évoquer le souvenir d'un combattant. Sa mission en Bolivie était de préparer les chemins pour les différents groupes d'action, le passage pour les Brésiliens, celui pour les Argentins, vers leurs pays respectifs, où ils auraient dû s'infiltrer une fois prêts, dès la fin décembre 1966, comme cela était prévu au départ. Il n'a pas pu l'accomplir. Redevenu paysan, et il nous reçoit, en 1993, dans sa maison de la périphérie de La Havane, au lieu bien nommé « la Sierra Maestra », qui abritait il y a quelques années les techniciens soviétiques.

– J'ai passé dix ans avec le Che, nous dit-il. *Il a été le plus beau miroir dans*

lequel on puisse se regarder. Son exemple m'a obligé à maintenir une ligne ferme. Il était doté d'un sang-froid invraisemblable. Comme les autres, il m'est arrivé de préserver ma vie dans les moments les plus intenses du combat, le Che jamais. Il agissait en se situant par rapport aux autres, il était leur bouclier, intellectuel mais aussi physique.

Le 25 juin 1967, le Che m'a crié : « Ne tire pas ! Ils ne sont pas dangereux, ils ne nous ont pas vus. » Plusieurs fois, il nous a empêché d'ouvrir le feu, pour ne pas tuer inutilement. C'est sûr, nous aurions pu éliminer beaucoup plus de soldats. À distance il est difficile de dire qui est l'assassin, qui est l'innocent. Et à l'époque, comme les tortues, nous avions notre carapace, faite de notre mochila, de notre sueur et de notre crasse. Et dans nos semelles de corne, des milliers de piquants de cactus ou autres saloperies. Le Che insistait aussi pour que les prisonniers soient traités avec respect. La vie de cet homme n'a pas de prix. Moi je vous dis que sa pensée était dans l'espace avant que les Russes et les Ricains ne posent le pied sur la lune.

S'il ne fallait garder qu'une image du Che, qu'un message de lui ? Benigno réfléchit.

– En Bolivie, à l'occasion des cours sur la politique qu'il nous donnait au campement – où il affirmait que tous les membres de la guérilla étaient boliviens, de même que nous aurions été péruviens si nous avions tenté de libérer le Pérou –, il nous parlait de la lutte des Irlandais pour leur libération. « Leur lutte est la même que celle des peuples d'Amérique latine et du Vietnam, nous disait-il, elle est dirigée vers un ennemi commun : l'impérialisme. » Et il nous expliquait son idée par ces mots : « L' homme doit marcher le front vers le soleil. Pour que celui-ci, en le brûlant, le marque de sa dignité. Si l' homme baisse la tête, il perd cette dignité. »

Poussé par son idéal, et aussi par ses connaissances, le Petit Condottiere, comme il se nommait lui-même, avait-il une chance de réussir dans son projet intime de libérer l'Amérique latine du joug nord-américain, et de faire des *patrias chicas* une *patria grande* ? Régis Debray – qui après avoir été condamné à trente ans de prison a été amnistié le 24 janvier 1970 par le général J. J. Torrès – a son idée sur la question.

« Qu'une cinquantaine de guérilleros isolés dans la nature, sans perdre de leur profonde modestie et de leur enjouement naturel, pussent se fixer comme but de guerre ultime la libération définitive d'un continent de près de trois cents millions d'habitants – seuls ceux qui ont étudié les paradoxes historiques originaux de l'Amérique latine, qui se rappellent comment une poignée d'hommes purent conquérir l'Amérique derrière Pizarro et Cortes, et comment une autre poignée put en libérer la moitié derrière Bolivar et San Martin, seuls

ceux-là, disons-nous, savent qu'il n'est guère prudent de tourner en ridicule, dans son principe du moins, une ambition de cette sorte.

« En 1967 cette ambition, aussi démesurée et majestueuse pût-elle sembler, n'était pas encore un plan tracé à l'équerre comme une épure, ni un programme défini et détaillé, mais n'était pas non plus un rêve improvisé, une utopie bâtie sur des mots au-dessus du vide. […]

« De la même manière que, lorsque la colonne de Fidel eut atteint ses effectifs maxima, se détacha d'elle la colonne de Raúl, pour aller ouvrir le deuxième front dans le Nord de la province d'Oriente, se détachèrent ensuite celle d'Almeida dans la périphérie de Santiago, puis en août 1958 les colonnes du Che et de Camilo vers Las Villas, de la même manière devaient se détacher de la colonne de Ñancahuasú, lorsqu'elle aurait atteint son point de congestion, une petite colonne vers le deuxième front bolivien du Chapare, au nord de Cochabamba, puis une autre pour ouvrir le troisième front de l'Alto Beni, au nord de La Paz ; les deux avaient déjà leurs responsables désignés au sein de la guérilla. L'ensemble de ces trois fronts articulés constituerait alors le foyer central bolivien. De là, dans un deuxième temps, partiraient diverses colonnes vers les pays voisins ; l'une, en direction du Pérou, aurait pour noyau central les camarades péruviens déjà présents dans la colonne mère, et ferait sa jonction avec une base guérillera déjà implantée dans le département d'Ayacucho, au sud-ouest du Pérou. En direction de l'Argentine se déplacerait une autre colonne latinoaméricaine, composée d'une majorité d'Argentins, plus importante sans doute que la précédente, et dont il revenait évidemment au Che, le moment venu, de prendre la tête. Car ne l'oublions pas : avec Cuba, l'Argentine était la *patria chica* préférée du Che ; le rêve latent de toute sa vie ; et peut-être le véritable but secret de toutes ses démarches, marches et contre-marches.

« Le Che n'avait évidemment pas pour objectif la prise de pouvoir, mais la construction préalable d'un pouvoir populaire matérialisé par son instrument d'action, une force militaire autonome et mobile. […]

« Le Che rompait incontestablement avec les coutumes putschistes et la propension aux *pronunciamientos* du populisme contemporain, prédominantes en Bolivie et ailleurs. C'était pour renouer avec l'enseignement fondamental de Marx selon lequel la Révolution prolétarienne “ne peut pas simplement mettre la main sur une machine d'État ‘toute faite’, mais doit briser la machine militaire et bureaucratique de l'État bourgeois, et instaurer la dictature du prolétariat[29]”. »

Régis Debray, le Danton de la guérilla bolivienne, savait mieux que personne – puisque ce fut une partie de sa mission – que le terrain n'était pas favorable à la poussée d'une Révolution armée. Parce que les paysans avaient déjà eu droit à

leur réforme agraire[30] et que, de ce fait, ils n'étaient guère motivés pour le combat. Et aussi parce que les conditions de survie dans la jungle bolivienne étaient autrement plus pénibles que dans les montagnes cubaines. Cela, ajouté à la politique de l'autruche pratiquée par le Parti communiste bolivien, empêcha le Che de transformer la cordillère des Andes en une immense Sierra Maestra, comme il le souhaitait.

« Fidel voulait que le Che parte plus tard pour la Bolivie, dit encore Debray. Afin de mieux préparer le terrain. J'en suis à me demander si le Che n'est pas parti là-bas pour en finir. L'échec était-il dans son subconscient ? Avec des pulsions secondaires de martyr. Il y avait en tout cas du fatalisme dans sa démarche. Il aurait pu s'appuyer sur le syndicat des mineurs qui était puissant, mais non ! Le Che n'accordait pas trop d'importance aux questions tactiques et locales.

« Il faut comprendre que, pour les paysans boliviens, le Che et ses Cubains étaient des étrangers. En fait, je crois que le hasard a tenu un très grand rôle. S'il a eu la malchance d'être blessé le 8 octobre, et s'il est évident qu'il aurait pu sans cette blessure en réchapper, je me dis aussi qu'il est extraordinaire qu'il ait tenu si longtemps. Avec, ce qui me sidéra le plus, la passivité de La Paz. Bien sûr parce que le PC faisait le mort, mais tout de même il existait un réseau dissident… »

Jusqu'où aurait pu aller le projet de Fidel et du Che, de Fidel aux commandes à La Havane et du Che le fusil à la main sur le terrain ? Donnons dans l'utopie. En cas de réussite, le Che se serait moqué du pouvoir, Fidel aurait été l'empereur de l'Amérique latine. Mais le Che dérangeait beaucoup trop, à droite comme à gauche. Par déduction, il est tentant de penser que le Che a été coincé dans un étau entre la CIA (logique de terrain) et le KGB (qui veillait à ce que l'accord Est-Ouest de ne pas toucher aux zones de proximité de l'autre soit respecté). Sans vraiment se cacher pour la CIA, avec les rangers boliviens qu'elle avait formés, et dans l'ombre pour le KGB, en coupant les arrivées d'air pour l'asphyxier.

Pourtant, l'action d'Ernesto ne s'arrête pas avec lui. En provenance de plusieurs des pièces du puzzle formant l'Amérique latine, une soixantaine de Boliviens, six Chiliens, quatre Argentins, deux Péruviens et deux Brésiliens, disciples du Che, s'incorporent en juillet 1970 à l'ELN pour entrer en guérilla, avec des déclarations dignes de leur maître à penser :

– Ce qui arrive aujourd'hui n'est qu'un pâle reflet de ce qui se passera dans le futur, réagit le Che. *Cela nous oblige à troquer l'étude contre l'action, le livre contre le fusil, et la vie confortable contre l'errance révolutionnaire, dans un combat à mort contre ceux qui soutiennent l'exploitation impérialiste.*

Dans cette tentative si complexe dans laquelle s’est quelque part fourvoyé le Che, au cœur de cette Amérique latine qu’il avait projeté de libérer, il reste des zones d’ombre : pourquoi le gouvernement cubain n’a-t-il pas apporté une aide logistique et armée à la guérilla ? Le Che et son projet n’auraient probablement pas été sauvés pour autant mais, au moins, une réelle tentative de soutien aurait-elle été affirmée. Avec le temps, il paraît clair que Fidel n’a pas voulu se mettre Moscou à dos. Toujours, pour le Kremlin, au nom du respect de l’engagement Est-Ouest fixé après la crise des missiles d’octobre 1962 ! En reprenant le mot de Roberto Guevara, le frère avocat d’Ernesto : « Fidel avait la responsabilité d’un peuple entier, *mi loco de hermano* (mon fou de frère) n’était responsable que de lui, d’où son destin mortifère pour sauver la terre entière… »

La pureté du Che, sa mort tragique, laissent grandes ouvertes les portes du rêve.

Son charme, irradiant de la photo de Korda, a réveillé la jeunesse de la vieille Europe et l’a incitée à monter sur les barricades de mai 1968. « Sous les pavés, la plage, et sur la plage, le Che soleil de la Révolution », proclamait une banderole.

Longtemps occulté par sa légende, l’homme Ernesto Guevara est aujourd’hui de retour, appelé plus ou moins consciemment par une jeunesse qui cherche un guide, une étoile à laquelle accrocher sa charrue.

L’Allemand naturalisé suédois Peter Weiss avance : « Le drame du christianisme est qu’il n’a pas christianisé le monde entier. Le Che a galvanisé les jeunes de la planète, peut-être parce qu’ils ont cessé de croire dans le Christ. » Mais ne rapprochons pas l’athée Ernesto Guevara du barbu de Palestine, même si l’appellation de Christ marxiste pourrait lui convenir.

Pour Louis Lavandeyra :

« Le Che a eu beaucoup d’échanges avec des prêtres. Rappelons qu’il a débattu avec eux de l’attitude de Jésus envers les pauvres et de la théorie chrétienne à propos du pouvoir. Moïse est, pour lui, le seul personnage de l’histoire biblique qui renonce au pouvoir quand il ressent une trouble jalousie envers Josué qui va lui succéder et, lui, entrer en Terre promise… Il résume ainsi la position centrale de sa pensée éthique : “Il ne peut y avoir de morale quand on s’en tient à l’individualisme qui caractérise la conduite de la majorité des Occidentaux. La morale commence quand on met en priorité l’Autre.” Et en cela, le commandant Guevara rejoint le cœur de la pensée judéo-chrétienne.

Le Che se méfiait de ce travers des hommes politiques qui consiste à se prendre (en tout) au sérieux et à avoir réponse à tout. Ce qui aboutit à une croyance en sa propre infaillibilité ! Et sa “modestie” se fondait sur un autocontrôle constant de l’*ingreimiento* (tendance à se croire important). »

Pour Antoine Blondin, « l’homme descend du songe ». Quand le commandant écrit sur son arbre, dans le maquis bolivien, des mots qui sentent sa fin terrestre, il commence à y remonter. Perché entre la Pachamama des grands ancêtres et son étoile qu’il ne tardera plus à rejoindre, le Che finit sa septième vie de chat.

Qu’a-t-il vu de là-haut durant ce demi-siècle qui a suivi sa fin terrestre ? L’URSS qui implose, le communisme qui explose. Cuba-la-belle qui résiste pathétiquement au blocus de l’Oncle Sam, dont la rancune est tenace. Son vieux camarade Fidel Castro, obstiné à vouloir rester le Dernier Communiste contre les vents et les marées qui éloignent de l’île les balseros. Fidel passant le relais à Raùl, après avoir resserré les liens avec son frère de lutte contre les Yankees, le parachutiste Hugo Chavez lequel tombe vraiment du ciel vénézuélien, avec ses puits de pétrole. La fin de Fidel.

Avec Obama, les signes d’un rapprochement avec Cuba se sont manifestés, avec l’espoir de lever le blocus. En vain. L’irruption de Trump ne fait qu’aviver son anti-impérialisme. Quant à son « Homme nouveau », il ne peut que constater qu’il est plus utopique que jamais dans un monde écrasé par la finance.

De quoi écarquiller les yeux en voyant Poutine et Trump s’embrasser, puis Macron et Trump avec des Chinois qui consomment comme des Américains ! Avec, pour fuir les bombardements, des populations qui tentent de se réfugier chez ceux dont les réfrigérateurs sont pleins… Sur une planète dont la survie même est remise en cause par le réchauffement climatique.

Contrairement à tous ceux qui compensent pour assurer tant bien que mal leur équilibre quotidien, le Che n’a jamais eu à compenser, puisqu’il ne s’est jamais dispersé. En lui, la tendresse et la dureté se sont amalgamées en un monolithe de générosité. En s’accrochant à l’alternative d’Edgar Morin : créer une nouvelle civilisation ou se résoudre à la barbarie.

Dévoreur de jour, éveilleur de nuit, l’asthme fut un diable rôdant en son sein qu’il transforma en aiguillon à aider son prochain. Cet idéaliste qui a choisi les autres rappelle le « Tout est en tout » de Pascal. Médecin, guérillero, écrivain, poète, commandant, ambassadeur, ministre, père de famille (un peu), le Che est beaucoup d’un tout nommé l’Humain. Son humanisme, avec un H aussi grand que les poteaux de rugby de son adolescence, l’a conduit à lutter et à donner la mort, pour tenter de rééquilibrer la vie entre les trop riches et les trop pauvres. Avec un vœu : « Une nouvelle société où l’homme serait au centre de la vie publique, et non à la merci du pouvoir qui fait les lois. » Et une certitude : « Le terrorisme est une forme négative qui ne produit en aucune manière les effets recherchés et qui peut inciter un peuple à réagir contre un mouvement révolutionnaire déterminé. »

En réponse à Strindberg, « Seule la vérité est effrontée », mots qui collent au Che comme une seconde peau, ces trois phrases de son père :

– Ernesto était un fanatique de la vérité. C'était son fantasme. Autant il était glacial au combat, inflexible dans tout ce qui touchait la Révolution, autant sa tendresse était immense et son humour rempli de bonne humeur.

Le Che n'était surtout pas que le vagabond anarchiste qu'on a parfois évoqué, c'était un voyageur de l'âme, qui avançait l'espoir rivé au cœur, qui portait son regard magnétique sur les choses de la vie des autres avec la volonté exacerbée de les améliorer. Pour cela, il eut le courage de choisir le combat. Quand il affirme : « Tout homme véritable doit ressentir sur sa joue le coup reçu par une autre joue », cela s'appelle partager. Le Che a partagé tout ce qui passait entre ses doigts, et aussi la douleur des autres. Un demi-siècle après son assassinat, il reste un apôtre de l'humanisme en plaçant, tel qu'il faut le concevoir, en ce troisième millénaire, plus que jamais, l'homme au service de l'homme.

« Un rêve sans étoile est un rêve oublié », dit Éluard.

Un rêve avec étoile est un rêve éveillé, pourrait-on répondre. Gardons les yeux ouverts, le Che ne les a jamais baissés…

---

1. Pastor Barrera Quintana.
2. Vicente Rocabado Terrazas.
3. Les Cubains prononcent “Yuro”.
4. Aniceto Reynaga, professeur bolivien.
5. Juan Pablo Chang, dirigeant communiste péruvien.
6. Simon Cuba Saravia, dirigeant du Syndicat des mineurs boliviens.
7. Cubain, capitaine Orlando Patoja.
8. Cubain, lieutenant René Martinez Tamayo.
9. Cubain, capitaine Alberto Fernandez.
10. Octavio de la Concepcion, médecin militaire cubain.
11. Lucio Galvan, technicien radio.
12. Jaime Arana, bolivien, membre du PC.
13. Francisco Ruance, bolivien, jeune étudiant.
14. Guido Peredo.
15. David Adrazole.
16. José Luis Mendez Conné.
17. Capitaine Harry Villegas.
18. Dariel Alarcon Ramirez.
19. Capitaine Leonardo Tamayo.

20. Inti Peredo sera assassiné par la police bolivienne le 9 septembre 1968.
21. Un livre de Benigno racontant leur périple intitulé *Les Survivants du Che* paraît en septembre 1995, et *Le Che en Bolivie* en 1997 aux éditions du Rocher.
22. Le figuier.
23. Mort à La Paz des suites d'un interrogatoire alors qu'il préparait un coup d'État contre le général Bánzer, président de la Bolivie.
24. Il sera assassiné le 9 octobre 1970 pour avoir refusé de prendre part à la tentative d'attentat contre le président Juan José Torrès et aussi comme témoin gênant du meurtre du Che.
25. Abattu le 11 mai 1976 à Paris où il était embassadeur.
26. Felix Gonzalez, qui vit à Miami, et qui a travaillé à la banque nationale cubaine au moment où le Che la dirigeait.
27. Gustavo Villoldo Sampera, d'origine cubaine.
28. Écrit par Adys Cupull et Froilán Gonzáles.
29. Extrait de *La Guérilla du Che, op. cit*.
30. En 1954, grâce à l'insurrection prolétarienne, sans bouger d'aucune manière.

Postface

50 ans après le Che,

100 ans après la Révolution bolchevique

REJOIGNONS LE CHEMIN AVEC EDGAR MORIN

Résistant durant la Guerre, Edgar Morin le reste encore à 96 ans. Toujours actif au CNRS (en tant que chercheur émérite et président du Conseil scientifique de l'ISCC), il est également Docteur honoris causa *de plus de trente universités dans le monde. Son dernier livre* Connaissance, ignorance, mystère *a été publié chez Fayard en mars 2017. Le grand penseur et philosophe du siècle passé et de l'actuel propose cette postface, une clairière dans l'obscurité, pour poser « à la Morin » le mot fin qui n'en est (surtout) pas un…*

*

La Révolution fut émancipatrice pour la Nation cubaine par Marti, avant d'être stalinisée dans son cadre tropical par Fidel. Pendant que Cuba se stalinisait, le Che réinventait le mythe internationaliste de la Révolution. Son intervention en Afrique, au Congo et en Bolivie a donné un souffle nouveau à la révolution mondiale.

On connaît des héros communistes qui, une fois au pouvoir, deviennent des bourreaux. Le Che n'était pas un non-violent, il a cautionné les moyens radicaux de l'après-Triomphe de la Révolution cubaine. Il a incarné la grande religion des révolutions du XXe siècle qui naissaient, ou renaissaient, dans le monde. Le fait d'être mort jeune, décharné, exposé sur un lavoir, après une fin de vie dans la montagne qui rappelle le Calvaire, ne peut qu'évoquer le Christ. On peut donc parler de mort christique pour le Che. Le visage juvénile et ardent qu'il laisse

ajoute à sa légende.

Le Che cherchait un système alternatif. Son « Homme nouveau » ne pouvait pas advenir par la violence et l'autorité du Parti-État. Cette aspiration à une autre vie a traversé l'histoire. Elle s'est longtemps incarnée dans l'idée du paradis. Puis elle est descendue sur terre avec la Révolution française, le socialisme, Karl Marx. Le projet de politique de civilisation, qui était le projet initial du socialisme, s'est donc retrouvé soit trahi et inversé, soit effiloché. La politique de civilisation reprend l'aspiration à plus de communauté, de fraternité et de liberté, qui fut à la source du socialisme au XIXe siècle, tout en y reconnaissant, cette fois, la difficulté anthropologique et sociologique.

Aujourd'hui, on doit chercher une nouvelle voie. J'ai développé l'idée d'une métamorphose pour dire qu'au fond, tout doit changer. Des pays d'Amérique latine, comme l'Équateur ou la Bolivie, ont élaboré une politique du *buen vivir* qui constitue une idée à mettre en avant. Le « bien-être » est un très beau mot dont le sens a été totalement dégradé. Le problème n'est pas seulement de pouvoir atteindre un niveau de confort en possédant des biens matériels ; ce qui compte avant tout dans le sentiment de *buen vivir* repose sur la réalisation d'un épanouissement individuel au sein d'un épanouissement collectif, d'une communauté fraternelle. Comme le disait le Che, « tout homme véritable doit ressentir sur sa joue le coup reçu par une autre joue ».

Cette nouvelle politique de civilisation est inséparable de trois impératifs : la solidarité, la qualité de vie et le ré-enracinement. Il faut ainsi relier les trois sources : libertaire, pour l'individu, socialiste, pour améliorer la société, communiste pour vivre en communauté, et y ajouter la source écologiste.

Métamorphose plutôt que révolution

Quand je considère la pensée de Marx et même de Lénine avant le tournant de 1917, leur idée était : il faut passer par une phase temporaire de dictature du prolétariat pour arriver à la suppression de l'État. Chez eux, ces termes étaient liés mais d'une façon un peu trop rigide, plutôt juxtaposés. Marx ne voit que l'homme producteur, il ne voit que l'*Homo sapiens* classique. Pas la capacité de délire humain, la mythologie, l'*Homo ludens*. Ce que j'ai voulu, c'est compléter, enrichir et complexifier ces notions. Sinon on se fonde sur un homme abstrait.

Il y a eu de la barbarie dans le soi-disant socialisme réel. À quoi faut-il aspirer ? Peut-être que nous n'avons pas encore le mot. Le mot démocratie est insuffisant. J'emploie le mot « réforme », non pas dans un sens réformiste mais

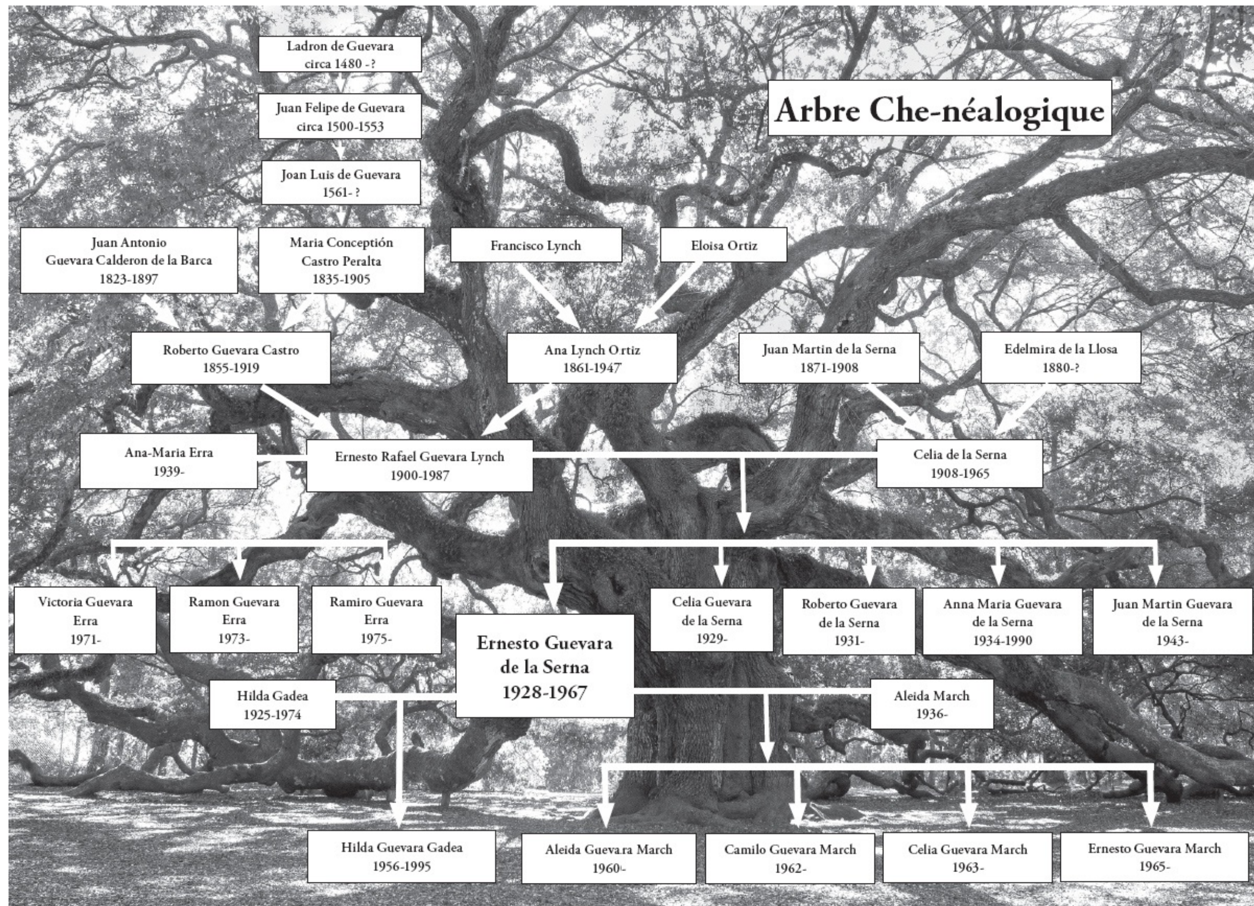
dans l’idée d’un cheminement progressif qui transforme. Cette transformation progressive aboutit à la métamorphose que je substitue au mot de révolution.

J’ai abandonné le terme « révolution » parce qu’il a été trop connoté par l’idée de violence et par celle qu’il suffisait d’une transformation socio-économique, d’éradiquer la classe exploiteuse. Ceux qui font couler le sang sont ceux qui répriment. La force aujourd’hui, en reprenant une idée de Stéphane Hessel, c’est de miser sur la non-violence.

La société issue de la métamorphose sera une création historique dont on ne peut pas deviner l’aspect. On ne peut pas imaginer ce qui sera créateur. Du reste, jamais, avant une création, on ne peut l’imaginer. Il faut montrer le chemin. Le chemin est très riche parce qu’il est fait d’innombrables actions transformatrices. Dès que vous faites des réformes profondes, vous accédez à un certain but. Qui lui-même ouvre à un autre chemin. C’est une dialectique et le but final, nous, nous ne le voyons pas. D’ailleurs, il ne sera même pas final, l’humanité ne cessera pas de cheminer.

Edgar MORIN

ANNEXES



Arbre Che-néalogique
Ladron de Guevara
circa 1480 -?
Juan Felipe de Guevara
circa 1500-1553
Joan Luis de Guevara
1561- ?
Juan Antonio
Guevara Calderon de la Barca
1823-1897
Maria Conceptión
Castro Peralta
1835-1905
Francisco Lynch
Eloisa Ortiz
Roberto Guevara Castro
1855-1919
Ana Lynch Ortiz
1861-1947
Juan Martin de la Serna
1871-1908
Edelmira de la Llosa
1880-?
Ana-Maria Erra
1939-
Ernesto Rafael Guevara Lynch
1900-1987
Celia de la Serna
1908-1965
Victoria Guevara
Erra
1971-
Ramon Guevara
Erra
1973-
Ramiro Guevara
Erra
1975-
Ernesto Guevara
de la Serna
1928-1967
Celia Guevara
de la Serna
1929-
Roberto Guevara
de la Serna
1931-
Anna Maria Guevara
de la Serna
1934-1990
Juan Martin Guevara
de la Serna
1943-
Hilda Gadea
1925-1974
Aleida March
1936-
Hilda Guevara Gadea
1956-1995
Aleida Guevara March
1960-
Camilo Guevara March
1962-
Celia Guevara March
1963-
Ernesto Guevara March
1965-

Chronologie

- 14 juin 1928 : Naissance d’Ernesto Guevara de la Serna à Rosario, Argentine.
- Mai 1930 : Bain dans le Paraná qui déclenche une pneumonie avant sa première crise d’asthme.
- Décembre 1951-août 1952 : Voyage initiatique avec Granado en Amérique latine.
- 11 juin 1953 : Le Che est diplômé en médecine.
- 9 juillet 1955 : Rencontre du Che avec Fidel Castro à Mexico.
- 18 août 1955 : Mariage avec Hilda Gadea Acosta.
- 15 février 1956 : Naissance de Hilda-Beatriz, dite Hildita.
- 25 novembre 1956 : Il est parmi les 82 expéditionnaires à bord du Granma qui part de Tuxpan, Mexique.
- 2 décembre 1956 : Débarquement des 82 à « Las Coloradas », au sud-est de Cuba.
- 31 août 1958 : La colonne 8 du Che quitte la Sierra pour conquérir l’ île jusqu’à La Havane ; c’est « l’Invasion ».
- 3 janvier 1959 : Le Che se rend maître de la forteresse La Cabaña, donc de La Havane.
- 2 juin 1959 : deuxième mariage avec Aleida March, qui lui donnera quatre enfants (1960 : Aleida, dite Alioucha ; 1962 : Camilo ; 1963 : Celia ; 1964 : Ernesto).
- 1963 et 1964 : Missions cubaines envoyées par le Che en Amazonie avec Guillermo Cid pour rapporter des plantes à Jovellanos.
- 24 février 1965 : Lecture du Discours d’Algercontre Moscou.
- Avril-novembre 1965 : Au Congo, désastreuse expérience comme révolutionnaire, utile comme chercheur de plantes.
- 7 novembre 1966 : Le Che commence le récit de son ultime odyssée.
- 9 octobre 1967 : Assassinat du Che à La Higuera en Bolivie.

LE CHE EST RESTÉ INTACT…

Olivier Besancenot

Olivier Besancenot, le facteur vélocypédiste qui défend le NPA (Nouveau Parti anticapitaliste), l'affirme dans *Révolution ! 100 mots pour changer le monde* :

« Le Che est l'une des rares figures révolutionnaires demeurées intactes : il n'est pas impliqué dans le procès du stalinisme et reste très coté chez les jeunes depuis 1968. Tout cela n'est pas dû au hasard. Ce n'est pas simplement pour son visage tout à la fois sombre et lumineux que des générations entières arborent des tee-shirts, des badges ou des drapeaux à son effigie. Le Che continue d'incarner un combat qui trouve aujourd'hui, un demi-siècle après sa mort, un nouveau souffle dans le cadre du mouvement contre la mondialisation capitaliste. Loin de faire du drapeau guévariste un objet de culte, la jeunesse y voit le symbole de la contestation. Elle garde encore l'espoir de bouleverser le cours des choses.

« La courte vie politique du Che résume l'histoire du mouvement ouvrier, de ses expériences, de ses débats et de ses cassures. Questions nationales et internationales démocratie et bureaucratie, ou encore réforme ou révolution ? Le Che, c'est d'abord le drapeau du combat contre l'impérialisme mais il a aussi lutté contre l'hégémonie soviétique, répétant sans cesse : “Le devoir d'un révolutionnaire, c'est de faire la révolution.“ Son internationalisme irritait le Kremlin quand il ajoutait : “Un révolutionnaire doit faire la révolution partout : 1, 2, 3 Vietnam, voilà ce qu'il faut !”

Cet internationalisme, il le puise au plus profond de lui-même. Affirmant : “Le devoir d'un communiste est d'être profondément humain, de se rapprocher du meilleur de l'humain…Il ressent la souffrance de celui qu'on assassine, s'exalte quand se lève quelque part le drapeau de la liberté” »

Olivier reconnaissant : « Cette exigence qu'il s'imposait à lui-même, comme il a tenté de l'imposé aux autres, sur le chemin de son “Homme nouveau”, aura peut-être été sa limite. Conscient qu'il était des risques de bureaucratisation du régime à Cuba. »

Je rappelle ce que Olivier a proposé sous le titre « Besancenot prône le 3e modèle » en épilogue de l'édition 2007 de cette biographie : « Il n'y a pas de

honte à assumer qu'on découvre au fur et à mesure ce que sont, en profondeur ses propres idées. Le Che était contre la pensée figée, pour la construction perpétuelle. Pas pour le marxisme de Moscou, il suffit de lire son discours d'Alger de février 1965 pour en avoir la pleine confirmation. […] Le Che est un exemple pour ceux qui, comme moi, se réclament de la Révolution. Son communisme à lui, n'est pas aseptisé. Ce n'est pas une caricature d'un collectivisme qui nie, jusqu'à l'effacer, la question de la personnalité : le Che, lui, place l'individualité au coeur du projet révolutionnaire. »

Insistant aujourd'hui : « Le prix à payer dans le capitalisme est que l'hypothétique épanouissement de l'individualité passe toujours par l'écrasement des autres. »

Concluant : « C'est formidable de voir ces nouvelles générations qui résistent en voulant proposer autre chose… Non, le Che n'est pas mort !… »

LE CHE PRÉMONITOIRE SUR LE TERRORISME

Albert Jacquard

Décédé le 11 septembre 2013, précisément quarante ans après Salvador Allende, le physicien philosophe Albert Jacquard a été un fervent défenseur du Che. Nous affirmant, lors d'un déjeuner, en mai 2012 : « Quand le Che réfute le terrorisme dont il a saisi la forme absolument négative, il parle juste. Les mots qu'il a utilisés dans les années soixante sur le sujet, comme quoi "le terrorisme va à l'encontre du but recherché et peut inciter un peuple à réagir contre un mouvement révolutionnaire déterminé" s'avèrent prémonitoires.

« Le Che voulait un « Homme nouveau », il a laissé sa vie en voulant l'imposer. »

Après avoir insisté sur « la mort du nucléaire, avant qu'il ne provoque la mort des hommes », Albert avance cette idée qui le lit au Che : « Je suis pour l'Espéranto sur terre, il permettrait d'avoir une seule télé, vue par toute la planète, dans un monde qui serait géré par un gouvernement composé de véritables humanistes, pas de politiques qui, par définition, tirent chacun de son côté. Si le gouvernement de l'Utopie ne devient pas réalité, si on ne comprend pas qu'il faut s'entendre pour et parler la même langue, ce sera la tour de Babel donc le déluge. »

« Sachant que le pouvoir du citoyen est considérable, en parlant, il peut orienter une société. Ne serait-ce qu'en disant non de temps en temps. Le Che a su dire non. Dans une société où l'on demande d'acquiescer, il s'est rebellé. Il aide à dire non, en certaines occasions. Parfois, peuple entier arrive à dire non, le cas de la France quand elle a dit non au traité de Maastricht. »

Jacquard enchaînant : « Plus nous avons le besoin d'agir, plus nous devons nous forcer à la réflexion. Le Che qui l'avait compris, était dans le mot de Gergson : "Agir en homme de pensée et penser en homme d'action." »

Partant du fait que le Che a été président de la Banque centrale à Cuba et qu'il signait les billets Che après avoir pris des cours de mathématiques supérieures, l'homme à la gueule cassée propose : « Pour les mathématiques, l'homme a trahi l'arithmétique en la mettant au service de la compétition, il a transformé la différence en hiérarchie. L'homme ne dit pas que 25 est différent de 10, mais supérieur à 10. Ce n'est pas logique : pourquoi imposer l'idée que la

hiérarchie passe par la différence ? C'est contre l'égalité.

« Et puis, les hommes ne savent pas compter : ils commencent par 1, en oubliant le zéro, alors que le zéro est magique en ça où il est le début de tous les possibles ! »

Que voilà des mots qu'aurait apprécié le Che, souvent (pas toujours) près de ceux qui apportent la contradiction pour faire avancer un monde où le partage est prioritaire.

COMMENT MANDELA L'A RELAYÉ…

Mgr Emmanuel Lafont

Après avoir servi (dans l'ombre de Mandela) la cause des Blacks au coeur du ghetto de Soweto durant les années quatre-vingt, de l'église de Moletsane, le prêtre Emmanuel Lafont est devenu évêque à Cayenne depuis 2004[1.] À 72 ans (en octobre 2017), il a tenu un rôle conséquent dans la récente crise guyanaise. Son esprit ouvert et sa sagesse « à l'africaine » apportent tout son intérêt à ce témoignage sur le Che.

« La découverte de la pauvreté inacceptable des peuples d'Amérique du Sud conduisit le Che à penser que seule la révolution pourrait mettre fin à de telles inégalités. Il s'est jeté dans cette bataille avec un idéalisme qui force le respect, comme toute personne qui s'engage et paie de sa personne jusqu'à donner sa vie. "D'autres ont les mains propres, disait Péguy, mais ils n'ont pas de mains…" «

"Le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour. Il est impossible de penser en authentique révolutionnaire si on est dépourvu de cette qualité", a-t-on retrouvé dans le coffre du Che. Cette révolution engagée par lui, jamais achevée, a reçu, quelques années plus tard, avec Nelson Mandela, une orientation plus profonde encore, celle du désir de faire de l'adversaire un partenaire. Il fait en sorte que ceux qu'il avait combattus sont devenus fiers d'avoir été battus par lui ! »

Le 24.6.



Ce n'est pas parce que j'ai toujours chez moi la photo de Guevara que j'ai de l'estime pour lui. C'est parce que sartriste, je ne peux m'empêcher de dire que chez le Tché il y a de la philosophie sartrienne.

Savoir dire NON, c'est la marque de l'esprit révolutionnaire.

Car Guevara c'est le non à l'injustice dans le monde, si bien exprimé dans son fameux discours d'Alger, si bien symbolisé dans le sacrifice de sa propre vie.

[illegible]

1. Cf. Emmanuel Lafont, Jean Cormier, *Le Curé de Soweto*, Le Rocher, 2011.

LE LIEN ENTRE DE GAULLE ET LE CHE

Pierre Mazeaud

Pierre Mazeaud et le Che ont un point en commun : se rapprocher du ciel en escaladant, l'Everest pour le Français, le Popocatepetl pour l'Argentin. Pierre Mazeaud[2]., né un an avant le Che (1929), est un homme politique, proche de Pompidou, qui assurera : « J'ai toujours dit ce que je pensais. Sinon, on ne rend pas service. Pourquoi irais-je à l'Élysée dire : "Tu es le meilleur, c'est remarquable ce que tu fais" ? Je ne suis pas comme tous ces cons qui approuvent quand le président dit : "Deux et deux font cinq !" »

J'ai choisi ce monsieur pour s'exprimer sur le Che car sa rectitude, son respect pour l'Homme et son sens de l'amitié m'ont touché. Ses pattes de mouche disent :

« Ce n'est parce que j'ai toujours chez moi la photo de Guevara que j'ai de l'estime pour lui. C'est parce que, gaulliste, je ne peux m'empêcher de penser que chez le « T'Che », il y a de la philosophie gaullienne.

« Savoir dire non, c'est la marque de tout révolutionnaire.

« Ernesto Guevara, c'est le non à l'injustice dans le monde, si bien exprimé dans son fameux discours d'Alger, si bien symbolisé dans le sacrifice de sa propre vie. »

---

2. Conseiller d'État (1976), vice-président de l'Assemblée Nationale (1992-1993), président du Conseil Constitutionnel (2004)…

Index des noms cités

D

G

H

I

J

K

M

N

P

S

T

Z

Bibliographie

Mi hijo el Che, Editorial arte y literatura, Ciudad de la Havane, 1988.

El Che Guevara, Hugo Gambini, Mundo Moderno, Paidos (1re, 2e, 3e éd. 1968 ; 4e, 5e éd. 1973).

El diario del Che en Bolivia, 7 nov. 66-7 oct. 67, Instituto del libro, La Havane, 1968.

Como capturé al Che, General Gary Prado Salmon, Série reporter, Ediciones B. Grup Zeta.

Un hombre que actua como piensa, Victor Perez Galdos, Editora politica, La Havane, 1987.

Ernesto Che Guevara, Obras escogidas 1957-1967, tome 1, coleccion nuestra America, Casas de las Americas ; tome 2, Cuba, La Havane.

Con la adarga al brazo, Mariano Rodriguez Herrera, Editora politica, La Havane, 1988.

La C.I.A. contre le Che, Adys Cupull et Froilan Gonzales, Ed. EPO, Editora politica, La Havane, 1992.

L'anno in cui no siamo stati da nessuna parte, Paco Ignacio Taibo II (Diario medito di che in Africa), Editora Ponte Alle Grazie, 1994.

Moncada – Che, edicion especial, organo del Ministerio del interior, oct. 1987.

Ernesto Che Guevara, Edicion de cultura hispanica, 1988.

Che, ediciones Cuba.

De Nacahuasu a La Higuera, Adys Cupull, Froilan Gonzales, Editora politica, La Havane, 1989.

Che, *Che*, *Che*, editorial de Ciencias sociales, Editora politica, 1969.

Ruptures à Cuba, Janette Habel, La Brèche, 1989.

Atlas historico, biografico y militar, Ernesto Guevara, Instituto Cubano de geodesia y la editorial Pueblo y educacion, 1990.

Atlas de Cuba, Inst. Cubano de geodesia, La Havane, 1978.

Cuba, coll. Les grands voyages, Delta.

La Crise de Cuba, Du mythe à l'histoire, Gabriel Robin, éd. Economica (IFRI).

Che Guevara, Compagnon de la Révolution, Jean Cormier, « Découvertes », Gallimard.

Ernesto vivo y presente, Editora politica, La Havane, 1989.

Che Guevara parle, éd. La gauche, Bruxelles.

Che periodista, Union de periodistas de Cuba, 1988.

Le Che dans la bataille… de la production, Geronimo Alvarez Batista, section des rotativistes du Syndicat général du Livre de Paris, 1994.

Castro, trente ans de pouvoir absolu, Tad Szulc, Payot.

En el ojo de la tormenta (Castro, Jruschov, Kennedy y la crisis de los misiles), Carlos Lechuga. Si-Mar S.A./Cuba. Ocean Press/Australie 1995).

Che, Messidor.

Notas de Viaje, Ernesto « Che » Guevara, editorial Abril, 1993.

La Guérilla du Che, Régis Debray, Le Seuil.

Remerciements

À Jennifer Cormier,
Christine Pouget,
Maria Eugenia Valera
et Didier Lamaison,
qui ont collaboré à cette biographie.

*

Korda au début de l'aventure

C'est le temps des fleurs, les remerciements que je présente comme des voeux à ceux qui ont participé à cet ouvrage.

En utilisant les lassos de l'amitié, ou/et de la connivence, pour m'avoir aidé à cerner *el Multifacetico*, Ernesto Guevara de la Serna dit Le Che. En préambule à l'énumération des *Gracias*, une précision : il m'est souvent demandé comment, et pourquoi, je me suis lancé dans cette biographie. Parce que le Che était d'origine basque et joueur de rugby, deux raisons me rapprochant de lui. En plus du fait qu'en chaque Basque, un révolutionnaire sommeille. Aussi, parce que l'Argentine constitue une seconde patrie pour moi et que je porte le peuple cubain dans mon coeur. Deux de mes cousins Eyheraguibel, liés au gouvernement d'Euskadi, ont été présidents des « Euskual Etchea », une centaine de « maisons basques » réparties dans toute l'Argentine.

Le journaliste que je reste à 74 ans, signait dans *Le Parisien Libéré* quand j'ai rencontré, en 1981, feu-Alberto Korda (qui était chez moi à Paris la veille de sa mort, en mai 2001). C'est lui, l'auteur du cliché d'éternité, qui a allumé la mèche…

En me présentant à Ernesto Guevara père, *el Viejo*, lors de mon premier atterrissage à La Havane en 1981, Korda m'a fait la passe la plus importante de ma vie. Tout s'est enchaîné, moi le premier car que ce fut, parfois, lourd de porter la croix de l'athée Guevara.

Apparu, El Petiso Granado, Alberto, « Mial », cher *compagnero* de fiesta, à Cuba, à Paris, au Pays Basque des deux côtés de la frontière, dans le barrìo Nicole (banlieue de Buenos Aires), bio-chimiste qui savait de l'alchimie de l'amitié, grand monsieur, ce petit homme toujours disponible pour aider une

cause annoncée comme perdue. *Gracias* à sa famille qui me considère comme un des siens.

Comment oublier Hildita, la fille aînée du Che, devenue ma soeur, avec laquelle j'ai parcouru les chemins de son père dans la Sierra Maestra, guidés par le *capitan descalzo*, Pedro Torrès, un monument caché dans la montagne. Aussi son oncle Ricardo Gadea, tuteur de ses fils après sa mort, survenue en août 1995, à 39 ans comme son père, d'un cancer comme sa mère !

Cette quête de plus d'un tiers de siècle m'a permis de retrouver Norka la guerillera, une des épouses de Korda, qui posa pour *Paris Match*, en robe longue de chez Dior sur la page de gauche, figurant avec son fusil en fin de révolution armée, sur la page de droite. On s'est connu dans les années soixante quand nous vivions en phalanstère chez Lulette Béchet, fille de général, qui sait de la *Revolucion* pour en avoir vécu la première année en 1959. Norka survit dans une banlieue pauvre de La Havane, au milieu d'une multitude de chats et de chiens, méditant sur la cruauté des hommes.

Gracias aux enfants *del Viejo* (qu'il a eus avec Célia de la Serna), Roberto, Anna-Maria et Juan-Martin, de s'être confiés à moi. Aussi à ses trois derniers descendants qui ont pour mère Anna-Maria Erra, nous citons Victoria (comme *Hasta la Victoria Siempre*), Ramiro (comme Ramiro Valdès) et Ramon (le surnom du Che en Bolivie), que je vois régulièrement sur Paris où il exerce en tant que chercheur et professeur d'université.

Encore, Camilo, fils du Che, qui m'a reçu à La Havane « al Centro del Che ». L'émotion me gagne quand j'évoque Carlos Puebla (l'auteur d'*Hasta Siempre*) dans le documentaire *Parlez-moi du Che*, auquel j'ai rendu visite à l'hôpital havanais où il a fini son temps terrestre. Pensée pour un autre Pierre, feu-Barouh, cher Pierrot qui a posé sa touche en français sur *Hasta Siempre*. Salutations à Raúl Roa, l'ambassadeur de Cuba à Paris, toujours mon amphitryon à La Havane. Respect pour l'économiste Charles Bettelheim qui a apporté la contraction au Che et, à titre personnel, beaucoup. *Gracias* à Greco Cid, ingénieur agronome comme son père, Guillermo Cid, l'homme du Che pour les expéditions en Amazonie brésilienne d'où il a ramené des plantes, médicinales (le fameux moringa principalement) et/ou comestibles.

Saludos à feu-Benigno, survivant du Che de l'ultime combat à la Higuera, avec lequel j'ai réalisé un documentaire, *Sur les traces du Che*, là où *el Comandante* a été assassiné. Merci à Régis Debray (dont l'intelligence supérieure lui a valu de séduire Fidel), si proche de l'histoire de Cuba et si étroitement lié à celle du Che en Bolivie.

Korda parti, il reste sa fille Diana, toujours là pour les amis de son père. *Saludos* aux autres photographes de la *Revolucion* : Chinolope, Romero, Robert

Salas et, aussi les défunts, Noval, Corrales et Oswaldo Salas. Ce fut un plaisir et un honneur de créer, avec vous présents (sauf Oswaldo déjà parti), l'Expo des 75 ans de la naissance du Che en 2003, d'abord au musée du Montparnasse, chez Roger Pic, le Français de la bande. L'autre photographe européen étant le Suisse René Burri dont la photo de couverture illumine cet ouvrage.

À la manière des rivières souterraines, chères à Barouh, *el Frances de la Revolucion*, Louis Lavandeyra, est remonté à la surface, nous nous sommes retrouvés en juin 2017. Né en 1928, comme le Che, il partage désormais – après avoir vécu l'expérience Chavez au Venezuela – son temps entre le midi de la France et Santarem, en Amazonie.

Gracias à Una Liutkus, Lituanien de France et de Cuba, parti couper la canne en 1967, mon guide depuis mes premiers pas dans l'île du Caïman vert. Également à son fils Solius et à sa femme cubaine Mirta Ibarra, premier rôle du film *Fraises et chocolat*.

Concluons sur un *Gracias* majuscule à Danielle Pampuzac, « la Grande » qui m'a accompagné une bonne partie de cette quête dont Joëlle Véron-Durand a pris le relais avec discrétion et disponibilité pour cette dernière édition. Pas forcément l'ultime, on ne sait jamais, de nouveaux éléments, voire événements, des personnages peuvent encore surgir, sachant que, dans quelques années, on y verra, probablement, plus clair sur les zones d'ombre concernant Fidel et cela, aussi, méritera d'être révélé.

Jean CORMIER EYHERAGUIBEL

Merci aussi à :

Denis Lalanne, Marie-Paule Le Doré, Frédéric et Philippe Brandon, Marc Ferroud, Pierre Dospital, Panxica Dufau, Lulette Béchet, François L'Yvonnet, Maïtena Biraben, Françoise Feuillye, Fabien Gaglio, Bruno Tardon, Pascale Breugnot, Patrick Sébastien, Jean-Michel Baylet, Anne Hidalgo, Bernard Lapasset, Serge Orru, François Esperet, Jean-Paul Planchou, Jef Tordo dit « le Che », Pierre Richard, Marie Binet, Yves Camdeborde, Paulette et Julien du café Carricaburu à Larrau, Clément Soulé, Marcelle et Miguel de Sainte Engrace, Pierre Etchemaïté, Nelly et Aïtor Eyheraguibel, Christian, l'inconnu du restaurant Eméterio (Armura) à Urdax (Navarra), Dolly et Alfredo Gusman, Olga Hammar, Lili Galiano del barrio Nicole, Ricardo Gadea, Nadia Saadi, Jorge Colaço, les soeurs Moyersoen (« Natacha-mama », Patricia, Sonia et Barbara),

Oscar Castro, feu-Anne Lamouche, Alain Beyer, feu-Roger Blachon, Michel Bridenne, Napo, Juliana Bettarel, Albert Riou dit Gaston, Lucio Uturbia…

Table

ANNEXES

Achevé d'imprimer par
Jelgavas Tipogrāfija,
en août 2017

Dépôt légal : septembre 2017

Imprimé en France